



Chefs-d'œuvre de Shakespeare

William Shakespeare

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

TABLE DES MATIERES

Paoi».

Avant-propos , contenant des réflexions de M. Gaizot sur les classiques et les romantiques M^ O'SVLLIVÀN. . . f

Essai biographique etlittéraire

sur Shakspeare M. ViLLBiiAiif. ... 1

Notices sur les drames de Shakspeare, tirés de l'histoire de

la Grèce ei de Rome« . . M. O'Scllivàn. • . 83 Troïlus et CreMt-da. Portrait de

Gressida M. Paulin Paris. . • ^

Gassandre M. N. LEMEftciER . . 91

Timon d'Athènes M. O'Sullivan. . . 96

Imitation en vers M. de Jeuv 99

Coriolan^ Antoine et Cléupâtre, M. O'Sullivan. 101 et 122

Portrait de Gléopâtre. . . . M^xe George Sani). . 1^

Notice sur Jules César. .; . M. O'Sullivan. . . 144

Porcia, et imitations en vers. . M"*» Tastu. 147

Içitiationenvers M. A. Barbier. . . 153

Jules César, texte et traduction,

précédés d'un avertissement. M. Jay. • . .	159 et 162
Notes sur Jii/e« C^iar. . . . M. O'Sullivan. . .	309
Notices sur les pièces fantastiques de Shakspeare. Le Rêve	
d'une NuU d'été Le même.	321
Imitations en vers. M«^« Tastu.	332, 352 et 353
Portrait de Titania, imitations. M. È. Desghahps. .	335
Imitations en vers M™«Colet. . .	340—351
Imitations envers M. Phil. Ghasles. .	347
Notice sur /a Temp^^e. ... M. O'Sullivan. . .	355
Analyse et portrait de Miranda. M. de Pongerville.	357
Imitations en vers M.PHiL.GHASLSS.	362et365
La Tempête, Avertissement,	
texte et traduction. . . . Mni« L. Golet.	366 et 370
Notes sur /a 7«inp^(e. ... M. O'Sullivan. . .	505
Analyse raisonnée des pièces de	
Shakspeare. le Ao^jMn. . Le même	513

X TABLE DES MATIÈRES

Page».

Constance et imitation en vers. M"« Louise Golet. .	517
---	-----

Imitation en vers M^o^« Desb.-Yalsiore. 520

Notices sur Richard II, Hen-\ 527

rilV, re partie; HenrilV, 1 53*

11^ partie; la Vie de Henri Y; \ „ o'Sdllivan 5M et ^^H flrenrt
FI, f» parii»; Hen- f^' " »ullivan. o^ et ^^t,

n VI, 11^ partie; Henri VI, \ 564

iiv partie J 567

Marguerite d'Anjou. . . • M. Jay 569

Lady Grey et imitations. . . M- C. Delavigne. . 572 Henri VIII.
Portrait de ce roi. M. de Chateaubriand. 574

Catherine d'Aragon M. O'Sullivan. . . 576

Même sujet Ahedée Pighot . • 585

Anne Boleyn Princesse de Craopt. . 585

leRaiLéar. Cordelia M. Leroux de Lingy. 593

Imitations en vers M"»« Tastu 600

Cymbeline. Imogène. ... M. Paul Duport. . 601 Notice sur les
deux GentUs-

hommes de Vérone. ... M. O'Sullivan. . . 609

Portrait de Julie M. Ce. Coquerel. . 611

— de Sylvie M. Artaud 614

Mesure pour Mesure. . . . M[^] L. Sw. Bellog. . 616 Notice sur
Beaucoup de bruU

pour rien, portrait de Héro. M. Casimir Bonjour. 630

Portrait de Béatrix. ... M. Poujoulat. . . 634 Peines d'amour
perdues. La

Princesse de France. . .M. Hippolyte Lucas. 638

La douzième Nuit. Olivia. . M»« Elise Voïart. . 643

Portrait de Viola M. O'Sullivan. . . 648

Comme vous voudrez. Rosa-

linde, imitations envers. . M. E. Desghamps. . 654

Même sujet, Celle M. O'Sullivan. 658 et 659

La méchante Femme corrigée.

Portrait de Catherine. . . . M. de Montigny. . 663

Le Succès justifie tout, Hélène. M. J. de Fontenelle. 667 Le
Conte d'Hiver. Perdita et

imitations èa vers. . . . M"»® Louise Colet. . 672 Les Méprises,
Emilie. . . . Comtesse de Bradi. . 676 Les joyeuses Commères de
Windsor. Mistriss Page. ... M. Ed. Menneghet. 680 Pièces attri-
buées à Shakspeare. M. O'Sulliyan. . . 684

Notice sur Périclès de Tyr. . Le même 685

Titus Andronicus. Lavinia. . M. Ph. Lebas. . . 686

AVANT-PROPOS

Les générations se succèdent > les nations passent , les plus beaux monuments des arts ont péri , et cependant Homère est encore à la tête de tous les génies ; sa lyre d'or a triomphé des ravages du temps. De même, depuis trois siècles, le grand nom de Shakspeare domine la littérature dramatique^ et voit accroître sa popularité. L'Italie et T Allemagne se sont inspirées de ses œuvres ; TAmérique et la péninsule de Tlude , comme Ta fort bien fait remarquer un illustre écrivain (i) , n'ont d'autre théâtre que ses productions; là, il est admiré comme sur le sol natal. Enfin la France, tout entière à ses poètes, a compris que les talents n'ont point de patrie, que les rivalités sont un aliment fécond pour les progrès; dès lors elle n'a plus hésité à partager cette admiration universelle.

Pourquoi faut-il qu'au milieu de ces éloges qui s'élèvent de toutes parts, nous ayons à consigner ici une exception, unique à la vérité, mais qui est de nature à donner de fausses idées sur le poète anglais aux admirateurs passionnés de Tillustrc auteur des Martyrs, qui, marchant sur les traces erronées de Voltaire , cherche à enlever à la statue de Shakspeare une partie des lauriers qui lui ont été décernés aux acclamations de tous les peuples.

Quel que soit le plaisir qu'on éprouve à venger la réputation d'un auteur injustement attaquée , ce plaisir est cependant moins vif, quand on est forcé de mettre au grand jour les erreurs dé ses antagonistes : mais il faut, avant tout, prouver l'injustice de l'agresseur, avant de pouvoir la combattre.

M. de Chateaubriand dit qu'il n'y a rien de plus facile que de remplir un cadre qui permette de faire agir de nombreux personnages» et de broder des histoires ; « pas de petite fille , » dit-il , « qui , sur ce point , n'en remonte aux plus habiles. » D'accord. Mais rien n'est plus difficile que d'harmoniser et de poétiser le langage des personnages qui doivent figurer dans une charpente aussi compliquée.

(i) M. Villenaain.

XII AVANT-PROPOS

Analysant les ouvrages dus critiques anglais, M. de Chateaubriand a choisi et réuni les fragments et les citations qu'il a crus favorables au jugement qu'il portait contre Sbakspeare. Nous voudrions savoir ce qu'il répondrait au critique allemand qui, après avoir démontré l'absurdité des trois unités, et combien elles sont défavorables au progrès de l'art, a dit :

((Otons de Nicomède les dix scènes de Laodice; d* Œdipe , les dix scènes de Dircé; de Poly\$ucte, les scènes d'amour de Sévère; de la Phèdre de Racine, les six scènes d'Aricie; et nous verrons que non-seulement l'action ne sera point in terrompue, mais qu'elle en sera plus vive : en sorte que l'on s'apercevra manifestement que ces scènes de tendresse n'ont servi qu'à ralentir faction de la pièce, à la refroidir, et à rendre les héros moins grands. Si, après ces tragédies françaises, on examine toutes les autres, ou connaîtra mieux encore cette vérité. Lorsque l'amour fait le sujet de la tragédie, ce sentiment, si intéressant par lui-même, occupe

la scène avec raison: j'aime l'amour de Phèdre, mais de Phèdre seule. »

Le talent européen du patriarche de la littérature française, l'auréole de gloire que ses malheurs, son génie, sa noble indépendance, ont répandus sur lui, non moins que sa bienveillance à notre égard, nous font un devoir de restreindre ici nos réflexions. Ses belles productions ont fait le sujet de nos études et excité notre admiration pour l'auteur du Génie du Christianisme, qui , aussi bien que Guvier, opposant ses travaux impérissables à cette fausse philosophie qui dessèche l'âme , a si victorieusement défendu la religion de ses pères , la foi antique qui a enrôlé sous ses bannières sacrées Newton , Milton , Bossuet , Pascal, en un mot les plus beaux génies de tous les peuples et de tous les siècles.

Qui n'a plaint l'homme célèbre réduit , à la fin d'une brillante carrière , à se livrer à de rapides travaux , afin de subvenir à d'impérieux besoins ? C'est pourtant ainsi que l'on a vu sir Walter Scott, victime d'une spéculation mercantile, méconnaître, dans sa marche précipitée, les hauts faits de Napoléon , et M. de Chateaubriand se briser contre le génie colossal de l'Eschyle anglais; l'un et l'autre nous offrent d'éclatants mais tristes exemples, que les talents les plus transcendants ne sauraient impunément porter atteinte à ces renommées qui font la gloire des nations et leur plus brillant héritage.

AVANT-PROPOS. xiii

Nous n'augmenterons pas le nombre de ceux qui ont traité M. de Chateaubriand si sévèrement. Quand même son dévouement et sa fidélité au malheur ne nous en auraient pas imposé Tobligation, nous croirions devoir nous taire devant ces plaintes tou-

chantes : « Pourquoi ai-je survécu au siècle H aux hommes mes
auxquels j'appartenais par la date de Vheure où ma mère m'infligea
la vie ? Pourquoi n'ai-je pas disparu avec mes contemporains
, les derniers d'une race épuisée ? Pourquoi suis-je demeuré seul
à chercher leurs os dans les ténèbres et la poussière d'un monde
écroulé ? » Non moins que devant ces nobles paroles, où il dit
que, pour conserver son indépendance d'homme, il était venu se
rasseoir à la table de son hôte(i), qui l'avait nourri jeune et vieux,
et qu'il est plus noble de recourir à la gloire qu'à la puissance, »
La meilleure réponse que nous puissions faire à sa sortie contre
Shakspeare se trouve dans cette réunion de notabilités littéraires,
qui ont bien voulu s'adjoindre à moi pour venger la mémoire du
tragique anglais.

Le système adopté par Shakspeare diffère tellement de celui
qu'ont suivi les auteurs du règne de Louis XIV, que l'on ne saurait
établir aucune comparaison entre leurs productions, qui font
la gloire de ces deux peuples.

Nous ne parlerons pas des injustes attaques de Voltaire; nous
renvoyons nos lecteurs au Cours de Littérature de M. Villemain ,
et aux travaux de tant d'écrivains dont la critique éclairée a fait
justice de la mauvaise foi de cet auteur, qui, dans ses traductions
soi-disant littérales, a prêté à Shakspeare des imperfections, pour
se donner le plaisir de les tourner en ridicule. Nous nous sommes
déjà élevés contre les prétentions exagérées de Vécalle dite ro-
mantique, qui a voulu couvrir du manteau de Shakspeare les
écarts d'imagination à la fois brillants, nous dirons même extra-
vagants, de ses adeptes ; nous nous bornerons ici à emprunter la
citation suivante à la Vie de Shakspeare, par M. Guizot, œuvre

consciencieuse, qui se distingue également par son érudition et son éloquence.

« Dans la secousse littéraire qui l'agite , l'Europe tourne les yeux vers Shakspeare. L'Allemagne l'a depuis longtemps adopté pour modèle... La littérature de l'Espagne, fruit naturel de la civilisation , possède déjà son caractère original et distinct... La France, patrie du classique moderne, s'est étonnée

(l>Milton.

Xiv AVANT-PROPOS.

du premier ébranlement donné à ces opinions, qu'elle a établies avec la rigueur de la nécessité et soutenues avec l'orgueil delà foi... Ce trouble des esprits ne peut cesser tant qu'on s'obstinera à ne voir dans le système dont Shakspeare a tracé les premiers contours , qu'une liberté sans frein, une latitude indéfinie laissée aux écarts de Timagination comme à la course du génie. Si le système romantique a ses beautés , il a nécessairement ses règles et son art. Shakspeare a eu le sien. Il faut le découvrir dans ses ouvrages , examiner de quels moyens il se sert, à quels résultats il aspire...

» L'unité d'impression , ce premier secret de l'art dramatique , a été l'âme des grandes conceptions de Shakspeare , et l'objet de son travail assidu^ comme elle est le but de toutes les règles inventées par tous les systèmes. Les partisans exclusifs du système classique ont cru qu'on n'y pouvait arriver qu'à la faveur de ce qu'on appelle les trois unités (1). Shakspeare y est parvenu par d'autres moyens...

» La mobilité de notre imagination, la variété de nos intérêts, l'inconstance de nos penchants, ont donné aux temps, aux lieux même, une puissance que ne saurait méconnaître le poète qui veut se servir des affections de l'homme pour exciter la sympathie de ses semblables... Dans cette condition de la nature humaine a été puisé le véritable motif des trois unités , si souvent et si mal à propos fondées sur une prétendue nécessité de satisfaire la raison en accommodant la durée et l'action réelle à celle de la représentation théâtrale ; comme si la raison pouvait consentir à ce que dans l'intervalle d'un entr'acte de quelques minutes on crût passer du soir au matin sans avoir dormi , ou du matin au soir sans avoir mangé, comme s'il était lilus aisé de prendre trois heures pour un jour, que pour une semaine ou même pour un mois...

» Mettez le spectateur en vue du but vers lequel vous aurez su porter ses désirs, et , dans son élan pour l'atteindre, il ne songera plus à mesurer l'espace que vous l'obligerez de franchir... Dans une lecture intéressante, l'attente fortement excitée nous transporte sans peine d'un temps à un autre; notre

(i) Gomme Pont démontré tant de critiques judicieux, entre autres le spirituel Ândrieux , les Grecs ne 'connaissaient même pas ces trois unités que Gorneille lui-même ne jugeait pas nécessaires.

AVANT-PROPOS. xv

pensée se préoccupe de l'événement qu'on nous a promis, ne voit rien dans l'intervalle qui nous en sépare... C'est que la chaîne des impressions n'a point été rompue; le temps ne compte pour rien dans les sentiments que les personnages nous inspirent; il

les retrouve, et nous avec eux, dans la même disposition d'âme ; et , ainsi les époques sont rapprochées par cette unité d'impression qui nous fait dire à la pensée d'un événement consommé depuis longtemps, mais dont rien encore n'a effacé la trace : « lime semble que c'était hier... » ShaUspeare» du moins dans ses plus belles compositions, s'empare, dès le premier instant, de la pensée; et, parla pensée, de l'espace. Hors du cercle magique qu'il a tracé, il ne laisse rien qui soit assez puissant pour venir altérer la seule unité dont liait besoin...

» Quand on veut produire l'homme sur la scène dans toute l'énergie de sa nature , ce n'est pas trop d'appeler à son aide l'homme tout entier, de le montrer sous toutes les formes, dans toutes les situations que comporte son existence... Facilement atteint chez les Grecs, dont la vie et les sentiments peu compliqués se pouvaient résumer en quelques traits larges et simples, l'idéal de la poésie dramatique , tel du moins que nous avons pu le concevoir jusqu'à ce jour, ne se présentait point aux peuples modernes sous des formes assez générales , assez pures pour recevoir l'application des règles tracées d'après les modèles antiques. La France , pour les adopter, fut contrainte de se resserrer, en quelque sorte, dans un coin de l'existence humaine. Nos poètes ont employé toutes les forces du génie à mettre en valeur cet étroit espace ; les abîmes du cœur ont été sondés dans toute leur profondeur, mais non dans toutes leurs dimensions. L'illusion dramatique a été cherchée à sa véritable source, mais on ne lui a pas demandé tous les effets qu'on en pouvait obtenir. Shakspeare nous offre un système plus fécond et plus vaste. Ce serait s'abuser étrangement que de supposer qu'il en a découvert et mis au jour toutes les richesses ; quand on embrasse la destinée humaine

dans toutes les conditions de l'homme sur la terre , on entre en possession d'un trésor inépuisable

» Quelques hommes, même d'un talent supérieur, ont essayé de faire des pièces dans le goût de Shakspeare, sans s'apercevoir qu'il leur manquait une chose; c'était de les faire comme lui, de les faire pour notre temps, comme celles de Shakspeare

XVI AVANT-PROPOS

furent faites pour te sien..... Avancez sans règle et sans art dans le système romantique , vous ferez des mélodrames propres à émouvoir en passant la multitude , mais la multitude seule , et pour quelques jours; comme, en vous traînant, sans originalité dans le système classique , vous ne satisferez que cette froide nation littéraire, qui ne connaît ^ dans la nature, rien de plus sérieux que les intérêts de la versification , ni de plus imposant que les trois unités. Ce n'est point là l'œuvre du poète appelé à la puissance et réservé à la gloire ; il agit sur une plus grande échelle, et sait parler aux intelligences supérieures, comme aux facultés générales et simples de tous les hommes.... Le système classique est né de la vie de son temps ; ce temps est passé: son image subsiste brillante dans ses œuvres, mais ne peut plus se reproduire. Près des monuments des siècles écoulés commencent maintenant à s'élever des monuments d'un autre âge. Quelle en sera la forme? Je l'ignore ; mais le terrain où peuvent s'asseoir leurs fondements se laisse déjà découvrir. Ce terrain n'est pas celui de Corneille et de Racine; ce n'est pas celui de Shakspeare,

c'est le nôtre; mais le système de Shakspeare peut seul fournir, ce me semble , les plans d'après lesquels le génie doit travailler....

» La nature et la destinée de l'homme nous ont apparu sous leurs traits les plus énergiques comme les plus simples , dans toute leur étendue comme avec toute leur mobilité. Il nous faut des tableaux où se renouvelle ce spectacle , où l'homme

tout entier se montre et provoque toute notre sympathie

Jamais l'art dramatique n'a pu prendre ses sujets dans un ordre d'idées à la fois plus populaires et plus élevées; jamais la liaison des plus vulgaires intérêts de l'homme avec les principes d'où dépendent ses plus hauts destins, n'a été plus vivement présente à tous les esprits Dans cet état de la société,

un nouveau système dramatique doit s'établir : il sera large et libre, mais non sans principes et sans lois. Il s'établira, comme la liberté, non sur le désordre et l'oubli de tout frein, mais sur des règles plus sévères, et d'une observation plus difficile, peut-être que celles que l'on réclame encore pour maintenir ce qu'on appelle ordre , contre ce qu'on nomme licence.

F. GUFZOT.

AVANT-PROPOS* xvii

M. de Chateaubriand, qui a reproché aux femmes de Shakspeare d'être inférieures à ses autres créations , et les a qualifiées de sœurs jumelles qui se ressemblent^ et ont le même son de voix, etc., » n'a pas remarqué que le poète a toujours conservé entre les deux sexes le même rapport que la nature et la société avaient tracé; c'est précisément parce qu'elles restent femmes qu'elles sont inimitables. En effet, loin de n'avoir qu'un type pour

ses femmes, aucun écrivain n'en a jamais créé autant de caractères ni les a introduites sur la scène dans une aussi grande variété de circonstances, en évitant les situations qui pourraient inspirer l'horreur et le dégoût ; et nulle part CD ne rencontre une appréciation aussi élevée de leur mérite. Les légendes auxquelles les auteurs dramatiques de la Grèce empruntaient leurs héroïnes dérogeaient à la dignité de la femme. L'adultère Clytemnestre, guidant de sa propre main le poignard qui va percer le sein de son époux couvert de lauriers , au retour d'une guerre longue et désastreuse ; Electre excitant son frère au meurtre de sa mère ; l'impitoyable Médée égorgeant ses enfants pour se venger d'un époux infidèle ; une épouse coupable cherchant à faire partager ses feux adultères au fils de son époux, que, pour punir de son refus, elle fait livrer au courroux de Neptune ; une mère unie à son propre fils par les liens d'un épouvantable inceste; voilà les héroïnes des tragiques grecs les plus renommés. Cependant» il faut bien le reconnaître, les soins tendres et assidus d'Antigone pour un père aveugle et infirme, sa ferme résolution de sacrifier son amour et sa vie même, plutôt que de ne pas rendre à son frère les honneurs de la sépulture ; le dévouement d'Alceste consentant à mourir pour son époux, offrent de brillantes, mais bien rares exceptions. Les héroïnes du Tasse sont conçues dans un esprit de chevalerie romanesque ; mais notre attention est bientôt détournée par le cliquetis des armes, la description des camps, des bois et des jardins enchantés. Il n'existe aucune littérature où les femmes soient plus maltraitées que dans la littérature romaine ; tandis que les pièces de Shakspeare n'offrent pas un seul trait contre la fidélité conjugale. Les personnages qui oublient ce qu'ils doivent aux femmes ne manquent jamais d'en recevoir le châtiment. Falstaff lui-même , l'inimitable Falstaff , est accueilli par

l'insulte et le mépris , toutes les fois que sa mauvaise étoile le porte à adresser des vœux coupables aux joyeuses bourgeoises de Windsor.

Xviii AVANT-PROPOS.

Tous ceux qui lisent sans prévention , ou qui voient représenter les pièces de Shakspeare, éprouvent la plus vive sympathie pour le caractère des femmes mises en scène par ce grand poète. Le critique éclairé qui pèse les mots , le poète romantique, dans les écarts de son imagination ^ le fashionable, dans sa loge, le tapageur incivil des troisièmes, sont^ comme Thabitué du parterre, touchés, chacun à sa manière, du dévouement conjugal et du triste sort de Desdemona , de Télévation d'âme et de la vertu sublime d* Isabelle et de Porcia , de l'amour enthousiaste et de la fin tragique de JulieUe , de la tendresse maternelle de Constance^ de l'héroïsme et de Tauslère énergie de Marguerite d'Anjou y du courage^ du dévouement, de la force d'affection et de la sublime conduite de Catherine d'Aragon , et d'Hermione, de l'esprit de Rosalinde, dont les pensées, à tra-

. vers la gaieté du langage , pénètrent jusqu'au cœur, de la coquetterie raffinée de Cléopâtre, coquetterie que rachète et sanctifie, pour ainsi dire, une mort, sublime dévouement de l'amour. La tendresse romanesque d'Imogène et de Viola , la folie et le désespoir d'Ophélie, l'affection filiale de Cordelia, l'innocence et la naïveté de Perdita et de Miranda , la vivacité d'esprit de Béalrix, la douceur d'Anna Page , la résignation d'Anne Boleyn*, cruellement déchue des honneurs qu'elle n'a que trop désirés, la folâtre gaieté de Jessica; enfin

. les innombrables beautés de toutes ces créations si variées et si ravissantes offrent le tableau le plus enchanteur. Que dire de « Titania et de son peuple de fées, de ces esprits qui vivent » de fleurs, courent en effleurant le gazon, dansent dans les rayons de la lune, se jouent avec la lumière du matin, et » s'enfuient à la suite de la nuit, mêlés aux douteuses lueurs » de l'aurore (1). »

Aux rivalités , aux jalousies, aux petites haines que tant d'auteurs ont reprochées aux femmes , on peut opposer la belle peinture que Shakspeare a faite de leur amitié , de leurs affections généreuses. Combien il se plaie à rendre justice à leurs nobles penchants, à leur bienfaisance intarissable ! Avec quelle force , quelle simplicité , quelle conviction , il peint l'amitié de Béalrix et de Héro , de Rosalinde et de Célie ! Quelle vérité dans l'attachement enfantin d'Hélène et d'Hermia , dans

(1) M. Guizot.

AVANT PROPOS. xix

ce pur sentiment qui n'est pas païsé à la source ordinaire des passions ! Rapprochez de ces tableaux la générosité de Viola pour sa rivale Olivia , de Julie pour sa rivale Sylvie , et vous serez étonné de la souplesse de talent du génie qui les a créés.

C'est en vain que Ton chercherait dans les écrits des Romains eux-mêmes des portraits de femmes telles que les héroïnes des pièces de Jules César et de Coriolan.

Nous ne reviendrons pas ici sur le personnage étonnant de lady Macbeth , dans ce drame éminemment tragique, auquel on ne saurait trouver de parallèle qu'en remontant à cette scène effrayante où les furies se précipitent sur le théâtre , appelant avec

des rugissements épouvantables la vengeance sur le fugitif Oreste
9 scène qui électrisa de terreur tout le peuple d'Athènes.

Gertrude^ la criminelle Qerirude n'est pas représentée comme ayant déshonoré la, couche de son premier époux. Toute criminelle qu'elle est , elle excite notre attendrissement en répandant des fleurs 'sur le corps û*Ophélie. ce Tarais es- » péré, s'écrie-t-elle, que tu serais la femme de mon Hamlet; je » pensais , aimable fille , que je sèmerais de fleurs ton lit nup- » tial y et non ton cercueil. »

Shakspeare aurait reculé devant les allusions qui se trouvent dans la plupart des productions du drame moderne, et nulle part nous ne voyons de scènes licencieuses.

Les limites que nous nous sommes imposées nous forcent à passer ici sous silence une partie des nombreuses créations que lepoôte a tracées avec tant de vérité. En un mot , les femmes de Shakspeare sont douces et soumises quand le devoir ou l'affection le commande ; fermes et intrépides pour résister au mal , à la honte ou à la disgrâce ; constantes en amour; fidèles et dévouées dans toutes les grandes épreuves de la vie, comme épouses, sœurs, filles, mères ou amies; spirituelles ou fines, tendres ou romanesques, fières ou enjouées, leurs défauts sont ca'cfaés, et leurs bonnes et aimables^qualités mises en relief; elles paraissent, dans les œuvres du célèbre tragfque anglais, comme les fiUes d'un tendre père, les figncées d'un amanjt passionné.

En terminant, nous croyons devoir indiquer les sources où nous avons puisé; les principales sont : les œuvres de Schle- GEL, de TiECK, Lessing, Goethe, en Allemagne; de

AVANT-PROPOS

PATL Dui^OftT, en France j Drydbn, Warton, Ghâl- MfiEs , Mac-
kbnzib , Mrs. MOnaoue, Johnson, Malone, Steevens^ Re^d,
GumberLand, GoDWIN9 Richardson y Morgan, Jeffrey, Giffobd,
Drake , Dunlop, Laiib, GolBridgb, Gaaipbell , sir W. Scott, Hazlitt
, et Mr^i'JAMIESON, en Angleterre ; qui ont foarni les matériaux
de la plupart des notices et des notes que renferment ces volumes
; nous n'avons pas hésité de profiter des travaux de ces critiques,
afin d'offrir un résumé des jugements que tant d'écrivains cé-
lèbres ont porté sur F Eschyle anglais. Nous leur avons emprunté
souvent des passages qui nous ont paru appropriés à notre but.
Le plus souvent , pour maintenir l* unité parmi tant d'opinions ,
nous y avons intercalé la nôtre. L'exposé de ce que différents écri-
vains ont fait pour illustrer les œuvres du poète aurais offre des
avantages innombrables; un pareil tableau fournit une collection
d'observations intéressantes sur Tauteur dont noua étudions les
travaux. Ges opinions , d'ailleursâ , éclairent et forment , pour ain-
si dire , des jalons qui indiquent le cours et les progrès du génie
d*un homme qui , après avbir dans son pays , ouvert à la poésie
dramatique la route qu'elle n'a point quittée, y marche encore le
premier et presque le seul.....G'est aussi une dette de reconnais-
sance que nous nous plaçons à rendre à tant d'auteurs illustres
dont les ouvrages réunissent Tutilité et le plaisir.

Presque toutes les notabilités littéraires, qui ont travaillé à la
Bibliothèque AngloFran^aiêe, ont bien voulu se nëumr à nous 9

afin de rédiger les notices contenues dans ce volume. En imprimant leur cachet à cette publication , ils ont eu pour but de recommander les œuvres de l'Ëscfayte anglais à l'attention des savants, et surtout de cette partie des lecteurs qui ont besoin de juges aussi éclairés pour apprécier tout ce qu'il y a de beau, de sublime dans ses productions. Qu'il nous soit permis de leur en témoigner notre gratitude, ainsi qu'aux collaborateurs de notre Odlerie des Femmes de Shaksfearé, pou^ cette sanction honorable, qui est à la fois un encouragement flatteur, et la récompense de nos efforts pour populariser en France la littérature anglaise.

D. O'SULLIVAN

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Cet Essaie publié il y a douze ans, et plusieurs fois réimprimé , a été traetiut en anglais par le docteur Drake^ l'homme qui a le mieux étudié la vie , le génie et Fépoque littéraire de Shakspeare. Encouragé par cette approbation , l'auteur, profitant det remaï-quea de sou eéiéhre traducteur, et de quelques recherches toutes récentes du savant Collier j a cru devoir corriger et étendre son premier travail : il en a fait un ouvrage plus complet, et en grande partie nouveau, qu'il offre aux admirateiu^s étrangers et nationaux du poète anglais.

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRIIRE

La gloire de Shakspeare parut d'abord en France un paradoxe et un scandale. Plus tard, elle menaça presque hi yietlle renom-

mée de notre théâtre ; et aujourd'hui rille la partage , dans l'opinion de beaucoup de juges éclairés. Cette révolution du goût fait supposer sans doute une connaissance plus répandue , une étude plus attentive de la langue et des outrages du poète anglais ; mais elle tient surtout aux changements de l'état social et des mœurs. Les grandes choses que nous avons souffertes et vues depuis un deminsiède , la chute de raticien ordre et de l'ancienne élégance , nos tragédies royales et domestiques y plus terribles que celles du théâtre , nos frénésies populaires , la dureté de la guerre et de l'empire , et enfin la rudesse toujours inséparable d'un peu de démocratie , nous ont successivement préparés à mieux comprendre , à goûter davantage le génie extraordinaire de Shakspeare»

i £SSAi

Et cela soit dit en général > à part les engouements des artistes imitateurs, et les admirations par système et par théorie > qui n'ont jamais qu'une influence assez bornée. Hors de ce cercle, il est incontestable que le progrès de la liberté moderne, qui nous éloigne si fort du moyen âge, nous a donné cependant une plus vive intelligence de sa littérature énergique et sans frein. Shakspeare , qui est le couronnement du moyen âge , qui en reproduit avec tant de force Timagination et la barbarie , devait gagner à cette disposition nouvelle , choquer moins, plaire davantage, subjuguier d'abord les esprits par la grandeur de ses créations irr^ulières, et enGn leur laisser une admiration sérieuse et durable.

Voltaire a tour à tour appelé Shakspeaie un grand poète et un misérable farceur, un Homère et un Gilles. Dans sa jeunesse , revenant d'Angleterre , il rapporta son enthousiasme pour

quelques scènes de Shakspeare , comme une des nouveautés hardies qu'il introduisait en France : quarante ans plus tard, il prodigua mille traits de sarcasme à la barbarie de Shakspeare ; et il choisit particulièrement l'Académie , comme une sorte de sanctuaire , pour y fulminer ses anathèmes. Je ne sais si l'Académie serait aujourd'hui propre au même usage ; car les révolutions du goût pénètrent dans les corps littéraires, comme dans le public. Voltaire se trompait , en voulant ravalier le génie de Shakspeare ; et toutes les citations moqueuses qu'il entasse ne prouvent rien contre l'enthousiasme que lui-même avait partagé. C'est dans la vie , le siècle et l'originalité native de Shakspeare , qu'il faut chercher, sans

système et sans humeur, la source de ses fautes bizarres» et du grand caractère de ses drames et de sa poésie.

Shakspeare (William) naquit le 25 avril 1564 » à Stratford-sur-Avon , petite bourgade de douze ou quinze cents âmes dans le comté de Warwick. On ne sait rien avec certitude sur les premières années de cet homme si célèbre ; et , malgré les recherches minutieuses de l'érudition biographique , excitée par l'intérêt d'un si grand nom et par l'amour-propre national > les Anglais n'ont recueilli que peu de détails sur sa vie. On n'a pu , même chez eux, déterminer bien nettement s'il était catholique ou protestant ; et on y discute encore sur la question de savoir s'il n'était pas boiteux, comme le plus fameux poète et comme le premier romancier anglais de notre siècle.

Il paraît que Shakspeare se trouva le fils aîné d'une famille de dix enfants. Son père, occupé d'un commerce de laines, avait successivement rempli dans la corporation de Stratford les fonctions de juge de paix, de grand-bailli, et celles d'alderman , jusqu'au

moment où des pertes de fortune lui firent abandonner une charge honorifique, dont il n'était plus en état de payer les frais. D'après une autre tradition, il joignait à son commerce de laines l'état de boucher ; et le jeune Shakspeare, brusquement rappelé de l'école publique de la ville, où ses parents ne pouvaient plus le soutenir, fut employé de bonne heure aux travaux les plus durs de cette profession. S'il faut en croire un témoignage contesté , lorsque Shakspeare était chargé de tuer un veau , il faisait cette exécution avec une sorte de pompe , et ne manquait pas de prononcer un discours

devant les voisins assemblés. La curiosité littéraire pourra» si elle veut , chercher quelque rapport entre ces hamngués du jeune apprenti et la vocation tragique du poëte ; mais on doit avouer que de semblables prémices nous jettent bien loin de\$ brillantes inspirations du théâtre grec. Si Thespis > barbouillé de lie , promenait sur un tombereau les acteurs de ses drames consacrés à Bacchus, c'est aux champs de Marathon > et dans les fêtes d'Athènes victorieuse, qu'Eschyle entendit la voix des Muses , et fut appelé par elles.

Quoi qu'il en soit de ses premières et obscures occupations , Shakspeare fut marié de très-bonne heure. A dix-huit ans et demi, il épousa la fille d'un riche fermier du voisinage , Anna Ataway , qui avait alors vingt-six ans. Il eut d'elle, la première année de son mariage, une fille, baptisée le 4 6 mai 1585 sous le nom de Suzanne, puis, l'année suivante, deux enfants jumeaux, Samuel, qui mourut au sortir de l'enfance, et Judith qui survécut, ainsi que sa sœur aînée. Rien n'annonce d'ailleurs que cette union précoce ait été un mariage d'amour , ni que cette femme, dont le nom ne reparait que trente ans plus tard, dans le testament de

Shaksi^eare , ait occupé beaucoup de plaoe dans son oœur* Sans faire un aveu naïf» conmie notre vieux Gorneillç ;

Ce qnt j'ai de renom , Je le dois à Pamour , Shakspeare a dit quelque part : (1) « Jamais poète n'osa

(1) Nerep durst poet touch a pen to write,

Until hi9 ipk were tenuperM wiih love's aighs.

SUR SHAXSPEARE. 7

» lottober une pkuiae pour écrke, avant que son enoi^ n'ait »
âé mébuieée des lardæsiderattieur. » Hais lagéniedu poëCfe était
enooûe loin i T^poqua de^ mac«ig«, <jui paratt lui avQÎr laissé
toutes les alliiras é*uw Tîe aasea aTeotii* feuaat <» c'^ deux ans
jgnàs que^^^bissam laauit dans le |iapc de Folbrook> domâino-
du cbeYali6r Tboinas locy» shérif du oonté de Warwîck, il fut pris
m fiagiant délil» I>éieiiu d'abord dans la maison do gaide^ sur
une petite ootline que les curieaJi vont visiter <te nos jours, il
fut» d'après la plainte de sir Thcanas» iXMtdamné à la répri»
mandd publique » pêne qui pouvait patattre assez l%ire dans la
rigueur des vieilles lois anglaises sur la cbasse* Blessé de cet al-
front , le jeune faomme se vengea par des vers • en affiobant à la
poriie du paio une ballade ii^u^ rieuse , dont les critiques mo-
dernes ent retrouvé demi sianoes , pleines de plaisanteries assea
grassi^res sur le nom propre de sir Lucy » et sur les soins inutiles
qu'il prend pour garder aes daima et sa femme* Ijo seigneur ,
doublement offensé , voulant poursaivre de nouveau le bracon-
nier satirique , Shakspeare quitta brusquement Stratfordy et vint
se réfugier à Londres. On ne peut doiMT de Taneodote ; le poSte
l'a mise ltti«»m6me sur la aoène ; et c'est une tradition reçue et
vraisemblable^ qu'en oomi* posant sa oomédie des Cavmirm ds

Windêur , il a fiit figura sir Thomas Luey dans le peraonnagé ridicule de Robert Shallow^ écuyer et juge de paix^ qui se plaint que Falstaff a battu ses gens, tué son daim» et fiorcé fat loge de son parc.

Arrivé à Londres» Shakspeare se vit*il réduit, comme on

Va coftlé, à garder, à la porte d'un théâtre, les chevaux des curieux , ou fut-il tout d'abord engagé , pour quelque emploi subalterne^ dsins une troupe de comédiens? Voilà te qu'il est difficile d'affirmer à coup sûr. Un fait du moins indique comment la ressource du théâtre devait s'offrir de préférence à Tésprit du jeune aventurier, tombé sans asile et sans argent au milieu d'une grande ville. Il y avait alors à Londres trois comédiens natifs de Stratford ou des villages'voisins, Héminge, qui fut trente ans plus tard un des deux éditeurs de Shakspeare ; Thomas Green, qui fut acteur célèbre jusqu'à l'extrémé vieillesse; Burbage enfin, qui devait bientôt prêter au génie du poète la puissance d'un jeu longtemps renommé pour le naturel et l'énergie. On pieut supposer que la rencontre et l'appui de ses compatriotes ouvrit pronïptement à Shakspeare la carrière où l'appelait son génie. Ses premiers pas y furent assez obscurs, quoique, dès 1592 , on le voie attaqué dans un pamphlet comme acteur et comme auteur dramatique. Sa première grande création tragique, Raméo et Juliette, ne date que de 1595 , c'est-à-dire de sa trente et unième année, l'âge où Corneille fit le Cid.

C'est dans cet intervalle , entre la ballade contre sir Thomas Lucy et la scène ravissante des adieux de Roniéo , qu'il faut chercher l'éducation du poète, la naissance , la culture , les essais dé son génie : car l'admiration ne doit pas supposer que tout soit hasard ou invention éii lui ; et, quoiqu'on ait tant reproché à Shaks-

peare sa barbarie , il ne faut pas en conclure qu'il a tout tiré de lui-même , et que son âme poétique, ensevelie sous Vi-

gnorânoe , sans modèle » sans secours , a jailli soudainement à la lumière des cieux.

Sans douté Shakspeare> quoique dans un siècle fort éru* dit , n'avait pas Êit d'études classiques , et , comme dit Ben-Johnson, il »avait peu de latàn, à encore nioins de grec; mais il connut l'antiquité par Plutârque déjà traduit dans sa langue^ et par Montaigne qu'il lisait dans la nôtre. À la fomie de ses premiers ouvrages^ j'ai peine à croire qu'il ne sût pas l'italien, cet heureux écho de l'antique harmonie, dont l'influence régiiait alors sur d'autres idiomes de l'Europe, et communiqua tant de douceur aux yeiisde Fairfax et de Surrey. N'oublions pas eh effet, dans nôtre enthousiasme pour Shakspeare, qu'autour de lui, et même avant lui, la poésie anglaise avait déjà pris un heureux essor. Spenser, né vingt ans plus tôt que Shakspeare, avait écrit ëa stances harmonieuses Tes premiers chants de son poème de la Reine des fées, et prodigué, dans cei ouVrage et dans ses Poitora-leSf les richesses d'un style ingénieux, poli jus*qu'à raffectâtion , niais souvent créateur, et digne d'être un jour imité (1) par Milton. Enfin, deux siècles auparavant» dès le premier adoucissement de la barbarie, Ghaucer, imitateur de Boccace, avec plus de poésie, avait offert, dans son vieux style plein dé grâce et de force , grande abondance d'images naïves et d'expressions heureuses. Puis , à côté de cô trésor d'élégance indigène , une langue plus savante s'était formée, langue un peu prétentieuse et* raide, mais abondante, énergique et claire.

(1) Milton hàs acknowleg'd to me thaï Spenser vas his original.
{Dryden's Préface to fus Fables,)

C'était surtout depuis le règne de Ueri Vili^e et la révolution religieuse^e qu'un grand mouvement avait été donné aux écrits » que rimagination s'était échauffée , et que la controverse avait répandu dans la nation le meilleur soin des idées nouvelles. La Bible seule , rendue populaire par les versions des Anglais, encore inaccessibles mais déjà passionnés » la Bible seule était une école de poésie pleine d'émotions et d'images ; elle remplaça presque , dans la mémoire du peuple , les légendes et les ballades du moyen âge. Les Psaumes de David^e traduits en vers rudes , mais pleins de feu , étaient le chant de guerre de la réformation , et donnaient à la poésie , qui jusque-là n'avait été qu'un passe-temps subalterne dans l'oisiveté des châteaux et de la cour , quelque chose d'enthousiasme et de sérieux.

En même temps l'étude des langues anciennes ouvrait une source abondante de souvenirs et d'images , qui prenaient une sorte d'originalité en étant à demi défigurés par les notions un peu confuses qu'en recevait la foule. Sous Elisabeth l'érudition grecque et romaine était le bon ton de la cour. Beaucoup d'auteurs anciens étaient traduits. La reine elle-même avait mis envers l'Hercule furieux de Sénèque; et cette version^e peu remarquable d'ailleurs, suffit pour expliquer le zèle littéraire des seigneurs de sa cour. On se faisait érudit pour plaire à la reine > comme^e dans un autre temps , on s'est fait philosophe ou dévot.

Cette érudition des beaux esprits de la cour n'était pas sans doute partagée par le peuple ; mais il s'en répandait quelque chose dans les fêtes et dans les jeux publics*

SUR SHAKSPEARE. II

C'était une mythologie perpétuelle. Quand la reine visitait quelque grand de sa cour , elle était reçue et saluée par les dieux Pénates > et Mercure la conduisait dans la chambre d'honneur. Toutes les métamorphoses d'Ovide figuraient dans les pâtisseries du dessert. A la promenade du soir , le lac du château était couvert de Tritons et de Néréides, et les pages déguisés en nymphes. Lorsque la reine chassait dans le parc , au lever du jour , elle était rencontrée par Diane , qui la saluait comme le modèle de la pureté virginale. Faisait-elle son entrée solennelle dans la ville de Norwich, TAmour, apparaissant au milieu des graves aldermen , venait lui présenter une flèche d'or , qui , sous Tinfluence de ses charmes puissants , ne pouvait manquer le cœur le plus endurci ^ présent, dit un chroniqueur (i) , que sa msyesté» qui touchait alors à la quarantaine, recevait avec un gracieux remerciement.

Ces inventions de courtesan , cette mythologie officielle des chambellans et des ministres, qui étaient à la fois une flatterie pour la reine et un spectacle pour le peuple , répandaient l'habitude des fictions ingénieuses de l'antiquité, et les rendaient presque familières aux plus ignorants , comme on le voit dans les pièces mêmes où Shakspeare semble le plus écrire pour le peuple de ses oontepo* rains.

D'autres sources d'imagination étaient ouvertes , d'autres matériaux de poésie étaient préparés dans les restes de traditions populaires et de superstitions locales, qui se conservaient dans toute l'Angleterre. A la cour l'astro-

(1) Holioshed.

logie, dans les villages les sorciers, les fées, les génies étaient une croyance encore toute vive et toute puissante. L'imagination

toujours mélancolique des Anglais retenait ces fables du Nord comme un souvenir national. En même temps venaient s'y mêler , pour les esprits plus cultivés, les fictions chevaleresques de l'Europe méridionale , et tous ces récits merveilleux des muses italiennes , adoptés par la langue anglaise. Ainsi , de toutes parts et en tous sens, par le mélange des idées anciennes et étrangères, par la crédule obstination des souvenirs indigènes , par l'érudition et par l'ignorance , par la réforme religieuse et par les superstitions populaires, se formaient mille perspectives pour l'imagination ; et, sans approfondir davantage l'opinion des écrivains qui ont appelé cette époque Page d'or de la poésie anglaise , on peut dire que l'Angleterre , sortant de la barbarie , agitée dans ses opinions sans être troublée par la guerre, pleine de passions et de souvenirs, était alors le champ le mieux préparé où pût s'élever un grand poète.

. Le théâtre anglais , en particulier , était dès lors bien moins stérile et moins inculte qu'on le suppose. Avant Shakspeare^ il avait déjà reçu de la protection de la reine, et du talent de quelques hommes, une inspiration tour à tour érudite et barbare , qui n'était pas sans poésie. C'est même une chose à remarquer et à dire , que cette abondance de verve théâtrale , répandue dans toute une époque dont Shakspeare est resté pour l'avenir le seul et immortel représentant. Si son nom a prévalu sur toutes les autres renommées dramatiques du même temps.

SUR SHAKSjPEARE. t3

s'il les a seul obscurcies de sa lumière > il n'en est p(is moins vrai qu'un peu avant lui et autour de lui » chez des auteurs anglais inconnus à l'Europe > on peut saisir quelques traces d'une

verve tragique analogue à la sienne, et comme des effluves du même génie.

Apparemment , dans les grandeurs historiques de cette époque , dans ses catastrophes sanglantes , depuis l'échafaud des femmes de Henri VIII jusqu'à l'échafaud de Marie Stuart et d'Essex^ enfin dans la personne même d'Elisabeth y implacable et tendre , sévère et passionnée , aimant les fêtes comme une femme» la politique et la guerre comme un grand roi > il y avait quelque chose qui suscitait particulièrement cette imagination sérieuse , âme de la tragédie. Peut-être aussi les grands effets d'un art mêlé de barbarie sont-ils» à tout prendre, plus accessibles et plus communs que la perfection du génie. Je le croirais volontiers, quand je vois, à côté du minéral d'or de Shakspeare , d'autres veines précieuses sillonner le même fonds. Le phénomène de son génie en paraîtra moins surprenant ; mais il sera mieux compris. A cette demande : « Quels furent les maîtres de Shakspeare ? » on pourra répondre : « Ses contemporains » ; et quelques-uns n'étaient pas indignes de l'être.

Depuis que la réforme eut décrédité les représentations de Mystères, la curiosité anglaise avait cherché d'autres spectacles, d'abord bien grossiers. A l'avènement d'Elisabeth, en 1568, il n'existait pas, à Londres même, un seul théâtre régulier. Des troupes errantes de comédiens prenaient accidentellement pour salie la cour intérieure

de quelque auberge ^ dont les corridors et les fenêtres servaient de loges aux spectateurs. Quelques années plus tard , la reine permettait à Téta Missenient fixe d'un théâtre dans le quartier de Btaeh^ Friars , et donnait à une compagnie d'acteurs» au service du comte d'Essex» licence de jouer tûie côméiMéf trtugédie,

intermède a pièce de théâtre[^] autant pùur VùHfmèment dé nù% bimt-aimêB sujets , dit la patente royale [^] ^fue pùur noire consolatkm et notre plaisir , quand il nous plaira éelêsy chercher. Bientôt ees permissions se multiplièrent; et sans parler des enfants de chœur de la chapelle royale» de la cathédrale de Saint-[^]Paul et de Tabbaye de Westminster» qui jouaient pour la cour» il y eut à Londres plusieurs théâtres destinés au public : le Ghbe, construit sur le bord de la Tamise» qui n'était ouvert que Tété » et servait alors aux acteurs de Black[^]Ffiars; le Jardin de Parisy le Rideau, le Taureau ronge, etc. A la vérité» les premiers privilèges qu'avait accordés la reine ne permettaient de représentation th[^]trale que le samedi » et hors des heures de la prière (i). Mais cette condition fut mal observée \ et les prédicateurs puritains se plaignirent bientôt que les comédiens faisaient quatre ou cinq samedis par semaine. Tant le public de la ville avait pris goût à cet amusement nouveau » qu'il préférait aux combats de ta[^]ureaux » conservés encore pour les plaisirs de la reine » dit une (ordonnance d'Elisabeth !

Ces premiers théâti[^]es n'étaient que des constructions en bois » sur le modèle des auberges qui avaient d'abord servi d'asile aux acteurs ambulants. Deux étages de loges

(1) Dut of the liours of prayer, aimo 1574.

SUR SHAK⁹PEARE. 15

€4 de gakrîes s'élevaient en demi-cercle autoiur d'un e»fiQce déceuvett qui gardait le jaom de cout , et dont une mùHAI était ooeupée f9x la seine [^] et le reste par des spectateurs debout, comme ceux de notre ancien, parterre. La aetee était eUe[^]même divisée ei[^]deux parties inégalesient exiiiaiMéeS[^] Une vadte toile

Tabritait dan» le inacivais umf» ^ et le pkiMàer M était garni de paille. Maib quand e»)wait la tragédie» les mur» étaient tendus de noir. La représentation avait Heu le jouif, et commençait à une hewre erdiBairemsal. Jouer de mint était un luxe ré^ serve aux^ diéfttMa pat ticuliers> de ta cour et de quelques grande se^pneiiis. Du reste» les troifpes dramatiques b'étaient jamais eempoeées que d'hommes ; la sévérité anr glaise et puritaine n'eût pas souffert de femmes smr la scène. Dans les divertiesemeiits de la eoi^r, comme à la YÎlle, les rôles de feknmes étaient confiés au» |^s jeuMs act^irs.

C'est aifitt qtf'à- div^fSSB époques plusieurs teagédies , eomédieS'i on pastorales mythologiques furent jouées devant Itf reine ^ pav les enfants de chœur de* la eadiédralo ou des ohâteaia: voyauXy par les étudiants du* Temple, et par les jetmes maîtres ès-arts de Cambridge et d'Oxford.

Ls premier de ces ouvrages^ dans l'ordre de date» est la tragédie de Garboahêc, représentée à la cour en 1662^ deux ans avant la naissance de Shakq)ear« Le principal au^ leur de cette pièce, lord Bud«ttst , le même qai pr&ida le procès de Marie Stuart, s'entendait mieux sans doute à préparer , par un crime de cour , un sujet sanglant pour la tragédie , qu'à composer et versifier les scènes d'un

drame ; car je ne connais œuvre plus déclamatoire et plus insipide au milieu de Thorreur ^ que cette tragédie de Gorboduc, dont Voltaire a donné une plaisante et véridi" que analyse.

La môme année > on avait joué devant la reine Damon et Pithias, Palamon et ArcUe, deux {}rames de sir Edouard Richçurdy surnommé le phénix du siècle. Peu dç temps après» les Phéni-

ciennes d'Euripide» traduites en vers par Georges Gascôyne» avaient excité l'enthousiasme savant de la cour. On ne peut douter que beaucoup d'autres essais dramatiques» oubliés ou perdus» ne se soient succédé sans interruption depuis cette époque. On voit» dans quelques-uns de ces ouvrages» le passage des Moralités allégoriques à la tragédie » et le mélange des deux formes, tel est un drame d'Appiû et Virginie, où la Conscience et la Justice figurent comme personnages. Mais d'autres pièces» un Cambyse, un Vespasien, une Zénobie, un Guillaume le Conquérant, les In^ fortunes d'Arthur, les fameuses Victoires de Henri V» étaient toutes historiques» sauf les disparates de bouffonnerie dont s'indignait sir Philip Sidney. La comédie ou satirique ou romanesque naissait aussi. Une traduction des Jumeaux supposés de l'Arioste avait paru à la cour et à la ville ; et» dès 1578» la pièce de Promos et Cassandra offrait le sujet et quelques-unes des situations que Shakspeare a empruntés -dans sa jolie comédie de Mesure pour Mesure. Parmi les réminiscences de l'antiquité» une seule pièce ^ jouée devant la reine en 1684, le Jugement de Paris, par Georges Peel» annonçait un poète. Quelques scènes de ce drame» <citées par un critique anglais de nos jours» ont un charme

SUR SHAKSPEARE. 17

exquis de naturel et d'él^ance. George Peel traita aussi dans la suite quelques sujets de l'histoire nationale^ et fut un des rivaux de Shakspeare.

Vers le même temps , John Lilly portait au théâtre un langage prétentieux , subtil , mais non sans éclat poétique. Sa tragi-comédie à* Alexandre et Campaspe, ses comédies de Sapho et Phaon, à'Endymion, de Galaüs, de Midas, ouvrages artificiels et faux

pour le dialogue > renferment çà et là quelques morceaux lyriques pleins de grâce et de douceur. Il fut, je n'en doute pas , un des modèles de Shakspeare, pour Tél[^]ance comme pour le faux goût.

Robert Greene , qui / mort dès 1593 , laissa plusieurs ouvrages de théâtre , doit être aussi compté parmi les précurseurs du poète. Le premier il mit en scène cette gra^{*} cieuse féerie d'Obéron qu'a immortalisée Shakspeare.

A la même époque , le théâtre espagnol commençait à prendre sur la scène anglaise l'influence qu'il eut pendant un siècle. Quoique Lope de Vega > de deux ans seulement plus jeune que Shakspeare, ne fût qu'au début de son inépuisable génie , plusieurs pièces anglaises de ce temps sont , pour le sujet et la forme , imitées du théâtre espagnol.

Enfin, dû milieu des poètes lettrés , qui, depuis trente ans , multipliaient les essais de leur talent sur les théâ^{*} tres de Londres et de la cour , s'était élevé un homme doué de génie , celui que Philip a nommé une espèce de second Shakspeare ; c'est Christophe Marlowe , dont le théâtre sauvage, désordonné comme sa vie, renferme d'éclatantes beautés , et une hardiesse mélancolique qui I. 2

n'a p[»] été perdue pour Shakspeare. On peut croire même, en jetant les yeux sur le premier drame de Marlowe, Tamerlan, ou le Berger scythe, en deux parties , dont l'exposition nous montre { Pasteurs rois, le mors à la bouche[^] attelés au char du conquérant , qui les accable de coups de fouet et d'injures déclamatoires. Malgré cette pièce > Marlowe avait un talent hardi , vigoureux , et capable de naturel dans les grandes choses. Échappé d'Ox[^] ford

pour entrer au théâtre , sa vie, perdue dans les excès de kMt genre, fut termiifkée par un coup de poignard, qu'il reçut d'un indigne adversaire, dans une taverne de village; et sa mémoire resta, dans un siècle religieux, entachée du reprocha d'impiété, encore plus que de mauvaises mœurs. Il avait écrite dit-on, oontie la Trinité; mais je ne doute pas que sa renommée d'incrédule n'ait tenu surtout au carac^ ière d'une de ses fictions tragiques. Le Fnust de Harlo'we, comparé à celui de Goethe, est moins ék^ant, moins artis* tement btsarre^ surtout moins ironique ; mais ce qui pouvait faive ie pathétique d'un semblable sujet , la fièvre du doufte dans une imagination supemtitieuse , l'audace de l'impiété dam «n cœur au désespoir, ddmient à cet ouvrage de grands traits d'éloquence. La scène où Faust, feuAhant au terme deeon bail avec le démon> attend son heure !Batale, produit une tUusion de terreur dont il semble que le poète ait été obsédé kû-même. « Fau9t ! tu n'as plus qu'une » misémble beoteà vivre ; et, après, lu dois être damné » éterneHemeiit ! Arrêtez-vous, sphères toujours mou- » vantes du cid ; arrêter- vous, afin que le temps puisse » cesser , et que minuit n'arrive jamais ! y

SUR SHAKSFEARE. 19

« Les astieB suivent kut cou» ; k temps se précipite ; » l'horloge ?a sonner; le démoa va venir , et Faust sera » damné. Oh ! je me sauverai vers le ciel ! quelle main me » rejeMï» en bas? itegai-desuv quel point le sang du Christ » brille au firmament : une goutte de ce sang me sauvera,- » Oh ! mon Christ L...iimedée-hiiepas leoûeur pour avoir » nommé le Christ; je veux l'appeler encore. Oh !' épar- » gne^noi» Lucifer ! Oà est-ii maintenant? est-il parti ? . . » Voilà son bras menaçant, et son visage ennemi. Moni* ^ tagneset collines, venez, veniez; écroulez-vous sur moi,

» et cachez ma tête à la colère du ciel!.. Rien!... le veux » m'enfoncer dans les entrailles de la terre. Terre, ouvrez » toi! non... oh! non, elle ne veut pas me recevoir. » Vous, étoiles, qui présidétes à ma naissance, vous qui » œ^aïKz départi pour lot la nest et Tenfër, attirez vers)» vous Vansty comme une vapenr légère poupée dans les » flancs dn nuage qui grossit au loin; afin cpie, lorsque » vous me vomirez dans les airs> mes membres dédiirés)» tombent de velie bouche fumairte, mais que vous bas-* » siez mon âme mMler et atteindre aux oieux I »

{\L' horloge smme.)

€ Oh! la demi-heurft est passée; l'henze entière le]^ sera bientôt. Oh I si mon ânaô doit souffrir, pow^ mon y^- pédié, mettez qudque termes» mot punition ! que FaËsl M vive en eoS&t mille aïSy cent mille aïs; et qu'à la fm il i' soit sauvé! Il n'est point aceevdè de tarme aux âme» y^ cendamnées!... Pourquoi n'es-tu pas un être créé sans » âme? ou pourquoi esrelie immortelle, cette âme que » tu as? O Pythagose, sLla mélemp^«oS6 était vraie, cène

» âme sortirait de moi ; et je serais tranformé en quelque A bête brute. Les bêtes sont heureuses ; car, à l'instant où y» elles meurent^ leurs âmes aussitôt se dissipent , et reni> trent dans les éléments ; mais la mienne doit vivre en-- 1* core^ pour être tourmentée dans Tenfer. Maudits soient » les parents qui m'ont engendré ! »

(L'horloge sonne minuit») < Voilà rheure! voilà l'heure! Maintenant, ô mon » corpSy disparaîs dans l'air; ou le démon va t'emporter » 'dans le fond de l'enfer ! Oh ! mon âme, change- toi

en » quelque goutte d'eau y et tombe dans l'Océan , pour » n'être jamais retrouvée !»

(Le tonnerre éclate, et les Démons entrent,)

Le reste n'est pas indigne de cette scène : çà et là brillent de sombres lueurs qui semblent s'être réfléchies sur Ham« let; et Milton, ce génie original, qui a tant imité, n'a peut-être surpassé nulle part la définition idéale que Marlowe donne des enfers , dans cet ouvrage tout plein de leur puissance! Faust demande où est l'enfer : « L'enfer, lui » répond Méphistophélès , n'a pas de limites , et n'est » pas circonscrit à un lieu particulier. Où nous sommes, 1» là est l'enfer; où est l'enfer^ là nous devons toujours » être. Enfin, pour tout dire en un mot, quand l'univers » se dissoudra , et que chaque créature sera jugée, seront » enfer tous les lieux qui ne sont pas le ciel. »

Marlowe donna aussi l'exemple de l'horreur tragique poussée au dernier degré; et , à cet égard encore, il doit avoir agi sur le caractère du drame anglais dans Shak-

SUR SHAKSPEARE. ûi

speare. Sa tragédie de l'Empire du Vice est un ramas de tableaux hideux , tels que pourrait à peine les rassembler rimagination artificielle d'une littérature blasée. Harlowe semble se jouer de ces horreurs , en se faisant , comme dit un de ses personnages, « une lyre toute composée d'os- » sements de morts espagnols ! » Mais , ce qui était plus difficile» et importe plus aux annales de l'art, Marlowe, le fantastique et horrible Marlowe , a su trouver avant Shakspeare les fortes et simples couleurs du drame historique moderne. Sa tragédie de la Mort ttÊdounrd II ouvre cette source tragique de l'histoire d'Angleterre , où a puisé le peintre

de Richard III. La scène de l'emprisonnement d'Edouard , celle de son abdication , celle de sa mort enfin, sont d'une grande énergie; et si, dans ce dernier tableau, la situation ramène le poète à son goût naturel pour les spectacles de souffrance matérielle et d'angoisse humaine, il y porte du moins une éloquence pathétique. On nous excusera de citer cette scène.

Le château de Berkley. Le roi est resté seul avec Lightborn.

Edouard. — Qui est là? quelle est cette lumière? pourqu'ois-tu viens-tu ?

Lightborn, — Pour vous consoler , et vous apporter de joyeuses nouvelles.

Éd. — Le pauvre Edouard trouve peu de consolation dans tes yeux , méchant. Je sais que tu viens pour me tuer.

Lighb. — Pour vous tuer , mon gracieux seigneur ! Il est loin de mon cœur de vous faire mal. La reine m'a

envoyé pour voir comment vous ôchez l'air ; car elle est sensible à votre misère. Et quels yeux peuvent s'empêcher de répandre des larmes, en voyant un roi dans ce déplorable état !

Éd. — Pleurez-vous déjà ? Écoulez-moi quelque temps, et adieu ton cœur eût été , comme celui de Oumey et de l'abbé, taillé dans le roc > se fendrait de lui-même, avant que j'aie achevé mon histoire. Ce donjon dans lequel ils me retiennent est une sentine , où les immondices de tout le château se déchargent.

Lighb. — Oh, les misérables !...

Éd, ^-" Et là , dans la fange et le noir, je suis resté debout l'espace de ces dix jours ; et, de peur que je dorme, on bat conti-

nuellement du tambour. Us me donnât du pain et de l'eau , à moi qui suis roi ! Par le défaut de sonuneil et de nourriture, mon esprit est troublé , mon corps engourdi ; et je ne sens plus mes membres. Oh ! que mon sang ne peut-il sortir goutte à goutte de chacune de mes veines , comme cette eau tombe de mes vêtements souillés! que ne peut-il crier jusqu'à la reine Isabelle, et lui rappela que j'étais aut^, alors que pour elle je courus la joute en France , et désarçonnai le duc de Glermont!

Light. — Oh! n'en dites pas davantage, milord; cela brise le cœur; Gouchez-vous sur ee lit» et reposez-vous un moment.

Éd. — Ces regards ne peuvent rien receler que la mort. Je vois ma fin tragique écrite sur ton front. Attends du moins quelques moments; retiens un peu ta main san-

SUR SHARSPEARE. 93

glante, et lais\$e«moi voir le coup «vaut qu'il ne vlohne , afin qu'à Tinstant même pu je p^ral la \ie» mon ftmd puisse être plus fermement occupée dQ mon Dieu*

lÀglu, «-» Que veul donc Votre Aliène , jpour se défier ainsi de moi ?

Éd. — Que veux-tu donc, tcrf , pour dissimuler ainsi avec moi?

Ltght. — Ces mains ne forent jamais tachées du sang innocent ; elles ne seront pas aujourd'hui teintes de celui d'un roi.

Éd. — Pardonne-moi d'avoir eu cette pensée. Il m'est resté un diamant, reçois-le. Pardonne-moi cette pensée. Je crains encore, et je ne sais quelle en est la cause ; mais chacune de mes jointures taremble^ pendant que je îa donne cela. Oh ! si tu renfermes le

meurtre dans ton cœur , puisse ce présent changer ton dessein et sauver ton âme ! Sache que je suis un roi. Oh! à ce nom, je sens un enfer de douleurs. Où est ma couronne?*, perdue, perdue! Et moi, je vis encore. • .

Lighi. — Vous êtes épié, m&lord. Gouches^vous » et reposez.

Éd. — Mats la douleur me tient éveillé. Je devrais dormir ; car, depuis eœ dix jour», mes paupières ne se sont pas fermées. Maintenant , tandis que je parle , elles tombent de btigue; et cependant la crainte nm les foit rouvrir. Ob ! pounpioi es^tu assis Ėi?

Light. -* - Si vous vous méfiez de moi , je m'en irai , seigneur.

Éd. — Non , non ! car si tu as le dessein de me tuer , tu reviendras. Ainsi donc, reste.

Éd. — Oh I ne me fais pas mourir. Reste cependant ; oh ! reste quelque temps.

Light. — Gomment, milord?

Éd. — Quelque chose bourdonne à mes oreilles , et me dit que, si je m'endors , je ne m'éveillerai jamais. Voilà ridée qui me fait trembler ainsi ; mais , dis-moi donc > pourquoi jBS-tu venu ?

Light. — Pour te débarrasser de la vie ! Ici, Matrevis, ici .

Éd. — Je suis trop malade et trop faible pour résister. Assiste-moi , mon Dieu , et reçois mon âme ! . . .

Un homme qui pouvait écrire et sentir ainsi la tragédie existait déjà , quand Shakspeare vint à Londres. Et ce qu'on doit remar-

quer encore , cet homme avait popularisé la forme poétique qui convenait le mieux à la tragédie anglaise, le vers non rimé, mais soutenu par le rythme et l'expression. Marlowe, dans ses derniers ouvrages, avait fait de ce vers l'emploi le plus heureux pour l'effet de la scène et la vérité du dialogue.

C'est au milieu de ces premiers trésors de la littérature nationale[^] que Shakspeare, animé d'un merveilleux génie, forma promptement ses expressions et son langage. Ce fut le premier mérite qu'on vit éclater en lui , le caractère qui frappa d'abord ses contemporains ; on le voit par le surnom de poète à la langue de miel(i), qui lui fut donné, et que

(I) Mellifluons »ind honey-t<)ngued Shakspeare. (Mères.)

Ton retrouve dans toutes les littératures naissantes» comme l'hommage naturel décerné à ceux qui les premiers font sentir plus vivement le charme de la parole » l'harmonie du langage.

de génie de l'expression , qui fait aujourd'hui le grand caractère et la vie durable de Shakspeare » fût , on ne peut en douter, ce qui saisit d'abord son siècle. Comme notre Corneille, il créa l'éloquence des vers» et fut puis* sant par elle.

N'ayant d'autre éducation que l'exemple de ses contemporains, et l'esprit poétique déjà familier parmi eux, il

paraît que Shakspeare ne se livra pas d'abord, ou du moins ne se livra pas uniquement à des essais dramatiques. Dès 1689 , on voit son nom figurer (1) parmi ceux des comédiens de Black'Friar-réf dans une supplique où leur compagnie représente au chancelier qu'elle n'a jamais donné sujet de plainte, en portant sur la scène des matières d'État et de religion. Chaîné de modestes rôles , Shakspeare dut s'employer de bonne heure à corriger, à remanier ces pièces souvent anonymes , qui étaient alors la propriété d'une troupe de comédiens , et dont elle disposait à son gré. On peut croire même que son instinct de génie se montra dans ce travail , et qu'il excita bientôt la jalousie de ses camarades , puisque , dès 1592 , antérieurement à la date certaine d'aucune de ses pièces originales, il est accusé, dans un écrit du temps , d'être un parvenu plein de suffisance , une corneille parée des plumes d'autrui , et de se croire le

(1) NewFacts regarding the life of Shakspeare ^ etc., from J. Paytie Collier. London, 1836.

\$eiU ébranlé seène du payé. Ces paroles sfttiriques de Robert Greene, qui mourut la même année, font supposer que Shakspeare^ cime acteur et CMume poète, avait dû à réussi. Shakspeare^ fort blessé de cette attaque, se plaignit àmèrem^t d'un poète nommé CSietle > qili s'était &it Féditeur dil pampblèt posthume de Greène; et il en dû^* tint des excuses» qui sont assez remarquables. « J'ai apprécié moi-même, dit Ghetle , ses manières , non moins civiles que son talent est supérieur ; et des personnes considérables m'ont parlé de la droiture de ses procédés» qui atteste son honnêteté, et de sa grâce facile qui prouve son art. » Shakspeare toutefois, en publiant, l'année suivante, un poème de Vénus et Adonis , appelle cet ouvrage le premier'Ué de

son imagination, soit qu'il attach&l peu de prix à sa part de travail dans des drames anonymes , soit plutôt qu'avant ce travail, et pour s'y préparer, il eût composé depuis quelques années le poème, dont il offrait alors la dédicace à lord Southampton , l'un des plus aimaMes seigneurs de la cour galante d'Elisabeth.

L'année suivante > Shakspeare dédiait encore à ce seigneur son poème de Lucrèce , aussi sévère que l'autre est libre , mais empreint également d'élégance et d'affectation italienne. Un recueil de quelques sonneux mythologiques, et d'autres vers d'amour publiés sous le titre du Pèlerin passionné, semblent compléter ces premières études poétiques de Shakspeare , qui furent entremêlées sans doute à la composition de ses plus anciennes pièces : *Pyrrhus* , la Peine d'Amour perdue, les trois parties de *Henri VI*, et les deux *Gentilshommes de Vérone*.

On remarque » en effet > un rapport» uAe affinité entre ces premiers drames et les poèmes de Shakspeare y pour Teniploî fréquent de la rime, et pour certaines formes de stjfie. Lepoêmed'Adonis respireoelte afféterie Tdnptueuse» ces gr&oes maniâées qui , dans *Antoine et Juliette*» se mô* leHl eneoreà une passion ravissante. On j sent Tinspiration de Fairfaat et de Spenser, et un effort sou^nt habile , pour transporter , dans une langue du Nord , qudqoe chose de l'adouceur et du charme de la langue italienne. Le po^Bie du *Ramier*U de *Lucrèce* , sans être moins Bi^é de faux goût y marque un progrès de force et de gravité dans le langage; et il est à remarquer que ces deux ouvrages furent les j^enûers titres de la gloire naissante de Shakspeare. À cette époque y et longtemps après » Shakspeare 9 dans la Ubérté d'ime vie obscure^ livré sans doute aux goûts de Boas âge et de sa profession » répandit souvent les sentiments de son

oeuvre dans des Sonnets recueillis plus tard » mais qui dès lors étaient fort lus et fort admirés des sociétés du temps. Il essayait cette forme poétique sur l'heureux modèle que lord Burrey avait emprunté naguère à l'Italie.

Il le fit lire ces sonnets pour juger Tart savant de haut gage <pie Shakspeare mêlait à sa rudesse. Le plus grand nombre est adressé à lord Southampton. Ce Jeune seigneur, à peine âgé de vingt-trois ans, et célèbre par ses grâces chevaleresques, comme plus tard il le fut par son courage et sa fidélité à l'infortuné comte d'Essex, était alors exposé à la tendresse jalouse ou au caprice impérieux d'Elisabeth, qui lui interdisait la main de miss Varnon

,

28 RSSAI ^

belle et noble Anglaise dont il était aimé. Il semble que Shakspeare, protégé par lord Southampton, n'était pas seulement pour lui un chanteur reconnaissant, un admirateur idolâtre, mais qu'avec ce langage de tendresse mystique alors autorisée, il entra dans les secrets du cœur de son jeune patron, en le pressant de se marier au nom de la gloire de sa maison (1), et par les douces images de la famille et de la paternité. Southampton suivit ce conseil que lui donnait son amour. Il épousa miss Varnon, au prix de quelques mois de prison qu'Elisabeth irritée fit subir aux deux amants. Nulle allusion à cette disgrâce dans les vers de Shakspeare ; mais il continua ses sonnets au jeune lord sur un ton de tendresse humble et passionnée, quelquefois si étrange, qu'on a cru y reconnaître l'expression d'un amour mystérieux pour Elisabeth, cachée sous le nom de Southampton. Cette supposition de commentateur que tant de choses démentent, et qui s'accorde si mal avec la prison du jeune lord à cette époque, n'est

nullement nécessaire pour expliquer l'exagération sentimentale du poète : c'était une imitation de Pétrarque , une élégance platonique empruntée à l'Italie, un langage convenu » auquel seulement Shakspeare a mêlé parfois des traits de sensibilité profonde et des retours mélancoliques sur lui-même. On voit que la plupart de ces sonnets se rapportent aux

(1) Who lets so fair a house fall to decay,

Which husbandry in honor might uphold, Against the stormy gusts of Winter's day, And barren rage of death's Eternal cold ?

Von had a father : let your son say to. {Sonnet xxi.}

SUR SHAKSPEARE. 29

premiers temps de sa carrière , lorsqu'il luttait contre le malheur et Thumiliation de son état. C'est ainsi que s'adressant à Southampton ^ il lui dit en vers élégants :

« Comme un père décrépît (i) prend plaisir à voir son » enfant agile faire des actions de jeune homme » ainsi » moi » rendu boiteux par l'opiniâtre rancune du sort , » je tire ma consolation de ton mérite et de ta constance. » Beauté 9 naissance, richesse, esprit, que chacune de » ces choses, ou que toutes ensemble, et plus encore, > forment ton attribut et soient couronnées en toi ! j'at- » tache et je greffe mon amour sur ce trésor ; et alors' je » ne suis plus estropié, pauvre, ni méprisé. L'illusion » me donne une telle réalité , que dans ta richesse je » trouve ce qui me suffit , et que d'une part de ta gloire » je vis. »

Un mot pris à la lettre , dans ces vers , a fait croire que le poète était boiteux , et se plaignait d'une infirmité naturelle ajoutée

pour lui aux maux de la fortune et de l'opinion . Mais un autre passage peu remarqué de ce»

(i) As a décrépît father takes delight

To see bis actire child do deeds of youtfay

So I, made lame bj fortunées dearest spite,

Tajte ail my comfort o£ thy worth and trath ;

For whether beauty, birth, or wealth, or wit,.

Or any of thèse ail, or ail, or more,

EntUled in thy parts do crowned sit,

I make my love engrafted to this store :

So then I am not lame, poor, nor despisM,

Wbilst that this sbadow doth such substance'gire,-

That I in tliy abondance am sufficM,

And by a part of ail thy glory live. (Sonnet x^xrii*).

mêOMS 9otmek ramène encore la même expreaaûm dans un sens évidemment figuré. < Dis que tu m'as abandonné pouc T» quekfaes fiiutes.> écriil-ilà son ami(i); et j'appuiecai h moi-même le reproche. Parle de m(m infirmité ; et » aussitôt je kcMtesai > ft'ayaai pas de défense contre tes » raisons»)i

Sbakspeafle trouvait dans le jeune lord noBhseulepxent une protection libénale^ mais des consuls utilesà son talent. « Sois» lui dit-îl, fier de mesécrits(2); ils sont inspicéssous » ton influence» ils sont nés de toi. Dans les ouvrage des » autres tu cor-

riges l^ style seulement ; et leur art est em« 1»^ belli par tes grâces; mais tu es mon art à moi; et tu y^ élèves ma, rude ignorance aussi haut qoa le pourrait la m science* » Cette amitié^ si tendse n'était pourtant pas sans orages. Quelquefois le poète se plaignait deVoubli de son noble patron ; quelquefois il craignait de mériter sa disgrâGce par des torts de conduite^ dont il semble rougir. 11 parle de la longue histoire de ses fautes cachées ; mais ce qui semble lui peser davants^ , c'est sa profession même : « Oh! pour mon honneur^ dit-il^ reprochez à la

(1) Say tirait tbou didaft fbrsake me far some fault f Ând I wiU ooomieitf upon that oMuk» :

Sp^k of my lameness, and I straight wiU hadk,

ÂgaioH thy reaMBs making no d^cace. {Sonnet lxxxix.)

(2) Yet be most proud of that vihiel l covpile, Whose influence is tUîney and jbora of tbee ; In othepts^ works thou dost bud mend tlie style^ Ând arts vrith thy sweet grâces graced be : But tbou art ail my act, aod dost adyaoce

As bi|;li as leacmng my rude ignorance* {Sonnet luviii.)

SUR SHAKSPËARE. 31

T» forlune, oMe déitécoiqpable<ie mes ioé(iiiil9(i)» <le n'a- » YQir pas {lourvu à inaTk par quelque cboseddineiUe^ » qm le-métier public» qaà entretient fa oorrupcion publi* 9 quft^Delàv-MirtqiifiaoiïinomreQoituiiainaïqieflér^^ » santé* De là ma oa-tufo ot presque rabaissée an niveau » de la tidbe où elle est inise« »

Ce retMf Inuailiant sur lui-même n'est pas un jeu de féSiUdy
 et panit avoir tourmenté son âme : c'est pour remercier l'amitié
 ou l'amour de l'aToir déiendu contre le déoouragenieit de la
 hoate> qu'il liouto les expre»sionskspiuslendfesetlesplusfaenre-
 Maes. < Yotreamour n et votre pitié <2), dît41 qudqne part^ef-
 faottit la marque » iftt'une calomnie vulgaiw await empueinte sur
 mon » front, etc. > etc. Vous êtes mon univers; et je nedois n at-
 tendue qae<levoiBe boncbe macondanmalieii ou ma » touange*
 »

Ls naème sentiment lui inspire oe sonnet •charmant :

(1) o for my sake do you with fortune chide , The gmlt7
 g6>4é6w«f «y faorflufol d«edft, That did ndt Setter iat tvf Me
 ptw'sée

Than public means, wtddi pnUïc mamieiis Iweeds. Thence
 cornes it that my name receives a brand; Ànd almost thence my
 nature is subduM To what it \rorks in. {Sonnet cxi.)

(2) Tour love and pîty doth the impression fill "Which vulgar
 scandai, stampM upon my brow ;

You are ray all-the-world, and I must strive

To know my \$hame&aa4 praises from your toogue.

{Sonnet cui.)

« Lorsqu'en disgrâce avec la fortune et les hoi(nmes(i)>)»
 Coût seul je pleure sur ma condition de banni, que j'im- » por-
 tune le ciel de mes cris inutiles , que je me regarde » moi-même
 et maudis ma destinée , souhaitant de re&- » sembla à quelqu'un
 plus riche en espérances > d'être » beau comme lui y comme lui

pourvu d'amis » enviâni » l'adresse de celui-ci y le succès de celui-là , parmi » ces pensées me méprisant presque moi-même, par bon- » heur je songe à toi ; et alors , comme l'alouette, qui , » au premier éclat du jour, s'élance du sol grossier de » la terre, mon sort relevé monte en chantant vers les » portes du ciel : car le souvenir de ton doux amour m'ap- » porte de tels biens, que je dédaigne alors de changer » ma fortune contre celle des rois. »

Du reste, dans ce recueil, curieuse mais obscure confession de Shakspeare , on surprend bien peu de choses de sa vie. Il gémit parfois de son exil ; mais il ne dit rien de sa famille ou de son pays. Il pleure quelque part de précieux

(1) When in disgrace Tvith fortune and men^s eyes

I ail alone bewEEP my outcast state, And trouble deaf heaven
 \with my bootless cries, And look upon myself, and curse my fate,
 Wisbing me like to one more rich in bope, FeaturM like bim, like
 bim with friends possess^d, Desiring this man^s art, and that
 man^s sceppe ; Yet in these thoughtbs myself almost despising, Ha-
 ply I tbink on tbee, — and then my state (Like to the lai-k at
 break of day arising From sullen earth) sings bymns at heaven^s
 gâte : For thy si^et love rememberVi, such wealth brings, That
 then I scorn to change my state with kings.

{Sonnet xux.)

SUR SHAKSPEARË. 33

amis y cachés dans la nuit interminable de la mort {i)\ mais il n'en nomme aucun : il rougit de sa profession d'acteur ; mais il ne parle d'aucune de ses pièces de théâtre. Ce n'est pas qu'il paraisse toujours ignorant ou insouciant de sa gloire , comme on l'a

cru. Dans un de ses premiers sonnets , il disait tristement à Southampton : « Si tu sur- » vis au jour heureux pour moi où la mort couvrira mes » os de poussière y et que par hasard tu r^ardes encore » une fois ces pauvres vers incorrects de ton ami défunt , » compare-les avec les meilleurs du temps ; et, bien qu'ils » soient surpassés par tout le monde, garde-les, à cause de » ma tendresse, et non de leur mérite. » Mais plus tard il compte sur la gloire, et la promet. « Votre nom recevra » d'ici une immortelle vie (2), dit-il au courtisan d'Éli- » sabeth. Vous aurez pour monument ma douce poésie, » que liront des yeux qui ne sont pas encore; et des voix » à naître rediront, d'après moi, votre existence , quand » tous vos frères de ce siècle seront morts. » Au milieu de cet orgueil et de ce beau langage, le poète

(1) Then can I drown an eye, unusM to flow,

For preciouft friends hid in death's dateless night.

(Sonnet xxx.)

(â) Your name from hence iinmortal life shall hâve,

Though I, once gone to, ail ihe world muBt die :

Your monument shall be my gentle verse, "Which eyes not yet created shall o*er-read; And longues to be, your being shall rehearse^ When ail tbe breathers of this world are dead.

(Sonnet lxxxi.)

34 EtôAI

revient sur les soupçons ou les reproches dont sa vie est Tob-jet. Alors lui échappent quelques expressions acœères, bien différentes de la parure poétique habituelle à ses sonnets. « Mieux

vaut (i), dit-il, être vil que réputé vil, » recevant le reproche d'être ce qu'on n'est pas, etc., etc. » Pourquoi tes yeux faux et menteurs d'autrui signale- » raient-ils les écarts de mon sang trop vif ? Pourquoi mes » fragilité tiht-elles des espions plus fragiles eux*mêmes , » qui y dans leurs dire, racoqtent comme mauvais ce que I» je crois bon? Non, je suis ce que je suis; et ceux qui » tirent sur mes fautes comptent les leurs, le puis être)> droit, quoiqu'ils soient eux-mêmes crochus ; ce n'est pas » dans leurs mauvaises pensées qa'on doit cheicher mes » actions. »

Quel que fût ce blâme, rejeté avec tant d'énergie, on peut croire que la vie de Shakspeare devait être celle d'un comédien, dans les mœurs de ce temps» obscure et libre , se dédommageant de l'anathème par les plaisirs.

Un poète anglais qui , né dans le siècle suivant, put

(1) 'Tis better to be vile, thaa vile estêemM,

When not to be reçoives reproach of being ;

For why should others^ false adulterate eyes Give salutation to my sportive blood?

Or on my frailties why are frailer spies, Whichin thei^r illscout bad ^bat I thihk good? Noi — I am that I am j and they that level At my abuses, reckon up their own :

I may be straight, though they themselves be bevel ; By their rank though Is my deeds must not be shown.

{Sonnet cm.)

SUR SHAK9PEARË. 35

recueillir quelques soayeftiis tracKtiomeb de Shakspeare, a dit qu'il fut fort estimé de son leEif»^ elqae son excessive candeur» son bon natuiel avaienl dû certainement p<^ter la plus aimable moitié de l'espèce hmoaine à l'aimer, eorome la force de son esprit obligeait les hommes les plus savants à l'admirer* Les sonnets de Sfaakspeare conflrment ce témoignage. «[L'amour est mon pécbé{i), » ditil quelque part, comme aurait pu dire Holière; et, à côté d'un portrait de femme , délicat et charmant , il fait dans quekpies vers de tels reproches à celle qu'il aime , qu'on doit supposer que, s'il obtint quelques fevenrs de grande dame, il eut à rougir de plus d'un dioix indigne de lui. Arinsi coulèrent ses jours, presque ignorés, en laissant après eux des monuments immortels.

Chaque année , Shakspeare donnait une ou deux pièces de théâtre. Sans pouv(Hr en assigner la date précise, on est à peu près d^accord sur l'ordre dans lequel elles se succédèrent ; et cet ordre nnidique un progrès de génie , depuis Périclès, où il n'y a guère qu^me belle scène, jus(pi'à Macbeth^ OdieUoy h Tempête. Quelques-uns de ses ouvrages, Roméo et JuUeUe, Hûmlet, tes Commères de Windsor , ont été remaniés à deux reprises par lui , et augmentés presque du éduble* 11 ne s'est conservé que peu de sou^venirs de son jeu théâtral. Son cheM^œuvre, dit* on, était le rôle du spectre dans Hamkt; et encore un pamphlet du temps se moque de sa voix , et compare au cri d'une marchande d'buitares son cri sépulcral, Vengeance, Hamletl II jouait aussi , dans sa jolie pièce Commue il vow\$

(1) Love 18 my sia..« {Sonnei cxlu.)

plaira , le rôle du vieil Adam. 11 remplissait sans doute beaucoup d'autres rôles du répertoire de ce temps. Ce n'est pas au-

jourd'hui une curiosité sans intérêt que de voir, sur les listes d'acteurs qui précèdent de vieilles éditions de drames anglais, le grand nom de Shakspeare figurer modestement parmi tant de noms obscurs , en tête d'un ouvrage oublié.

Shakspeare eut des rivaux ; et indépendamment de cette confusion que fait souvent le suffrage contemporain entre des talents fort in^aux> quelques-uns de ces prétendus émules de Shakspeare, qui se produisirent avec une ardeur sans relâche pendant un demi-siècle , n'étaient pas sans génie , au miHeu de leur élégance affectée ou de leur verve barbare. Fletcher , le plus poétique de tous ; Beaumont» son associé dans quelques ouvrages ; TIngénieux et facile Massinger; le pédantesque et pourtant inventif Ben- Johnson ; Webster, peintre énei^ique de révoltantes horreurs ; Ford , qui a eu quelques grands traits de terreur tragique ; Chapman, le traducteur d'Homère et l'auteur énergique d'une trs^édie des Guises; Midleton, Decker^ et surtout Heywood, qui, dans sa facilité vraiment espagnole, avait fait, en tout ou en partie, deux cent quarante pièces de théâtre, où se trouvent éparse» quelques scènes d'un pathétique admirable ; voilà sans doute la preuve d'un singulier mouvement dramatique, excité par Shakspeare, et dont il proûta.

A cette liste pourraient s'ajouter encoi^ plusieurs noms, et eptr 'autres celui de John Marslon , auteur de quelques pièces , dont Shakspeare ne dédaigna pas d'être l'édi-

SUR SHÂRSPEARE. 37

leur, lui qui négligeait de publier ses propres ouvrages.

Retenu à Londres par son état de comédien et d'auteur, Shakspeare ne perdait pas cependant tout souvenir de sa ville na-

tale 9 tout soin de la jeune famille qu'il avait si promptement quittée. Chaque année ^ dit-on » et c'est un des rares détails donnés sur lui par ses contemporains , il allait , dans la belle saison , passer quelque temps à Stratford, près de sa femme » de ses enfants et de son vieux père. Il avait été rejoint par un de ses frères , que son exemple sans doute entraîna vers le théâtre , et qui n'est connu que par ces mots : Edmond Shakspeare, contée dien, inscrits sur le registre mortuaire de l'église de Saint- Sauveur , dans la paroisse de Southwark, où William Shakspeare était logé.

Le goût du poète pour les beautés de la nature , son impression si vive des frais paysages de l'Angleterre , indiqueraient seuls qu'il devait chercher le repos des champs. On a supposé toutefois de son temps un autre motif à ses fréquents voyages ; on a conté que » sur la route de son pays , il aimait à s'arrêter dans la ville d'Oxford > à l'auberge de ia Couronne > dont l'hôtesse y remarquable par l'élégance et la beauté, devint mère du poète Davenant. Shakspeare , familier dans la maison , fut parrain de cet aafant , qui lui appartenait^ dit-on, de plus près , et qui , dans la suite , mit un singulier amour-propre à se vanter de cette descendance. On concevra mieux , d'après cela , le zèle du royaliste Davenant pour le républicain Milton : c'était sans doute à ses yeux une double dette de parenté poétique.

Quoi qu'il eu soit , il semUe que des motifs plus sérieux conduisaient Shakspeare daus le comté de Warwick, et que , malgré les distraaioms de la vie comique , il eut- de boone heure oet esprit de retour qui lui fît qnit* ter Londres à cinquante ans» pour se retirer dans sa ville natale et dans sa famille. On le voit, dès 1597 , acquérir à Stratford une grande maison qu'il fit en partie rebâtir» en la ncmimant New-^Place. En 1602 , il achète» sur

la paroisse de Stratford, un lot de cent sept acres de terre qui venait rejoindre sa maison. Plus tard , il prend, pour une somme assez forte , la moitié du bail des dîmes de la même paroisse. Il possédait en outre plusieurs petits domaines, vergers, jardins, non^seulement à Stratford, mais à Bushaxton et à Welcombe, villages du comté deWarwick, Selon toute apparence , il avait ainsi transporté dans son pays le produit de sa fortune théâtrale, et des libéralités qu'il avait reçues de quelques grands de la cour, et surtout de lord Southampton.

De nouveaux tiens cependant semblaient fixer le poète à Londres. Sa célébrité s'était accrue. Malgré les nombreuses productions dramatiques du temps, malgré les ri*» yalités et les critiques, son génie dominait au théâtre. On sait qu'Elisabeth s'amusa beaucoup du personnage de Falstaff , dans ffenri F, et qu'elle voulut que le poète le mît une troisième fois en soène dans un nouvel ouvrage. U semble à notre déUoatesse moderne que l'admiration d'Elisabeth aurait pu mieux choisir; et celle que Shak<< speare appelle la belle Ve\$tale , couronnée par l'Occident, devait trouver autre chose à louer dans le plus grand

peintre des réroiuUons d'Angleterre, Ge qui semble plus m^itoire de la part de cette princesse » c'est l'heureuse liberté que garda Shakqpeare pour le choix de ses^sujets. Sous le pouvoir absolu d'Éliaabedi » il dispose à son gré des éténemènts du rogne de Henri VIUi retmoe sa tyrannie avec une simplicité tout historique , et peint des plus touchantes couleurs les vertus et les droits de Gathmne d'Aragon, chassée du trône et du lit de Henri Ym, pour faire place à la mère d'Elisabeth. Les dernières années de la reine , attristées par la vieillesse et la vengeance, la rendirent sans doute plus indifférente aux amusements du théâtre ;

mais son successeur» Jacques V\ dans ses prétentions de savoir et d'esprit > se piqua de protéger l'art dramatique : par ,une de ses premières ordonnances 9 en date du 19 mai 1603 » il accorda aiù comédiens du Globcy qui n'étaient jusque*là que les ser* vitrars du lord chambellan, le titre de Comédien du Roi» et conféra ce privilège à Laurence Fletcher et à William Shakspeare nommément. Le poète fut dès lors associé h la direction du théâtre , d'abord avec Fletcher, puis avec Richard Burbage, le célèbre acteur.

A ce titre, Shakspeare eut à défendre sa compagnie dans un procès curieux pour l'histoire des mœurs, et dont quelques détails inconnus ont été récemment décou* verts parmi de vieux papiers de la chancellerie anglaise* La corporation de la ville de Londres, de tout temps en^ nemie des comédiens par sévêrilé puritaine , voyait avec impatience que le quartier de Blach^Friar-Sy où était leur principal établissement, fût considéré comme hors de son

enceinte, et soustrait à sa juridiction. Elle était surtout offensée qu'on se permît d'y jouer (parfois sur la scène la gravité bourgeoise des aldermen et la vertu de leurs épouses. Ge grief d'ancienne date s'envenima ; et vers 1608 le lord-maire présenta requête au chancelier pour faire cesser les immunités de Black-Friars, et ramener ce lieu privilégié sous l'autorité du Conseil commun. La ville, si sa prétention avait été reconnue, ne voulait rien moins que chasser les comédiens et supprimer le théâtre. Les comédiens ne pouvaient se sauver, qu'en prouvant par la coutume et l'usage que la juridiction réclamée ne s'était jamais étendue sur Black-Friars.

Burbage et Shakspeare parurent à cet effet devant lord EUes-
niere, l'ancien garde des sceaux d'Elisabeth, resté chancelier de
Jacques II. Us se présentèrent à lui avec une lettre de recomman-
dation, dont le langage et la signature en inithies semblent indi-
quer la main de Southampton^ Après quelques mots de politesse
familrière, l'auteur de cette lettre prie le chancelier d'être, autant
qu'il le peut/ bon aux pauvres comédiens de Black -Friars , me-
nacés par le lord-maire et les aldermen de Londres de la perte de
leurs moyens d'existence, par la destruction de leur salle de spec-
tacle qui est un théâtre privé, et n'a jamais donné sujet de plainte
par aucun désordre. « Les porteurs de la)> présente, ajoute-t-il,
sont deux des priniqipaux de la com- » pagnie. L'un 6st Richard
Burbage, qui invoque hum-* » blâment le favorable appui de
votre seigneurie. Il est 9 homme célèbre, notre Roscius anglais, et
celui qui sait ;> le plus admirablement adapter l'action aux pa-
roles et

SUR SHARSPEARE. 41

» les paroles à raction(l)y etc. L'autre est un homme non »
moinsdigne de faveur et mon ami particulier (2), ender- » nier
lieu acteur fort compté dans sa compagnie dont il » est aujourd'-
hui sociétaire, et auteur de quelques-unes de » nos «meilleures
pièces anglaises, de celles qui, comme » votre seigneurie ne
l'ignore pas, étaient le plus particu- » lièrement goûtées de la
reine Elisabeth, quand la compa- » gnie était appelée à jouer de-
vant Sa Majesté aux fûtes » de Noël et de la Chandeleur, etc. Cet
autre a nom » William Shakspeare; et ils sont tous deux du
même » comté et presque de la même ville, tous deux vraiment »
fameux dans leur genre , bien qu'il ne soit pas séant » à la gravité
et à la sagesse de votre seigneurie de fré- » quenter les lieux où ils

ont l'habitude de charmer l'o* » reille du public. Leur suppliche a pour objet de n'être » point molestés dans leur profession, qui leur sert non- » seulement à se soutenir et à faii*e vivre leurs femmes et B leurs familles (étant tous deux mariés et de bonne répu- » tation), mais à secourir aussi les veuves et les orphelins » de quelques-uns de leurs camarades décédés. »

(1) « Yfho saitelh the action to tlie word, the word to the action. »

(Paroles empruntées à la tragédie à'Hamlet.)

(2) Theother îb a man no whit less desenring favour, and my spécial friend, till of laie an actor of good account in the company, now a sharer in the same, and writcr of some of our best English plays, which as your lordship knowcth were most singularly liked of queen Elisabeth, when the company was called upon to perforro before her Ma^esty at court at Christmas and Sbrevetide.

{NewFacts re^ardingthe Ufe of Shakspeare^ by Payne Collier. London, 1836.)

4â ES^AI

Lord EUâsmere, s'il n'allait pas aux spectacles publics, avait, quelques années auparavant, fait jouer par Burbage et sa troupe la tragédie d'Othello à son château d'Harefidd, où, dans l'été de 4603, il re^t en grande pompe la reine Elisabeth et sa cour» Soit souvenir de cette épo-* que, soit influence de la recommandation présentée, soit enfin que Sbakspeare eût plaidé sa cause et soutenu les franchises de Black'Friar avec cette intelligence des termes de la loi qu'on a remarqués dans quelques-unes de ses pièces,

lord Ellesmere paraît avoir donné raison aux comédiens contre la ville. On le voit par un effort qu'elle fit, peu de temps après, pour acheter ce qu'elle n'avait pu détruire. La négociation échoua, comme le procès. On peut conclure seulement des offres de la ville et des prétentions de la Comédie que Shakspeare était, après Burbage, le plus intéressé dans Black'Friar⁸(i). Il demandait, pour son droit de propriété dans le mobilier du théâtre et pour quatre parts de sociétaire, la somme considérable alors de 1,400 livres sterling.

Il paraît qu'indépendamment de son influence sur le théâtre de Black-Friars, Shakspeare fut encore chargé, par le roi Jacques, de la direction d'une troupe particulière destinée aux amusements de la cour. Ce prince fut charmé des prédictions flatteuses pour les Stuarts d'É-, cosse introduites dans la terrible tragédie de Macbeth ; et il écrivit, dit-on, au poète une lettre de sa main, pour l'en remercier. On peut douter de l'anecdote. Mais un contem-

(1) New Particular» regarding the works of Shakspeare, From J. Payne Collier. 1836.

SUR SHAKSPEARE. 43

porain dont le témoignage n'est pas équivoque» Ben-Johnson » atteste Testime du n^o pour le poète : « Doux cygne de rAvon(i) s'écrit qu'd spectacle ce fît pour nous de te vdr apparaître dans nos eaux, et prendre, sur les bords (fe 1» Tamise» ee vol heureux qui charmaît Élisabeth et notre roi Jacques ! » l'imagine cependant que le docte souverain devait préférer les pièces de Ben-Johnson, toutes chargées d'imitations du latin et du grec. Shakspeare avait surtout pour lui le suffrage public.

Quoique attaqué souvaît par les allusions de Ben- Johnson et de Fletcher, il vivait en amitié avec eux et d'autres lettrés du temps, entre autres le docteur Donne, célèbre par Tamertume de ses satires. On se réunissait au club de la Syrène, et on s'y raillait librement, La lutte était souvent assez vive entre Ben^obnson et Sbakspeare. Le premier, dit un contemporain, semblait un lourd et solide galion d'Espagne, assailli par une frégate vive et légère. « Que de choses nous avons vu naître à la Syrène! » Que de mots nous avons entendus, si fins et si remplis > d'une subtile flamme» que chacun, en les lançant, » semblait avoir mis dans un trait son esprit tout entier ! » Voilà comme un écrivain du temps, affilié de la Syrène, peint ces libres entretiens où s'égayait Sbakspeare , entre les noirs fantômes d'CHhello et du Roi Léar,

Le poète, en s'éloignant de la jeunesse, en descendant

(1) Sweet swan of Avon^ ivhat a sight it were.

To see thee in our waters yet appear ; And make tliose flights upon the banks of Thames, That 80 did take EHza, and our James.

au fond de celle vallée des ans dont parte Othello» n'était pas devenu insensible à d'autres plaisirs que ceux du cbib de la Syrène. « A. trente-cinq ans j'aimais encore, » a dit Montesquieu. Shakspeare aima plus tard; et , dans ses sonnets » qui' sont , à tout prendre , les seuls mémoires de sa vie, il se plaint de vieillir en se laissant tromper. « Croyant faussement qu'elle me croit jeune^ » dit-il y bien qu'elle sache que les meilleurs de mes jours » sont passés 9 j'ajoute foi naïvement à sa langue men- » teuse; et des deux côtés on fausse la vérité. » Quand cinquante ans arrivèrent cependant, le poète , dans toute la force de son génie , dit

adieu à ces beautés qui lui cachaient son âge ; et» se dégageant de la direction du théâtre, il partit pour Stratford, où quelques années auparavant il était allé marier sa fille Suzanne, et avait planté, dans le jardin de New[^]Place , un mûrier longtemps célèbre. Selon toute apparence, c'est dans l'année 1614 que Shakspeare quitta ainsi tout à fait Londres; car, depuis lors, il n'est plus nommé comme propriétaire du Ghbe; et, cette année même, Fletcher donna sur ce théâtre sa comédie de la Dame dédaigneuse, où le monologue d'Hamlet et les dernières paroles d'Ophélie sont malignement parodiés.

Shakspeare, rentré dans sa ville natale, auprès de sa femme, si longtemps et si souvent quittée, et de ses deux filles, semblait destiné à jouir du repos dans une heureuse aisance : mais ce repos fut court; et il en est resté encore moins de souvenirs que des autres années du poète. U fut, dit-on seulement , bien accueilli des gentilshommes du

voisinage 9 alla qudquefois à la taverne de Stratford, et fit une épigramme sur un de ses voisins , riche et vieux gentilhomme, fort de ses amis, mais un peu usurier. On voit encore , par les actes publics du temps , qu'il eut un procès avec la commune de Stratford pour une question de clôture, et qu'en 1616 il maria sa seconde fille Judith, qui avait passé trente ans. Cette même année , le 23 avril , jour amûversaire de sa naissance, Shakspeare mourut, à cinquante-deux ans révolus. Ce même jour 23 avril 1616, expirait un autre moraliste inventeur, Cervantes, vieux et pauvre , et près de sa dernière heure implorant pour sa famille, par une lettre qu'il n'acheva pas, les aumônes de son protecteur, le comte deLémos.

Shakspeare , quoique la mort paraisse l'avoir surpris , laissait un testament écrit de sa main « en parfaite santé de corps et d'esprit, » dit-il au commencement de cet acte daté du 25 mars 1616. Dans ce testament fait au nom de Dieu , il déclare d'abord qu'espérant et croyant avec certitude participer à la vie éternelle, par les seuls mérites de Jésus-Christ son sauveur, il confie son âme aux mains de Dieu son créateur, et son corps à la terre » d'où il est formé; puis il dispose, en bon gentilhomme anglais, de son bien, assez considérable pour le temps. Après avoir complété la dot de sa fille Judith , fait divers legs d'argent et de meubles à sa sœur Jeanne , aux enfants de sa sœur et à quelques amis , donné dix livres sterling aux pauvres de Stralford, il laissa la grande part de ses biens , sa maison et toutes ses terres , à sa fille aînée Suzanne, et , après elle , au fils aîné de Suzanne, puis aux

béritien mâles de ce fils; puis , à leur défaut» au second fils mâle de Suzamie, et aux héritiers mâles de ce fils, reuouvelaot cette disposition conditionnelle jusqu'à sept fois ; et, â défaut de tout héritier mâle, substituant ensuite lesdits biens àsa nièce Hall, au fils de cette nièoe, et enfin à sa seconde fille Judith. Deux dispositions sont encore à remarquer dans cet acte ; Tune est un sou'venir de Sbakspeare pour son ancienne profession de comédien, l'autre pour sa femme : a Je donne et lègue, dit-il, à mes cama^ » rades John Eeminge, Richard Rurbage et H^Ki Gondell, » trente-six schcliings pour leur acheter des bagues ; » et plus bas : « Je donne à ma femme mon meilleur lit de » couleur avec la garniture. » Enfin Shakspeare institue pour exécuteurs testamentaires son gendre John Hall et sa fille Suzanne. Hall, auquel Shakspeare avait marié sa fille bien-aimée, était un médecin qui devint célèbre dans la suite, et qui publia une espèce de Clinùfue, longtemps estimée, où, dans mile cas de pratique énumérés et

décriés par lui, on ne chercherait aujourd'hui qu'un seul cas, dont malheureusement il ne parle pas, la maladie de son beau-père Shakspeare. Mais souvent l'homme de génie n'est pas deviné par les siens; et souvent aussi l'homme qui écrit ne se doute pas de quoi la postérité serait curieuse.

La réputation de Shakspeare a surtout grandi dans les deux siècles qui suivirent sa mort; et c'est pendant cette période que l'admiration pour son génie est devenue, pour ainsi dire, un culte national. Mais, dans son siècle même, sa perte avait été vivement ressentie, et honorée des plus édaignants témoignages de respect et d'enthousiasme. Ben-Johnson, son faible rival, lui rendit hommage dans des vers où il le compare aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, et où il s'écrie avec la même admiration, et presque la même emphase que les critiques anglais de notre temps: « Triomphe, ma chère Angleterre; tu peux montrer un homme à qui tous les théâtres d'Europe doivent hommage. Un n'appartenait pas à un siècle, mais à tous les siècles. La nature elle-même s'enorgueillit de ses paisées, et se complaît à porter la parure de ses vers brillants d'un édat si riche, et tissés avec tant d'art. » Cet enthousiasme se soutient dans toute la pièce de Ben-Johnson, et finit par une espèce d'apothéose de l'étoile de Shakspeare, placée dans les deux pour échauffer à jamais le théâtre de ses rayons. Ce ne fut cependant que quelques années après la mort du poète, en 1621, que parut enfin une édition complète de ses œuvres. Les deux cottiédiens nommés dans son testament, Heminge et Gondell, prirent ce soin, auquel sa famille semble avoir été étrangère.

En dédiant leur publication à deux seigneurs de la cour, le comte de Pembroke, lord-chambellan, et le comte de Uont-

gommery, son frère, gentilhomme de la chambre, ils expriment la crainte « que leurs Grandeurs ne puissent descendre à lire de semblables bagatelles. Toutefois,

disent-ils, vos. seignairies ayant compté ces bagatelles pour quelque chose, et honoré les œuvres et Tauteur vivant de tant de faveur, nous espérons que vous userez envers elles de la même indulgence qu'envers leur père. » Puis ils ajoutent » avec une humilité vraiment touchante : < Nous les avons recueillies » comme par un pieux office à l'égard du mort, afin de procurer tutelle à ces orphelins » sans ambition de profit ni de renommée » et seulement pour conserver la mémoire d'un aussi digne ami, et d'un aussi bon compagnon que notre Shakspeare(i), w

La gloire de ces bagatelles cependant s'accrut sans cesse. Quelque défectueuse que fût cette édition » l'Angleterre y reconnut le grand poète dont elle devait s'honorer ; et quoique » dans le milieu du dix-septième siècle » l'intolérance puritaine et la guerre civile » en proscrivant les jeux du théâtre » aient interrompu cette tradition perpétuelle d'une gloire adoptée par l'Angleterre » on en retrouve partout le souvenir. Milton l'a consigné dans une épitaphe en beaux vers » mêlés d'une affectation qui ne détruit pas l'enthousiasme.

« Quel besoin a mon Shakspeare(2) » pour ses os vénérés » de pierres entassées par le travail d'un siècle? Quel

(i) «(Odi to keep the memory of so worthy a friend and fellow alive as our Shakspeare. »

(2) What needs my Shakspeare for his honourM bones»

The labour of an âge in-piled stones; Or that his hallowM re-
liques shonid be hid Under a star-ypointîng pyramid.

Dear son of memory, great heir of famé, "What need'st thou
such weak witness of thy name ;

besoin que ses saintes reliques soient cachées sous uîie pyra-
mide qui monte jusqu'aux cîeux ? Fib cbâri de la mémoire, grand
héritier delà renommée, que t'importent ces Êdbles témoigni^ de
ton nom ! Toi-mdme , dans notre admiration et dans notre stu-
peur, tu t'es bftti un monument de longue vie , tandis qu'à la bon-
té d^ l'art qui travaille lentement > tes nombres coulaient fa-
ciles> et que chacun , dans les pages de ton livre sans prix , re-
cueillait avec une impression profonde ces vers inspirés. Alors
toi, dans l'étourdissement d<Mit tu frappais notre imagination,
tu nous. as rendus marbre par U'op d'effort pour concevoir ; et,
ainsi enseveli, tu reposes dans une telle p(Hnpe, que les rois, fO-
fix un tombeau semblable, ambitionneraient de mourir! »

(hi voit, par ces témoignages et par d'autres qu'il serait facile
de réunir, que le culte de Sha){speare, quelque temps affaibli
dans la frivolité du r^ne de Charles II, n'a pas cependant &é en
Angleterre le fruit d'une lente théorie , ni le calcul tardif d'une va-
nité nationale. Il suffit, d'ailleurs, d'étudier le théâtre d^ cet
homme extraordinaire pour comprendre sa prodigieuse influence
sur l'imagin^-

Thoa in our wonder, and astonishment Hast bailt thyself a live
long monument : For whilst, ta the shame of slow uodeavouring
art, Thy easy numbers flow , and that each heart Hath, from the
leaves of thy anvalued book Those Delphick Unes witli deep im-
pression took; Then thou, our fancy of itself bereaving, Dost

make us marble with too much conceit : And so sepulchre,
in such pomp dost lie, That kings, for such a tomb, would wish to
die. I. i

tiou de ses compatriotes; et cette môme année y fut voir
d'assez grandes beautés pour mériter l'admiration de tous les
peuples.

La liste des pièces non contestées de Shakspeare renferme
treize ou six ouvrages produits dans un espace de vingt ou de
vingt-deux ans, depuis les premières années de son séjour à
Londres jusqu'en 1614. Ce n'est donc pas ici la fécondité prodigieuse
et folle d'un Lope de Vega, de cet intarissable auteur dont
les drames se comptent par milliers. Quoique Shakspeare, au
rapport des deux comédiens ses éditeurs et de Ben-Johnson,
écrivit avec rapidité, et ne raturât jamais ce qu'il avait écrit, on
voit par le nombre borné de ses compositions, qu'elles
n'eussent pas confusément dans sa pensée, et qu'elles n'en
sortirent pas sans méditation et sans effort. Les pièces des
poètes espagnols, ces pièces faites en vingt-quatre heures,
comme disait l'un d'eux, semblent toujours une improvisation fa-
vorisée par la richesse de la langue, plus encore que par le génie
du poète. Elles sont, la plupart, pompeuses et vides, extrava-
gantes et communes. Les pièces de Shakspeare, au contraire,
réunissent à la fois les accents soudains du génie, les saillies de
l'enthousiasme, et les profondeurs de la méditation. Le théâtre
espagnol a souvent l'air d'un rêve fantastique, dont le désordre
détruit l'effet, et dont la confusion ne laisse aucune trace. Le
théâtre de Shakspeare, malgré ses défauts, est le travail d'une
imagination vigoureuse, qui laisse d'ineffaçables empreintes, et
donne la réalité et la vie même à ses plus bizarres caprices.

Ces observations autorisent-elles à parler du système

SUR SHAKSTEARE. 51

diamantique de Shakspeare, à «gwkrCe5]filèiie<ï90(ilne jiis-
lement rival du théâtre aiMiqtte » ol à le ciler m&n OQBime un
modale qui mérite d'être ptéS6té1 H ne le cnw pas. £& tttmt
Sbak^peare avec Tadioûntiim la plus aiteoH ttvQ, il m'est
iii{>oi9siUe d'y ireeomialire ce système pré* leadu» ess règles de
gèuia f<pi'il se emit &itas, qu'il aurait saivies toujours » et <|ui
remplaoerai<H>t peur lui la belle timplkiAé cIKMsie par rbe-
meux instinct des premiers tragiques de la Grèce, et mise en pri-
ncipe par aristotele. Evi* tant les Ikéorîes iogéuêuses inventées
après coup» rementons au lait. Comment Sh^pearé trouva4'il le
théâtre^ et eoBUBsent le iats8a4-il ? oe son temps, la tragédie
était oon* çue fiimfiemeni leoinme lane vepnésenlalion d'événe-
ments singuliers ou terribles» qui se suceédaient sans unité ni de
temps, ni de lUeu. Les scènes bouffonnes s'y mêlaient, par une
imitation^des mœurs du temps, et de lenôme qu'à la cour le feu
du roi paraissait dans les {rfus graves oérémonies. Cette manîè-
rede concevoir la tragédie, plus commode pour les auteurs, plus
étourdissante, plus variée pour le puUic, fut également suivie par
tous les poètes tragiques du temps. Le savant Ben4ohn8on, plus
jeune que Shakspeare, mais pom-tanuon oontemporain,1Beni-
lobB6on, qui savait à fond legrecetlelatiD,aprécisém^ les mêmes
irrégularités que rinouhe et libre Shakspeare; il produit égale-
ment sur le th^tre les événements de plusieurs années ; il voyage
d'un pays à l'autre; il laisse la scène vide, ou la déplace à chaque
moment ; il mêle le pompeux et le bouffon, le pathétique et le
trivial, les vers et la prose ; il a le même système que Shakspeare,
ou plutôt l'un et l'autre n'oyaient

aucun système : il soûlève le goût de leur temps. Mais Shakespeare, plein d'imagination, d'originalité, d'éloquence, jetait dans ces cadres barbares et vulgaires une foule de traits nouveaux et sublimes, à peu près comme notre Molière, recueillant ce conte ridicule du Fesme de Pierre, qui courait tous les théâtres de Paris, le transforme, l'agrandit par la création du rôle de don Juan, et cette admirable esquisse de l'hypocrisie que lui seul a plus tard surpassée dans Tartufe»

Tel est Shakespeare(1) : il n'a point d'autre système que son génie ; il met sous les yeux du spectateur, qui n'en demandait pas davantage, une foule de faits plus ou moins éloignés l'un de l'autre. Il ne raconte rien ; il jette tout en dehors, et sur la scène : c'était la pratique de ses contemporains. Dans leurs pièces, souvent cette excessive liberté semble un moyen vulgaire ; et, malgré l'incontestable talent de quelques-uns d'entre eux, ils n'auraient pas subjugué l'imagination de leurs compatriotes et de l'avenir. Leur art dramatique, capricieux et sans frein, devenait pourtant un lieu commun, dont les effets uniformes et prévus s'usent encore plus vite que ceux d'une composition régulière et correcte. Dans Shakespeare, les scènes brusques et sans liai-

(1) Ce n'est pas que Shakespeare ne connût l'existence des règles dramatiques. Il avait lu plusieurs drames de l'antiquité, traduits en anglais. Dans sa tragédie d'Hamlet, où il parle de tant de choses, il a parlé même des unités : « Voilà dit Polonius, les meilleurs acteurs du monde » pour la tragédie, la comédie, l'histoire, la pastorale, la pastorale comique, l'histoire pastorale, le drame unique et indivisible, et les » poèmes sans limites. Pour eux, Sénèque n'est pas trop grave, ni Plaute trop léger :

pour le genre régulier, et pour le genre libre, ils n'ont » pas leur pareil. »

SUR SHAKSPEAIE. 63

son ofirent quelque chose de terrible et d'inattendu. Ces personnages, qui se rencontrent au hasard , disent des choses qu'on ne peut oublier. Us passent > et le souvenir subsiste ; et, dans le désordre de l'ouvrage, l'impression que fait le poète est toujours puissante. Ce n'est pas que Shakspeare soit toujours naturel et vrai, Gortes, s'il est facile de reieh ver dans notre tragédie française quelque chose de factice et d'apprêté ; si l'on peut blâmer dans Corneille un ton de galanterie imposé par son siècle , et aussi étranger aux grands hommes représentés par le poète qu'à son propre génie ; si, dans Badne, la politesse et la pompe de Louis XIV sont mises à ctAé des mœurs rudes et simples de la Grèce héroïque , combien ne serait-il pas facile de noter dans Shakspeare une impropriété de mœurs bien autrement choquante ! Souvent quelle recherche de tours métaphoriques ! quelle obscure et vaine affectation ! G^ homme, qui pense et s'exprime avec tant de vigueur, emploie sans cesse des locutions alambiquées et subtiles, pour énoncer laborieusement les choses les plus simples.

C'est id surtout qu'il faut se rappeler le temps où écri* vait Shakspeare , et la mauvaise éducation qu'il avait reçue de son siècle , seule chose qu'il étudia. Ce siècle, si favorable à l'imagination et si poétique , gardait en partie l'emprdnte de la barbarie subtile et affectée des savants du moyen âge. Dans toutes les contrées de l'Europe» excepté l'Italie, le goût était à la fois rude et corrompu ; la scholastique et la théologie ne servaient pas à le

réformer. La cour même d'Elisabeth avait quelque chose de pédantesque et de raffiné , dont l'influence devait s'étendre à

à notre temps ^ avec ces vieux monuments du r^e d'Elisabeth. Si une forme nouvelle de tragédie devait sortir de no^ mœurs actuelles et du génie de quelque grand poète, cette forme ne ressemblerait pas plus à la tragédie de Shakspeare qu'à celle de Racine. Que Schiller, dans son drame allemand, emprunte au Roméo de Shakspeare la vive et libre image d'une passion soudaine, et d'une déclaration d'amour qui commence près* que par un dénoûment, il manque à la vérité des mœurs encore plus qu'aux bienséances de notre théâtre; il imite de sang-froid un délire d'imagination italienne. Que dans un poème dramatique , rempli des abstractions de notre époque, et qui retrace cette satiété de la vie et de la science, cet ennui ardent et vague^ maladie de l'extrême civilisation, Goethe s'amuse à copier les chants sauvages et grossiers des sorcières de Macbeth, il fait un jeu d'esprit bizarre, au lieu d'une peinture naïve et terrible.

Mais, si l'on considère Shakspeare à part, sans esprit d'imitation et de système, si l'on regarde son génie comme un événement extraordinaire, qu'il ne s'agit pas de reproduire , que de traits admirables ! quelle passion ! quelle poésie! quelle éloquence ! Génie fécond et nouveau, il n'a pas tout caréé, sans doute ; car presque toutes ses tragédies ne sont que des romans ou des chroniques du temps, distribués en scènes ; mais il a marqué d'un cachet original tout ce qu'il emprunte : un conte populaire , une vieille ballade, ^ touchés par ce génie puissant, s'animent, se transforment, et deviennent des créations immortelles. Peintre énergique des caractères , il ne les conserve pas

SUR SHAKSPEARE. fSÎ

avec exactitude; car ses personnages » à bien peu d'exceptions près , dans quelque pays qu'il les place » ont la physionomie anglaise » et pour lui le peuple romain n'est que la populace de Londres. Mais c'est précisément cette infirmité délitée aux mœurs locales des dinerses contrées , cette préoccupation des mœurs anglaises, qui le rend si cher à son pays. Nul poète ne fut jamais plus national. Shakespeare, c'est le génie anglais personnifié, dans son allure fière et libre , sa rudesse, sa profondeur et sa mélancolie. Le monologue d'Hamlet ne devait-il pas être inspiré dans le pays des brouillards et du spleen? La noire ambition de Maobeth , cette ambition si soudaine et si profonde, si vicieuse et si réfléchie, n'est-elle pas un tableau fait pour ce peuple où le trône fut disputé si longtemps par tant de crimes et de guerres?

(Combien cet esprit indigène n'a-t-il pas plus de puissance encore dans les sujets où Shakespeare envahit son auditoire de tous les souvenirs , de toutes les vieilles coutumes, de tous les préjugés du pays, avec les noms propres des lieux et des hommes, Richard III, Henri VI, Henri VIII? Figurons-nous qu'un homme de génie, jeté à l'époque du premier développement de notre langue et de nos arts , imprimant à toutes ses paroles une énergie sauvage, eût produit sur la scène, avec la liberté d'une action sans limites et la chaleur d'une tradition encore récente , les vengeances de Louis XI, les crimes du palais de Charles IX, Taudaces Guises, les fureurs de la Ligue; que ce poète eût nommé nos chefs, nos factions, nos villes, nos fleuves, nos campagnes , non pas avec les allusions passagères et

l'harmonieux langage de Néron et de Zaire non pu avec ces circonlocutions emphatiques et la pompe moderne des yeux Evancôles dévorés par du Belloy, mais avec une franchise rude et

simple; avec l'expression familière du temps» jamais épouëblie, mais toujours animée par le gême du peintre t de pareilles pièces « si elles étaient jouées » p'auraient-elles pas gardé uiiie autorité immortelle dans notre littérature et un effet toutrpuissant sur notre théâtre? et cependant nous n'avons pas» comme les Anglais, le goût de nos vieilles annales> le respect de nos vieilles mœurs^ ni surtout l'âpreté da patriotisme insulaire.

Le théâtre d'ailleurs , il ne faut pas Toublier, n'était pas en Angleterre un plaisir de cour , une jouissance ré* servée pour des esprits raffinés ou déUcam : il fut et il est demeuré populaire. Le matelot anglais, au retour de ses longues courses et dans les intervalles de sa vie aventureuse, vient battre des mains au récit d'Othello contant ses périls eit ses nauffages. En Angleterie , où h richesse du peajde lui donne le moyen d'acheté ces plaisirs du théâtre, que la Grèce offrait a ses citoyens libres , ce sont les hommes du peuple qui forment le parterre de Govent- Garden et de Drury-Lane. Cet auditoire est passionné pour le spectacle bizarre et varié que présoient les tragédies de Shakspeare ; il sent , avec une force indicible , ces mots énergiques, ces élans de passion, qui jaillissent du milieu d'un drame tumultueux. Tout lui plaît ; tout r^ond à sa nature, et Tétonne sans le heurter.

Dans un sons contraire, cette même représentation n'agit pas avec moins de puissance sur la portion la plus éclairée

SUR SHAK8PEARE. W

des q[>eeuiteir8. Ces rades images, ces pabiures affireoses, etf pour ainsi diie, celle imdiie li^agicitte de Sliakapaan» intéreasent et attachenl 1«b datées étevééa de l'Angleiedre^ par le GomraBte mËme qa'dks ùBtéoH ateô les dauceais delà idebabi-

toelle; c'est une secousse nolenloqu distraît et réyeiUe des taies blasées par l'él^gaiice sociale. Celle émotion ne s'use pas; lés* tableaux les phis hideux l'exci*teul d'autant plus. Ne retrancfaeGi pas de la tragédie d'Hamlet le travail et le& plaisanteries des fossoyeurs ^ comme ravaît essayé Garrick : assistez à cette terrible bouffonne^ rie; TOUS y verrez la terreur et la gaieté passer rapidement sur un immense auditoire. A la lueur éblouissante» mais un peu sinistre, des gas qui éclairent la salle , au milieu de ce luxe de parure qui brille aux premiers baloons, vous verrez les têtes les plus élégantes se pencher avidement vers ces débris funèbres étalés sur la scène. La jeunesse et b beauté coptemplent avec une insatiable curiosité ces ima» ges de des^uetion et ces détails minutieux de la mort ; puis les plaisanteries biaarres , qui se mêlent au jeu des personnages , semblent de moment en moment soulager les spectateurs du poids qui les oppresse i de longs rires éclatent dans tous les rangs. Attentives à ce speetacle, les physionomies les plus Aroides tour & topr s'attristent ou s'égayent; et Ton voit l'homme d'état sourire aux sarcasmes du fossoyeur» qui cherche à distinguer le crâne d'un courtisan et celui d'un bouffon.

Ainsi Shakspeai^» même dans la partie de ses ouvrages qui choque le plus les convenances du goût , a » pour sa nation» un intérêt inexprimable. il donne à l'imagination

anglaise des plaisirs qui ne vieillissent pas : il agite » il attache ; il satisfait œ goût de singularité dont se flatte TAngleterre; il n'^tretien les Anglais que d'eux-mêmes, c'es(f*à-dire» de la seule chose à peu piès qu'ils estiment ou qu'ils aiment : mais, séparé de sa tare natale» Shakspeaie ne perd pas encore sa puissance. C'est le caractère d'un homme de génie , que les beautés locales » que les traits individuels dont il remplit ses ouvrages,

répondent à quelque type général de vérité , et qu'en travaillant pour ses concitoyens, il plaise à tout le monde. Peut-être même les ouvrages les plus nationaux sont-ils ceux qui devaient le plus cosmopolites. Tels furent les ouvrages des Grecs , qui n'écrivirent que pour eux , et sont lus par l'univers. Élevé dans une civilisation moins heureuse et moins poétique, Shakspeare n'offre pas, dans la même proportion que les Grecs, de ces beautés universelles qui passent dans toutes les langues ; et c'est surtout un Anglais qui doit le mettre à côté d'Homère ou de Sophocle. 11 n'est pas né sous cet heureux climat ; il n'a pas ce beau naturel d'enthousiasme et de poésie. La rouille du moyen âge le couvre encore. Sa barbarie tient quelque chose de la décadence ; elle est souvent gothique, plutôt que jeune et naïve. Malgré son ignorance, quelque chose de l'érudition du seizième siècle semble peser sur lui. Ce n'est pas cette aimable simplicité du monde naissant , comme dit quelque part Fénelon, parlant d'Homère; c'est souvent un langage à la fois rude et contourné, où l'on sent le travail de l'esprit humain remontant péniblement les ressorts de cette civilisation moderne , si diverse et si compliquée , qui

naissait déjà chargée de tant de souvenirs et d'entraves.

Mais, lorsque Shakspeare touche à l'expression des sentiments naturels , lorsqu'il ne veut être ni pompeux , ni subtil , lorsqu'il peint l'homme , il faut l'avouer , jamais l'émotion et l'éloquence ne furent portées plus loin. Ses personnages tragiques > depuis le méchant et hideux Richard III jusqu'au lève-tout et fantastique Hamlet, sont des êtres réels qui vivent dans l'imagination et « dont l'émotion ne s'efface plus.

Comme tous les grands maîtres de la poésie » il excelle à peindre ce qu'il y a de plus terrible et de plus gracieux. Ce génie

rude et sauvage trouve une délicatesse inconnue dans l'expression des caractères de femmes. Toutes les bienséances lui reviennent alors. Ophélie , Catherine d'Aragon , Juliette , Iliranda , Gordelia , Desdemone, Imogène> Porcia> Jessica» figures touchantes et variées 9 ont des grâces inimitables , et une pureté naïve que l'on n'attendrait pas de la licence d'un siècle grossier et de la rudesse de ce mâle génie. Le goût dont il est dépourvu trop souvent est alors suppléé par un instinct délicat , qui lui fait deviner même ce qui manquait à la civilisation de son temps. Il n'est pas jusqu'au caractère de la femme coupable qu'il n'ait su tempérer par quelques traits empruntés à l'observation de la nature, et dictés par des sentiments plus doux. Lady Sfacbeth» si cruelle dans son ambition et dans ses projets, recule avec effroi devant le spectacle du sang : elle inspire le meurtre, et n'a pas la force de le voir. Gertrude, jetant des fleurs

9W le Coip9 d'OpbéUe, exoile l'^Uendrisaonient malgré

Cette pÈùhride vérilé dass ks canetèMS prùttlilfe » al ces Mia-noa» d6 la nature et du «exe , si forteneieit sMÎe» pur le poëlf , jiji-Blifient bien sans idoulo l'Aâmimiûn 469 critiques angtaîâ : nom £iiU*U eb cmoluf e a^ec eux que Toubli des eoideun locales» si «omamn dsiu Shakspeara» soit nae tSapse indiffiteème» et quece gcaad poète» lorsqu'il confond le langage des diverses coïdiitioiSi(ii)> toisqu'il oneTim iyroque sur le trôM et im bouflkm dans le sénat r<>iaitt, A ait fait que suivre la nature» en dédaignant les ciroonstaaes exi^eufes > comme le peintre qui» oont^t de saisir ks traits de la figure» ne soigne pas k 4ra-<perie?

Cette Ifaéorie faite apiâs coup» ce paradoxe auquel m'a guère longé ra«4eur oniginal> n'excuse pas une faute troj^ répétée

dans son diéatve » et qui s'y présente sous toutes ks formes. H
«est lisableide voir an savant crittique , dans Texamen d'une
pièce de Shakspeare » s'extsnier devant rfaeueeuse ûon&sian^â)
du paganisme et delà féerie» des

(4) Johnson^s préface.

(â) On peut obseiTer que les confusions d'idées , les bigarrures
de costumes, étaient chose fort commune avant Shakspeare, et
qu'il avait fait à cet égard' comme ses devanciers, sans y regarder
de plus près. La Tkésade de Ghaicer était sans dotlte aou autori-
té. Qa j voit ég^ lement les mœura féodales et les superstitions du
moyen âge transportées dans la Grèce héroïque.. Thésée , duc
d'Athènes, y donne des tournois en rhonneur des dames de la
ville. Le poète décrit longuement les armairias des-cavaliers, sa-
lon l'usage de foo temps. Noas nons moquons

amaxones et des sjiphes de Tancienne Grèoe a du moycm âge,
m^és par le poeie dans un même «ujei* il est plw singulier
peu^être di iroir > au (Sx-huhîème aiède , ua poète câ^re(l) imi-
ler, sairamment et k dessein, ee bmrre amalgame, qui n'avait été
dans Sbakspeare que le hasard de rignoranise on le jeu d^on in-
souciant caprice. Leuons un homme de génie, par la vérité, non
par les systèmes. Noua irouffëroDS atoraque, si Sfa^kspeare
viole souvent la vérité locale et hisiorique, s'il jette sur presque
tous ses taUeaux la dureté unifonne des mœurs de son temps , il
«Kprime d'aiUeurs avec une admirable énergie les passions do-
minante» du cenir humain, la haine, Tambition, la jalousie,
l'amour de la vie, la pitié, la craaulé.

U ne senuie pas avec moins de puissance la partie sopersti-
lieuse deTâme. Oomme les premiers poètes grecs, il a rediesché

le tabkau des dodeurs phjnâques, te il aeifiposé sur la scène les angoisses de la souffeanoe , les lam^ beau de la misène , la dernière et la plus effrayante des infirmités humatoeB , la Iblie. Quoi de plus tragique en effet que cette minrt apparente de Tâme, qui dégrade une noble créature sans la délruireîSliâkspeare a souvent usé

de ces uachionismes de msan : mms quelquefois nos Uagé4ids n^en ofireDt-elles pas de semblables? Lorsqu^au lieu de montrer Glytemnestre et Ipfaigéme évitant les regards des hommes , et accueillies seulement par un cbxur dt teuMs ^ecqaes y Raoiaie Jd-méoia , TwifliiraMe Racine fait dire nuggestueusement ; « Gardes, suives la foioe », oejnet^il pas ainsi le cérémonial de notre temps à la place des mœurs antiques? La ûiute nous écliâppe par la préoccupation involontaire des idées modernes, Chancer avait pcar «on temps to mène eKcuse.

(1) La Fi^cée de Messine , par Schiller.

de ce moyen de terreur, et , par ime combinaison singulière, il a représenté la folie fdnte, aussi souvent que la fcdie êUe-même; enfin il a imaginé de les mêler toutes deux dans le personnage bizarre d'Hâmllet , et de joindre ensemble les éclairs de la raison, les ruses d'un ^aremeitt calculé, et le désordre involontaire de l'âme.,

S'il a motitré la folie naissant du désespoir , s'il a lié cette image à la plus poignante de toutes- te/dcmleurs, l'ingratitude des enfants, par une vue non moins profonde, il a souvent rapproché le crime de la folie, comme si l'âme était aliénée d'elle-même à mesure qu'elle devient cou^ pa}}le. Les songes terribles de Richard lil, son sommeil agité des convulsions du remords, le

sommeil plus effrayant encore de lady Macbeth , ou plutôt le phénomène de sa veille mystérieuse et hors de nature comme son crime , toutes ces inventions sont le sublime de l'horreur tragique, et surpassent les Euménides d'Eschyle.

On pourrait marquer plus d'une autre ressemblance entre le poète anglais et le vieux poète grec, qui ne connut pas non plus, ou qui respecta peu la loi sévère des unités. L'audace poétique est encore un caractère qui ne frappe pas moins dans Shakspeare que dans Eschyle : c'est, avec des formes plus incultes, la même vivacité , la même intempérance de métaphores et d'expressions figurées, la même chaleur d'imagination éblouissante et sublime ; mais les incohérences d'une société qui sortait à peine de la barbarie mêlent sans cesse dans Shakspeare la grossièreté à la grandeur ; et l'on tombe des nues dans la faïge. C'est particulièrement pour les pièces d'invention que lç poète

SUR SHAKSPÉARÉ. 65

anglais a réservé cette richesse de couleurs qui ;semble lui être naturelle. Ses pièces historiques sont moins disparates, plus simples surtout dans les sujets modernes; car» lorsqu'il met en scène l'antiquité» il a souvent défiguré tout à la fois le caractère national et les caractères individuels.

Le reproche que Fénelon faisait à notre théâtre» d'avoir donné de l'emphase aux Romains», s'appliquerait bien plus au Jules César du poète anglais. César» si simple par l'élévation même de son génie» ne parle presque dans cette tragédie qu'un langage fastueux et déclamatoire. Hais» en revanche» quelle admirable vérité dans le rôle de Brutus ! Comme il para  tel que le montre Plutarque» le plus doux des hommes dans la vie com-

mune» et se portant par vertu aux résolutions hardies et sanglantes ! Antoine et Gassius ne sont pas représentés avec des traits moins profonds et moins distincts. J'imagine que le génie de Plutarque avait fortéient saisi Shakspeare» et lui avait mis devant les yeux cette réalité que» pour les temps modtf nés » Shakspeare prenait autour de lui.

Mais une chose toute neuve» toute créée » c'est l'incomparaUe scène d'Antoine soulevant le peuple romain par l'artifice de son langage; ce sont les émotions de la foule à ce discours», ces émoticms toujours rendues d'une manière si froide» si tronquée» si timide dans nos pièces modernes» et qui là sont si vives et si vraies» qu'elles font partie du drame» et le poussent vers le dénouement.

La tragédie de Cariolan n'est pas moins vraie et moins née de Plutarque. Le caractère hautain du héros» son orgueil de patri-cien et de guerrier, son dégoût de l'insolence

66 ■ 'i. i'ES8ÂI .

{popohirft, sa haine)C(Qa]trà>RaHie^ sodâncàRïfïear^Bafm .ea font le persomiage ie. {Jns ^éBimaÉqp&'(à& tllicrftiire; - èi y. jsi d'iiidî^es' hMiffaBileneBi dfeoisiaiatiragMrôll'^it ËoiHe>\$t'i}l&^âtnjke ^aiiiQl&Ée>\nitiskln>tvSy pAraitgdërq; jriaisiQrd]wsnè)d'nBe gktîfce fcorilidyfcesdHingieriébaÉidlaB et Tdfi* pr^QB^é^tés^ (^{faéalifimé dn ^ket^ni fefiéôîpÊle aieuf^èih^ri ^ ififrie ., ytpramilntmetaorftptdédi gibnâBarià {gio6*<)e véâté; ^SAéépàtoe^ rans éopué^ -wMi pas \iMt ptiiif- cesseide û(»ljitiÉÉfes!^fHi^f tu9cpi<^lfeAe»l'esrt^fli^ maisc'^ JMli iia ËMe^ie étiPiïiiwy' cBttepmifiyièè d'Orieni, (x>iirânt-laiibit il^iaé^;^^ jpatém

chez sm amsM isio >lèi épuiiB ^'«i| ieM»ile v ^ ^ede.viji ^

Les piàeeB>'liiBtorilfaès iAe Stolà^|^»m iMirf^t'aijeii natic-
maux)sollt 'plMB'^aksiinoaisfç^i»^^^ comané HonsU'avôn^
dÂt> ^ Wb l^emnlâtstâenxuà beu pdt;t%. PaiiHbe(èepnidBiât>
<quel^6i-^ oespiôdâsiieâfint pas tout entières de Shakspeare, et
rfiiigat>soidèneiit;ti»Uf-

à^ pêimm /t^^^if^ lÉalU^/ai (Joté)gés «aàdkesiâtetalilnfqit
irigdiirÊdéés: ^ nâu Qûâlieu Ag^mr^ <imt4)apvd6ipiiDkimik

scène incompalAle^de Vatbot et ^ Wikfile>. KĒTusa^iitideràe
<qttifl6ra^tî(rMtî»i\$ <g| «voalant lOOiH^riètiieéteble^ fséèna
•aoseîsioiplèi^uejpstiiiétlque, oùda'sablhnité.âeëpflbste, Ja ilii-
dei (l(»bltksxi idu fatxigage se iaiftimbentioiAi à 'fait

SUR SBAft«»£AR£. 67

fmim «I :toiil«iittbnriBr,i>stic4èifcii^BiaBeiim ttV^^^felf^

qn».liMrQiam« 4HB^èw ht dUffll|»v«Mitè9 4^31^)^14 t'a»
GlHni|i<id«fbBttiHèCNotHiî*iei
fio.JâértM6d^'ift»vél)iérialieë'6l^seuAei mifemënt* id^i voiriie'
dMMève^ ^ J^hi^i ^^Jkrbr '

dÎLâflome^ SdtBittti lài sqittèi t«Qriblè idûf
VtaitlibMê«K<(»iv) diaaltdtoiîÎQSKifett'iSêpttd^ mi^mik Hl^
dt^moft', ^te'

délie 4<^^^Q<Aiiitiil^! son ^«dî idfo4adiiMt(«)iiiMlëioei
ijuaiid > ^

dÀdése6pàir«t:de{faiitiit«^fl^'a)^^ i

Ua'iKKM iiiéri:(Bifl€Mjèi%u^2%i)lJfiiléâfi|iti^^

ment, d'une sédition. Là> rien n'est du poète ; on entend le»
vrates^ jpaMll«p^^le^^ dn' iweoflÉiull

homme .qtii se Tau suivmpar elle. ,.

Dans ses pièces historiques, Shakspeare réussit ^^ç/^^a

(fes situations neuves. Il remplit par Timagination ces lacunes que laisse l'histoire la plus fid^e, et voit ce qu'elle n'a pas dit, mais ce qui doit être vrai. Tels soit le monologue de Richard n dans sa prison > les détails de son horrible lutte avec ses assassins. Ainsi » dans la pièce absurde et si peu historique de Jean^Sam^Tene, l'amour maternel de Constance est rendu avec une expression sublime; et la scène du jeune Arthur, désarmant par ses prières et sa douceur le^ardien qui veut lui crever les yeux, est d'un pathétique si neuf et si varié, que les affectations de langage, trop familières au poète, ne peuvent l'altérer. Il faut avouer que, dans les sujets historiques, l'absence des unités (1) et la longue durée du drame permettent des contrastes d'un grand effet , et qui font ressortir avec plus de force et de naturel tomes les extrémités de la condition humaine. Ainsi, Richard III empoisonneur, meurtrie, tyran, dans l'horreur des périls qu'il a suscités contre lui souffre des angoisses aussi grandes que ses crimes, est lentement puni sur la so^ie, et meurt comme il a vécu, misérable et sans remords. Ainsi, le cardinal Wolsey, que le spectateur avait vu ministre orgueilleux et tout-puissant, lâche persécuteur d'une reine vertueuse, après avoir réussi dans tous ses desseins, frappé de cette disgrâce royale, incurable plaie d'un ambitieux, meurt avec tant de douleur qu'il fait presque pitié. Ainsi , Catherine d'Aragon ,

(1) On peut lire , à ce sujet, des réflexions si précieuses et fortes dans la vie de Shakspeare par M. Guizot^ ouvrage remarquable par la sagacité des vues historiques et morales sur l'état de l'Angleterre à l'époque d'Elisabeth.

SUR SHAKSPEARE. 69

d'abord triomphante et respectée dans les pompes de la cour> puis humiliée par les charmes d'une jeune rivale, reparaît à nos yeux captive dans un château solitaire» consumée de langueur, mais courageuse, elle reine encore ; et lorsque, près de mourir, elle apprend la fin cruelle du cardinal Wobey, elle dit des paroles de paix, sur sa mémoire, elle semble éprouver quelque joie du moins de pouvoir pardonner à l'homme qui lui a fait tant de mal. Nos vingt-quatre heures sont trop courtes pour enfermer toutes les douleurs et tous les incidents de la vie humaine.

Quant aux irrégularités de Shakspeare, dans la forme même du style, elles ont aussi leur avantage et leur effet: Dans ce mélange de prose et de vers, quelque bizarre qu'il nous paraisse, presque toujours une intention de l'auteur a déterminé le choix entre ces deux langages, d'après le caractère du sujet et de la situation. La scène délicieuse de Roméo et de Juliette, le dialogue terrible entre Hamlet et son père, avaient besoin du charme ou de la solennité des vers : il ne fallait rien de cela pour montrer Iphigénie causant avec les assassins dont il se sert. De grands effets de théâtre sont attachés à ces passages si brusques, à ces disparates si soudaines d'expressions, d'images, de sentiments ; quelque chose de profond et de vrai s'y retrouve. Les froides plaisanteries des musiciens, dans une salle voisine du lit de mort de Juliette, ces spectacles d'indifférence et de désespoir, si rapprochés l'un de l'autre, en disent plus sur le néant de la vie, que la

pompe uniforme de nos douleurs théâtrales. Enfin, ce dialogue grossie de deux soldats montant la garde , vers minuit, dans un lieu dé«

?^f>?i»A .ftJWJW'PWS» illjspqseîit V^tft^M' sf^m 9 yflaà!}^c»Ta(i;(èiep(^iflfl|iW:^r?(ê«**i'f S^k»^^ Sous

SUR SHA«IPEARE. t\

MI^iS^^iii(mbfi^U^:r.'.'».'••■.. 'S.\o■.«•;^.;,.

. AttSigpBti^dèsyAtagilaJB^ BilttlB8j^eiè6.B^dxoûU6 pa;»
moitis

mUtten^ plMuntante^Bi'Sfi igaôelé biém][]iéreniU» à son |
(é«&^4i9oÎq«ti> (kidfiiiâr|fii(^itieBt«sl|)h|i^ëdaÉ 6t>, (fOQS.-
miâiBiitdpfpaiU il po peut dftvfapic i'ofnnod dèB étrangeM On lé
«ai^rteK lie ëeMduit^iieiSâ&iteiiteQdM é9te«ii^aulio'llingue;
iMîiQi lu^éiieitf^aHiû konoodût; Lii| vigueur xaSi» eti foteëiiee
dulaiagaga^ isÀ éckll; tonâdts^t ptthéttqiici^ iMIa ftasiBiim
leieittiBseiili «Mk.iojf) muâ le

lawjoim^liaf te atuj^ iiaxtte^ililiqi.i2fira\$làrl.l.)^ gdiQték
>Ita!io»te^nBUanri'aiaeiQhl|poû^ IHittq^ V'm*

km&omJ^ià* ms(^tBcxia lédèa; aùrr^h>«oèiifi ; et oela^
pmÉ lei^iittfinîpafisii^^ !nèii£eR:^lkiuè oonipei^ an^^ ihoini-
MitejdèiAalsBfieii^fiaGrasd dédac^euaakiniit! noué Mtbèjn-
tidlùtBé^nmaicfi^ paice 4ftti\ £dl trop tmly trop ifrt dèle ioiid-
fiiteiiU de) la^^ari» hÉlnalfae ; ccnùne. si copiai) I4

Ahakapeân m^aj paH <cei défaut idans sqs odiiiâdiatiritne
cèiafdioalfoilt id'iittidëiits :\màMi ;'\ine oqig^vsttièi ;i iinq oir-
kattivefsra^piie âsoninuetlêy «qi dialogè'étitieélaAt dg YttM

M^e esprit; ivunà où l-anlfi^effeuASf ipIfiSfqiiGi to|i8iv sonnage;
iotlà sdu^eeiit^es fiSels «cÉniques. A la firtasque bouffonnerie
du langage^e aiii eafÊr^ece défe iini>eBtion&^e on

dirait quelquefois Rabelais faisant des comédies. L'originalité de Shakspeare se montre toujours dans ses pièces comiques. Timon d'Athènes est une des plus piquantes : elle a quelque chose du feu satirique d'Aristoplane et de la malignité de Luden. Un ancien critique anglais dit que les Commères de Windsor sont peut-être la seule pièce dans laquelle Shakspeare se soit donné la peine de concevoir et d'ordonner un plan. Il y a jeté du moins beaucoup de feu , de verve et de gaieté ; il s'est rapproché de l'heureux prosaïsme de Molière, en peignant de couleurs expressives les mœurs, les habitudes et la réalité de la vie.

Ancun personnage des tragédies de Shakspeare n'est plus admiré en Angleterre, et n'est plus tragique que celui de Shylock dans la comédie du Marchand de Venise. La soif inextinguible de l'or, la cruauté avide et basse, l'interprété d'une haine ulcérée par les affronts, y sont tracées avec une incomparable énergie ; et l'un de ces caractères de femmes si gracieux sous la plume de Shakspeare jette dans ce. même ouvrage, au milieu d'une intrigue romanesque, le charme de la passion ; Les comédies de Shakspeare n'ont point de but moral : elles amusent l'imagination , elles piquent la curiosité ; elles divertissent , elles étonnent ; mais ce ne sont point des leçons de mœurs plus ou moins détournées. Quelques-unes d'entre elles pourraient se comparer à Amphitryon de Molière; elles en ont souvent la grâce, le tour libre et poétique. C'est à ce caractère de composition qu'il faut rapporter le Songe d'une nuit d'été, pièce inégale , mais charmante , où la féerie fournit au poète un merveilleux plaisant et gai.

Sbakspeare qui» malgré son originalité[^] a pris partout des intentions et des fcMtnes, imite aussi la pastorale ita* Henné du seizième siècle; et il a su fort agréablement représenter ces b^eries idéales que l'Aminte du Tasse avait mises à la mode. Sa pièce intitulée *Àè yau tike U* (*Cùmmé il vom plaka*) est pleine de vers charmants , de descriptions légères et gracieuses. Molière, dans la *Prw^* cesse d'Élide, peut donner l'idée de ce mélange de passion sans vérité, et de peintures champêtres sans naturel. C'est un genre faux y agréablement touché par un homme de génie. Quoi qu'il en soit, ces productions si diverses, ces efforts d'imaginationⁱ si variés, témoignent de la richesse du génie de Sbakspeare. Elle n'éclate pas moins dans cette foule de sentiments, d'idées, de vues, d'observations de tout genre , qui remplissent indifféremment tous ses ouvrages, qui se pressent sous sa plume[^] et que l'on peut extraire de ses compositions même les moins heureuses* On a fait des recueils des pensées d[^] Sbakspeare ; on l'a cité à tous propos et sous toutes les formes; et un homme qui a le sentiment des lettres ne finit l'ouvrir sans y retrouver mille choses qui ne s'oublient pas. Du milieu[^] de cet excès de force, de cette expression démesurée qu'il donne souvent aux caractères, sortant des traits de nature qui font oublier toutes ses fautes. Ne nous étonnons donc pas <pie , chet une nation fiévreuse et spirituelle , ses ouvrages soient comme le fond et la souche de la littérature. Sbakspeare est l'Homère des Anglais ; il a tout commencé chez eux. Sa diction mâle et pittoresque, son langage enrichi de hardieses et d'images, était le trésor où puisaient

n 'ir/:rBSfAlî" J i-

ocÉaiDif , ^ dai^f/ céteonênie 'Afa^Ietentt>y ! les; vîeiUfiâ
IcHb > ^ les ferulest antiyiBi<^-sefnliiB|iinBiit »qt' irivifiepfella
a^oiél^ mo^ déniei 1 Quand <roiigiiiiblntô a f dianildié v
|aiviie«1eat 1 naporté qit'avec pkife d^àmmJSomni^fi^Q^'iîamx.
ttto|lèkiie^ féxûûâ el 5ii}iar<U/Jj'ëiii|iii;ab^^.uUe

aaaijogié iitTur(i)Ieâaito6'quQl|pl'uBf 1^^^ dd^s^iglinkl,»
6o1 Visible idâb\$les/é6tivaiaà>iIèB,pliiS(oilèbiei(terre (i 4i
^tti'>d^êiitrfanéils^l «rta ixr}vilég8M\$'âmtaA

ima ' - MiAiié ^ A^iamkfimm ^ i (ns« > diffiif ennsr'de 'ibo-
Biin t <a

6tH9 : idigé 'dfti«^' MM< 'tgeole-^ i «l>i6)(«dani' |ile< jBen
>gfaîé p il)ia4 fm diA(iih'iilt)«l<{pafi iMlIdé.^elflpiiiiiofaaBel
deisf plàJdam<k(id)iUl'i^ {ito^4èh}iJèlMs
itqn^fHttlbg«Uç^ieiifiii^<ei

â%i< iPa^(^âVéir^ShiAÉ9pai«>dÉMi(»
gniiiâij[rtF<ite^«i)éek da(^mpdfiiiâ^^<de 1& «aldii «iyants^dt
TeddannlaMihihp pAp i^ iâÀliiâ^«è]détâittij'iiC()i| ménra^'
pôatfthinsiif^fiy d^^âtfofi^^dle'i^tdè éim tè «fatodei,*
^vèaiiwsigtititdeîaftii^'c^»

n^réy ' *.' i''^' .i'î ' ' ' ^'f ; }■» *)! . iii n- s: -il.);'-< ./n*» >
>'* .

SUR SHsHm»EARE. 175

lit* !. 'A .1.*

•'••#■ I* *' *' • ' "Il (l/

<".<»'«}~• I ' ; I''' ' > • , [• '•;• . ■ , -'.Il lil, ' *

•'.■•■ ('f'i • >| ' ,■ I |.itl

ti l'i» ' » , "■' • • ■ M

; VoMà< TpmMBtel taraclgie qui , id«|^*ki c^elix aièdes, a
4iiiiictoi||tFe£it>^iaiMlîr laranorniaëë dé Shakapeere. lengt
temps renf armée duM; sDiiifkays» cite aft.dQpaiB 4ih demU
siècle ifaiM]jfltd'éiaikai«ipèuvilib étisagar»^ Biaq^tÉous CBi
rappast ^ 6oii.infiu6nfié=.a nii^iiiS(<|aiA>rasibtiid'éblai« fidpié
pu o^9tàné.9 lOu tinlidement â:.)iirf9é>. il;oèl vtm «an pQarile-
BlioytâlttiiBi Lora^'il^esl ièproduii4M6 une âflafXatioh d'iniégù-
lacité)kaT^raj, «locaqâe ion^ déaofdte

ds liAllannigiiq^itlui a fpvpnà lottfesrisiyéitâtâtls.gËares; (tt
téotéif^ldqtiifiMA i^' ttârbaiiieiioilina danqîerQalool)/>il M]6pi|
ê>aâyedtilfS{pfe()alolsfn9ifrQiifea fâ âis^iatâB^«<où.ia loiïidi
tiètfsièda'déneiilr'lanidessesâiulâdditi^^ • :

i' JLQfSfBLO^tilônièaaÉ&IâiiiiiaiBAal'éiletgiiiei^ sé^ia^ e^
iiiaq ^nifrDiéooBjolaflBi^aësiet-ibnMmé/daBS/lè^ eBtra^eS'dQ
«a^a lhéfttte>^.ak.pand^.ailèi?liË'lib6rtd de^aaa aUiDe^>K>ut
éQ qu'i) » de grttmi el^d'inatleadu j^our !littiaH gination. Les
caractères monstrueux qu'il invente n'ont plus de place pour se
mouvoir.' «bnildHdn terri We;* ses

larges développements de passions ne peuvent s'encadrer
dans les limites de nos règles. Il n'a plus sa fierté , son audace ; il
a la tête attachée avec les fils innombrables de Gulliver. N'em-
maillotez pas ce géant; laissez-lui ses bonds hardis, sa liberté
sauvage. Ne taillez pas cet arbre plein de jet et de vigueur» et
n'ébranchez pas ses noirs et épais rameaux > pour équarrir sa
tige dépouillée sur le modèle uniforme des jardins de Versailles.

C'est aux Anglais qu'appartient Shakspeare et qu'il doit rester. Cette poésie n'était pas destinée» comme celle des Grecs » à présenter en modèle aux autres peuples les plus belles formes de l'imagination ; elle n'offre pas cette beauté idéale que les Grecs avaient portée dans les œuvres de la pensée» comme dans les arts du dessin. Shakspeare semblait donc fait pour jouir d'une renommée moins universelle ; mais la fortune et le génie de ses compatriotes ont étendu la sphère de son immortalité. La langue anglaise se parle dans la presque île de l'Inde» et dans toute la moitié du nouveau monde qui doit hériter de l'Europe. Le célèbre évêque James (1) rapporte» en poussant un cri de douleur» que les enfants du collège hindou et du collège mahométan de Calcutta» auxquels» d'après le principe rigoureux de la tolérance anglaise» on s'abstient de donner aucun enseignement sur les vérités du christianisme» sont élevés dans le culte et l'admiration de Shakspeare» et que souvent» aux distributions annuelles des prix» ces jeunes sectateurs de Brahma ou de Mahomet » sous leur costume

(i) Memoirs of Bishop James.

orientât! > déclamer en anglais» avec un succès d'enthousiasme» qu'on a vu des Iragédiés du grand poète.

Quant aux peuples nombreux des États-Unis qui n'ont eu longtemps d'autre littérature que les livres de la vieille Angleterre, ils n'ont pas encore d'autre théâtre national que les pièces de Shakspeare. On fait venir à grands frais» d'au-delà des mers» quelque célèbre acteur anglais» pour représenter aux habitants de New-York ces drames du vieux poète anglais» qui doivent être si puissants pour un peuple libre; ils y exécutent encore plus de frémissements et d'ivresse que dans les théâtres de

Londres. Le bon sens démocratique de ces hommes si industriels et si occupés saisit avec ardeur les pensées fortes» les profondes sentiments dont Shakspeare est rempli ; ces gigantesques images plaisent à des esprits accoutumés aux plus magnifiques spectacles de la nature» et à l'immensité des forêts et des fleuves du Nouveau^ Monde. Sa rudesse inhale» ses grossièretés bizarres ne choquent pas une société qui se forme de tant d'éléments divers» qui ne connaît ni l'aristocratie ni les cours» et qui a plutôt les calculs et les armes de la civilisation» qu'elle n'en a la politesse et l'élégance.

là, comme sur sa terre natale » Shakspeare est le plus populaire de tous les écrivains ; il est le seul poète peut-être dont quelques vers se mêlent parfois dans la simple éloquence et les graves discours du sénat d'Amérique. C'est surtout par lui que ce peuple » si habile et si actif aux travaux matériels » semble communiquer avec cette noble jouissance des lettres qu'il a longtemps n^ligée. A mesure que le j^énie des ans s'éveillera dans ces contrées d'un

que* 4é*oqpinaeo\$6 v l^îîîâUittîe^ le» iSCîettiBef
^puipiqfttBidbi

liUraét >{M]iésaàte;/lè»iAupi8S^

et IRntbDiraBâfBkk db^oé ann^lto rrfelcndiyitgâe ebtteUi^

^ô»M»«.p#^Y^)^I.î m-, <. .• •»• ' '-^ ■■:, •■;■- . : ui -^u

di-amatique de la France^.si.fort^BT^iiteii»»^

(1) .M. (le Cjhâteauiibyand. ^*f<»f f^r fn^itt^ffltuç^.jif/^fff^ .
|^, .

sera peuplé comme l'Europe» quand ses bateaux à vapeur traverseront l'isthme de Panama , percé par un canal , quelle immense étendue ne parcourra pas la parole de Shakspeare» dans quels lieux lointains » et ignorés de lui» ne seront pas lus ses ouvrages » et sur quels théâtres ne sera pas entendu ou imité son génie !

DES BRAMES DE SHAKSPEARE

Toât DB L'HSTOIRB DE U GBLCB ET DE ROMB.

Les divers genres de productions sorties de la plnme de Shakspeare démontrent qu'il avait fait une %tude approfondie des mœurs et de Fhistoire des peuples ; la flexibilité de son talent lui avait fait sentir tout ce qui pouvait ennoblir la pensée, élever^r^une, et porter dans le cœur les émotions diverses qui en font vibrer les fibres. L'histoire de son pays lui avait fourni des sujets éminemment dramatiques (i), celle du peuple-roi lui en offrit plusieurs qui font époque dans les fastes des nations ; tels sont /u/uf< César, Antoine et Cléopâtre, et Cariolan. Le génie de Shakspeare s'est prêté admirablement à combiner fidèlement les récits de Thistoire, avec cette grandeur et cette liberté de conception qui appartiennent au poète qui sait prendre un noble essor. Avec lui, nous nous associons aux mœurs et à la fortune de ces maîtres du monde ; leur gloire militaire BOUS éblouit, leurs monuments gigantesques nous étonnent, et la ville éternelle semble renaître à nos yeux.

(i) Voyez mes notices sur Richard III, le Marchand de Fenise, Othello, Hamlet et Macbeth.

Les héros de ces drames sont des caractères historiques qui - offrent une grande leçon aux hommes qui se laissent maîtriser par leurs passions et leur ressentiment > de même qu'aux guerriers qui, après avoir contribué à l'illustration de leur patrie , tournent leurs armes contre elle, et foulent aux pieds leurs services , leur gloire et leur honneur. Ainsi , dans Coriolan, Shadispeare nous apprend à plier devant l'adversité, et à nous méfier des effets de l'orgueil. Le poète y montre peu de penchant pour la populace ; ce qu'il en dit n'est que très-vrai ; il en est de même de la noblesse, sur laquelle il s'étend moins. Le bas peuple est en effet peu propre à la poésie ; il n'offre aucune image distincte , ni chevaliers , ni lances , ni boucliers. Le langage poétique rencontre naturellement celui du pouvoir : l'imagination nous porte à l'exagération ; elle ajoute à un fait ce qu'elle enlève à un autre ; elle accumule les diverses circonstances afin de leur faire produire le plus bel effet , et de présenter le sujet favori sous un plus beau jour. Le principe de la poésie est de viser toujours à l'effet, et d'exister, surtout par les contrastes; il n'admet point de juste milieu dans son rapide essor ; il se nourrit , pour ainsi dire, d'excès, de souffrances, de crimes, d'émotions douces; il a une apparence éblouissante, la tête ornée de tours, de créneaux^ de couronnes, de casques...; son front est doré, taché de sang...; il a ses autels, ses victimes, ses sacrifices humains...

Les grands, en général , ont des sentiments particuliers devant lesquels les intérêts de l'humanité et de la justice se taisent ou, si l'on veut, cèdent : leurs intérêts sont leur loi, et sont toujours en opposition avec ceux du peuple. Toute la morale dramatique de Coriolan est que ceux qui ont peu auront moins, et que ceux qui ont beaucoup doivent y joindre ce que les autres perdront. Le peuple est pauvre; donc il doit mourir de faim : il est esclave; il

doit être maltraité : il succombe sous le poids du travail ; il faut le mener comme une bête de somme : il est ignorant ; il ne doit pas comprendre qu'il a besoin de pain , de vêtements et de repos. Telle est la logique de l'imagination et des passions, qui cherche à agrandir la sphère de ce qui excite l'admiration, en accumulant le mépris sur la misère , à métamorphoser le pouvoir en tyrannie et rendre celle-ci absolue, à réduire au désespoir les malheureux, à mettre les magistrats au rang des rois , les rois au rang des dieux. L'his-

SUR TROILUS ET GRESSIDA

toïre de l'espèce humaine est un roman , un masque , une tragédie tracée d'après la justice poétique.

Shakspeare ne s'arrête pas à raisonner sur ce que ses personnages doivent faire ou dire; il s'identifie avec eux, il parle et agit pour eux. Il ne nous présente pas des groupes de marionnettes ou des machines poétiques, faisant des discours d'apparat «or la vie humaine, et agissant d'après un calcul de motifs ostensibles ; mais il met sur la scène des hommes et des femmes qui parlent et agissent d'après des sentiments réels, suivant le flux et le reflux des passions, sans la moindre nuance de pédanterie, de logique ou de rhétorique. Rien ne se fait par induction et analogie, par gradation et antithèse; chaque chose prend place comme cela aurait eu lieu en réalité, suivant l'occasion.

Avant de donner plus de développement à notre sujet et de nous livrer à l'examen des tragédies tirées de l'histoire romaine,

nous croyons devoir offrir l'analyse des drames puisés dans l'histoire grecque par MM. Paulin Paris et Népomucène Lemercier.

C'est ainsi qu'après avoir mis en scène les héros de la Grèce, nous verrons le poète anglais exposer à nos yeux tout le grandiose de la majesté romaine.

TROILUS ET CRESSIDA

TRAGI-COMÉDIE

Troilus , fils de Priam, devient amoureux de Gressida, fille de Calchas, prêtre troyen qui a passé dans le parti des Grecs. Cressida est restée dans Troie sous la surveillance de son oncle Pandarus, ^ que Troilus a gagné, et qu'il trouve disposé à le servir. Les deux amants se voient, s'entendent, et sont heureux;

mais leur bonheur n'est pas d'une longue durée. Calchas db* tient réchange de sa fiUe contre un prisonnier troyen. Adieux -de Troilus et Gressida. Tons deux se jurent une fidélité inrio* lable. Gressida retourne au camp des Grecs sous la conduite de Diomède, qui deyient également amoureux d'elle, et la rend infidèle à Troilus. Gelui-ci, à la faveur d'une trêve , passe une nuit dans le camp des Grecs, et acquiert la conviction de Finfidélité de Gressida. Il s'en venge sur son rival Diomède qa'il combat, et chasse ponr jamais Pandams de sa présence. Hec* tor se bat contre Ajax, mais la victoire reste indécise. Achille reçoit dans un festin Hector, qu'il s'est engagé à combattre le lendemain. Andromaque, Gassandre, Hélène, Priam, effrayés par de sinistres présages, s'efiforcent mutuellement de détourner Hector d'aller combattre

Achille. Hector tue Patrocle ; mais il est à son tour tué par Achille, qui le traîne à son char autour des murs de Troie. Enfin tous les guerriers de l'Iliade passent en revue dans cette pièce, sur laquelle Thersite et Pandarus répandent beaucoup de comique, l'un par son caractère Iftche, envieux et cynique ; l'autre par son odieuse complaisance, qui a rendu, en Angleterre, son nom synonyme d'un officieux entremetteur d'intrigues galantes.

Belle Gressida, quel objet attire en ce moment votre attention? où plongent vos regards doucement rêveurs? Songez-vous à Diomède, ou vous souvenez-vous de Troïlus? Est-ce votre père Galchas, est-ce votre oncle Pandarus que vous attendez? Regrettez-vous le séjour de Troie? ou laissez-vous aller vos pensées vers le camp des Grecs? Hélas ! c'est en même temps tout cela, fille inconstante! Déjà votre cœur palpite d'une curieuse et nouvelle inquiétude. La veille, Troïlus avait entendu vos serments d'éternel amour, et le soleil du lendemain voit naître vos désirs pour celui qui vous a séparée de Troïhis. Qui donc vous contraignait à donner au jeune fils de Priam tant de gages de fidélité? « Peu de paroles et beaucoup » de foi, f> vous avait-il dit ; « que l'envie ne puisse inventer » rien de pire que notre perfidie ; que la vérité ne se montre 1» jamais plus pure que dans le sou veair de nos serments! » Et c'est bien vous, Gressida, qui lui répondiez : a Si jamais je suis » perfide, que. dans les siècles les plus éloignés, la mémoire par- » courant la liste des femmes trompeuses remonte jusqu'à » mon nom! et quand on aura dit : Léger comme Tair, mobile

' SUR TROILUS BT GRESSIDA. 87

» comme l'eau» le yent oa le lable des men, implacable comme
» ieloap pour Tagneau, la marâtre pour le fils de aon époux, »

qu'alors ou ajoute : ÀmH per/ld# què CmMa^ » Telles furent la veille, vos paroles, et, toutes prèioeuiques qu'elles semblèrent à Troâus, elles ne furent pas le gage le plus dooi ni le plus précieux qu'il reçut de votre tendresse.

Belloi ingénieuse et vive^ rien ne paraît manquer aux perfections de Gressida. Ses premières années ont été mises sdus la tutelle des maîtres les plus habiles. Ouidée par leurs con*> seiLs, elle a pénétré les seorets de la Aiélodie» elle ait marier à sa voix rharmonie des instruments) ses mains ont appris l'art de reproduire la nature dans ses formes et dans ses couleurs ; ses pas aiment à suivre dans leur mille gracieuses combinaisons les méandres de Terpsycbore. Quels beaux vers des rhapsodes n'a*t-ellepas retenus? quels accents des vierges passionnées de Lesbos ne semblent encore plus tendres^ quand sa lyre lesré» pète? Heureux Galchas! vous avez pédétré votre fille de tous les trésors de la poésie , de l'art , de la science : la nature lui avait accordé la beauté ; vous avez entouré GresMda de la celn** ture des Grèces. Que pourries^vous encore désirer pour elle ?

Rieui sans doute» do côté delà beauté , de l'esprit et des grâces ; tout du côté de la sensibilité Tertoeose et de la sérieuse retenue ; autant d'attraits , plus de pudeur^ Vous vaûtez la science de votre fille? la pudeur, en effeti n'est pas une science; on l'oublie» on ne l'apprend pas. Et comment tant d'impréa* sions riantes, éveillées subitement dans cette jeune âme, n'auraient-ellea pas été fatales aux sentiments innés de candeur et de pureté? Accoutumée à porter son attention au récit de pas* nous imaginaires, à grouper dans sa mémoire des événements singuliers et bizarres, à regarder les caprices de l'invention poétique comme l'image des évéfiements les plus simples et les plus ordinaires» comment la

jeune fille, eu revenant sur la terre, en y trouvant la simple réalité, y reconndltralt-elle les otijets favoris de ses pensées, de les désirs, de ses rôves ? Cependant la passion de Troïlua eut d'abord à ses yeux un véritable charme ; elle crut voir^ dans l'expreisloii de cet amour exalté, quelque chose dé ce qu'elle at^H appris ou songé ; mais Tro1«* lus avait un grand défaut qu'il ne pouvait longtemps dissimu* 1er : il n'était qu'un simple mortel ; il participait aux faiblesses de l'humanité ; H ue réunissait pas ces perfections idéales ef

mille fois variées qu'exigeait l'imagination de la belle Gressida. Le Grec Diomède eut donc bientôt remplacé TroïluSy et quelqa*autre ne tarda pas sans doute à naaudire l'inconstance et la frivolité de la fille de Galchas.

Gressida est la jeune fille victime d'une éducation trop brillante et toute extérieure./ Shakspeare, en nous traçant les lignes de son caractère, s'est encore montré juste envers les femmes ; il n'a pas mis une mère aux côtés de Gressida. G'est un oncle pervers qui multiplie les pièges sous ses pas, qui se charge de couvrir de fleurs parfumées les plus fangeux précipices , qui réussit enfin à Tentralner au sacrifice de son honneur et de sa vertu. Aussi le nom de Pandarns est-il encore infftme dans la langue anglaise. Admirable effet des créations de l'esprit t Gressida n'a sans doute jamais existé que dans Fimagination des poètes ; et voilà que le nom de Pandarus , éternisé par Tintérêt qui se rattache à l'idéale figure de Gressida, est encore aujourd'hui la plus mortelle injure que l'on puisse jeter au front de ceux qui osent bien souiller le trône de l'innocence et de la pureté, l'âme d'une jeune fille.

Au reste, Shakspeare n'est pas l'inventeur de cette ingénieuse histoire. Deux siècles avant lui , le sénéchal d'un roi de Sicile, Pierre de Beauvau, l'avait racontée, et c'est lui qui fut en cela le devancier du grand tragique anglais, après avoir attendri ses contemporains au récit des amours de la jeune et volage Troyenne. Longtemps avant Pierre de Beauvau, Boccace avait consacré son *Philostrate* au récit poétique de la même histoire ; et, bien avant Boccace, un prosateur français, qui florissait sous Philippe -Auguste, l'avait apprise au célèbre Italien Guido de Golonna. Enfin, avant l'écrivain vulgaire, le pseudonyme Darès avait écrit dans son histoire de Troie les noms de Troïlus et de Cressida. G'est ainsi que la source des récits les plus intéressants semble toujours se perdre dans la nuit des temps où l'histoire n'était pas encore née.

Mais Shakspeare s'est contenté de suivre le délicieux ouvrage de Pierre de Beauvau : un mot donc sur ce dernier. Le sire de Beauvau avait été longtemps l'amour passionné de la belle et noble dame Jehanne de Graon; puis, il avait vu l'objet de sa longue attente dédaigner l'expression de ses vœux et donner sa main au preux Enguerrand, seigneur d'Amboise. Enguerrand mourut jeune, avant que le sire de Beauvau eût ou-

SUR TROÏLUS ET CRESSIDA. 89

blé ses chagrins et la dame qui les avait causés. Mais ne pouvait-il être enfin plus heureux, et mieux accueilli qu'à Taurone de ses amours? La dame d'Amboise n'avait-elle pas été le témoin d'une constance qu'elle se reprochait peut-être avec une sorte de raison de n'avoir pas exactement imitée? C'est alors que le sire de Beauvau se prit à s'en plaindre, d'après Boccace, l'histoire de Troïlus, comme lui jouet d'une ingrate, mais rendu plus tard au bonheur

par le repentir de celle qu'il n'avait pas cessé d'aimer. En écrivant , il sentit souvent loTélin baigné de ses larmes ; du moins est-ce là ce qu'il a cru devoir nous apprendre. Et quand il eut achevé son récit , quand il nous eut montré Gressida réunie à Troïlus, il fit porter à Jehanne de Graon son livre dont les derniers mots étaient :

or Lejoieux temps passé vouloit estre occasion que je faisoie de plaisans dis et gratieuses chansonnettes. Mais je me suis mis à faire ce traictié de douleur et d'affliction contre ma droite nature. Né n'i sai raison pourquoi, sinon pour réduire à mémoire les très divers et étranges tours que ma dame m'a faits» et le tort qu'elle m'a tenu et tient encores. Et si sçaj bien que à présent elle né me peut rien faire se bien non , et ay espérance que ce livret sera beaucoup plus heureux que nul autre ne pourroit estre. Gar elle en a tant de biens que son accointance seulement vault mieux que l'avance de tout le monde ensemble. Si luy supplis que en le lisant veuille' avoir aulcune compassion du tourment que amours jusques à m'ont fait endurer, et je mettrai à la servir cuer, corps et pensée, jusques à la, mort et sans départir. » «

Ges paroles étaient bien faites pour toucher la noble dame. Soii qu'en les lisant elle sentit fondre les glaces de son cœur, soit que le sire de Beauvau n'eût jamais cessé de vivre dans sa mémoire, il est certain qu'elle consentit en sa faveur à se ranger une seconde fois sous les lois de Thy-men , et que d'elle est descendue cette grande et nombreuse postérité des Beauvau- Graon, dont la noblesse française a toujours eu droit de s'en* orgueillir. -

Pour Shakspeare, dont les vues étaient différentes de celles du sire de Beauvau, il ne nous a pas montré la réconciliation de Troïlus et de Gressida. Sa tragédie finit par une allocution de Panda-

rus , à la fois sérieuse et bouffonne, adressée à tous ceux qui seraient tentés dans la suite d'imiter son exemple et

de marcher sur ses traces. Gressida fait parvenir à son premier amant une lettre de repentir, mais les derniers mots de Troïlus expriment une imprécation pour Pandarus» un reproche pour Gressida. Cependant, à son ardente colère, il est facile de voir que la jeune fille n'aura qu'à laisser tomber un demi-sourire pour lui faire oublier tout , tout, excepté son amour pour eUe<

Pâclin PARIS*

Achille, offensé de ce que les généraux grecs ont passé devant sa tente presque sans donner aucun salut , se demande s'il est devenu pauvre tout à coup s

« Gelui qui vient de tomber lit sa chute dans les yeux » d'autrui ; car les hommes , comme les papillons , ne dé- » ploient leurs douces ailes qu'au soleil d*été* L'homme n'est D guère honoré que pour ce qui est étranger à lai«même, D pour sa place, ses richesses > son crédit, avantages qui sont » le prix du hasard aussi souvent que du mérite* Quand ces)) honneurs, appuis fragiles et glissants» viennent à iuiman*' D quer, tout croule et s'abîme dans leur chute. »

Achille, rappelant ses exploits passés qu'on nd devrait pas oublier, Ulysse lui répond encore ;

a Le temps> seigneur, a sur son dos une besace où il jette kè » aumônes qu'il recueille pour l'oubli : ces aumônes sont les » bonnes actions passées, dévorées presque en naissant. La per-* » sévéralice seule entretient l'honneur dans son éclat. L'hoû- » neur voyage dans un défilé si étroit qu'il ne peut y passer x>

qu'un homme de front avec lui. Conservez donc le pas. L'é- » ihu-
lation a mille enfants qui vous suivent et vous pressent » l'un
après l'autre. Si vous leur cédez le chemin^ vous reste-' » rez
comme un brave coursier de bataille tombé au premier X) rang,,
qui, foulé par l'arrière-garde, reste gisant et écrasé » sous ses
pieds. Ainsi, ce que tant d'autres font maintenant^ » quoique au-
dessous de vos exploits passés, doit les éclipser » nécessairement.
Le temps ressemble à un courtisan qui serre » fortement la main
d'un ami qui s'en va, et étend ses braa » comme s'il voulait
prendre son vol pour accueillir le nouveau » venu. Que la vertu
ne cherche jamais la récompense de ce » qu'elle fut< Beauté, es-
prit, naissance, force du corps, mérite » des services^ amour,
amitié, bienfaisance, tout est la proie du » temps envieux et ca-
lomniateur. Tous, d'un accord unanime

SUR TROILUS ET GRESSIDA

» présentent et vantent les hochets nouveaux, quoiqu'ils soient for- »
mes d'éléments qui ne sont plus: ils donnent plus de louanges » à
la poussière fratement dorée qu'à l'or pur couTert de x> pous-
sière. x>

Patrocle donne ensuite à Achille, amoureux de Philoxène^ à
peu près les mêmes conseils :

« Ami , songez à votre gloire : bientôt le faible et volage » Gn-
pidon détachera de votre cou ses bras amoureux. Alors » vous le
secouerez loin de vous aussi aisément que le lion se* » eooe de sa
crinière une goutte de rosée. »

La notice suivante est due à M. Lemerrier, qui dans ses tragédies de Jane Shore, de Charlemagne, et sa comédie la Sœur et le Frère jumeaux, a lutté heureusement avec le grand tragique anglais. Qui, mieux que l'auteur d'*Oedipe à Colonne*, eût pu analyser le caractère de Cassandre

« Le choix des faits et des personnages historiques ou fabuleux les plus propres à exciter l'étonnement, la terreur et la pitié dans le cœur des hommes de tous les temps et de tous les pays, est la plus importante condition de l'art dramatique » et ce qui distingue le génie éminent des grands poètes. C'est cette qualité que nous admirons spécialement chez les auteurs grecs dont les inventions soutenues par une exécution élégante méritèrent d'être imitées de siècle en siècle. A partir de ce haut aspect général on n'hésitera pas à mettre en parallèle avec eux la supériorité des inspirations de Shakspeare. L'universalité de ses vues le place au rang le plus élevé parmi les meilleurs poètes des grandes et douloureuses passions humaines. On reconnaît son excellence » non-seulement aux productions originales de sa fécondité, mais aux emprunts mêmes qu'il fait aux sources originelles des mœurs anciennes. Ses vraies sublimités, souvent conformes à celles des plus parfaits modèles, lui appartiennent entièrement. De là, ses titres incontestables à l'immortalité et aux suffrages des bons juges.

a> On l'a nommé justement V Eschyle anglais, parce qu'il égale l'Eschyle antique en hauteur, en majestueuse simplicité des traits. On eût pu le nommer aussi V Euripide anglais ^ parce qu'il n'est pas moins naïf » moins pathétique, moins philosophique que ses créations que son devancier. Il s'assimile par sa suprême intelligence à l'esprit athénien, non en s'asservissant

sant à leurs formes classiques » mais en appliquant le jeu de ses drames aux annales de sa patrie y aux chroniques des aïeux de ses contemporains, en ressuscitant aux yeux du peuple britannique les héros de sa propre histoire. S'il cherche ailleurs des personnages , c'est afin d'accomplir la peinture des variétés de toutes les passions théâtrales par la variété des influences de climats divers et de préjugés locaux.

j» Au milieu de tant d'images offertes à ses combinaisons touchantes ou terribles, la célèbre Gassandre troyenne pouvait-elle lui échapper? Examinons cette fille attendrissante de Priam, si bien conçue pour émouvoir par toutes les conditions tragiques. Son plan ne lui permet pas de la développer amplement dans sa pièce. Mais sans la montrer en face, il la présente sous un profil si pur, si exact, si naïf, qu'on ne peut la méconnaître, et qu'elle paraît telle qu'elle doit être pour exciter et accroître l'émotion causée par la catastrophe qu'elle prédit.

» Quoi de plus noble et de plus déplorable que cette belle figure d'une jeune vierge, issue d'une maison royale , que menacent un" renversement prochain des grandeurs de sa famille et l'immolation de ses parents et de leur peuple tout entier, qui poussée d'un effroi naturellement prophétique, sous l'emblème d'une inspirée d'Apollon, annonce à tous leur ruine future, et ne peut faire croire à ses avis que tous attribuent à des transports de démence? Jamais plus instructive allégorie de l'opiniâtre incrédulité des humains au pressentiment du malheur, aux conseils de la prévoyance intuitive , fut-elle imaginée pour éclairer l'aveuglement incurable des peuples et des chefs d'État? Eschyle introduit ce frappant symbole qu'il personnifie au milieu d'un chœur compatissant à ses alarmes, et s'épouvantant de ses paroles. Un

dialogue pressant, hardi, sublime, les enflamme et suffit à leur puissance dramatique. Le poète n'associe pas la majesté de sa pythonisse aux intérêts passionnés de l'action; il l'en sépare, ill'isole pour la grandir idéalement.

D Ce même emploi des extases de Gassandre fut reproduit chez les Latins par une imitation de Sénèque ; mais l'emphase déclamatoire et vide en atténue l'admirable effet': et, dans sa tragédie d'Âgamemnon, ce rôle n'y intervient qu'en froid et inutile hors-d'œuvre. Un médiocre auteur français , dans une pièce intitulée Les Troyennes , mêla cette captive noblement extatique aux mouvements des acteurs ordinaires, et profana

SUR TROILUS ET CRESSIDA

son idéalité chaste sous la transformation d'une princesse amoureuse* Cette faute, que Tart condamne, dégrada ce beau personnage qu'elle rendit commun et vulgaire.

9 L'habile et judicieux Shakspeare l'expose plus dignement en scène; et quoiqu'il ne puisse, dans son drame de Troilus» l'amener qu'en passant et de côté, toutefois il nous la fait voir au sein de sa famille éplorée, s'efforçant d'arrêter son frère Hector tout armé, tout prêt à livrer son dernier combat, lui présageant sa mort devant Andromaque, devant Priam, et pleurant d'avance à son départ la chute de Troie. Sa divination et ses prières suppliantes rehaussent magnifiquement l'héroïsme d'Hector entraînant par sa seule perte le désastre d'Ilium dont elle voit tomber en lui le plus solide rempart écroulé. N'est-ce pas là précisément saisir le point culminant de sa tragique Cade T

» Euripide avait aussi tracé la malheureuse interprète d'Apolon dans le tableau de la captivité des filles de Priam, parta*gées entre les vainqueurs sur les débris de Troie incendiée. Là , brille le génie du poète grec par un éclatant contraste. Toutes les sœurs et belles-sœurs de Gassandre gémissent autour de l'inconsolable Hécube leur mère , quand tout à coup cette jeune prophétesse , échevelée , outragée par Ajax , accourt, portant en main des flambeaux consacrés aux fêtes, égarée par le désespoir qu'exprime le délire d'une joie sinistre. Elle danse et chante à haute voix, 6 hymen! 6 hyménéet et s'évanouit dans cette fatale ivresse. Lorsque je voulus reproduire l'originalité de ce rôle, ce mouvement pathétique d'Euripide m'inspira ces vers:

. Oui, Gassandre,

Vois nion fumant, et chante sur sa cendre ! Suis-les au temple ; unis ta voix à leurs concerts : Chante Troie expirée, et ses enfants aux fers.

D Est-ce une même réminiscence en Shakspeare qui, lui inspira le délire chantant qu'il prête à la mélancolique Ophélie exhalant, après la mort de son père tué par son amant Hamlet, une romance , dont les lamentations précèdent l'heure de sa triste mort? ou plutôt n'est-ce pas le fruit de la conformité des idées et des impressions pareilles entre les beaux génies, sans qu'ils se les soient communiquées? J'inclinerais à le penser. Au reste.

Shakspeare a retracé la diylae Grecque d'ii^rès le dessin de son premier modèle et suivant les signes caractéristiques empreints dans la mémoire par Virgile:

Tune etiam f atii aperit Gaisandra foinrifi Ora, Dei jona non imqqam crédiTa Teocm.

et dans cet autre passage de l'Enéide :

Ecce trahebatur passis t'f ameia yirgo Crûiibi», a templo Gas-
sandra adjtisque MioemB, Ad Qcelum tendens ardeotia lamina
frustrai Laminai nam teneras arcebant Tîncula pahnas!

i>La difficulté de traduire toute rexp'ession de ces beaux yen
latins, si souyent mal rendus en poésie et en prose française^
m'incita jadis à tenter une lutte avec le texte, quand je composai
mon poème des quatre métamorphoses, ouvrage tout plein des
traits de Tantiquité.

Cassandre

Lève ses yeax qa^en vain enflammait la prière. Lève ses yeux
au ciel; car les Grecs inhumaint ATaient de fers pesants chargé
ses faibles mains I

» Longtemps préoccupé des différents exemj[>les cités ci-
des«sus, j'*en avais étudié/comparé les effets plus ou moins fi-
rappanUy lorsque j'entrepris de traiter le sujet de la mort d'Ag-
meranon dont Eschyle nous laissa les lignes principalement
graves et monumentales. Loin de m'écarter duplan de ce maître
primitiff je pris le soin de m'en rapprocha autant que me le per-
mettait l'ordre de ma composition , et je détachai ma Cassandre
des rôles agissants dans les intrigues de la fable , pour que sa face
lumineuse en éclairât le fond et en fit ressortir le relief. Le perfec-
tionnement de Fart depuis Sophocle m^nterdîsant l'usage des
chœurs accessoires, me suggéra la pensée de f^ire contraster la
désplation de la captive avec le retour triomphal d'Atride, et de
transmettre ses menaces prophétiques en présence même des
meurtriers qu'elle désigne et de la victime incrédule qu'elle aver-

tit en vain. Cette seule conception neuve et forte décida le succès de mon œuvre, et le marqua d'un sceau durable,

» Les dernières plaintes qu'exprime Cassandre en déplorant son malheur de n'être jamais crue, et de s'entendre imputer la

SUR TROILUS BT CRESSIDA

folie à ehtqiie prédielion que hû dîtte ion dimi» gignatont Mflq-plétaBMDI le caraotéredeson infortone, lorsqu'elle dit an fier Agamemnon :

Ah! la fatalité^ eut vous deux étooèiet Epaissit le bandeau q^ te couvre la vue. Le cruel Apollon, qui me poursuit to^}our8, Rend ainsi les mortels à mon oracle sourds. Que me sert de porter ces voiles, ces symboles. Attributs d^un pouvoir qu^il ôte à mes paroles ? Dieu terrible ! il est temps enfin de dépouiner Ces oraernents sacrés que ma mort va souiller. J\â imda te safOi ; je vais périr moi-même . La Parque a de tous deux marqué Pheure suprême ; Tous deux on nous immole ; et mes restes errants Flottent sans sépulture, en proie aux noirs torrents. Déjà, prêt à lever sur nous ses mains impies. Le crime en ce moment nous dévoue aux Furies* Demain tu dormiras au lit de tes aïeux : Souviens-toi de ces mots. . . %. o toi^ du haut des cieux Dérobe à feurs forfaits ta lunûère sdorée, Divin soleil , exauce une femme éplorée ; Punis nos meurtriers, et faia luire suc eux Le jour de la vengeance accordée à mes vœux !

et à la coacclusioQ de la tragédie , en parlant du jeune Oreste , qu'elle a fait sauver :

Un jour il punira Passassin de son père ;

Un jour lui-même enfin poignardera sa mère.

Fu|ex tous le tyran qui commande ea ce lieu !

Laisses-le .à ses fureurs, à ses remords ! Adieu 1

Je précède aux enfers Egyste et sa complice Et ie vais à Hinos demander leur supplice.

9 iBStmit par la réussite à notre théâtre modctne de la singulière physionomie empruntée du vieil Bschyle , j'essayai de }a replae er sur la scène, en créant un rôle analogue qui pût animer un sujet du moyen-ôge étranger à la mythologie. Ma tragédie, intitulée Beaudoin empermtf, tirée de rhisteir* des Croisades, me fournit une expérience heureuse; et tes applaudissements du public aeeueillirest sous le nom d* Athanasie la figure d^une sainte veuve , édadrée éhun esprit divinatoire et

jetant^ à l'égal de la fabuleuse pythonisse, une mystérieuse terreur par ses prophéties. On appela celle-ci la Canandre ehré"tienne. Ainsi, deux fois j'éprouvai combien il est profitable d'imiter les inventions des grands maîtres , et de leur ressembler autant que possible par de justes analogies. Peut-être est-ce en vertu de rapports comparables que Shakspeare, en créant son sublime et profond Hamlet, s'approprias sous des formes nouvelles Tun des plus terribles sujets antiques, dans lequel son génie fit agir et parler la tristesse de son héros qu'on nomma V Oresie du Nord. »

NÉPOMUCÈNE LEMERGIER, De rjcadémiejrançaise.

TIMON D'ATHÈNES

TRAGI-COMÉDIE

Timon 9 par ses exploits et sa valeur, a délivré sa patrie des ennemis qui s'étaient ligués contre elle. Jouissant d'une fortune immense, il passe sa vie dans le luxe, encourage les artistes , paye les dettes des malheureux , donne de grands festins où figurent le jeune Alcibiade et le philosophe Apémantds , esprit morose qui ne trouve jamais rien de bien. Timon est loué et encensé à proportion de sa généreuse libéralité. Sa vanité prend pour de bon aloi toute cette monnaie dont on paye ses largesses et ses dtners ; mais, à force de prodigalité, les coffres de Timon s'épuisent ; il engage ses terres et augmente le nombre de ses créanciers. Enfin, son intend^t Flavius lui fait connaître la position fâcheuse où il se trouve. Timon s'adresse à

SUR TIMON D'ATHÈNES. 97

ses nomlMreux amisi à plusieurg sénateurs auxquels il a rendu d'importants services; mais les amis qui faisaient tant de belles protestations de dévouement ont disparu , et les services sont oubliés; car, comme dit Horace , quand les tonneaux sont vides jusqu'à la lie, les amis disparaissent; ils trouvent tous des prétextes pour colorer leur ingratitude. Timon, furieux, imajpne un moyen de se venger, il les fait inviter à une fôte. Les amis reparaissent. Il les fait asseoir à une table dont tous les plats sont couverts; puis leur reprochant leur conduite envers lui , il découvre les plats et leur jeté au visage Teau chaude dont ils étaient pleins ; il les chasse de chez lui en leur lançant tout ce qui se trouve sur la table. Désespéré d'avoir été ainsi trompé ; Timon s'éloigne d'Athènes , maudissant tous les hommes, et se retire

dans une sombre forêt , où il est réduit à creuser la terre pour en arracher quelques racines. Un jour, il y trouve un trésor. Timon aurait pu revenir à Athènes » et , instruit par l'expérience , y vivre plus sage et plus heureux. Mais la haine contre le genre humain le possède ; il se contente de prendre quelques pièces d'or. Puis , apprenant qu'Alcibiade, condamné à mort par les Athéniens ^ vient à la tête de ses troupes pour mettre le siège devant leur ville, Timon lui donne de quoi payer ses soldats. Des voleurs accourent pour enlever son trésor. Comme leur métier est de nuire à l'espèce humaine, Timon leur prodigue ses richesses, et les exhorte à faire aux hommes le plus de mal qu'ils pourront. Ces conseils révoltent les brigands eux-mêmes, qui prennent la résolution de devenir honnêtes gens. L'intendant Flavius , après avoir longtemps cherché son maître, est parvenu à le retrouver; il lui demande la grâce de ne pas le quitter. Timon, touché de cette marque d'attachement, le refuse, et, pour reconnaître son dévouement , il lui donne le trésor qu'il a trouvé , à condition qu'il se bâtira une maison loin de tous les hommes, et qu'il n'aura jamais pitié d'aucun. Des sénateurs d'Athènes viennent ensuite offrir à Timon des honneurs et des dignités, s'il consent à se mettre à leur tête pour repousser Alcibiade ; Timon rejette leurs offres et ne veut plus revoir une ville qu'il déteste. Il meurt peu de temps après, et Alcibiade est reçu dans Athènes aux acclamations du peuple. La vanité avait fait de Timon un dissipateur; le même sentiment blessé et trompé en fait un misanthrope :

« Que je Yoiaa regarde encore » 6 mun dont leaceiale rena> ferme ces loups dévorants! Ablmez-vous soua la lerre» et ne i> défendez plu&Athèoeest... Obéisaancel pérís dans le cœur D des enfants! Que les esclatCs et les fous arrachent de leurs » sièges les graves sénateurs, et jugent à leur place !•«• Ban* D querou-

tierSy ne lâchez pas la main, et plutôt que de rendre D l'argent ,
 tirez vos poignards, et coupez la gorge aux créan- » ciers qui vous
 Font confié. Serviteurs , volez avec adresse ; i> vos graves maîtres
 sont des brigands à la large main qui pil- » lent au nom des lois...
 Fils de seize ans, arrache des mains » de ton vieux père sa bé-
 quille veloutée 9 soutien de ses pas » chancelants, et brise«lui la
 tête. Piété , crainte , amour de» » dieux , paix y justice , bonne
 foi» respect domestique, repoe » des nuits, union des conci-
 toyens» éducation, mœurs, religion» » commerce, rang, lois,
 usages, bienséancesy soyez remplacée » par tons les désordres
 contraires I d

Sur Tor.

a Quoi ! ce jaune, ce brillant et précieux métal suffirait pour »
 rendre Iç noir blanc , la laideur beauté , le crime justice, la «
 bassesse noblesse, la vieilles&e jeunesse, la lâcheté bravoure. »
 Oh! pourquoi, grands dieux, pourquoi cet or peut-il fairo M dé-
 serrer de vos autels vos prêtres et vos plus zélés servi- » teurs? Il
 arrache l'oreiller où le malade encore plein de vie » repose sa
 tête. Ce servile métal forme ou rompt les nœuds des » pactes les
 plus religieux, bénit ce qui fut maudit , fait adorer » la lèpre hi-
 deuse* 11 place un fripon auprès du sénateur sur » le siège de la
 justice , lui donne la noblesse, le respect et » l'approbation
 publique.»

Timon à Alcibiade.

ce Va, que ton glaive n'en ^rgne pas un seul; n'aie aucune »
 {Htié du vieillard, malgré ses cheveux blancs; c'est un avare »
 usurier; frappe->moi l'épouse hypocrite; rien n'est honnête » en

elle que son vêtement. Que les joues de rose de la jeune a vierge n'adoucissent pas le tranchant de ton épée ! »

Timon aux voleurs :

« Brigands, tenez, voici de l'or; votre profession, c'est la D scélératesse, exercez-la comme les artbans exercent la leur

SUR TIMON D'ATHÈNES

» Je Yeax vous dter partout Texemple du brigandage. Le so- » leil est un Toleur qui , par ga puîMaote attraction , vole le » vaste Océan ; la lune , roleur effronté » vole au soleil la pâle » lumière dont elle brille. L'Océan est un autre voleur qui » fond la lune en larmes salées et les mêle à ses flots. La terre » est un voleur qui ne produit et ne nourrit que par un mé- o lange soustrait au résidu de tontes les substances. Tout est » voleur; les lois dont le joug vous opprime, dont la verge o vous châtie, sont elles-mêmes, par leur pouvoir tyrannique , D le plus effréné des brigands. Point d'amitié entre vous ; allez, » volez-vous Fun l'autre ; voilà encore de Tor, égorgez sans » pitié; tous ceux que vous rencontrerez sont des voleurs. » Allez à Athènes» brisez, ouvrez les ateliers i vous ne B pourrez rien voler qu'à des voleurs, d

A côté de cea invectives de Timon, on ne lira pas sans intérêt la critique apîrituelle que Rocheater lait des courtisans de Charles II , dans son poème intitulé : Noêhing {Rien), que l'élégant autear de Sylla et de VErmite de la Chaussée-d'Antin, M. de Jouy , a su rendre arec tant de bonheur, malgré les nombreuses difficultés qu'ofiraît. cette traduction , véritable tour de force.

RiBM ! toi le frère aîné de toos, même de Tombre, Qoand toi seof existais , hors d^an monde à venir. Tu régnaïs, et, du fond de ton royaume sombre. Tu vis tout commencer, et tu ne peux finir.

L^espace ni le temps n^existant pas encore,

Tu résumais en toi le temps, l'immensité :

Tout à coup quelque chose hors de toi vient dTéclore,

Et du RIEN primitif a détruit Punîté.

€^ (pielquechoM enfin^ cet attribut de Têtre, Dans un monde inconnu s^agite un seul instant ; Mais bientôt dans ton sein on le voit disparaître, Et rebomber sans fiorme au gouffre du néant.

Cej^endaat «n pouvoir supérieur au tien même Vient arracher la vie au vide de tes mains : De ton sein infécond aa volonté suprême Fait sortir Teau, le feu, les bêtes,, les humains.

Tes plus grands ennemis^ la former la matière^ Te coavrent en naissant d'un immortel affront, Et. pour comble de maux, la perfide lumière D^un éclat parricide ose obscurcir ton front.

La forme, la matière, et le temps et Pespace Ligués avec le corps, ennemi dangereuï.

Sans cesse redoublant et d^efforts et d^audace, Ton pabible royaume est menacé par eux.

Le temps assiste en vain Pennemi que tu braves ; Dans son vol il détruit te règne d^un moment. Et lui-même avec eux replonge tes esclaves

Dans ton gouffre profond où Phorreur les attend.

Ton sein est interdit aux regards du vulgaire : Les prêtres seuls ont droit, évoquant la clarté, De chercher à percer le voile du mystère Où se dérobe au jour la chaste vérité.

Le sage cependant librement a pu dire :

ft Quelque chose ^attend ; courage ! homme de bien ! »

Tandis que le méchant, que sa frayeur inspire,

En toi seul se confie, et dit : « Je ne suis rien ! »

Que deviendraient sans toi , sublime négative, Nos pédants, nos docteurs, tant de diseurs de rien. Si dans tous leurs discours, providence attentive, Tu ne leur indiquais le but et le moyen.

La chose est ou n'est pas } que ta bouche prononce. Mensonge ou vérité, choisis : point de milieu. Après de longs débats, songe que ta réponse Ou confirme ou détruit les grands desseins d'un Dieu.

Quand nos hommes d'État sur Pétemel Peut-être Ont usé les ressorts de leurs petits cerveaux. En repos sur ton sein ils peuvent reconnaître Qu'ils ne trouvent qu'en toi le prix de leurs travaux.

Mais ces hommes de rien sont pourtant quelque chose : Ils siègent au conseil de plus d'un roi chrétien ; Et le maître imprudent trop souvent se repose Sur gens doit le meilleur n'est encore bon à rien.

SUR GORIOLAN. 101

Si pourtant, par hasardy Pun d'eux Tant qu'elfuethose^ Une crainte modeste éloigne un tel soutien ; Du prince et de T'État il

déserte la cause : Tu triomphes alors ; c'est le règne de Rien.

Que de formes ta prends, et sous combien de masques Se
couvre de tes fils la lière nullité ; Partout les sots en robe, en frac,
en mitre, en casques Abusent \ Tenvi de ton autorité.

Comme on admire en toi la franchise française> Le savoir is-
landais, la batave valeur, L'esprit danois, surtout la politique an-
glaise, Que son habileté soutient à ta hauteur !

Dévoûment d'un flatteur, d'un grand reconnaissance, Ser-
ments de courtisan et promesses de roi^ Ont pour prix ta valeur,
pour garant ta puissance. Et, bercés sur ton sein, ils finissent en
toi.

CORIOLAN

THAGÉDIE.

Goriolan, vainqueur des Yolsqaes, a vu ses services méconnus
par Rome : forcé, par la haine du peuple et la jalousie des tribuns
, d'abandonner une ville qui lui devait tant de triomphes, il va
s'asseoir au foyer de son ennemi, de Tullus, et lui demander un
asile et des armes pour se venger. Les Volsques,

qu'il avait tant de fois vaincus , épousent son ressentiment. Il
marche à leur tête contre Rome, et, aussi heureux contre la patrie
qu'il l'avait été en combattant pour elle , Goriolan , après avoir
ravagé le territoire romain , paraît en vainqueur sous les murs de
la ville ingrate. A son aspect tout tremble, tout s'humilie; le sé-
nat, le peuple, les prêtres des dieux. Vaines prières! Coriolan

n*est fidèle qu'au souvenir de Toutrage qu'il a reçu ; il vient demander compte à chaque citoyen de l'injure que chaque citoyen lui a faite; la voix même de la nature , la vue de ses enfants , les larmes de son épouse , n'ont pu l'attendrir; il ne se laisse fléchir que par les prières de sa mère; c'est Volumnie qui sauve Rome en perdant Goriolan.

Les desseins de Coriolan de retirer au peuple non-seulement l'administration de l'État, mais encore le pouvoir d'obtenir justice , ont à peine échoué que Volnninie s'écrie avec fureur : Ceci est très-naturel : oui , pour une mère , d'avoir plus d'inquiétude pour son fils que pour une ville entière. Mais » par un sentiment contraire , le soin d'un État ne saurait être confié avec sécurité à l'affection maternelle , ni aux affections domestiques.

L'un des traits les plus naturels de cette pièce, c'est la diversité d'intérêt que la mère et la femme de Coriolan prennent à ses succès; l'une craint pour son honneur, l'autre pour sa vie.

Volumnie. — « Je crois entendre le tambour de votre époux; je le vois traîner Aufidius par les cheveux, tandis que les Volsques fuient devant lui comme des enfants fuieraient devant un ours. Il me semble d'ici l'entendre s'écrier : cr Suivez-moi donc, D poltrons ; vous fûtes engendrés par la crainte, quoique vous » soyez nés dans Rome I » Essuyant de ses mains couvertes de fer son front ensanglanté , il court à l'ennemi, comme un moissonneur que l'on prend à la tâche , et qui est menacé de perdre son salaire, s'il ne coupe çn un jour tous les épis.

Virgilie. — Son front ensanglanté!... o Jupiter, point de sang!

Vol. — Taisez- vous, insensée, il sied bien mieux à l'homme que l'or sur ses trophées ! »

Lorsque Volumnie entend les trompettes qui annoncent le retour de son fils, elle s'écrie :

« Ce sont les avant ^coureurs de Marcius; le bruit marche

SUR GORIOLAN. 103

» devant lui, et derrière lui il laisse des larmes : la mort , ce Ji noir ^esprit , repose sur son bras nerreux ; quand il le lève« D on tremble, et» s'il rabaisse, on meurt, h

Goriolan lui «même est un caractère achevé : son amour pour la gloire, son dédain pour Topinion populaire, en sont les principaux traits; son orgueil et sa modestie en sont les conséquences. Cet orgueil consiste dans Tinflexible sévérité de sa volonté ; son amour de la gloire se lie à un désir de détruire toute opposition, et de commander l'admiration de ses amis et de ses ennemis» Son mépris pour la faveur populaire et sa répugnance à s'entendre louer naissent de la même source.

On a souvent cité rapologué suivant :

Menenius, —a Un jour les membres, en révolte contre l'estomac, disaient qu'un tel gouffre placé au milieu d'eux, toujours plein de- nourriture et toujours inactif, ne prenait point part à leurs travaux communs, tandis que chacun d'eux, pieds, mains, yeux , oreilles , agissant de concert et serviteurs empressés et Gdèles, pourvoyaient sans relâche aux appétits de l'estomac. Le ventre répondit d'un ton railleur aux membres mécontents qui étaient jaloux de son sort, comme vous Têtes aujourd'hui des sénateurs , pour cela seulement qu*ils ne sont point faits à votre ressemblance : y II est vrai, mes amis, que je reçois toute » la nourriture qui vous fait vivre... mais je renvoie tout par » les

fleuves de votre sang jusqu'au cœur. Les nerfs, les veines » reçoivent de moi cette nourriture suffisante qui entretient » la vie...
» Les sénateurs de Rome sont ce bon estomac, et vous, vous êtes les membres mutins... Tout le bien public auquel vous avez part vous vient du sénat , et jamais de vous-mêmes. 2>

Dans le premier acte, se trouve une scène dans laquelle deux dames romaines, la femme et la mère de Coriolan, sont occupées à des ouvrages d'aiguille, et s'entretiennent de son absence et de son danger. Sur ces entrefaites , elles reçoivent la visite de Valérie, « la noble sœur de Publicola, l'ornement de Rome, » chaste comme la glace la plus dure que l'hiver suspend au » temple de Diane. »

Shakspeare a répandu sur cette petite scène un véritable esprit d'antiquité classique. Le caractère fier de Volumnie , l'admiration qu'elle montre pour la valeur et la haute position de

101 NOTICE

son fils, Tamour orgueilleux, mais désintéressé, qu'elle a pour lui, contrastent avec la douceur modeste, la tendresse conjugale et la vive sollicitude de son épouse Virgilie.

La différence entre ces deux dames est marquée d'une manière aussi intéressante et aussi belle qu'elle est bien soutenue.

Ainsi quand on annonce la victoire de Coriolan , Menenius demande : <r Est-il blessé? j> — « O non, non, » s'écrie Virgilie, tandis que Volumnie reprend: ^a Oui, il est blessé ; je remercie les dieux pour lui t 2> Et plus loin :

Vol.— « Je Vous en prie, ma fille, chantez, et faites voir moins de tristesse. Si mon fils était mon époux, je me réjouirais plus

d'une absence qui doit lui faire honneur, que des embrassements de son Ht où il me montrerait le plus ardent amour. Lorsqu'il avait encore la délicatesse de Tâge le plus tendre et qu'il était le seul fils produit par mes flancs ; lorsque les grâces de la jeunesse attiraient tous les regards sur lui ; à cette époque où , pour les prières d'un roi, prolongées même tout un jour, une mère ne vendrait pas une heure du plaisir de contempler son enfant. Considérant combien l'honneur lui siérait, et que, si Tamour de la renommée n'excitait ses actions, il ne vaudrait pas mieux qu'un tableau attaché à un mur, je me plaisais à lui laisser chercher les dangers où il pouvait rencontrer de la gloire. Je le fis partir pour la guerre ; il en revint le front couronné de chêne. Je te le dis, ma fille, mon cœur ne ressentit pas plus de joie en apprenant que je venais de donner le jour à un enfant mâle, qu'en voyant mon fils prouver, pour la première fois, qu'il était un homme. »

. Comme le caractère du guerrier hautain est peint dans les fragments suivants I

CûT. — a Voyez ces maraudeurs qui passent leur temps à partager entre eux de vieux morceaux de fer, des cuillers de plomb, des coussins, des pourpoints que le bourreau lui-même ensevelirait avec les suppliciés. Ces odieux pillards, tandis que nous combattons encore pour leur salut, font déjà leurs paquets. Vils esclaves sans cœur je vais tomber sur eux... Mais écoutez... quel bruit? C'est le général ; volons à lui! c'est l'objet de ma haine, le superbe Tullus, le fléau de Rome. Magnanime Titus, veille sur Coriotes, pendant que, réunissant ceux qui veulent me suivre , je cours aider Cominius »

SUR CORIOLAN

Com» — « Si je te racontais tes exploits, Marcius» étonné de toi-même, tu n'y voudrais pas croire. Lorsque j'en ferai bientôt le récit à Rome, nos sages sénateurs et nos patriciens mêleront le sourire et les larmes à ma voix ; TincrédAlité, réduite à t'admirer, abjurera le doute ; nos dames romaines trembleront de plaisir et d'efiroi. Nos tribuns même, et ce rebut du peuple dont ton illustre courage t'a mérité la haine» diront malgré eux : Remercions les dieux d'avoir honoré la patrie d'un tel guerrier. Pourtant tu n'es venu qu'à la fin dn banquet de cette journée» après que tu t'étais rassasié ailleurs. »

Quand il revient victorieux de l'armée» sa mère, fière de ses succès » le reçoit avec des bénédictions et des applaudissements, et sa tendre épouse avec un silence gracieux et avec des larmes.

Menen» — « Une lettre pour moi !.. Je veux que tonte ma maison se grise cesoir... Une lettre pour moil cela m'assure sept années de santé...

Toi, — Voilà la troisième fois» Menenius» qne mon fils revient avec la couronne de chêne.

MeAen, — Il a donc maintenant vingt-se^ blessures, et chacune est le tombeau d'un ennemi...

£/iiH(^ra«l.— Qu'il soit connu à Rome que Marcius a combattu seul» au sein de Gorioies, et que notre armée et ses chefs lui décernent le nom de Goriolan pour sa victoire. Gloire, honneur et salut, illustre Goriolan 1

Cor, — Oh! ma mère, je le sais» vous avez imploré les dieux pour ma prospérité.

y 61, — Lève-toi» mon soldat , mon valeureux» mon digne Marcius; dois-je encore te donner cet autre nouveau nom que t'a mérité ton courage? Brave Goriolan I^..Mais, tiens, voilà ton épouse.

Car. — Salut I Ah! sèche tes larmes ; c'est à Goriolus que les veuves et les mères ont sujet de pleurer.

Vol. — Je ne sais de quel côté me tourner. Geminus» Titus» généraux et soldats» soyez les bienvenus !

Mene1^ . — Mille fois bienvenus! Je ris et je pleure; je suis léger et lourd I mon cher Goriolan. Qu'il soit dévoré jusqu'à sa racine, le cœur que ton aspect ne remplit pas de joie !...

Brut. — Tous parlent de lui seul; les yeux les plus faibles ont recours aux lunettes pour le contempler ; la nourrice barbare» en parlant de lui, n'entend plus les cris de son nourrisson; la fille de cuisine , dans ses plus beaux atours , escalade les murs pour le Voir. Bancs, échoppes, toits, gouttières, fenêtres, tout est rempli, tout est chargé de spectateurs béants. On voit les grands, les préties, les femmes se pousser, se presser dans la foule pour arriver à une place vulgaire. Nos dames délicates courent de tous côtés , exposent la blancheur et les roses de leur teint aux brûlants baisers du riant Phébus. C'est un bruit I un tumulte I On dirait que le dieu qui le guide s'est transformé en lui pour le rendre un objet rare et merveilleux.

Sicin, — Je vous le garantis consul tout d'abord.

BruU — S'il en est ainsi, nous pourrons bien, durant son consulat, laisser dormir. notre autorité... Il nous faut, à cet égard, gagner l'esprit du peuple; lui persuader qu'il est son ennemi, et que, s'il le peut, au gré de sa malice» il les abaissera au rang des animaux, foulera à ses pieds leurs plus beaux privilèges, étouffera la voix de leurs représentants, les traitera comme des bêtes de somme qu'un maître impérieux destine à porter des fardeaux et à succomber sous les coups

Siein, — Oui, oui, ces propos répandus avec art, quand il irritera le peuple par son insolence, seront notre brandon pour allumer le chaume dont la flamme subite l'étouffera enfin. La chose est aisée.

Un fîM#«i<;rMr.— Vous êtes tous deux mandés au capitolé. On dit que Marcius va être nommé consul*..

Sec. O/'/Ec.'*— Par ma foi I il y a beaucoup de grands qui ont flatté le peuple sans en être aimés, et beaucoup d'autres que le peuple a aimés sans savoir pourquoi, de manière que, s'il aime sans sujet, il hait aussi sans fondement* Le peu de cas que Co*riolan fait de sa haine ou de son amour, manifeste la vraie connaissance qu'il a de la légèreté de ses dispositions, et motive sa franche et noble indifférence*.. Il a bien mérité de son pays. Il ne s'est point élevé par des degrés faciles, comme ceux qui, humbles et rampants devant la multitude , n'ont eu que leur souplesse pour s'insinuer dans son estime et ses bonnes grâces. Il a tellement planté ses honneurs devant tous les yeux» et ses actions devant tous les cœurs, que si les langues demeuraient silencieuses et ne les avouaient pas , il faudrait tax,er le peuple de la plus noire ingratitude. »

SUR CORIOLAN

Où trouver une peinture plus fidèle de ces démagogues iutrigaots qui spéculent sur les mots de liberté et d'indépendance, dont ils se constituent les défenseurs exclusifs auprès de la foule crédule , afin d*obtenir des richesses et des honneurs ?

BnUuê. •— « Qu'il laissait voir d'orgueil sous Thumble habit de candidat! Allons congédier ce peuple inconséquent.

Sidnius. •— Vous avez donc fait choix de cet homme?

Prem, Cit. — Oui, nous lui avons donné nos voix.

Bru\$. — Plaise aux dieux qu'il en devienne digne 1

See. Cit. — Je lesouhaite, tribun; pour mol, suivant mon pauvre jugement, je pense qu*il s'est moqué de nous en demandant nos voix,

See, Cil.— -Il aurait dû an moins nous montrer les marques de son mérite; nous faire voir les blessures qu'il a reçues.

Siein,-^ Si vous avieï suivi notre conseil, vous auriez éprouvé ces sentiments secrets ; vous auriez obtenu de lui des promesses que vous auriez fait valoir dans l'occasion.

^r«l.*- Puisqu'il s'est moqué de vous, même en vous suppliant, ne voyez-vous pas bien qu'une fois le pouvoir remis en ses mains, il s'en servira pour vous écraser?

Sicin* — Si vous avez toujours fait des choix honorables , pourquoi donnez- vous aujourd'hui des suffrages si recherchés de

tous à un homme orgueilleux qui vous méprisait même en les sollicitant?

Prem. Cit. — Oh! il n'est pas confirmé, et nous pouvons encore le refuser.

Hml.— Ne perdez point de temps, allez dire à vos amis que le consul auquel ils ont donné leur voix va tout mettre en usage contre leur liberté, et qu'il les traitera comme cet chiens que l'on a élevés pour aboyer, et que l'on bat pour avoir itioyé.

Rejetez toute la faute sur nous , sur vos tribuns. Vous le pouvez ; dites que nos conseils ont forcé votre choix*

Stein.— Dites que vous l'avez nommé plutôt d'après nos ordres que d'après vos propres désirs. Rejetez tout sur nous.

Brut. — Ne nous épargnez pas; dites que, revenant mille fois à la charge, nous vous avons parlé de sa valeur, des services qu'ils a rendus à son pays, de ses exploits nombreux, de sa haute naissance, de Tillusire maison des Marcius, d'où descendait Ancus, petit-fils deNuma, et qui régna après Hostilius, de ses au-

très aïeux , Publius et Quintus, à qui Rome doit les eaux dont elle est arrosée, et de son grand ancêtre encore si cher au peuple, et nommé Gensorinus par nos pères pour avoir été deux fois censeur.

;Stctn.— Dites que c'est en rappelant cette antique origine dont il a lui-même illustré la splendeur que nous avons surpris vos suffrages ; mais que, jugeant mieux du présent par le passé, et songeant qu'il fut toujours votre ennemi, vous révoquez votre choix imprudent.

BruL — Oui, que, sans nous, vous ne Feussiez jamais iionuné. Insistez là-dessus... Allez vous réunir, et rendez-vous bientôt en grand nombre au Capitole.

Let Cit. -^ Oui 9 oui, nous nous repentons tous de notre choix...

Brut. — Qu'ils aillent I II vaut mieux en courir les hasards que d'attendre le mal qu'il ne manquerait pas de nous* faire. Si, blessé de ce refus, comme je le crois, il suit en aveugle son ca* ractère fougueux, alors nous tirerons parti de ses fureurs*

Siein* — Devançons le peuple au Capitole, afin de déguiser la part que nous prenons au changement qu'il va manifester, jh

Coriolan s'oppose à ce que le sénat montre sa sollicitude pour le peuple romain, de crainte que ce sentiment ne soit considéré comme un des effets de la peur, et n*amène le renversement de l'autorité légale.

Cor.— « Voici les tribuns, les organes du peuple ; combien je les méprise I comme leur orgueil devient insupportable dans son accroissement I

Siein. — N'allez pas plus avant.

Cor. -*• Comment 1 qu'est-ce donc ?

Bru\$. -* Arrêtez. Il serait dangereux pour vous de passer outre.

Cor. —Quel est ce changement?

Comt'n.— N'a-t-il pas obtenu les suffrages des nobles et du peuple?

Bruï. — Non, Cominius, non.

Cor. — Ai-je eu des voix d'enfants?

Prem.Sén, — Tribuns, il va se rendre au Forum avec nous.

Bruï. — Non, le peuple en fureur a réprouvé son choix.

Sicin, — Arrêtez, ou craignez un bouleversement.

SUR GORIOLAN. 109

(kir, — Tel est donc le troupeau que vous conduisez? Que leur sert d'avoir une voix qu'ils donnent et retirent Tinstant d'après? Mais vous, qui êtes leur bouche, vous devriez prendre soin de renfermer leurs dents... Vos complots ont pour but de courber l'autorité des nobles sous vos lois. Devons -nous le souffrir ?

Brut. — Il n'y a point de complot. Le peuple se plaint avec raison de vos mépris. Il se souvient encore que, dans le temps de la disette^ quand le grain lui fut distribué gratis, votre envie en souffrit, et que vous outrageâtes se^ humbles suppliants, en les appelant flatteurs, eni^emis du sénat et vils complaisants...

Comin, — On égare le peuple; il faut le détromper. Cette fraude est indigne de Rome. Goriolan est loin de mériter l'obstacle injurieux dont on veut barrer son chemin...

Cor. — Parle jour qui luit, je veux le redire. Je demande pardon à mes nobles amis; mais, quanta cette ignorante et puante canaille, qu'elle se reconnaisse au portrait que j'en fais. Je le répète, c'est par trop d'indulgence que nous nourrissons l'insolence du peuple contre le sénat, et ses rébellions, en mêlant avec nous cette funeste ivraie. Ndus sommes tous les germes du désordre et

du mal, et nous sacrifions nos vertus^ notre force e!t notre autorité à de vils mendiants.

Prem, Sén, — Taisez-vous, je vous en conjure.

Cor, — Me taire! Non, non; de même que je n'ai pas craint de verser mon sang au milieu des combats pour servir mon pays, de même mes poumons ne cesseront de frapper de parodies ces vils lépreux, juscfu'à ce que la mort ait glacé mon haleine. Pouvons-nous, sans dédain, ne pas rejeter le joug qu'on veut nous imposer.

Brut, — A vous entendre parler, on vous croirait un dieu pouvant commander et punir à votre gré. Pourtant vous n'êtes qu'un mortel comme un autre .

Stctn. — Eh bien, gardez ce venin dans votre cœur; je ne veux pas qu'il puisse se répandre au dehors.

Cor, — Gomment, je ne veux pas? Entendez- vous ceTriton, le chef de ce fretin, il dit : Je ne veuœ pas f

Comin. — On dirait que c'est la loi qui parle.

Cor, — Je ne veux pas! o patriciens trop bons, trop imprudents, comment permîtes-vous que l'hydre se donnât un officier parlant de ce ton? qui, n'étant que la bouche du monstre»

prétendit tous forcer à suivre le courant où il veut que vous nagiet confondus ensemble • S'il en a le pouvoir, coorbez-vous en sa présence; s*il ne l'a pas, montrez du caractère, sortez d*»» sommeil dangereux; ou bien, dès ce jour, faites placer dea fauteuils pour enx^ près des vôtres; car, s'ils sont sénateurs, vous êtes plébéiens. Sont-ils vos inférieurs, quand ils ont droit d'exiger

que l'accord souverain sente plus dans son résultat le peu^e que les sénateurs? N'avez-vous pas permis que ce peu^e pie ékit ses magistrats? et quodto magistrats, grands dieux ! qui, d'ua seul mot» peuvent arrêter les conseils d'ua sénat plus grave que tous ceux de la Grèce. Vos honneurs sont détruits; vos conseils sont avilis. Ah! mon cœur se remplit d'une profonde douleur, en voyant deux pouvoirs dans l'état disputer d'autorité, de rang et de préémiiee. La discorde, se glissant l'âiitôl entre eux deux, les ruinera par les mainarun de l'autre..

ComtH. -^e Rendons-nous au Forum.

Cor. — Maudit soit celui qui» att temps de la disette, donna le consal de distribiier du grain à cette multitude, comme on le Msait quelquefois dans la Grèce.

ihrul. — Gelai qui ose ainsi parler devant nous^e peutil se fiait^e ter d'avoir les sufirages du pett]de?

Cor, — Écoutez mes raisons, ellea valent mieux liee aea sufirages. Le peuple doit savoir qu'en recevant du grain,, il a'avait aucun droit à cette distributioft. Quel» étaient ses services pour attendre cette récon^ese? Quand desdangersimmineats^e pénétrant jusqu'au cceur de l'État, nous appelaient aux armes, lui seul refusa de sortir dé nos murs. A la guerre^e il a fait coosister sa valeur dans l'indiscipline, le trouble et les séditions. Êiaient-ce là des exploits qui parlaient pour lui? Dans la paix, quelle grâce avions-nous à lui rendre? Sa basse jalousie envers les sénateurs lui méritait-elle aussi leurs largesses? Et de quel œil doit-il regarder les bontés du sénat trop facile envers lui? Sa conduite exprime sa pensée à cet égard. Nous l'avons emporté par le nombre, disent-ils. Nous inspirions la peur, et nos vœux ont

triomphé I Oui, c'est là leur idée; et nous rabaissons aveuglément nos sièges au niveau des leurs. Complaisance fatale, qui forcera honteusement les portes du sénat, et y fera entrer les corbeaux pour en chasser les aigles I Puissent les dieux immortel^ qui du haut des cieux président aux serments» sanction-

SUR COMOLAN. 111

œr oo que j6 dis avec fraschiaie ! Ce pouvoir porlaf^ entoe les deax partis contraires» dont Ton doit ses justea mépris à l'autre et s'en voit insulter sans raison ; ce pouvoir où le raaf, les honneurs, le savoir, la noblesse ne peuvent décida sans le consentement d'une foule ignorante, ne peut conduire à rien d'utile ni établir la durée du bonheur public. Vous donc qui m'entourez, vous, dont le cœur no.ble est sans doute plus prudent et plus discret que craintif; qui préférez l'honneur à la vie la plus longue ; qui ne redoutez point, puisque vous aimez Rome, de changer l'ordre qui doit lui nuire; qui pensez qu'il vaut mieux, dans un moment de crise, essayer un remède nouveau, quelque soit le danger des ingrédients qui le composent, que de se résigner sans secours à une mort certaine, unissons nos efforts, et, par un coup salutaire, arrachons de la bouche du peuple cette langue qui lui sert à sucer des poisons. Replaçons-nous au rang d'où nous sommes déchus, en rendant à TËtat la force qui hii manque, et surtout le pouvoir de faire du bien, sans que le mal ait le droit de faire avorter ses mesures.

Brut. — H en a dit assez.

Sidn. -^n parle comme un traître ; il- mérite le sort que la loi réserve aux traîtres.

Cor. — Misérable , tais-toi ! Que le sort te confonde ! Le peuple a-t-il besoin de ces tribuns chauves ? C'est avec leur frêle appui qu'il manque de respect au sénat auguste dont Rome s'honore. Ils ont été nommés dans le sein de la révolte. Amis, renversons-les dans un temps plus propice, et foulons aux pieds leur pouvoir éphémère.

Bruï, — Trahison manifeste !

Siein. — Est-ce là un consul ? Non, non.

Bru[^] — Édiles, accourez... Holà, qu'on le saisisse.

Sicin. [^] Faites venir le peuple t ... C'est en son nom que je te déclare, toi, M arcins, devant nous tous, traître, novateur criminel, Tennemi de Rome. Rends-toi, sans différer.

Cor. — Retire-toi !

Les San, et les Patr,-[^] Nous répondons.pour lui.

Comin. — Cessez de l'arrêter.

Cor.— Va-t-en, vieux squelette, ou je jette tes os hors de tes vêtements.

5ie«ii.— Au secours, citoyens!

Mnkm* — Romains, des deux côtés plus de respect.

Sidn. (aupeup/f).— Voilà celui qui veut vous arracher vos magistrats , vos lois, votre liberté.

Le peuple. — A bas t à basi

Brut. -[^] Édiles, qo*oD le saisisse !

UnSén. — Tribuns, patriciens, sénateurs, citoyens, Sicinius, Brutus, brave Goriolan, arrêtez I arrêtez I

Le peuple. — Arrêtons, écoutons.

Menen, — Que deviendra tout ceci ? Je ne respire plus! Désordre I confusion! on ne saurait s'entendre. Romains, calmez-vous! Tribuns, parlez au peuple. Sicinius, parlez.

Siein, — Peuple, écoutez^ moi.

Le peuple. — Écoutez le^ribun ! Silence !

Siet'n. *— Marcius veut que vous deveniez esclaves; ce Marcius que vous venez de choisir pour consul. •• d

Shakspeare nous offre dans Volumnie le portrait d'une femme romaine, conçu dans le véritable esprit antique, et parfait dans toutes ses parties. Quoique Goriolan «oit le héros de la pièce, cependant la plus grande partie de l'intérêt de l'action et la catastrophe finale portent sur le caractère de sa mère Volumnie, et sur le pouvoir qu'elle exerça sur son esprit, pouvoir qui, suivant l'histoire, sauva Rome et perdit son fils. Le patriotisme exalté de cette dame, sa fierté patricienne, son orgueil maternel, son éloquence et son caractère impérieux, sont exposés de manière à produire le plus puissant effet; malgré cela, tout ce qui est particulier à son sexe est admirablement conservé; et le portrait , tout vigoureux qu'il est , se trouve dépouillé de toute dureté.

Examinons d'abord la position et les sentiments respectifs de la mère et du fils , parce qu'ils sont de la plus grande importance dans l'action du drame , et qu'ils forment par conséquent les traits saillants des caractères. Bien que Volumnie soit dame romaine, et que son pays lui doive son salut, il est clair que son or-

gueil et son affection de mère sont plus forts même que son patriotisme. Ainsi, quand son fils est exilé , elle s'exhale en imprécations contre Rome et ses citoyens :

a Que la- peste se répande dans tous les ateliers de Rome, et D que tous les artisans périssent I »

Volumnie ne se serait jamais écriée , comme la Mère de Sparte, en parlant de son fils: «Sparte en a d'autres aussi

SUR ÇORIOLAJV. t13

» braves que lui; »iiiâs elle dit aux Romains dans un esprit bien différent :

a Ayant de me quitter, entendez ceci : Autant le Gapitole 9 surpasse en hauteur la plus humble maison de Rome, autant D mon fils, que vous avez banni, vous surpasse tous. »

Dès la première scène, avant l'introduction des principaux personnages, un citoyen fait observer à un autre que les exploits militaires de Marcius ont eu moins pour motif Tamour de son pays que le désir de plaire à sa mère.

Le ton imposant d'autorité que Volumnie prend envers son fils, quand elle vent arrêter son impétuosité, son respect et son admiration pour ses nobles qualités , et sa forte sympathie même pour des sentiments qu'elle combat, se déploient tous dans la scène où elle obtient de lui qu'il essaiera de calmer les plébéiens irrités.

Voi. — «(Je TOUS en prie, mon fils, cédez à ces conseils : j'ai un cœur aussi fier que le vôtre peut l'être ; mais ma tête sait guider ma colère au point d'en tirer le plus grand avantage.

Menen. — C'est bien dit , noble dame ; si le malheur des temps n'exigeait pas ce remède , je reprendrais à l'instant les armes pour sa cause, quoique mon corps défaillant puisse à peine les supporter, plutôt que de consentir ' qu'il abaissât devant ce troupeau l'orgueil de son illustre front.

Cor, — Eh bien I que faut-il faire ?

MtffMn.'— Retourner vers les tribuns.

Cor. — Pourquoi?

Menen. — Pour rétracter ce que vous avez dit.

Cor, — Me rétracter pour eift I Ah ! je ne le ferais pas même pour les dieux.

Fo/.— Vous êtes trop absolu. On peut, sans s'avilir, plier sous la loi de la nécessité

Mon fils, je t'en prie, accompagne-les, le bonnet à la main, étends-le vers le peuple, en pliant les genoux. L'action, dans ce cas, est la véritable éloquence; l'œil de l'ignorant entend mieux que son oreille. En dépit de ton cœur, abaisse ta tête altière ; plus humble alors que la figue mûre qui tombe sans efforts dans la main qui la touche, nomme-toi leur soldat ; dis-leur que, dès ton enfance, élevé dans les camps, tu n'as point pris ces manières dont la douceur t'aurait pu m[^]ter leur amour ; mais que désor- I.

8

mais tu mettras tous tes soins à leur complaire et tout autant qu'il te sera possible *....

Va, mon fils, soumets-toi ; je sais bien que tu aimerais mieux poursuivre dans un gouffre Tennemi qui t'aurait offensé, que de vouloir le flatter un instant dans un bocage.

Cor. — Faut-il aller, latêtie nue, d'un air repentant et d'une bouche vile, donner un démenti à mon noble cœur? «l'abaisser à ce point? soit, j'y consens. Plût au ciel que Marcins fût seul en danger. Bs pourraient me broyer ; jeter mes cendres aux vents I... Au Forum! au Forum! Vous m'avei forcé à un rôle humiliant que de ma vie je ne pourrai jouer.

Vol. — Ah! mon fils, de même que tu m*^as dit que c'est en te louant que je t'ai fait soldat, fais, pour obtenir de moi des éloges nouveaux, ce que jusqu'ici tu n*as point fait encore.

Cor. *— Eh bien! je cède ! Honneur, courage , abandonner mon cœur à la honte!... Non, je ne le ferai pas, de peur de survivre à mon honneur et> par cette action^ d'apprendre à non esprit à se livrer à la bassesse.

Vol. — A ton choix, Marciùs. Il m'est plus honteux de te prier en vain» qu'à toi de consentir à supplier le peuple. Que tout périsse! Que ta mère elle-même, plutôt que d'être en butte à ton orgueU obstiné, éprouve tous les maux qui vont fondre sur toi. J'ai le cœur aussi haut que toi ; je méprise la mort comme toi; agis comme tu voudras. Ton courage eși le mien, puisque tu le suças de moi; mais ton orgueil tu ne le dois qu'à toi.

Cor. — Ma mère, apaisez-vous ; je vais au Forum, a

Coriolan admire dans un ennemi ce courage <|u'il honjore en lui-même ; c'est ainsi qu'il s'assied au foyer d'Aufidiua «ree la même confiance qu'il l'aurait ûon^ttu sur ie champ d* bataille 'y

il est persuadé qu'en se mettant en son pouvoir, il n'ôte jusqu'à ridée de s'en servir contre lui. Cette nofoie conftance fut aussi celle de Napoléon: l'une et l'autre furent déçues» parce que tous les hommes ne coaquirennent pas tout ce qu'elle a de grand, de sublime même.

Au-dessous du nom des personnages de ce drame , on lit que la vie de Coriolan, par Plutarque, a été exactement suivie. Il est assez intéressant de rechercher jusqu'à quel point cette assertion est vraie. Deux des principales scènes entre Coriolan et Aufidius, et Coriolan et sa mère, sont rapportées de la manière suivante dans la traduction de Phitarque par

SUR CORIOLAN. 115

«sir Thomas North» dédiée à la reine Elisabeth : or Ce fut le soir qu'il entra dans Antium sans être reconnu par aucune des nombreuses personnes . qu'il rencontra dans les rues* Il se rendit directement chez Tullus Aufidius > et s'assit à son foyer sans prononcer un seul mot, ayant la figure entièrement couverte. Surpris de cette sorte d'apparition d'un homme qui dans son déguisement» conservait une certaine majesté, les gens de la maison, loin de Ten chasser» coururent avertir Tullus, qui était à son souper. Celui-ci se lève l'aborde, et lui demande qui il est» et ce qu'il veut. Soudain Marcius se décoiivrey et» après être resté quelque temps sans répondre : »

Car* — « Me reconnais-tu, à présent?

Tullus, — Je ne te connais point. Ton nom ?

Cor. — Mon nom est Caius Marcius , qui a fait tant de mal à toi et aux Volsques, ainsi que l'atteste mon nom de Coriolan. Mes

services pénibles, mes dangers extrêmes, et tout mon sang prodigué pour mon pays ingrat, n'ont reçu pour toute récompense que ce surnom. Il te rappelle la haine invétérée que tu dois justement entretenir pour moi : ce nom seul m'est resté. La cruauté et l'envie du peuple, tolérées par une noblesse sans courage qui m'a abandonné, ont dévoré le reste; ils ont souffert que je sois chassé de Rome par des voix d'esclaves. C'est cet outrage qui m'amène dans tes foyers, non pas dans l'espoir (ne va pas t'y méprendre) de conserver la vie ; car, si je craignais la mort, tu es le seul homme de l'univers que j'aurais évité : si tu me vois ici, c'est que je veux me venger de ceux qui m'ont banni. Ainsi, si ton cœur renferme quelque fiel, tu veux venger les affronts que tu as reçus, et si tu veux relever ta patrie abaissée, saisis l'occasion, et sers-toi de ma misère; sers-t'en de manière que les actes de ma vengeance deviennent des services utiles pour toi ; car je combattrai contre mon pays corrompu avec l'acabement des esprits infernaux. Mais, si tu n'oses plus rien entreprendre, et que tu sois fatigué de tenter de nouveau la fortune, alors, je te le dis en un mot, je suis aussi fatigué de vivre plus longtemps ; je présente ma tête à ton ancienne inimitié. M'épargner serait en toi folie, moi qui en tout temps t'ai poursuivi de ma haine, moi qui ai versé par torrents le sang de ta patrie ! je ne puis vivre désormais. qu'à ta honte, ou pour te servir. »

A ces mots, Tullus, au comble de la joie, reprend :

ii6 NOTICE

— cf O Marcius ! Marcius ! chaque mot que tu viens de prononcer a arraché de mon cœur ma vieille haine. Si le père des dieux, du haut de l'Empyrée, venait de prononcer des divines paroles en me disant : « C'est vrai, si je ne le croirais pas avec plus

de respect que je te crois toi-même , illustre Marcius I... O laisse-moi entourer de mes bras ce noble corps, contre lequel mon javelot s'est tant de fois brisé, et effraya la lune par ses éclats I J'embrasse en ce moment Tenclume de mon épée ; je veux qu'à l'avenir mon amour le dispute au tien avec autant d'ardeur que j'en mettais autrefois à défier tes coups. Sache d'à-, bord que j*aimai la jeune vierge que j'ai épousée ; jamais amant ne soupira plus sincèrement : eh bien, le plaisir de te voir ici> noble mortel, fait éprouver à mon cœur de plus violents transports que ne m'en inspira la vue de ma maîtresse franchissant pour la première fois le seuil de ma porte , le jour de mes noces. O Mars ! viens avec moi. Je te dirai que nous avons une armée sur pied, et que j'étais décidé à tenter encore de t'arracher ton bouclier, ou d'y perdre mon bras. Tu m'as battu douze fois ; et depuis lors je n'ai rêvé que combats entre toi et moi ; dans mes rêves, nous nous sommes terrassés tous deux, nous enlevant nos casques , et nous serrant à la gorge ; et je m'éveillais à moitié mort. Digne Marcius , n'eussions-nous à nous venger sur Rome que de ton bannissement , nous nous armerions tous depuis l'âge de douze à soixante-dix ans , et , portant la guerre jusque dans les entrailles de cette ville ingrate , nous l'inonderions comme un torrent débordé. Mais viens, viens prendre la main de nos sénateurs , qui sont rassemblés ici pour prendre congé de moi. J'étais prêt à marcher, non pas contre Rome même, mais contre son territoire.

Cor. — o dieux ! je vous bénis ! »

L'entrevue de Coriolan avec sa mère est aussi presque la même que dans le drame. Marcius assis sur un siège de distinction , et pendant qu'on lui rend les honneurs dus à un tel général, aperçoit une députation de femmes ayant son épouse et sa mère

à leur tête. Il veut s'opposer d'abord à leur approche; mais enfin, vaincu par leurs prières et leurs larmes, il sent couler les siennes, et appelle le chef du conseil des Yolsques pour entendre ce que sa mère Yolumnie va lui proposer.

Coriolan. — « Ah I quel est ce bruit ? Serais-je tenté de

SUR GORIOLAN. 117

rompre mon serment au moment même où je viens de le prononcer ?... il n'en sera rien. —

(Virgilie, Volumnie, conduisant par la main le jeune Mordus; Valérie et autres dames romaines entrent en habits de deuil.) ^

Ciel I j'aperçois ma femme qui marche la première , puis ma vénérable mère, tenant par la main l'enfant de son fils. Mais y loin de moi la tendresse! Que tous les liens et tous les droits de la nature s'anéantissent I que l'obstination soit ma seule vertu I Je les vois s'incliner ; et ces yeux de colombe me lancent des regards dont la douce puissance rendrait un dieu parjure ! Je m'attendris , et je ne suis pas formé d'une argile plus dure que les autres hommes. Mère s'agenouillant devant moi! c'est comme si le mont Olympe s'humiliait devant une taupinière! et mon jeune enfant, dont les traits semblent me supplier! et la nature qui me crie : a Ne le refuse » pas I » — Que les Yolsques promènent la charrue et la herse sur les ruines de Home et de l'Italie entière, je ne serai point assez stupide pour obéir à la voix de l'instinct ; je resterai insensible, comme si l'homme était le créateur de sa propre existence, et qu'il ne connût point d'autres parents !

Virg. — Mon seigneur et mon époux !

Cor, — Je ne vois plus avec les mêmes yeux dont je vous voyais autrefois dans Rome.

Virg. — La douleur qui nous a tous changés vous le fait croire ainsi.

Cor. — Tel qu'un mauvais acteur, j'ai déjà oublié mon rôle, et je suis près d'essuyer un affront complet. — Mais toi, chère compagne, pardonne à ma tyrannie ; mais ne me dis pas : « Pardonne aux Romains ! » O approche ! que je prenne un baiser qui dure autant que mon exil, et qui soit aussi doux que l'est ma vengeance ! Par la reine jalouse des cieux ! le baiser, ma bien-aimée que tu me donnas en partant, mes lèvres fidèles l'ont toujours depuis conservé vierge. — Grands dieux ! je me répands en vaines paroles, et je laisse la plus respectable mère de l'univers sans la saluer ! — Allons à genoux, Coriolan, et montre ici un sentiment de respect plus profond que les enfants vulgaires. (17 se met à genoux.)

Vol. — O reste debout, et sois béni ! C'est moi qui tombe à genoux devant toi sur les pointes de ces cailloux, et qui

-^ijT

us NOTICE

te montre un devoir déplacé entre une mère et ton enfant.

{Elle iTagênouaie.)

Cor, -^ Que faites-vous ? Vous l à genoux devant moi ! devant le fils que vous avez châtié ! Que les cailloux du rivage %érile attaquent les étoiles ; que les vents mutinés déracinent les cèdres

orgueilleux , et les lancent contre l'astre du jonr : Vous rendez tout possible, 6 ma mère^ par cet acte d'humiliation I

Vol. — N'es- tu pas mon guerrier ? C'est moi qui t'ai formé ! — Voici ton image Çlui montrant son fils) qui, développée par les années, pourra te ressembler en tout.

Cor. (d son /Us.) — Que le dieu des guerriers, d'après Taveu du puissant Jupiter, imprime la noblesse à tous tes sentiments f que ton coeur devienne invulnérable à la honte ! et puisses-tu dans les combats, debout comme un rocher, affronter les périls, et protéger tous ceux qm le voient.

Vol. — A genoux, mon enfant.

Cor. — Oui, c'est mon brave fils!

Vol. — Eh bien, lui, ta femme , et moi-même, sommes tes suppliants.

Cor. — Je vous en conjure, ne dites plus rien , ou bien souvenez-vous de ce que je vais vous dire : N'appellez pas refus tout ce que j'ai juré de ne jamais accorder. Ne me demandez pas de renvoyer mes soldats, ou de capituler avec les artisans de Rome... Ne dites pas que je suis dénaturé. Ne cherchez pas à calmer mon courroux par de froides raisons.

Vol. — C'est assez, c'est assez ! tu viens de nous dire que tu ne nous accorderais rien; car nous n'avons rien autre chose à te demander que ce que tu nous refuses déjà. Cependant nons demanderons que, si tu rejettes nos prières , le blâme en retombe sur ta dureté. Ainsi, écoute-nous.

Cor. — Aufidius, et vous, Voisques , approchez ; car je n'écouterai rien de Rome en secret. — Que voulez- vous?

Vol. — Quand nous ne dirions rien , ces vêtements lugubres te révéleraient assez quelle vie nous avons menée depuis ton exil. Pense, pense, mon fils, que nous sommes les plus malheureuses femmes de la terre. Ta vue, qui devrait nous faire verser des larmes de joie et nous faire tressaillir de plaisir, nous fait verser des larmes de douleur, et nous fait frissonner de terreur et de peine, en montrant aux yeux d'une mère,

SUR CORIOLAI^f. 119

d'une épouse et d'un enfant» un fils» un époui et un père qui déchire les entrailles de sa patrie. Et c'est à nous, pauvres in« fortunées, que ta haine est surtout fatale. Tu nous privas même de prier les dieux» douceur que le sort laisse toi: yours aux malheureux» excepté à nous. Et pour qui prierions-nous? Estce pour la patrie, comme c'est notre devoir» et les prier pour ta victoire, comme o'est aussi notre devoir 9 Hélas I il nous faut perdre ou notre Chère patrie» qui nous a nourris» ou toi » qui Caisais notre joie dans notre pays* Pour nous, le malheur est ^al des deux côtés ; car ou il faudra te voir chargé de fers» honteux, et traîné comme un vil esclave le long de nos rues, ou marchant en vainqueur sur les débris fumants de ta patrie, et le front couronné des palmes de la victoire pour avoir bravement versé le sang de ta femme et de tes enfants. Quant à moi» mon fils» je ne me propose pas d'attendre l'événement de la fortune» ni le denoûment de cette guerre. Car, si je ne par* viens pas à te persuader de montrer une noble clémence aux deux partis plutôt que de chercher la ruine de Tun des deux, pour envahir ta patrie» il te faudra

marcher (et sois-en sûr, tu ne le feras pas) sur le sein de ta mère» qui t'a mis au monde.

Virg. ' ^ Oui , et sur le mien aussi qui t'a donné cet enfant» pour foire revivre ton nom dans l'avenir.

L'enfant, — Il ne marchera pas sur moi : je me sauverai ; puis» quand je serai plus grand, je me battraï.

Car. — Il faut, pour ne point être faible comme une femme» ne voir ni an enfant , ni le visage d'une femme. Je suis resté trop longtemps. (Il se lève.) ,

^ VoL ^ Non» ne nous quittes pas ainsi. Ah t sans doute» mon fils» si nous te demandions de sauver les Romains en détruisant les Yolsques que tu sers, tu pourrais nous condamner comme des ennemis de ton honneur. Non, notre prière est que tu les réconcilies ensemble, et que les Yolsques puissent dire : « Telle 9 est la clémence que nous avons montrée ! » les Romains : « Nous Favons reçue; » et que chacun des deux partis te salue et s'écrie : «4}ue les Dieux bénissent celui qui nous » fit cette paix I » Tu sais, mon illustre fils» que le sort de la guerre est incertain» mais ce qui est certain» c'est que, si tu subjugues Rome , le fruit que tu en recueilleras sera un nom hontenx et chargé de malédictions ; et Thistoire dira : « C'était D un homme noble ; mais il a effacé sa noblesse par sa dernière

i> actiOD : il a détruit son pays; et son nom reste en'haine aux » siècles à venir I » Parle-moi donc, mon fils; ta n'as affecté ce courroux de Thonneur que pour mieux imiter la clémence des dieux^ qui ne déchirent que Tair du bruit de leur tonnerre, et ne font éclater leur foudre que sur un chêne. Pourquoi ne me réponds-tu pas?... Grois-ta quMl soit honorable pour un noble

mortel de se souvenir de l'injure qu'il a reçue ? — Ma fille, parle-lui... Tes pleurs ne lui font rien I — Parle-lui donc, mon enfant : peut-être que ton enfance le touchera plus que nos raisons. — Il n'est pas, dans le monde entier, un fils plus redevable à sa mère; et cependant il me laisse ici parler comme si j'étais sur des tréteaux! — Tu n'as jamais, de ta vie, témoigné la moindre complaisance pour ta tendre mère; tandis que, comme une pauvre poule qui ne désire pas d'autre poussin, elle t'a élevé pour la guerre, et t'a comblé d'honneurs pendant la paix. Dis que ma requête est injuste • et repousse-moi avec mépris; mais, si elle ne l'est pas, tu manques à ton devoir, et les dieux te puniront de me refuser le respect qui est dû à une mère. — Il se détourne... Allons, femmes^ prosternons-nous, et faisons-lui honte de notre abaissement. Sans doute il doit J)ien plus d'honneur à son surnom de Goriolan que de pitié à nos prières. Prosternons-nous encore pour la dernière fois ; puis nous retournerons à Rome pour y mourir avec nos concitoyens. Regarde-nous du moins! Ce jeune enfant qui ne peut exprimer ce qu'il voudrait dire, mais qui tombe à genoux, et qui lève vers toi ses mains pour nous imiter , appuie notre demande de raisons plus fortes que tu n'en as de nous refuser. — ^Alious, allons-nous-en : cet homme a une Yolsque pour mère> sa femme habite Goriolles, et son enfant ne lui ressemble que par un pur hasard I — Cependant renvoie-nous donc. — Je ne dis plus rien, jusqu'à ce que je voie notre ville en feu, et alors je parlerai.

Car. — o ma mère I ma mère ! [Il la prend par la main sans par/tfr.) Hélas I qu'avez- vous fait? Regardez ! 4e ciel s'ouvre ; et les dieux, abaissant leurs regards sur nous, sourient de pitié en voyant cette scène contre Qature. O ma mère! ma mère! oh ! vous avez remporté une heureuse victoire pour Rome I mais, quant à

votre fils, croyez-m'en, oh ! croyez-m'en, cette victoire que vous remportez sur lui est bien funeste, si elle ne lui devient pas mortelle!... »

SUR GORIOLAN. 121

Shakspeare, en revêtant ce passage des couleurs dramatiques, a suivi fidèlement le texte; il a judicieusement pensé qu'il était assez beau pour pouvoir se passer d'ornements.

Quand l'esprit de la mère et celui du fils sont amenés dans une collision immédiate, celui-ci cède devant Volumnie.

Le caractère fier, hautain et superbe de Goriolan est peint sous des couleurs si vives, si frappantes, que rien ne peut nous donner une idée plus forte de la grandeur réelle et de Tascendant tout puissant de Volumnie, que la soumission sans bornes du fils à la volonté de sa mère, sa tendresse et son respect plus que filial.

La hauteur aristocratique est un trait principal dans les manières et dans l'âme de Volumnie ; son suprême dédain pour les plébéiens, soit qu'il faille les braver ou les flatter, ressemble assez à ce que Von a entendu de nos jours exprimer par quelques femmes de haute naissance.

On voit que le triomphe du caractère de Volumnie, le plein développement de sa grandeur d'âme, son patriotisme, ses fortes affections et son éloquence sublime sont réservés pour cette dernière scène, où elle plaide pour le salut de Rome, et arrache au courroux de son fils cette paix que les armes de l'Italie et les troupes confédérées n'avaient pu gagner. En se tenant strictement et même littéralement attaché à la vérité historique, Shakspeare a donné une beauté de plus à la scène ; le mot fameux que

dit Volumnie^ n commençant : Nous devrions garder le silence et ne pas parler, est presque mot pour mot tiré de Plutarque, avec une grâce d'expression et le charme du mètre qui y sont ajoutés. -

Un exemple du grand jugement de Shakspeare, c'est qu'après ce morceau d'éloquence magnifique et touchant qui sauva Rome, Volumnie ne doit plus parler; car elle ne pourrait rien dire qui n'affaiblit l'effet qu'elle a laissé sur l'imagination. Elle s'éloigne donc au milieu des acclamations et des applaudissements.

D. O'SULLIVAN.

ANTOINE ET CLÉOPATRE.

TmAGÉDIB.

Quoiqu'on ne puisse mettre ce drame au premier rang de ceux de Shakspeare , il n'en est pas moins une de ses plus belles pièces historiques, c'est*à-dire une de celles où la poésie devient l'interprète de l'histoire. En effet, cette pièce est remplie de cette force de conception qui le rendait maître du temps et des circonstances. Elle présente un magnifique tableau de l'orgueil romain ^ de la magnificence orientale » et de la lutte entre l'Orient et l'Occident.

Le caractère de Giéopâtre est un chef-d'œuvre; c'est le triomphe de la volupté, de l'amour du plaisir, et du pouvoir d'en donner. Quel contraste il offre avec Imogônel On serait porté à croire qu'il était presque impossible à la même main de les avoir ainsi tracés tous deux. Cette GléopAtre est voluptueuse , vaine, orgueilleuse de ses charmes, hautaine , tyrannique et légère. La pompe et l'extravagance somptueuse de la reine d'ÉTgypte pa-

raissent dans toute leur force et tout leur éclat, ainsi que la grandeur d'âme irrégulière de Marc Antoine.

De tous les caractères de femme de Shakspeare , Miranda et Cléopâtre sont les plus étonnants : la première , comme conception poétique , n'a point d'égale ; la seconde , comme ouvrage de l'art , est admirable. Si nous pouvions faire une classification régulière de ces caractères, ils formeraient les deux extrêmes de simplicité et de complication.

La description riche et poétique de Cléopâtre naviguant sur le Gydnus paraît préparer le chemin, et presque justifier l'infatuation subséquente d'Antoine , lorsque il abandonne le champ de bataille d'Actium, pour suivre la reine qui s'enfuit :

« La galère où elle était assise » ainsi qu'un trône éclatant, D semblait brûler sur les eaux. La poupe était d'or massif , j » les voiles de pourpre et si parfumées » que les vents venaient » s'y jouer avec amour » Les rameurs d'argent frappaient l'onde JD en cadence au bruit des flûtes; et les flots amoureux se pressaient à l'envi à la suite du vaisseau. Pour Cléopâtre » il n'y » a point d'expression qui puisse la peindre* Couchée dans son » pavillon, sur un lit d'or et du plus riche tissu , elle effaçait » cette Vénus fameuse , où nous voyons que l'imagination a » surpassé la nature : à ses côtés étaient assis de jeunes et » beaux enfants, comme un groupe de riants amours, qui agitaient des éventails de couleurs variées, dont les brises légères semblaient colorer les joues délicates qu'elles rafraîchissaient... »

Les grands crimes , produits par de grandes passions et entés sur de grandes qualités, sont la source légitime de la poésie tragique. Mais de l'extrême petitesse foire sordr un effet qui res-

semble à la grandeur ; de l'extrême fragilité faire sortir un effet qui ressemble à la puissance; réunir ensemble tout ce qu'il y a de moins substantiel , de plus frivole , de plus vain , de pltt méprisable, de plus variable, et , de tous ces éléments de faiblesse» fliire jaillir la grandeur et la force en s'élevant jusqu'au sublime, c'est ce qui n'appartenait qu'à Shakspeare. Gléopâtre est une brillante antithèse, un composé de contradictions, de tout ce que nous haïssons le plus , de tout ce que nous admirons davantage. Tout son caractère est le triomphe de l'apparence sur la réalité ; et cependant , tel qu'un des hiéroglyphes de son pays , quoiqu'elle présente à la première vue une anomafie magnifique et embarrassante , il y a sous cette enveloppe mystérieuse un savoir profond, significatif et étonnant quand nous venons à l'analyser, et en expliquer le sens. Gomment arriverons-nous à la solution de cette brillante énigme , dont la complexité éblouissante se joue continuellement de nous, et nous échappe? Ce qu'il y a de plus étonnant dans le caractère de Gléopâtre, c'est sa composition antithétique, «a comiêtancê ineùnHêtemtê, si je puis me servir de cette expression qui nous met dans rimpossibiUté de la ramener à des principes élémentaires. Pent^tre trouvera-t-on qu'au total la vanité et l'amour du pouvoir prédominent; mais ces qualités se combinent les

unes avec les antres, changent , varient, étîncellent comme les couleurs sur la qneue du paon.

Dans quelques-uns des caractères de femme de Shakspeare , aussi remarquables par leur complexité, Portia et Juliette^ par exemple , on est frappé du sentiment agréable d'harmonie au milieu du contraste ; Tidée d'unité et de simplicité y natt du sein de la variété. Dans Gléopâtre y c'est l'absence d'unité et de simplicité

qui nous frappe; l'impression est celle d'un contraste perpétuel et inconciliable. La continuelle proximité de tout ce qui est le plus opposé dans le caractère y dans le sentiment^ serait fatigante , si elle n'était pas si parfaitement naturelle, et la femme elle-même serait rebutante , si elle n'était pas si séduisante.

Il est bien certain que la Gléopâtre de Shakspeare est la véritable Gléopâtre de l'histoire. Les qualités de son cœur, sa grâce sans égale, ses ruses de femme, ses attraits irrésistibles, ce mélange de grandeur et de faiblesse , cette humeur intraitable, cette vivacité d'imagination, cette pétulance capricieuse, sa fourberie et sa fausseté , sa susceptibilité enfantine pour la flatterie, son esprit magnifique, son orgueil royal , ce caractère tout oriental, Shakspeare a saisi tous ces éléments contradictoires ; il les a mêlés dans leurs extrêmes , et les a fondus dans une brillante personification d'élégance classique , de volupté orientale , et , pour ainsi dire , de sorcellerie égyptienne.

Quelle meilleure preuve pouvons-nous avoir de la vérité du caractère d'un personnage, que l'effet que produit exactement sur nous cette Gléopâtre de Shakspeare , comparé à celui de la véritable Gléopâtre. Elle éblouit nos facultés , embarrasse notre jugement , déroute et ravit notre imagination. Depuis le commencement jusqu'à la fin du drame , nous éprouvons une espèce de fascination contre laquelle notre imagination se révolte, et à laquelle nous ne pouvons échapper. Les épithètes qu'Antoine et autres lui appliquent, confirment cette impression : Reine enchanteresse ! Magicienne ! Sorcière I grande Fée I Basilic ï Serpent du Nil ! Charme tout-puissant! Ge ne sont là que quelques-unes de ces épithètes. Et qui ne sait pas par cœur le fameux passage où cette

Gircé égyptienne est représentée avec tous ses moyens de séduction infinis?

« Galmez-vous, reine querelleuse, à qui tout sied : gronder, »
rire , pleurer : on dirait que chaque passion brigue à l'envi

9 rhonneur de se peindre dans les traits de votre beau vi- »
sage. Point de disputes I Et ce soir, tous deux seuls ^ nous » nous
promènerons dans les rues d'Alexandrie, et nous nous » diverti-
rons à observer les mœurs du peuple. »

L'ironie piquante d'Enobardus fait bien voir ses artifices de
femme quand il dit, à l'occasion du départ projeté d'Antoine :

— <r Au moindre bruit de ce dessein, Gléopâtre meurt , elle
meurt aussitôt; je l'ai vue mourir vingt fois pour des motifs bien
plus légers. »

An\$. •— Elle est rusée à un point que l'homme ne peut
imaginer.

Enob, — Hélas, non , seigneur ! Ses passions ne sont formées
que des plus purs éléments de l'amour. »

Tout le secret de son pouvoir absolu sur le faible Antoine se
voit dans ce peu de paroles :

Cléap. — «Voyez où il peut être; qui est avec lui, et ce qu'il fait.
N'ayez pas l'air d'être envoyée par moi. — Si vous le trouvez triste
, dites-lui que je suis à danser ; s'il est gai , annoncezlui que je
viens de me trouver mal. Volez , et revenez.

C^rm.— Madame , il me semble que si vous Tavez tendrement
aimé , vous ne prenez pas les moyens de l'engager à vous rendre
le même amour.

Cléop,-^ Que devrais-je faire... que je n'aie fait?

Chartn, — Laissez-le suivre en tout sa volonté ; ne le contredisez en rien.

Cléap. — Tu parles comme une folle ; tu m'enseignes là le moyen de le perdre. »

GléopÀtre est une femme consommée dans son art, et elle le sait bien. Quelle peinture de sa pétulance triomphante, de sa coquetterie impérieuse et souveraine dans ces mots qu'elle prononce :

a Quel temps tu me rappelles I O temps heureux I Je le » plaisantais tout le jour jusqu'à lui faire perdre patience ; la nuit 9 suivante il souffrit mes plaisanteries avec plus de patience, j> et le lendemain, avant la neuvième heure du matin, je l'eni- » vrai au point qu'il alla se mettre au lit : je le couvris de mes » robes et de mes manteaux, et moi je ceignis son épce philipd pine. »

Quand Anloîne entre» plein de quelque sérieux dessein qu'il est sur le point de lui communiquer» la penrersité et la brusquerie tyrannique avec laquelle elle le raille , en se moquant de son caractère, sont admirablement peintes dans ce passage :

CUop. — a Je lis dans tes yeux que tous avez reçu de bonnes nouvelles. Que vous dit votre épouse ?... Vous pouvez partir. Oh! je voudrais qu'elle ne vous eût jamais laissé la liberté de venir en Egypte I... Qu'elle ne dise pas surtout que c'est moi qui vous retiens : je n'ai aucun pouvoir snr vous; vous êtes tout à elle.

^fil* — Les dieux'savent bien...,

Cléop. — Non, jamais reine ne fut si indignement trahie I.,
Mais n'avais-je pas pressenti d'abord ses trahisons?

^nl. — Gléopâtrél

Cléop. — Quand tu ébranlerais de tes serments le trône même
des dieux , comment pourrais-je croire que ton cœur est à moi,
que tu es sincère, toi , qui as trahi Fulvie? Quelle passion extrava-
gante a pu me laisser séduire par ces serments des lèvres aussitôt
violés que prononcés t

Ant. — Ma tendre reine

Cléop. — Ah I de grâce , ne cherche point de prétexte pour me
quitter : fais-moi tes adieux , et pars, j»

Elle recouvre sa dignité pour un moment , à la nouvelle de la
mort de Fulvie , comme si elle était réveillée en sursaut :

a Si l'âge n*a pu affranchir mon cœur de la folie de l'amour, D
il Ta guéri du moins de la crédulité de l'enfance t — Fulvie » peut-
elle mourir ?d

Ensuite , avec une moquerie pleine d'artifice, elle provoque
Antoine pour savoir 8*il regrette sa femme :

Cléop* — a o le plus faux des amants! où sont les fioles sacrées
que tu as dû remplir des larmes de ta douleur? Ah! je vois main-
tenant, je vois par la mort de Fulvie comment la mienne sera
reçue.

Ant. — Cessez vos reproches, et préparez-vous à entendre les
projets que je porte en mon sein. Us vont , ou s'accomplir ou
s'évanouir, selon les conseils que j'attends de vous. Je jure, par le
feu qui féconde le limon du Nil, que je pars de ces lieux, votre

guerrier, votre esclave, faisant la paix ou la guerre au gré de vos désirs.

déop. « ^ Coupe mes nœuds » Gharmiaae » tiens ; mais non ;
• ^ laisse-mot : je me sens mai , et puis mieux dans un instant :
c'est rimage de Famour d'Antoine I

Ânt. — Divine Gléopâtre , épargnez-moi : rendes justice à Tamour d'Antoine , que l'honneur met à une rude épreuve.

Cléop, — Fulvie doit me l'avoir appris. Ah I de grâce , détourne les yeux, et verse des pleurs pour elle ; alors fais-moi tes adieux, dis ^ moi que ces pleurs coulent pour TËgypte. Maintenant joue devant moi une scène de dissimulation profonde , qui imite Tfaonneur parfait.

AnL -* Voos m'échaofiez le sang.— Cessez.

Cléop, -«- Tu pourrais mieux jouer encore; mais cet emportement est placé à propos.

Ant. — Je jure par mon épée l.«.

Ciéùp, — Jure aussi par Ion bouclier. — Son jeu se forme» maisiin'est pas encore parfait. -^Vois, Charmiane, vois» je te prie, comme cet emportement sied bien à cet Hercule romain. »

Puis , quand elle a raillé le général romain , et qu'elle l'a irrité au dernier point, elle reprend son ton douxereux et plein de tendresse qui lui assure le pouvoir qu'elle a essayé sur lui , et nous avons l'élégante , la poétique Cléopâtre dans ce bel adieu :

« Seigneur, pardonnez , puisque le soin de ma dignité me » déchire le cœur dès que ce soin vous déplaît. Votre hon- » neur vous rappelle loin de moi ; soyez sourd à la pitié qui » vous parle

pour ma folie ; que les dieux soient avec vous! Que » la Victoire, couronnée de lauriers, ^e repose sur votre épée; » marchez dans les doux sentiers du succès ! »

Plutarque nous apprend que le divertissement favori d'Antoine et de Cléopâtre était de courir les rues pendant la nuit , de s'amuser avec la populace d'Alexandrie , et qu'ils étaient accoutumés à vivre dans les termes les plus familiers avec les compagnons de leurs orgies. A ces traits nous devons ajouter qu'avec sa violence, sa perversité, son égoïsme et ses humeurs capricieuses, Cléopâtre était capable d'une affection vive , de sentiments tendres, on de ce que nous appelons aujourd'hui un bon nta^rel. Elle était fx-odigue et généreuse pour ses favoris et ses serviteurs. On trouve, dans toute la pièce, des traits

de ce caractère fidèlement rendus. De là vient que la familiarité de ses femmes, au milieu de leurs craintes et de leurs flatteries , paraît très-naturelle , et que leur fidélité et leur dévouement se manifestent par leur mort même.

Peu de passages dans Shakspeare ont plus de cette vérité locale d'imagination et de caractère que celui où il représente Gléopâtre rêvant aux occupations d'Antoine pendant son absence.

Clécp. — a Bonne-moi une potion de mandragore, afin que je puisse dormir pendant tout ce long espace de temps que mon Antoine sera loin de moi. »

— cr O Gharmiane! où crois-tu qu'il soit à présent? Est-il debout ou assis? Se promène-t-il à pied ou sur son coursier? Heureux coursier qui porte le fardeau chéri de mon Antoine, songe à te bien conduire sois lui; car sais -tu bien qui tu portes? L'Atlas qui soutient la moitié de ce globe; le bras et le casque de l'espèce

humaine. — Peut-être 'qu'en ce moment il dit ou murmure tout bas : Oà ett mon serpent du vieux Nil? car c'est le nom qu'il me donne • »

— cr As-tu rencontré mes courriers ?

Alexas, — Oui, madame, au moins vingt. Pourquoi les dépêchez-vous si près l'un de l'autre?

Cléop, -^ Il périra misérable, l'enfant qui naîtra le jour où j'oublierai dt* envoyer vers Antoine. — Gharmiane, de l'encre et du papier. — Sois le bien venu, cher Alexas.— Gharmiane, jamais Gésar fut-il autant aimé de moi ?

Charm, — O ce brave Gésar I

Cléop. — Que ton exclamation te suffoque I dis le brave Antoine.

Charm, — Ge vaillant Gésar I

Cléop. — Par Isis, ma main ensanglantera ta joue , si tu oses encore comparer Gésar avec le plus grand des hommes.

Charm. — Sous votre gracieux plaisir, je ne fais que répéter ce que vous disiez vous-même.

Cléop, — G'était à une époque où mon jugement n'était pas encore mûr.... Ge serait être bien froide que de répéter ce que je disais alors. . . Mais, viens, sortons: donne-moi de l'encre et du papier ; il aura chaque jour plus d'un message, dussé-je dépeupler l'Egypte.»

Il n'est rien de comparable à la scène où le messenger arrive de Rome, porteur de la nouvelle du mariage d'An^ toïne et d'Octa-

vie. Avec quelle (énergie sont tracés l'orgueil et l'arrogance de la reine égyptienne, la cajolerie de la femme, les transitions subites, mais naturelles^ d'irritation et de sentiment , le combat des passions diverses ; enfin , quand Fezcès de sa fureur jalouse est passé» le déluge de larmes , la faiblesse et la langueur , sont exprimés avec une force de vérité effrayante : ce tableau dénote la connaissance la plus parfaite du cœur de la femme. Ce qui étonne encore plus , c'est l'éclat et la vivacité de coloris répandu sur toute cette scène extraordinaire. Que d'âme et de feu dans cette conversation ! Gomme tout l'orgueil de la beauté et du haut rang se découvre dans la récompense qu'elle promet au messager !

Cléop* ^- et Antoine est-il mort? Si tu m'apprends une semblable nouvelle, misérable , tu assassines ta maltresse. Mais, s'il est libre et bien portant, si c'est là ce que tu viens m'annoncer, tiens, voilà de l'or, et baise les veines azurées de cette main, de cette main que des rois ont pressée de leurs lèvres, et n'ont baisée qu'en tremblant.

Le Messenger, •— D'abord , madame , Antoine se porte bien.

Cléop. — Tiens, voilà encore de l'or : mais prends garde... Si c'est là ce que lu veux dire , cet or, que je te donne, je le ferai fondre, et je le verserai tout brûlant dans ton gosier sinistre... Poursuis : mais il n'y a rien de bon dans ta figure. Si Antoine est libre et plein de santé, pourquoi cette physionomie si sombre, pour annoncer des nouvelles heureuses? Si elles sont fâcheuses, tu devrais te présenter devant moi comme une furie couronnée de serpents , et non sous la forme d'un homme.

Le Mess, — Voulez- vous m'entendre?

Cléop, — Je suis tentée de te maltraiter avant que tu ne parles. Cependant si tu me dis qu'Antoine vit et se porte bien, ou qu'il est ami de César et non pas son esclave , je verserai sur ta tête une pluie d'or et une grêle de perles.

Le Mess, — Madame , il se porte bien.

Cléop* — C'est bien parlé.

Le Mess, — Et il est ami de César.

CMop. — Tu es un brave homme.

lao NOTICE

L» Mess. — César et lui sont plus amis que jamais.

Cléop, — Tu feras ta fortune avec moi.

Le Mess, "^ Mais, madame... ..

Cléop. — Je n'aime point ce mais : il gâte ce que tu vieos de dire d'heureux. De grâce , ami , verse dans mou oreille tout ce que tu sais , le bien et le mal à la fois...

Le Mess. — Madame , il est marié à Octayie.

Cléop. — Que la peste la plus contagieuse te dévore I Sors d'ici, horrible scélérat... {Elle le maliraite.] Tu seras fouetté avec des verges de fer, et étuvé dans de la saumure, pour y souffrir les cuisantes douleurs d'une longue marinade.

Le Mess. — Gracieuse reine , c'est moi qui vous apporte ces nouvelles; mais ce n'est pas moi qui ai fait le mariage.

Cléop. — Rétracte-toi , et je te donnerai une province ; tu monteras à la fortune la plus brillantei Le coup que tu as reçu

sera pour expier ta faute de m'avoir mise en fureur, et je t'accorderai tout ce que tu jugeras à propos de demander.

Le Mess. — Il est marié , madame.

Cléop. ^ Scélérat 9 tn as trop vécu. (Elle tire unpoisnard.)

Le Mess, — Alors je vais courir! Madame, que prétendezvous? Je ne suis coupable d'aucune faute. (JK sori.)

Charm, — Cet homme est innocent.

Cléop, — Il est des innocents qui n'échappent pas à la foudre!... Que rÈgypte s'ensevelisse sous le Nil, et que toutes les créatures bienfaisantes se transforment en serpents ! . . . Rappelez cet esclave ; rappelez-le.

Charm, — Il a peur de revenir.

Cléop. — Je ne le maltraiterai point : ces mains s'avilissent en frappant un malheureux au-dessous de moi.

En louant Antoine j'ai déprimé César.

Charm. — C'est ce qui vous est arrivé bien des fois, madame .

Cléop, — M'en voilà bien punie aujourd'hui. Qu'on m*em- • mène de ce lieu. Je succombe. — Oh I Iras , Charmime. — N'importe. — Cher Alexas, va retrouver cet homme , dis-lui de te rendre compte des traits d'Octavie, de son âge, de ses inclinations; qu'il n'oublie pas de t'informer de la couleur de ses cheveux. Reviens promptement m'en instruire. { Ahsias sort.) Qu'Antoine m'abandonne à jamais î... — Mais non, Cliarmiane , quoique sous un aspect il m'offre les uraks éb 11 Gorgone , sous un autre il me parait «n IMea MafSk — ftecom

SUR ANTOINE BT CLÉOPATRE. f3f

mande à Alexas de me r  p  mrier cptette est 1» tiiUe d'Oclatie.
— Aie pitié de moi» fibarasiaie; ma» ne ne réplique pas;
conduis-moi hors de ces lieux* »

Ne croirait-on pas que Cléopâtre, avec toute la conscience qu'elle a de son» rang et de sa beauté , se peint elle-même , qoand elle prononce ces mots :

« Cl  op, — Oui, en vérité, je me repens bien de l'avoir ainsi maltraité. — li   bien, il semble , d'après ce qu'il en dit , que cette créature {Octavie} n'est pas fort    craindre.

Charm. — Pas du tout, madame*

Cl  op, -^ Cet homme a vu quelques femmes d'un port majestueux, et il saurait distinguer... »

N'est-ce pas là cette femme qui a fait sa propre apothéose, qui s'est couverte de la robe et du diadème de la déesse Isis, et ne pouvait trouver pour ses enfants d'autres titres que ceux d'enfants du Soleil et de la Lune ?

Dans d'autres passages , le despotisme et l'insolence de son humeur sont admirablement exprimés. Ainsi , quand elle apprend que les Romains la déchirent dans leurs discours, elle s'écrie : « Que Rome s'abîme ; et périssent toutes les langues » qui parlent contre nous ! » Et quand une de ses suivantes fait observer que le juif Hérode a eu Taudace de ne la regarder que lorsqu'elle était bien parée , elle réplique aussitôt : ((J'aurai la tête d'Hérode. »

Quand Proculeius la surprend dans son mouvement , et lui arrache sou ."poignard , la terreur, la fureur, Torgueil, la passion et le dédain enflent son âme hautaine, et paraissent ébranler tout son être :

Cléop, — « O mort, où eMu ? viens à moi, viens ; oh ! viens, et frappe une reine. Cette victime vaut bien tons les enfants et tous les malheureux que tu iuMnoles chaque jour... Apprenez qu'on ne me verra jamais traînant des fers à la cour de votre maître , ni insultée par les regards sévères de la froide Octavie... Qui ? moi , être donnée en spectacle à la valetaille de Rome , et essayer ses sarcasmes et ses anathèmes ! Plutôt chercher un paisible tombeau dans quelque fossé de l'Egypte I plutôt être gisante et nue sur la fange du Nil ! plutôt devenir la proie des insectes et un objet d'horrear t plutôt me voir enchaînée et pendue an sommet de mes pyramides I »

Il en est de même lorsqa'après la défiite d'Actium, Antoine prend la résolution de risquer on antre combat. « C'est l'anni- » Tersaire, dit-elle, de ma naissance ; je pensais le fêter panvre- » ment» mais puisque mon seigneur est encore Antoine» je serai 9 CléopAtre. »

C'est dans le même esprit de rodomontade royale , mais plus belle encore et travaillée avec tout le luxe de Timaginaion orientale , qu'est conçue sa fameuse description d'Antoine » adressée à Dolabella :

« J'ai rêvé qu'il était un empereur nommé Antoine. Oh ! » que le ciel m'accorde un semblable sommeil , où je puisse D revoir encore, du moins en songe y un pareil mortel I... Ses » jambes> d'un seul pas, franchissaient l'Océan; son bras étendu » ombr-

geait l'univers. Sa voix, quand il parlait à ses amis, » avait la sublime harmonie des sphères; mais, quand il vou- » lait menacer et ébranler le globe , elle avait la force du x> tonnerre. Sa générosité ne connaissait point d'hiver : c'était » un automne qui devenait plus riche par les fruits qu'il lais- » sait cueillir. Ses plaisirs étaient comme le dauphin, dont le » dos se montre toujours au-dessus de Télément dans lequel il » vit. Sur sa livrée se promenaient des couronnes et des dia- D dèmes ; des royaumes et des lies tombaient comme des pièces » d'argent de ses mains.))

En représentant la passion mutuelle d'Antoine et de Cléopâtre, Shakspeare s'est attaché à la vérité historique, aussi bien qu'à la nature. En général, du côté d'Antoine, c'est une espèce d'infatuation qui va en augmentant ; c'est, en un mot, l'amour d'un homme sur le déclin de l'âge pour une femme beaucoup plus jeune que lui, et qu'elle a subjugué par toutes sortes d'enchantements propres à son sexe. Dans Cléopâtre, la passion est d'une nature mixte; c'est le produit d'un attachement réel, combiné avec l'amour du plaisir, l'amour du pouvoir et l'amour d'elle-même. Non-seulement c'est le caractère le plus compliqué ; mais c'est un sentiment qui ne peut avoir existé pur et invariable dans un esprit comme le sien.

Cependant , au milieu de tous ses caprices , de toutes ses folies, et même de ses vices, la sensibilité naturelle à son sexe est toujours dominante ; le changement qui s'opère dans sa conduite envers Antoine, quand la mauvaise fortune les en*

veloppe tous deux, est beau et intéressant en lui-même , parce qu'il est frappant et naturel. Au lieu du caprice volage et de la pétulance provoquante qu'elle déploie dans les premières scènes , elle offre un mélange de tendresse et d'artifices , de crainte et de

cajolerie. Ainsi sa conduite après la bataille d'Ac« tium y quand elle cède devant les nobles et tendres reproches de son amant, est en partie l'effet d'une subtilité de femme, et en partie celui d'un sentiment naturel :

Cléop. — « Ah ! seigneur, seigneur I pardonnez à mes timides vaisseaux; j'étais loin de prévoir que vous alliez me suivre.

Ânt, — o fatale Égyptienne, tu savais trop bien que mon cœur était inséparablement attaché à ton vaisseau , et qu'en fuyant tu m'entraînais avec toi. Tu connaissais ton empire absolu sur mon âme, et tu savais qu'un signal de tes yeux m'eût fait désobéir aux dieux mômes.

Cléop. — Oh ! pardonne* moi !

Ânt. — Me voilà réduit maintenant à envoyer d'humbles propositions à ce jeune homme. Il faut que je supplie, quo je rampe dans tous les détours de la bassesse, moi, qui gouvernais en me jouant la moitié de l'univers, qui créais et anéantissais à mon gré les fortunes du genre humain 1 Tu savais trop à quel point tu avais asservi mon âme, et que mon épée, lâche esclave de ma passion, obéirait en tout à ses caprices.

Cléop. — Oh ! j'implore ton pardon.

Ânt. — Ah I ne pleure pas ! une seule de tes larmes vaut tout ce que j'ai jamais pu gagner ou perdre. Donne-moi un baiser. — Ah 1 dans ce baiser, tu m'as tout rendu !... »

C'est parfaitement soutenir le caractère de Gléopâtre que de la représenter dépourvue de force morale et de courage physique , restant terrifiée et soumise devant l'esprit mâle de son amant, qu'elle a auparavant si bien excité. Ainsi l'Armide du Tasse , moi-

tié syrène , moitié enchanteresse , avec un artifice plus raffiné, oublie ses enchantements, et a recours à la persuasion , aux prières et aux larmes.

Un sentiment semblable inspire la conduite de Gléopâtre envers Antoine dans sa mauvaise fortune. Le lecteur doit se rappeler cette belle scène où Antoine, surprenant Thyrée baisant la main de la reine, entre en fureur et ressemble à un ouragan.

Le caractère de Marc Antoine, tel que l'a peint Shakspeare,

134 IVOTICR

rappelle mercure de Farnèse. Il y a une ostentatioo de poa« voir, une grandeur exagérée , un efiét colossal dans toute la conception que soutient partout la pompe du langage , et qui semblent faire entendre le bruit des armes et les excès de l'orgie. La grossièreté et la violence du portrait historique y sont un peu adoucies ; mais cliaque mot que prononce Antoine caractérise le Romnin arrogant , magnanime, qui s*est joué de la moitié du monde comme il a voulu , et qui est lui-même le jouet d*une foule de passions insensées , et l'esclave d'une femme.

L'histoire est exactement suivie dans tous les détails de la catastrophe ; il y a quelque chose de merveilleusement grand dans la marche précipitée des événements, A mesure que les désastres se groupent autour d'elle , Cléopâtre recueille toutes ses facultés pour y faire tête , non avec le courage d'une grande âme » mais avec l'esprit hautain et indomptable d'une femme opiniâtre, non accoutumée aux revers ou à la contradiction. L'on a toujours regardé son discours , après qu'Anoine a expiré dans ses bras , comme un des plus étonnants de Shakspeare. Cléopâtre n'est pas une femme à garder le silence dans la douleur. Le contraste entre

la violence de ses passions et la faiblesse de son sexe , entre sa royale grandeur et son excessive misère , sa lutte impétueuse , inflexible contre la terrible destinée qui Tenveloppe , le mélange de son impatience, et le pathétique de son agonie sont réellement magnifiques. Elle tombe sur le corps d'Antoine, et n'est rappelée à la vie que par les cris de ses femmes.

Iras, — « Reine d'Egypte, belle souveraine...

Cléop, — Non, je ne suis plus qu'une femme assujettie aux mêmes passions que la fille qui exécute les plus obscurs travaux. Il m'appartiendrait en ci; moment de jeter mon sceptre aux dieux barbares, et de leur dire que cet univers fut égal à leur Olympe , jusqu'au jour où ils m'ont enlevé mon précieux trésor. — Tout n'est plus que néant... — Est-ce donc un crime de se précipiter soi-même dans la secrète demeure de la mort, avant que la mort ose venir à nous? — Hé bien, mes femmes, que dites-vous? Chères compagnes, parlez-moi, répondez; et toi, Charmiane ? Allons, mes filles... Ah! mes amies, voyez, notre flambeau est éteint. (Aux soldats d'Antoine,) — Bons amis, prenez courage, nous Tensevelirons ;

accomplissons ensuite l'acte des grandes âmes en dignes Romains, et que la mort soit fière de nous ! »

Quoique Gléopâtre parle de mourir en Romaine, elle craint ce qu'elle désire, et ne peut exécuter avec simplicité ce qui lui coûta un pareil effort. Cette pusillanimité, qui fut un trait si frappant de son caractère historique, qui amena la défaite d'Actium, lui fit différer l'exécution d'une résolution fatale , Jusqu'à ce qu'elle eût essayé de se donner la mort par des moyens faciles. Shakspeare l'a rendue d'une manière qui augmente notre respect et notre in-

têrêt. Timide par nature, elle est courageuse par la seule force de sa volonté ; elle se stimule elle-même en termes pompeux dans une espèce de défi. Sa vive imagination lui suggère tous les motifs qui peuvent l'exciter à l'action qu'elle a résolue. Cependant elle tremble en la contemplant. Elle se représente toutes les humiliations qui doivent accompagner sa captivité, celles surtout qu'une femme vaine, voluptueuse et hautaine, peut redouter, et que la vraie vertu et la magnanimité seules doivent mépriser.

Cléopâtre aurait enduré la perte de la liberté; mais être conduite en triomphe à travers les rues de Rome lui paraissait insupportable» Elle se serait abaissée à une feinte courtoisie pour César, et elle aurait employé la duplicité avec toute la supériorité de son art ; mais être punie par le coup d'œil le plus dédaigneux et le plus amer de cette Octavie qu'elle avait insultée, « plutôt une tombe en Egypte I

C/^op,— a Jamais ta prude Octavie, avec son regard modeste et son àme froide, ne jouira du triomphe de me contempler... *—
Ëh bien, Iras, quels sont tes sentiments? Tu seras donc promenée dans les rues de Rome comme une marionnette d'Egypte , ainsi que moi ? Les artisans , avec leurs tabliers crasseux, leurs équerres et leurs marteaux , nous soulèveront dans leurs bras pour nous montrer au-dessus de la foule : nous serons au milieu du nuage de cent haleines épaisses , et forcées d'en respirer la vapeur fétide.

Iras, — Que les dieux nous en préservent I

Cléop. — Oui, voilà le sort qui nous attend, Iras. D'insolents licteurs nous montreront au doigt comme des courtisanes publiques; de misérables rimeurs nous chançonneront dans leurs

airs discordants ; les histrions, en improvisant, nous traduiront sur le théâtre , et étaleront aux yeux du peuple nos

136 xNOÏCE

fêtes nocturnes d'Alexandrie : Antoine sera produit sur la scène ivre et chancelant, et moi je verrai quelque écolier à la voix glapissante, et travesti en Gléopâtre^ avilir ma grandeur sous le rôle d'une prostituée, jo

Elle demande donc son diadème et ses habits royaux; elle se pare comme si elle allait trouver Antoine sur le Gydnus. Coquette jusqu'à la fin, elle veut rendre la mort fière de la saisir, et , comme le phénix, mourir comme elle a vécu , yq-^ luptueuse jusque dans son désespoir (i}.

Voici l'analyse de ce drame et la trop courte notice de Gléopâtre, qui est sortie de la plume brillante de madame George Sand.

ir Vainqueurs des meurtriers de César dans les plaines de Philippes , les triumvirs se sont partagé les dépouilles du monde : rOccident échut à Octave , l'Orient à Antoine, et l'Afrique à Lépide. Antoine, captivé par les charmes de Cléopâtre, néglige tous les soins de l'empire, et oublie Rome même. Mais la mort de Fui vie, son épouse , le tire âg sa léthargie ; il se prépare à partir. Cléopâtre essaie en vain par ses artifices de le retenir. Antoine se réconcilie avec Octave-, et, pour mieux cimenter leur union, il épouse sa sœur Oc ta vie, et s'apprête à marcher avec ses collègues contre Sextus Pompée. Fureur et jalousie de Cléopâtrec en apprenant le mariage d'Antoine. Ce dernier sMrrite contre Octave, devenu seul mattre de Rome par le renvoi de Lépide. Octavie revient bientôt après à Rome pour réconcilier son frère avec

son époux. Pendant ce temps Antoine retourne auprès de Gléopâtre. Octave lui déclare la guerre. Antoine, par complaisance pour la reine d'Egypte, se décide à combattre Octave sur mer. Cléopâtre prend la fuite au plus fort de l'action. Antoine la suit honteusement; il est réduit à faire des propositions à Octave, qui les rejette. Antoine, vainqueur dans une seconde bataille, dispose tout pour une bataille décisive qui doit se donner sur terre et sur mer. Mais la flotte d'Antoine se joint à celle d'Octave. Sa cavalerie rayant ensuite abandonné, il est battu. Cléopâtre, pour se sous-

(i) Cléopâtre a offert des particularités remarquables même après sa mort. Licetus assure que le corps de cette reine fut trouvé entier et sans la moindre altération, cent vingt-six olympiades après, par l'empereur Héraclius.

traire à sa colère, se renferme dans le tombeau de Ptolémée, et fait répandre le bruit de sa mort. Désespoir d'Antoine qui se frappe de son épée. Antoine mourant se fait porter auprès de Gléopâtre et expire dans ses bras. Octave essaie de se rendre maître de Gléopâtre. Il a une entrevue avec elle, et cherche à la rassurer. Mais la reine d'Egypte, voulant éviter la honte d'être conduite en triomphe à Rome, pose sur son sein un aspic, dont la piqûre lui donne la mort.

Cléopâtre est un type double, également remarquable par son côté moral et par son côté historique. Dans l'ordre moral, elle représente la passion pure; dans l'ordre historique, la tyrannie pure. Et nécessairement ces deux ordres se mêlent et s'identifient presque. Gléopâtre aime Antoine avec ardeur, avec caprice, avec peur, avec insolence, comme peut aimer seulement une Égyptienne et une Égyptienne reine, esclave de Rome, despote de son peuple. De pudeur fausse ou vraie, pas l'apparence; et cela

la distingue autant comme femme que comme reine. Voyez quel contraste elle forme avec la rivale qu'elle déteste! Oclavie est bien la matrone romaine , belle, grave , pure, froide ; la femme qui n'est sortie de la maison paternelle que pour entrer sous le toit conjugal, qui, devenue veuve, est allée demander à son frère la protection que lui donnait auparavant son mari ; la femme qui pourrait sans crainte attacher sa ceinture immaculée à la galère sacrée , certaine de Tentralner sur ses pas. Pour elle la liberté n'est qu'un nom , Tamour qu'un devoir. La chasteté est la déesse qui préside à sa vie, comme à celle de Gléopâtre la volupté. G'est à cause de cette différence que la reine hait, craint et méprise à la fois la matrone. Elle sent que sa rivale a une vertu qui lui manque , une vertu qu'elle regrette peut-être de ne pas avoir, et dont elle ne vou** drait pas, si les dieux la lui offraient; une vertu dont elle redoute ou dédaigne l'influence sur Antoine, selon qu'elle songe au Romain ou à l'homme. Le Romain , tout voluptueux, tout passionné , tout spontané qu'il est dans la satisfaction de ses désirs , garde pourtant toujours caché dans le fond del'âme im souvenir respectueux, presque superstitieux, des idées romaines, et, dans une heure de faiblesse de cœur ou de force d'esprit, il peut sacrifier aux préjugés de son éducation les penchants de sa nature. Mais cette nature est si puissante , si active, si déterminée I Get homme a un cœur si chaud, une soif

si brûlante d*amoar, un besoin si insatiable de Tolnptét Cléo-
pâtre , qni connatt toute la puissance de ses séductions ^ a vingt chances contre une pour triompher de eette rivale qui ne voit dans Antoine qu'un mari, et ne sait d*autre moyen de plaire que le devoir. Pourtant sa passion est si forte^ qu'une seule chance de perte suffit pour la troubler et l'épouvanter. Quelle passion, en effet ! quel ciel africain , tour à tour resplendissant de tons les feux

du soleil , sillonné des lueurs sinistres de l'éclair, chargé des sombres nuées de l'orage , ou doucement humide de la rosée matinale I Que d'abandon ! que d'adresse! que de caresses! que de blessures ! que de terribles colères et de tendres réconciliations! Il y a de tout dans cette liaison fatale , excepté de la tiédeur. On voit dans de certains instants les deux amants se haïr mortellement , mais c'est pour s'aimer ensuite plus encore qu'ils n'ont jamais fait. Cet amour ressemble à Antée; chaque fois qu'il touche la terre en tombant, il se relève plus fort. Il résiste à tout et triomphe de tout : désir de la gloire , de la vie, du pouvoir; crainte de la honte, de la mort, de l'abaissement, il surmonte tout et dévore tout. Parfois il semble que les âmes des deux amants, lassées de leurs luttes et de leurs transports gigantesques, vont s'affaïsser sur elles-mêmes et ne 'plus se relever. La vie ordinaire, la vie réelle les saisit et cherche à les dominer. Antoine épouse Octavie, sans envoyer à travers les airs une parole de regret à Gléopâtre ; il promet à Octave de rendre sa sœur heureuse ; et tout porée à croire que cet homme sincère et hardi ne ment pas plus cette fois que les autres: mais à peine Octavie l'a-t-elle quitté un instant, qu'une force irrésistible l'entraîne vers sa bien-aimée, et i'enchatne de nouveau à ses pieds. Alors il n'y a plus de Rome , plus d'épouse, plus de devoir, plus de serment ; il n'y a plus que l'Egypte , Gléopâtre , les orgies et Tamour. Une autre fois , lorsque cette même Cléopâtre , téméraire comme une reine habituée à tout voir plier sous sa main, et lâche comme une femme qui n*a jamais frappé que des esclaves, fuit le combat où elle s'est mêlée malgré tous les conseils , Antoine » témoin de la honte de cette fuite , certain de sa défaite s'il l'imite , ftilt cependant avec elle. D'un coup il ternit sa vieille gloire , il perd l'empire do monde, il sacrifie son armée ; mais qu'importe? il n'aura pas

quitté sa mattresse. Mais ce n'est pas tout encore : lorsque, accablé par son ^deshonneur et son infortune , il maudit celle qui

les a causés et vent aller chercher dans la tombe un abri contre elle , contre lui , contre le monde entier , qu'elle paraisse I et une larme d'elle suffira pour effacer tout le passé, et refoire de lui un amant plus heureux et un héros plus grand que la yeille. Et quand il succombera définitivement, ce ne sera que sous le destin ; et son amour aussi fort que sa yie s'exhalera avec elle, en répétant le nom adoré de GiéopAtre. Et toil toi, Tobjet d'une passion si vive, si profonde, si mace, que fais*tu pour t'en montrer digne? Elle qui a eu peur de la flèche perdue d'un vé* lite romain , elle qui s'est laissé à moitié corrompre par l'élo* quence du rhéteur d'Octave triomphant , et qui a pensé vendre pour se sauver celui qui s'était perdu pour elle ; celle-là même, quand elle voit mort cet amant si grand , si beau , si généreux , si parfait , si supérieur au divin César, répudie la clémence du vainqueur, trompe la surveillance de ses gardes, et va rejoindre dans le tombeau celui qui ne l'a jamais délaissée sur la terre. Couple étrange qui a puisé dans les neiges de l'âge des feux plus brûlants que ceux de la jeunesse I Ames infatigables qui ont pris dans des passions antérieures un aliment inépuisable pour un dernier et immense amour i amants si glorieux dans leur misère , qu^on oublie le triomphateur pour ne penser qu'à eux, et qu'on préfère le sort d'Antoine mourant, aimé de Cléopâtre, à celui d'Octave vivant, maître du monde 1

George SAND.

Sans se déclarer ici l'apologiste du caractère historique de Cléopâtre, on peut la considérer seulement comme un portrait dramatique d'une beauté, d'une originalité étonnantes. Il a fourni

le sujet de deux tragédies latines, de seize françaises, de six anglaises, enfin de quatre italiennes. Mais Shakspeare est le seul qui se soit servi de tout l'intérêt de l'histoire, sans fausser ce caractère. Seul, il a osé montrer la reine égyptienne avec toute sa grandeur et toute sa petitesse, avec toutes ses faiblesses de tempérament, tous ses pitoyables artifices et ses passions déréglées; et pourtant il a conservé la convenance dramatique et les couleurs poétiques du caractère, sans surprendre notre sympathie pour le crime ou pour l'erreur. Corneille a représenté Cléopâtre comme un modèle de chaste convenance, de magnanimité, de constance et de vertu féminine; l'effet en est presque burlesque. Il y a en anglais deux tragédies fort belles

sur l'histoire de Cléopâtre. Dans celle de Dryden (qui est, à la vérité, un noble poème, et qu'il regardait lui-même comme son chef-d'œuvre), Gléopâtre est une héroïne toute pour l'amour pleine de constance et de beaux sentiments. La Cléopâtre de Fletcher n'est point la reine magicienne. Ses sentiments sont trop profonds, sa majesté trop réelle, trop élevée. Gléopâtre pouvait être grande par accès, par boutade; mais jamais elle ne soutint sa dignité sur un ton si élevé pendant plus de dix minutes. La Gléopâtre de Fletcher nous rappelle sa statue colossale antique du Vatican • avec toute sa grandeur et sa grâce. La Cléopâtre de la tragédie de Dryden ressemble à la Gléopâtre mourante du Guide au palais Pitti; elle est tendrement belle. La Gléopâtre de Shakspeare est comme une de ces pièces gracieuses et fantastiques d'antique arabesque, dans laquelle toutes les combinaisons de formes inimitées et inimitables sont fondues ensemble dans une confusion régulière, dans une discordance très-harmonieuse, et telle que fut, nous avons toute raison de le croire, cette femme extraordinaire pendant sa vie.

L'on ne peut comprendre l'observation d'un critique de nos jours, qui avance que , dans cette pièce , Octavie n'est là que comme un triste ornement de Gléopâtre. Gette reine n'a pas besoin d'ornement; Octavie n'est point triste, quoique, dans un moment d'humeur jalouse, sa rivale lui donne cette épithète. Il est possible que son beau caractère, s'il était mieux traité, fût même, comme portrait historique , éclipsé par l'éclat éblouissant de Gléopâtre. Gar on voit quelquefois des feux d'artifice faire pâlir im moment la lune argentée et les étoiles toujours brillantes. Mais ici le sujet du drame étant Tamour d'Antoine et de Gléopâtre, Octavie est très-convenablement tenue loin de toute comparaison avec sa rivale ; autrement l'intérêt serait désagréablement partagé, ou plutôt Gléopâtre elle-même ne servirait que d'ornement à Octavie, tendre, vertueuse, pleine de dignité et de générosité, véritable beau idéal d'une dame romaine.

Dryden a commis une grande faute en mettant sur la scène Octavie et ses enfants en contact immédiat avec Gléopâtre. Shakspeare n'aurait pas plus mis en comparaison immédiate la brillante, la séduisante Gléopâtre, avec la noble et chaste simplicité d'Octavie , qu'un connaisseur ne placerait la Danseuse de Ganova, toute belle qu'elle est, à côté de la Melpomène athénienne ou de la Vénus du Gapitole.

Le caractère d*Octavie est seulement indiqué par quelques traits, mais chaque coup de pinceau frappe. Nous la voyons les yeux baissés y calme , douce, l'air grave, tendre, modeste et soumise avec dignité, véritable antipode de sa rivale. Nous ne devons pas oublier qu'elle a fourni une des plus gracieuse» similitudes à la poésie , lorsque sa douce humilité d'âme, au milieu de sa douleur, est comparée au plumage du cygne qui ^ se balançant sur

les flots agités d'un fleuve, ne s'incline d'aucun côté. La crainte qui paraît tourmenter l'esprit de Gléopâtre d'être punie par le regard tranquille d'Octavie, caractérise bien ces deux femmes ; elle trahit Torgueil jaloux de celle qui a la conscience d'avoir forfait à tous les droits légitimes du respect , et elle place devant nous Octavie dans toute la majesté de cette vertu qui porte jusqu'au sein de Gléopâtre un sentiment d'envie et de remords. Qu* aurait-elle pensé, qu* aurait-elle senti,, si quelqu'un lui avait prédit le sort de ses propres enfants: qu'elle aimait si tendrement? Captifs et exposés à la fureur de la populace de Rome , ils durent leur existence à l'admirable Octavie , dans l'esprit de laquelle n'entra jamais la moindre petitesse. Elle reçut datés sa maison les enfants d'Antoine et de Gléopâtre ; elle les éleva elle-même, les traita avec une tendresse vraiment maternelle, et les maria noblement.

Pour compléter le contraste , la mort d'Octavie doit être mise en comparaison avec celle de Gléopâtre. Après avoir passé plusieurs années dans une noble retraite, respectée comme sœur d'Auguste, et plus respectée encore. pour ses propres vertus , Octavie perdit son fils aîné, Marcellus , qu'on appelait l'Espoir de Rome. Son courage céda sous ce coup, elle tomba dans une mélancolie profonde , qui altéra par degrés sa santé,, et abrégé le terme de sa vie. C'est alors qu'arriva cette bellesscène, qui est bien propre à faire le pendant de celle de la mort de Gléopâtre (i). Virgile avait reçu ordre d'Auguste de lire à sa sœur ce Livre de l'Énéide où il rappelle les vertus et la mort prématurée du jeune Marcellus; quand le poète en vint à ces vers :

(i) M. Ingres a fait de cette scène le sujet d'un tableau qu'il a achevé avec une vérité et un sentiment remarquables. Nous devons

à Pun de nos plus habiles graveurs, M. Pradier, la reproduction fidèle de ce càefd'œuvrc.

Ouate, ingaitetn loctum ne qtnere taoroBi; Ostendent tantum Saperi terris, neque te uhra Esse siaeQU

la mère se coavrit le visage, et fondit en larin«9. Mais quand Virgile nomma par son nom Tu Maretlttu iris, qu'il avait avec art différé de citer jusqu'à la fin de ses vers, Octaviey ne poïivant pins contenir son agitation» tomba en faiblesse; puis elle fit donner au poète une gratification de dix miHe sesterces pour chaque vers du panégyrique, U est probable que l'agitation qu'elle éprouva dans cette occasion hâta Tefifet de sa maladie; car elle maurut peu après de chaigrjn, ayant survécu à Antoine environ vingt ans,

Gléopâtre commit sans doute beaucoup défaites impardonnables; mais la beauté de sa mort les rachète presque t&utes. Elle apprend de l'excès du désespoir la force de son affection. Elle conserve son rang de reine jusqu'aux derniers moments de sa vie. Elle goûte une jouissance dans la mort.

Shakspeare a fait contraster l'extrême magnificence des descriptions avec des peintures d'une grande souffrance et d'une horreur physique tout aussi frappante , peut- être en partie pour excuser la mollesse de Marc Antoine , qui les éprouve. Le passage après la défaite d'Antoine par Auguste est une de ces belles réflexions sur le passé, qui nous montre la marche tortueuse et agitée de la vie humaine.

Les dernières scènes d'Antoine et de Cléopâtre sont remplies de changements d'action , et de passion. Le succès et la défaite se suivent avec une rapidité étonnante. Cet état précaire et la ruine

imminente de sa grandeur sont fortement peints dans le dialogue entre Antoine et Eros.

Ânt,— « As-tu vu quelquefois une vapeur qui nous représente une citadelle avec des tours ^ un promontoire bleuâtre couronné de forêts qui se balancent sur nos têtes '^ As-tu vu de ces images aériennes qui abusent nos yeux, et qui sont les spectacles que nous offre le crépuscule?

Eros, — Oui, seigneur.

AtUf — Hé bien, cher Éros, ton général n'est plus qu'une de ces formes imaginaires... »

C'e^t Tim des plus beaux morceaux de poésie de Shakspeare.

La présomption entêtée d'Antoine , de céder aux désirs de

Gléopâtre , et sa détermiaation de combattre sur mer plutôt que sur terre, trouvent uae punitioa méritée ; et Textravagance de ses résolutions ^ croissant avec la force des circonstances, est bien décrite par Enobarbus. Le repentir de celui-ci, après avoir trahi son maître, est la partie la plus touchante du drame. Il ne peut se relever du coup que la générosité d'Antoine lui porte, et il meurt de chagrin^ en abandonnant sonmaltre fugitif. Le génie de Shakspeare a répandu sur toute la pièce une richesse pareille aux débordements du Nil.

La mort de Lucrèce , de Porcia , d'Aria, et autres qui meurent à la manière des grands Romains, est sublime, suivant les idées que les païens avaient de la vertu ; cependant aucune n'affecte aussi puissamment l'imagination que la catastrophe de Gléopâtre. L'idée de cette femme fragile , timide , fantasque , mourant avec héroïsme » par la seule force de la passion et de la

volonté , nous saisit de surprise. L'élégance attique de son esprit, son imagination poétique , l'orgueil de sa beauté et de son rang suprême, dominant jusqu'à la fin ; les apprêts somptueux et pittoresques dont elle s'entoure pour mourir portent au plus haut degré cet effet de contraste qui prévaut dans toute sa vie et dans son caractère. Ni l'art, ni l'invention ne pourraient ajouter aux circonstances réelles de la dernière scène de Gléopâtre. Shakspeare , en s'attachant étroitement aux autorités classiques, a fait preuve d'un grand jugement et d'une sensibilité profonde; le plus magnifique éloge qu'on puisse lui donner, c'est de dire que le langage et les sentiments remplissent dignement le cadre de son tableau ; et, quand Gléopâtre, en s'appliquant l'aspic, fait taire les lamentations de ses femmes, le peu de mots qu'elle prononce , le contraste entre la beauté gracieuse de l'image et l'horreur de la situation, produisent un effet plus intense que toutes les vaines déclamations. Le généreux dévouement de ses femmes ajoute un charme moral , qui seul manquait. Octave, arrivé trop tard pour sauver sa victime, s'écrie, en la regardant : « Elle semble dormir, comme]> ai elle voulait prendre un autre Antoine dans les filets de ses grâces.))

L'image de sa beauté et de ses artifices irrésistibles triomphe même dans la mort ; un coup de maître achève la peinliire la plus merveilleuse et la plus éblouissante.

D, O'SULLIVAN

IU NOTICE

JULES CÉSAR

TBAOÉAU.

L'exposé des drames de Shakspeare, tirés de l'histoire de la Grèce et de Rome, étant établi avec autant de probabilité que le sujet Texige , nous allons continuer par nous livrer à l'examen de Jules César, guerrier intrépide et prudent, historien habile, et l'un de ces hommes rares qui font époque dans l'histoire des peuples.

Dans la tragédie de Jules Céiar, c'est Brutus sur qui semble reposer tout l'intérêt. C'est en effet au résultat de ses actions qu'une grande partie de ce drame est consacrée , et c'est moins la mort de César que celle de Brutus qui en est la catastrophe. Dans Shali[speare , César est représenté avec cette confiance de lui-même que lui prête l'histoire, et quoique son pouvoir sur tout ce qui l'entoure, ses succès militaires et sa haute capacité y soient très-bien exposés , cependant il occupe peu la scène ; son assassinat même a lieu au commencement du troisième acte. Tandis que ce grand personnage est presque mis de côté, Brutus , l'objet de prédilection du poète, est représenté avec toutes les vertus que lui donne Plutarque, et comme une âme ardente, en proie au plus vif patriotisme, sans que la jalousie , l'ambition , ni la vengeance , exercent la moindre influence sur sa conduite. Pour donner un plus beau coloris au tableau , Shakspeare nous l'offre comme un modèle de bienveillance et de bonté, qui sympathise avec le malheur et n'inflige de châtement que lorsqu'il y a nécessité absolue; humain envers tout le monde, dévoué à ses amis , bon maître , excellent époux, il a toutes les qualités en partage; ce n'est que son grand amour pour la liberté, menacée par César, qui le fait conspirer contre lui. Telles sont les raisons sur lesquelles reposent cette grandeur de caractère et cette supériorité

de Brutus sur ses complices ; c'est ainsi que Stiakspeare a su jeter le plus vif intérêt sur lui, en exposant ses vertus, et le combat qu'il eut à soutenir entre Tamitié privée et Famour de la patrie. Nous devons ajouter que plusieurs scènes de Jule\$ César t surtout celle où Porcía réclame la confiance de son époux, en lui montrant la blessure qu'elle s'est faite, et celle de l'apparition du fantôme de César à Brutus, sont également tirées de l'histoire.

Mrs. Montagne a remarqué avec esprit et justesse que Voltaire , dans sa traduction des trois premiers actes de Jules César, s'est montré le rival de ces soi-disant interprètes d'Homère, que Pope nous représente comme ayant mal compris le texte , pour triompher de la maladresse de leurs propres traductions. On ne doit pas juger chaque vers d'un drame, dont le mérite dépend du résultat des divers efforts de l'auteur pour arriver au but qu'il s'est proposé. Les ouvrages des hommes sans génie sont ou régulièrement ennuyeux ou froidement corrects. On doit pardonner à ceux qui , dans le tumulte des grandes actions et dans l'exercice de grands talents, tombent dans quelques erreurs peu importantes : ce sont des taches au soleil. L'on aime à contempler k; fleuve majestueux qui roule avec fracas , et traîne dans son courant rapide des débris qui , vus séparément, blesseraient nos yeux, mais qui glissent imperceptibles devant la grandeur de ce spectacle sublime.

Les victoires d'Alexandre , d'Annibal, de César, de Napoléon , que leurs guerres fussent justes ou non , leur doivent mériter la couronne de lauriers, but désiré de l'ambition des conquérants. Mais, le motif qui fait désirer à Brutus la mort de César devait attacher à son nom le titre de patriote ou d'assassin. Shakspeare a donc fait preuve d'un grand jugement en saisissant tontes les oc-

casions de faire ressortir la douceur ou la bonté de son héros. Des écrivains d'un génie ordinaire se seraient efforcés de nous intéresser à Brutus par les pompeuses déclamations d'une mère passionnée ou d'une amante furibonde ; ils croiraient avoir atteint ce but en choisissant un sujet offrant de grands personnages et beaucoup de lamentations. Shakspeare se propose un autre objet; il fait naître en nous des émotions, des passions plus durables : car, en s'attachant strictement à la vérité historique, il éveille les sympathies et les intérêts des spectateurs. Si le I. 10

146 NOTIGB

laogage de qaelqaes-ans des conspirateurs ne porte pas toujours Tempreinte du style des grands hommes, c'est afin de faire ressortir le noble caractère de Brutus. Voltaire est si peu sensible à ces touches délicates du poète anglais, qu'il dit que les conspirateurs ressemblent plutôt à des hommes du peuple complotant dans un cabaret, qu'à des Romains. Nous renvoyons nos lecteurs aux cours brillants de MM. Viiemain et Saint-Marc Girardin , qui ont si éloquemment démontré toute l'absurdité de ces accusations. L'incomparable scène du Forum, dans laquelle Antoine excite, avec tant d'art, le peuple à la révolte, est assez connue pour que nous nous dispensions d'en parler ici. Les personnes qui ont assisté aux cours de M. Viiemain peuvent seules rendre compte de l'enthousiasme produit par l'exposé des scènes de Shakspeare dans la patrie des Corneille et des Racine.

Cette scène du Forum a été reproduite par Voltaire lui-même qui, dans la Mort de César, dans Bralus, ZcAre, etc., a fait de nombreux emprunts à la muse anglaise, tout en la décriant .

Avec une mauvaise foi digne du reste de sa critique , vrai chef-d'œuvre de déception, Voltaire prétend aussi que les vers blancs ne coitent que la peine 4c les dicter. Ombres d'Homère, de Virgile, de Milton, nous vous demandons pardon d'avoir osé répéter une pareille profanation I Les vers blancs , assujettis à des règles sévères, ne sont pas plus faciles à faire que les autres. La rime n'a jamais embarrassé ni les bons poètes ni les mauvais versificateurs. Ce qui est difficile dans la poésie, c'est la beauté de la pensée, la grâce de l'expression.

Plus loin, Voltaire a dit : « Corneille est inégal comme Shakspeare, et plein de génie comme lui; mais le génie de Corneille, » ajoute-t-il , « était à celui de Shakspeare ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple, né avec le même esprit que lui. »

Cette distinction strictement exacte renferme pour l'auteur anglais un éloge qu'assurément Voltaire n'avait pas intention de lui donner. Corneille écrivit presque comme un courtisan, circonscrit par des règles imaginaires et par les exigences et les jalousies des adulateurs de Louis XIV. Shakspeare, composant pour le amusement du public seul, avait non-seulement le champ inépuisable de la vie réelle, mais encore tout le monde idéal de l'imagination, et de la superstition si favorables au développement du génie poétique. Dans les circonstances où se trouvait

SUR JULBS GÊSAR. 147

Corneille» Sbalupeare eût été assiyelti au même système,* il eût écrit, non sous rinspiration de ton génie, mais conformément aux ordres de quelquei fil^nitonl dèsMenui-Plaùirs, ou de quelque ministre, qui, comme le cardinal de Richelieu, croyait pouvoir écrire aussi bien une tragédie que gouverner un État.

Nous ajoutons ici l'analyse de cette pièce et le portrait de Porcia dû à la plume brillante de madame Amable Tastu, qui a su prêter tant de charmes aux diverses productions du tragique, anglais :

« César, entouré d'un nombreux cortège, va célébrer la fête des Lupercales ; un devin l'avertit de prendre garde aux idées de Mars, firutus, Cassius et Casca, apprenant qu'Antoine vient d'y offrir la couronne à César, conspirent la mort du dictateur et délibèrent longtemps. Calphurnia, épouse de César, s'efforce de le dissuader d'aller au sénat ; César refuse de céder à cette prière. Le dictateur tombe sous les coups des conjurés ; Antoine paraît, verse des larmes sur le corps de César et prononce son éloge devant le peuple. Les Romains commencent à murmurer contre ce meurtre, et jurent de le venger ; Antoine, Octave et Lépide forment un parti contre les assassins de César, et élaborent une liste de proscription. L'armée des triumvirs triomphe, dans les plaines de Philippi, de celle de Brutus et de Cassius, qui se donnent l'un à l'autre la mort.

« C'est surtout dans les caractères de femmes qu'on peut admirer résonnante fécondité du génie de Shakespeare. Variée comme la nature elle-même, elle n'offre, pour ainsi dire, pas un type qu'il ne reproduit ; en cela supérieur aux génies de tous les temps, qui ont en un champ moins vaste pour se déployer. Chez les anciens, les femmes jouaient un rôle trop peu important pour que leur physionomie offrit des traits bien diversifiés ; aussi les figures antiques, comme celles des statues égyptiennes, sont rendues par un simple contour plein d'élégance et de pureté, relevé seulement d'une ou deux couleurs, qui suffisent à exprimer les caractères principaux. Parmi les modernes, les dram-

stistes des tangnes du Midi ont semblé le plus soorem ne eon^dérórles personnages que comme les instruments â*tiDO intrigue qnefCfonque; et nos grands auteurs, par diverses eaïïses, n'ont pu, comme Sfaalcspeare, parcourir tout le clavior hnmatn. Notre Corneille pe^t ses personnages à griids traits et tout d'nne pièee, manière peu favorable aux portrafts

de femmes qui ont besoin de naances. Emilie, Pulchérie, Viriate, Rodogune, toates ces adorables furie\$ n'ont rien, pour ainsi dire , qui les distingue des hommes. Il reste cependant à Corneille Chimène et Pauline : on se contenterait à moins.

» Les caractères de femmes de Racine se réduisent aussi à deux ou trois types qu'il affectionne. D'un côté, Junie, Iphigénic, Monime, Aricie, Esther ;de l'autre, Hermione ,Roxane. L'amour maternel ajouté à l'un ou à l'autre de ces types vous donnera Andromaque ou Clytemnestre. Phèdre est un admirable développement de passion plutôt qu'un caractère ; car, à part cette passion, vous ne savez rien d'elle, et pas un trait ne vous la ferait reconnaître. Une seule femme est peinte avec détail dans Racine; c'est Agrippine : celle-ci est une figure complète que vous ne confondrez avec nulle autre, ce n'est pas une reine quelconque , c'est une Romaine de l'empire, c'est la mère de Néron. Molfère, plus grand peintre qu'eux tous, n'a pu cependant , du point de vue où il était placé , nous montrer que la femme telle que la société nous l'a faite , telle que le monde nous la laisse voir.

» Mais comme ses portraits sont à la fois finement et fortement touchés! comme ils sont nationaux surtout, comme à tous les rangs de l'échelle sociale , c'est bien la femme française qu'il a représentée ! Qui de nous n'a retrouvé dans quelque salon la froide et sèche coquetterie de Célimène , la sagesse mondaine

d'Elmire , la raison fine et moqueuse d'Henriette? On reconnaît de même, dans plus d'un ménage d'ouvrier, la femme de Sganarelle , les servantes d' Argant ou d'Orgon , dans nos cuisines et dans nos antichambres ; les paysannes de Don Juan dans nos villages. Shakspeare n'a sur lui que l'avantage d'une création plus vaste, d'une vérité plus générale. Parmi cette immense galerie féminine , où le sexe tout entier est représenté dans toutes ses variétés , qui n'a distingué la noble et chaste figure de Porcia? Porcia , la fille de Caton , la femme de Brutus , digne à la fois d'un tel père et d'un tel époux I

» Porcia est vraiment la femme forte, non telle que la représentent des peintures outrées ou fantastiques , mais telle qu'elle est en réalité , forte sans cesser d'être femme. La supériorité d'intelligence n'exclut point chez elle le besoin d'affection, mais d'une affection qu'elle rougirait d'éprouver et d'inspirer, si elle n'était fondée sur une estime sans bornes. Égale à son

SUR JULES GËSAR. 149

mari en fermeté d*dme, capable comme lui de se dévouer à une idée , cette fermeté , ce dévouement conservent néanmoins le caractère de son sexe : Brutus est dévoué à sa propre idée , c'est à l'idée de Brutus que Porcia se dévoue. Aussi , comme elle est avide de la connaître, combien ce mystère qu'on lui fait lui paraît injuste et offensant ^ caria confiance de Brutus, c'est son patrimoine à elle, son bien le plus cher; il ne peut l'en priver sans lui faire injure. N'est-elle point « sa femme fidèle et » honorée? » et ne sait-elle pas que celle-là seulement est la femme de Brutus, qui a part à ses pensées? Aussi, comme clic l'implore cette part qui lui est due t

Brutus, — Esclave , Lucius! — Il dort profondément !

Eh bien , de cette paix goûte Penchantement ! Je ne troublerai point , quelque ennui qui me presse , De ton jeune sommeil la salutaire ivresse. Nos réyes inquiets, nos projets soucieux, N'écarteront point encor ses douceurs de tes yeux , Et de fantômes vains ton sein n'est point Pasiie : Aussi ta vie est calme et ton repos facile. Tu peux dormir!...

Porcia entre.

Porcia. — Seigneur !

Brutus. — Porcia , vous ici ?

A Pair froid du matin par la brume épaissi Votre sexe doit-il exposer sa faiblesse ? Rentrez...

Porcia. — N'espérez point, Brutus , que je vous laisse

Vous livrer sans relâche au chagrin qui vous suit ; Je le vois, de mon lit il vous chasse la nuit ; Le jour il vous contraint d'abandonner la table ; Â toute heure , en tout lieu , sans eesse il vous accable. De vos sombres pensers si j'interromps le cours , Soudain vous opposez un frein à mes discours, Et d'un geste irrité m'ordonnez le silence : Je me tais. Cependant ma triste vigilance , Épiant vos secrets dans vos yeux obscurcis , Sans les interroger partage vos soucis : C'est en vain que le jour on commence ou s'achève, A votre sombre humeur je ne vois point de trêve , Et si vos traits comme elle étaient changés , Brutus , Mes regards affligés ne vous connaîtraient plus. Qu'avez-vous ?

Brutus. — Moi ? je souffre ; un mal secret m'obsède»

Porcia. — On tous Terrait alors en diercher le remède; Vous ne le faites point.

Brutus. — Demeurez sans effroi.

Rentrez , ma Porcia , rentrez et laissez-moi.

Porcia. — Vous , malade ! ... Et je vois votre tête exposée , Aux brouillards malfaisants , à Phumide rosée ! Vous ; malade , Brutus , quand vous bravez sans peur, Le corps demi-vêtu , cette impure vapeur ! Non y non, je le vola trop , le mal est dans votre Àme ; Une part m'en est due » et mon cœur la r^lame ; Donnez, donnez-la-moi : pour Tobtenir do vous Je saurai , s'il le faut, Timplorer à genoux. Au nom de ma beauté que vantait Pltalie , Au nom de vos serments , de ce voeu qui nous lie, De mes titres sacrés , de ma tendre amitié , Si ce n'est par amour, parlez-moi par pitié ; Révélez vos secrets à celle qui vous aime : Parlez ; que craignez-vous? c'est un autre vous-même. Quels sopt ceux qui chez vous ont pénétré sans bruit ? Ils semblaient redouter l'oeil même de la nuit , Et de sombres manteaux me cachaient leur visage !

Brutus. — De grâce , levez-vous , cessez un tel langage.

Porcia. — Eh ! pourquoi me forcer vous-même à l'employer ? De vrais- je être, Brutus , réduite h. vous prier? Si le sort à la v6-trQ a joint ma destinée, Au plaisir de vos yeux il ne l'a point bornée ; Ou, mon partage est-il » en ç» commun Uw, De soutenir parfois un frivole entretien » D'égayer vos repas , d'embellir votre couche ? Dois-je en6n , étrangère ^ tout ce qui le touche , De Brutus seulement amuser les loisirs ? S'il ne me veut donner de ps^rt qu'à ses plaisirs, S'il ne m'ouvre ses bras qu'en me fermant son àme. Je sois sa concubine et ne suis point sa femme !

Brutus. — Vous êtes^ Porcia , le premier de mea biens.

Porcia. — Pourquoi donc vos secréta «e •ont-'iU pas les miens ? Votre prudence eat«<elle à ce point alarmée?*.. Je suis femme , il e«t vrai , mm cette femme aimée Que le noble Brutua honora de son nom ; Je suis femme , il est vrai , Biaia fille de Gatoa \ M^Qsea-fVoua aoupçonner d'un courage vulgaire, Femme dHin tel époux etfiUe d'un tel père? Un fer trandiant qu'iol j'enfonçai de mes mains Est garant de ma foroe à garder to« desseins ; Si j'ai , sans le trahir par un lâche murmui'e, r4acbé dix jours entier^ ce fer 4diw ma blessure,

SUR JULES CÉSAR. 151

IXmterez-Toos encor, Brotos, mt croires-toni Indigne de porteries lecreCs d'un époux?... Bnitus, —'Vous?... Dieax, qui Pentendet, rendeiHlloi digne d^éllel Oui, noble Porda, bientM toa tein fidèle De ces tristes secrets ti perteger le poids. Apprends donc... Mais quel est ce bruit confus de voix? On vient; accorde-moi quelques moments encore, Kentre, tu sauras tout...

o Mais quand ses instances ont enfin arraché du cœur de son époux le secret qu'elle sollicite , elle a peine à le porter ; trop vaste et trop lourd pour elie, il lui échappe de toute part ; car, «avec l'âme d'un homme, elle n'a que la force d'une femme, » cette force assez grande pour la conduire à 8*oter la vie , et qui ne l'est pas assez pour lui faire supporter Tabience deBrutus et la perte de ses espérances.

» Et de quelle admirable manière Shakspeare nous fait comprendre la profonde affection de Brutus pour une femme si digne de lui , et la poignante douleur que lui cause sa mort tragique ! Brutus, le noble, le stolque Brutus , se montre dur et injuste pour

la première fois , il accable son ami Gassius de reproches amers et violents; il se plaît à l'irriter par une dédaigneuse ironie ; on est surpris et affligé de cette métamorphose qu'on ne peut s'expliquer; seulement on sent instinctivement qu'au fond de l'âme de Brutus se passe quelque chose d'étrange et de terrible, et quand ce mot, Porcia est murie il arrivé si péniblement de son cœur à ses lèvres, nous révèle tout à coup le secret de cette amère souffrance, nous poussons avec Gassius un cri de surprise et de douleur, et nous sentons qu'à sa place nous nous serions écrié comme lui : Et tu ne m'as pas tué

» Parmi ces couples assortis par Shakspeare, pour représenter les divers caractères de l'amour à leur plus forte puissance, Juliette et Roméo, Othello et Desdemona, Antoine et Cléopâtre, Porcia et Brutus, ces derniers m'ont toujours paru la vraie personnification de l'amour conjugal. Tous deux sont faits l'un pour l'autre; il est l'homme de cette femme, comme elle est la femme de cet homme, sa moitié dans toute l'acceptation du mot : aussi, comme elle le suit dans la vie, comme elle le précède dans la mort. Porcia, c'est la femme-épouse, unie à l'homme pour qui ce titre n'est point un vain mot, celle que la soumission n'avilit point, parce qu'elle est elle-même intelligente

i52 NOTICE "

et volontaire, élevée par l'affection, ennoblie par l'idée du devoir. Ce caractère répond aux sympathies d'une partie de son sexe qui la reconnaît pour sœur, nobles âmes qui ont compris la mission de la femme, sur cette terre, dans toute sa force et sa dignité, et dont le type se perpétue de siècle en siècle, à travers toutes les transformations des mœurs et des idées, pour attester la fidélité de leur image. Lady Russell , chez nos voisins, apparte-

nait à cette famille d'élite, dont la Porcia de Shakspeare, aussi vivante que celle de l'histoire , demeure à jamais le plus parfait modèle. »

Ce secret qu'elle implore Sera trop tôt connu. Voyez ces fiers Romains; Le fer libérateur étincelle en leurs mains ; Déjà du coup mortel la victime frappée Â baigné de son sang le marbre de Pompée. Bientôt de cette mort la sinistre rameur Soulève au sein de Rome une longue clameur ; Un trouble sans objet y fermente ; la foule Murmure , puis se tait , s'assemble , puis s'écoule; Elle implore la voix qui la doit réunir Pour apprendre s'il faut approuver ou punir. Tel incendie attend ^ dans sa naissante rage , Que Tonde ou que le vent Péteigne ou le propage. Bravez, fiers conjurés, ces flots tumultueux , Le poignard à la main, paraissez devant eux; De ce peuple indécis ne craignez point d'outrage , Vos discours, par degrés^ vont dissiper l'orage. Partagez entre vous ces groupes dispersés ; Autour de Cassius quelques-uns sont pressés; Pour entendre Brutus tout le reste s'élance : Il monte à la tribune , il est tuoté ; silence !

Brutus. — Amis ! concitoyens ! je vous dois compte à tous, Et j'apporte sans peur ma cause devant vous. Romains ! vous me croirez ; il y va de ma gloire ; Mais songez à ma vie , avant que de me croire. S'il reste un ami trître à César qui n'est plus , Celui-là l'aimait moins que ne l'aima Brutus! Il n'est aucun de vous qui plus que moi l'honore ; Mais si j'aimais César, j'aimais mieux Rome encore: Il m'a fallu choisir, car tel était son sort ,

SUR JULES CÉSAR. 153

Avec César ^ esclaye, ou libre, par sa mort. Je l'ai dit cependant , César fut un grand homme! Il était mon ami , mais le tyran

de Rome ! J'ai dû de ces hauts faits louer le conquérant. Je regrette Pami, j'ai frappé le tjrran ! S'il est un coeur servile et fait pomr PesclaTage , Lui seul a droit ici de blâmer ce langage; Qu'il m'accuse , il le peut , lui seul est offensé. Du nombre des Romains s'il veut être effacé, Qu'il sorte de tos rangs > qu'il se nxmtre, et s'écrie Que seul il préférerait un homme à la patrie ! J'attends une réponse...

Plusieurs Citoyens. — Aucun, Brutus , aucun.

Brutus. — J'ai donc fait mon devoir : tel est l'avis commun. Mais accuser César n'est point ici mon rôle ; Les motifs de sa mort , inscrits au Capitole , Sans nier sa grandeur, sans aggraver ses torts, . Vous instruiront 3 amis, du but de nos efforts. Mais voici sa dépouille : Antoine la devance. A la tête du deuil, Antoine qui s'avance Recueillera pourtant les fruits de ce trépas y Que dis-je? et qui de vous n'en recueillera pas? Un seul mot, et j'ai dit : Si quelque jour un homme Jugeait ma propre mort utile au bien de Rome , Sur moi qu'à l'instant même il lève ce poignard, Et qu'il me tue, ainsi que j'ai tué César.

Tous Us Citoyens, — Vivez, Brutus, vivez !

Quelques-uns. — Mort à qui veut un maître !

Un Citoyen, — Brutus , le seul Brutus , éMit digne de l'être !

Un autre. — Eh I quel prix à nos yeux n'a-t-il pas mérité !

Un autre. — Qu'il soit à sa demeure en triomphe porté !

Un autre. — Que, redit mille fois , son nom frappe la nue !

Un autre» — Qu'après de ses aïeux s'élève sa statue !

Le premier Citoyen. — Oui, qu'il soit fait César ! . . .

Mme AMABLE TASTU.

Nous ne pouvons mieux terminer cette esquisse qu'en reproduisant la célèbre querelle de Brutus et de Cassius dans Tirnâtation suivante, que nous devons à obligeance de U. Auguste Barbier :

Cassius. — Oui , tu m'as outragé ; voici comment j'appuie Ce que je dis : ta bouche a noté d'infamie

151 NOTICE

Et condamné Fella, pour Kgoir accepté Quelques dons de Sardens ; moi , j'ai floué, Car je le connaissais , pour loi ton indulgence; Mais on a méprisé ma lettre et ma défense.

Brutus. — Tu te faisais injure en écrivant ponrhn.

Cassius, — Il ne faut pas , au temps où Ton vit aujourd'hui, Trop scruter et peser une fiote légère.

Brutus. — Toi-même, Cassius, car Je ne puis me taire, On t'accuse partout d'avoir d'avidés mains, De vendre les emplois à d'indignes Romains, De titrer pour de l'or à des hommes stttf»des Les charges du pays.

Cassius . — Moi , j'ai des mains avides !

Ah! tu te connais bien en me parlant ainsi, Ou sinon c'eût été , Brutus , ton dernier ori I

Brutus. — Du nom de Cassius la bassesse s'honore; Aussi le châtement n'ose paraître encore.

Cassius, >— Le châtiment!

Brutus, — O dieux! ne te souvient'-il plus

De nos ides de mars ? Ah ! le grand Julins N'a-t-il pas largement saigné pour la justice ? Quel misérable aurait tenté ce sacrifice , Osé toucher Gésar^ si ce n'eût pas été Pour la justice? Eh quoi! Ton aurait poignatdé Le premier des mortels^ le plus grand de ce monde , Pour souffrir des voleurs! Dans une fange immonde Plongerons-nous nos doigts? vendrons-nous maintenant De nos faits glorieux le magnifique champ Pour le peu qu'une main tient de vile pécune ? Ah ! que je sois un chien aboyant à la lune Plutôt qu'un tel Romain !

Cassius. — N'aboyé pas à moi ;

Car je ne pourrais point l'endurer; songe k toi, A ne point t'oublier en voulant me reprendre ; Je suis un vieux soldat qui pourrait t'en apprendre Au métier de la guerre...

Brutus, Allons, parle plus bas;

Tu ne l'es point.

Cassius. — • Si fait.

Brutus. — Cassius , ce n'est pas.

Cassius. — Gesse de me pousser, car je sois irascible; Prends garde !

SUR JULBS GËSAR. 155

Brutus^ — « Homme l^r, arrière I

Cassius, — Eat^il possible !

Brutus. -* Écoute y car je Teox parler. Soii-je forcé

De iobir jaBCfa^au bout ton courroux insenié? Doifi-je aToir peur d'un fou (|m 6'a|\$ite et murmure? '

Cassius* «^ O dieux ! dieux ! tout cela (faut««l que je Ten-
dure ?

Brutus, — Oui, tout, et plus encore... Éclate , 6 furieux, Juaqu^à briser ton cceur en ton sein orgueilleux ; Va montrer A tes gens juMpi^oà monte ta bile ; Fais trembler devant toi cette raœ serrile) Ne crois pas que je bouge, au bien qu'en recelant le fobsenre de r«il; août ton emportement Je ne ilédiirai pas..« Par les dieux! tu peux boire Le fiel de ta colère et de ton humeur noire, Dùt^il te suffoquer; pour moi« dès ce moment Je veux de ta fureur faire un amuiement, !Jd passe-temps joyeux ; oui , de toi je ^eux rire.

Cassius. — En 8ommei*nou8 donc là ?

Brutus, — Ne Tiens*>tu pal de dire :

Je fuis meHUnr soldat yue udl Fais-le donc voir^ Prouye-le ; car vraiment je Toudraia recevoir Quelque» bonnes leçons d'un homme d'importance.

Cassius, — Tu me fais, ^ firutus , offense sur offense j

Je n'ai pas dit meilleur soldat, mais plus ancien ; Ai*' je dit un meilleur 1

Brutus, ^* Si tu l'as dil, eh bien.

Peu m'importe!

Cassius. -^ Jamais César, durant sa vie,

À ce point n'eût osé provoquer ma furie.

Brutus, -^ Paix ! tu ne l'avais pas osé faire non plus.

Cassius, — Je n'aurais pas osé...

Brutus, — {9on.

Cassius,-^ A^i?

Brutus, — Non, OsMius ;

Sur met jours j'en réponds.

Cassius, -^ De notre amitié chère

Ne présume paa trop* Yraiment je pourrais faire Ce qu'après
je serais désolé d'avoir fait.

Brutus. -^ Ce que tu gémirais d'avoir pu faire... esi fait. Cas-
sius, je crains peu ta bouillante menace ; La probité me garde et
me sert de cuirasse i Sur eUe tes fureurs coulent, gVssent en vain.

Comme un souffle de Tair qa^à peine sent la main.

Je Tai fait demander une légère somme ,

Et tu m^as refusé , moi , qui suis honnête homme ,

Moi, qui ne puis avoir Targent qu^avec honneur j *

Car, 6 cid , j^aimerais mieux monnayer mon cœur

Et fondre tout mon sang en drachmes douloureuses ,

Que de ravir jamais aux mains laborieuses

Le plus mince denier. Je t^ai fait demander

De For pour mes soldats que je voulais payer,

Et tu m'as refusé. Dis, Gassius, était-ce

Agir en Cassins? A ta voix en détresse

Est-ce ainsi que la mienne eût jamais répondu ?

Non, non, quand ici-bas je serai devenu

Ladre assez pour tenir ces jetons misérables

Loin de mes chers amis , 6 vous, dieux redoutables,

Tonnez, sous vos carreaux anéantissez-moi !

Cassius. — Je n'ai point rejeté ta demande.

Brutus. — Si, toi,

Tu Tas fait.

Cassius, — Ce n'est pas. Il était sans cervelle

Le messenger qui fit une réponse telle.

Brutus m'a brisé Pâme ; un ami d'un ami Devrait mieux supporter les faiblesses ; et lui, Il les augmente encor.

Brutus. — Je ne vois tes faiblesses

Que quand tu me les fais sentir et tu me blesses.

Cassius, — Va, tu ne m'aimes point.

Brutus, — Je t'aime, mais je hais

Tes défauts.

Cassius, — Mes défauts, Toeil d'un ami jamais

Ne les verrait.

Brutus, — Dis Poeil d'un flatteur méprisaUe,

Fussent-ils aussi gros qu'un vaste mont de sable, Aussi hauts
que l'Olympe. . .

Cassius. — Accourez, venez tous ,

Antoine, jeune Octave j accourez, vengez-vous Sur moi seul ;
Gassius est las de cette terre ; Haï de ce qu'il aime , insulté par
son firère, Traité comme un esclave , on cherche ses défauts^ On
les apprend par cœur, on en fait des tableaux, Pour les lui repro-
cher et jeter au visage !

f Vraiment je verserais par les yeux mon courage,

SUR JULES GËSAR. 157

Tant je pourrais pleurer ! liens, voici mon sein nu Et Yoici
mon poignard ; dans ce sein méconnu Palpite un cceur plus riche
en parcelles dÎTines Que tout Tor dont Piutus voit regorger ses
mines. Si tu es un Romain, prends -le, prends-le sans peur ; Moi
qui te refusai de Por, Toïci mon cœur ; Frappe comme autrefois
tu frappas César même : Je sais que tu Taimais plus dans ta
haine extrême, Que tu n^âimas jamais Gassius.

Brutus. — Mets ce fer

Dans le fourreau , puis fais ce que tu veux j à l'air Exhale libre-
ment le poison qui te brûle ; Ton humeur ne sera qu'un objet ri-
dicule. Tu marches, Gassius, à côté d'un agneau Qui garde la co-
lère au dedans de sa peau, Comme le dur caillou garde en son

cœur la flamme. Resplendissant soudain sous le coup qui
Pentame, Et puis redevenant terne et froid.

Cassius. — Cassius

N'a-t-il vécu que pour amuser son Brutus , Quand la bile le
ronge et le met mal à Taise?

Brutus, — Moi-même en te parlant j'avais l'humeur mauvaise.

Cassius. — Quoi! tu vas jusque-là? Ta main... donne ta main.

Brutus, — Voici mon cœur avec.

Cassius. — o mon Brutus !

Brutus. — Eh bien !

Cassius. — Ton cœur renferme-t-il un foyer de tendresses

Assez grand pour souffrir mes indignes faiblesses > Quand
cette noire humeur, prise au sein maternel, Me porte à
m'oublier?

Brutus. — Oui, Cassius, ton fiel

Sur moi peut s'épancher ; je dirai, c'est ta mère Qui gronde, et
désormais je te laisserai faire.

Le monologue prophétique de la guerre civile qui suivit la
mort de César, prononcé par Antoine devant le corps mort du
dictateur, est sublime et solennel :

Antoine — (sur le corps de César).

o pardonne-le-moi , sanglant morceau d'argile , Si devant ces
bouchers j'ai l'âme aussi tranquille ! M'es-tu pas le débris du plus

noble mortel Que les temps aient roulé dans leur cours solennel?

15g NOTICE SUR JULB9 GÊ9AR.

MaHiear k qui rerm ton iMg ain ouàm fwtm ! Je wÛB pt<of hêtiser ici , sur tas blenaiei, Qui, laaettetf ouvraat l«an lètres à& rubis, Paraissent kAptoror le secoan de oses crisé IjM WÊtAèà-Mommt Vhmamt yi deseondre | Les ciritee fareors do roiiiesy de ceadre, Kaaembrefeiit les champe de Vltakm es plaur : W varaga et le saag, toaa les ebjet» d'hormr» Deviendront si coDsasaas, qna Ton ▼enra la mère Ne fair» qat saôrire aux deux mains de la Guerre Q*i loi déchireront ses eBfaals par meikié. L^habitttda du crioia Mtmârtt la pitié ; Et Tàme de Gésar, pour la venifeaBce ei-paate. Traînant Até près d'elle, Até «oi^^upt brAlaaCe Des cha-leon de Peafer, d'an tes de fourerain CHra partoeft : CamagB, et UiMeNr sans frais Aboyer et bondir les dognea do la guerre , Jusqu'à ce que lliorreur do ce fiiife nngninaire Plane dans Pair avec les miasmes infernaux Des sqoelettes fannaBi deaMadmt dos toaEd^eaift !

Auguste BAKBIER.

Dans la (ïotid^ite et Tactitm de ce drame , quoierae le cafac-tère et les évéïiemeats soient rapportés tels que Plotafqnfe fer a exposés dans la vie de Brotus, il n'en reste pas moîil^ an grand fonds d'ingénuité, et une habileté étonnantes pour Tes resserrer et les enchaîner; ce qui produit une liaison qui, sans altérer la vé-rité historique, en est, pour ainsi dire, l'écho.

L'exposé de la conspiration , la mort du dictateur, la harangue touchante d'Antoine et ses effets, la fuite de Brutus et de Gassius y leur querelle et leur réconciliation , enfin leur noble dévouement contre le sanguinaire triumvirat, sont liés avec un art admi-

nable; et quoique > après la mort de César, la scène ne soit remplie que du patriotisme de BmtuS et de Gassius , Vintérét puissant que Ton éprouve pour leur sort se soutient et s'accroît même jusqu'à la dernière scène. C'est là un des prestiges de Shakspeare, et ua des miracles de L'art*

I>. O'SULLIVAN

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Le drame de Jules César est l'une des plus belles et des plus fortes études historiques de Shakspeare. L'étonnante vérité du caractère de Brutus prouve que le poète anglais n'était pas aussi dépourvu d'instruction que certains critiques l'ont supposé. Aucune nuance de ce grand caractère n'a échappé au pinceau du poète; et, pour savoir ces nuances diverses, Shakspeare a dû non-seulement lire, mais encore méditer les écrits de Plutarque, les épfres familières et les lettres de Cicéron à Atticus. C'est sur Brutus que se concentre tout l'intérêt du drame, et c'est ce qui enchaîne jusqu'au dénouement l'attention du lecteur ou du spectateur. Je ne sais pourquoi le célèbre critique Johnson n'a pas rendu justice à cette création du génie. li place le Jules César au-dessous d'autres ouvrages de Shakspeare, qui me paraissent inférieurs à ce chef-d'œuvre.

La traduction de le Tourneur est très-estimable* Il a eu le mérite de vaincre le premier les difficultés que présente à un traducteur la langue de Shakspeare, et les subtilités de quelques parties du dialogue. Mais il veut trop embeltir Shakspeare qui n'a pas besoin d'ornements. It a laissé dans le Jy^es César quelques la-

cunes que M. Guizot a heureusement remplies, excepté une seule qui a échappé à son attention. M. Guizot, très-versé dans la connaissance de la langue et de la littérature anglaise, a voulu ^ (re pim Ikié" rai que le Tourneur; mais peut-être a-t-il poussé un peu trop loin son scrupule de litlérarité. C'est un doute que je sou mets à son excellent esprit.

Je n'ai point hésité à profiter des travaux de ces traducteurs. Il y a une infinité de passages qu'on ne peut rendre que d'une seule manière. M. Guizot a certainement amélioré, en certaines parties, la traduction du Jules Césœr par le Tourneur; je crois avoir apporté quelques améKorations à l'un et à l'auto de ces ouvrages. C'est là tout le mérite que je réclame, et j'ai l'espoir qu'il ne me sera pas refusé.

SCENE I.— RoHB. —A Stbbbt

Enter Flavius , Mårullus , and a Rabble of CitMKif s.

Flav, Hence I home, you idle créatures, get yott hemo ; Is this a holiday? Whatt know you not, Being mechanical, you ought not ^alk Upon a labouring day> without the siga Ofyour profession ? ^Speak^ whattradè art ^hofi?

1 Cit. Why, Sir, a carpenter.

JUfar. Where is thy leather apron, and thy rul^î What dost thou with thy best stppair^i oaî->- " - You, Sir; what trade are youî

2 Cit. Truly, Sir, in respect of a fine workmanT I am buty as you would say, a cobbler.

Mar. But what trade art thou ? Aqswef noie 4iff<)^i*

2 CU^ A \ni^i Sir» that I]Mpo l may vae.willtL a àa£fr conscience; which is, indeed. Sir, a mender of bad soals.

Mar^ Wba^ tirade» thp^ l»v^Vo 1 tbm «AU#hl9 kaaie, what trade?

JULES CÉSAR

SCÈNE L— CWB RVB DB ROBfb

Flatifs, Maeullus. Foule de Citoyem des boues classes»

Flav. — Hors d'ici I au logi», pwreflMiiK. que von» éles l regagnez vos maisons I Est-ce ai^ourd'hui féie? Qaoi l ne savez-vous pas qa'étant artisans» tous ne devez pas courir les rues un jour ouvrable, sans les marques de totre profjBssion?— Parle» toi : quel est ton métierT

Prem. cit. — Moi , mofuneur, charpentier*

Jfar. — Où est ton tablier de cuir et ta règle? que fais- tu ici dans tes plus beaux habits? YouSi que! est yotre métier?

Deux. eit.^En vérité , monsieur, par comparaison avec an habile oavrier» je ne suis, somme vons le diriei^ qu'un savetier.

Mar. — Quel est ton métier? — Réponds-moi immédiatement.

Deux. eU. — Un métier, monsieur, que je puis faire en toute sûreté de conscience; un rsyccommodeur de mauvaises semelles (i).

Mar. — - Quel méiiert maranë» «Nwvai» drdle , qnet métier t
164 JULILS CESAR. Agt I.

2 Cit. Nay» I beseech you. Sir» be not out with me : yet» if you be oui. Sir, I can mend yoo.

Mar, What meanest tboo by tbat? Mend me, thoa saucy fellowT

2 Cit. Why, Sir, cobble yoa.

Flav. Thoa art a cobbler, art thoa?

2 Cit. Troly, Sir, ail that I lire by is, with the awl : I meddle with no tradesman's matters, bat with awl. I am, indeed.

Sir, a sargeon to old shoes; when they are in great danger, I recover them. As proper men as ever trod upon neatsleather, hâve gone upon my handy-work.

Flav. But wherefore art not in thy shop to-day ? Why dost thou lead thèse men about the streets?

2 Cit. Truly, Sir, to wear out their shoes, to get myself into more work. But, indeed. Sir, we make holiday to see Gesar, and to rejoice in his triumph.

Mar. Wherefore rejoice? What conquest brings he home ? What tributaries follow him to Rome,. To grâce in captive bonds his chariot wheels? You blocks, you stones, you worse than sen-

seless things 7 o you hard hearts, you cruel men of Rome, Knew
you not Pompey? Many a time and oft Hâve you cUmb'd up to
walls and batilements, To towers and Windows, yea, to chimney-
top», Your infants in your arms, and tfaere bave sat The live-iong
day, with patient expectation, To see great Pompey pass the
streets of-Rome : And when you saw his chariot but appear, Hâve
you not made an universat shout, That Tyber trembled Under-
neath her baiiks To hear the replication of your sounds, Made in
her concave shores 7 v

And do you now put on your best attire ? And do you now cull
out a holiday î And do you now strew flowers in his way, That
cornes in triumph over Pompey's blood 7 Be gone I

Run to your bouses, fall upon your knees, Pray to the gods to
intermit the plague Tbat needs must light on this ingratitude.

SCÈKK I. JULES CÊSAK. 165

Deux. cit. — Je yoas en prie^ monsieur, ne soyez pas hors do
Tous-même avec moi (i). Si vous étiez hors d'une certaine chose,
je pourrais vous raccommoder.

Jfar. — Qu'entends-tu par là, me raccommoder, insolent ?

DetiX. cit. — Oui» monsieur, raccommoder votre chaussure.

Mar. — Tu es donc savetier ; l'es-tu?

Deux. eu. — Vraiment, monsieur, tout ce qui me fait vivre,
c'est mon alêne : je ne participe aux affaires de commerce

qu'avec mon alêne(3)« Je suii^en vérité chirurgien de vieux
souliers; quand ils sont dangereusement blessés, je les guéris (4);

et bien des gens , des plus qualifiés qui aient jamais mis sous leurs pieds cuir de bœuf, ont cheminé sur Tœuvre de ma main (5).

Flav. — Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique aujourd'hui? pourquoi mènes-tu tout ce monde courir dans les rues?

Deux, cit. — C'est, monsieur, pour leur faire user leurs souliers et me procurer de Touvrage ; mais, à parler sérieusement, nous chômons cette journée pour voir César, et en réjouissance de son triomphe.

Mar. — Vous réjouir! Quelles sont ses conquêtes? quels sont les peuples tributaires qui le suivent à Rome 7 quels captifs honorent son char de triomphe? Télés plus dures que la pierre , insensés, cœurs endurcis, sans souvenir, sans amour de Rome 1 n'avez-vous pas connu Pompée ? Combien de fois ne vous a-t-On pas vos dans les places publiques, sur les murs, sur les toits, jusque sur le faite des cheminées, tenant vos enfants dans vos bras, attendre avec patience des jours entiers pour voir le grand Pompée traverser les rues de Rome, et, à la seule vue de son char, pousser de telles acclamations, que le Tibre en tremblait au fond de ses eaux et de ses rives caverneuses I Et que faites-vous aujourd'hui ? Vous prenez vos plus beaux vêtements, et vous faites de ce jour un jour de fête; vous jetez des fleurs devant les pas de celui qui s'avance triomphant du sang de Pompée (6)1 Fuyez I courez à vos maisons ! tombez à genoux I priez les dieux de suspendre le terrible châlement d'une telle ingratitude t

166 JCLĬUS CESAR. ACT I.

Flav, Go, go^ good counlrymeoy and, for this fouit. Assemble ail the poor menof your sort; Draw them to Tyber banks, and

weep your tears Into the channelly till the lowest stream Do kiss
the most ezaited shores of ail. (Sammi Citizbhs.) See, whe'r theîr
basest métal be not moy'd ; They vanish tongne-tied in theîr guil-
tiness. Go you down that way towardi the Capitol ; This way will I
: Disrobe the images, If you do find them deck'd with cérémonies.

Mar. May we do so 7 Ton know it is the feast of Lupercal.

Flav. It is no matter ; let no images Be hung with Cesar's tro-
phies. l'U about, And drive away the vulgar from the streets : So
do you too where you perçoive them thick. Thèse growing fea-
thers pluck'd from Cesar's wiiig, Will make him fly an ordinary
pitch :

Who else would soar above the view of men. And keep us ail in
servile fearfulness, (Exeunt*)

SCENE II. — The same.— 'A public Plàgb

Enter, in Procession, with Music^ César; Anton y, for the course ;
CALVHVRmx, Portia, Decius, Cicero, Brutus, Cassius, and Casca,
a great Crowd following, among them

a SOOTHSAYER.

Ces, Calphurnia, —

Casea. Peace, ho ! César speaks. {Muiic ceasu.)

Ces, Calphurnia, —

Cal. Hère, my. lord.

Ces. Stand you directly in Antonius' way, When he doth run
bis course. « ^ Antonius*

Ant. César, my lord.

Ces. Forget not, in your speed, Antonius» To touch Calphur-
nia: for onr elders say, The barren touched in this holy chase,
Shake offf their steril curse.

Ant. I shall remember :

When César says, Do this» it is perform'd.

Ces. Set on; and leave ho ceremony out. (Uusic.)

SCkn II. JtJL«S GĚSAR. 167

Fiav. — Allez, allez, mes bons compatriotes, et, poui^ expier
votre faute, assemblez vos amis et surtout les pauvres deirotre
condition; rendes-youé aux bords du Tibre, pleurez, pleurez en-
semble; et qo6 ses eaux enflées de vos larmes coulent & pleins
bords 1 (lé Piuph lorl.j-^Voyet) Marutlus, si la trempe grossière
de leur Ame n'ieit pas émue; ils s'en vont, la langue enchaînée,
avec li oonicienee de leur faute. Vous, descendet cette rue qui
mène au Gapitole; moi, je vais suivre cette voie. Dépouillez les
statues, si vous les trouve! ornées comme aux jours de fdte*

Mar. —Gela est*il convenable? n'eitMîe pal aujourd'hui ta fête
des Luperoolest

Flav. •^N'importe : oe lusses sur aucune statue les trophées de
Gésar(7). Je vais parcourir ees quartiers, et chasser le peuple des
rues : faites*en de même' de totre côté, où vous le trouverez at-
troupe* Ces plumeè naissantes arrachées à l'ambition de Gésar le
maintiendront à li hauteur ordinaire de son vol : autrement, il

s'élèverait hors de la portée de nos regards, et nous tiendrait tous dans une servile terreur.

SCÈNE II. —Toujours à Rome-^Un Placé public*

Procès des Lupercales avec mnique. Gésar, Antoine, préparé pour la coupe, Galphurnia, PoBChLi Degius, GicÉRON, Brutus, GASSiusef Gàsga entrant avec une nombreuse de peuple dans laquelle se trouve un devin.

C^«.— Galphurnia!

Casea. —Holà! silence Gésar parle (S), {ta musique cesse.)

Ces. — Galphurnia I

Calph. — Me voici, monseigneur.

Ces. ^Ayez soin de vous tenir sur le passage d'Antoine, quand il fera sa course. Antoine I

Ant. — Gésar, mon seigneur.

C^«.— N'oubliez pas en courant de toucher Galphurnia. Nos anciens disaient que les femmes infécondes touchées dans cette course sacrée secouent le charme maudit qui les rendait stériles.

Ant.^Je m'en souviendrai. Quand Gésar a dit à Pâtes cela, c'est fait.

Ces. — Partez, et n'omettez aucune cérémonie. (Musique.)

168 JULIUS CESAR. Act I

Scène. César I

Ces. Ha I who callst

Ciuea. Bid eyery noise be stiU : *-Peace yet again.

{Mmic eetueê.)

Ces. Who is it in the press that calls on me? 1 hear a tongue, shriller than ail the mosaic» Cry, César ! — Speak; César is tuned to hear.

Sooth. Beware the ides of March.

Ces. Whatmanisthat?

Bru. A soothsayer bids you beware the ides of March.

Ces. Set him before me, let me see his face.

Cas. Fellowy corne from the throng : LooJc upon César.

Ces. What say'st thou to me now? Speak once again.

Sooth. Beware the ides of March.

Ces. He is a dreamer : let us leaFe him ; ---pass.

(Sennel. Exeunt ail buê Brutus and CàSSIUS.)

Cas. Will you go see the order of the course?

Bru. Not I.

Cas. I pray you, do.

Bru. I am not gamesome : I do lack some part Of that quick spirit that is in Antony. Let me not hinder, Cassius, your desires ; m leave you.

Cas. Brutus, I do observe you now of late : I haye not from your eyes that gentleness. And show of love — as I was wont to

hâve : You hear too stubborn and too strange a hand Over your friend that loves you.

Bru. Cassius, Be not deceiv'd : if I hâve veird my look, I tum the trouble of my countenance Merely upon myself. Vexed I am, Of late, with passions of some différence ; Conceptions only proper to myself, Which give some soil, perhaps, to my behaviours : But let not therefore my good friands be griev'd: (Among which number, Cassius, be you one) Nor construe any further my neglect, Thau that poor Brutus, with himself at war, Forgets the shows of love to other men.

SCÈNB II. JULES CËSAK. Ii9

le «fevln.— César!

Céi. — Holà! qui m'appelle?

Casca {s' adressant à ceux qui l'enffirannênt) . — Faites cesser le bruit. Silence, encore nue foisi {La musique cesse.)

Ces.— Qui est-ce qni dans la foule m'a appelé ainsi? J'entends une Yoix, plus perçante que le son des instruments, crier : César! Parle I César se tourne pour entendre.

Le devin.— Vrenés garde aux ides de mars!

Ces. —Quel est cet homme?

Brut. — Un deyin qui vous avertit de prendre garde aux ides de mars.

Ces. — Amenez-le devant moi, que je le voie en face.

Casca.— Mon ami, sors de la foule ; regarde César.

Ces. — Qu'as-tu à me dire maintenant ? répète encore.

Le devin. — Prends garde aux ides de mars !

Ces. — C'est un visionnaire. — Laissons-le : passons.

(Les Musiciens exécutent un air martial.) Tims sortent, excepté Brutus et Cassius.

Cass. — Voulez- vous aller voir Tordre de la course?

Brut. — Non pas moi.

Cass. — Je vous en prie , venez. -

Brut. — Je n'ai pas de goût pour les jeux. Il me manque quelque chose de Thumeur vive et enjouée d'Antoine. Mais vous, Cassius» suivez votre intention ; je vais vous laisser.

Cass. — Brutus, je vous observe depuis quelque temps. Je ne reçois plus de vous ces regards affables, ces marques d'affection que j'avais coutume de recevoir ; vous montrez trop d'éloignement et de roideur à votre ami qui vous chérit.

Brut. — Ne vous y trompez point, Cassius. Si mes regards sont voilés, c'est que je les tourne, troublés et confus, sur moi-même. Depuis quelque temps je suis tourmenté de passions contraires, de conceptions qui me sont personnelles. Il en résulte peut-être quelque altération dans mes manières. Mais que mes bons amis, et vous éte& de ce nombre , Cassius, n en soient point affectés ; qu'ils ne voient rien de plus dans ce changement, sinon que le pauvre Brutus, en guerre avec lui-même, oublie involontairement de donner aux autres des signes extérieurs de son amitié.

m JBltDS CESAR. ACf!.

Cas, Then, Brutus, I have much mistook your passion, By means whereof> this breast of mine hath buried though of great value» Worthy confidant. Tell me» good Brutus can you see your face?

Bru, No, Cassius : for the eye sees not itself, But by reflection^ by some other thing^

Cas. 'Tis just: _.

And it is very much lamented, Brutus) That you have no such mirrors as will turn Your hidden worthiness into your eye> That you might see your shadow. I have heard, Where many of the best respect in Rome, (Except immortal César) speaking of Brutus^ And groaning underneath this age's yoke, Have wished that noble Brutus had his eyes.

Bru. Into what dangers would you lead me, Cassius, That you would have me seek into myself For that which is not in me?

Cas. Therefore, good Brutus, be prepared to hear. And, since you know you cannot see yourself So well as by reflection, I, your glass, Will modestly discover to yourself That of yourself which you yet know not of. And be not jealous of me, gentle Brutus : Were I a common laughster, or did use To stale with ordinary oaths my love To every new protester; if you know That I do fawn on men, and hug them hard, And after scandalize them; or, if you know That I profess myself in banqueting To all the rout, then bold me dangerous.

{Flourish and shout.)

Bru. What means this shouting? I do fear, the people choose Caesar for their king.

Cas. Ay, do you fear it? .

Tben must I think you would not baye it so.

Bru. I would not, Gassius; yet I loye him well :— But wherefore do you bold me hère so long ! What is it that you would impart to me? If it be augbt toward tbe gênerai good,

Sgèitb II. JULES GÊSÂR. 171

Ca\$s* — Alors je me sais bien trompé > Brottis , sur votre souffrance intime ; et cette méprise a retenu ensevelies au fond de mon cœur des pensées d'un haut prix , de profondes méditations. Dites-moi » bon Brutnsy pouvei-vous voir votre propre visage?

Brut. — Non , Gassius ; car Fcsil ne pent se voir sans im antre corps qui le réfléchisse.

£7a«f.— C'est juste ; et Ton se plaint beaucoup , Brutus, que vous n'ayez pas de miroirs qui réfléchissent dans vos yeux votre excellence cachée, et qui vous rendent visible votre image. J*ai entendu plusieurs des citoyens de Rome les plus respectés, sauf rimmortel César, s'entretenir de vous» Brutus, et , gémissant sous le joug qui pèse sur cette funeste époque , souhaiter que le noble Brutus fit usage de ses yeux.

Brut. — Dans quels périls vondriez-vous m'entraîner, Cassius, en me pressant de chercher en mol-même ce qui n'y est pas?

Ca\$i* — Préparez-vous donc à m'écouter, Brutus; et, puisque vous ne pouvez jamais vous voir aussi bien que par la réflexion^ je vais vous servir de miroir, et vous montrer de vous-même ce que vous ne connaissez pas encore. Ne vous méfiez pas de moi ,

excellent Brutus. Si j'étais un plaisant de profession ; si je prodiguais au premier vena les serments d'une amitié banale ; si vous appreniez que je flatte en rampant, que je serre dans mes bras des citoyens que je déchire ensuite ; si vous veniez à savoir que dans les festins je prostitue mon amitié à la tourbe des convives 9 alors tenes»moi pour un homme dangereux.

[Acclamation.)

Brut.—QvLQ signifie cette acclamation? Je crains que le peuple ne choisisse César pour roi.

Coiê. —Vraiment I estKje que vous le craignez? Je dois donc penser que vous ne voudriez pas qu'il le fût.

Brut. — Je ne le voudrais pas, Cassins, et cependant je l'aime d'une amitié sincère. Mais pourquoi me retenez-vous si longtemps? que vottle&*vou8 me révéler? Si c'est quelque chose qui

Set honoar in one eye> and death i'ihe other. And I will look oo both indifferently : For, let the gods so speed me, as I love The name of honour more than I fear death.

Cas. I know that virtue to be in you, Brutus, As well as I do kaow your outward faveur. Well, honour is the subject of my slo-ry. — I cannot tell, what you and other men Think of this life; but, for my single self, I had as lief not be, as liye to be In awe of such a thing as I myself.

I was born free as César ; so were you : We both have fed as well; and we can both Endure the winter's cold, as well as he. For once, upon a raw and gusty day, The troubled Tyber chafing with her shores. César said to me, Dar'si ihauy Cassiui, nau) Leap in

with me into this angry flood, And swim to yonder point ? Upon the word, Accouter'd as I was, I plunged in.

And bade him foUow : so, indeed, he did, The torrent roar'd; and we did buffet it With lusty sinews; throwing it aside And stemming it with hearts of controversy. But, ère we could arrive the point propos'd. César cried, Help me, Cassius, or I «inÂ. I, as ^neas, our great ancestor, Did from the flames of Troy upon his shoulder The old Anchises bear, so, from the waves of Tyber Did I the tired César : And this man Is now become a god; and Cassius is A wretched créature, and must bend his body. If César carelessly but nod on him.

He had a fever when he was in Spain, And, when the fit was on him, I did mark How he did shake ; 'tis true, this god did shake : His coward lips did from their colour fly ; And that same eye, whose bend doth awe the world, Did lose its lustre : I did hear him groan : Ay, and that tongue of his, that bade the Romans

Scène II. JULES CÉSAR

tende au bien public, placez à mes yeux l'honneur d'un côté, la mort de l'autre (9), et je les regarderai tous les deux d'un œil ferme ;xary que les dieux me soient propices, comme il est vrai que j'aime ce que l'on nomme honneur plus que je ne crains la mort.

Cois, — Je sais aussi bien que ce courage est en votre âme,

Brutus, que je connais Theureuse expression de vos traits. Eh

bien, que l'honneur soit le sujet de mon discours. Je ne saurais dire ce que vous et d'autres pensent de cette vie : pour moi , j'aimerais autant ne pas .vivre que de vivre dans la crainte et le respect d'un être semblable à moi. Je suis né libre comme César; vous êtes né libre comme lui. Nous avons été nourris de la même manière : tous deux nous pouvons, aussi bien que lui, soutenir le froid de Thiver. Dans un jour d'orage et de bourrasque, où le Tibre agité s'irritait contre ses rives, César me dit : Oieï-tu, Casêius, t'élaneer avec moi dans ce courant furieux, et nager jusqu'à ce point là-bas? A ce seul mot, vêtu comme j*étais , je plonge dans le fleuve en le sommant de me suivre : en effet il me suit. Le torrent mugissait; nous le battions de nos mUscles nerveux, écartant ses eaux, et rompant

son cours avec des cœurs pleins d'émulation. Mais, avant que nous fussions parvenus au but marqué. César s'écria : Au secours, Cassius, ou je pérís / Moi, comme Ënée, notre grand ancêtre, porta le vieil Anchise sur ses épaules hors des flammes

de Troie , ainsi j'emportai César épuisé de fatigue hors des eaux du Tibre. Et cet homme aujourd'hui est devenu un dieu!

et Cassius n'est qu'une misérable créature! et il faut que son corps se courbe , si César lui fait négligemment un signe de tête I En Espagne , il eut la fièvre ; et, quand l'accès le prit, je remarquai combien il tremblait : rien de plus vrai , ce dieu tremblait I Ses lèvres craintives abandonnaient leurs couleurs, et ce même œil, dont le regard impose au monde, avait perdu son éclat. Je l'entendis gémir; oui vraiment I et cette langue qui ordonne aux Romains de noter ses paroles et de les écrire

174 JULIUS CESAR. ACf I.

Mark bim» and write bis speeches m their bookS)

Alas I it cried, Qive me some itink, 2 'tlMiM,

As a sick girL Ye godSi it dotb amaze me,

A man of sucha feeble temper should

So get the start of tbe majestic world,

And bear the pahn alone. {Shaut. Fhurish.)

Bru. Another gênerai shoutl I do belieye that thèse applauses are For some new honours that are heap'd on César.

Ûu. Why man, he dothbestride the narrow world, Like a Colossus; and we petty men Walk under bis bugle legs, and peep abool To find oiirselves dishonorable grares.

Men at some time are masters of their fotes r the £auU« dear Brutns, is noi in our stairs. Bat in ourseltes» that we are underlings. Brutufi and César : What shoold be in that César t Why should that name be som[ided more than yonrs f Write them together, y our» is as fair a name; Sound them^it doth become the mouth as wril; Weigh them» it is as heavy ; conjure them^ Brutus wiU start a spûrit as aaon as César» {SktMê.}

Now in the nam^s of ail the god» at onoe» Upon what méat doth this our César feed> That he is grown so> great? Age, thou art sliam^d I Rome> thou ha\$t lost the breed of noble blooés I When went tthere by an âge, sittce the gt eaA floed, But it was fam'd with more than with ooe nan) When could they say» till now> Ihat talk'd «f Aoibé^ That ber wide walks eneompass'd but one ataolf Now is it Rome indeed, and room enough, When there i&in it but ose osly man..

oht you and I have keard o«r fathers say». Tthere was a Brutus once, tbat would hâve bcook'd The etemal devil ta ke^ bis atate in Rome^ . As easily as a king.

Bru. That you do love me, I am nothing jeakm» : What yoiA wouldb wovk me to, i haye some aim: Ho w I have thought of this, and oC thèse tmnê, I al^tt rej&QUAt hecea&ei; ; for ^his presem»

ScÈNiS II. JULES CÉSAR. 175

dans leurs annales (lo) criait , comme une petite fille malade : Hélas! TUiniuê, ionne-ffïoi à boin i Dieoxl je suis ootttfondn de surprise qu* un homme si faible de tempérament laisse tà loin derrière lui ce monde m^jestaQux • et seul remporte la palme.

Brut ^ Encore une aoelamation T Sans doute eea applaudissements annoncent de neviveau homMors qu'on accumule sur la tête de César»

Cois* « ^ lion cher Dmtus , il enjambe comme un colosse cet étroit univers; et nous.» pygmées rampant entre ses pieds, inquiets, nous regardons de côté et d'autre pour trouver à la fin d'ignominieux tombeaux. Il est des temps où lea hopunes sont les maîtres de leurs destins. Si nous sommes dann cet état d'abaissement, la faute, cher Brutus, n'est pas dans notre étoile elle est en nous-mêmes. Brutus et César I Qu'y a*t*il donc dans ce mot. César? Pourquoi ferait*on résonner ce nom plus hiut que le vôtre? Écrivez-les tous les deux ; le vôtre est aussi beau; prononcez-les : il est aussi gracieux dans la bouche; pese^^es: il est d'un poids égal; employez-les pour une conjonction ; le nom de Brutus fera apparaître un esprit aussitôt que celui de César. (Traisièfne ae-ciafnation.) — Au nom de tous les diemxl de quels aliments se repatt donc César» pour être grandi à oe poiiiMl Siècle , tu es flétri ! Rome , tu as perdu la race des nobles cwors' Quel âge, depuis le grand déluge, ne s'est pas bonoiré d^pius d'un seul homme? Quand fut-il jamais dit, en parlant de Riuiæ que la vaste enceinte de ses murs ne renfermait qu'un mu] homme? Est-ce Rome en effet? la place n'y manque pas, puisqu'il ne s'y trouve qu'un seul homme (ii)^ Vous et moi , nous avons entendu dire i nos pères qu'il fut jadis un BruluSi qni eût aussi aisément souffert dans Rome 1q règne de féLMQei démon que celui d'un roi.

BruL — Je ne me défie point» Cassiua, de votre amitié. J'en» trevoisFentreprise où voui voulez m'amener. Ce que j'en pense» Que que je pense dcà \w^ présent, je veus en parkraî pdiss tard. Pour le moment, je désire « ^t jie vott9 le deinande au nom de

176 JULIUS CÆSAR. ACT I.

I would not so with love I might entreat you,

Be any further mov'd. What you have said,

I will consider ; what you have to say,

I will with patience hear : and find a time

forth to meet to hear, and answer, such high things.

Till then, my noble friend, chew upon this :

Brutus had rather be a villager,

Than to reputed himself a son of Rome

Under such hard conditions as this time

Is like to lay upon us.

Cas, I am glad, that my weak words have struck but thus much show of fire from Brutus. .

Re-enter Cæsar, and his Train,

Bru. The games are done, and Cæsar is returning. Cas. As they pass by, pluck Gasca by the sleeve; And he will, after his sour fashion, tell you What hath proceeded, worthy note, to-day.

Bru. I will do so: — But, look you, Gassius, The angry spot doth glow on Cæsar's brow. And all the rest look like a chidden train : Calphurnia's cheek is pale ; and Cicero Looks with such ferret and such fiery eyes. As we have seen him in the Capitol, Being crossed in conference by some senators. Cas. Gasca will tell us what the matter is. Ces. Antonius.

Ânt. César.

Ces. Let me bave men about me that are fat; Sleek-headed men, and such as sleep o' nights : Yond' Gassius bas a Ican and hungry look ; He thinks too much : such men are dangerous.

Ânt. Fear him not. César, he's not dangerous; He is a noble Roman, and well given.

Ces. 'Would he were fatter : — But I fear him not : Yet if my name were liable to fear, I do not know the man I should avoid So soon as that spare Gassius. He reads much ; He is a great observer, and he looks

ScJfifE IL JULES CESAR. 177

ramitiéy de n'être pas pressé davantage. Ce que vous m*avcz <iit> j'y réfléchirai; ce qne vous avez à me dire encore, je l'écouterai avec patience : je trouverai un moment propice pour écouter, et répondre sur ces grandes choses. Jusque-là, mon noble ami, méditez bien sur ceci : Brutus aimerait mieux être un simple villageois qne de se compter pour un enfant de Rome , aux dures conditions que ce temps doit probablement nous imposer.

Cois.^Je suis aise que mes faibles paroles aient au moins fait jaillir cette étincelle de l'âme de Brutus.

CÉSAE et son Cortège rentrent, J9ml.— Les jeux sont terminés : César revient.

CdM.— Quand ils seront près de nous, tirez Casca par la mauche de sa robe ; il vous racontera, avec sa manière bourrue» tout ce qui s'est passé de remarquable dans ce jour.

l^rul.— Je le ferai.— Mais regardez, Cassius ; le signe de la colère brille enflammé sur le sourcil de César , et son cortège a Tair d'une foule de suivants réprimandés. Les joues de Calphurnia sont pâles. Cicéron, avec ses yeux vifs et ardents (12), paraît contrarié , comme cela lui arrive auCapitole, lorsque dans les débats il est contredit par quelques sénateurs.

Ca««.— Casca nous dira de quoi il s'agit.

Ces. — Antoine I

^nl.— César I

Cêê. — Que j'aie autour de moi des hommes gras , à la face luisante, et qui dorment les nuits. Ce Cassius, que tu vois làbas, a un visage maigre et famélique ; il pense trop. De tels hommes sont dangereux.

^nl.— Ne le crains point, César ; il n'est pas dangereux: c'est un noble Romain , et bien intentionné.

Ces. '—Je le voudrais plus gras; mais je ne le crains point. Cependant, si celui dont le nom est César pouvait éprouver <]Luelque crainte, je ne connais point d'homme que je voulusse éviter plus volontiers que ce maigre Cassius. 11 lit beaucoup ; il est grand observateur, et voit clairement à travers les actions

178 JULIUS CBSAR. ACT I.

Quite through the deeds of men : he loves no i^ys, As thou dost, Antony; he hears no mosie: Seldom he smiles ; and smiles in snch a sort. As if he mock'd himself, and scorn'd hiaspirit That could be mov'd to smile at any thing* Such men as he, be never at

heart'a eae» "Whiles they behold a greater than themaelvea;
And therefore are they very dangerous.

I rather tell thee what is to be fear'd, Than what I fear, for always I am César. Corne on my right hand, for this ear is deaf^
And tell me truly what thou think'st of him.

(Exeunt Cesar and kit Train. Casgà stays behind.) Coica, You pull'd me by the cloak; Would you speak with me?

Uni. Ay, Casca; tell us whathath chanc'd to-day, That César looks so sad.

Casea. Why you were with him, were you not? Bru. I should not then ask Casca what had chmc'd. Cana, Why, there was a crown olSer'd him: and, being offer'd him, he pat it by with the back of his band, thus; and then the people fell a shouting.

Bru. What was the second noise fort Casca. Why, for that too.

Cat. They shouted thrice ; What was the last cry for? Casca. Why, for that too.

Bru. Was the crown ofiFer'd him thrice? Casca. Ay, marry, was't ; and he put it by thrice : eyery time gentler than the other; and at every putting by, mine honest neighbours shouted.

Cas. Who offered him the crown?

Casca. Why, Antony.

Bru. Tell us the manner of it, gentle Casca. Casea. I can as well be hanged, as tell the manner of it : it was mère foolery. I did not mark it. I saw Mark Antony offer him a crown ;— yet 'twas not a crown neither, 'twas one of these coronets;— >and, as I told you,

he put it by once : but, for ail that, to my thmkîng, he would fain hâve had it. Then hc offered it to him again; then he put it by again : but, to my thinking, he was very ioatb to lay his fingers off it. .^nd tiien he

ScÈNB II. JULES CfîSAR. 179

des hommes. Il n'a pas» comme toi» le goût des spectacles» Antoine ; on ne le voit point écouter de musique. Il sourit rare* ment, et sourit de telle sorte qu'^l a Talr de se moquer da lui-même» et ôe mépriser son e^rit qui peut être porté à sourire de quelque chose. De tels hommes, tant qu'ils es roient un autre plus éleyé qu'eux-mêmes» n'ont jamais le eœur à l'aise; et voilà ce qui les rend si dangereux. Je te dis ce qui est à craindre plutôt que ce que je crains; car je suis toujours César, Passe à ma droite : cette oreille est dure ; et dis-moi franchemeui ce que tu penses de lui.

(CÉSAR sort av\$e sa Suite. Casca demêwrê en arrière.)

Casea. — Vous m'avez retautparma robe. Voudrfex^vons me parler?

Brut, — Oui^ Casca; dites-nous» que s'est-il donc passé aujourd'hui , que César a l'air si sombre ?

Casca. — Mais vous étiez à sa suite. N'y kiez-vous past

Bruï. — Je ne demand«-ais pas dors à Casca ce qui s*es(passe*

Casca. ^Eh bien I on hri a offert une couronne; et» quand on la lui a offerte. Il l'a repoossée aiiisi du revers de la main : alors le peuple a fait une acclamation.

Brut.-^ Et le second cri» quelle en était la cause?

Casca. — La même.

Cass. — Il y a eu trois acclamations. Pourquoi la dernière ?

Casca. — Pour la même raison.

Brut. — Est-ce que la couronne lui a été offerte trois fois?

CcMca. — Sans doute; et trois fois il Ta repoussée , mais chaque fois plus doucement que la précédente. A chacun de se^ refus» mes honnêtes voisins poussaient des acclamations.

Cass, -^ Qui lui offrait la couronne ?

Casca. — Antoine.

Brut. — Dites-nous de quelle manière» cher Casca.

Casca.^Qvteje sois pendu s! je puis vous le dire! C'était pure bouffonnerie ; je n'y ai pas fait attention. J'ai vn ifarc Antoine lui offrir une couronne .'encore o'était-ce pasieutàCpiit une couronne; c'était une de ces petites couronnes (i 3), — vous savez I et , comme je vous le disais , il Ta repoussée une fols ; mais malgré cela, à mon avis, il n'aufa^t pas été fâché ée la pkrendrc Anioiae la loi «Are eneere ; il te met encore de coté ; naaitf» ddiis «a pensée^ U avait de la peine à en détacher ses

1«) JULIUS GBSAR. Act !.

offered it the third time ; he pnt it the third time by : and still, as he refused it, the rabblement hooted, and clapped their chap-ped hands, and threw up their sweaty night-caps, and uttered such a deal of stinking breath because César refused the crown, that it had almost choked César ; for he swooned, and fell down

at it : And for mine own part I durst not laugh, for fear of opening my lips, and receiving the bad air.

Cas. But soft, I pray you : What I did César swoon?

Ccuca, He fell down in the market-place, and foamed at mouth, and was speechless.

Bru. 'Tis yery like : he hath the falling-sickness.

Cas. No, César hath it not ; but you, and I, And honest Casca, \\e hâve the failing-sicknéss.

Casea. I know not what you mean by that; but, I am sure, César fell down. 11 the tag-rag people did not clap hioi, and hiss him, according as he pleased, and displeased them, as they use to do the players in the théâtre, I am no true man.

Bru. What said he, when he came unto himself ?

Casea» Marry, before he fell down, when he perceiv'd the common herd was glad he refused the crown, he plucked me ope bis doublet, and offered them his throat to eut. — An I had been a man of any occupation, if I would not hâve taken him at a Word, I would I might go to hell among the rognés : — and so he fell. When he came to himself again, he said. If he had donc, or said, any thing amiss, he desired their worships to think it was his infirmity. Three or four wenches, where I stood, cried, Alas, good soûl! — and forgave him withall their hearts : But there's no heed to be taken of them ; if César had stabbed their mothers, they would hâve done no less.

Bru. And afler that, he came, thus sad, away?

Casea. Ay.

Cas. Did Cicero say any thing?

Casea. Ay, he spoke Greek.

Cas. To what effectt

Casea. Nay. an I tell you that, Dl ne'er look you i'the face again
: But those that understood him smiled at one another,

ScèifBII. JULES GËSAB. 181

doigts, fille lui est présentée une troinème fois : il la repousse de nouveau ; et, à chacun de ces refus , la populace jetait des cris de joie ; ils applaudissaient de leurs mains gercées ; ils faisaient voler leurs bonnets de nuit trempés de sueur ; et, parce que César refusait la couronne , ils exhalaient en si grande quantité leurs férides haleines , que César en a été presque suffoqué : il s'est évanoui y il est tombé. Pour moi, je n'osais pas rire, de crainte, en ouvrant la bouche, de recevoir le mauvais air.

Cass, — Un moment, je vous prie. Quoi I César s'est évanoui !

Casea, — Il est tombé au milieu de la place publique, la bouche écumante, et sans voix.

^rul. — Cela n'est point surprenant : il tombe du haut mal.

Cass. — Non, ce n'est point César; c'est vous, c'est moi et l'honnête Casca , qui tombons du haut mal.

Casca. — Je ne sais ce que vous entendez par là ; mais il est certain que César est tombé. Si cette canaille déguenillée ne Ta pas applaudi et sifflé, selon que sa conduite lui plaisait ou déplaisait , comme elle en use avec les acteurs sur le théâtre , je ne suis pas un homme vrai.

I[^]ni[^]. — Qu'a-t-il dit en revenant à lui?

Casca, — Eh vraiment, avant sa chute, quand il a vu ce ramas de peuple se réjouir de ce qu'il refusait la couronne, il vous a ouvert sa robe, et leur a offert sa gorge à couper. Que n'étais-je un de ces ouvriers I si je ne l'avais pris au mot, je veux aller en enfer avec les scélérats (i4) I et alors il est tombé. Lorsqu'il eut repris connaissance, il dit que, s'il avait fait ou dit quelque chose de déplacé, il priait les honorables assistants de l'attribuer à son infirmité. Là-dessus, trois ou quatre créatures autour de moi se sont écriées : Hélas! la bonne àmel Elles lui ont pardonné de tout leur cœur ; mais il n'y a pas à y faire grande attention. César eût égorgé leurs mères , qu'elles n'en auraient pas fait moins.

Brut, — Et c'est après cela qu'il s'est retiré si triste?

Casea, — Oui.

C(us, — Cicéron a-t-il dit quelque chose?

Casca, — Oui ; il a parlé grec.

Cass, — Dans quel dessein ?

Casca. ^Qixe je ne vous regarde] amais en face (i5) si je puis vous le dire ! Ceux qui l'ont compris souriaient l'un à l'autre en

182 JULIUS CBSAK. Agt I.

•nd shook their heads ; but, for mine o\td part, it was Greek to me. I could tell yoa more news too : Marullos and Flavius, for pulling scarfs off Cesar's images, are pat to silence. Pare you well. There was more foolerj yet, if I coold remember it.

Cm. Will you sop with me to«night, Gasca?

Coêca, No, I am promised forth«

Cas. Will you dine with me to-morrow?

Casca. Ay, if I be alive, and your mind hold, and your dinner worth eating.

Cat. Good: I will expect you.

Coica. Do so : Farewell, both. (Eût it Gasga.)

Bru. What a blant fellow is thts grown to be? He was quick mettle, when he went to school.

C(u. So is he now in exécution Of an y boid or noble enterprise, However he puis on this tardy form.

This rudeness is a sauce to bis good wit, Which gives mon stomach to digest bis words With better appetite.

Bru, And so it is. For this time I will leare you: To-morrow if you please to speak with me, ; I will corne home to you; or', if you will, Corne home with me, and 1 will wait for you.

Cas, 1 will do so : — tili then, think of the world.

{ExU fiautUS.) Welly firutus, thou art noble; y et, I see Thy honourable métal may be wrought From that it is dispos'd : Therefore 'tis meet That noble minds keep ever with their likes : For who so firm, that cannot be sedtic'd ? César doth bear me hard; but he loves Brutus: If 1 were Brutus now, and he were Cassius, He should not humour me. I will this night, In several hands, in at the Windows throw, As if they came from several citizens, Writings ail tending to the great opinion That Rome holds of bis name; wherein obscurely Cesar's ambition shall be glanced at :

And, af ter this, lot César seat him sure ; For we will shake him, or worse days endure. (Exil.)

SCÈWB IL JULES GËSAR. 183

secoaant la tête; mais c'était vraiment du grec pour moi. Je pourrais vous dire encore quelques nouvelles. Flavius et Maru-Uus, pour avoir enlevé les écharpes qui ornaient les statues de César» sont réduits au silence. Adieu : il y a encore d'autres sottises , si je pouvais m'en souvenir.

Ca««. — Youlez-Yous souper avec moi ce soir, Cascaî

{7a«ca. — Non; j'ai promis ailleurs.

C(us, — ^Demain voulez- vous que nous dînions ensemble?

Casea. -^Ou\, si je suis vivant, si vous ne changez pas d'avis, et si votre dîner vaut la peine d'être mangé.

Cass,-^Je TOUS attendrai.

Casca. — Attendez-moi. Adieu tous deux. (Jl i&ri.)

Brut. — Quel homme épais et lourd les années ont fait de lui ! Quand il allait à l'école, son esprit paraissait plein de vivacité.

Ca\$\$\$. — Malgré l'écorce grossière dont il s'enveloppe, s'il s'agit d'exécuter une noble et généreuse entreprise, il est encore le même. Cette rudesse sert d'assaisonnement à son esprit y elle réveille le goût, et fait digérer ses paroles avec plus d'appétit.

Brut. — Cela est vrai. Je vais vous quitter. Demain, s'il vous plaît de me parler, j'irai vous trouver chez vous ; ou si vous aimez mieux venir chez moi , je vous y attendrai.

Ca\$. —Volontiers ; j'irai. D'ici là songez à l'univers I (Brutus \$ort,) — Va, Brutus, tu es généreux; cependant, je le vois, le noble métal dont tu es formé peut être travaillé dans un sens contraire à ton penchant naturel. D'après cela, il convient que les nobles esprits s'associent toujours avec leurs semblables : car quel est l'homme si ferme qui ne puisse être séduit? César me supporte avec peine; mais il aime Brutus. Si j'étais Brutus aujourd'hui, et que Brutus fût Cassius , César ne parviendrait pas à amollir mon caractère. Je veux, cette nuit, jeter sur les fenêtres de Brutus des billets de mains différentes, comme venant de divers citoyens , et exprimant tous la haute opinion que les Romains ont de lui : tous renfermeront quelque allusion à l'ambition de César. Après cela , que César se tienne ferme ; car nous le renverserons , ou il nous reste à endurer de plus mauvais jours (i6). (Il sort.)

18* JULIUS CESAR. Act I.

SCENE III.— The same.— A Stecet

tkunder and Lighlning. Enter, fram opposite sidêê, Casca, toith his iword drawn, and Cicero.

Cte. Good even, Casca : Brought you César home? Why are you breathless? and why stare you so?

Casea. Are you not mov*d, when ail the sway of earth Shakes, like a thing unfirm ? o Cicero, I hâve seen tempests, when the scolding winds Haveriv'd the knotty oaks; and I haye seen The ambitious oc.ean swell, and rage, and foam, To be exalted with

the threat'ning clouds : But never till to-night, never till now, Did I go through a tempest-dropping fire. Either there is a civil strife in heaven. Or else the world, too saucy with the gods, Incenses them to send destruction.

Cie. Why, saw you any thing more wonderful?

Casea. A common slave (you know him well by sight) Held up his left hand, which did flame, and bum Like twenty torches join'd ; and yet his hand, Not sensible of fire, remain'd unscorch'd. Beside Sy (I have not since put up my sword) Against the Capitol I met a lion, Who glar'd upon me, and went surly by, Without annoying me : And there were drawn Upon a heap a hundred ghastly women, Transformed with their fear; who swore they saw Men, ail in fire, walk up and down the streets. And yesterday, the bird of night did sit, Even at noon-day, upon the market-place, Hooting, and shrieking. When these prodigies Do so conjointly meet, let not men say These are their reasons, — They are natural; For, I believe, they are portentous things Unto the climate that they point upon.

Cic. Indeed, it is a strange-disposed time : But men may construe things after their fashion, Clean from the purpose of the things themselves. Comes César to the Capitol to morrow?

Act IV. JULIUS CÉSAR. 185

SCENE III.— Toujours a Rome.— Une Rue.

{Tonnerre et Éclairs.) Gasca , tée à la main, s'avance et
côté, et Cicéron de l'autre.

Cieér. — Bonsoir, Gasca, ayez-Toas reconduit César à sa demeure? Pourquoi êtes-TOus ainsi hors d'haleine? pourquoi ces regards effarés?

Casca. — N'êtes-Tous pas ému quand toute la masse de la terre chancelle comme une machine mal assurée? o CicéronI j'ai vu dès tempêtes où les vents déchaînés fendaient les chênes nouveaux; j'ai vu Tambitieux Océan s'enfler , s'irriter , écumer, et s'élever jusqu'aux nues menaçantes : mais jamais, avant cette nuit, jamais, jusqu'à cette heure, je ne marchai à travers une tempête qui yerse une pluie de feu. Une guerre civile est dans le ciel, ou bien le monde, trop insolent envers les dieux, excite leur colère à lui envoyer la destruction.

Cieér. — Quoi ! ayez- vous vu quelque chose déplus étrange.

Casca. — Un esclave public (vous le connaissez bien de vue] a levé sa main gauche, qui s'est enflammée et a brûlé avec l'éclat de vingt torches réunies ; et cependant sa main, insensible au feu, est restée sans ia moindre brûlure. Outre cela (et depuis ce moment je n'ai pas remis mon épée dans le fourreau), j'ai rencontré près du C apitoie un lion qui a fixé sur moi ses yeux étincelants, et a passé d'un air farouche sans m'inquiéter. Là s'étaient rassemblées une centaine de femmes semblables à des spectres, et défigurées par la peur. Elles juraient qu'elles avaient vu des hommes tout en feu aller et venir dans les rues; et hier l'oiseau de la nuit s'est perché, en plein midi , sur la place publique, poussant des cris aigus et sinistres. Quand de tels prodiges surviennent conjointement , qu'on ne dise pas : En voici les causes; — elles sont naturelles! car je crois que ce sont des présages menaçants pour le pays , qu'ils désignent.

Cicér. — Il est vrai , ce temps-ci nous prépare d'étranges événements ; mais les hommes interprètent tout d'après leurs propres idées, et dans un sens peut-être différent de celui qu'ont les choses elles-mêmes. César vient-il demain au Capitole ?

Casea» He doth; for he did bid Antonius Send Word to you he would be there to-morrow.

de» Good night theo, Gasca : this disturbed sky Is not to walk in..

Casca. Farewell, Gicero. {Exit Gigerio.}

Enter Cassius.

Cas. Who's there î

Casea. A Roman.

Cas. Gasca, by your voice.

CcLsea. Your ear is good. Cassius, what night is this I

Cas. A very pleasing night to honest men.

Casea Who ever knew the heavens menace so.

Cas. Those, that have known the earth so full of faults. For my part, I have walk*d about the streets, Submitting me unto the perilous night; And thus unbraced, Gasca, as you, see.

Hâve bar'd my bosom to the thunder-stone : And, when the cross blue iightning seem'd to open The breast of heaven, I did présent myself Even in the aim and very flash of it.

Casea. But wherefore did you so much tempt the heavens ? It is the part of men to fear and tremble, When the most mighty

gods, by tokens, send Such dreadful heralds to astonish us.

Cas. You are dull» Gasca; and those sparks of life That should be in a Roman, you do want, Or else you use not : You look pale, and gaze, And put on fear, and cast yourself in wonder, To see the strange impatience of the heavens : But if you would consider the true cause, Why ail thèse fires, why ail thèse gliding ghosts, Why birds, and beasts, from quality and kind ; Why old men fools, and children calculate ; Why ail thèse things change, from their ordinance, Their natures and pre-formed faculties, To monstrous quality — why, you shall find, That heaven hath infus'd them with thèse spirits, To make them instruments of fear and warning, Unto some monstrous state. Now could I ^ Gasca,

Scène m. JULBS CÉSAR

Casca. — Il y Tient; car il a chargé Antioie de vous faire savoir qu'il y serait demain.

Cicér. — Bonne nuit donc, Casca; le ciel troublé nMnvite pas à se promener dehors»

Ca\$ea. — Adieu , Cicéron. (Cic tRO!f t&rt.)

(Cassius ^trê.)

Casê.^ Qui est là T

Casea, — Un Romain.

Cass. — C'est la voix de Casca.

Casca, ^ Votre oreille est bonne , Cassius. Quelle nuit que celle-ci!

Ca\$. — Une nuit fort agréable pour les honnêtes gens.

Ciuea — Qui a jamais vu les cieux si menaçants?

Cass. — Ceux qui ont vu le monde si plein de crimes. Pour moi, je me suis promené dans les rues, exposé à cette nuit périlleuse. Mes vêtements ouverts, comme tu le vois, Casca J'ai présenté ma poitrine nue aux coups du tonnerre (17); et, lorsque le sillon azuré de l'éclair semblait ouvrir le sein du ciel, je m'offrais dans la direction du trait enflammé.

Casea. — Mais pourquoi tentiez -vous ainsi les cieux irrités ? C'est aux hommes à craindre et à frémir quand les dieux tout-puissants se manifestent par de tels signes, et nous envoient ces terribles hérauts pour nous frapper d'épouvante.

Cass. — Vous êtes \eai à comprendre, Casca; ces étincelles de vie qui devraient se trouver dans un Romain > vous ne les avez pas, ou vous n'en faites pas usage. Vous paraissez interdît et saisi de frayeur , vous vous émerveillez en voyant cette étrange colère des cieux; mais, si vous vouliez en considérer la vraie cause , et rechercher pourquoi ces feux , ces spectres glissant daas l'ombre; poiirquoi ces oiseaux , ces animaux qu'abandonnent Tinstinct et les qualités de leur espèce; pourquoi ces vieillards qui s'ébattent (iS), ces enfants qui prophétisent ; pourquoi , sortant de leur ordre naturel , de leurs facultés préordopoées; pourquoi enfin toutes ces choses prennent des qualités monstrueuses : alors vous concevriez que le ciel ne leur infuse ces nouveaux instincts que pour en faire des instruments de terreur, et nous avertir de

quelque monstrueux changement dans l'État* Maintenant, Cas-
ca, je pourrais vous

188 JLLIUS CESAR. Act I.

Name to thee a man most like this dreadinl night;

That IhunderSy lightens, opens graves, aod roars

As doth the lion in the Capitol :

A man no mightier than thyself, or me.

In Personal action ; y et prodigioos grown.

And fearful, as thèse strange éruptions are.

Ccuca. 'Tis César that you mean : Ts it not, Cassius?

Cas. Let it be who it is : for Romans now Hâve thewes and
limbs like to their ancestors; But, woe the whilel oar fathers'
minds are dead. And we are govem'd with our mothers' spîrits;
Our yoke and sufferance show us womanish.

C<uca, Indeed, they say, the senators to-morrow Mean to es-
tablish César as a king :

And he shall wear his crown, by sea and land. In every place,
save hère in Italy.

C(u. I know where I will wear this dagger then ; Cassius from
bondage will deliver Cassius : Tberein, ye gods, you make the
weak most strong; Therein, ye gods, you tyrants do defeat : Nor
stony tower, nor walls of beaten brass, Nor airless dungeon, nor
strong links of iron, Can be retentive to the strength of spirit; But
life, being weary of thèse wordly bars, Never iacks power to dis-

miss itself. If I know this, know ail the world besîdes, That part of
tyranny that I do bear, I can shake ofifat pleasure.

Casea. So cani; So every bondman in his own hand bears The
power to cancel his captivity.

Cas, And why should César be a tyrant then? Poor man ! I
know he would not be a wolf, But that he sees the Romans are
but sheep : He were no Uon, were not Romans hinds. Those that
with haste will make a mighty fire, Begin it with weak straws :
What trash is Rome, What rubbish, and what ofifal, when it
serves For the base matter to illumina te So vile a thing as César I
But, o grief!

ScÈNB I[f. JILÈS CÈSAR. 189

nommer un homme semblable à cette effrayante nuit qui
tonne, foudroie 9 ouvre les tombeaux et rugit comme le lion dans
le Capitole ; un homme qui par sa force personnelle n'est pas plus
puissant que vous ou moi , et qui cependant est devenu prodi-
gieux et terrible comme ces étranges apparitions.

C<uea. ^ (jeBi de César que voua parlez, n'est-ce pas, Gassius?

Cois. — Qui que ce soit , n'importe. Les Romains d'aujourd'hui
ont des bras nerveux et des membres solides comme

leurs ancêtres; mais, malheur sur notre temps! les âmes de
nos pères sont mortes , et nous sommes gouverués par Tesprit de
nos mères; notre joug et notre patience à le souffrir nous
montrent efféminés.

(kuea. — En effet, on prétend que demain les sénateurs se pro-
posent d'établir César pour roi ; il portera la couronne , sur mer,

sur terre , partout : excepté ici en Italie (19).

Cass, — Alors je sais où je porterai ce poignard. Gassius délivrera Gassius d'esclavage. C'est là, grands dieux, que vous placez la force du faible; c'est là, grands dieux, ce qui prive les tyrans de leur proie. Ni les tours de pierre, ni les murailles de bronze battu , ni les donjons privés d'air , ni les forts liens de fer, ne peuvent enchaîner la force de râme(30). La vie fatiguée de ces entraves terrestres ne manque jamais du pouvoir de se mettre en liberté. Si je sais cela, que tout le monde sache que cette part de tyrannie que je supporte, je puis à mon gré la secouer loin de moi.

Ccuca. — Je le puis aussi : tout captif porte dans sa main le pouvoir d'anéantir sa servitude.

Casê. — Et pourquoi donc César serait-il un tyran? Pauvre homme! je le sais; il ne serait pas loup, s'il ne voyait que les Romains sont des brebis; il ne serait pas lion, si les Romains n'étaient des biches. Ceux qui veulent faire en un instant un grand feu commencent à l'allumer avec de faibles brins de paille. Quel ramas de débris et de souillures doit être Rome, pour fournir le vil aliment à la flamme qui illumine un être aussi misérable que César ! Mais, 6 douleur! où m'as-tu con-

190 JULIUS CESAR. AcT L

Where hast thou led me f I, perhaps, speak thw Before a williag boDdman; thea I know My answer mustbe made: But I am arm'd. And dangers are to me indiffèrent.

Casea, You speak to Gasca; and to such a man, That is no fleeing (ell-tale. Hold my hand : Be factions for redress of ail thèse

griefs ; And I will set this foot of mine as far, As who goes farthest.

Cas, Tliere's a bargain made.

Now know you, Casea, I hâve mov'd already Some certain of the noblest-minded Romans^ To undergo wîth me an enterprise Of honourable dangerous conséquence ; And I do know, by this, they stay for me In Pompey's porch : for now, this fearfiil night There is no stir or walking in the streets ; And the complexion of the élément, Is favour'd like the work we hâve in hand, Most bk)ody, fiery, and most terrible.

Enter Cinna.

Çotea. Stand close awhile, for hère comes one ni hasta.

€«u, *^B Cinna, I do know bim foy bis gait ; He is a friend. — Cinna, where hafte yoHSo?

On. To find out you : Who's thatt Metellus Cimber?

€a». No, it is Casea; one încorporatc To our atlemps. Am I not staîd for, Cinna ?

Cin. I « glad on't. What a fear<ul night is this î There's two or three of us haye scen strange sighte.

Cas, Am I not staid for, Cinna ? Tell me.

Cin. Yes, You are. o Cassins, if you could but win The iMble Brutus to our party

Cas, Be you content : Good Cinna, take this paper« And look you lay it in the pra^or's chair, Where Brutus may but iiod it ; aad thrtw thû !bi at J»s window : set this up with wax Upott old

Brutus' .statue : ail this done, R^Miir to Ponai^y's porch, where you sbail find «s. Are Deàm Bmtus aad Treboaius thore ?

Sgèhb III. JULES CÉSAR. 191

duit? Je parle peut-être devant un esclave folontaire ; et alors je sais que j'aurai à en répondre. Mais je suis armé , et les dangers me sont indifférents.

Casea. ^Yous parlez à Gasca > à on homme quin'est point un impudent faiseur de rapports. Prenez ma main I formez un parti pour redresser tous ces grie£s : je poserai 'mon pied aussi avant que celui qui ira le plus loin.

Ca\$. ^ C'est un traité fait. Apprenez maintenant , Gasca , que j'ai déjà disposé quelques Âmes des plus nobles de Rome à tenter une entreprise pleine de danger et d'honneur. Je le sais, ils m'attendent sous le portique de Pompée ; car, dans cette épouvantable nuit, on ne peut ni sortir ni marcher dans les rues. L'aspect des éléments, comme l'œuvre que nos mams préparent , est sanglant ^ enflammé , terrîMe.

(CiNNA entre,)

Catea. — Tenons-nous un moment à l'écart ; quelqu'un vient en grande hâte.

Cmm. — C'est Cinna, je le reconnus à Isa démarche ; c'est un ami. Cinna, où courez-vous ainsi Y

Cinna. — Vous chercher. Qui est là?Metellus Cimber?

Casi. --Non y c'est Casca, un Romain qui s'associe à notre entreprise. Ne suis-je pas attendu, Cinnaf

Cinna. — J'en suis bien aise. Quelle affreuse nuit! deux ou trois d'entre nous ont vu d'étranges visions.

Coëi. — Dites-moi, Cinna, ne saïs-je pas attendut

Cifttia.— Oui« vous l'êtes» o CasAus, si vous pouviez seulement gagner à notre parti le noble Brutu&l

Caes, — Soyez content, bon Cinna : prenez ce papier, ayez soin de le placer dans la chaire du préleur » de faço» que Brutus puisse l'y trouver; jetez celui-ci sur sa fenêtre; fixez cet autre avec de la cire à la statue de Fancien Br«tas« Cela fait 9 rendez- vous au porche de Pompée, où vous nous trovverez tous. Decius Bm- tus et Trebonius y sont^ilst

192 J l Lit S CESaft. ACT II.

Cin. Ali but Metellos Cimber; and he s gODE To seek you at your bouse. Well, I will bie. And so bestow thèse papers as you bade me.

Cas, That doue, repair to Pompey's théâtre. {Exii GuriiA.] Corne, Casca, you and I will, yet, ère day, See Brutos at bis bouse : tbree parts of bim Is oursalready; and tbe man entire, Upon the next encounter, yields bim ours.

Casea. Ob I be sits bigb in ail tbe people's bearts : And tbaty which would appear offence in us, His countenance, like ricbest alchymy, Will change to virtue and to wortbiness.

Cas. Him, and bis worth, and our great need of bim, You have right well conceited. Let us go. For it is after midnight; and, ère day, We will awake bim, and be sure of him. [Exeuni.]

SCENE 1.— The sam£.--Brutus* Orghard

Enter Erutus.

Bru. What, Lucius! bol— I cannoty by the progress of the stars, Give guess how near to day.— Lucius, I say! — I would it were my fault to sleep so soundly. — When, Lucius, wben? awake, I say : What, Lucius I

Enter Lucius.

Luc. Caird you, my lord?

Bru. Cet me a taper in my study, Lucius : When it is Ughted, coine and call me bere. Luc. I will, my lord. (Exit.)

Bru. It musibe by bis deatb: and, for my part.

ScÈm I. JULES GËSÀR. 193

Ctnna. ^ Tous, excepté Metellus Gimber, et il est allé vous chercher chez tous. Allons, je vais me hAter, et disposer ces papiers comme vous me l'avez prescrit.

Cast. — Gela fait, revenez au Théâtre de Pompée* (Ginnâ <orl.) — Venez, Gasca, nous irons, avant le jour, voir Bratus dans sa demeure. Il est déjà gagné aux trois quarts : encore un effort ; et l'homme tout entier est à nous.

Ca«ea.— Oh ! Brutns est placé bien haut dans le cœur du peuple. Ge qui en nous paraîtrait un crime , sa coopération , comme la plus puissante alchimie » le transformera en mérite et en vertu.

Coêê. — Vous avez une juste idée de Brutus, de son prix, et du besoin que nous avons de lui. Marchons ; car il est plus de minuit ; et avant le jour nous irons réveiller et nous assurer de lui. (l?i iOfienU)

ACTE IL

SGÈNE I. — RoMB. — Les Vergers de Bmutus.

Brutus tnire.

Brut, — Holà, Luciusl •— Je ne puis, par l'élévation des étoiles, juger si le jour est encore loin. — Luciusl Eh bien I — Je voudrais que ce fût mon défaut de dormir aussi profondément.— Allons, Lucius, allons ! éveille-toi , tedis-je; viens donc, Lucius t-

LVGiug êiUre.

Imc, — Est-ce que vous m'avez appelé , seigneur î Brut, — Lucius, porte un flambeau dans ma bibliothèque: reviens m'avertir dès quMI sera allumé I Lue. — J'y vais, seigneur. (/ / tort,)

Brut, — Ce doit être par sa mort. Pour moi, je ne me cqn*

m ^ JUUUS CBSAR. An II.

I k9oW no personçil cause to spura at \\m^

But for tbe gênerai. Se would be erown'd :*«-

How that might change hia nature, th^e's the quieatioa

It is thç brifjfbt day, tbat brings forth tbe ^dder;

And that eray«a wary walking. Crown him ? ^That \$ *-

And then, I graqt, we put a stiag in him,

That at his will he may do danger with.

The abusa of greataess ia, whea it disjoim

A^norse £rom power : And, to speak truth of Ceaar,

I have aot knowa when his affectiona sway*d

More than his reason. But 'tis a commop proof,

That lowliuess is young ambitionna ladder,

Whereto tbe climber upward turns his faeo:

Sut wbea he once attains thB upmost round^

He then on te the ladder turns his back,

Looks in the clouds, scorning the base degrees

By which he did ascend : So César may;

Then, lest he may, prevent. And, since the quarrel

Will bear no colour for the thing he is,

Fashion it thus ; that wb|t h^ is, apgniented,

"Would run to thèse and thèse extremities :

And therefore, think him as a serpent's egg,

Which, hatch'd, would, as his kind, grow mischievous;

And kill him in the shell.

Re-enter Lucius.

Luc. The taper burneth in your closet. Sir. Searching the window for a flint, I found Thispaper, thus seard up; and, I am sure, It did not lie there when I went to bed.

Bru. Get you to bed again, it is not day. Is not to-morrow, boy, the ides of March?

Lue. I know not. Sir.

Bru. Look in the calendar, and bring me word.

Luc. I will, Sir. Exit

Enter Brutus. The exhalation, which whets the air, Give so much light, that I may see the day.

(Enter the LeUef, and read)

Brutus, I have sleep'd; awake, and see myself.

Scène I. JULES CÉSAR. 195

nais aucun motif personnel de rattacher que la cause publique : il voudrait être couronné — Jusqu'à quel point cela peut changer son naturel voilà la question — C'est la chaleur brillante du jour qui fait éclore le serpent, et nous avertit de marcher avec précaution. — La couronne! — C'est cela. — Alors, j'accorde que nous Tarmons d'un dard dont il peut, à son gré, faire un dangereux usage» L'abus de la grandeur, c'est quand elle sépare le remords du pouvoir (21); et » pour perler vrai de César, je n'ai point vu que ses passions aient eu plus de pouvoir que sa raison : mais c'est une vérité d'expérience que l'humble retenue est l'écueil de la jeune ambition (32); on la monte, le visage tourné

vers elle; mais une fois arrivé à l'é-^ chelon le plus haut, Tambi-
lieux tourne le dos à réchelle, porte son regard dans les nues, dé-
daignant les misérables degrés par lesquels il est monté. Voilà ce
que peut faire César : donc, pour qu'il ne le puisse, il faut le pré-
venir. Ce qu'il est maintenant ne donne aucun prétexte à l'at-
taque ; mais ce qu'il est, étant agrandi , s'emporterait nécessaire-
ment à tels et tels excès. Voilà sous quelle forme il faut envisager
la question. Regardons-le comme l'œuf du serpent, qui, une fois
éclos, devient malfaisant par l'instinct de son espèce, et tuons-le
dans sa coquille I

LuGivs revive.

Lac. •— Le flambeau brûle dans votre cabinet , seigneur. En
cherchant une pierre à feu sur la fenêtre , j'ai trouvé ce papier
ainsi scellé. Je suis sûr qu'il n'y était pas hier au soir quand je me
suis allé coucher.

Bru^ — Retourne à ton lit, il n'est pas encore jour. N'est-ce pas
demaîarBioa garçon, les idées de mars?

Lac. — Je ne s'm pas , sôgàenr.

Brut. — Consulte le calendrier , et reviens me le dire.

Lue. — J'y vais , seigneur. ('? ^J^^O

Bru^— Ces exhalaisons qui siCflent dans Tes airs jettent tant
de clarté que je puis lire à leur lumière. {Il ouvre la Lettre et lit,)

a Bruius, tu dors*; réviHiti^toil VoU qui tu> os 1 Rome sem^t-

196 JULIUS CESAR. ActII.

Shall Rame, ele, Speak^strike^redress!

Brutus, thou sleep'st; aii? aJbe.— ^

Such instigations have been often dropp'd

Where I have took them up.

Shall Rome, ere. Thus, must I piece it out ;

Shall Rome stand under one man's awe? What ! Rome?

My ancestors did from the streets of Rome

The Tarquin drive, when he was call'd a king.

Speak—strike—redress I — Am I entreated then

To speak, and strike? O Rome I make thee promise.

If the redress will follow, thou receivest

Thy full petition at the hand of Brutus I

Re-enter Lucius.

Luc. Sir, March is past fourteen days. {Knock within.) Brutus,
'Tis good. Go to the gate; somebody knocks.

{Exit Lucius.)

Since Cassius first did whet me against Caesar,

I have not slept.

Between the acting of a dreadful thing

And the first motion, all the interim is

Like a phantasma, or a hideous dream:

The genius, and the mortal instruments,
Are then in council ; and the state of man,
Like to a little kingdom, suffers then
The nature of an insurrection.

Re-enter Lucius.

Luc. Sir, 'tis your brother Cassius at the door, Who doth desire
to see you.

Bru. Is he alone? '

Luc. No, Sir, there are more with him.

Bru. Do you know them?

Luc. No, Sir; their hats are pluck'd about their ears. And half
their faces buried in their cloaks, That by no means I may disco-
ver them By any mark of favour.

Bru. Let them enter. [Exit Lucius.]

They are the faction. O conspiracy! Show to show thy
dangerous brow by night, When evils are most free! Oh, I then,
by day,

SCÈNE I. JULIUS CÆSAR. 197

» elle, etc. ? Parle, frappe, réveille! Brutus se lève, réveille" 9
M! »

J'ai trouvé souvent de pareilles exhortations semées sur mon
passage. — Rome sera-t-elle Voici ce que je dois suppléer :

Rome eera-l-elle forcée de rester en crainte respectueuse sous un homme ? — Quoi ! Rome ! mes ancêtres chassèrent des murs de Rome le Tarquin qui portait le nom de roi ! — Parle , frappe , rétablis ! — Est-ce moi qu'on exhorte à parler et à frapper ? o Rome ! je t'en fais la promesse; s'il est possible de rétablir tes droits > tu obtiendras de la main de firutus ce que tu lui demandes.

LuGius rentre.

Luc. — Seigneur, le quatorzième jour de mars est expiré.

{On frappe derrière le théâtre.}

BruL — C'est bien. — Va à la porte : quelqu'un frappe. (LuGius sort.) Depuis que Cassius m'a excité contre César, je n'ai point dormi. Entre l'exécution d'une entreprise terrible et la première pensée, tout l'intervalle est comme une vision fantastique ou un rêve hideux. Le génie et les instruments de mort tiennent alors conseil ; et l'humaine nature éprouve alors, comme un petit royaume, une sorte d'insurrection.

Lucius rentre.

Luc. — Seigneur, c'est votre frère Cassius qui est à la porte. Il désire vous voir.

^rul. — Est-il seul?

Luc. — Non y seigneur : il y a d'autres personnes avec lui.

Brut. — Les connais-tu ?

Luc. — Non , seigneur. Leurs chapeaux sont enfoncés jusque sur leurs oreilles , et la moitié de leurs visages est ensevelie dans

leurs manteaux , au point que j e n'ai pu voir aucun de leurs traits qui me les fit reconnaître (a3).

Brut. — Fais-les entrer. Lucius sort)

Ce sont les conjurés. O conspiration! as-tu honte de montrer ton front sinistre dans la nuit , à l'heure où le mal a le plus de

198 JULIUS CESAR. Act IL

Where wilt thou find a cayera dark enoagh

To mask thy monstrous visage? Seek none,

Hide in it smiles and affability :

For if thou path thy native semblance on, conspiracy ;

Not Erebus ilself were dim enough

To hide thee from prévention.

Enter Gassius, Gasga, Degius, Ginna , Mbtellvs Gimber,

and Trebonius.

Cas, I think we are too bold upon your rest : Good morrow, Brutns; Do we trouble you?

Bru. I hâve been up thishour; awake, ail night. Know I thèse men, thatcome alongwith you?

Cas. Yes, every manof them; and no manhere. But honours you : and every one doth wish You had but that opinion of yourself , "Which every noble Roman bears of you. This is Trebonius,

Bru. He is welcome bither.

Cas. This Decius Brutus.

Bru. He is welcome too.

Cas. This, Casca; this, Cinna; And thisj Metellus Cimber«

Bru. They are ail welcome.

>Vhat watchful cares do interpose themselves Betwiit your eyesand night?

Cas. Shail 1 enlreat a word? {They whisper.)

Dec. Hère lies the east : Doth not the day break hère?

Casca. No.

Cin. Ohl pardon, Sir, it doth; and yon greylines. Thaï fret ihe clouds, are raessengers of day.

Casca. You shall confess, that you are both deceiv'd. Hère, as I point my sword, the sun arises; Which is a great way growing on the south, Welghmg the youlhful season of the year. Some two months hnce, up higher roward the north He first présente his fire; and the high east Stan '^s, as the Capitol, dire tly hère.

Bru. Give me youi*hands a\\ over, oneby one.

Cas» And let ua swear our résolution*

ScÈïfB I. JULES GËSAR. 199

liberté? Oh ! alors, en plein jour où trouveras-ta une caverne assez sombre pour cacher ton monstrueux visage? N'en cherche point, ô conspiration l qu'il le cache sous les sourires de Tafibbilité ; car, si tu marches avec ta ressemblance natarelUy TÊrèbe même n'est pas assez obscur pour te dérobr ati soupçon*

GaSSIUS, CaSCà, DëCIUS, ClIfNA, MliTBLLVS CIMB£R

et TreboniUS enltenti

Ca\$\$\$. — Je crains que nous n'ayons troublé trop indiscretement votre repos. Bonjour, Brutus; sommes-nous importuns)

Brut. — Je suis levé depuis une heure ; j'ai veillé toute la nuit. Me sont-ils connus, ces hommes qui ta suivent?

Cass. — Oui, tous; et pas un qui ne vous honore < pas un qui ne désire que vous n'ayez d« vous l'opinion qu'en i tout noM Romain. Voici Trabonius*

Hnil.— Il est le bienvenu.

Ca««.— Celui-ci est Deciuiil Bruttttl.

Brut. — Il est aussi le bienvenu.

CaM.— Celui-ci est Casca, celui-là Cinna» celui-là Metellug Cimber.

\&rttl. — Tous sont les bienvenus* Quels soins vigilants soH venus s'interposer enlre vos yeux et le repos de la nuit (s4)^

Cass. — Pourrai-je vous dil^ tn mot ? {Ils \$\$ parlent ba\$,)

X)ee.— C'est ici le leVflnt. N^eàt-Ce ^tiA le jou^ ^ui éommen-cô à poindre deccôétét (7(Mca.— Non.

Cinna. — Pardon, c'est lé jour; et ces lignes grisâtres qui s'étendent en réseaux sur les nuages sont les messagers du jour.

CûMca.— Vous allez avouer que vous vous trompes tous loi deux. C'est là , à l'endroit même où je pointe mon épée , que se lève le soleil , qui déjà monte vers le sud ^ éétant avec lui la

jeune saison de l'année. Dans deux moi[^] environ, plus avancé vers le nord , il lancera de ce point ses premiers feux [^] et l'orient d'été M, at Câpitolci directement là.

Brut. — Donnez-moi tous totre nain l'un a[^]rès l'autre.

'Ca«<. — Et jurons d'accomplir notre résdlutiôn.

200 JULIDS GBSAR. Act II.

Bru, No, not an oath : If not the face of mcn, The sufferance ofoarsoals[^] the time's abuse,— If thèse be motives weak, break offbetimesy And every man hence to his idle bed ; So let high-sigbted tyranny range on> Till each man drop by lottery. But if thèse, AsI am sure they do, bear lire enough To kindle cowards , and to steel with valeur The melting spirits of women; then, countrymen, Wbat need [^]e any spur, but our own cause, To prick us to redress? what other bond, Than secret Romans, that hâve spoke the word. And will not palter? And what other oath, Than honesty to honesty engag'd That this shall be, or we wilt fall for it? Swearpriests, and cowards, and men cautelous, Old feeble carrions, and such suffering souls, That welcome wrongs ; unto bad causes swear Such créatures as men doubt: but do not stain The even virtue of onr enterprise, Nor the insuppressive mettle of our spirits, To think that or our cause, or our performance, Did need an oath ; when every drop of blood That every Roman bears, and nobly bears, Is guilty of a several bastardy, If he do break the smallest particle Of.any promise that hath pass'd from him.

Cas. But what of Gicero ? Shall we sound him? I think he will stand very strong with us.

Casca. Let us not leave him out.

Cin, No, by no means.

Mei, Oh! let us have him; for his silver hairs Will purchase us a good opinion.

And buy men's voices to commend our deeds : It shall be said, his judgment ruled our hands ; Our youths, and wildnesses, shall no whit appear. But all be buried in his gravity.

Bru, Oh! name him not; let us not break with him : For he will never follow any thing That other men begin.

SCÈNE I. JULES CÉSAR, 201

Bru. « Non » point de serment ! Si ce qui nie paraît point sur la figure des hommes (sS); si la souffrance de nos Ames » les abus du temps, si ce sont là de faibles motifs, rompons sans délai ; que chacun de nous retourne à son lit oisif et laissons la tyrannie à l'œil hautain s'avancer librement, jusqu'à ce que le sort de chaque homme tombe de sa loterie. Mais si, comme j'en suis certain, ces motifs portent encore assez de feu pour enflammer les plus lâches, pour rendre ferme comme l'acier le courage mollissant des femmes ; alors, compatriotes, quel autre aiguillon nous faut-il que notre propre cause, pour nous exciter à ce rétablissement de nos droits? quel autre lien que ce secret gardé par des Romains qui ont donné leur parole, et n'hésiteront pas à la remplir? Et quel autre serment que la vertu engagée à la vertu, que la chose s'accomplira, ou que nous périrons pour elle. Laissons jurer les prêtres, les lâches et les fourbes, ces vieillards affaiblis par un corps décomposé, et ces âmes faibles et corrompues, assez patientes pour recevoir l'injustice avec un accueil serein ; qu'elles

jurent dans les mauvaises causes, ces viles créatures dont la foi est douteuse I Mais nous, n'imprimons pas à la vertu de notre entreprise , ou à l'immuable constance de nos courages la tache de cette pensée, que notre cause ou notre action eurent besoin d'un serment. Chaque goutte de sang qu'un Romain porte dans ses nobles veines encourt le reproche de bâtardise , si , dès qu'une promesse est sortie de sa bouche , il en viole la moindre partie.

Cois. — Mais que pensez-vous deCicéron? n'êtes- vous pas d'avis de le sonder. Je crois qu'il se tiendrait ferme avec nous«

Ca#ca.— Il ne faut pas le laisser en dehors.

Cinna. —Non, gardons*nous-en bien.

Met. Cimb. — ^^ Oui, 'ayons pour nous Gicéron. Ses cheveux blancs nous gagneront la bonne opinion des hommes ; ils feront parler une foule de voix qui loueront notre action : on dira que sa sagesse a dirigé nos bras. Notre témérité , notre jeunesse, tout sera couvert de sa gravité.

Bml.— Ehl ne le nommez pas; ne nous ouvrons point à lui. Jamais il n'entrera dans une entreprise que d'autres auront commencée.

902 XtLIUS CBSAA. Acr II.

Cas, Theti leare him ont.

Ciuea. lûdeed , he is not fit.

Dec. Sbalt no mao etse be tooch'd, bot otily César?

Coté Deeittfl^ well org*d:'«^ tbiok H is liot meet Mark Antony so well beio^û of Cesaf , Sboaid oatlive Cetar : We «bail &id of

blm A abrewd contriver; and, yott ktiow, bis tneans. If be impf
oyes them , may well stretch so ftr* Ai to anioy os ail s which, to
prereat, Let Antony and César lall together.

Bru* Onr course irill seem too bloody, Caias Cassios, Td eut
the head ott, and then back tbe HmM; Ltk« wrath in deatb^ and
enry afterwafds : For Antony is but a limb of Ce^ar.

Let ns be sacrflcer») bnt no bntcberë , Cains. We ail stand np
against tbe spirit of César; And in tbe Hpirit of men there is no
blood : Oh I that we then conld conié by Cesar's spirit, And not
dismember César I Bm, alas, Gesar mnst bleed for it I And, gentle
friends , Let*s kill bim boldiy, bnt not irrattbfuliy ; Let's carve bim
as a dish fit for tbe gods , Not bew him as a carcass fit for botinds;
And let dur bearts, as subtie masters do, Stir up their servants to
an act of rage, And after seem to chide them. This shall make Our
purpose necessary, and not envions s Which so appearing to the
common eyes, We shall be cali'd porgers, not mnrdrererâ« And
for Mark Antony, think not of him ; For hê can do no more than
Cesar's arm, When Cesar's head is off.

Coi, Yet I do fear him ;

For in the ingrafted love he bears to Cesar,-^-^

Bru» Alas, good Càssius, do iiot tthink of him : If he love César,
ail that he can do Is to himself; take thought, and die for César :
And that were much he should ; for he îs gîven To sports, to wild-
ness, and much company.

Treb. There is no fear in him : let him not die ;

SCÈKM I. JULES CÉSAR. 803

Ca\$ê. --* Laissons-le donc à Têcart*

Casea. — En effet, il ne nous convient pas.

Dec. — Ne frappera-t-on aucun autre que César?

Cass. — Ta question est juste , Decius. — Pour moi, je pense qu'il n'est pas à propos que Marc Antoine , si chéri de César, survive à César. Nous trouverons en lui un subtil machinateur; et, vous le savez, ses ressources, s'il les met en œuvre, pourraient s'étendre assez loin pour nous susciter à tous de grands embarras. Pour prévenir ce danger, qu'Antoine et César tombent ensemble!

Brut. — Notre conduite paraîtra trop sanguinaire (a6), Gaius Cassius, si, après avoir abattu la tête, nous déchirons encore les membres, pareils au meurtrier dont la haine furieuse n'est point rassasiée par la mort de sa victime ; car Antoine n'est qu'un membre de César. Soyons sacrificateurs, et non bouchers, Cassius! Nous nous élevons tous contre l'âme de César; et dans rame des hommes il n'y a point de sang. Oh! si nous pouvions atteindre à l'âme de César sans déchirer César l mais, hélas l pour cela, il faut que le sang de César coule. Mes bons amis, tuons-le avec fermeté , mais non avec rage : dépeçons ta victime comme un mets propre aux dieux , au lieu de le mettre en lambeaux comme une carcasse bonne à être jetée aux chiens. Que nos cœurs soient comme ces maîtres rusés qui excitent leurs serviteurs à un acte de violence, et semblent ensuite les en réprimander. Alors notre action paraîtra l'effet de la nécessité et non d'une jalouse haine ; et, lorsqu'elle paraîtra telle aux yeux du peuple, nous serons nommés des purificateurs, non des assassins. Quant à Marc An-

toïue , n'y pensons plus; il ne peut contre nous rien de plus que le bras de César, quand la tête de César sera abattue.

Cass. — Cependant je le redoute; car cette tendresée qui s'est enracinée dans son cœur pour César

Brut. — » Hélas l bon Cassius, ne songez point à lui. S'il aime César, tout ce qu'il pourra faire n'agira que sur liil-méme; il pourra se livrer à de tristes pensées, et mourir pour César : et ce serait beaucoup pour lui « adonné qu'il est «Uxjeux, à la dissipation et aux nombreuses StH;jétés«

Treb. — Il n'est point à craindre t qu'il fie meure point

âOi JULIUS CESAR. Agt II.

For he will live, and laugh at this hereafter. [Cloek strikes,]
Bru, Peace^ coant the clock.

Cas. The clock hath stricken three.

Treb. Tis time to part.

Cas. But it is doubtful yet,

WheV Gesar wîll corne forth to-day, or no : For he is superstitions grown of late; Quite from the main opinion he held once Of fantasy, of dreams, and cérémonies; It may bè, thèse apparent prodigies, The unaccustom'd terror of this night, And the persuasion of his augnrers^ May hold him from the Capitol to-day.

Dec. Never fear that : if he be so resolv'd, I can o'ersway him : for he loves to hear That unicorns may be betray'd with trees. And bears with glasses, éléphants with holes, Lions with toils ,

and men with flatterers ; But, when I tell him he hates flatterers^
He says^ he does ; being then most flattered. Let me work :

For I can give his humour the true bent ; And I will bring him
to the Capitol.

Cas. Nay, we will ail of us be there to fetch him.

Bru. By the eighth hour : Is that the uttermost? ' Cin. Be that
the uttermost, and fail not then.

Met. Caius Ligarius doth bear César hard, Who rated him for
speaking well of Pompey ; I wonder none of y ou have thought of
him.

Bru. Now, good M^tellus, go along by him : He loves me well,
and I have, given him reasons ; Send him but hither, and I'll fa-
shion him.

Cas, The morning comes upon usWe'll leave you, Brutus:—
And, friendSy disperse yourselves : but ail remember What you
have said, and show yourselves true Romans.

Bru. Good gentlemen , look fresh and merrily; Let not our
looks put on our purposes : But bear it as our Roman actors do,
With untir*d spirits, and fermai constancy :

Scène I. JULES CÉSAR. â

de nos mains; car nous le verrons vivre et rire bientôt de tout
cela. {L'horloge frappe.}

Brut. — Silence ! comptons les heures!

Cass. — Uhoicloge a frappé trois coups. Treh. — Il est temps de nous séparer.

Cou. — Mais il est douteux encore si César voudra ou non sortir aujourd'hui ; car il est depuis peu devenu superstitieux, il a perdu tout à fait âa ferme opinion qu'il avait autrefois des visions, des songes et des présages tirés des sacrifices (37). Il se pourrait que ces prodiges si marquants, les terreurs inaccoutumées de cette nuit et les prières de ses augures le retinssent aujourd'hui hors du Capitole.

Dec» -- Ne le craignez pas. Si telle est sa résolution , je me charge de la surmonter. Il aime à entendre raconter comment on prend des licornes au moyen d'arbres qui les trompent, les ours avec des miroirs, les éléphants dans des fosses, les lions avec des toiles, et les hommes avec des flatteries (a8). Mais quand je lui dis qu'il hait les flatteurs , il répond qu'en effet il les hait, et c'est alors qu'il se prend à la flatterie. Laissez-moi faire : je sais tourner son humeur comme il me convient, et je ramènerai au Capitole.

Cass. -^ Nous irons tous chez lui le chercher.

^m/. — A huit heures; est-ce notre dernier mot?

Cinna. — C'est le dernier, et n'y manquons pas I

Melel. — Caius Ligarius supporte péniblement César, qui lui a reproché avec amertume d'avoir bien parlé de Pompée. Je m'étonne qu'aucun de vous n'ait songé à lui.

Brut. — Allez donc , cher Metellus » allez le trouver ; il m'est attaché , et je lui ai donné sujet de l'être. Envoyez-le moi , je saurai le décider.

Cass, — Le jour vient nous surprendre. Nous allons vous quitter, Brutus; dispersez-vous, amis. Souvenez-vous tous de ce que vous avez dit, et montrez-vous de vrais Romains !

Brut* — Mes bons amis (29), prenez tous un visage riant et sérieux, que nos regards ne trahissent pas nos projets. Soutenons notre personnage comme les acteurs de Rome, avec un esprit libre et le calme de la constance. Maintenant, je vous souhaite

aOê JULIUS GBSAR. ACT IL

And 90 good morrow to you every one*

{Exeunt ail but Bbutus.) Boyl Lucius!— Fast asleep! It is uo matter; Enjoy ihe honey-heavy dew of slumber:

Thou hast do figurer, nor no fantasies, Which busy care draws in the braios of men ; ThereSore Ihoa ileep'st so sound.

Enter Portià*

For, Brutns, mylordl

Bru. Portia; what mean yoa? Wherefore risc yoo nowt It is not for your health, thus to commit Your weak condition to the raw-cold morning.

Par. Nor for your*s neither. You hare uogentlyy Brotus, Stole from my bed : And yesternight, at sapper, You suddeoly arose» and walli'd about, Musing, and aighiog, with your arms across : And vvhen I aak'd you what the matter was, You star*d upon me with ungentle looks : I urg'd you further : then you scratch'd yoorhMd, And too impatiently stamp'd with your feot : Yet I insisted, yet you answer'd not ; But, wiilh an angry wafture of your hand^ Gave sign for me to leave you : So I did ; Fearing to strengthen

that impatience, Which seemM too much enkindled ; and, withat
 Hopiog it waa but ao effect of bumoiir, Which sometime hatb bis
 bour wifb every man. It will not let you eat, nor talk, ner sleep ;
 And, could it work so much upon your shape,. As it hatb much
 prevaU'd on your condJtioD> I should not know you, Brutus.
 Dear nay ktfd» Make me acquainted with your cause of grief.

Bru. I am not well in health,. and that is aU.

Par. Brutus is wise» and were he not in health^ He would em-
 brace the means to come by it.

Bru. Why, so I do : — Good Portia, go to bed.

For. is Brutus sick ? and is i% physical To walk unbraced, and
 suck up the humours Of tbe dank mornifgt What, is Brotus sick ;

S^V9 1. /CLB3 CËSAR* 90?

à tous le bonjour. (Tm\$ iorimU» oOfcepté BKPiufiO-
 ^GarçoQ!-* - Luciusl — « Il dort de toute* lei forces* -* - A U
 bonne heure i ^oate le bienfait de la douce roaée que le peawt
 «Douneil verae sur toi. Tu n'as point de eea images i, de ees
 (i^ntOaae# que l'aotire inquiétude trftCf dans le oorveaia dea bp-
 maw : anaii 4orttu d'un profond s^uMneilf

PMCU ff^fi.

Por. — -Brutus» n^on seigneur i

Brut, — Porcia, quel est rotre dessein? pourquoi vous lever à
 cette heure? il n'est pas bon pour votre santé d'exposcr aia^i
 Totre complexion délicate à l'air humide du matin.

Por, — Ni pour la vôtre non plus. Voua voua étea bruMiae» ment dérobé de noa lit, Brutui ; et hier au soir, à soupei, lous vous levâtes toat à e««p, pensif, soupirant et lea braa eniaés; et, quand je demanéai ce qui voqapréoecttpait, voua iKàleasnr moi des regards sévères. Je vous pressai de nouveaii t alort, portant votre main à la tête , vous frappâtes du pied ^vec impatience. Cependant j'insistai encore; voos ne rèpon^ltos point; mais, d'un geste de eolèrei vous mm fites signe de vous i]piittar. Je vous laissai , dans la crainte d'irriter cette impatience qui ne paraissait que trop enflampliéei espérant d'ailleurs que ce n'était qu'un de ees aneès d'humeur qui quelquefois ont leur monent dans la vie de Thoflane (Bo). Gela ne vous laisse ni manger, ni parler, ni dormir; et» si ee chagrin changeait autant vos traits qu'il a altéré votre eavaotère , je ne vous reconnatrais plus, Bnitus, Mon cher époux, fiaites^moi connaître la cause de votre chagrin» I

Brut. — Je ne me porte pas bien; voilà tout.

Por. -^Brutus est sage, et s'il n'étak pas en santà, il emploierait les moyens nécessaires pouf la veeouvver,

BruL — Et c*es(ce que je fais. ||la honae Porciaj retournez à votre lit.

Por. — Brutus est malade ! -^Bsl-oe done nn bon fégiopie que de se promener à demi vêtu , et de respirer les humides exhalaisons du matin t Quoi ! Brutus est malade , et il se dérobe au

208 JULIUS CESAR. ACT II.

And wi'll he steal out of his wholesomebed To dare the yile contagion of the night? And tempt the rheumy and unpurged air To add unto his sickness ? No, my Brutos; You hâve some sick of-

fense within your mind, "Which, by the right and virtue of my place, I ought to know of : And upon my knees, I charm you, by my once commended beauty, By ail your vows of love, and that great vow Which did incorporate and make us one, That you unfold to me, yourseif, your half, Why you are heavy ; and what men to-night Hâve had resort to you : for hère hâve been Some six or seven, who did hide their faces Even from darkness.

Bru. &neel not , gentle Portia .

Par. I should not need, if you were gentle Brntus. "Within the bond of marriage, tell me, Brutus, Is it excepted, I should know no secrets That appertain to you? Am I yôurself, But, as it were, in sort, or limitation ; To keep with you at meals, comfort your bed« And talk to you sometimes? Dwell I but in the suburbs Of your good pleasure? If it beno more, Portia is Brutus' harlot» not his wife.

Bru. You are my true and honourable wife ; As dear to me, as are the ruddy drops , That visit my sad heart.

Por. If this were true, then should I know this secret. I grant, I am a woman; but, withal, ^ A woman that lord Brutus look to wife : I grant, I am a woman; but, withal, A woman well-reputed ; Cato*s daughter.

Think you, I am no stronger than my sex, Being so father*d, and so husbanded?

Tell me your counsels, I will not disclose them I hâve made strong proof of my constancy, Giving myself a voluntary wound Hère, in the thigh : Can I bear that with patience, And not my husband's secrets?

repos bienfaisant de son lit pour affronter les malignes influences de la nuit , et défier un air impur et brumeux qui ne peut qu'aggraver son mal. Non^ mon cher Brutus, c'est dans votre Ame qu'est le mal dont tous souffrez ; et, en vertu de mes droits et de ma place auprès de vous, je dois en être instruite , et , à deux genoux, je vous conjure, au nom de ma beauté, autrefois vantée, au nom de tous vos serments d'amour, et de ce serment solennel qui a uni nos personnes en une seule , de me découvrir, à moi qui suis la moitié de vous-même, qui suis vous-même , ce ^ni pèse sur votre âme! Dites-moi aussi quels étaient ceux qui sont venus vous trouver cette nuit? car il est entré ici six ou sept hommes qui cachaient leurs visages à l'Obscurité même.

Bruil. » Ne vous mettez pas à genoux, ma bonne Porcia.

Par. — Je n'en aurais pas besoin si vous étiez bon pour moi, Brutus. Dites-moi, Brutus, a-t-on fait pour nous cette exception aux liens du mariage, que je ne connaîtrais point les secrets qui vous appartiennent; ne suis-je un autre vous-même qu'avec des exceptions et des réserves, pour vous tenir compagnie à table, faire l'agrément de votre couche , et causer quelquefois avec vous. N'occupai-je donc que les avenues de votre affection? Si je n'ai rien de plus, Porcia est la concubine de Brutus, et non son épouse (3i).

Brut. —Vous êtes ma vraie et honorable épouse, qui m'est aussi chère que les gouttes de sang qui arrivent à mon triste cœur.

Pof . . Si cela était vrai , je saurais ce secret. Ten conviens, je suis une femme , mais une femme que le noble Brutus a prise pour épouse. Je suis une femme, j'en conviens, mais une femme

d'un bon renom , la fille de Caton. Pensezvous que je ne sois pas plus forte que mon sexe , ayant un tel père et un tel mari? Dites-moi ce que vous méditez ; je ne le révélerai point. J'ai fait une forte épreuve de ma fermeté; je me suis volontairement blessée ici, à la cuisse. Si je puis porter cette douleur avec patience, ne pourrai-je porter les secrets de mon mari (32) 7

910 IULIUS CESAR. . Mx II.

Bru. Oyegods»

Rend^r me wortby of iUi noble wifo f (X^mmMiç «ritibt».)

Hirk, harkloae knoecks : Portia, goiaa «kile;

Afidl^ aaéby tbybesomihftttiartake

Xbe fleerctf eff my beart.

AU my. engagemente I wiU eopstnieie tkee^

Ail tba cbavactery olmy sadbrowB:*»

LeaTe me with baste. (AhiIPmju.)

JEnkr Lucms and Ligaeius.

LuciuSy wbo is tbat taocks?

Iate. Hère is a sick man, tfaat woald speak- with yen.

Bru. Gaius Ligarius, that Metellus spake of. — Boy, stand aside.— Gaius Ligarius I how?

Xtflf. Vouchsafe good morrow from a feçble totigue.

Bru. Oh I what a time have you chose out, brave Gaius, To wear a 'kerchief T 'Would you were not sick !

Lig. I am not sick, if Brutus have in hand Any exploit worthy the name of honour.

Bru. Such an exploit have I in hand, Ligarius, Had you a healthful ear to hear of it.

Lig. By ail the gods that Romans bow before, I here discard my sickness. Sont of Rome I Brave son, deriv'd from honourable loins I Thou, like an exorcist, hast conjur'd up My mortified spirit. Now bid me run, And I will strive with things impossible; Yea, get the better of them. What's to do

Bru. A piece of work that will make sick men whole.

Lig. But are not some whole that we must make sick?

Bru. That must we also. What it is, my Gaius, I shall unfold to thee , as we are going, To whom it must be done.

r Lig. Set dn your foot;

And, with a heart new fir'd, I follow you, To do I know not what : but it sufficeth, That Brutus leads me on.

Bru. Follow me then. * {Esmn\$.)

Sg^{iv}B I. JULCS CË8AR. 211

Brut. -^,o .Xflii^^ i<U^o?^ I «^fpdezTPioi 4îgpe rde .cette .noble femme 1 (On frappe à laparlê.)^Ècautei, écoutez» on frappe.— Porçi^,». 1(1^(9^ W m>Wfmt; lMeil)6tton #eui «a - recevoir tous les secrets de mon cœur. Je te développerai tous

mes ^gagpments^'le-vrai caractère de cette tristesse répandue
s^r mgp front (33). Retire-toi promptement. (PORGU swt.)

LuGius et LiGA&ins entrent.

Brui. — LuciuSy qui est-ce qui frappe t Lue. — Voici un
homme malade qui voudrait vous parler. Brut. — Gaiūs Lipri))S,
4opt,y eteUps m?a parlé.— 'Garçon , éloigne-toi ! ^ Gaiūs
Ligarips>,çooHiiei»têtes*vous.'?

Idg. — Recevez le bonjour que vous adresse uœ voix faible.

Brut. — Ohl quel temps avez-vous choisi, brave Gaiūs , pour
porter votre coiffure de nuit. Que je voudrais que vous ne fussiez
pas malade I

Lig. — Je ne suis pas malade si Brutus a en p^ain 4|uelq|i||i
action digne d'être marquée du nopi de Vhonneur.

Brut. — J'ai en main une action de ce gçnre, Ligarius, si pour
l'entendre vous aviez Voreille d'un homme enboope santé.

Lig. ^ Par tous les dieux devant qui les Romains fléchissent le
genou, je congédie ici mon ^infirmilé 1 Ame deRçoac^iûls géné-
reux d'un père respecté, comme \}n exorciste ti^ as conjuré hors
de moi l'esprit de la n^aladie; maintenant , ordonne-m^oi de
prendre ma course, je lutterai contre des choses impossibles :
oui, je les surmonterai. Qu'y a-t-il à faire 7

Brut. ^ Une œuvre qui rendra la .san^é à des t^o^omes
jçi^alades.

Lig. — - Mais n'est-ii pas quelques hon^nç^ en ^^i^ que^o^s
devons rendre malades?

Brut. — Il faut que cela soit aussi : ce que c'est, cher Gaïfus, je te l'expliquerai en allant ensemble au lieu où la chose doit être faite.

Lig. — Partez donc y et, le cœur plein d'un nouveau feu, je vous suivrai pour une action que j'ignore ; mais il suffit que Brutus me guide.

Brutus. — Suivez-moi donc (Il se retire.)

SCENE II.— The same.— a Room in Cæsar's Palace

Thunder and Lightning. Enter Cæsar, in his Night-gown.

Cæsar. Nor heaven, nor earth, have been at peace to-night :
Thrice hath Calphurnia in her sleep cried out, Help, for they
murder Cæsar /— Who's within ?

Enter Servant.

Servant. My lord,

Cæsar. Go bid the priests do present sacrifice And bring me
their opinions of success. Servant. I will, my lord. (Exit.)

Enter CALPURNIA.

Calpurnia. What mean you, Cæsar? Think you to walk forth ? You
shall not stir out of your house to-day.

Cæsar. Cæsar shall forth : The things that threaten'd me I never
look'd but on my back ; when they shall see The face of Cæsar,

they are vanished.

Cal. César, I never stood on cérémonies^ Yet now they fright me. There is one within, fiesides the things that wè bave heard and seen^ ' Recounts most horrid sights seen by the watch. A lioness hath whelped in the streets ; And graves have.yawn'dy and yielded up their dead : Fierce fiery warriors fight upon the clouds. In ranks and squadrons, and right form of war, Which drizzled blood upon the Capitol : The noise of battle hurtled in the air^ Horses did neîgh, and dying men did groah ; And ghosts did shrick, and squeal about the streets, O César I thèse things are beyond ail use. And I do fear them.

Ceê, What can be avoided,

Whose end is purpos'd by the mighty gods? Yet César shall go forth : for thèse prédictions Are to the world in gênerai, as to César.

Cal. When beggars die, there are ne comets seen : The heavens themselves blaze forth the death of princei'

Sgèitb il JULES GËSAR. 213

SCËNB IL — Toujours ▲ Romy. — Une Chambrb du

Palais bb César.

{Tonnerre ei Éclairé.) GÉSAR entre en robe de chambre.

Cet. — Ni le ciely ni la terre n'ont été en paix cette nuit. Galphurnia s'est trois fois écriée dans son sommeil : Au cecourai oh! ile assassinent César!^Y a-t-il ici quelqu'un?

Un Serviteur entre.

Le serv. — Seigneur I

Ces. — Va, commande aux prêtres d'offrir à l'instant un sacrifice et reviens m'apprendre quel succès ils en augurent I Le serv.
— J'y vais, mon seigneur. (// sort.)

Galphurnia entre.

Calph. — Que prétendez-TouSy Gésar ? penseriez-Tous à sortir? Vous ne sortirez point de Totre maison aujourd'hui.

Ces. — Gésar sortira. Les choses qui m'ont menacé ne m'eut jamais vu que par derrière; dès qu'elles verront la face de Gésar, elles s'évanouiront.

Calph. — Gésar, jamais je ne m'arrêtai aux présages; mais aujourd'hui ils m'*épouvantent : outre ce que nous avons vu et entendu, il y a quelqu'un ici qui raconte d'horribles phénomènes que la garde a aperçus. Une lionne a fait ses petits au milieu des rues; des sépulcres béants ont laissé échapper leurs morts; de terribles guerriers de feu combattaient sur les nuages en ligne, en escadrons, suivant la forme régulière de la guerre ; il en pleuvait du sang sur leGapitole. Le choc de la bataille retentissait dans l'air'; on entendait le hennissement des chevaux et les gémissements des mourants; des spectres ont poussé le long des rues des cris aigus et plaintifs. O Gésar^ ces prodiges sont inouïSy et je les redoute.

Ces. — • Que peut- on éviter de ce qui est déterminé par la puissance des dieux. Gésar sortira ; car ces présages s'adressent au monde entier autant qu'à Gésar.

Ca/p^ . — Quand des mendiants meurent, on ne voit point de comètes; mais |ies cieux mêmes annoncent par leurs feux la mort

des princes.

914 JULIUS GESILR. Âêi R.

Cei, Cowardfl die many limes before tbei# dealM; The yaliant never taste of death bat once. Of ali thé wonders tbat I yet hâve heard, It aeems to me most strange that mea dhoold Ibar; Seeing that death, a necessary end, Will corne, when it wîll come.

Wbat say tfae augorerst

Serv, They would not haye you to stir forth to-day. Plucking the entraila of an ofiering forth/ They eould noi find a heart iri-thiB the betfst.

Cei. The gods do this in ahamè of eowar^cei : Gesar should be a beast without a heart, If he should stay at home to-day for fear. No, César shall not : Danger kfiorws fcAl well, That Gesar is more dangerous than he.

Weirerè two lions Iit(er*d iK (mé day.

And I the èlder and more terrible; And Gesar shall go fbrth.-

Ciil. AlaiS, âiy lord,

Your wisdom is consum'd in confidence.

Do not go forth to-day : Gall it my féal* That Iceeps yoti in the house, and not your own. We'U sehd Mark Antony to thé èenate-house ; And he shall say you are not well to day : Let me, upon ifly knee, prevàll in this.

Ces. Mat-k Antony shall say, I am not well; And, for thy humour, I will stay at home.

Enter Decius.

Here^s Decius Brutus, he shall tell them so.

Dec, Gesar, ail bail ! Good morrow, worthy Gesar i I come to fetch you to the senate-house.

Ces, And you are come in very happy time, To bear my greeting to the senators, And tell them that I will not come to day : Gannot, isfalse ; and that I dare not, falser; I will not come to-day : Tell them so, Decius.

8(^B II. JULB8 CtSAR. 215

Céê. — Les lAches meurent plus d'une foli araat leur mort : le brave ne goûte la mort qu'une fois. De toutes les choses étranges dont j'ai jamais entendu parier, la plus é tonnante pour moi^ c'est que les hommes puissent sentir la crainte^ voyant que la mort est une fin inévitable qui arrive àTheure où elle doit arriver.

Lt SvBiniBX^rêtrê.

Que disent les augures?

Le serv. — Ils voudraient que vous ne sortissiei pu acyour* d'hui: en retirant les entrailles d^une victime» ils n'ont pu trou* ver de cœur dans TanimaK

Céi. — Les dieux ont voulu faire honte à la tacheté. César serait une brute sans cœur, si la crainte le retenait chet lui aujourd'hui. Non, César n'y restera pas. Le danger sait trèsbien que César est plus dangereux que lui; nous sommes deux lions de la même portée: je suis fatné et te plus terrible. César sortira.

Calph. -- Hélas! mon seigneur» votre sagesse se perd dans cette assurance. Ne sortez point aujourd'hui ; dites que c'est ma crainte et non la vôtre qui vous retient à la maison. Nous Caverons Marc Antoine au palais du sénat ; il annoncera que vous ne vous trouvez pas bien aujourd'hui. Qu'à vos genoux je réussisse à l'obtenir.

Céi. — Marc Antoine dira que je ne me porte pas bien; et» pour satisfaire ton humeur, je resteraïé

DBCitrs éiMn.

Voici Decius BnitttB> il le leur dira.

Dec. — César, salut! bonjour digne César t Je viens vous chercher pour aller au sénat.

Céi, — Et vous êtes venu à propos pour porter mes salutations aux sénateurs, et leur dire que je ne veux pas aller aujourd'hui au sénat. Que je ne le puis serait f^ux» que je ne l'ose pas y plus faux encore (34); je n'y veux pas aller aujourd'hui» Dites-le-leur ainsi, Decius.

216 JULIUS CESAR. Act II.

Cal, Say, he ifl sick.

Ces, Shall Gesar scnd a lie?

Haye I in conquest stretchM mine arm so far, To be afeard to tell grey-beards the trath ? Decius, go tell them, Gesar will not corne.

Dec. Most mighty Gesar, let me know some cause, Lest I be laugh'd at, wlien I tell them so.

Ces. The cause is in my will, I wîU not corne; That is enough to satisfy the senate.

Buty for your private satisfaction, Because I love you, I will let you know. Calphurnia hère, my wife, stays me at home : She dreamt to-night she saw my statue, Which like a fountain, with a hundred spouts, Did run pureblood; and many lasty Romans Game smiling, and did bathe their hands in it. And thèse does she apply for warnings, portents, And evils imminent; and on her knee Hath begg'd, that I will stay at home to-day.

Dec. This dream is ail amiss interpreted ; It was a vision, fair and fortunate :

Your statue spouting blood in many pipes. In which so many smiling Romans bath'd, Signifies that from you great Rome shall suck Reviving blood; and that great men shall press For tinctùres, stains, relies, and cognizance. This by Galphurnia's dream is signified.

Ces, And this way hâve you weU expounded it.

Dec. I hâve, when you hâve heard what I can say ; And know it now : The senate hâve concluded To give, this day, a crown to mighty Gesar. If you shall send them word you will not corne, Their minds may change. Résides, it were a mock Apt to be render*d, for some one to say, Break up the senaCe iill another iime, When Cesar's wife shall meeî wilh helter dreams. If Gesar bide himself, shall they not whisper, Lo, César isafraidî

Pardon me, Gesar; for my dear, dear love To your proceeding bids me tell you this ;

CtUfh. — Dites qu'il est malade.

Céi. — César enverra-t-il an mensonge t Ai-je étenda si loin mon bras dans les conquêtes pour craindre de dire la vérité à des barbes grises. DeciuSi dis-leur que César n'y veut pas aller.

Dec. -^ Très-puissant César, faites-moi connaître quelques-unes des causes de cette résolution, de peur d'exciter leurs risées quand je leur parlerai ainsi.

Céè' — La cause est dans ma volonté; je ne veux pas y aller. C'est assez pour satisfaire le sénat. Mais pour votre satisfaction particulière, «t parce que je vous aime, je vous ferai connaître la vraie cause. C'est Calphurnla que voilà, c'est ma femme qui me retient ici. Elle a rêvé cette nuit qu'elle Voyait ma statue, semblable à une fontaine, verser le sang tout pur par cent issues. Plusieurs Romains vigoureux sont venus en souriant, et ont baigné leurs bras dans le sang. Elle prend cela pour des avis et des présages de maux imminents, et elle m'a conjuré, è genoux, de demeurer aujourd'hui chez moi.

Dec, —Ce songe est interprété à contre-sens. C'est une vision heureuse et favorable. Votre statue d'où le sang s'élance en plusieurs jets, tous ces Romains qui s*y baignent en souriant, cela signifie que Rome, la grande cité, va recevoir de vous un sang qui la rajeunira, et que les plus grands de l'État s*empresseront pour en recevoir la teinture, pour en obtenir quelque marque, quelque signe révééré qui les fasse reconnaître (35). Voilà ce que signifie le rêve de Calpfaumia.

Céè, — Vous en avez ainsi très-bien expliqué le sens.

Dec, — L'explication paraîtra mieux quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire. Sachez que le sénat a résolu de décerner aujourd'hui une couronne au puissant César ; si vous leur envoyez dire que vous ne voulez pas vous y rendre, leurs esprits peuvent changer. D'ailleurs, si quelqu'un disait : Aompez le sénat ; ce géra pour une autre fois, quand la femme de César aura fait de meilleurs rêves, ce serait une moquerie qui pourrait se répandre. Si César se cache, ne se diront-ils pas à l'oreille : Voyez l César a peur l Excusez-moi, César, c'est mon zèle, mon tendre zèle pour votre fortune qui me corn-

dis JUL1U8 GB6AA. Aev if.

And reason to my love is liable.

Ces. How foolish do your fears seem now» Galphurnial I am ashamed I did yield to them. — Give me my robe, for I will go:—

Enter Publius, Brutus, Ligarius, Mbtellus^ Gasga^

TKBBomuSy and CnmÂ.

And look where Publias is corne to fetch me*

Pub. Good morrow, César.-

Cêi. Welcome, PuMîns.

What, Bratvs, are you stirr'd so early too? Good morrow, Gasca. Gaius Ligarius»

Gesar wasne'er so much your enemy, As that same àgue Trbîc-fa hatb made yon lean.^ ^ Whatis'to'dock?

Sru. Gesar, Hîs strucken eight.

Cet. I tfaaiik you for your padns and courtesy.

Enler Antont*

See I Antony^ that reyels long o'nights, Is notwithstanding up
:— Good morrow, Antony.

Ànl. So to most noble Gesar.

Ces. Bid them prépare within :*— I am to blâme to be thus
waitedTor. — Now, Ginna:— Now, Metellus :— What, TreboniosI
I hâve an hour's talk in store for you; Remember that you call on
me to-day :

Be near me, that I may remember you*

Treb. Gesar, I will:— and so near will I be, That your best
friends shall wish I had been farther. {Asiâe.)

Ces. Good friends, go in, and taste some wine wîth me; And
we, like friends, will straightway go together.

Bru. That every like is not the same, O Gesar, The heart of
Brutus yearns to think upon I (Exeunt.)

\$CÈffB IL JIJLKS efISABf. 219

mande de yons parler aian, et la raison eiA d^iaecord tfyec
mon affection (36).

Ces. -- Que Vos terreurs semblent absurdes maintenant, Gal-
phurma I je su» henteis d'y tToir eédé* Qu'an me donne ma
robe) j^ veœL aller au sénats

PûBLitr^ BruTUS, LiGARIUSy MeTELLUS> CaSCA^
TRSBOLTIJâ

et CmNA entrent.

Eft toyes^r PuMk» est Venu me chercher.

Publ. — Bonjour, César I

Céa. ^^ Soyez le bienvenu, Publius! Quoi, Brutus aussi sorti de si bonne heure! Bonjour, Gaius Galus! Jamais César ne fut autant votre ennemi que cette fièvre qui ronge a ainsi maigri. — Quelle heure est-il?

Brut. — César, huit heures sont sifflées!

Ces. — Je vous rends grâce de votre complaisance et (te Tossina)*

Antoine en sort.

Voyez Antoine ici lui qui se livre au plaisir bien avant pendant les nuits, est malgré cela débotté. — Bonjour Antoine!

Ant. — Bonjour au très-noble César!

Ces. — Dites-leur là dedans de tout préparer! Je mérite des reproches de me faire attendre ainsi. A présent, Cinna, Metellus, Trebonius, je vous réserve une causerie d'une heure; souvenez-vous de finir ici aujourd'hui; tenez-vous près de moi de peur que je ne vous oublie.

Tré. — Je le ferai, César, (par là) — Je m'y tiendrai si près que vos meilleurs amis souhaiteront que j'eusse été plus loin.

Ces. — Entrez, mes bons amis, et prenez une coupe de vin avec moi (37); et puis nous nous en irons tout à l'heure ensemble comme des amis.

Brut, — Tout ce qui paraît semblable souvent n'est pas le même. O César, le cœur de Brutus est navré de cette pensée.

{Ils sortent.)

SaO JULIUS CESAR. Act II.

SCENE IIL— The same.—A Street neae thb Capitol

Enter ArtemidoruSi reading a Paper.

ÀrU César, beware of Brutos ; take heed of Cassios ; came not near Gasca; hâve an eye on Cinna ; trust not Trebonias; mark weîl Metellus Cimber; Decius Brutus loves thee not ; thou hast wronged Caius Ligarius. There is but one mind in ail thèse men, and it is bent against César. If thou be'st not immortal, look about y ou : Seeurily gives voay to eonspiraey. The mighty gods défend thee I Thy lover,

Artemiborvs.

Hère will I^tand, till César pass aloog. And as a suitor will I give him this. Hy heart laments, that virtue cannot live Oatof the teeth of émulation.

If thou read this, O César, thou may'st live ; If not, the fates with traitors do contrive. (Eœit.)

SCENE IV.— The sahe.— Another Part of the samb Street beecore the Hou^e qf Vrutus.

Enter Portia and Lucius.

Por. I pr'ythee, boy, run to the senate-house; Stay not to answer me, but get thee gone : "Why dost thou stay?

Lue. To know my errand, madam.

Por, I would have had thee there, and here again. Ere I can tell thee what thou should'st do there. —

O constancy, be strong upon my side I

Set a huge mountain 'tween my heart and tongue I

I have a man's mind, but a woman's might. How hard it is for women to keep counsel I — Art thou here yet I

Luc. Madam, what should I do?

Run to the Capitol, and nothing else?

And so return to you, and nothing else

Por, Yes, bring me word, boy, if thy lord look well. For he went sickly forth : And take good note, What César doth, what suits press to him. Hark, boy I what noise is that?

SCÈNE III. — RoHB. ^Unb Rue près du Gapitolb

Artbmido bus EtUre, lisant un papier.

a César, défie-toi de Brutus; prends garde à Cassias; ne B t'approche pas de Casca; aie l'œil sur Cinna; ne te fie point D à Tre-

bonius; observe bien Metellus Cimber; Decius Brutus B ne t'aime point y tu as offensé Calus Ligarius. Un même esprit » anime tous ces hommes, et il est tendu contre César. Si tu D n'es pas immortel, veille autour de toi I la sécurité ouvre la » voie à la conspiration. Que les puissants dieux te défendent.

» Tan ami, ÀBTBiiiDOHns. »

Je veux attendre ici que César passe : alors je lui présenterai cet écrit comme une supplique. Mon cœur déplore que la vertu ne puisse vivre à l'abri des dents de l'envie. Si tu lis ceci , 6 César, tu peux vivre ; sinon , les destins conspirent avec les traîtres. (Il sort,)

SCÈNE IV. — Rome. — Une autre Partie de la même Rue devant la Maison de Brutus.

PoRCTA et LuGius entrent.

Par. — Je t'en prie, mon garçon, cours au palais du sénat. Ne t'arrête point à me répondre ; mais pars sur-le-champ. Pourquoi t*arrêtes-tu?

Lue, — Pour savoir mon message, madame.

Par. ~ Je voudrais que tu fusses allé et revenu, avant que je pusse te dire ce que tu as à faire. O constance y sois ferme à mon côté I place une énorme montagne entre mon cœur et ma langue! J'ai l'âme d'un homme; mais je n'ai que la force d'une femme. Oh I qu'il est difficile aux femmes de céder aux conseils de la prudence I Es-tu encore ici?

Lue. ^ Madame, que dois-je faire? courir au Capitole, et rien de plus Y après cela revenir, et rien de plus?

Por, — Oui, mon garçon; reviens me dire si ton mattre a l'air bien portant, car il est sorti malade ; et remarque bien ce que fait César; quels sont^les suppliants qui se pressent autour de lui. Écoute, Lucius, quel bruit est-ce là?

222 JUUUS CESAR. ,AGir U.

Lue. Ihear iione,jQadaia.

Por, Pr'ytliee, listen well; I heard a busliliiig romour like a fray. And the wind brings ît from the Capitol.

Imc» Sootb, madam, I hear nothing.

Pot. Corne fcêther, fèllow:

Whidi way hast fhou been?

Swih, Ai mine own house, good lady.

Pot. What is't o'clockî

Sêoth* AboDt the nînth hour, lady.

Por. Is César yet gone to the Capitol?

Sooth, Madam, not yet ; I go to take my stand, To see him pass on to the Capitol.

Por. Thou hast some suit to César, hast thou not?

Sooih. That I hâve, lady : if it m\\ please César To be so good to César, as to hear me, I shall beseech him to befriend himself.

Por. Why, knowest thou any harm's intended towards him ?

Sooth. None that I know will be, much that I fear may chance.
 Good-morrow to you. Here the Street is narrow ; The throng that
 follows César at the heels, Of senators, of pretors, common sui-
 tors, Will crowd a feeble man almost to death : I get me to a
 place more void, and there Speak to great César as he comes
 along. {ExU,}

Por. I must go in. — Ah me I how weak a thing The heart of
 "wornan is! O Brutus! The heavens speed thee in thine enterprise
 I Sore, the boy heard me :— Brutus hath a suit, That César will
 not grant.— Oh! I grow faint :— Run, Lucius, and commend me
 to my lord ; Say, I am merry : come to me again, And bring me
 word what he doth «ay to thee. {EutU.}

Scène IV. JULES CÉSAR. 93»

Lue. — Je n'entends rien, madame.

Par. — Je t'en prie, écoute bien ; j'ai entendu une rumeur tu-
 multueuse comme d'une émeute ; le vent rapporte du Capitole.

Lue. — En vérité, madame, j'en^entends rien.

Le Devin entre.

Par. — Approche, mon ami; de quel côté viens-tu? . Le devin*
 — De ma^maison, ma bonof dame. . .

P^: — Quelle heure est-il ?

Le devin — Environ neuf heures^ madame.

Por. — César est-il déjà allé au Capitule ?

Le devin* ^ Pas encore, madame ; J^ voit prendre mais j^aee
 {Écoute le voir quand il passera pour s'y rendre..

Par. — Tu as quelque supplique à présenter à César ? n'est-ce pas ?

Le devin. — - J'en ai une en effet, madame. Si tu pities César de vouloir assez de bien à César pour m'en entendre, je le conjurerai de se traiter lui-même en ami.

Par. — Quoi ! as-tu appris qu'on voulût lui faire quelque mal ?

Le devin. — Aucun dont j'aie la certitude, beaucoup dont je crains la possibilité. Bonjour, madame. La rue est étroite ici : la foule de sénateurs, de préteurs, de suppliants de la classe commune, qui suivent les pas de César, pourrait ici presser un homme faible comme moi jusqu'à l'étouffer. Je veux gagner un endroit plus large, et de là parler au grand César au moment de son passage. (Il sort.)

Par. — Il faut que je rentre. Ah ! que je souffre ! quelle faible chose c'est que le cœur d'une femme ! O Brutus, que les cœurs te secondent dans ton entreprise ! — Sûrement, ce garçon m'aura entendue. — Brutus a une requête que César n'accordera pas. Oh ! je me sens défaillir ! Cours, Lucius, parle de moi à mon mari, dis-lui que je suis joyeuse ; puis reviens ici, et me rapporte ce qu'il t'aura dit. ' {Ils s'en vont}

ACT III

SCENE I.— The scene.— The Capitol— The Senate House. A crowd of People in the Street leading to the Capitol ; among them Artimidorus, and the Soothsayer* and Fulvia.

Enter Gesab, Brutus, Cassius, Gasca, Degivs, Metbllus, Trebonius, Cinna, Antony, Lepidus, PopHiIus, Purnus, andotherê.

Ce\$. The ides of March are corne.

Sooth. Ay, Gesar ; but DOt gone.

Art. Hail, Gesar I Read this schdule.

Dec. Trebonius doth désire you to o*er-read, At your best leîsure, this fais humble suit.

Art. o Gesar, read mine first ; for mine's a suit That touches Gesar nearer : Read it, great Gesar.

Ce\$. What touches us ourself, shall be last serv'd. Art. Delay nol, Gesar; read it instantly. Ces. What, is the fellow mad?

Pub. Sirrah, give place.

XJas. "What, urge you your pétitions in the streetî Corne to the Gapitol.

Gesae entera the CapUol, the rest foUming. AU the

Sehators rit«.

tcfp. 1 miA your enterprise to-day may thriye. Cwi. Wh«4 enterprise, Popilius T Pop. lEare jou well. {Advanm to GbSAB.)

Bru. What said Popilius Lena T Cas. He wiâi'd, to-day our enterprise might thrive. l fear our purpose is discovered.

SciNE I. JULES CÉSAR . 225

ACTE III

SCÈNE L — Rome. — Le Capitole. — Le Sénat est assemblé.
Foule d'hommes du Peuple dans la Rue qui mène au Capitole. Au
milieu d'eux Artémidorus et le Devin. [Fanfares.]

CÉSAR, Brutus, Cassius, Casca, Decius Brutus, Metellus, Tre-
bonius, Cinna, Antoine, Lepidus, Popilius, Publius et autres Sé-
nateurs entrent.

Ces. — Les ides de mars sont arrivées.

Le devin. — Oui, César, mais non passées.

Art. — Salut à César ! — Lisez ce billet !

Dec, — Trebonius vous demande de parcourir à votre loisir
son humble requête que voici.

Art, — O César, lisez d'abord la mienne ! car c'est la mienne
dont l'objet touche César de plus près. Lisez-la, grand César !

Ces. — Ce qui n'intéresse que nous sera examiné le dernier.

Art. — Ne différez pas. César ; lisez la mienne à l'instant même
!

Ces. — Quoi ! est-ce que cet homme est fou ?

Publ. — Allons, importun, fais place !

Cass, — Quoi ! présenter vos demandes dans les rues ! Venez
au Capitole !

CÉSAR entre au Capitole avec sa suite. Tous les Sénateurs

se lèvent.

Popilius bas à Cassius. —Je souhaite que votre entreprise d'aujourd'hui puisse réussir!

Cass. — Quelle entreprise, Popilius?

Pop. — Adieu I (Il s'approche de César.)

Brut. — Que vous a dit Popilius Lena?

Cass. — Qu'il désirait que notre entreprise d'aujourd'hui pût réussir. Je crains que notre projet ne soit découvert.

2â6 JULIUS CESAR. AcT lii.

Bru» Look> how he makes to Gesar : Mark him.

Cas. Gasca, be sudden, for we fear prévention.— Brutus, what shall be done? If this be known, Gassios or Gesar never shall tura back, For I will slay mysetf .

Bru, • GassiaSy be constant :

Popilius Lena speaks not of our purposes ; For, look, he smiles, and Gesar doth not change.

Ca\$. Trebmiius knows his time : for» look yon, Brutus, He draws Mark Antony eut of the way.

{Exeu%t Antony and Trebonius. Cesab and the Sbnators
takle heir Seats.)

Dec. Where is Metellus Cimber ? Let him go. And presently prefer bis suit to Gesar.

Bru. He is address'd : press near and second him.

Cin. Gasca, you are the first that rears your hand.

Ces. Are we ail ready? whatis now amiss, That Gesar and his senate must redress?

Met. Most high, most mighty, and most puissant Gesar, Metellus Cimber throws before thy seat An humble heart :— t-
[Kneeling.]

Ces. I must prevent thee, Cimber,

Thèse couchings, and thèse lowly courtesies, Might fire the blood of ordinary men ; And turn pre-ordinance, and first decree, Into the law of children. Be not fond To think that Gesar bears such rebel bloodi That will be thaw'd from the trne quality With that which melteth fools; I mean, sweet words, Low-crook'd curt'sies, and base spaniel fawning. Thy brother by decree is banished ; If thou dost bénd, and pray, and fawn for him, I spum thee like a cur out of my way. Know, Gesar doth not wrong ; nor, without cause, Will he be satisfied.

Met. Is there no voice more worthy than my own, To Sound more sweetly in great Cesar's car, For the repealing of my banish'd brother ?

Bru. I kîss thy hand, but not in flattery, César;

ScÈNfi I. JULES CÈSAR. 327

BruL — Regardez comment il «borde Céiar* Bonmrqaez-le bieni

Cass. — Gasca, sois prompt I car nous craigooos d'être prévenus. Que feroD6-noQS» Brutus» si la choie est connue ; Casiiiai ou César ne sortira point d'iel(3e). Je me tueni platèt moi-même*

BruL — Prenez courage» Caâsiot : Popiliaa Lena ne parle point de notre deaieîn; regardez* il lonrit, et Céeaar ne change point de visage.

Cass. — Trebonius sait prendre son temps \ roftx, firutus, comme il tire Marc Antoine à Técart*

(Antoine el Trebonius iorleiU, CÈiàMêt la Sénaiêurs

prennent leurs Sièges,)

Dec. — Où est Metellus Gimber? qu'il s'avance et présente sa requête à César.

BruL — li s'est présenté (^g) ; pressons-nous de le seconder*
Cinna. — Casca, vous êtes le premier qui devez lever le bras*

Ces. — Sommes-nous prêts? quels sont les abus que César et son sénat doivent réformer 1

Met. —Très-noble, très-grand et très^puissaot César» Metellus Cimber apporte devant ton tribunal les humbles vœus de son cœur. [Il se met à genoux,)

Ces. — Je dois te prévenir i Cimber » que ces genuflexioos y ces basses salutations peuvent enflammer le sang des hommes vulgaires^ et changer en vains projets d'enfants les décrets arrêtés dans leurs premières résolutions. Ne te flatte pas de la pensée que César porte en lui un sang si rebelle, qu'il se laisse relAcher de sa vraie nature par ce qui dissout les âmes faible^, Je vem dhre ke douces paroles, les profondes révérences, les rampantes

manières d'un vil épagueul. Ton frère a été banni par un décret. Si tu fe'alMiisses devant met , si ta crois le servir par des supplications et des flatteries* je te repousse de mon chemin avec mépris comme un chien incommode* Apprends que César ne fait rien d'injuste, et qu'il ne se laisse point flécbîr sans raison (40).

Met, — N'est-il point ici quelque vois plus dlipoe que ie mienne d'être écoutée y qui avec un son plus doux à l'oreille ihi grand César sollicite le rappel de mon frère es^ilé?

£rul.— Je baise ta main, maia non par flatterie^ César» ce te

228 JULIUS CESAR. AcT III.

Desiring thee, that Publius Gimber may Hâve an immediate freedom of repeal.

Ce\$. What^rotosl

Cas. Pardon, Gesar ; Gesar, pardon :

As low as to thy foot doth Gassius fall, To beg enfranchisement for Publius Gimber.

Ce\$. I could be well mov'd, if I were as you ; If I could pray to move, prayers would move me : But I am constant as the northern star, Of whose true-fix'd and resting quality There is no fellow in the firmament.

The skies are painted with unnumber'd sparks, They are ail fire, and every one doth shine; But there's but one^in ail doth hold his place : So, in the world ; 'Tis furnish'd well with men. And men are flesh and blood, and apprehensive; Yet, in the number, I do know but one That unassailable holds on his rank, Unshak'd of motion : and, that I am he, Let me a little show it, even

in this ; That I was constant Gimber should be banish'd, And
constant do remain to keep him so.

Ctn. o Gesar

Ces. Hencel Wilt thou lift Olympus ?

Dec. Great Gesar,

Ces. Doth not Brutus bootless kneel ?

Casca. Speak, hands, for me.

(Gasga slahs Gesar in the neck. Gesar ealches hold of his arm.
He is Ihen stabbed by several other Conspirators, and at lasi by
Marcus Brutus.)

Ces. Et tu, J?ru<c?— Then fall, Gesar.

[Dies. The Senators and People retire in confusion.]

Cin. Liberty 1 Freedom 1 Tyranny is deadi— Bun hence, pro-
claim, cry it about the streets.

Cas. Some to the common pulpits, and cry out, Liberty, free-
dom, and enfranchisement î

Bru. People, and senators 1 be not affrighted; Fly not; stand
siill :— ambition's debt is paid.

Casca. Go to the pulpit, Brutus.

Scène I. JULES GÉSAR

demandant que Publius Gîmber obtienne à l'instant la liberté de revenir.

Cé\$, — QuoivyBrutusI

Ca\$s. — Pardon , Gésar^ pardon I Gassius s'abaisse jusqu'à tes pieds pour demander que Publius Gîmber soit délivré de son exil.

Ces. — Je pourrais être ébranlé si je vous ressemblais. Si je pouvais supplier pour émouvoir, je pourrais être ému par les prières. Mais je suis immuable comme l'étoile du nord, qui pour sa qualité fixe et constante n'a point de compagne dans le firmament. Les cieux sont pleins d'un nombre infini d'étoiles brillantes ; elles sont toutes enflammées, toutes étincellent ; mais il n'y en a qu'une qui garde constamment sa place : ainsi dans le monde. Il est assez peuplé d'hommes, tous formés de chair et de sang, sujets aux mêmes impressions; mais, dans le nombre, je n'en connais qu'un seul qui sache se tenir à sa place, inébranlable et immobile (4i)» Get homme , c'est moi ; je veux en donner une légère preuve, même en ceci : c'est parce que je suis ferme que Gimber a dû être banni, et je demeure ferme en voulant qu'il reste dans l'exil.

Cinna, — o César !

Ces. — Loin de moi I veux-tu soulever l'Olympe î

Dec. — Grand Gésar !

Ces, — Brntus n'a-t-il pas fléchi le genou en vain?

Casca, — Que mon bras parle pour moi 1

(Gasca frappe Gésar au cou. Gésas lui saisit le bras. Il est alors frappé par plusieurs autres Conjurés, et enfin par

MABCUS FIRUTUS*

Ces. — Et tu Brute (42)! Meurs donc, Gésar I {Il meurt. Les SéïMteurs et le Peuple se retirent en désordre.)

Cinna. — Liberté, délivrance I La tyrannie est morte. Gourez 1 allez le proclamer, le crier dans toutes les rues !

Cass. — Quelques-uns aux tribunes publiques I Allez et criez : Liberté , délivrance , affranchissement t

Brut. — Peuple et sénateurs, ne vous effrayez point, ne fuyez point, restez à vos places I La dette de l'ambition est acquittée.

Casca. «— Allez à la tribune , Brutus I

âao JULIU9 CESAR. ACT II.

Dec, And Gaishis too«

Bru. Where's Publias?

Cin, Hère, quite confounded wîth this mutiny.

Met, Stand fast together, lest some friend of Cesar's Should chance

Bru, Talk not of standing — Publius, good cheer; There îs no harm Intended to your person, Nor to no Roman else : so tell them, Publius,

Cas, And leave us, Publius ; lest that the people, Rushing on us, should do your âge some mischief.

Bru, Do so;— and let no man abide this deed, But we the doers.

Reenter Tabbûnivs.

Caê. Where'i Antonyî

T)re, Fled to hfs house amaz'd :

Men, wives, and children, stare, cry out, and run, As it were doomsday.

Bru. Fates I we will know your pleasures:— That we shall die, we know ; 'tis but the tlme, And drawing ddys ont, that men stand upon.

Cas, Why, he that cuts off twenty years oJlife Guts off so many years of fearlng death.

Bru, Grant that, and then is death a benefit : So are w&GeAar's friènds, that hâve abridg'd His time of fearing death.>^toopy Romansy ttoop. And let us bathe our hands in Ge-sar*s blood Up to the elbuws, and besmear our swords : Then walk we fôrlh, e'en to thè market-place ; And waving onr red weapons û'ef our headi, Let's ail cry, Peaçc! FreedomJ ar^d Liberlyt

Cas, Sioop then, and wash* How many âges hence, Shall this our lofty scène be acted o'er, in States unborn, and accents y et unkaownl

Bru» How many tim^s shall Gosar bleed in sp^rt, That uow
on Ponipey's basis liçs alongi No worthier than the dust !

Cas. So oft aa that shall be,

S€ÈNBL. JULBSCfiSAR. ' m

Dec, — £t Cassius aussi 1

Crul. — Où est Publius?

Cinna. — Ici , tout consterné de ce soulèycment,

if(?l.— Demeurons fermes tous ensemble, de peur qu'il n'arr-
lye que quelque ami de César

Brut, — Ne parle point de demeurer l — Publius , prends cou-
rage 1 On n'en veut ni à ta personne , ni à aucun autre Romain.
Annonce-le à tous, Publias I -'

Casê» £t quittez-nous , Publius , de peur que le peuple en se
jetant sur bous ne fasse quelque outrage à votre vieillesse*

Brut. — Oui, éloignez-vous, et que nul ne réponde de cette ac-
tion que nous qui l'avons faite (43)1

Trebonius rentré.

Cass, — Où est Antoine î >

Treb, — Dans sa maison, où il s'est enfui plein d'épouvante.
Hommes , femmes, enfants , les yeux fixes de terreur, courent et
jettent des cris comme si le monde était au jour du jugement.

Brut, — Destins , nous connaissons vos volontés. Que nous de-
vons mourir, nous le savons ; ce n'est que du moment de la mort
et du soin d'allonger leurs jours que les hommes s'in* quîètent.

Cass, — Oui , celui qui retranche vingt ans de la vie retrace autant d'années de crainte de la mort.

Brut, — Gela convenu, la mort est un bienfait. Nous sommes donc les amis de César, nous qui avons abrégé le temps qu'il avait à craindre la mort. Baissez-vous, Romains, baissez-vous! baignons nos bras jusqu'au coude dans le sang de César, teignons-en nos épées ! marchons ensuite jusqu'à la place publique, et, brandissant nos glaives sanglants sur nos têtes, crions tous, paix, affranchissement , liberté !

Cic. — Baissons-nous donc, et que nos glaives soient teints de sang Combien de siècles à venir verront représenter cette grande scène , notre ouvrage , dans des empires encore à naître et dans des langages encore inconnus !

Brut. -* Combien de fois verra-t-on couler , par manière de jeu, le sang de ce César que voilà étendu sur la base de la statue de Pompée, de pair avec la poussière !

Cass, — Et chaque fois que cette scène se renouvellera ^ on

232 JULIUS CESAR. Act III.

So often shall the knot of us be call'd The men that gave our country liberty.

Dec. Whaty shall we forth ?

Cic, Ay, every man away :

Brutus shall lead ; and we will graze his heels With the most boldest and best hearts of Rome.

. Enter a Servant.

Bru. Soft, who comes here? A friend of Antony's.

Serv. Thus, Brutus, did my master bid me kneel ; ' Thus did Mark Antony bid me fall down; And being prostrate, thus he bade me say : ' Brutus is noble, wise, valiant, and honest ; ' César was mighty, bold, royal, and loving : ' Say, I love Brutus, and I honour him ; ' Say, I fear'd César, honour'd him and lov'd him. ' If Brutus will vouchsafe, that Antony

* May safely come to him, and be resolv'd ^ < How César hath deserv'd to lie in death,

' Mark Antony shall not love César dead

* So well as Brutus living; but will follow ^ The fortunes and affairs of noble Brutus,

' Through the hazards of this untrod state,

' With all true faith.* So says my master Antony.

Bru. Thy master is a wise and valiant Roman; I never thought him worse.

Tell him, so please him come unto this place, He shall be satisfied ; and, by my honour. Départ untouch'd.

Serv. I'll fetch him presently. (Exit Servant.)

Bru. I know, that we shall have him well to friend.

Cas. I wish we may : but yet have I a mind, That fears him much; and my misgiving still Falls shrewdly to the purpose.

Re-enter Antony.

Bru. Bat hère comes Antony.— Welcome, Mark Antony.

Ant. o mighty César ! Dost thou lie so low ? Are ail thy conquests, glories, triumphs, spoils, Shrink to this little measure? Fare thee well. —

SciNB L JULBS CÉSAR. 233

dira de notre association : Voilà les hommes qui donnèrent la liberté k leur pays.

Dec. — £h bien , sortirons-nous?

Casê. — Ovi, tous, Brutus nous conduira; attachés à ses pas, les cœurs les plus intrépides et les plus vertueui de Rome Tont honorer sa marche.

Un SEHYiT£um mire.

Brut. — Doucement. Qui vient à nous? un seryiteur d'Antoine.

Le êerv» — Brutus , d'après l'ordre de mon maître, je fléchis ainsi le genou. Marc Antoine m*a commandé de me jeter à vos pieds , et ainsi prosterné , de vous parler en ces termes : « Brui> tus est noble, sage, vaillant et vertueux. César fut* puissant, » intrépide, illustre et capable d'affection. Dis que j'aime Bru- D tus, et que je l'honore. Dis que je craignais César, l'honorais i> et l'aimais. Si Brutus veut répondre à Antoine qu'il ne court » aucun danger en venant ici, et lui démontrer comment César 2> a mérité d'ôirc frappé à mort, Marc Antoine n'aimera pas D César mort autant que Brutus vivant, mais il suivra avec une 10 foi sincère les fortunes et les intérêts du noble Brutus à tra- JD. vers les hasards de cette carrière où personne n'a encore » marché. » Ainsi parle Antoine , mon maître.

Brut. — Ton maître est un sage et vaillant Romain. Jamais je n'en jugeai plus mal. Dis-lui que s'il lui platt de venir en ce lieu il sera satisfait , et que sur mon honneur il en sortira sans nul outrage#

Le \$erv, — Je vais le chercher à l'instant. (Il sari,)

Brut. — Je sais que nous l'aurons j^ément pour ami.

Coêê, — Je le désire ; cependant j'ai la pensée que nous devons beaucoup le redouter, et toujours mes défiances tombent justQ d'accord avec l'événement.

Antoine rentre.

Brut. — Voilà Antoine qui s'avance. Soyez le bienvenu, Marc Antoine I

Ânt. — O puissant César I es-tu donc tombé si bas? Tes conquêtes, toutes tes gloires, tes triomphes , les dépouilles que tu as remportées sont-ils resserrés dans ce petit espace? Sois en

I know Qot, gbDtlemen, what yoa iatend,

Who else must bc let blood^^vbo else is rank:

If I myself, tthere is no hoar so fit

As Gesar's death hour; nor no instrument

Of half tbat worth, as tho^e your swordi, made rich

With the most noble blood of ail this world.

I do beseech ye, if you bear me hard,

Now, whilst your purpled hands do reek and smoke,

Fulfil your pleasure. Lire a thousand years,

I shall not find myself so apt to die :

No place will please me so, no mean of death,

As hère by Gesar, and by you eut off,

The choice and master spirits of this âge.

Bru, Q Autony I beg not your death of us. Though now we must appear bloody and cruel. As y by our hands, and this our présent act, You see we do ; yet see you but our hands. And this the bleeding business they hâve done : Our hearts you see not, they are pitiful ; And pity ta the gênerai wrong of Rome (As fird drives out fire, so pity, pity,) Hath done this deed on Gesar, For your part, To you our swords hâve leaden points, Mark Antony : Our arms, in strength of malice, and our hearts, Of brothers* temper, do receive you in With ail kind love, good thoughts, and révérence.

Cas. Your voice shall be as strong as any man's. In the disposing of l[^]ew dignities.

Bru, Only be patient, till we bave appeas'd The multitude, beside ttiemselves with fear, And then we will deliver you the cause, Why I, that did love Gesar when I struck him, Hâve thus proceeded.

Ant, 1 doubt not of your wisdom.

Let each man redder me his bloody hand : First, Marcus Brutus, will I shake with you ; — Next, Gaius Gassius, do I take your hand ;— Now, Decius Brutus, yours ; — now yours, Metellus ;

Yours, Ginna ;— and, my valiant Gasca, yours ; — , Though last, not least in love, yours, good Trebonius,

ScÈife L JULES CÉSAR. 235

paix ! Je ne sais pas, patriciens , ce que vous méditez , quel autre sang doit être yersé, quel autre est suspect (40). Si c'est moi, il n'est point pour ma mort d'heure aussi convenable que l'heure de la mort de César, ni d'armes aussi dignes de moitié que ces épées que vous tenez , illustrées par le plus noble sang det;e monde. Je vous en conjure, tandis que tos mains rougies fument encore de la vapeur du sang, si vous ne m'endurez qu*à regret, satisfaites votre désir I YivraiS'je mille ans, je ne me trouverai jamais si bien disposé à mourir. Aucun lieu, aucun genre de mort ne me plairont jamais comme de mourir ici , à côté de César, et par vos coups, vous Féelite des grandes Ames de cet âge I

Brut. — o Antoine, n'implorez point de nous votre mort! Nous devons maintenant paraître sanguinaires et cruels. Le sang qui couvre nos mains, l'acte que nous venons d'accomplir, nous montrent ainsi à vos yeux ; mais vous ne voyez que nos mains, que cette sanglante exécution. Vous ne voyez pas nos cœurs; ils sont compatissants, et c'est la pitié pour l'injure publique faite à Rome qui a frappé ce coup sur César ; car, comme une flamme chasse une autre flamme , la pitié chasse une autre pitié. Mais pour vous , Marc Antoine , nos épées n'ont qu'une pointe de plomb. Nos bras , dans la force de la colère (45), unis comme nos cœurs par une disposition fraternelle, vous reçoivent avec toute la bienveillance de l'affection, avec estime, avec égard.

Cass. — Votre voix aura autant d'influence que celle d'aucun autre dans la distribution des nouvelles dignités.

Brut. «* Seulement ayez patience jusqu'à ce que nous ayons apaisé la multitude, hors d'elle-même de terreur, et alors nous vous expliquerons par quel motif, moi qui aimais César, je l'ai ainsi frappé.

Ànt, — Je ne doute point de votre sagesse. Que chacun de vous me donne sa main ensanglantée : d'abord, Marcus Brutus, je veux secouer la vôtre, puis je prends votre main, Caius Cassius ; maintenant la vôtre, Decius Brutus , et la vôtre. Metellus, et la vôtre, Cinna, et la vôtre, mon brave Cascaj enfin la vôtre , bon Trebonius, que je nomme le dernier, mais qui

236 J13LIUS CESAR. Act III.

Gentlemen ail, — alas! what shall I say ?

My crédit now stands on such slippery ground,

That one of two bad ways you must coneet me,

Either a coward or a flatterer. —

Tbat I did love thee, César, oh l 'tis true :

If then thy spîrit look upon us now,

SEall it not grieve thee, dearer than thy death,

To see thy Antony making his peace,

Shaking the bloody fingers of thy foes,

Most noble I in the présence of thy corse ?

Had I as many eyes as thon hast wounds,

Weeping as fast as they stream forth thy bloody

It would become me better, than to close

In terms of friendship with thine enemies.

Pardon me, Julius I— Hère wast thou bay'd, brave hart ;

Hère didst thou fall ; and hère thy hunters stand

Sign'd in thy spoil, and crimson'd in thy lethe,

O world I thou wast the forest to this hart;

And this indeed, O world, the heart of thee.

How like a deer, stricken by many princes,

Dost thou hère lie ?

Cas. Mark Antony,—

Ant, Pardon me, Caius Cassius :

The enemies of César shall say this; Then, in a friend, it is cold modesty.

Cas. I blâme you not for praising César so ; But what compact mean you to hâve with us ? Will you be prick'd in number of our friends; Or shall we on, and not dépend o\^ you?

AnL Therefore I took your hands ; but was indeed, Sway'd from the point, by looking down on César. Friends am I with you ail, and love you ail; Upon this hope, that you shall give me reasons, Why, and wherein, César was dangerous.

Bru, Or else wére this a savage spectacle : Our reasons are so
fuU of good regard, That were you, Antony, the son of César, You
should be satisfïed.

Ant. That'salllseek:

And am moreover suitor, that I may

Scène ii. JULES CÉSAR

n'est pas le moindre dans mon amitié. Vous tous nobles citoyensi
Hélas I que dirai je? ma réputation est placée maintenant sur un
terrain si glissant , que vous devez concevoir de moi Tune de ces
mauvaises pensées , ou que je suis un lâche , ou que je suis un
flatteur.— Que je t'aimai, César, oh! c'est la vérité 1 Si ton âme
nous contemple maintenant ne sera-t-elle pas plus affligée que
de ta mort même, de voir ton Antoine faisant sa paix, et secouant
les mains sanglantes de tes ennemis , ô grand homme, en pré-
sence de ton cadavre I Si j'avais autant d*yeux que tu as de bles-
sures, tous versant autant de larmes que tes plaies versent de
sang, cela me siérait bien mieux que de m'unir, en des termes
d*amitié, avec tes ennemis. Pardonne>moi, Jules I— Ici tu fus
entouré, cerf courageux I ici tu es tombé; ici tes chasseurs debout
se présentent, parés de ta dépouille et de la pourpre de ton sang
(46) ! o monde, tu étais sa forêt ; et certes , ô monde, il était le
cœur qui t'animait I Maintenant te voilà étendu comme le daim
que plusieurs princes ont frappé t

Cass.—M&rc Antoine I

iinr.— Pardonnez-moi, Caius Cassius ; les ennemis de César en diront autant. Ce n'est donc, de la part d'un ami, qu'une froide modération.

Cas». — Je ne vous blâme point de louer ainsi César; mais quel traité prétendez-vous faire avec nous? Voulez-vous être inscrit au nombre de nos amis, ou bien poursuivrons-nous nos projets sans compter sur vous ?

iini.— C'est pour cela que j'ai pris vos mains ; mais il est vrai qu'en baissant les yeux sur César j'ai été forcément distrait de la question. Je suis votre ami à tous; oui. Je vous aime tous, dans l'espoir qu'en alléguant vos motifs, vous me direz comment et en quoi César était dangereux.

Brtt(.— S'il en était autrement, Antoine, ce serait un atroce spectacle. Nos raisons renferment un si grand nombre de considérations légitimes, que , fussiez-vous le fils de César, vous devriez en être satisfait.

^n(.— C'est tout ce que je désire; et, de plus, je voudrais

238 JULIUS CESAR. Act HL

Produce hisbody to the market-place; .And in the pulpit» as becomes a friend, Speak in the order of his funeral.

Bru. Yoa shall, Mark Antony.

Cas. Brutus, a word with you. (Àêids.)

You know not what you do ; Do not consent, That Antony speak in his funeral :

Know you how much the people may be mov'd By that which
he will utter I

Bru. By your pardon ; — .

I will myself into the pulpit first.

And show the reason of our Gesar's death : What Antony shall
speak, I will protest He speaks by leave and by permission : And
that we are contented Gesar shall Hâve ail true rites, and lawful
cérémonies. It shall advantage more, than do us wrong.

Cas. I know not what may fall; I like it not.

Bru. Mark Antony, hère, take you Gesar's body« You shall not
in your funeral speech blâme us, But speak ail good you can de-
vise of César; Andsay, you do't by our permission; Elsc shall you
not hâve aay hand at ail About his funeral : And you shall speak
In the same pulpit whereto I am going, After my speech is ended.

Ànt. Beitso;

I do désire no more.

Bru. Prépare the body then, and follow us.

{Exeunt ail hut AifxoNY.)

Ant. O, pardon me, thou pièce of bleeding earth, That I am
meek and gentle with thèse butchers I Thou art the ruins of the
noblest man That ever lived in the lide of times.

Woe to the hand that shed this costly blood : Over thy wounds
now do I prophesy, (Which, like dumb mouths, do ope their ruby
lîps To beg the voice and utterance of my tongue) — A curse shall

light upon the limbs of men : Domestic fury, and fierce civil strife,

ScÈNJB L JULES GÈSAR. 239

obtenir de vous qu'il me fût permis de présenter son corps sur la place publique, et de parler à la tribune^ dans la cérémonie des funérailles , comme il convient à un ami.

Brut. — ^Vous parlerex, Marc Antoine.

Coi, — Brutus, un mot ! (i fKirl.) — Vous ne savez pas ce que vous accordez là; gardez* vous d'y consentir. Savez«vous à quel point le peuple peut être ému de ses paroles ?

Brut. — Permettez, —je monterai le premier à la tribune ; j'exposerai les motifs de la mort que nous avons donnée à notre César. Tout ce qu'Antoine dira, je déclarerai qu'il le dit de notre aveu ^ par notre permission , que nous consentons qu'on accomplisse pour César les rites consacrés , les cérémonies légales. Cette conduite nous sera plus avantageuse que nuisible.

CScM«.— Jenesaiscequi en peut arriver. Ce parti me déplâit.

Bru. — Approchez y Marc Antoine. Disposez du corps de César. Dans votre discours funèbre, vous vous abstiendrez de nous blâmer ; mais dites de César tout le bien qui vous viendra en pensée , et ajoutez que vous le faites par notre permission.: autrement , vous n'aurez aucune espèce de part dans ses funérailles. Après que mon discours sera fini, vous parlerez à la même tribune où je vais monter.

Ant. — Soit; je ne désire rien de plus.

Brut, — Préparez donc le corps, et suivez-nous.

(Ils sortent tous, excepté Antoine.)

Ant. — o pardonne-moi y portion de terre encore saignante, si je parais doux et pacifique avec ces bouchers I Tu es le débris du plus grand homme qui ait jamais vécu dans le cours des âges. Malheur à la main qui répandit ce sang d'un si grand pxi! Maintenant penché sur tes plaies, qui, comme des bouches muettes, ouvrent leurs lèvres rougies pour me demander une voix et des paroles , je le prédis solennellement: la malédiction va tomber sur la tête des hommes ; les fureurs domestiques.

240 JULIUS CESAR. Act 111.

Shall cambér ail the parts of Italy :

Blood and destruction shall be so In use, And dreadful objects so famîliar, That mothers shall but smile, when they behold Their infants quarter*d with the hands of war ; Ail pity choak'd with custom of fell deed: And Gesar's spirit, ranging for revenge, With Até by bis side» corne hot from heli, Shalf in thèse confines, with a monarch's voice, Gry Havoe, and let slip the dogs of war; That this foui deed shall smell above the earth With carrion men, groaning for burial.

Enter a Servant.

You serve Octavius César, do you not?

Serv, I do, Marjt Antpny.

Ànt. César did write for him to corne to Rome.

Serv» He did receive bis letters, and is coming : And bid me say to you by word of mouth. — O César I {Seeing Ihe Body,}

Ànt. Thy heart is big, get thee apart and weep. Passion, I see, is catching ; for mine eyes, Seeing those beads of sorrow stand in thine, Began to water. Is thy master coming?

Serv. He lies to-night within seven leagues of Rome.

Ànt. Post back with speed, and tell him what hath chanc'd : Uere is a mourning Rome, a dangerous Rome, No Rome of safety for Octavius yet ; Hie hence, and tell him so. Yet, stay a while ; Thou shalt not back, till I have borne this corse Into the market-place : there shall I try, In my oration, how the people take The cruel issue of these bloody men ; According to the which, thou shalt discourse To young Octavius of the state of things. Lend me your hand. (Exeunt with Cæsar's Body.)

Scène I. JULES CÉSAR

les terribles dissensions civiles vont opprimer l'Italie entière ; le sang, la destruction seront des choses si communes^ les sujets d'horreur deviendront si familiers, que les mères ne feront plus que sourire à la vue de leurs enfants déchirés par des mains armées. Toute pitié sera étouffée par l'habitude des actions atroces ; et l'ombre de César, accompagnée d'Até, sortie brûlante de l'enfer, errant avide de vengeance , criera d'une voix souveraine dans l'intérieur de nos frontières : Carnage ! et lâchera les chiens de la guerre (47) > de telle sorte que l'odeur de cet acte exécrable s'élèvera avec les fétides exhalaisons des cadavres gémissant après la sépulture.

Un Serviteur entre.

Vous servez Octave César, n'est-il pas vrai?

Le serv. — Je le sers, Marc Antoine.

Anî. —César lui a écrit de se rendre à Rome.

Le «••».—H a reçu les lettres de César; il est en chemin, et m'a ordonné devons dire de vive voix..... (Apercevant le Corps de César.) o César I

Ànt. — Ton cœur est gros. Retire-toi à Técart, et pleure : ta douleur est contagieuse; et mes yeux, en voyant ces larmes rouler dans les tiens, commencent à se mouiller. — Ton maître vient-il î

Le serv. — H couche cette nuit à sept lieues de Rome.

Ant. — Retourne sur tes pas en toute hâte , et raconte-lui ce qui est arrivé. Il n'y a plus ici qu'une Rome en deuil , qu'une Rome dangereuse ; Rome n'offre point encore de sûreté pour Octave (48) : hâte-toi de lui donner cet avis.— Non; demeure encore. Tu ne retourneras point , que je n'aie porté ce corps sur la place publique. Là , j'essayerai de sonder, dans ma harangue au peuple, comment il prend l'acte cruel de ces hommes de sang; et, selon l'événement, tu rendras compte à Octave de l'état des choses. -^Prête-moi la main.

[Ils sortent, emportant le Corps de César.)

242 JOLIUS GB8AR. AfT UI.

SCENE II.— Thb samb.^-Thb Foeuv

Enier Brutus aind Cassius» and a Ihroi^ o(Citizbns.

eu. We will be satûfied; let os be Mttisllled.

Bru. Thea foUow me, and give me audieace, fiiheads.— Cassiu-
Sy go you into the other street.

And part the numben.^—

Those that will hear me speak» let them stay hère ; Those that
will follow Gassius, go with him ; And public reasons shall be rea-
dered OfCesar'sdeath.

i eu. I will hear Bratos speak.

2 Cit. I will hear Cassius ; aad compare their reasoos, When
seyerally we hear them rendered.

{ExU GassiuSi wUh ame o[ihê Gitizbns. Brutus goeê Into
Ihe Roslrum.)

3 eu. The noble Bratos is asceaded : Silence I

Bru. Be patient till the last.

Romans» countrymen, and loyers! hear me for my canse, and
be silenty that you may hear: belieye me for mine honour, and
bave respect to mine honour, that you may believe : censure me
in your wisdom, and awake your sensés, that you may the better
jodge. If there be any in tthis assembly, any dear friend of Ge-
sar's» to him I say» That Brutus' lore to Gesar was no less than
bis. If then that friend demand, why Brutus rose against César,
this is my answer :— Not that I loved Gesar less, but that I loyed
Rome more. Had you rather Gesar were liying, and die ail slayes,
than that Gesar were dead, to liye ail freemen ? As Gesar loyed
me, I weep for him ; As be was f ortunate, I rejoice at it; as he was

valiant, I honour him ; but, as he was ambitious, I slew him:
There are tears for his lot; joy for his fortune ; honour for his
valour ; and death for his ambition. Who is here so base, that
would be a bondman? If any, speak ; for him have I offended.
Who is here so rude, that would not be a Roman? If any, speak ;
for him have I offended. Who is here so vile that would not love
his country ? If any, speak ; for him have I offended. I pause for a
reply

SCÈNE II. JULES CÉSAR. 243

SCÈNE II.— Toujours à Rome.— Le Forum,

Brutus et une foule de Citoyens entrent.

Lee cit. — Nous vous rendons qu'on nous rende raison de ce qui a
été fait. Qu'on nous en rende raison

Brut, — Alors suivez-moi, mes amis» et donnez-moi audience*
— Vous, Cassius, passez dans l'autre rue, et partageons le peuple
entre nous. — Que ceux qui veulent m'entendre restent ici ; que
ceux qui veulent écouter Cassius aillent avec lui : il va être rendu
un compte public des motifs de la mort de César*

Prem. cit. — Je veux entendre parler Brutus.

Deux cit. — Je veux entendre Cassius, afin qu'après les avoir
écoutés séparément, nous puissions comparer leurs raisons.

(Cassius sort avec une partie des Citoyens. Brutus monte dans
la Tribune.)

Trois. Cit. — Le noble Brutus est monté. Silence ! Brut. —
Écoutez patiemment jusqu'à la fin, Romains» concitoyens et

amis, entendez-moi dans ma cause, et faites silence pour que vous puissiez entendre. Groyez.-moi pour mon honneur, et ayez égard à mon honneur afin que vous puissiez me croire. Jugez-moi dans votre sagesse, et servez-vous de votre raison afin de pouvoir mieux juger. S'il est dans cette assemblée, s'il est quelque ami de César, je lui dirai que Taffection de Brutus pour César n'était pas moindre que la sienne. Si cet ami demande pourquoi Brutus s'est élevé contre César, voici ma réponse : — Ce n'est pas que j'aimasse moins César, mais j'aimais Rome davantage. Aimerez-vous mieux que César fût vivant, et mourir tous esclaves, ou bien que César soit mort, et vivre tous hommes libres ? César m'aimait , je le pleure ; il fut heureux , je m'en réjouis ; il fut vaillant , je l'honore : mais il fut ambitieux, je l'ai tué. Ainsi j'ai des larmes pour son amitié, de la joie pour sa fortune, du respect pour sa vaillance, la mort pour son ambition. Quel est ici l'homme assez abject pour vouloir être esclave ? S'il en est un, qu'il parle ; car c'est lui que j'ai offensé. Quel est ici l'homme assez stupide pour ne vouloir pas être un Romain? qu'il parie , car c'est lui que j'ai offensé. Quel est ici l'homme assez vil pour ne pas aimer sa patrie? qu'il parle, car c'est lui que j'ai offensé* —Je m'arrête pour attendre une réponse.

W JULIUS CESAR; Agt II I

Cit. None, Brutus, none. (SevwtiU \$peaking at once.)

Bru. Then noue hâve I offended. I haye done no more to César, than you should do to Brutus. The question of his death is enroUed in the Capitol : his glory not extenuated whereia he was worthy; nor his offences enforced, for which he suffered death.

Enter AKTOInr, andothen wUh Cesar's Body.

Hère cornes his body, moumed by Mark Antony : who, though he had no hand in his death, shall receive the benefit of his dying, a place in the commonwealth ; as which of you shall not? With this I départ; That, as I slew my best lover for the good of Rome, I hâve the same dagger for myself, when it shall please my country to need my death.

Cit. Live, Brutus, livel live!

1 Cil. Bring him with triumph home unto his house.

2 Cit. Give him a statue with his ancestors.

3 Cit. Let him be César.

Cit. Cesar's better parts

Shall now be crown'd in Brutus.

1 Cit. We'Ubring him to his house with shouts and clameurs.
Bru. Mycountrymen,*— —

2 Cit. Peacel silence I Brutus speaks.

1 Cit. Peace, ho I

Bru. Good countrymen, let me départ alone, And, for my sake, stay hère with Antony : Do grâce to Cesar's corse, and grâce his speech Tending to Cesar's glories; which Mark Antony, By our permission, is allow'd to make.

I dontreat you, not a man départ, Save I alone, till Antony bave spoke. (Exit.)

1 Cit. Stay, ho! and let us hear Mark Antony.

3 Cit. Let him go up into the public chair ; We'U hear him:—
Noble Antony, go up.

Ânt. For Brutus' sake, I am beholden to you.

4 Cil. What does he say of Brutus?

ScÈN*Ji* II. JULES CÉSAR, 245

Plui. eU. (parlant à la fo»f).~ Personne» Bratus, personne.

Urul.— Je n'ai donc offensé personne. Je n'ai pas fait plas
contre César que vous n'auriez le droit de faire contre Brutus. Les
motifs de sa mort sont enregistrés au Capitole. Sa gloire , en ce
qu'il arait de digne, n'y est point atténuée , et les fautes pour les-
quelles il a subi la mort n'y sont point exagérées.

Antoine etpluiieun autrei enlrenl ^ ^imdHitant le Corpê de

CÉSAR

Voici son corps, dont le deuil est mené par Marc Antoine, qui,
bien qu'il n'ait point participé à la mort de César, recueillera les
fruits de son trépas, un rang dans la république. Et qui de vous
n'en recueillera pas? En vous quittant, je n'ai que ce mot à dire :
Comme j'ai tué mon meilleur ami pour le bien de Rome, je garde
ce même poignard pour moi-même, dès que mon pays croira
avoir besoin de ma mort.

Les cit. —Vivez , Brutus , vivez, vivez I

Prem. c[^]^— Reconduisons-le en triomphe jusque dans sa maison.

Deux. cit. — Élevons-lui une statue parmi ses ancêtres.

Trois. aï.— Qu'il soit fait César I

QiMtr. aï.— Les meilleures qualités de César seront couronnées dans Brutus.

Prem. aï.— Nous allons le conduire à sa maison avec de bruyantes acclamations.

Brut. — Mes concitoyens

Deux, aï.— Pais, silence I Brutus parle.

Frofi. cit. — Holà, silence I

^ruf.— Mes bons compatriotes, laissez-moi me retirer seul» et, pour l'amour de moi, demeurez ici avec Antoine : accueillez le corps de César, et accueillez aussi le discours à la gloire de César, que Marc Antoine, avec notre permission, est autorisé à prononcer. Je vous conjure que personne ne sorte d'ici que moi seul, jusqu'à ce qu'Antoine ait parlé. (Il sort.)

Prem, cit. — Holà, restez ; écoutons Marc Antoine.

Trois, cit. — Qu'il monte dans la tribune; nous voulons l'écouter.— Noble Antoine, montez.

Ant. —Pour Tamour de Brutus, je vous suis redevable.

Quatr. cit. —Que dit-il de Brutus?

216 JtLitJS CBSAR. ACT IIL

3 Cii. He says, for Bratas' sake, He finds himself beholdeoto os ail.

4 eu. 'Twere best he speak no harm of Brutushere.

1 Cit. This.Cesar was a tyrant.

3 Cit. Nay^ that's certain :

We are bless'd, that Rome is rid of him.

2 Cit. Peace ; let us hear what Antony can say. Ànl. You gentle Romans,— «—

Cit. Peace, ho I let us hear him.

Ànt, Friends, Romans, countrymen, lend me your ears; I cpme to bury César, not to praise him. The evil that men do liyes after them ; The goodis oft interred with their bones. So let it be with Gesar. The noble Brutns Hath told you César was ambitions :

If it were so^ it was a grievous fault. And grievously hath César answer'dit.

Hère, under leave of Brutns and the rest, (For Brutns is an honourable man; So are they ail, ail honourable men;) Corne I to speak in Cesar's fanerai.

He was my friend, faithful andjust to me: But Brutus says he was ambitious; And Brutus is an honourable man.

He hath brought many captives home to Rome, Whose ransoms did the gênerai coffers fill: Did this in César seem ambitious?

\When that the poor bave cried, César hath wept: Ambition should be made of sterner stuff : Yet Brutus says he was ambitious ; And Brutus is an honourable man.

You ail did see that, on the Lupercal, I thrice presented him a kingly crown, Which he did thrice refuse. Was this ambition ? Yet Brutus says he was ambitious; And sure he is an hpnourable man.

I speak not to disprove what Brutus spoke, But hère I am to speak what I do know. You ail did lore him once, not without cause;; What cause withholds you then to mourn for him?

SCËNB H. JULES CÊ5AR. HT

Trais, cfi.— Il dit que, pour Tamotir de Bratns, il nouj^ est redevable à toas.

QwUr. eit, — Il fera bleii d« ne pat mal parler de Brutus.

Prem. dl. — Ce César était un tyran.

Trais, eit» — Oui, cela est certaia. Nous sommes tous bien heureux que Rome en soit délivrée.

Deusi. dl.— Paixl écoutons Ce qu'Antoine pourra dire^ Ant. ^ Généreux Romains.....

I>tceff«-- Silence! holà, écoutons-lê.

Ant> — Amis, Romains, compatriotes, prêtez-moi l'oreille : je Tiens pour inhumer César, non pour le louer. Le mal que font les hommes vit après eux; le bien est souvent enterré avec leurs ossements : qu'il en soit ainsi de César. Le noble Brutus tous a dit que César était ambitieux : s'il fut tel , c'était une faute grave , et

César l'a sévèrement expiée. Ici, de l'aveu de Brutus et des autres (car Brutus est un homme honorable; ils le sont tous , tous des hommes honorables) , je suis venu pour parler aux funérailles de César. Il fut mon ami, fidèle et juste envers moi; mais Brutus dit qu'il était ambitieux, et Brutus est un homme honorable. Il a ramené dans Rome une foule de captifs, dont les rançons ont rempli les coffres publics : est-ce là ce qui a paru ambitieux en César ? Quand les pauvres ont gémi, César a pleuré : l'ambition devrait être formée d'une matière plus dure; cependant Brutus dit qu'il était ambitieux, et Brutus est un homme honorable. Vous avez tous vu qu'à la fête des Lupercales je lui ai présenté trois fois nue couronne de roi, et que trois fois il l'a refusée : était-ce là de l'ambition ? mais Brutus dit qu'il était ambitieux, et sûrement Brutus est un homme honorable. Je ne parle point pour désapprouver ce que Brutus a dit , mais je suis ici pour dire ce que je sais parfaitement. Vous l'aimiez tous autrefois, et non sans cause; quelle cause TOUS empêche donc aujourd'hui de pleurer sur lui? O discer-

2« JULIUS CESAR. Act III.

O judgment, thou art fled to brutish beasts, And man has lost
their reason: — Bear with me; My heart is in the coffin there
with César,

And I must pause till it come back to me.

1 Cit. Methinks, there is much reason in his sayings.

2 Cit. If thou consider rightly of the matter, Caesar has had
great wrong.

3 Cit. Has he, masters?

1 fear there will a worse corne in bis place.

4 Cit, Mark*d ye bis words? He wouldnottaketbecrown; Therefore, 'tis certain he was not ambitions.

1 Cit. If it be found so, some wilj dear abide it.

2 Cit. Poor soûl I bis ey es are red as fire with weeping.

3 eu. There*s not a nobler man in Rome, than Antony.

4 Cit. Now mark bim, he begins âgain to speak.

Ant. But yesterday, the word of César might Hâve stood against the vorld: now lies he there. And none so poor to do him reyerence.

G masters I if I were dispos'd to stir Your hearts and minds to mutiny and rage, I ^hould do Brutus wrong, and Cassius wrong, Who» you ail know, are honourable men : I will not do them wrong; I rather choose To wrong the dead, to wrong myself» and yon, Than I will wrong such honourable men.

But here*s a parchment, with the seal of César; I found it in bis closet ; 'tis bis will : Let but the commons bear this testament, (^hich, pardon me, I do not mean to read,) And they would go and kiss dead Cesar's wounds. And dip their napkins in bis sacred blood, Yea, beg a hair of him for memory, And, dying, mention it within their wills, Bequeathing it as a rich legacy Unto their issue.

4 Cit. We'U hear the will : Read it. Mark Antony.

ri

Dément I ta as fui chez les bêtes grossières» et les hommes ont perdu leur raison!— Soyez indulgents pour moi ; mon cœur est là, dans le cercueil avec César, et il faut que je m'arrête jusqu'à ce qu'il me soit revenu.

Prem, etī. — Il me semble qu'il y a beaucoup de raison dans ce qu'il dit.

J}eux, dl.— Si tu examines sensément cette affaire , César a essuyé une grande injustice.

Trois, cit. — Serait-il vrai, compagnons? Je crains qu'il n'en vienne un plus méchant que lui à sa place.

Quatr. cit. — Avez- vous remarqué ces mots : Il ne voulue pas prendre la couronné ? donc il est certain qu'il n'était pas ambitieux.

Frem. cit. — ^ Si cela se trouve ainsi , il en coûtera cher à quelques-uns.

Ikux. e^l.— Le bon cœur I Ses yeux sont rouges comme le feu à force de pleurer.

Troie, eit, —Il n'y a pas dans Rome un homme plus noble qu'Antoine.

Qualr. cjl. -«Attention maintenant : il recommence à parler.

Ânl. — Hier encore, la parole de César aurait pu résister au monde entier : aujourd'hui le voilà étendu; et pas un homme assez chétif pour lui rendre le moindre honneur I O citoyens , si j'étais disposé à exciter vos cœurs et vos esprits à la révolte et Â la fureur, je pourrais faire tort à Brutus, tort à Cassius, qui y vous le savez tous, sont des hommes d'honneur; je ne ▼ eux pas leur

nuire. Plutôt que de nuire à des hommes si honorables, j'aime mieux faire tort à César, à moi-même et à vous aussi. Mais voici un parchemin scellé du sceau de César ; je l'ai trouvé dans son cabinet : ce sont ses dernières volontés. Si le peuple assemblé entendait ce testament , que je n'ai pas, et vous me le pardonneriez, l'intention de vous lire, tous viendraient baiser les blessures de César mort, et tremper des linges dans son sang sacré, oui, demander un de ses cheveux comme un gage de souvenir, et, à leur mort, en feraient mention dans leurs testaments , le léguant à leurs enfants comme un riche héritage.

Quatr. ciY.— Nous voulons entendre le testament : lisez-le, Marc Antoine.

250 JULIUS CESAR. Act III.

eu. The will ! thè wllll we will hear Gesar's will.

Ant. Hâve patience, geatle friends, I mûst not read it; It is not mejBt you kaow bow Gesar loy'd you. You are not wood, you are not stones, but men; And| being men, heariog the will of César, It will inflame you, it will make you mad : 'Tis good you know not that you are his heirs ; For, if you should, oh I what would corne of it î

4 Cit. Read the will : we will hear it, Antony ; Tou shall read us the will ; Cesar's will.

Ànt. Will you be patient? Will you stay a while? 1 bave o'ershot myself to tell you of it. 1 fear I wrong the honourable men, Whose daggers bave stabb'd César: I do fear it.

4 eu. Theyweretrai tors: Honourable men!

eu. The will! the testament I

2 eu. They were Tillains , murderers: The will ! read the

[will!

Ani. You will compel me then to read the will? Then make a ring about the corse of César, And let me show you him that made the will. Shall I descend? And will you gire meleave?

eu. ComedowD.

2 eu. Descend. (Htf comei dawn fnm the PulpU.)

3 e%t. You shall hayeleave*

4 eu. A ring; stand round.

1 eu» Standli*bm the herse, stand from the body.

2 eu. Room for Antony ; — most noble Antony* Ant. Nay, press not so upon me; stand far offT. eu. Stand backI room I hear back !

Ant. If you have tears, prepare to shed them now. You all do know this mantle : I remember The first time ever César put it on : 'Twas on a summer's evening, in his tent^ That day he overcame the Nervii: — Look, in this place ran Cassius' dagger through: See, what a rent the envious Casca made: Through this, the well-beloved Brutus stabb'd, And, as he pluck'd his cursed steel away» Mark how the blood of César follow'd it;

Scène II

JULES CÉSAR.

Lei eiU — Le testament I le testament 1 nons'youlons entendre
Je testament de César.

AnU — Modérez-Tous, mes bons amis, je ne dois pas le lire. Il n'est pas à propos que tous sachiez combien Gésar tous aimait. Vous n'êtes pas des blocs insensibles, rous n'avez pas des cœurs de rocher : vous êtes des hommes; et, si vous entendiez le testament de César, il vous enflammerait, il vous rendrait furieux. Il est bon que vous ne sachiez pas que vous êtes ses héritiers ; car, si vous le saviez, oh I qu'en arriverait-il ?

Qualr, eU. — Lisez le testament ; nous voulons l'entendre, Antoine ; vous nous lirez le testament, le testament de Césai*. . Ant, — Voulez- vous avoir de la patience ; voulez- vous différer quelque temps. Je me suis laissé emporter trop loin en vous parlant du testament ; je crains de faire tort à ces hommes ho^ nobles dont les poignards ont percé César : je le crains.

Quatr. eil.— Ce furenl des traîtres ; eux , des hommes ho« nobles I

Les cit. — Le testament I les volontés de César t

Deux. cil.^Ce sont des scélérats, des assassins. Le testament!
lisez ietestamenti

Ant. — Vous voulez donc me contraindre à lire le testament. Formez donc un cercle autour du corps de César, et laissez-moi vous montrer celui qui fit le testament. Descendrai-je ? me le permettez-vous ?

Les cit. — Venez , venez.

Deux. ct(.— Descendez. (ÂKTOiirs descend de ia Tribune.)

Trois, cit. — Nous y consentons.

Quatr. çil.— Formons un cercle; tenons-nous autour de lui.

Prem* cil.^Ëcartez-vous du cercueil, écartez-vous du corps.

Deux. cit. — Place pour Antoine, le très-noble Antoine 1

Ant. — Ne vous jetez pas ainsi sur moi , tenez-vous éloignés.

Les cit. — En arrière I place I reculons en arrière 1

Ant. -- Si vous avez des larmes , préparez-vous maintenant à les répandre I — Vous connaissez tous cette robe. Je me souviens du jour où pour la première fois César la porta. C'était un soir d'été, dans sa tente , le jour même qu'il vainquit les Nerviens. — Regardez : là le poignard de Cassius a pénétré; voyez quelle déchirure y a faite l'envieux Casca; c'est par là que le bien-aimé Brutus enfonça le coup, et, lorsqu'il retira son maudit fer, voyez jusqu'où le sang de César l'a suivi, se préci*

252 JULIUS CESAR. Act III.

As rnsbing ont of doors, to be resolv'd

If Brntos so unkindly knock^d or no ;

(For Bmtus, as you know, was Cesar's ang l)

Jadge, O yoQ gods, how dearly César loT*d him I

This was the most unkindest eut of ail :

For, when the noble César saw him stab.
 Ingratitude, more strong than traitors* arms,
 Quite vanquish'd him: then burst his mighty heart;
 And, in his mantle muffled up his face,
 Even at the base of Pompey's statue
 Lying all the while ran blood, great César fell.
 Oh what a fall was there, my countrymen I
 Then I, and you, and all of us fell down,
 Whilst bloody treason flourish'd over us.
 O now you weep: and I perceive you feel
 The dint of pity: these are gracious drops.
 Kind souls, what, weep you, when you but behold
 Our Caesar's vesture wounded? Look you here,
 Here is himself, murther'd as you see, with traitors.

1 Cit. O pitiful spectacle I

2 Cit. O noble César I

3 Cit. O woeful day I

4 Cit. O traitors, villains I

1 Cit. O most bloody sight !

2 Cit. We will be reYenged; abouty — seek^{^^} buroy —
fire,— kill,— slay I— let not a traiter live.

Ant. Stay, countrymen.

1 Cit. Peace there: — Hear the noble Antony. -

2 Cit. We'll hear him, we'll follow him, we'll die with him.
Ant. Good friends, sweet friends, let me not stir you up

To such a sudden flood of mutiny.

They that have done this deed are honourable;

What private griefs they have, alas, I know not,

That made them do it : they are wise and honourable.

And will no doubt, with reasons answer you,

I come not, friends, to steal away your hearts;

I am no orator, as Brutus is:

But, as you know me ail, a plain blunt man,

That love my friend : and that they know full well

That gave me public leave to speak of him.

Scène IL JULES CÉSAR

pitant aa dehors comme pour s[^]assurer si c'était bien Brutus qui
frappait si cruellement; car Brutus » vous le savez , était un dieu
pour César. O vous, dieux I jugez avec quelle tendresse César l'ai-

maît.-Ce coup fut pour lui le plus cruel de tons ; car, lorsque le nobleCésar le vit frapper, l'ingratitude, plus forte que les bras des traîtres y acheva de le vaincre. Alors son grand cœur se brisa , et» s'enveloppant le visage de sa robe , au pied même de la statue de Pompée qui ruisselait de son sang, le grand César tomba. Oh I quelle chute il y eut là , mes concitoyens I Alors, vous et moi, nous fûmes terrassés du même coup, tandis que la trahison sanguinaire et triomphante agitait sur nous ses poignards. Oh I maintenant , vous pleurez , et je le vois, vous sentez le pouvoir delà pitié ; ce sont de généreuses larmes. Bons cœurs, quoi I vous pleurez en ne voyant encore que les blessures du vêtement de notre César I Regardez ici, le voici lui-même, déchiré comme vous le voyez par des traîtres.

Prem. eU» — o spectacle de pitié !

Deux. cU. — o noble César !

Trois. eU. — o jour de malheur t

Quatr. eU. — Traîtres , scélérats!

Prem. eti.— o sanglant, sanglant spectacle I

Deux. ctl. —Nous voulons être vengés. Vengeance t courons, cherchons Brutus ! -^ du fer ! — tuons, massacrons, ne laissons pas vivre un seul de ces traîtres !

Ânt — Arrêtez , concitoyens I

Prem. cit. — Paix là , écoutez le noble Antoine !

Ikuœ. cil.— Nous voulons Técouter, nous voulons le suivre, nous voulons mourir avec lui.

Ânt. —Mes bons, mes chers amis , que ce ne soit point moi qui vous précipite dans ce soudain débordement de révolte. Ceux qui ont fait cette action sont des hommes d'honneur. Quels griefs personnels ils ont eu pour la faire , hélas I je ne le sais pas. Ils sont sages et honorables , et sans doute ils auront des raisons à vous donner. Je ne viens point , mes amis, surprendre insidieusement vos cœurs; je ne suis pas orateur comme Brutus, je suis tel que vous me connaissez tous, un homme simple et sans malice, qui aime mon ami ,et ils le savent bien ceux qui m'ont donné la permission de parler de lui en public.

25i JULIËS CESAR. ACT III.

For I hare neithe^ wit, nor vords, nor woith.

Action, aor utterance, nor the power of speech,

To 8tir men's biood: I oniy speak right on;

I teU you that , which yon younelves do know ;

Show you sweet César*! woilinds, poor, poor damb moutfas,

And bid them speak for me : But were I Brutus,

And Brutus Antony, there were an Antony

Woud ruffle up yoursprits, and put a tongue

In eyery wound of César, that should moTe

The stones of Rome to rise and mutioy.

eu. We'il mutiny.

1 eu, We'il burn the hoase of Brutus.

3 eu. Away then, come, seek the conspirators.

Ant. Yet hear me, countrymen; yet hear me speak.

eu. Peace, ho! Hear Antony, most noble Antony*

Ant. Why, friends, you go to do you know not what : Wherein hath César thus deserv'd your loves ? Alas, you know not : — I must tell you then :— ^ You have forgot the will I told you of.

i eu. Most true ;— the will ;— let's stay, and hear the will.

Ant. Here is the will, and under Cesar's seal. To every Roman citizen he gives, To every several man, seventy-five drachmas.

2 eu. Most noble Cesar I— we'll revenge his death.

3 eu. O royal César I

Ant. Hear me with patience.

eu. Peace, ho t

Ant. Moreover, he hath left you all his walks, His private arbours, and new-planted orchards, On this side Tiber ; he hath left them you, ' And to your heirs for ever ; common pleasures,

To walk abroad, and recreate yourselves. Here was a César : When comes such another?

1 eu. Never, never:— Come, away, away:

We'll burn his body in the holy place, And with the brands fire the traitors' houses* Take up his body.

Car je n'ai ni esprit , ni expression » ni talent , ni action , ni organe, ni puissance de parole pour émouvoir le sang des hommes. J'exprime tout uniment ma pensée ; je ne tous dis que ce que vous savez vous-mêmes ; je vous montre les blessures » du bon César, pauvres » pauvres bouches muettes , et je les charge de parler pour moi. Mais si j'étais Brutus » et que Brutus fût Antoine , il y aurait alors un Antoine capable de troubler vos esprits , et de donner à chaque plaie de César une langue dont la voix remuerait et ferait révolter jusqu'aux pierres de Rome.

Leê cit. — Nous voulons nous révolter.

Prem. cit. * — Nous brCderons la maiison de Brutus.

Troii. eU. — Marchons donc , venez , cherchons les conspirateurs I

AnU — Écoutez-moi encore » compatriotes » écoutez encore ce que j'ai à vous dire.

Xtffcil. — Holà I silence 1 écoutons Antoine » le très* noblê Antoine.

AiU. — Quoi , mes amis » vous ne savez pas ce que vous allez faire. En quoi César a-t*il ainsi mérité de vous tant d'amour ? hélas » vous ne le savez pas ; il faut doue vous le dire. • — Youfl avez oublié le testament dont je vous ai parlé.

Leê cit. — Oh I il est vrai , le testament ; restons » et écoutons le testament.

Ant, — Le voici » le testament avec le sceau de César. A chaque citoyen romain , à chacun de vous tous » il donne soixantequinze drachmes.

Deux, cit, — Très-noble César I — Nous vengerons sa mort.

Trois, c^ ^—O royal César I

Ant. — Écoutez-moi avec patience.

Les cit. — Silence donc I

Ant — En outre, il vous a légué tousses jardins» ses bosquets réservés » et ses vergers récemment plantés de ce côté-ci du Tibre. Il vous les a laissés , à vous et à vos héritiers à perpétuité, pour en faire des jardins publics destinés à vos prome- Dades et à vos amusements. — C'était là un César. Quand en renaîtra- t-il un pareil?

Prem. cit. — Jamais , jamais. Venez » partons , partons ; nous allons brûler son corps sur la place sacrée , et les tisons nous serviront à mettre le feu aux maisons des traîtres. Enlevez le corps.

256 JULIUS CESAR. Act III

2 Cit. Go, fetch fire.

3 Cit. Piuckdownbenches.

4 CiL Pluck down forms, Windows, any thing.

[Exeunt Gitizens, wUh ihe Body,)

Ânt. Now let it work: Mischief, thou art afoot, Take thou what course thou wilt I— How now> fellow?

Enter a Servant.

Serv. Sir, Octavius is already corne to Rome.

Ant. Whereis he?

Serv, He and Lepidus are at Gesar's house.

Ânt. And thither will I straight to visit him : He cornes upon a wish. Fortune is merry, And in this mood will give us any thing.

Serv. I heard him say, Brutus and Gassius Are rid like mad-men through the gâtes of Rome.

Ânt» Belike, they had some notice of the people, How I had mo/d them. Bring me to Octavius. (Exeunt,)

SGENEUL— The same.— A Street.

Enter Ginna, the Poet.

Cin. I dreamt to night, that I did feast with César, And things unluckily charge my fantasy : I hâve no will to wander forth of doors, Yet something leads me forth.

Enter Citizens.

1 Cit, Whatis your name?

2 Git, Whither are you going?

3 Cit. Where do you dwell?

4 Cit. Are you a married man, or a bachelor?

2 Cit. Answer every man directly.

1 Cil. A y, and briefly.

4 Cit. Ay, and wisely.

3 Cit. Ay, and truly, you were best.

Scène III. JULES CÉSAR

Deux* eU. — Allez , apportez du fea.

Trois, ctl. — Abattez les bancs.

Quatr. cU. — Enlerez les sièges » les fenêtres , tout.

(Le Peuple sort emportant te Cmps.) Ant. --Maintenant que l'œuvre s'accomplisse I Anarchie » tu es debout» prends la marche qu'il te plaira.

Un SBRYiTEim entre.

Qu'y a-t-il î

Le serv, — Seigneur» déjà Octave est arrivé dans Rome.

Ant. — Où est-il ?

Le serv. -* Lui et Lepidus sont dans la maison de César.

Ant. — Et à rinstant je vais l'y joindre; il arrive à souhait : lit fortune est en belle humeur, et dans ce caprice elle nous accordera tout.

Le serv. — Octave a dit devant moi que Brutus et Cassius, comme des hommes éperdus, étaient sortis au galop hors des portes de Rome.

Anl. —Il est probable qu'ils Ont appris les dispositions du peuple, et de quelle manière je l'ai ameuté. Conduis-moi près d'Octave. (Ils sortent.)

SCÈNE IIL — TovjovES ▲ Rome. — Une Rue

CiNNA le Poète entre.

Cin. — J'ai rêvé cette nuit que j'étais à un banquet avec César, et mon imagination est obsédée d'idées sinistrés. Je me sens de la répugnance à sortir de ma maison. Cependant, je ne sais qui m'entratne.

Le Peuple entre.

Prem. cit. — Quel est votre nom î

Deux. cit. — Où allez-vous î

Trois, cit. — Où demeurez-vous ?

Quatr. cit. — Êtes-vous marié ou {;arçon ?

Deux. cU. — Répondez directement à chacun de nous.

Prem, cit. — Oui, et en peu de mots.

Quatr. cit. — Oui, et sensément.

Trois, cit. — Oui, et sans déguisement.— Vous ferez bien.

M JULIUS CESAR. ACTIV.

Cin, What is my name? Wfaither am i going? Wheredo I dwell? Am I a married man, or a bachelor ? Then to answer eyery man directly, and briefly» wisely, and trcdy. Wûsely I say, I am a bachelor.

2 eu. Ttiat'a as much as to say, tfaey are fools that marry :

— You'U bear me a bang for that, I fear. Proceed ; directly.

Cin. Directly, I am going to Gesar's funeral.

1 Cit. As a friendly or an enemy ?

Cin. As a friend.

2 Cit. That matter is answered directly. 4 Cit. For your dwelling,— briefly.

Cin. Briefly, I dwell by the Capitol.

3 Cit. Your name, Sir, truly.

Cin. Truly, my name is Ciona.

1 Cit. Tear him to pièces, he's a conspirator. Cin. I am Cinna the poet, I am Cinna the poet.

4 Cit. Tear him for his bad verses, tear him for his bad verses.

*

Cin. I am not Cinna the conspirator.

2 Cit, It is no matter, his name's Cinna ; pluck but his name out of his heart, and turn him going.

3 Cit. Tear him, tear him. Come, brands, hot fire-brands. To Brutus', to Cassius' ; burn him. Some to Dacius' house, and some to Casca's ; some to Ligarius* : away ; go» (Emunt.)

ACT IV

SCENE I.— The same.--*A Roof in Antony's House. Antony, Octavius, and Lepidus, seated at a Table.

Ànt. Thèse many then shail die; thair names ara prick'd. Oct.
Your broiher too must die; Consent you, Lepidus?

SciNB I. JULBS GË8AR. 359

Cin. — Quel est mon nom ? où je vais? où je demeure? si je
suis marié ou garçon? répondre à chacun de vous directement, en
peu de mots, sensément et sans déguisement I Sensément, je dis
que je suis garçon.

Deuss. o¹. — C'est comme qfui dirait, il n'y a que des idiots
qui se marient. Cela vous vaudra quelques gourmades, j'en ai
peur. Continuez , directement.

Cin. — Directement , je rais aux fonérailles de César.

Prem. çU. — Gomme ami on comme ennemi ?

Cm. — Gomme ami.

Deum. eU. — C'est répondre directement.

Quatr, cU. — Et votre demeure, en peu de mots ?

Cin. — En peu de mots, près du Capitole.

Trois, cit. — Votre nom , s'il vous ptalt , sans déguisement?

Cin, * — Sans déguisement , Cinna.

Prem, eit» — Mettons-le en pièces : c'est un conspirateur.

Cin. — Je suis Cinna le poôte , je suis Cinna le poète.

Quatr. cU, — Déchirez4e pour ses méchant« verst déchirezle
pour ses méchants vers.*

Cin, — J^e suis point Cinna le conspirateur.

Deux, eit, — N'importe, son nom est Cinna. Arrachons seu» lement son nom de son cœur, et puis laissons-le aller 1

Trois, eit, — Déchirons*le , déchirons*le. Allons, des brandons ; holà! des brandons de feu. — Chez Brutus,chezCassius, brûlons tout.Quelques-uns à la maison de Decius, d'autres chez Casca , d'autres chez Ligarius i partons , courons I

{Vêêortené.)

SCÈNE I. — ToujouBS A RoMB.—UifE Pièce db la

Maison d'Antoitie.

Antoine , Octave, Lbpidu», assis a^taur d'une Table»

Ant, — Ainsi tous ces hommes sont voués à la mort ; leurs noms sont marqués.

Oct, — Votre frère aussi doit mourir. Y consentez-vous , Lepidus ?

â6o JULIUS CESAR. ACT IV

Lep. I do consent.

Oet, Prick him down, Antony.

Lep. Upon condition Poblus shall not liye» Who is your sister's son» Mark Antony.

Ânu He shall not live; look, with a spot I damn him. 3uty Lepidus, go you to Gesar'g house ; Fetch the will hither, and we will détermine How to eut off some charge in legacies.

Lep. What, shall I find you hère?

OcU Or hère, or at

The Capitol. (ExU Lepidus.)

Ânt. This is a slight unmeritable man, Meet to be sent on errands : Is it ^t, The three-fold world diyided, he should stand One of the three to share it ?

OcL So you thought him ;

And took his voice who should be prick'd to die. In our black sentence and proscription.

Ânt. Octayius, I hâve seen more days than you ; And though we lay thèse honours on this man, To ease ourselves of divers slanderous loads, He shall but bear them as the ass bears gold ; To groan and sweat under the business, Either led or driven, as we point the way ; And, having brought our treasure where we will, Then take we down his load, and tum him off, Like to the empty ass, to shake his ears. And graze in commons.

Oct. You may do your will ;

But he's a tried andyaliant soldier.

Ânt. So is my horse, Octavius; and, for that, I do appoint him store of provender.

It is a créature that I teach to fight, To wind, to stop, to run directly on; His corporal motion govem-d by my spirit. And, in

some taste, is Lepidus but so; He must be taught, and train'd,
and bid go forth; A barren-spirited fellow ; one that feeds On ob-
jects, arts, and imitations; Which, out of use, and stal'd by other
men,

Sgèkb I. JULES CÉSAR. 261

J!i«p.— J'y consens.

OcL — Pointez, Antoine.

Lep. — - Oui ; mais à condition , Marc Antoine , (pie Publius»
le fils de Totre sœur, perdra aussi layie.

Ânt. — Soit, il ne vivra pas. Voyez , avec cette marque il est
condamné. — Mais , Lepidus, allez à la maison de César ; rappor-
tez ici le testament , et nous verrons à retrancher quelques-uns
des legs qu'il a laissés à notre charge.

Lep. — Vous retrouverai-je ici î

Oet. — Ou ici , ou au Capitole. (Lepidus sort.)

Ânt, — Ce Lepidus est un homme frivole et sans mérite, bon à
faire l'office de messenger. Lorsque le monde se divise en trois
parts , convient-il qu'il demeure l'un des trois qui le partagent ?

Ocl. — Vous le pensiez ainsi. Vous Tavez consulté sur les noms
que devait contenir notre terrible décret de proscription.

Ant. — Octave , j'ai vu plus de jours que vous. Si nous plaçons
ces honneurs sur la tête de cet homme dans la vue de nous soula-
ger nous-mêmes de divers fardeaux trop odieux, il ne fera que les
porter comme l'âne porte un trésor, gémissant et suant sous le
poids , conduit ou chassé dans la voie que nous lui indiquerons ;

et quand il sera arrivé au lieu qui nous convient, nous reprendrons son fardeau; et nous le renverrons, comme l'âne déchargé , secouer ses oreilles et paître dans les pâturages communs.

Oet, — Vous pouvez faire ce qui vous plaira ; mais c'est un soldat éprouvé et vaillant.

Ânt. — Mon cheval Test aussi , Octave , et c'est pour cela que je lui assigne une bonne ration de fourrage. C'est un animal que j'instruis à combattre , voltiger» s'arrêter ou se lancer en avant. Ses mouvements matériels sont dirigés par mon intelligence, et, à certains égards, Lepidus n'est rien de plus. Il veut être dressé , discipliné et averti de se mettre en marche. C'est un esprit stérile de sa nature, qui ne se plaît aux usages , aux imitations d'arts et de manières , que lorsqu'ils sont usés

JUL1U9 CESAR. ACTIV.

Begin his fashion : Do not talk of him.

But as a property. And now, Octavius,

Listen great things. — ^Brutus and Gassius,

Are levying powers : we mnst straight make bead :

Therefore, let our alliance be combina,

Our best friends made, and our beat means stretch'd out ;

And let as presently go sit in council,

How covert matters may be best disclos'd^

And open périls surest answered.

Oei. Let us do so : for we are at the stake. And bay'd abbut
vfiih many enemies ; And some^ tbat stnile, bave in their bearts^
I fear Millions of mischief. (Exeunt.)

SCENE II—Beforb Brutus' Tent, in the Camp near

Saedis.

(Drum.) Enter BftmruSy Lugilius, Lugius, and Soldiers: TiTi-
Nius and Pindarus meeting them.

Bru, Stand bere.

Lue. Gire tbe word, ho I and stand. Bru. What now, Lucillus?
is Cassitis near? LueiL He is at band; and Pindarus is corne To do
yoQ salutation from bis master.

(PIKDARUS gii)e\$ a tettêr to BRiTTtJS.)

Bru. He greets me well.— Your master, Pindarus, In bis own
change, or by ill officers, Hath given me some worthy cause to
wish Things done, undone : but, if he be at band, I shall be
satisfied.

Pin. I do not doubt

But tbat my noble master will appear Such as he is, full of re-
gard, aud bonour.

Bru. He is not doubted.— A word, Lucilius : How he receired
you, let me be resolv'd.

Lueil. With courtesy, and with respect enough; But not with such familiar instances, Nor with such free and friendly conference As he hath used of old.

ScÈif B II. JULES GtSAR. S63

et abandonnés; C'est alors qu'il les adopte. N'en parlez plus que comme d'un meuble qui nous appartient. Maintenant, Octave, de grands intérêts demandent votre attention. Brutus et Gassius lèvent des armées. Il faut nous hâter de leur faire tête; songeons donc à combiner notre alliance » à nous assurer de nos meilleurs amis, et à déployer toute l'étendue de nos ressources. Allons sans retard siéger en conseil pour convenir des plus sûrs moyens de découvrir les sourdes menées de nos ennemis et de faire face aux périls évidents.

Oct. — C'est aussi mon avis, car nous sommes en danger» entourés d'ennemis qui nous liarcèlent(49); et» parmi ceux qui nous sourient , il en est plusieurs « je le crains bien , qui renferment dans leur cœur d'innombrables projets de méchanceté et de perfidie. (IU sartêni.)

SGÈNE II.— Le Devaict db la Tente de Brutus, au

Camp près de Sardis.

(Roulement de tamboun.) Brutus, Lugilius, Lucius et des Soldatê eiUrent ; Titinius et Pindarus tiennent à hur rencontre.

Brut Holà, halte I

Lue. — Le mot d'ordre ; holà , halte I

Brut. —Eh bien,Lucilius, Gassius est-il près d'ici?

LucU. — 11 nous suit de près , et Pindarus est venu vous saluer de la part de son maître.

(Pindarus remet une lettre à Brutus.)

Brut. Son salut m'est agréable. —Votre maître, Pindarus, soit par son propre changement , soit par la faute de mauvais officiers, m'adonne quelques bons motifs de souhaiter que des choses faites ne le fussent pas; mais, puisqu'il arrive , il s'en expliquera lui-même.

Pind. — Je ne doute pas que mon noble maître ne se montre ce qu'il est, un homme plein d'honneur et d'égards

pour vous.

Brut. — Je n'en doute pas (50) . — Un mot, Lucilius ! que je sache comment il vous a reçu!

Luct'/.— Avec civilité et assez de considération, mais non pas avec ce ton de familiarité, avec cette franchise et cette conversation amicale qui lui étaient ordinaires autrefois.

26i JULIIS CESAR. Aa IY.

Bru. Thou hast describ'd

A hot friend cooling : Ever note, Ltici'lins, >VheQ love begîns to sicken and decay, It useth an enforced ceremony.

There are no tricks in plain and simple faith : But hoUow men, like horses hot at hand, Make gallant show and promise of their mettle : But when they should endure the bloody spur, They fall their crests, and like deceitful jades Sink in the trial. Cornes his army on?

LucU. They mean this night in Sardis to be quarter'd ; The greater part, the horse in gênerai. Are come with Cassius. [March wUhin.)

Bru. Hark, he is arriv*d :—

Mareh gently on to meet him.

Enter Cassius and Soidiers.

Cas. Stand, ho!

Bru. Stand, ho I Speakthe wordalong,

Wilhin. Stand.

Withdn. SUnd.

Wilhin. SUnd.

Cas. Most noble brother, you hâve done me wrong.

Bru. Judge me, you gods I Wrong I mine enemies? And if not so, how should I wrong a brother?

Cas. Brutus, this sober form of yours hides wrongs; And when you do them

Bru. Cassius, be content,

Speak your griefs softly,— I do know you wel! : — Before the eyes of both our armies hère, Which should perceive nothing but love from us, Let us not wrangle : Bid them move away ; Then in my tent, Cassius, enlarge your griefs, And I will give you audience.

Cas, Pindarus,

Bid our commanders lead their charges off A little from this ground.

Bru. Lucilius, do the like; and let no man Come to our tent till we hâve done our conférence. Let Lucius and Titinius guard our door. (Exeunt.)

ScÈnE IL . JULES CÈSAR

Brut. •— Tu Tiens de peindre un homme dont la chaleureuse amitié se refroidit. Remarque, pour ne pas l'oublier, Lucilius» que Tamitié fait reconnaître son affaiblissement et son déclin par une affectation de politesse et de cérémonies. Il n'y a ni art ni feinte dans la simple et naïve bonne foi : les honunes au cœur vide et faux ressemblent à ces chevaux pleins de feu sous la main, et dont la belliqueuse apparence promet une courageuse ardeur ; mais, lorsqu'il faut souffrir l'éperon sanglant, ils baissent la tête, et comme desbêtes sans vigueur, succombent dans l'épreuve.— Son armée arrive-t-elle?

LuciL — Elle compte prendre cette nuit ses quartiers dans Sardis , le gros de l'armée, la cavalerie entière, vient avec lui.

(Marche derrière le théâtre.)

J?ru(.— Écoutez , il est arrivé. Marchons tranquillement à sa rencontre.

Cassius entre, euivi de Soldats.

Cois, — Halte , holà.

Brut, — Halte, holà I faites passer Tordre dans les rangs!

{Derrière le théâtre. Halle, halte, halte !]

Ca«#. — Mon noble frère , vous avez été injuste à mon égard.

Brut. — o vous, dieux, jugez-moi I ai-je jamais fait une injustice à mes ennemis? Et si cela ne m'est pas arrivé, comment pourrais-je me rendre coupable d'une injustice envers mon frère î

Ca#<. — Brutus, sous des formes graves, vous cachez vos injustices, et quand vous les faites

Brut. — Cassius, contentez-vous ; exposez tranquillement

vos griefs. Je vous connais bien.— Ne querellons point ici, sous les yeux de nos deux armées, qui ne devraient voir entre nous que des manifestations d'amitié. Faites retirer vos soldats, et alors, Cassius, entrez dans ma tente ; là, vous pourrez détailler vos griefs , et je vous écouterai.

Cass. — Pindarus , commande à nos chefs de se retirer avec leurs troupes à quelque distance de ce terrain.

Brut, — Donne le même ordre, Lucilius, et que , pendant notre conférence , personne n'approche de notre tente. Lucius et Titinius en garderont l'entrée. {Ils sf^tent.)

S66 JULinS CB9AR. ACT IV.

8GENB IIL^^WITHiI THB Tbht of Brectus.— Lvgius uni TiTi-Nius ai êome dûianee fram U.

Enier Brutds and Gàssius.

Coi» That yoa hâve wrong'd me, doth appear in Uns : Yoa
haye condemn'd and noted Lacîua Pella, For takîng bribes hère of
the Sardiens; Wherein, my letters, praying on bis side, Becanse I
knew the man, were slighted off.

Bru. You wrong'd yourself, to write in snch a case.

Cas* In such a time as this^ it is not meet That every nice of-
fence should bear bis comment*

Bru. Let me tell you, Gassius, you yourself Are much
condemn'd to have an itching palm To sell and mart your offices
for gold, To undeservers.

Cas, I an itching palm ?

You know that you are firutus that speak this, Or> by the gods,
tbis speech were else your last.

Bru, The name of Gassius bonours tbis corruption. And cbasti-
sement dothb tberefore bide bis bead.

Cas. Gbastisement I

Bru, Remember March, the ides of Harch rememberl Did not
great Julius bleed for justice* sakeT What villain touch'd bis
body, that did stab, And not for justice? What, shall one of us,
That struck the foremost man of ail tbis world, But for supporting
robbers— shall we now Gontaminate our fingers with base
bribes. And sell the mighty space of our large bonours, For so
much trash as may be grasped thus ?— * I'd rather be a dog, and
bay the moon, Than such a Roman.

Cas. firatus, bay not me,

I'll not endure it : you forget yourself, To hedge me in ; I am a soldier, I Older in practice, abler than yourself To make conditions.

Bru. Go to; you're not, Gassius.

Cas* I am*

ScÈHB III. JULES CÈ9AR. 967

SCÈNE III. — Intérieur de la Tente de BEirruft.*^ Lucivs ei TiTiNivs êanê à quelque dUtanet.

Brutus €t Gæssius eiKireiU,

Cas8. — Que vous ayez des torts enyers mol, en roici la preuve. Vous avez condamné et noté Lucius Pella (5i) pour s'être ici laissé corrompre par les habitants de Sardis , et vous avez méprisé les lettres que je vous ai écrites en faveur de cet homme qui m'était connu.

Erul.— Vous vous êtes fait tort à vous-même d'écrire dans une pareille affaire.

Cote. — Dans le temps où nous sommes , il ne convient pas que la faute la plus légère soit ainsi soumise à un sévère examen.

Brut. — Permettez-moi de vous dire y Gassius , qu'à vous-même on vous reproche une avide démangeaison dans la main ; on vous blâme de trafiquer de vos emplois et de les vendre^ au poids de Tor, à des gens sans mérite.

Casi.— Moi, une avide démangeaison dans la main? En me parlant ainsi , vous savez bien que vous êtes Brutus , ou^ par les dieux, cesçrait votre dernière parole.

Brut. — La corruption l'honore du nom de Cassius. Voilà pour-
quoi le châtement n'ose montrer sa tête.

Caêê. «-Le châtement I

Brut* — ^Rappelez-vous le mois de mars, rappelez-vous teâ
ides de mars! Le sang du grand César ne coula-t-il pas pour la
justice? Quel scélérat eût attenté à sa personne, Teût poignardé
pour une autre cause que la justice? Quoi! nous, qui avons frappé
le premier homme de ce monde pour avoir seulement protégé
des larrons ; qu'il un de nous souillera aujourd'hui ses doigts
d'infâmes présents ! Vendrons-nous le vaste champ de notre
gloire pour une poignée de vil métal? J'aimerais mieux être un
chien, et aboyer à la lune, que d'être un pareil Romain.

C(w#.— Brutus, cessez vous-même de me harceler[52] ! je ne
le souffrirai pas. Vous vous oubliez en voulant me renfermer dans
un cercle étroit. Moi, je suis un soldat, plus ancien que vous^
dans la profession , plus capable de traiter avec les hommes.

J^rut.-^ Allons donc! vous ne l'êtes point, Gassius.

Cass. — Je le suis.

BrU' I say, you are not.

Cas. Urge me no more, I shall forget myself ; Have mind upon
your health, tempt me no further.

Bru. Away, slight man

Cwi. Is't possible?

Bru. Hear me, for I will speak.

Must I giye way and room to your rash choler? Shall I befrighted, when a madmau stares?

Cas» O gods ! ye gods! Must I endure ail this?

Bru. AH this ! ay, more : Fret till your proud heart break; Go, show your slaves how choleric you are, And make your bondmen tremble. Must I budge? Must I observe you? Must I stand and crouch Under your testy humour? By the gods, You shall digest the venom of your spleen, Though it do split you : for from this day forth, m use you for my mirth, yea, for my laughter When you are waspish.

Cas. Î8 it come to this ?

I^ftt. You say, you are a better soldier : Let it appear so ; make your vaunting true, And it shall please me ^ell : For mine own part, I shall be glad to leam of noble men.

Cas. You wrong me every way, you wrong me, Brutus ; I said an elder soldier not a better : DidLsay, better?

Bru. If you did, I care not.

Cas. When Gesar liv'd be durstnot thus hâve mov'd me.

Bru. Peace, peace ; you durst not so hâve tempted him.

Cas, I durst not?

Bru. No.

Cas. What ? durst not tempt him ?

Bru. For your life you durst not.

Cas. Do not présume too much upon my love, I may do that I shall be sorry for.

Bru. You have done that you should be sorry for. There is no terror, Cassius, in your threats : For I am arm'd so strong in honesty, That they pass by me as the idle wind, Which I respect not. I did send to you

SCÈNE III. JULES CÉSAR

Brui. — Je dis que vous ne l'êtes pas.

Coëi, — Ne me pressez pas davantage ; je pourrais m'oublier. Songez à votre sûreté. — Cessez ces provocations!

Brut, — Loin de moi , homme sans dignité I

Casi, — Est-il possible?

Brut, — Écoutez-moi , car je prétends parler. Suis-je obligé de laisser un libre cours à votre fougueuse humeur? L'œil égaré d'un fou furieux peut-il m'inspirer quelque crainte?

Coëi. — O dieux I vous, dieux qui m'écoutez, faut-il que j'endure tant d'outrages?

Brut, — Oui et plus encore. Agitez-vous jusqu'à ce que votre cœur orgueilleux se brise I Allez, montrez à vos esclaves jusqu'où la colère peut vous emporter, faites trembler les hommes qui vous sont soumis : est-ce à moi de me déranger, de vous observer d'un regard inquiet, de me tenir immobile et craintif lorsque la colère vous saisit. Par les dieux I vous dévorerez tout le fiel de

vosre bile , dût-il vous suffire ! car, de ce jour, je veux m'amuser, je veux rire de vos accès de mauvaise humeur.

Cassius.—Qu'en sommes-nous venus à ce point?

Brutus, — Vous dites que vous êtes un meilleur soldat ; faites-le voir , justifiez votre bravade ! ce sera un plaisir pour moi ; pour ma part , je serai bien aise d'apprendre quelque chose sous d'illustres chefs.

Cassius.—Vous me faites injure sur tous les points; vous me faites injure, Brutus. J'ai dit un plus ancien, et non un meilleur soldat : ai-je dit meilleur?

Brutus, — Quand vous l'auriez dit, peu m'importe !

Coéus. — César, lorsqu'il vivait, n'eût pas osé m'irriter à ce point.

Brutus, — Paix, paix ; vous n'auriez pas osé le provoquer ainsi.

Cassius. — Je n'eusse pas osé ?

Brutus. — Non.

Cassius. — Quoi ! pas oser le provoquer ?

Brutus. — Sur votre vie, vous ne l'auriez pas osé.

Coéus, — Ne présumez pas trop de mon affection ; je pourrais faire ce qu'après je serais fâché d'avoir fait

Brutus, — Vous avez déjà fait ce que vous devriez être fâché d'avoir fait. Cassius, vos menaces ne m'inspirent point de terreur. Couvert des fortes armes de la vertu, ces menaces glissent sur moi comme le vain souffle du vent que je ne remarque pas.

10 JULIUS CAESAR ACT IV.

For certain sums of gold, which you denied me ;—

For I can raise no money by vile means;

By heaven, I had rather coin my name,

And drop my blood for drachmas, than to wring

From the hard hand of peasants their vile trash,

By any indirection. I did send

To you for gold to pay my legions;

Which you denied me : — Was that done like Cassius ?

Should I have answer'd Gains Cassius so

When Marcus Brutus grows so covetous,

To lock such rascal counters from his friends,

Be ready, gods ! with all your thunderbolts,

Dash him to pieces I

Cas. I denied you not.

Bru. You did.

I Cas, I did not :— «he was but a fool,

That brought my answerer back. — Brutus hath riv'd my heart :
A friend should bear his friend's infirmities, But Brutus makes
mine greater than they are.

Bru* I do noty till you practise them on me.

Cm, You loye me not.

Bru, I do not like your faults.

Coê. A friendly eye could neyer see such faults.

Bru, A flatterer*s would not though they do appear As huge as high Olympus.

Cas, Gome, Antony, and young Octayius, corne, Reyenge your-selyes alone on Gassius i For Gassius is a*weary of the world :

Hated by one he loyes; bray'd by his brotfaer ; Gheck'd like a bondmaa; ail his faults obsery'd, Set in a note-book» learnM» and conn'd by rote, To cast into my teeth. Oh 1 1 could weep My spirit from mine eyes ! — There is my dagger» And hère my na-ked breast; withia, a beart Dearer than Plutus' mine, richer than gold : If that thou bee'st a Roman, take it forth : I, that denied thee gold, will giye my heart: Strike, as thou didst at Gesar; for, I know, When thou didst hâte him worse, thou lov'dst him better, Than eyer thou loy'dit Gassius»

SckNB m. JULES CÊ9AR« S71

Je vous ai envoyé demander quelques sommes d'or que fOus m'avez refusées ; car moi y je ne puis me procurer d'ar|;ent par d'indignes moyens. Par le ciel I j'aimerais mieux coih- Tertir mon cœur en monnaie , et livrer chaque goutte de mon sang pour en faire. des drachmes , que d'arracher injustement de la main dur-cie des paysans leur misérable dievancCé Pour payer mes légions , je vous ai envoyé demander des fonds que vous m'avez refusés. Est-ce là une action digne de Gassius? Aurais-je réponduainsi à la demande de Gains Gassius? Quand Marcus Brutus deviendra assez sordide pour tenir sous clef et cacher à ses amis ces misé-

rables jetons p dieux I soyez prêts à lancer vos foudres et à le réduire en cendres.

Cau. — Je ne vous ai point refusé.

Brut. — VousTavez fait.

Ccui. — Je ne Tai pas fait. G'était un imbécile que celui qui vous a rapporté cette réponse. Brutus a déchiré mon cœur. Un ami devrait supporter les faiblesses de son ami. liais Brutus exagère les miennes.

Brut. —Je ne les exagère point ; je les vois quand j'en reş' sens l'effet.

Cm\$ê. •<- Vous ne m'aimez point.

Brut. — Je n'aime point vos fautes.

Cote. — De pareilles fautes , l'œil d'un ami ne les verrait jamais.

Brut.—Vn flatteur ne les verrait pas, fussent-elles aussi énormes que le haut Olympe.

Cois. — Viens, Antoine ; jeune Octave , viens I Vengez-vous sur Gassius seul ; Gassius est las dn monde ;haS d'qn homme qu'il afane , insulté par son frère , maltraité comme on esclave ; toutes ses fautes remarquées f enregistrées» apprises par coBur, pour m'être jetées à la tête. Oh I tout mon courage pourrait s'écouler avec mes pleurs. Tiens, voilà mon poignard 9 et voici mon sein nu, et dedans est un cœur plus précieux que les mines de Plutus, plus riche que Tor. Si tues ud Romain, arracfae-iel Moi qui te refusais de Tor, je t'offre mon cœur; frappe, comme tu frappas Gésar, car je sais qu'au moment même où ta haine était

la plus forte contre lui , tu Taimais plus encore que tu n'aiffilas Jamais Gassius.

Bfu. Sheatb yoar dagger :

Be angry when you will, it shall hâve scope ; Do what you will, dishonour shall be humoar. o Gassius, you are yoked with a lamb That carnes anger, as the flint bears fire ; Which, much enforced, shows a hasty spark, And straight is cold again.

Cas. Hath Cassius Wd

To be but mirth and laughter to his Brutus, When grief, and blood ill-temper'd, vexeth him?

Bru. When I spoke that^ I was ill-temper*d too.

Cas, Do you confess so much ? Giye me your hand.

I^fft. And my heart too.

Cas. o Brutus !—

Bru, What's the matterî

Cas. Haye you not love enough to bear with me, When that rash humour which my mother gave me, Makes me forgetful?

Bru. Yes, Gassius ! and, henceforth,

When you are over-earnest with your Brutus, He'U think your mother chides, and leave you so.

(Noise wilkin.)

PoeL (Wiihin.) Let me go înto see the gênerais; There is some grudge between them, 'tis not meet They be alone.

£ttc. {Wiïhin.) You shall not come to them.

Poet. {WUhin.) Nothing but death shall stay me.

Enter Poet.

Cas, How nowt What's the matter?

Poet. For shame, you gênerais : What do you meanf Love, and be friends, as two such men should be; For I have seen more years, I'm sure, than ye.

Cas. Ha, ha; how vilely doth thi&cynic rhyme !

Bru. Get you hence, Sirrah : saucy fellow, hence.

Cas. Bear with him, Brutus; -tis his fashion.

Bru. V\\ know his humour, when he knows his time: What should the wars do with thèse jiggling fools? Gompanion, hence.

Cas, Away, away, be g(me. (ExU Pobt.)

SCÈNG m. JULES CÉSAR. 273

Brut, — Remettez votre poignard dans le fourreau I Livrez-vous, tant qu'il vous plaira, à vos emportements ; votre humeur aura son libre cours. Faites ce que vous voudrez ; une action hon-teuse sera un caprice. o Gassius! vous êtes attaché au joug avec un agneau : la colère est en lui comme le feu dans le caillou, le-quel, fortement frappé , jette une Rapide étincelle, et aussitôt il est refroidi ?

Coês. —Gassius n'a*t-il vécu jusqu'ici que pour voir les cha-grins, les vexations qui proviennent d'un sang échauffé, servir à son Brutns d'amusement et de risée.

Brut. — Quand j'ai parlé ainsi, j'étais mal disposé moi-même.

Coi. — Vous en convenez ; donnez-moi votre main.

Brut. ^* Et aussi mon cœur.

Ca\$. — O Brutus I

Brut, — Eh bien , que veux-tu dire?

Ca\$. — N'avez-vous pas assez d'affection pour supporter votre ami quand cette humeur violente que je tiens de ma mère me fait tout oublier ?

JBru^ — Oui, Gassius. A l'avenir, quand vous vous emporterez contre votre Brutus , il croira que c'est votre mère qui gronde, et il vous laissera faire. {Bruit derrière le théâtre.}

Le poète [derrière le théâtre), — Laissez-moi entrer I Je veux voir les généraux. Il y a quelque démêlé entre eux ; il n'est pas prudent de les laisser seuls.

Luc. {derrière le théâtre.) — Vous ne passerez point.

Le poète (derrière le théâtre).— l\ n'y a que la mort qui puisse m'arrêter.

Le Poète entre,

CoM.— Que voulez- vous? de quoi s'agit-il? Le poêle.— Honte à vous, généraux! que signifie votre conduite?

Allonêp 9ù^9% amii eomvM voius devex Vitre,

Car longtemps avant vous le destin m'a fait naître,

Ca##.— Ha, ha , ha t comme ce cynique rime misérablement ! Brut. — Sortez d'ici , faquin ; impertinent , hors d'ici ! Cass, — Né vous fâchez pas, Brutus ; c'est sa manière. Brut, — Je me prêterai à sa manière quand il choisira mieux son temps. Qu'a-t-on besoin à l'armée de ces saltimbanques (53]? Cass, — Allons , partez , sortez d'ici. (Le Poêle sort.)

274 JULIUS CESAR. Act IV.

Enter Lugilius an(< Triniiii^B.

Bru. Lucilias and Titinius, bid the commauders Prépare to lodge their companies to-nîght.

Ca». And corne yourselves, andbriag Messala with you Immediatly to us. (JExeuiU Lucii^ius and Titinius.)

Bru. Lucius, a bowi of wine.

du. l did net think, jou ooold hâve been so angry.

Bru» O GassiuSy I am sick of many griefis.

Cas» Of yourphilosophy you make no use. If you give place to accidentât evils.

Bru. Noman bears sorrow better : — Portiaift dead.

Cas. Haï Portia?

Bru. Sheis dead.

Cas. How 'scap'd I killing, wheû I cross'd you so?— O insupportable and touching loss t — Upon what sickness ?

Bru, Impatient of my absence ;

And grief, that young Octavius with Mark Antony Have made themselves so stroig ; — for with her death That tidings came ; — With this she felt distract, And her attendants absent, swallow'd lire.

Cas. And died so?

Bru. Even so.

Cas. O ye immortal gods !

Enter Lucius, with Wine and Tapers.

Bru. Speak no more of her. — Give me a bowl of wine : — In this I bury all unkindness, Cassius. (Drinks.)

Cas. My heart is thirsty for that noble pledge : — Fill, Lucius, the wine o'er the cup ; I cannot drink too much of Brutus' love. (X) (Mf •)

Re-enter Messala.

Bru. Come in, Titinius, — Welcome, good Messala. Now sit we close about his upper hip : — And call in question our part : — (is it Mf •)

Scène III. JULES CÉSAR. 75

Lucius et Titinius paraissent.

Brut. — Lucius et Titinius, commandez aux chefs de préparer les logements de leurs troupes pour cette nuit.

Coë. — Revenez ensuite sur-le-champ, et amenez avec vous Messala. (Lucius et Titinius sortent.)

Brut. — Lucius, une coupe de vin.

Casi. — Je Q'aurais pas cru que tous fussiez capable de tant de colère.

Brut. — O Cassnis» j'ai sur le cœur bien des chagrins.

Ccisi. — Vous ne faites pas usage de votre philosophie , si vous laissez votre âme ouverte aux maux accidentels de la vie.

Brut. — Nul homme ne supporte mieux la douleur :— Porcia est morte.

Case. — Ah I Porcia?

Brut. — Elle est morte.

Case. — Et vous ne m'avez pas tué quand je vous al tourmenté ainsi ? — O perte touchante et irréparablel — De quelle maladie?

Brut. — De n'avoir pu supporter mon absence et du chagrin de voir augmenter à ce point la puissance du jeune Octave et de Marc Antoine. Car j'ai reçu cette nouvelle avec celle de sa mort. Sa raison en fut altérée t et dans l'absence de eux qui la servaient elle avftla des charbons ardents* Ceui. — Et elle en est morte?

Brut. — Elle en est morte.

Ca\$\$\$. — O dieux immortels !

Lucius entre, tenant une Coupe et des Flambeaux.

Brut. — N'en parlons plus. Donne-moi une coupe de vin.— Gassius, j*enseveUs ici tout sentiment d'aigreur. {Il boit.)

Case. — Mon cœur a soif de répondre à ce noble témoignage d'amitié (54). Verse, Lucius, jusqu'à ce que la liqueur déborde. Je

ne puis trop boire de l'amitié de Brutus. (I? boit.)

TiTiNius rentre avec Messala.

Brut. — Entrez Titinius , et vous, soyez le bienvenu, brave Messala. Maintenant , prenons place ; serrons-nous autour de ce flambeau, et délibérons sur toutes les nécessités de notre position.

Cas. Portia, art thou gone?

Bru. No more, I pray you.—

Messala, I have here received letters, That you and Octavius, and Mark Antony Come down upon us with a mighty power, Bending their expedition toward Philippi.

Mes. Myself have letters of the self-same tenour.

Bru. With what addition ?

Mes. That by proscription , and bills of outlawry, Octavius and Antony, and Lepidus, Have put to death a hundred senators.

Bru. Therein our letters do not well agree; Mine speak of seventy senators, that died By their proscriptions, Cicero being one.

Cas. Cicero one?

Mes. Ay, Cicero is dead.

And by that order of proscription— Had you your letters from your wife, my lord ?

Bru. No, Messala.

Mes, Nor nothing in your letters writ of her ?

Bru. Nothing, Messala.

Mes. That, methinks, is strange.

Bru» Why ask you ? Hear you aught of her in yours ?

Mes, No, my lord.

Uni. Now, as you are a Romati, tell me true.

Mes. Then like a Roman bear the truth I tell : For certain she is dead, and by strange manner.

Bru. Why, farewell, Portia. — We must die, Messala : With meditating that she must die once, I have the patience to endure it now.

Mes. Even so great men great losses should endure.

Cas. I have as much of this in art as you. But yet my nature could not bear it so.

Bru. Well, to our work alive. What do you think Of marching to Philippi presently ?

Cas. I do not think it good.

Bru. Your reason ?

Cas. This It is :

'Tis better that the enemy seek us :

Scène m. JULES CÉSAR. 277

Cass, — O Porcia , as- tu donc cessé de vivre ?

5rtt^ — Cessez , je vous conjure. -^Messala, ces lettres que j'ai reçues m'apprennent que le. jeune Octave et Marc Antoine viennent sur nous avec une puissante armée , et dirigent leur marche sur Philippes.

Mes. — Pai aussi des lettres de la même teneur.

BruL — Qu'y ajoute-t-on?

Mes, — Que par des décrets de proscription et de mise hors la loi , Octave , Antoine et Lepidus ont fait périr cent sénateurs.

Brut, — En cela nos lettres diffèrent un peu : les miennes parlent de soixante- dix sénateurs , victimes de leurs proscriptions. Cicéron en est un.

Cass. — Cicéron est du nombre?

Mes, — Oui , Cicéron est mort :. il était sur la liste de proscription.— Brutusy avez-vous reçu des lettres de votre femme?

Brut, — Non, Messala.

Mes. — Et dans vos lettres ne vous dit-on rien d'elle.

Brut. — Rien, Messala.

Mes. — Cela me paraît étrange.

Brut. — Pourquoi cette question? Parle- t-on d'elle dans vos lettres?

Mes. — Non, mon seigneur;

Brut. — Si vous êtes Romain, dites-moi la vérité.

Mes. — Supportez donc en Romain la vérité que je vous annonce. Il est certain qu'elle est morte, et d'une mort
cruelle.

Brut, — Eh bien , adieu Porcia I II nous faut mourir, Messala : c'est en méditant sur cette pensée , qu'elle devait mourir un jour, que j'ai la patience de la supporter aujourd'hui.

Mes, — C'est ainsi que les grands hommes doivent toi^^urs supporter les grandes pertes.

Cass. — J'en ai appris autant que vous là-dessus ; et cependant la nature en moi ne pourrait jamais être aussi patiente.

Brut. — Soit. Maintenant à notre tâche qui est vivante ! Que pensez-vous du projet de marcher à l'instant vers Philippes (55).

Cass. — Je ne pense pas que cela soit avantageux.

Brut.— La raison?

Cass. — La voici. Il vaut mieux que Tennemi nous cherche;

So shall he waste his means, weary his soldiers, Doing himself
offence ; whilst we, lying still, Are full of rest) defence, and
nimbiensness.

Bru. Good reasons must, of force, give place to better. The
people, 'twixt Phlippi and this ground, Do stand but in a forc'd
affection; For they baye grudg*d us contribution; The enemy,
marching alongby them, By them shall make afuUernurober up>
Corne on refresh*d, new-added, and encourag'd: From which ad-
vantage shall wecnt him oïï, If at Phlippi we do face hhn there,
These people at our back.

Cas. Hear me, good brother.

Bru. Uuderyonr pardon^ -Yoa must note beside, Tbat we have tried the utmost of our friends, Our légions are brim-full, our cause is ripe : The enemy increaseth every day, We, at the height, are ready to décline. There is a tide in the affairs of men, Which, taken at the flood, leads on to fortune ; Omitted, ail the voyage of their life Is bound in shallows, and in miseries.

On such a ffiU seaare we now afloat; And we must tâke the current whe^ it serres» Or lose oor ventures.

Cas. Then, with your will, go on ;

We'll along ourselves, andmeet them at Phîlippi.

Bru. The deep of night is crept upon our talk, And nature must obey necessity ; Which we wili niggard with a little rest. There is no more to say?

Cas. No more. Good nlght ;

Early to-morrow will we rise, and hence.

Bru. Lucius, my gown. {ExU Lucivs.) Farewell, good Messala; — Good night» Titinius:— Noble, noble Cassius, Good night, and good repose.

Cas. O my dear brother I

This was an ill beginning of the tiight :

ScÈNB III. JULES CfîSAR.

il consumera ainsi . »e\$ ressoarces , fatiguera ses soldats , et se nuira à lui-même . tandis que nous, dans le repos « nous reste-

rons entiers , pleins de Vigueur et d'activité.

Brut. ^ De bonnes raisons doivent nécessairement céder à de meilleures. Les pei^ples qui se trouvent entre Philippes et notre camp ne sont contenus que par une affection forcée ; car ils ne nous ont accordé qu'à regret des subsides : l'ennemi, en traversant leur pays, augmentera ses troupes ; il s'avancera raffranchi, recruté, et encouragé; avantages que nous interceptons , si nous allons lui faire face à Philippes , laissant ces peuples sur nos derrières.

Cas\$. " ^ Mon bon frère f écoutez-moi.

l^ruf.— Permettez. — Il faut remarquer encore que nous avoni épuisé les dernières ressources de nos amis (56). Nos légioni sont complètes, notre cause est mûre» de jour en jour l'eimemi se fortifie; tandis que nous, montés à notre plus haut période, nous sommes près de décliner. Les affaires hamaines ont leur flux qui, au moment où le flot s'élève, les pousse à la fortune; le moment perdu, tout le voyage de leur vie est misérablement arrêté au milieu des écueils. En ce moment nous sommes à flot en pleine mer ; il faut prendre le courant tandis qu'il nous sert, ou perdre toutes nos chances*

Coês. — Puisque vous le voulez, mettez- vous en marche; nous marcherons aussi, et nous les joindrons à Philippes.

Brut. — L'ombre profonde de la nuit s'est épaissie pendant notre entretien. Il faut que la nature obéisse à une nécessité que nous satisferons avec un léger repos. Il ne nous reste rien de plus à dire ?

Coêê. -^ Rien de plus. Bonne nuit I Demain , de grand matin, nous serons prêts et en marche.

Brul.— Luciu8,ma robe. (Ltcius #or<.)— Adieu, digne Messa-
lal — Bonne nuit, Titiniusl — Noble, noble Cassius, bonne nuit et
bon repos I

Cass, — O mon cher firère, elle a bien mal commencé cette

2So JULIÛS CESAR. Act IV.

Never corne sach division 'tween car soûls I Let it not, Brutus.

Bru, Everj thing is well.

Cas, Goodnightyinylord.

Bru. Good night, good brother.

TU. Mes. Good nighti lord Bratus.

Bru. Farewell, every one.

(Exeunt Gàssius, Titikics and Messala.)

Re-enter Lucius toith the Oown.

Give me the gown. Where is thy instrument?

Luc. Hère in the tent.

Bru. . What, thou speak'st drowslly ?

Poor knave, I blâme thee not ; thou art o*er-watch'd. Call
Gaius, and some other of my men ; m haye them sleep on cu-
shions in my tent.

Luc, Yarro, and Gaius I

Enter Yarro and Glaudius.

Var. Galls my lord

Bru, I pray you, Sirs, lie in my tent, and sleep ; It may be I shall raise you by and by On business to my brother Gasâus.

Var. So pleaseyou, we will stand, and watch your pleasure.

Bru. I will not hâve it so ; lie dôn, good Sirs ; It may be^ I shall otherwise bethink me. Look, Lucius, here*s the book I sought for so : ï put it in the pocket of my gown. (Servants lie down.)

Luc. I was sure your lordship did not give it me.

Bru. Bear with me, good boy, I am much forgetful. Canst thou hold up thy heavy eyes awhile. And touch thy instrument a strain or two?

Luc. Ay, my lord, an it please you.

Bru, It does, my boy:

I trouble thee too much, but thou art willing.

XMC.']It is my duty, Sir.

Bru. I shouldnot urge thy duty past thymight; 1 know, young bloods look for a time of rest.

Luc. I hâve slept, my lord, aiready.

Scène III JULES CÉSAR

nuît : que jamais semblable discorde ne s'élève entre nos âmes!
Ne le permets pas Brutus.

Bruï. — Tout est bien.

C<us. — Bonne nuit , mon seigneur t

Brut. — Bonne nuit, mon bon frère f

Tit, et AfeM.*- Bonne nuit, seigneur!

Brut. — Adieu , tous I

(Gassius, TiTiNius et Messala sortent.)

Lucius rentre avec la Robe de Brutus.

Brut. — Donne-moi cette robe. Où est ton instrument?

Lue. — Ici y dans la tente.

Brut. — Tu réponds d'nne voix assoupie. Pauvre garçon , je ne t'en fais point un reproche; tu es harassé de veilles. Appelle Glaudius et quelques autres de mes gens. Je veux qu'ils restent là ; ils dormiront sur des coussins dans ma tente.

Lue. — Yarronl Glaudius I

Yareon et Glaudius entrent.

Varr. Appelez-vous , mon seigneur ?

Brut. — Je vous prie, mes amis, couchez et dormez dans ma tente ; il pourra se faire que je vous réveille bientôt pour quelque message vers mon frère Gassius.

Varr. •— Permettez-nous de rester debout, et de veiller en attendant vos ordres.

Brut. — Non, je ne le veux pas. Gonchez-vous, mes amis; il peut se faire que je change de pensée. — Tiens, Lucius, voici le livre que j'ai tant cherché : je l'avais mis dans la poche de ma robe. (Le\$ Serviteurs se couchent,)

Lue. — J'étais bien sûr que vous ne me l'aviez pas donné , seigneur.

Brut. — Excuse-moi» bon Lucius; je suis très-oublieux. Peux-tu tenir ouverts un moment tes yeux appesantis, et jouer un air ou deux sur ton instrument ?

Lue, — Oui , seigneur, si cela vous fait plaisir.

Brut. — J'en serai bien aise , mon garçon ; je te donne bien de la peine, mais tu as bonne volonté.

Lue. — G*estmon devoir, seigneur.

Brut. — Je ne devrais pas étendre tes devoirs au delà de tes forces ; je sais que la jeunesse a besoin de son temps de sommeil.

Lue. — Seigneur, j'ai déjà dormi.

262 JULIUS CESAR. ACT IY.

Bru. It is well done ; and thou shalt sleep again ; I will not hold thelong : if I do live, I will be good to tbee. {Musie, and a Sang,)

This is a sleepy tune :— O murd'rous slumber I Lay'st thou thy leaden mace upon my boy, T|iat plays thee music ?->-Gentle knave, good night ; I wili not do thee so much wrong to wake thee. If thou dost nody thou break'st thy instrument ; l'U take it

from thee ; and, good boy, good night. Let me see, let me see; —
Is not the leaf turn'd down, Where I left reading? Hère it is, I
think. [He sU\$ davon.]

HnUr the GHOfT of GBSAit.

How ill this taper burns !— Ha I who cornes hère? I think, it is
the weakness of mine eyes That shapes this monstrous apparition,
It comes upon me : — Art thou any thing? Art thou some
god, someangel, orsome devil, That mak'st my biood cold, and
my hair to atare? Speak to me, what thou art.

Ghoil. Thy evil spirit, Brutus*

Bru. Why com'st thou)

Ghost. Totell thee, thou shalt see me ai Phiiippi.

Bru. Well;

Then I shall see thee again?

Ghost. Ay, at Phiiippi.

(Ghost vanishot.)

Bru* Why, I will see thee at Phiiippi then.— Now I have taken
heart thou vanishest : lil spirit, I would hold more talk with ^thee.
— Boy! Lucius!— Yarro I Claudius! Sirs, awake!*-' Claudius!

Lue. The strings, my lord, are false.

Bru. He thinks he still is at bis instrument.— Iqucius, awake.

Luc. My lord I

Bru. Didst thou dream, Lucius, that thou so cry'dat outT

Lue. M y lord, I do not know that I did cry.

Bru. Yes, that thou didst : Didst thou see any thiog?

Lue. Nothing, my lord.

Scène IIL JULES GËSAR

Brut, Ta as bien fait , et tu dormiras encore : je ne te retiendrai pas longtemps. Si je vis , je te ferai du bien*

(Musique accompagnée de ehafU,) C'est un chant à faire dormir. — O mortel assoupissement I ainsi tu appesantis ta verge de plomb sur cet enfant qui te jouait un air. — Bonne nuit, gentil Lucius. Je ne veux pas te faire le tort de Réveiller. Si tu laisses tomber ta tête , tu briseras ton instrument; je vais te Toter; et bonne nuit, mon bon garçon! — Voyons , voyons I—n*ai-je pas plié le feuillet en quittant ma lecture ? C'est ici , je crois. (Il i*a\$\$i€d*)

rOmbre de César ênUre,

Que ce flambeau éclaire mal ! — Ah f qui vient ici t Sans doute c'est ma vue afTaiblie qui produit cette monstrueuse apparition. — Elle s'avance sur moi. — Es-tu quelque chose ? Es-tu quelque dieu, quelque ange, ou quelque démon, toi qui glaces mon sang et fais dresser mes cheveux. Parle , qu'es-tu ?

L'ambre de César. — Ton mauvais génie, Brutus.

Brut. — Pourquoi viens-tu?

L'ambre. « ^ Pour te dire que tu me verras à Philippes.

Brut. — Fort bien; ainsi je te reverrai?

L'ambre. — Oui, à Philippes. (L'Ombre disparaît.)

Brut. ^Eh bien^je te reverrai à Philippes. — Maintenant que j'ai repris courage, tu t'évanouis : fatal génie, j'aurais voulu t'entretenir plus longtemps. Garçon, Lucius, Varron, Claudius, amis , réveillez- vous I— Claudius I

Luc. — Il y a des cordes fausses, mon seigneur.

Brut.—Il croit être encore à son instrument.— Réveille-toi, Lucius I

Luc. — Mon seigneur!

Brut. — Êtaît-ce un songe, Lucius> qui t'a fait pousser ce cri?

Lue. — Seigneur, je n'ai pas d'idée d'avoir crié.

Brut, — Oui , tu as crié. As-tu vu quelque chose?

Lue. — Rien , mon seigneur.

28* JULIUS CESAR. Act V.

Bru. Sleep again, Lucius.— Sirrah, Glaudmsl Fellow thou I awake.

Var. Mylord.

Clau, My lord.

Bru. Why did you so cry out, Sira, in your sleep ?

Var. Clau. Did we, my lord?

Bru. Ay : Saw you any thîng ?

Var, No, my lord, I saw nothing.

Clau. Nor ï, my lord.

Bru, Go, and commend me to my brother Gassius ; fiid him set on his powers betimes before. And we will follow.

Var. Clau» Il shall be done, my lord. {Exeuni.}

SCENE 1.— The Plains of Philippi

Enter Octavius, Antont, and their Ârmy.

Oct. Now, Antony, our hopes are answered : Ton said, the ene-roy would not corne down. But keep the hills and upper régions-; It proves not so ; their battles are at hand ; They mean to warn us at Philippi hère, Answering before we do demand of them.

Àn(. Tut, I am in their bosoms, and I know Wherefore they do it ; they could be content To visit other places ; and corne down With fearful braver y, thinking, by thb face, To fasten in our thoughts that they hâve courage ; But 'tis not so.

Enter a Messenger.

Me\$\$\$. Prépare you, générais :

The enemy cornes on in gallant show ;

ScÈNBl. JULES GËSAR. 285

Brut, — Rendors-toi, Lucius.— Allons, Glaudiiis! et toi, mon ami , éveillez-vous I

Varr. — Seigneur I

Claud, — Seigneur I

Brut, — Pourquoi ces cris que vous avez jetés tous deux dans votre sommeil?

Varr, et Claud, — Nous, seigneur?

Brut, — Oui, vous : avez- vous vu quelque chose ?

Varr. — Non, seigneur, je n'ai rien vu.

Claud. — Ni moi , seigneur.

Bru\, — Allez y saluez de ma part mon frère Cassius. Diteslui qu'il porte de bonne heure ses forces en avant ; nous le suivrons.

Varr, et Claud, — Vous serez obéi , mon seigneur.

{Ih sortent.)

SCÈNE I.-« Les Champs de Phiuppes

Antoine , Octave et leur Armée entrent.

Oet. — Vous voyez aujourd'hui, Antoine, que la réalité répond à nos espérances. Vous disiez que l'ennemi ne descendrait point en plahie, mais qu'il tiendrait les collines et les hauts pays. Le contraire est arrivé; voici leurs forces près de nous. Ils viennent nous braver, ici , dans les champs de Philippes , et répondent à un défi que nous n'avons pas fait.

Ant. — Bah I je descends au fond de leur pensée, et je vois leur but. Us consentiraient volontiers à se trouver ailleurs. S'ils descendent en plaine , c'est par une bravade craintive, pensant que cette apparence de résolution nous donnera une haute idée de leur courage ; mais ce courage, ils ne l'ont point.

Un Messenger entre.

Le ft^M. — Préparez -vous, généraux : l'ennemi vient en

Their bloody siga of battle is hung out. And something to be done immediately.

ÂfU. Octavias, lead your battle sofUy on* Upon the left hand of the even field.

Oet. Upon the right hand I, keep thou the left.

Ânt. Why do you cross me in this exigent?

Oct. I do not cross you ; but I will do so. (lliarch*)

(Dmin.) Enter Brutus, G ASSiirg, and ikeir Army ; LuciLitis, TiTimus, Mbssala, and oihen.

Bru. They stand, and would haye parley.

Cas. Stand fast, TiUnius : We must out and talk.

Oet. Mark Antony, shall we giye sign of battie?

Ant. No, Gesar, we wiil answer on their charge. Make forth the gênerais would bave some words.

Oct, Stir not until the signal.

Bru. Words before blows : Is it so, couatrymen ?

Oet. Not that we love words better» as you do.

Bru. Good words are better than bad strokes, Octavius.

ÂfU, In your bad strokes^ Brutus , you gire good words : Witness the hole you made in Gesar's heart, Crying Long live t haU, €e\$ar !

Coê* Antony,

The posture of your blows are yet unknown ; But for your words, they rob the Hybla bees. And leaye them honeyless.

Ani. Not stingless too.

Bru. Oh! yes, and soundless too; For you hâve storn their buzzîng, Antony, And, Tery wisely, threat before you sUng.

Ant. Villains, you did not so, when your vile daggers Hack'd one another in the sides of César : You show*d your teeth like apes, and fawn'd like hounds. And bow'd like bondmeB, kitnng Gesar's feet ; Whilst damned Casca, like a cur, behind^

Scène I. JULES GËSAR

belle ordonnance; l'enseigne sanglante de la bataille est déployée. Il faut à l'instant faire quelques dispositions,

in^ —Octave, menez au pas Votre armée sur la gauche de la plaine.

Oet. —C'est moi qui tiendrai la droite » prenez vous-même la gauche.

ÂnU — Pourquoi différer d'avis dans ce moment critique t

Ocl, — Je ne discute point ; je veux que cela sotl.

{Mareke.)

(Tambours.) — Brutus, Gassius, leur Armée, LuciLius» TiTi-Nius, Mëssala et autres entrent.

Brui. — Ils s'arrêtent et paraissent vouloir parlementer.

Cass. — Faites halte , Titinius; nous allons sortir des lignes pour conférer avec eux.

Oet, — Marc Antoine , donnerons-nous le signal du combatT

Ânt. -^ Non , César, nous répondrons à leur attaque. Avancez; les géniaux voudraient s'aboucher un moment.

OeL — Ne vous ébranlez qu'au signal donné.

Brut. — Les paroles avant les coups ; n'est- il pas vrai , compatriotes?

Oct. — Ce a'est pas que, comme vous, nous préférions les paroles aux coups.

j^rul. — De bonnes paroles, Octave » valent mieux que de mauvais coups.

Am^ — Bn portant de mauvais coups , Bmtus , vous donnez de bonnes paroles : témoin la plaie que tu ouvris dans le cœur de César, en criant : Saiut et longue vie à César !

Cass. — .Antoine , la portée de vos coups n'est pas encore connue; mais, pour tes paroles, elles s'enrichissent anx dépens des abeilles du mont Hybla, et les laissent privées de miel.

An\$, — Mais non pas d'aiguillon.

Bruï» — Oh I vraiment, d'aiguillon et de voix ; car vous leur avez dérobé leur bourdonnement, Antoine , et, très-sagement, vous menacez avant d'enfoncer le dard.

An\$, — Misérables ! vous n'en fites pas de même quand vos lâches poignards se sont émonssés Ton l'autre dans les flancs de César : vous montriez vos dents comme des singes rampants ^ comme des lévriers, prosternés commodes esclaves, baisant les pieds de César> tandis que le maudit Casca^ venant

288 JULIUS CESAR. Act V.

Struck Gesar on the neck. O flatterers I

Cof. Flatterers I — Now, Bratus, thaok yourself: This tongue had not offended so to-day, If Gassius might hâve rul'd.

Oeê, Gome, come, the cause : If arguing make us sweat, The proof of it will turn to redder drops. Look ;

I draw a sword against conspirators ; When think you that the sword goes up again ? — Never, till Gesar's three and twenty wounds Be well avengM ; or till another Gesar Hâve added slâughter to the sword of traîtors.

^ftt. César, thou can*st not die by traitors» Unless thou bring'st them with thee.

Oct. Solhppe;

I was not bom to die on Brutus' sword.

Bru. Oh ! if thou wert the noblest of thy straia, Young man, thou could'st not die more honourable.

Cas. A peevish school-boy, worthless of such honour, Join*d
with a masker and a reveller.

Ant. Old Gassius still I

Oct. Corne, Antony ; away.—

Défiance, traitors, hurl we in your teeth: If you dare fight to-
day, corne to the field; If not, when you hâve stomachs.

{ExeufU OcTAVius, Antony, and Iheir Àrmif.)

Cas. Why now, blow, wind ; swell, billow; and swim, bark! The
storm is up, and ail is on the hazard<

^ftt. Ho 1 Lucilius; hark, a word with you.

LucU. My lord.

(BauTUS and Lucilius conférée apart.)

Cas. Messala,—

Mes. What says my gênerai ?

Cas. Messala,

This is my birth-day ; as this ver y day Was Gassius bom. Give
me thy hand, Messala : fie thou my witness, that, against my will,
As Pompey was, am I compell'd to set Upon one battle ail our
liberties.

ScÉfTB I. JULBS GËSAR. 2B9

par derrière comme an mauvais chien qn'il est, perça le cou de
César. o flatteurs I

^««.—Flatteurs I— Rendez-vous-en grâces, Brutus ! si j'avais eu plus de crédit, la langue d'Antoine ne nous ofTenserait pas ainsi aujoufd'hni.

Ocl.— Finissons, allons au fail Si la discussion nous échauffe à ce point, il en sortira à Tépreuve une sueur de sang.— Voyez» je tire l'épée contre les conspirateurs; quand pensez- vous que cette épée rentrera dans le fourreau? Jamais, jusqu'à ce que les vingt-trois blessures de César soient pleinement vengées , ou que le meurtre d'un autre César ait encore rougi le poignard des traîtres.

Brut — César, tu ne peux pas mourir de la main des traîtres, à moins que tu ne les amènes avec toi.

Oei. — Je Tespère ainsi; je ne sais pas né pour mourir sous le poignard de Brutus.

Bru\$. — Ah I fusses-tu le plus noble de ta race> tu ne pourrais périr d'une main plus honorable.

Cois, — Un écolier mutin, indigne d'un tel honneur^ l'associé d'un farceur et d'un débauché.

Âni. — Toujours le même , vieux Cassius!

Oei. — . Venez , Antoine , retirons-nous I— Défi , traîtres, nous vous le jetons à la face. Si vous osez combattre aujourd'hui , venez aux champs ; sinon , quand le cœur vous en dira.

OCTÀTE et Antoine iorUni avec leur Armée.

Case. — Allons 9 que les vents soufflent, que les flots se soulèvent, et vogue la barque I la tempête va rugir, et tout est à la merci du hasard.

Bruim — * Ecoutez , Lucilius ; un mot, je vous prie.

(Brutus ei Lucilius t'entretiewMnt à pari.)

Cou. — Messala!

Me\$. — Que veut mon général ?

C\$. — Messala , ce jour est celui de ma naissance ; c'est dans ce jour même que Cassius est né. Donne-moi ta main, Messala, sois-moi témoin que c'est malgré moi que je suis force, comme le fut Pompée , de risquer toutes nos libertés aux chances d'une bataille. Tu sais combien je fus attaché à la secte I. 19

390 JUUVSCBSAR. ActV.

You know, that I lieM Epicorus «UroDg, And his opinion : now I change my mind» And partly crédit things that do présage. Corning from Sardisi on our former ensiga Two mîghty eagles fell ; and there they perch'd^ Gorging and feeding from our soldiers' hands, Who to Philippi hère consorted us, This morning are they fled away and gone ; And, in their steads, do ravens, crows, and kîtes, Fly o'er our heads, and downward looic on uS| As we were sickly prey ; their shadows seem A canopy most fatal, under which Our army lies, ready to give np the ghost.

JVm. Beliere not so.

Cm. I bnt beliere it partly ; For I am fresh of spirit, and resoly^d To meet ail périls very constantly.

Bm. Evenso, Lttilins.

Coi. , Now» most noble Brutus»

The gods to-day stand fiendly ; that we may» Lovers in peace,
 let'd on our days to âge l But, since the affairs of men rest still un-
 certain, Let*s reason with the worst that may befall. If we do lose
 thb battle, then is thts The very last time we shall speak together ;
 What are you then determined to do ?

Btyk. Ėfen by Ibemlo of thaï phîlosopby, By which I did blâme
 Cato for the death . Which he did give himself— (I know not bow.
 But I do find it cowardly and vile, For fear of what might fall, so
 to prevent The time of life) — arming myself with patience, To
 stay the prrrndeDce of some high powers, That govem us below.

Cfu. ThcB, if we lose this battle,

You are contented to be led in triumph Tboroughtbe streets of
 Rome?

Ėni, No« Cassius» no ; think noi^ thou noble Roman» That
 ever Brutus wiU go boundto Rome : He bears too great a mind*
 But this aame day

d'Ėpicure et à ses principes } maintciWPfc dms idées cbanfeot,
 et j'ajoute quelque foi aux si^es qui présageât l'aronir* Daas
 notre marche depuis Hardis « deux puissaaU aigles se s<Miii
 abal" tus sur notre première enseigne ; ils s'y sont posés » Qt li «
 prenant leur pâture de la main d^ ik>s soldats^ iû nous ont sc-
 compagnes jusqu'à ces champft de Philippes. G« matia ils opk
 pris leur Tol et ont disparu; et à leur puce «se nuée da cotlMiux
 et de vautours planent sur nos tête»; d» baut des âirs ils oK les
 yeux fixés sur nous, comme sur une faible proie» Lsor ombre
 semble un daia funèbre sous lefofii s^étand QOtf» année prAle à
 expirer.

Mett. -m Ne croyez point l tout cela.

Cmi,— • je n^y ereis qm |ifiqi»'à wi certanr poîn!; e«f je me sens plein d'ardeur j, et déterminé à braver ayec cepstance tous les périls.

Jtnrtt«^C'^cela même^ ImîHmi.

Cou. — Maintenant, mUo Bnkm, m^Êkm ta» dieux pfo*pices que nous puiaMOi» tevHse ém 9mm , avflf er tmatmhio à la ▼ iftiliisni I Mai^ pwn'il rwS» toqjoarg f eliyi iwcirCHiée dans les afiEaires humaines , raisonnons sur ce qui peut arriyer é^fkt*Mwnmpmàmm ectto balatlle^y e^esC iel notre demfer entretien ; qu'aye^^ova résola M ûôr^ tdor^l . .

Brut, — De me régler snr cette pftitosophç qui me fit biànu^ Gaton pour s'être lui-même donné h mort. Je ne safs conw ment , mais je trouve qu'il est htche et yiT de prévenir ainsi, d^ crainte de ce qui peut aTT^ver, fe termes (fe b vie. Teiprarm^rai de patienço eo ettendtof Fesr décrieils de ces puissances siiprér mes, quelles qu'ellevsoièit, 4uf nocts g;ourernenf ici-bas (S^).

Cass. — Ainsi , si nou9perdoBS cette bataiffe, vous consentirez i être mené en tri«Bif ha k tramnles rues de Rome.

^rul. — Non, Gassius, non. Ne pense pas, noble Romaia, que jamais Brutus soit conduit enchaîné à Rome : il porte uis coeur trop grand* Il faut que ce jour même achève l'ouvrage

m JULIUS CESAR. ACT V.

Must end that work the ides of March begun ; And whether we shall meet again, i know not. Therefore our everlasting farewell take: — For ever, and for ever» farewell, Gassias ! If wè do meet

again, why we shall smile ; If not, why then this parting was well made.

Cas* For ever, and for ever, farewell, Brutus ! If we do meet again, we'll smile indeed ; If not, 'tis true, this parting was well made.

Bru. Why then, lead on.— Oh! that a man might know The end of this day's business ere it come ! But it sootheth, that the day will end. And then the end is known.--Come, ho I away I {Exeunt.}

SCENE II.— The same— The Field of Battle

Alarum, Enter Brutus and Messala..

Br. Ride, ride, Messala, ride, and give these bills . Unto the legions on the other side : (Enter Alarum.)

Let them set on at once ; for I perceive But cold demeanour in Octavius' army And sudden death gives them overthrow» Ride, ride, Messala ; let them all come down. (Exeunt.)

SCENE III.— The same.— Another Part of the Field.
Alarum. Enter Cassius and Titinius.

Cai* O, look, Titinius, look, the villains fly ! Myself have to mine own turn'd enemy : His ensign here of mine was turning back ; I slew the coward, and did take it from him.

TU. O Cassius, Brutus gave the word too early,; While, having some advantage on Octavius, Took it too eagerly ; his soldiers

fellto spoil, Whilst we by Antony are ail enclos'd.

Enter Pindabus.

Pin. Fly further off, ray lord, fly further off; Mark Antony is in your tents, my lord ! Fly therefore, noble Cassius, fly far off.

SciNB m. JULES CESAR. 293

commencé aux ides de mars. Si nous devons nous revoir ^ je l'ignore. Faisons-nousj donc un éternel adieu : pour jamais , pour jamais , adieu Gassius I Si nous nous revoyons , eh bien, ce sera avec un sourire; sinon» nous aurons bien fait de nous dire ce dernier adieu.

^««. — Pour jamais, pour jamais, adieu, Brutus! Si nous nous revoyons, oui, sans doute, ce sera avec un sourire; sinon , il est bien placé , ce dernier adieu.

i^ncl.— Allons, en marche.— Oh! si Ton pouvait connaître la fin des événements de ce jour avant qu'elle arrive. Mais il suffit que le jour doive finir, et alors la fin en sera connue.— Allons! ho ! en marche* (11\$ sortent)

SCÈNE n.— Le Champ db Bataille

(AJarme.) — Brctus et Mbssala entrent,

Brui.'^A cheval, à cheval, Messalal cours, remets ces billets aux légions de Tautre aile. (Une vive o/aniM.)— -Qu'elles donnent à la fois ; car j'aperçois une froide attitude dans les

troupes d'Octave, et un choc soudain les renversera. A cheval! vole, Messala! qu'elles chargent toutes ensemble!

SCÈNE III.— Toujours près de Philippes.— Un autre Partib du Champ de Bataille.

(Alarme.) — Cassius et Titinius entrent.

CoM. — Oh! regarde, Titinius, regarde; les lâches fuient! Moi-même je traite en ennemi mes propres soldats : cette enseigne que voilà, je l'ai vue tourner en arrière; j'ai tué le lâche, et j'ai repris le drapeau de sa main.

TU,— O Cassius I Brutus a donné trop tôt le signal. Se voyant quelque avantage sur Octave, il s'est abandonné avec trop d'ardeur. Ses soldats se sont livrés au pillage, pendant qu'Antoine nous enveloppait tous.

PINDARUS entre.

PMil. — Fuyez plus loin, seigneur, fuyez plus loin! Antoine est dans vos tentes ! Fuyez donc , seigneur ! noble Cassius, fuyez au loin !

294 JULIUS CESAR. ACT V,

Cass., This bill is far enough. Look, look, Titinius; Are those my tents, where I perceive the fire ?

Tit. They are, my lord.

Cas., Titinius, if thou lov'st me ^

Mount thou my horse, and bid thy spurs in him, Till he have brought thee up to yonder troops, And here again ; that I may rest assured, "Whether yond' troops are friend or enemy.

TH. I will be bere again, even vitb a tbdoght. (ElHi.)

Cas, Go, Pindarus, get higher on tbat biU ; My sight vas ever
tbick ; regard Titinius» And tell me what tbou not'st about the
field.— (E^YlNl>A&tS.) This day I breatbed first : time is corne
round, And where I did begin, tbefel sball end; My life bas run bis
compass.«*-Sirrab» what news?

Pin. {Above.) O my lord l

Coi, Whal news ?

Pin. TitiniasU

IQnclosed roand aboot with borsemea» that Make to bim on
the spur ;— yet be spurs ou.—» Now they are almost on bim ;
now> Titiniusl-*— Now some 'ligbt :— Ob ! be 'ligbts too :-*—be'8
ta'en ;^and, bark!

. (Shout.) They sbout for joy.

Coi» Corne down, bebold no more. —

O cowardtbat 1 am, to live so long, To see my best friend ta'en
before my face t

Snter Pindarus.

Come bîtbër, Sîrrab :

In Partbia did I take thee prisoner ;

And then 1 swore thee, savingof thy life, [Tbat whatsoever I
did bid thee do,

Tbou should'st attempt it. Come now^ keep tbine oath I

Now be a freeman : and, with tliis good sword, » Tbat ran through Gesar'ibow^, search tlûs bosom.

If Stand not to answer ; Hère, take thou tbe bilts ;

l And, when my face is cover'd as *tis now,

ï Guide tbou tbe sword.— César, tbou art reveng'd

I Eyen with tbe sword tbat kill'd tbee. [Dies.)

ScftiTB m. JULES CfiSAR. 295

C(M«. — Gatte edSne est anez loin. Vois» Tois, Titinlas; sont-ce mes tentes où j'ïperçois le feu?

Tit. — Ce sont vps tentes, seigneur.

Casi. — Tîtînius , si tu m*almes , prends mon cheval , enfonce-lui les éperons dans les flancs, jusqu'à ce qu'il t*ait porté à ces troupes là-bas/ et de là îcil Que je puisse éïre assuré Si ces troupes sont amies ou ennemies.

Tiê. <— Je revole ici aussi vite que la pensée. {Il i&rt)

Ca#t. — Toi, Pindarusy monte plus haut sur cette colline. Ma vue fut toujours trouble. Suis de Fœil Titinins, et dis-moi ce que tu remarques sur le champ de bataille. (Pindabus êort.) ^ Ce jour fut le premier où je respirai. Le temps a décrit son cercle; et où j'ai commencé, c*est là que je finirai. Ma vie est arrivée à sa dernière limite. — £h bieO| mon garçon» quelles nouvelles?

Ptfuf. {éTen haut.) -*« O mon seigneur I

Coêi. — Quelles nouvelles?

Pind. — Titinius est entouré de cavaliers qui fondent sur lui à toute bride. Cependant il galoppe encore. Dans ce moment ils sont presque sur lui. Maintenant, Titinius; maintenant quelques-uns mettent pied à terre. Oh! il descend aussi de cheval. Il est pris. {Cri\$ Mnltn#.)««-ÉcouteE, ils poussent des cris de joie.

Ca##. — Descends y ne regarde pas davantage! o lâche que je suis, de vivre assez longtemps pour voir mon fidèle ami pris sous mes yeux!

PiHBAmus enlrf.

Viens ici. Je t'ai fait prisonnier chez les Parthes» et en conservant ta vie, je te fis jurer que tu accomplirais mes ordres, quels qu'ils fussent. Voici le moment de tenir ton serment. Désormais sois libre. Prends cette fidèle épée qui se plongeait dans les flancs de César; cherche ici mon cœur! Ne t'arrête point à me répliquer* Ici> prends cette poignée, et quand j'aurai couvert mon visage, -^ il Test, — guide le fer (58). •— César» tu es vengé avec le même glaive qui te donna la mort! (U mewr\$.)

296 JUUUS GESAB. Act V.

Pin. So I am free; yet would not so have been, Durst I have done my will. O Gassius! Far from this country Pindarus shall run, TVhere never Roman shall take note of him. {ExU»)

Re-enter Titinius> with Messala.

Ues. It is but change, Titinius; for Octavius \ Is overthrown by noble Brutus' power, As Gassius' légions are by Antony.

tu. These tidings will well comfort Gassius.

Mes. Where did you leave him ?

TU. AU disconsolate»

With Pindarus his bondman, on this hill.

Mes. Is not that he, that lies upon the ground ?

Tit. He lies not like the living. O my heart !

Mes. Is not that he?

TU. No, this was he, ^Messala,

But Gassius is no more. — O setting sun ! As in thy red rays
thou dost sink to night, So in his red blood Gassius' day is set ;
The sun ^ Rome is set ! Our day is gone ; Clouds, dews, and dan-
gers come ; our deeds are done ! Mistrust of my success hath
done this deed.

Mes. Mistrust of good success hath done this deed. O hateful
error, melancholy's child ! Why didst thou show to the apt
thoughts of men The things that are not ? O error, soon conceiv'-
dy Thou never com'st unto a happy birth ^ But kill'st the mother
that engender'd thee,

TU. What, Pindarus ! Where art thou, Pindarus?

Mes. Seek him, Titinius: whilst I go to meet The noble
Brutus, thrusting this report Into his ears : I may say > thrusting it
: . For piercing steel ^ and darts envenomed, Shall be as welcome
to the ears of Brutus, As tidings of this sight.

TU. Hie you > Messala,

And I will seek for Pindarus the while, (ExU Messala.) Why didst thou send me forth, brave Cassius ? Did I not meet thy friends? and did not they

ScÈifs III. JULBS CÉSAR. 397

Fifid. — Ainsi, ine voilà libre , et pourtant je ne le serais pas si j*ayais osé faire ma volonté. — o Cassius t Pindarus fuira si loin de ces contrées , qu'il ne sera jamais reconnu d'aucun Romain. {Il sort.)

TiTiiifitrs remrê avec Hessala.

jtfeff. — Ce n'est qu'un échange » Titinius; car Octave est renversé par l'effort du vaillant Brutus, comme les légions de Cassius le sont par Antoine.

TU, — Ces nouvelles vont bien consoler Cassios.

Meu. — Où Favez-vous laissé ?

Tit. — « Tout désespéré » avec Pindarus, son esclave, sur cette hauteur.

Mess. — N*e8t-ce point lui qui est étendu sur la terre?

TU. — • Il n'est pas couché coomie un homme vivant. o mon cœuri

Me\$s, — N'est-ce pas lui?

TU. — Non, ce fut lui, Messala : Cassius n'est plus.— o soleil couchant! de même que tu descends dans la nuit au milieu de tes rayons de pourpre, ainsi le jour de Cassius s'est éteint dans la pourpre de son sang. Le soleil de Rome est couché ; notre jour est fini. Viennent les nuages , les vapeurs de la nuit et les dangers;

notre tâche est achevée! Son manque de confiance dans le succès de ma mission a produit cet acte de désespoir.

Mien, — La défiance d'un heureux succès, en voilà le motif. O détestable illusion , fille de la mélancolie , pourquoi montrestu à la vive imagination des hommes des choses qui ne sont pas. O erreur si promptement conçue ! tu n'arri vesjamais à une heureuse naissance; tu donnes la mort à la mère qui t'engendra.

Tit. — Oh ! Pindarus I où es-tu Pindarus?

Mess. — Cherchez-le, Titinius, tandis que je vais au devant du noble Brutus, frapper son oreille de cette nouvelle: je puis bien dire frapper; car l'acier aigu et les dards empoisonnés seraient aussi bien reçus de Brutus que l'annonce du spectacle qui est sous nos yeux.

Tît.— Hâtez-vous, Messala, et pendant ce temps je chercherai Pindarus. (Messala sort.)

Pourquoi m'avais-tu envoyé loin de toi, brave Cassius? N'aije pas trouvé tes amis? N'ont-ils pas mis sur mon front cette

298 ItnniS CBSAR. ACT T.

Put on my browB thîs wreath of vîctory,

And bid me giye't theeî Didst thou not hear theîr shouts t

Alas! thon hast misconstrued every thing.

But hold thee, take this garland on thy brow;

Thy Bratnsbid me give itthee, and I

Will do his bidding.— Brutns, come apace.

And see how I regarded Gains Gassius.—

By your I care, gods:— This is a Roman's part:

Come, Cassius' sword, and find Titinius' heart. [DietJ]

Alavum. Ramier Mbssala, wUh Bnirrirs, ymng Cato, Strato,
Volumnius, and Lucilius.

Bru. Where, where, Messala, doth his body lie ?

Julius. Xio, yonder; and Titinius mourning it.

Bru. Titilius' face is upward.

Caio. He is slain.

Bru, O Julius César, thou art mighty yet ! Thy spirit walks
abroad» and tames our swords In our own proper entrails. Xpip
Ahsrumi.)

Cato. Brave Titinius!

Look, where he lay not crown'd dead Gassius 2 \ Bru» Are
yet two Romans lying such as these ?*- The last of all the Ro-
mans, fare thee well ! It is impossible that ever Rome Should
breed thy fellow^— Friends, I owe more tears To this dead man,
than you shall see me pay.-» I shall find time, Gassius, I shall
find time.— Come, therefore, and to Thassos send his body; His
funeral shall not be in our camp.

Lest it discomfort us.— Lucilius, come;— And come, young
Gato; let us to the field.-» Labeo, and Flavius, set our battles on ;
— 'tis three o'clock; and, Romans, yet e'er night We shall try for-
tune in a second fight. (End of the play.)

couronne de iricteirey m'enjoignant de te roUKrf N*afl-ta pas entendu leurs acclamations? Hélas ! tu as mal interprété toutes ces choses. Mais» attends! reçois cette guirlande sur ta tête; ton firutus me recommanda de te la donner, et j'obéis à son désir. Viens , approche » Brutus , et vois à quel degré j'évaluais Caius Cassius.— • Vons me le permettez, grands dieux ! Ceci est l'action d'un Romain. Viens, épée de Casdus, et trouve le cœur de Titinius. [Il meurt,)

(Une otoroM.)— Messaïa rentre avecBiiVTUS, le jeune Caton»

STBÂTOITy VOLUMNIUS et LUCILitS.

BmL — OA e8t«fl » où est-il T où est son corps , Messala T

Jfais. — U iMi • e(Titiniuu «émiMiit pfès dé loi.

Brut. — Le visage de Titinius est tourné vers le ciel*

Cat, — Il est mort.

l^rul. — o Jules César > tu es pidssant encore I Ton ombre se promène sur la terre, et tourne nos épées contre nos propres entrailles. • (Sourde alarme.)

Coi. •* Braye Tkiiiiisl TOfyex » ii'a441 pas couronné Cassius mort

Brut. — Trouverait-on bu monde deui Romdns pareils à ceux-ci? Toi y le dernier de tous les Roosainst adieu, liefs en paixl II est impossible que Rome enfante jamais toa égal. Amis f je dois plus de larmes à la mort de cet homme que vous te m'en verrez répandre. J'en trouverai le temps, Cassius, j'en trouverai le

temps. Ainsi venez tous , et faites porter ce corps à Thassos. Nous ne ferons point ses funérailles dans notre camp, de peur de décourager les soldats. Suivez«moi, LucSilius; venez, jeune Caton; retournons au champ.debetaiUe! Labéoo> Flavius , faites avancer nos lignes 1 la troisième heure inînt. Avant la nuit, Romains , nous éprouverons la fortune dans un second combat (ôg). (Ile eortent.)

30a JULIUS CESAR. AËT V.

SGSNB IV.— Another Part of tbb Fibid.

AhTum.'^Enler, fightiing, Soldien af bo\$h Armùs; thm fiaurvs, CATOf LuciLiDS» and others.

Bru. — Yet, countrymen> oh! yet hold up your heads!

Calo, What bastard doth not ? Who will go mth me? I will proclaim my name about the field : — I am the son of Marcus Gato, ho I A foe to tyrants, and my comitry's £riend : I am the son of Marcus Gato, ho! {Charges the Emmy,)

Bru, And I am Brutus, Marcus Brutus, I; Brutns, my country's friend ; know me for Brutus.

(Exil, eharging the Enemy. Gato U werpawéredandfaUi.)

Lueil, o young and noble Gato, art thou down? Why , now thou diest as bravely as Titinius; And may'st be honour'd being Gato*s.son.

1 Soid. Yield) or thou diest.

Lueil. Only I yield to die :

There is so much that thou wilt kiil me straight ;

[Offering MofMy.) Kill Brutus» «nd be honour'd in bis death.

1 Sold. We must not.— A noble prisoner!

2 Sold. Boom, ho 1 Tell Antony» Brutus is ta'en.

1 Sold. VI\ tell the news.— Hère comes the gênerai:—

Enter Antont.

Brutus is ta'en» Brutus is ta^en, my lord.

Ânt. Where is he Y

Lueil. Safe, Antony ; Brutus is safe enough : I dare assure thee, that no enemy Shall ever take alive the noble Brutus : The gods défend him from so great a shame t When you do find him» or alive» or dead, He wili be found like Brutus» like himself.

Ânt. This is not Brutus, friend; but» I assure you» A prize no less in worth : keep this man safe»

ScftiCB IV. JULES CÉSAR. 301

SG£NE IV.— Uirs AiTTEB Partie du Champ de Bataille.

(Àlarme.y^Des SoldaU des deua Armées entreni en eambattant;

entuiU Bkvtus , Caton » Lucilivs^ et auiree.

Brui.^Encore, compatriotes , encore t relevez vos têtes et chargez I

Col. — Quel cœur dégénéré le refaseraTQui veut me suivre? Je vais proclamer mon nom sur le champ de bataille.: J^suis le fils

de Marcus Caton; hdlàl l'emiemi des tyrans, Tami de ma patrie;
holà I je suis le fils de Marcus Caton.

(// charge l'Ennmni.)

Bruï» — Et moi , je suis Brutus» moi » Marcus Brutusl Brutu-
Sy Tami de mon pays ; connaissez-moi pour Brutus.

(B sort en chargeant l'Ennemi. — - Caton est accablé par le fu-
mUfre ei tombe,) f ImcU. -^ O noble et jeune Caton I as-tu donc
succombé? Tu meurs aussi courageusement que Titinius. Oui , tu
mérites d'être honoré comme le fils de Caton.

Prem, soldat. — - Cède, ou tu es mort.

Lttcil. — Je ne cède que pour mourir. (Lui offrant de l'ar^
|f«il.)— Prends cette somme, et 6te-moi. la vie à l'instant ; tue
Brutus , et deviens fameux par sa mort.

Prem. soldat* '•^U ne faut pas le tuer; c'est un illustre
prisonnier.

Deux, soldat. — Place ! oh I dites à Antoine que Brutus est
pris.

Prem. êoUat* ^ Je dirai la nouvelle. — Le général vient ici.

Antoine entre.

Brutus est pris, Bmtus est pris, mon seigneur.

i4«l. — Où est-il?

Laeil. — En sûreté , Antoine ; Brutus est toujours en sûreté»
j'ose te l'assurer ; jamais ennemi ne prendra vivant le noble Bru-
tus. Les dieux le préservent de cette ignominie I En quelque lieu

que tu le trouves > vivant ou mort , tu le trouveras toujours semblable à Briltus, semblable à lui-même.

Ânt. — Ami , ce n'est point là Brutus; mais je vous assure que cette prise n'a pas moins de valeur. Veillez à la sûreté de

3o8 JIIUDSGBSAH. Afif^

Give him ail kindnessa; Ihad rather havQ Such men my frîends than eaemies. Go on.

And 8M vrbe'r BruUui be alive or diaad ^ And bring qa word uuio Ocuviua' ient^ How every thing is chanc'd. [ExeuiU,]

SCENE Yd— AifOTHISR Paat of thb Fibl

AiHf 9MOTU9, DiKi^Âif ira, Gtmr9» SnAto, ami

Gia#aPMrremaiQ8 of friends, rest on tbîs rock.

eu. Slaliiat skow'd the toreklgkl ; hoi, mj terd, He came aot back; be is or t»*«i» or Met.

Mk^ Sià tii«e df^wn, Clitfi»; Slayiog i» lk# fN>f^r It is a deed in fashion. Hark thee, Glitos.— - (IFMjMHkig.)

CH. WbM, I, »y lord? No> sot for aR the world.

Btm. Peac* tbe», a» word^

eu. n mber kffl nynif.

Bru. Hark tbee, Dcrdminir f^'^'^^P^^ ^^^*)

J>m. I d9 SBcii a (foedt

C/)^ OUavdimiMf

Dar. OGlitusl

W. WlMt Mi pequest did Breta» make to tli6« t

JDar. To kill bim, Glitus : Look, he méditâtes.

eu. Nowli.tbalii^MéveooeliMolgrfef, That it runs over eyen at
bis eyes.

Ani* Cmne bîlber, gMd IMMinfcw; Rlita wwA

ToL What says my lord?

Bru. Wbgr» tUs^ Volumnius :

The ghost of Gesar hatb appear'd to me Two several tiqioi^bf
imghî: aib Sftird»,. osMi; And this lastnight, bere in Pbilippi'
fields« l kiMw Vf hoiNT ifr €onû«

Fol* Noli ao^ my kiffd.

An» N4K, la» fuTQ kia, Votamyiaia.

Tbott aee'at ihe worki,. VoUimnios» bow U şaeft; Oor ene-
miea bave beat na to the pit : U i&mare worth^ to leap a
oniselvea»

XhAatm»*]! tîU they pjiilâiiab ftotAYilMBWiiniy

Sctra V. JULES G&SAR. m

cet homme ; qo*o!i le Mte avec toutes aortes d'égards. J -
aime^ rais mieox avoir de tels hommes pour amis que pour eu-

nemis» Ayancez ; voyez si Brutus est mort ou vivant » et revenez
h 1% tente d'Octave nous rendre compte de tout ce qui sera
arrêTé.

{Ils sorleiU,)

SCËNB y.-mini AUf u Paît» m Cmàmw ra Bataius.

Brutus, DARDAifius ^ Cutus , Stiia^to» «I YoiUHSlua
entrent»

l^nil. — Venez, tristes restes de mes amts» repesensHiou» sur
ce rocher.

ClU. — Statilius a montré sa torebe aKimée ; mais , selgiieir, il
ne revient pas ; il faut qail dt été tué eu fttit prisonnier.

Brut. — Assieds-toi là , Glitns. Tué jsst le met ; c'est un acte
commun aujourd'hoi. Écoute, €litns, (Il M parie è^r.)

Clit. — Quoi , moi, seigneurT Non, pour le monde entier.

Brut* — SileDce donc , point de paroles.

Clit. — J'aimerais ntonx me tuer moi-même.

Brut* — Dardanius , écoute t (H M put^^ &a#o

Dard. •— Moi , commettre une telle action?

r/^l. — ODardanios!

Dard. — O GUtus I

C/H. ^ Quelle ilehettse demande Bratos vienf-il de te faire?

Dard. — De le tuer, GKliis. Begarda , \à Toilà plongé dans la méditation.

ClU. — Maintenant iw eoeor, naUe vae, est si plein de douleur, qu'elle d^MNRde jusque par ses yem.

Brut. — Approche, heu Vdnmnios ; «n aiefi, èeonle I

Fol. «^ Q«e dit men sfigaenrY

HniC— Cad» Velamniiis*-^^L'ooibrede César n'est appame, la nuit, à deux reprises différentes, ht preaoâère iaisà Sardli, el la «nii demiiittiei» dana 4)eacha«4Mi de Phippes. Je sais que mon heure est venue.

foi. — N(m , seigneur, non.

. PrtK. — Elle est vçnue;fcnTOis sûr, Tolumnîus. Tu vois notre position dans ce monde, Yolummus» et comment tout va. Nos ennemis nous ont battus et conduiu au l)ord de l'ahUpe; Il y a plus de dignité à nous y lancer nous-mêmes que d'attendre qu'ils nous y pous^eut* Bttu YoUwmusi tu 9m qu'eufanti

Thoa know'flt that we two went to school together ; Erenfor that our love of old, I pray thee, Hold thou my sw'ord-hilts, whilst I ran on ît« ' FM. That's not an office for a friend, my lord.

{Àlanm êUU.)

. eu. Fljy fly, my lord; there îs no tarrying heire. *

Bru, Farewell to you ; — and you; and yoQi Yolumnios.— Strato, thou hast been ail this while asleep : Farewell to thee too, Strato.— Countrymen, My heart doth joy, that yet, in ali my life, I foond no man> but he was true to me. I shall haye glory by this

losing day More than Octavins and Mark Antony, By this vile conquest, shall attain unto. So, fare you well at once : for Brutus' tongue Hath almost ended his life*s history :

Night hangs upon mine eyes; my bones would rest; That have but labour'd to attain this hour.

(Alamm.) Ctwiihin. Fly^fly^fly.

eu. Fly, my lord, fly.

Bnt. Hence ; I will follow thee.

(Bxmnt Clitus, Dàbdanius, oiui VolumniusO

I pr'ythee» Strate, stay thou by thy lord : Thou art a fellow of a good respect; Thy life hath had some smatch of honour in it : Hold then my sword, and turn away thy face, While I do run upon it. Wilt thou. Strate?

Stra. Give me your hand first : Fare you well, my lord. '. Bru. Farewell, good Strato.-^esar, now be still : I kill'd not thee with half as good a will.

(H\$ rum on his Sword and dies.)

Alarum. Retreat. Enter Octavicus, Antony» Messala»

Lvicius, and their Army.

O' What man is that

Mess\$. My master's man.— Strato, where is thy master? Stra, Free from the bondage you are in, Mess^ja ; The conquerors can but make a fire of him;

SCÈHB V. JULES CÉSAR. 305

nous sommes allés aux écoles ensemble< Aa nom de cette vieille amitié qui nous unit, tiens, je t'en prie, la poignée de mon épée , tandis que je me jeterai sur le fer.

Vol. —Ce n'est pas là Tofibce d'un ami , seigneur.

(Une nouvelle alarme.) eut. — Fuyez , fuyez , mon seigneur; il n'y a point à s'arrêter ici.

BnU. — Adieu vous, et vous, et vous, Volumnius! — Straton, tu es resté tout ce temps endormi : adieu , toi aussi , Straton! Compatriotes, mon cœur se réjouit de penser que jusqu'ici dans tout le cours de ma vie , je n'ai pas trouvé un homme qui ne me fût fidèle. Il me reviendra plus de gloire de ce jour désastreux qu'Octave et Marc Antoine n'en pourront recueillir de leur vile conquête. Ainsi , adieu tous à la fois ; car la bouche de Brutus a presque terminé l'histoire de sa vie. La nuit est suspendue sur mes yeux ; mes membres, qui n'ont travaillé que pour atteindre à cette heure suprême > demandent le repos.

(Alarme. ^ CHs derrière le théâtre^) ^ Vujez , fuyez, fuyez !

ClU. — Fuyez , seigneur, fuyez I

Bruï. — Pars » je vais te suivre. (Clitus , Dardanius et VoLUMNius sortent.) Straton , je t'en prie , reste auprès de ton mattre! tu es un homme plein de bons égards; ta vie a eu quelques traces d'honneur. Prends donc mon épée, et détourne ton visage tandis que je me précipiterai dessus. Veux-tu , Straton?

Slra^ — Donnez-moi d'abord votre main. Mon maître, adieu I

Hfttf.— Adieu! bon Straton I— César, maintenant apaise-toi, je ne te tuai pas la moitié d'aussi bon cœur.

{Il se précipite sur son épée et meurt.)

Une alarme.— Une ralloi^.— Octavb , Antoine y Mbssala ,
LuGitius, entrent avec l'armée.

Oet» — Qael est cet homme ?

Mess, — C'est l'homme de mon général. — Straton , ob est ton
mattre?

Strat. — Affranchi de la captivité où vous êtes , Messala . Les
vainqueurs p'ont plus que le pouvoir de brûler ses restes.

306 JULIUS CBSAR. Act V.

For Brutus only overcame himself»

And DO man else hath honour by his death»

Luc. So Brutus should be found*— I thank thee» Broiusi That
thou hast proy'd Lucilias' saying I rue.

OcL AU that serv'd Brutus, I will entertain them. Fellowy wilt
thou bestow thy time with me?

Sir a. Ay, if Messala will prefer me to you.

Oct. Do so, Messala.

Mess. Qow died my master, Strato?

Stra. I held the sword» and he did rua on it*

I Uess. Octavius, then take him to foU^w thee, ' That did the
latest service to my m«\$ter.

Ant. This was the-ooblest Roman af them aU : AU the coospi-
ratorS) save only he, Did that they did in envy of great César :
He> only, in a gênerai bonest thought»

And common good to aU, made one of Ubea^» His life was
gentle; and the éléments So mix'd in bim, that.^ature migh^
»l%od npi And say to ail the world, This was a man!

Oct. According to his viralue let ua u^ lûio» With ail respect
aod rites of buriaU Within my tent his boues to-night shaU lie, .
Most like a soldier, order'd houourably. So, call the field to rest :
and let's awayi To part tbe glories o£ this happy day. (£^tfim^)

£K BOF lULIl^S CSSâH.

Sgèn£ V. JULES GËSAR. 307

Brutus seul ^ triomphé de Brutus , et nul autre homme que lui
D*aura rhonneur de sa mort.

LueU. — Et c'était ainsi qu'on devait trouver Brutus. — Je te
rends grâces> Brutus , d'avoir justifié les paroles de Lucilius.

pet, — Tousi^eux qui servirent Brutus , je les retiens à ma
suite. Mon ami > veux- tu passer avec moi ta vie.

Strat. — Oui, si Messala veut vous répondre de moi (60).

Oet. — Consens à sa demande, Messala.

Mess. — Comment mon général est-il mort , Straton ?

Strat, — J'ai tenu son épée , il s'éfet jeté sur le fer.

Mess, — £k bien , Octave, prends donc à ta suite celui qui a
rendu le dernier service à mon maître.

Anl, — Ce fut là le plus généreux de tous les Romains. Tous les conjurés , excepté lui > ne firent ce qu'ils ont fait au grand César que par un sentiment d'envie. Lui seul ne se joignit à eux qu'avec de vertueuses intentions et la pensée du bien public. Sa vie fut calme ; les éléments de son être étaient si heureusement mélangés, que la nature pourrait se lever et dire au monde entier : Celui-là était un homme.

Oet, — Traitons-le comme le méritent ses vertus, avec le respect que commandent les rites des funérailles (61]. Son corps reposera cette nuit dans ma tente; tout sera honorablement ordonné, comme il convient à un soldat. Maintenant, appelez l'armée au repos, et nous allons jouir ensemble de la gloire de cette heureuse journée.

JAY

De V Académie française.

FIN DE JULEÂ CÉSAR.

(i) P. 168. Bad soals, mauvaises âmes, dans les anciennes éditions. Ces jeux de mots sont intraduisibles. Dans une note fort ingénieuse , M. Guizot dit que, dans Vargot du cordonnier fran[^]is , le mot âme s'applique à une partie de la boUe, et qu*il a pu rendre le jeu de mots avec une fidélité qui ne se rencontre pas toujours, „[^] . .

(2) P. 165. Be not oui wiïh me:jret, ifyou be out. Autre calembourg. Ces mots veulent dire ou être de mauvaise humeur[^] ou avoir un vêtement déchiré.

(3) P. 165. / meddle with no tradesman's matters, but with awl, — ffilhawll ou withall, néanmoins , se prononce comme with awl, avec une alêne.

(4) p. 165. When they are in great danger, I recover them. — Becover veut dire également recouvrir, guérir, ou recouvrer.

(5) P. 165. Handy-work, Adresse, habileté.

(6) P. 165. Après la victoire remportée en Espagne sur les fils de Pompée, Rome voyait pour la première fois le triomphe d'un Romain sur des Romains ; ce qui commença à indisposer fortement les esprits contre César. Shakspeare a placé ce triomphe à la veille des ides de mars , le jour de la fête des Lupercales, où Antoine offrit la couronne à César. Mais cette fête se célébrait vers le milieu de février; et ce ne fut que plus d'un an après ce triomphe qu'Antoine essaya de faire proclamer roi le dictateur.

(7) P. 167. C'est après que la couronne eut été offerte à César que Flavius et Marcellus enlevèrent des diadèmes, et non les ornements de triomphe, à des statues de César.

Ce personnage n'était pas Decius, mais Décimus Brutus* le poète anglais , comme Ta fait Voltaire depuis , confond Marcia et Decimus

310 JULES CESAR

Decimus était de tous les amis de César celui qu'il chérissait le plus, tandis que Marcus refusait de partager des faveurs et des honneurs que les autres avaient constamment acceptés.

(8) P. 167. Par eux y messieurs* (Vôluntiers.) Le mot mes sieurs y qu'il attribue ici à César, n'a aucun équivalent dans l'original.

Voltaire traduit aussi constamment le mot mylord |>ar milordj qui n'en est point la traduction. Mylord n'est qu'une application particulière que les Anglais font du mot lord à la dignité de pair, et qui n'affecte en rien la signification générale de ce mot , consacré en anglais à exprimer toutes les sortes de dominations et de dignités , en sorte qu'à moins qu'il ne s'applique à des pairs d'Angleterre, il doit être traduit comme tous les autres mots de la langue, par un équivalent français, ifiuzot.)

Plus loin, à la fin de la page 169, Voltaire a ((*aduit ainsi ce passage :

Tous vous êtes trompé ; quelques ennuis secrets, Des chagrins peu connus, ont changé mon visage ; Ils me regardent seul, et non pas m«\$ amis. Non, n' imaginez point quç Brutus vous néglige ; Plaignez plulot Brutus en guerre avec lui-même. J'ai l'air indifférent , mais mon cœur ne Test pas.

Senneu Le Sennet est probablement tiré de Sennêste, ancien air militaire français. Cest peut-être une corruption de Sùnnata, terme italien. {Steeuens.)

P. 171. To stale with ordinary oaths my love. Pour attacher tout nouveau faiseur de protestations à mon affection par le stale y ou l'amorce des serments ordinaires.

(9) P. 173. Set honour in one eye, and death C the other.

Eye signifie ici point de vue, et il est toujours employé dans ce sens en anglais. Voltaire le traduit par œiU et dit :

La gloire dans un ceiliOt le trépas dan» l'antre.

(10) P. 17\$. Voltaire n'a pas compris le sens de ces vers. Voici comme il l'a traduits :

Et cette même voix qui commande à la terre, Cette terrible voix (remarque bien, Brutus, Remarque, et que ces mots soient écrits dans tes livres).

(il) P. 17<5« iVmv is it Rome imdeed, and rocm ênougké Ca-lembourg entre Rome et room^ place, qui ont tous deux la même prononciatioa.

(lâ) P. 177é Les yvxît du liiret ont la prunelle rouge. {Gmzôu)

(i 3) p. 179. C^ronetfâàm l'original, exprime quelque those qui paraît à Gasca un peu différent d'une oearoaué. Voltaire l'a pris pour les coronets des pairesse\$ d'Angleterre.

P. 181. JI muh o/attyf oeeupati&n. Ai-je éié une BMidiUie^'uD des plébéiens À qui il a offert sa poitrine.

(i4) P* 161. And su hefelL II y a ici un double entendu.

Gela eut lieu plus tard , comme nous l'avons déjà fait remarquer. On' avait aussi reconnu et fait arrêter quelques-uns de ceux qu*Àntome avait aposté» pour applaudir quuad il présenta la couronne 4 César.

(i5) P. lâl, Yoluie 4 £ait ioi UQ ockitre-'seis, en traduisant : Ma foi! je ïiîê fimgfjê nepomrfii plm ^re voia ntgardét en face.

(i6) P. 183. Sfiake, ébranler.

Son joug est trop aifreux ; |on|eon8 à 1^ détruire, Ou son-geons à quitter le jour que je respire.

(Traduction de Voltaire.) P. 185. Sway oj earth. Tout le poids de ce globe'. (17) P. 187. Thunder-stone, pierre de tonnerre. Shakspeare en parle encore ailleurs. Sleeveens a traité de fable, et avec raison , l'existence de cette pierre. Yoici la traducUon de Voltaire :

Pour moi, dam cette nuit j'ai marché dans les rues. J'ai présenté mon oorpa à la foudra, aha édoirs» lia foudre et les éclairs ont épargné ma vie.

(18)' P. 487. 9oty oldmenfooh and childfen calculate. — Cb/euhrte si^fie ici prédire, propriétiser.

{19) P. 189. Traduction de Voltaire :

Oui, si Ton m'a dit vrai, demain les sénateurs Accordent à César ce tilre affreux de roi ; Et sur terre, et sur mer, il dçit porter le sceptre En tous lieux, tors de Rome, où déjà César règne.

(20) P. 189. Une comparaison s'offre entre ce passage et les nobles et généreux sentiments du j)oète royaliste Lovelace, dont la loyale chanson a été longtemps redite par les cavaliers.

« Quand , semblable à la tinote , Je suis renfermé, je chante ' d'une voix plu» perçante la mansuétude , la douceur, là majesté et la gloire de mon roi. Quand je proclame de tonte ma force combien il est bon , combien il est grand , les larges vents qui roulent la mer ne sont pas asAsi libres ^ue moi. »

<c Des murs de pien^e ne font pas une prison, des barreaux de fer une cage ; un esprit innocent et tranquille compose de tout cela une soHtnde.

3i2 JULES GËSAR.

si je suis libre en mon amour, si dans mon âme je suis 'libre, les anges seuls, qui prennent leur essor dans les deux, jouissent d'une liberté semblable à la nôtre. »

P. 191. Benefactor Jor redress* — FactUms veut dire actifs.

(21) P. 195, Remorse. 'Johnson et Warburton ont prétendu que remorse signifiait ici miséricorde, pitié, sensibilité. On n'en voit pas la raison.

(23) P. 195. Traduction de Voltaire.

* On sait assez quelle est l'ambition.

L'échelle des grandeurs, à ses yeux se présente ; Elle y monte en cachant son front aux spectateurs.

(aS) P. 197. That by no means I may discover them By any mark offend me.

Le sens de γῆκεῖρ est ici traître, trahison mais Voltaire s'y est trompé ; il a traduit :

Et nul à Lucius ne s'est fait reconnaître : Pas la moindre amitié.

(24) P' Idd* Voltaire s'est trompé , en traduisant :

Quels projets importants Les mènent dans ces lieux entre vous et la nuit ?

(25) P. 201. The face of men. Voltaire n'a pas traduit ces mots, que les commentateurs ont cherché à expliquer de différentes manières. Ce discours de Brutus est un des morceaux que Voltaire a le plus défigurés. Warburton veut lire fate of men ; mais ce changement, qui semble tiré par les cheveux, est une erreur. Fat

face ofmen, le poète veut dire le regard, l'estime du public, ou, en d'autres termes, l'honneur et la réputation.

(26) P. 203. Our course will seem too bloody, etc. Voici comment Voltaire traduit ce passage :

Cette course aux Romains paraîtra trop sanglante.

Dans une note ingénieuse , il ajoute que le mot course est peut-être une allusion à la course des Lupercales, et qu'il signifie aussi un service de plats. Il est très-extraordinaire qu'un homme si haut placé ait assez peu de connaissance de la langue qu'il traduit pour ne pouvoir distinguer si un mot, dans une phrase, signifie course, service de plats, ou manière de se conduire. Dans une pièce de vers, intitulée Guilhtume^ que l'on a attribuée à Voltaire , on trouve une bévue semblable. Polonius ordonne à sa fille de ne pas se fier aux promesses d'Hamlet, qui , étant héritier de la couronne , ne peut disposer de sa main comme un

pariicnlier. « Il ne doit pas , dit le vieux politique f choisir (carfê) pour lui-même , comme font les persomies vulgaires. * L'auteur français tra* duit ainsi : « H ne doit pas se couper les vûres^^f et il tourne autour des morceaux , conmie si le diner d'Hamlet et non son mariage était le sujet du débat. Le traducteur ne sait pas que le mot catve est souvent pris métaphoriquement en anglais lorsqu'on parle d'une personne qui fait sa part on son lot.' Nous disons : « L'amant se nourrit d'espérance, le guerrier a soif de gloire. » Serait-il beau de traduire que l'amant mange un ntor^ ceau d'espérance, et que le guerrier de'sire hoire un coup de gloire ? Si de pareilles traductions étaient pennises, les ouvrages de l'auteur le plus correct deviendraient ridicules.

(37) P. 205. Cérémonies, Voici comment Voltaire exprime son scept^{*} tidsme:

Et l'on dinit qu'il craità la rdigioD. .

(a8) P. 205. En se plaçant devant un arbre, derrière lequel on se retire au moment où l'animal veut percer le chasseur de sa corne, qui, de cette manière, s'enfonce dans l'arbre, et laisse la licorne à la merci du chasseur. Spenser, en plusieurs endroits, fait allusion à cette fable. {Guizou)

(29) P. 205. Good gentlemen. — Mes hra[^]f es gentilshommes jXradmt Voltaire, et il croit qu'il traduit fidèlement : Voltaire se trompe. Gentle[^] men n'a pas d'équivalent en français ; presque dans aucun cas, on ne peut le traduire par le mot gentilhomme.

(30) P. 207. Traduction de VolUire :

Et je pris ce moment pour un moment d'humeur Que souvent les maris font senthr à leurs femmes.

Ce dernier vers n'est pas dans l'original, quoique Voltaire ait fait une note pour en faire remarquer le ridicule. Les deux vers suivants sont uu contre-sens :

Non, je ne puis, Brutus, ni vous laisser parler, Ni vous laisser manger, ni vous laisser dormir.

(3i) P. 209. Voltaire met ici une note sur Harloty pour nous assurer que le mot de l'original est une interprétation digne de l'auteur de la PuceUe. Si Voltaire avait compris le vers blanc anglais, il aurait su que cette substitution n'aurait pas fait la mesure.

(33) P. 209. Voyez dans la notice sur Jules César la belle imitation en vers que madame Tastu a faite de ce passage.

(33) P. 211 / wili construe to thee

Ml the charactery ofmy sadhrows.

3H JULES CtSAR.

Il est inutile de présenter aux lecteurs qui n'entendeot pas Tanglais les misérables bévues et le galimatias des traductionii faites à coups de dictionnaire, Nous nous bornerons à présenter la suivante :

Le dictionnaire fut consulté pour le mot con\$true ; et on peut supposer <iue, suivant sa manière ordinaire. Voltaire s'arrêterait à interpréter. Mais cela ne servant point son projet , il chercha au mot interpret, et il trouva, interprétera e^pliqu/er, Alors avec son infatigable industrie, excitée par le désir de surpasser tous les traducteurs et toutes les traductions, H eut recours au ng^ot to erplqifi » il y trouva » développer, rendre clair ; el le voilà qui éq-kûrcit les traits d^ Brutui , et qui dit :

Va I mes sourcils froncés prennent un air plus doux.

Il y a tant de grosses bévues dans cet ouvrage qu'U serait ennuyeux de les indiquer. Mais il faut «apérer qu'ellea détournent d'autres beaux esprits de la tentative de gâter les œuvres du génie par la batterie masquée d'une mauvaise traduction. Voltaire espère qu'avec sa traduction toute l'Europe pourra comparer les pensées , le style , et le jugement de Shakspeare , avec les pensées , le style et le jugement de Corneille.

Ces pensées auraient pu être rendues en quelque sorte , si le traducteur avait compris les mots par lesquels Shakspeare les exprimait.

P. 213. PThen Beggars die y there are no cornets seen.

Ces vers peuvent avoir été suggérés par ce que Suétone rapporte de Téroïlle brillante qui parut sept jours de suite , pendant la célébration des jeux institués par Auguste en rhonneur de Jules César. Le peuple crut que cette comète indiquait son apothéose ; et non-seulement on lui érigea des statues ornées conformément à cette opinion, mais on frappa encore des médailles, sur lesquelles il était ainsi représenté. Pline raconte qn'une comète parut avant la mort de Claude, et Geoffroi de Montmouth parle d'une autre, qui précéda celle d'Aurelius Ambrosius, Mais ces comètes auraient eu lieu quand bien même ces hommes ne seraient pas morts, et ceux-ci n'auraient pas vécu plus longtemps quand même les comètes n'eussent pas paru.

P. 215. Plucking the entrtyU. Le doctdur Johnson remarque à cette occasion que les anciens ne plaçaient pas le courage dans le coeur ; il avait étrangement oublié aea auteurs classiques ;

JuyaeSf/brtissima fhistra Pectora, Viroil», Mneidosy Ub. ii, v, 348.

Nunc animis opus, iEnea , nunc pectore Jlrmo.

In., ibid.j lib. vi, v. 261.

Teucnim mirantiir inertta corda.

Ti&oiL., Mneidos, lib. tx, y. 55.

Excute, diqsai^ Corde metum. ^

Ovi»,., Metamorphoseorij 13). m, v. 689.

Corda patient comitum» mîhi men& interrita iuu3«it.

Id., ibid.j lib. xv, v. 514.

C&r paPet adiiibnittt téttieratft angiime nociis.

Id., Epîst, xnr, v. 17.

Nescio quae pat^idum Crigora pectus habent.

lo., ii^/c/. xxKy y, 192.

i^or MTTM eyes Seeing thûêe heada of sorrow stand in thine
Began to water.

On trouve une expression semblable dans la Tempête, acte iv,
scène i, quand Prospero dit :

Holjr Gonzalo, honaurable man.

Mine ejreş even êociable to the shew ofifune

FaU/ellowfy' drops,

(34) P- 215. Voltaire fait de cette phrase un aparté qui n'est
pas dans Foriginal.

(35) P. 217. For tinctures, stains, relies , and coffdzcaice. Ce
pompeux discours est un peu confus. Il y a deux allusions ; Tune
aux cottes armo. riales auxquelles les princes peuvent faire des
additions , ' pour donner de nouvelles teintes, de nouvelles
marques de reconnaissance ; Tautre aux martyrs dont les re-
liques sont conservées avec vénération. Malone et Steevens
pensent que tinctures n*a pas de rapport à Tari héraldique , mais
qu'il signifie seulement un mouchoir, ou autre linge teint de sang.

t*on şait qu'à l'exécution de plusieurs anciens nobles, martyrs, etc. ^ oh teignait de leur sang des mouchoirs, qu'on conservait comme souvenirs d'affection ou gages de protection , de la part du décédé. Le sens caché de ces paroles, qui font allusion au meurtre projeté, paraît avoir échappé à Voltaire :

Par vouB, Kùso» vivifiée Reçoit un nouveau sang et de nouveaux destins,

(36) P. 219. Reason to ntf loue is liaMe. La raiscto est ici dans Hntérèt de mon affection.

(37) P. 219. Taste some winewith me. Voltaire traduit ;
Buuons

316 JULES CÉSAR

houUîUe ensemble; et il met eo note : Toujours la plus grande fidili'té dans la traduction!

(38) P. 227. Cassius or César neuer skaU tum backl Voltaire traduit :

Cassius à César tournerait-il le dos ?

(Bg) P. 227. He is address^d^ il s'est présenté.

(40) P. 227. Lorsque César fait tort, il a toujours raison.

(Traduction de Voltaire.)

(4i) P. 229. Unshak'd qfmotion^ inébranlable et immobile.

(4^) P. 229. Suétone rapporte comme un ouï-dire, auquel il n'ajoute même pas foi, que César dit en grec à Brutus, xat ou tix-vov, et toi aussi monjils ! Les historiens ont depuis naturalisé ce

mot en latin, et en ont fait le et tu Brute f mot devenu si populaire , que Shakspeare n'imagina probablement pas qu'il fût permis seulement de le faire passer dans une autre langue. Il est assez singulier que Voltaire n'ait pas fait mention de cette bizarrerie. (Guizot,)

(43) P. 231. Allez, qu'aucun Romain ne prenne ici l'audace

De soutenir ce meurtre, et de parler pour nous.

C'est un droit qui n'est dû qu'aux seuls vengeurs de Rome.

{JVviebwtion de Voltaire.)

(44) P* 235. fVho else is rank ; quel autre est suspect ?

I (45) P. 235. Our arms , in strength of malice» C'est-à-dire ,
nos

> épées (c'est Brutus qui parle) ont dirigé leurs pointes vers
vous ; nos armes

fortes dans l'action de malice qu'elles ont justement exécutées
, et nos \ cœurs, unis comme ceux de frères pendant l'action, sont
cependant ouverts

I pour vous recevoir avec tous les égards possibles.

i ' (46) P. 237. O worldl thou wast iheforest to this hart.

And this, indeed, O world, the heartofthee. Hart, cerf, et heart,
cœur, se prononcent de même ; et la phrase d'Antoine veut dire
également : il était ton cœur ou ton centre, et, il était ; ton cerf»

(47) P. 241. Cry Hauocj and let slip the dogs qfwar;

i Hauocky dévastation, carnage. Dans les anciens temps, ce mot était, en

Angleterre, le cri ou l'ordre aux combattants de ne faire aucun quartier. Ze£ sUp. C'est un terme qui appartient à la chasse. Les slips étaient des liens de cuir qui servaient à retenir les lévriers jusqu'au moment où il était nécessaire de les lâcher. Par les mots dogs of war , comme

il M. ToUet l'a fait observer, Shakspeare a probablement voulu dire^eu,

: épées et famine,

(48) P. 241. No Rome ofstfety. Cest probablement une répétition du jeu de mots entre Rome et room , déjà employé par Cassius dans la première scène.

P. 253. fPhicK*^aU the while ran blood. L*iinage paraît èkr« que le sang de César jaillit sur la statue , et coula jusqu'en bas.

(49) P. 263. Bayd about, veut dire ici harcèlent, et non aboient, comme Vont rendu quelques traducteurs.

(50) P. 263. He is notdouhtetL Brutus se sert ici avec intention du mot doubud,

% (5i) P. 267. Ce fut après cette querelle, et non avant, que Brutus condemna judiciairement en public et nota d*infamie Ludus PeUa; ce qui déplut fort à Cassius. (Voyez Piutarque, Vie de Brutus,)

P. 267. fThai villain tauch'd Jus bodjr. La question est loin de faire entendre qu'aucun de ceux qui frappèrent César fût un scélérat. C'est, au contraire, une manière indirecte d'assurer qu'il n'y

avait parmi eux personne d'assez aveugle pour le poignarder pour tout autre motif que celui de la justice.

(5a) P. 267. Bày not me. Voyez la notice sur Jules César, pour la belle imitation que M. Barbier a faite en vers français de cette querelle de Cassius et de Brutus.

P. 267. To hedge me in. C'est-à-dire, pour limiter mon autorité par votre direction ou votre censure.

P. 267. To make conditions. Cela signifie : pour savoir sur quels termes il convient de conférer les places qui sont à ma disposition.

P. 271. / do not, thou practise them on me. Cela veut dire : je ne fais pas attention à vos fautes ; seulement je les vois , et j'en parle avec véhémence , quand vous me forcez à les remarquer.

p. 271. if that thou hast a Roman, take it by the yoke, and let him be of that phrase : il est si loin de l'avarice , quand la cause de son pays exige de lui une libéralité, que si l'on désirait obtenir quelque chose de lui, il n'aurait pas besoin de se servir d'autre moyen que de montrer qu'il est Romain.

P. 273. I have seen more years, etc. Imitation de ce vers de l'Épique : 'À l'âge où l'on a vu plus d'années que l'on n'en a vu'.

(53) P. 273. That should the wars do with these jingling words avec ces mauvais poètes. Vn j'ignore du temps de notre jeunesse. signifie une composition en vers, aussi bien qu'une danse.

P. 273. Companion, Terme de reproche qui se trouve dans les anciennes pièces, comme aujourd'hui nous disons fel-

low* . .

(54) P« 275. My heart is thirstyfor that noble pledge* PledQs, coup de vin destiné à faire raison à celui qui boit à votre éamlé^ La formule usitée autrefois en français était : Je bois à vous\$ à quoi le convive répondait : Je vous pleige dautant. (GuizoL)

(55) P. 277. Shakspeare a renfermé ici, dans une seule scèn^^-le-chAn^' gexnent que plusieurs années avaient opéré dans l'esprit de Brutus.. £Ue^ sert d'ailleurs à expliquer d'avance les raisons qui portent Brutus à ne

318 JULBS G£SAR.

pas se tuer après la mort de Casâus et révéneameat trè^^ÎMer-trâ <le la bataille ; Q D*y a que la honte d'être mené en triomphe qui pourra Ty déterminer. L'intention de fauteur est ici évidente ; mai» le» opivoenUteurs, qui ont fait tant de notes sur ce passage^ ne Tout pas Cait reinar<quer.

(56) P. «79. Tou must note hesîde. M. Guizot a traduit ' } « Nous savons à présent le compte de nos amis jusqu'au dernier, »

P. %8. Thy leaden mace. — Mace est un ancien mot en usage pour dâns sceptre.

P. 289. Defianccj traîtors, Hrl wc, — HuH est partiaiUèrement eaepressif. Quand quelqu'un défiait en combat judiciaire , on disait qu'il hurl y lançait son gage, lorsqu'il jetait à terre son gant comme ga^ qu'il soutiendrait sa charge contre son adversaire.

P. 29t. PP^tat are you ihen determin'd to do7 c'est-à-dire^ je wi» résolu en pareil cas de me tuer : y êtes-vous déterminé ?

Il y a «certainement une contradiction apparente» mais non xéelk, cMre les sentiments que Brutus exprime ici, et le discours qu'il prononce ensuite. Brutus s'était fait un principe de courir toutes les chances de la guerre; mais, lorsque Cassius lui représente la honte d'être conduit en triomphe à travers les rues de Rome, cette disgrâce est une épreuve qu'il ne pourrait endurer. Quoi de plus naturel! Nous nous faisons un système de conduite ; mais il arrive d' ^ «ireoiiftaoees qui nous forcent à nous en départir.

(57) P. «94. Amdng myself wiith patience. Warburton pense qu'il manque quelque chose dans ce discours. Cependant il n'est besoin pour le rendre clair que d'une parenthèse ; la construction est : je suis déterminé à embrasser cette philosophie qui m'a porté à blâmer le «lucide de ^Cato»; m'inspirant de patience , etc. {Johnson^}

(58) P* 995. j'irai 'Us now. M. Guizot a traduit comme je le fais» «i ee moment.

(59) P. 299. Ce fut trois semaines après* et non ce même jour, que Brutus donna la seconde bataille dans les mêmes plaines à Philippes, où les deux années étaient restées en présence pendant tout ce temps.

(60) P. 307. 4y if Messala will prefer me to you, — Topffer veut dire avoir- été la phrase d'usage pour recommander un serviteur.

(61) P. 307. Antoine, ayant trouvé le corps de Brutus, lui dit d'abord des injures, mais ensuite il le couvrit de sa propre cote d'armes « et ordonna à l'un de ses affranchis de lui donner la sépulture. Antoine ayant appris que l'affranchi n'avait pas fait brûler la cote d'armes avec le corps, parce qu'elle était d'un

grand prix , et qu'il avait soustrait une bonne partie de l'argent destiné aux frais des funérailles, il le ût mourir, (Yoyez Plutarque, Vie d' Antoine,)

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SOK LES

PIECES FANTASTIQUES

Le Kéxie à MiM Nuit d'ÉU est la première pièce de Shakspeare qui nous révèle toute la force créatrice de son génie; Dans cet ouvrage , comme dans tous ses autres, on remarque cette unité de sentiments , cette vigueur et cette uniformité de caractères qui distinguent essentiellement notre poète. Le Rêve d'une NuU d'Éié est une invention amusante f un tissu léger, flottant pour ainsi dire entre la terre et Teau, et reflétant toutes les couleurs magiques de Tarc-en-ciel. Dans une pièce ainsi conçue, où toutes les visions fantastiques du rêve le plus étrange et le plus bizarre voltigent constamment sous nos yeux y où Taction principale est menée par des êtres plus légers que les fils de la Vierge et plus petits que le calice de la primevère , dont les éléments sont les rayons de la lune et Fatmosphère ocfliriférante des fleurs, sylphes gracieux qui se plaisent « à danser au souffle du zéphyr, » il fallait, pour donner à toutes les parties de ce drame, une sorte de consistance matérielle, que les êtres humains qui prennent part à Faction eussent aussi quelque chose de surnaturel et de fantastique. Aussi, les grands et les petits personnages y subissent Tinfluence de Fillusion et I. 21

de renchancement ; le plaisir et Tanioar, qai en forment toute l'intrigue , les perplexités d'une pa^ion momentanément contrariée, les aventures grotesques de la folie, tout cela est rœuvré d'un pinceau capricieux et badin» tout cela se lie admirablement aux tons sauvages et rembrunis de ces scènes où « sautillent des fées légères el d*aimables lutins. » En un mot , tout cela forme un ensemble aussi agréablement qu'beureusement varié; c'est à la Sois une composition forte , et dont les parties sont l^en encbatnées; on y trouve tant de grâce et de légèreté, tant d'éclat et de pompe, que ce poème est peut-être sans égal dans la littérature dramatique.

Quoique le sujet de ce charmant petit ouvrage repose sur une fiction^ il y ^i cependant des caractères fortement tracés» des alternatives de passion et de sentiments tendres , qui y répandent une variété agréable. Sans parler des personnages de Démétrius et de Lysandre , les caractères d'Hélène et d'Hermia sont habilement dessinés, et contrastent admirablement. Dans une grande partie du dialogue qui a lieu entre elles, les cordes de l'amour et de la pitié sont touchées avec le talent ordinaire du poète. L'opposition entre ces deux caractères est bien marquée ; rien de plus touchant que la douceur , la modestie, le calme et la tranquillité qu'oppose Hélène aux menaces de son amie.

Hélène soupçonne Hermia d'avoir conspiré avec Lysandre et Démétrius pour se railler d*elle, et c'est en ces termes qu'elle exprime les angoisses d'une Ame aimante, brisée par la douleur de voir vme amitié rompue ; c>st l'expression même de la nature :

a Injuste Hermia! o la plus ingrate des femmes I tout est^l » donc fini entre noustet les conseils que nous nous plaisions » à notts donner , et les vœux que nous formions ensemble, » conune

deux scrani , pour le bonheur de la vie , les heures » SI agréaUci
 que nous passions en acoosant la rapidité du » temps qui noos
 forçait de nous séparer; oh t tout esi^ o donc oublié? Tu ne te
 souviens donc plus des beaux jours » de notre eafaoce? de ces
 beaux jours, Hermia, où toutes » deuX) raiguillB à la main , as-
 sises devant un modèle sur le » même tabouret , nos doigts légers
 travaillaient à la même » fleur, chantant toutes deux la même
 chanson sur le même » air ; on eût dit que nos mains , nos voix,
 nos esprits et nos

SUR LE RÉVB D'UNE NUIT D'ÉTÈ, 323

» corps ne faisaient qu'un. C'est ainsi que nous avons grandi »
 ensemble , pareilles à la cerise double qui semble séparée , B
 quoique unie dans la séparation même ; pareilles à deux fraises »
 vermeilles qui croissent sur la même tige! nous avions deux »
 corps , mais nous n'avions qu'un cœur ! et tu veux briser » notre
 aBclen amour I «t tu veux te joindre aux hommes pour » railler
 ta pauvre amie I Oh I cela n'est pas généreux , cela » n'est pas di-
 gae d'une jeune fiUe. Maintenant, seule et trahie » par mon amie,
 l'ii^re «st flûlk fois plus sensible à mon » cœur.»

Le fond de la pièce délieiettse sur laquelle nous reviendrons
 dans le cours de celte notice , reposant essentieUenant sur la my-
 thologie des fées , il est nécessaire de ooonaitre le système sur le-
 quel Shakspeare a appuyé cett« ingénienae création, nonseule-
 ment parce qu'il fait allusion aux superstitions de l'époque, mais
 parce qu'il peut en résulter pour le lectenr des détails curieux et
 intéressants.

Il est probable que les portes et les romanciers de l'Espagne,
 de l'Italie et de la France, ont tiré les êtres imaginaires qu'ils ap-

pellent Génies bons ou mauvais, de la mythologie des Perses et des Arabes (i). Les croisades et le séjour des Maures en

(i) Les créations fabuleuses, telles que géants, dragons et châteaux enchantés , qui forment Tassaisonnement des aventures de chevalerie, ont reçu le nom de fictions romanesques. On a imaginé différentes théories relatives à ces fictions ; on a successivement attribué aux scaldes du Nord, aux Arabes, aux peuples de TArmorique ou Bretagne, et aux contes classiques de l'antiquité , Forigine de ces fables extraordinaires qu'on a si étrangement défigurées dans les romans de chevalerie , et que la muse d'Italie a si élégamment ornées.

Ce serait une recherche curieuse que de remonter à l'origine de ces fictions .ainsi qu'à la naissance de cet esprit de chevalerie qui donna lieu aux combats singuliers , qui fit courir le chevalier à la recherche des aventures , et lui imposa l'obligation de protéger et de venger sa dame. De même que cet esprit aventureux , qui fut approprié à l'histoire des chevaliers en particulier , et surtout de ce qui a rapport à Arthur et à la Table-Ronde, et aux Pairs de Charlemagne , dont les exploits réels ou fabuleux ont fait le sujet du roman.

Mallet et Percy font dériver la fiction romanesque des scaldes du Nord, qui embellirent leurs récits de fictions merveilleuses, propres à séduire les esprits ignorants et crédules de leurs auditeurs. Longtemps avant

Espagne contribuèrent puissamment à entretenir et à alimenter le goût pour ces sortes de fictions, surtout depuis que la langue des peuples conquérants devint , pendant le moyen âge 9 le véhicule de la science et du gai savoir. De là cette

les croisades , on croyait à l'existence des géants et des nains , aux sortilèges et aux enchantements.

Percy assure que les scaldes , qui probablement suivirent l'armée de Kollon pendant sa migration du Nord dans la province de la Neustrie , y introduisirent ces fictions. A leurs ancêtres païens , les ménestrels substituèrent les héros de la chrétienté, dont ils embellirent les fêtes des fictions scaldiques, de géants et d'enchanteurs. Ces histoires se propagèrent rapidement dans toute la France , et par une transition aisée passèrent en Angleterre après la conquête des Normands.

Saumaise et Warton attribuent aux Sarrasins la base de la fiction romanesque. Ce fut dans un temps une opinion reçue en Europe , que les merveilles des créations arabes furent d'abord communiquées à l'Occident par les croisés. Mais Warton, tout en avouant que ces expéditions contribuèrent beaucoup à propager ces fables, soutient que ces fictions furent introduites plus tôt par les Arabes, qui, au commencement du huitième siècle, s'établirent en Espagne. Les histoires idéales des conquérants d'Orient, remplies de descriptions brillantes et inconnues jusqu'alors aux habitants des régions occidentales, se répandirent rapidement sur tout le continent d'Europe. De l'Espagne , elles passèrent en France par suite des communications commerciales établies entre Toulon et Marseille. Elles furent reçues avec empressement dans l'Armorique ou Bretagne.

Warton soutient que, si l'Europe doit aux scaldes les histoires extravagantes de géants et de monstres , ces fables doivent toujours être rapportées à une origine orientale, d'où elles ont dû passer dans le nord de l'Europe avec une nation asiatique qui , après la défaite de Mithridate par Pompée , pour se soustraire à

la domination des Romains , s'enfuit sous la conduite d'Odin , et vint s'établir en Scandinavie.

Mais cette hypothèse de Warton ne paraît pas reposer sur un fondement solide ; car les fictions des Arabes et des scaldes sont totalement différentes. Les fables et les superstitions des bardes du Nord sont d'une couleur plus sombre, d'une nature plus sauvage que celles des Arabes. Il y a quelque chose dans leurs fictions qui glace l'imagination. Les spectacles sublimes de la nature avec lesquels ils étaient familiarisés dans leurs solitudes septentrionales, leurs précipices, leurs montagnes gelées et leurs forêts sombres, agitent sur leur imagination, et donnent à leurs images une teinte d'horreur. Les esprits qui envoient des tempêtes sur la mer, se réjouissent des cris inarticulés des matelots naufragés , ou répandent une peste à laquelle

SUR LE RÊVE D'UNE NUIT D'ÉTÉ. 325

grande ressemblance entre les Péri et les Dives des Perses, les deux espèces de Génies des Arabes , les Fées et les Démons des poètes de l'Europe méridionale. Les Péri ou Fairies des Perses sont représentées comme des

rien ne résiste ; les magiciens qui préservent du poison , qui émoussent les traits d'un ennemi, ou évoquent les morts de leurs tombeaux, voilà les ornements de la poésie du Nord. Les fictions arabes sont d'une nature plus splendide. Elles sont , il est vrai , moins terribles , mais elles ont plus de variété et de magnificence ; elles nous conduisent à travers des forêts délicieuses ; elles élèvent des palais brillants d'or et de diamants. Nous chercherions en vain , dans les premières poésies gothiques , plusieurs des fables qui ornent les ouvrages des romanciers. Cependant

nous les trouvons facilement dans le vaste champ de la fiction orientale. Le griffon ou l'hippogriffe des écrivains italiens ressemble au fameux Simurgh des Persans, qui joue un si grand rôle dans les poèmes épiques de Saadi et de Ferdusi.

Les pèlerins, qui visitèrent la terre sainte , et qui , revenus de si loin, imposèrent toutes ces fictions à des auditeurs crédules, ainsi que les fabulistes de France , qui prirent les armes et suivirent leurs barons à la conquête de Jérusalem , les introduisirent en Europe.

Leyden dit qu'une colonie de Bretons se réfugia dans l'Armorique , au cinquième siècle, pour éviter la tyrannie des Saxons, et qu'elle emporta avec elle les archives échappées à la fureur des conquérants. La mémoire d'Arthur et de ses chevaliers fut ainsi conservée dans l'Armorique aussi bien que dans la province, de Galles ou le Goroouaille; et les habitants de l'Armorique furent en France le premier peuple avec lequel les Normands établirent des relations d'amitié. En un mot , selon Leyden , tous les romans français naquirent en Bretagne,'et toutes les nations d'Europe tirèrent leurs contes de chevalerie de France.

On a imaginé une quatrième hypothèse, qui représente les histoires des jardins enchantés , les monstres et les coursiers ailés , introduits dans les romans , comme tirés des auteurs classiques, des légendes grecques, greffées sur des mœurs modernes , et modifiées par les coutumes du jour. Il est vrai que les auteurs classiques étaient à peine connus au moyen âge. Mais les superstitions qu'ils avaient inculquées avaient fait une impression trop profonde sur les esprits, pour en être aisément effacées. Les idées mythologiques étaient répandues dans une foule d'ouvrages populaires. Les premiers pasteurs chrétiens , afin de faciliter la

conversion des païens, ont toléré et même conservé des cérémonies païennes ; on ne peut guère douter que plusieurs ouvrages classiques n'aient été convertis en fictions romanesques. Dans plusieurs contes de chevalerie , on voit un chevalier retenu dans ses recherches par les enchantements d'une sorcière qui n'est autre que

femmes d'une beauté remarquable , constamment bonnes, ayant la forme humaine , et assujetties à la mort. Quoique la durée de leur vie ne fût pas finie comme la nôtre , on les supposait habitant une région particulière et privilégiée , se

la Galypso ou la drée d'Isomère. Vlassatt d'Andromète permît avoir donné Heu aux fables des jeunes vierges sur le point d'être dévorées par un monstre marin et secourues par leur chevalier favori. Les héros de l'Iliade et de l'Énéide ont fourni tous deux l'idée des armes enchantées , et l'histoire de Polyphème , celle d'un géant et de sa caverne. Hérodote , dans son histoire , parle des Arimaspi , race de cyclopes qui habitaient le Nord et faisaient perpétuellement la guerre à une tribu de griffons qui gardaient des mines d'or. L'expédition de Jason à la recherche de la toison d'or ; les pommes des Hespérides , gardées par un dragon ; la fille du roi , cette enchantresse qui s'éprend d'amour pour le chevalier et le sauve , tiennent au merveilleux de la fiction romanesque , surtout de celle qu'on suppose introduite par les Arabes. Quelques-unes des fables les moins familières de la mythologie classique, telle que, dans la théogonie d'Hésiode, l'enfer des prisons Obscures où les Titans furent enfermés par Jupiter, sont la garde des géants fortement armés , ou le résident le plus frappant avec les fictions gothiques les plus sauvages et les plus sublimes* De plus, un grand nombre de ces

fables regardées aujourd'hui comme orientales , paraissent avoir été primitivement des traditions grecques portées en Grèce du temps d'Alexandre le Grand , et introduites ensuite en Europe avec les modifications qu'elles avaient reçues des idées orientales*

Il a fait son possible pour tourner et ridiculiser les systèmes gothique, arabe et classique, et il a soutenu que l'origine du roi Uan, dans tous les temps et dans tous les pays, doit être cherchée dans les différentes espèces de superstitions qui ont prévalu de temps en temps à différentes époques. Il prétend que c'est une vaine et futile entreprise que de chercher ailleurs l'origine de la fable. L'exagération ou la faiblesse ont entretenu la croyance dans des agents surnaturels de toutes sortes de monstres. Il était naturel ^ dans un temps d'ignorance, comme nous le voyons, à l'époque des Jours , chez les Turcs, que le vulgaire crût qu'un palais magnifique était l'ouvrage des enchanteurs. Il faut ajouter aux merveilles surnaturelles , produit d'une imagination superstitieuse ^ les innombrables naturelles » exagérées par l'ignorance des phénomènes de la nature; Ainsi ^ l'on veut attribuer aux illusions de la vue, produites par certaines dispositions de lumière et d'ombre, au pouvoir qu'ont les brouillards et les nuages de réfléchir et d'amplifier les objets , une partie des histoires des spectres et des géants dans les pays montagneux ou nuageux , entrecoupés de profondes vallées et de lacs, ou de bois, de rochers et de rivières. Ajoutez à cela les chimères produites

jouant dans les nuages , parsemées des couleurs de l'arc-en-ciel et se nourrissant des parfums de la rose et du jasmin. Les Dives, opposés à ces créatures délicieuses » sont représentés comme des

hommes d'un aspect hideux et difforme, vicieux, cruels et impitoyables.

Les génies des Arabes, *60ii#* ou mauvaù , étaient semblables aux premiers, quant à leurs attributs, mais avec moins d'éclat et de beauté. C'est de eette source qu'est venue la fiction qui prévaut dans la littérature romantique des climats chauds de l'Europe ^ et c'est particulièrement des belles et charmantes conceptions de F Orient qu'elle est passée dans les féeries de Boyardo et de l'Arioste, dans les romances en vers et en prose de la France et de l'Espagne. C'est à ce genre de fiction empruntée à l'Orient que Spenser doit la forme et la couleur qu'il donne à ses fées , êtres cependant encore plus éloignés des fées populaires des Goths, que les agents surnaturels des bardes de l'Italie, dont les chants empreints d'orientalisme ne sont qu'une allégorie continuelle, et forment un caractère tout particulier.

Quant à l'origine des fées de Shakspeare et de la tradition populaire anglaise, il faut la chercher ailleurs ; il faut remonter vers le Nord et jusque vers la Scandinavie. Les farouches conquérants de l'Espagne , de la France et de TAngleterre imposèrent aux pays soumis leur langage et leurs superstitions ; et, comme ils dominèrent plus longtemps en Angleterre, ils forcèrent le peuple vaincu à embrasser leurs rites religieux , après avoir aboli ses coutumes et ses lois, et l'habituèrent à un idiome tout différent de celui que parlent les habitants de la Grande-fîretagne , mais qui renferme encore aujourd'hui un vocabulaire de mots relatifs à leurs croyances poétiques ou superstitieuses.

Le génie de Shakspeare excella dans toutes ces fictions qui sont l'âme de la poésie, et qui, s'élevant à des inspirations di* vines , finissent par s'associer à la religion. Le poète ancien était

par une imagination qui m'plait à des combinaisons pures et bizarres. Tels furent le chérub emblématique des Hébreux, les images composées des Égyptiens/ Le griffon était de même un composé du lion et de Taïgle. Le serpent et le lézard peuvent avoir suggéré l'idée d'un dragon. Je reviens sur ce sujet dans mon Essai sur la littérature irlandaise.

admis au conseil des dieux ; il discourait sur leur nature , assistait à leurs délibérations, et, sans être accusé d'impiété ou de présomption, divulguait leurs dissensions, faisait connaître leurs faiblesses et leurs vices; il peuplait les bois de nymphes, et les fleuves de divinités particulières, et, pour qu'il pût toujours avoir quelque être divin à appeler à son secours, il avait placé VÉcho dans les régions de l'air.

Dans l'enfance du monde, l'ignorance crédule recevait avec avidité tous les contes merveilleux; mais, à mesure que les hommes , devenus moins grossiers par la civilisation , acquirent des connaissances, et lorsqu'une longue série de traditions eut établi une certitude mythologique et historique, il ne fut plus permis au poète de s'égarer sans contrôle dans le vaste champ de l'imagination ; il fut obligé de se restreindre dans les limites des choses crues ou connues, et quoique le devoir du poète fût toujours de plaire et d'intéresser, ses moyens varièrent avec l'âge du monde, et, dans ses nouvelles inventions, il fut obligé de se conformer aux vieilles traditions. L'esprit humain aime la nouveauté et se laisse captiver par le merveilleux ; mais, dans la fable même , il préfère ce qui est croyable. Le poète qui peut donner à des brillantes inventions et à des fictions neuves et hardies l'air et le caractère de la réalité , et l'autorité du vrai , est sûr de captiver les suffrages de la postérité.

Recourir, comme font quelquefois les savants, à la mythologie et aux fables des autres temps et des autres pays, est toujours d'un pauvre effet. Jupiter, Minerve et Apollon n'embellissent plus L'histoire moderne que comme des médaillons qui ornent un frontispice ; nous admirons Tart du sculpteur qui sait donner de la grâce et de la majesté à ces figures ; mais nous restons froids et sans enthousiasme devant des personnages dont nous ne reconnaissons plus la divinité. Quand les temples païens cessèrent d'être révévés , et que le mont Parnasse fut désert, il fut alors difficile au poète de conserver intacte la divinité de sa muse. Tant qu'il y a quelque superstition nationale que la crédulité a consacrée, quelque tradition vulgaire et longtemps révévée, le poète peut recourir à cette ressource , et se réfugier dans ce sanctuaire ; qu'il marche avec respect sur ce sol sacré, qu'il adopte religieusement la croyance établie , qu'il observe exactement les rites accoutumés, et qu'il respecte les attributs de l'objet en vénération,

alors il n'invoquera pas en vain une divinité absente et inexorable.

Les sorcières , les fées , les esprits , les spectres , furent d'un grand secours à Shakspearey et donnèrent à ses fictions autant de sublime et de merveilleux, que les nymphes, les satyres et les faunes aux ouvrages des poètes anciens. Le nôtre ne place pas ses êtres surnaturels au delà des limites de la tradition populaire ; aussi judicieux que hardi , il sait se maintenir dans de justes bornes; il donne aux personnages qu'il évoque un langage, un caractère qui leur conviennent et qui sont en parfait accord avec les idées admises ; ses fées sont ou « des esprits j> bienfaisants., ou des esprits damnés qui empruntent leurs qualifications bienfaisantes au ciel, ou leur maligne influence à l'enfer.» Ses spectres sont

chagrins , mélancoliques , effrayants. Les sentences de ses sorcières sont une prophétie ou un charme ; les cérémonies de leurs enchantements sont ce qu'il y a de plus horrible. Ariel est un esprit doux , pacifique , ayant un pouvoir surnaturel, mais soumis à un grand magicien. Ses fées sont gaies et enjouées; leurs fraudes sont innocentes, leurs tromperies badines ; l'énumération que fait Puck de leurs fôtes est le récit le plus agréable des jeux auxquels elles se livrent.

Les sorcières tenant leur sabbat sur la bruyère desséchée, à la clarté de la lune, les spectres murmurant des paroles de sang, tirent de la propriété du lieu et de l'action même , un degré de crédulité très-favorable aux plans du poète, et le redde personnel convenient à chacun (conserver à chacun son propre caractère) n'est pas moins un devoir pour lui à l'égard de ces personnages métaphysiques et supérieurs, qu'à l'égard des personnages humains. ,

Le magicien Prospero excitant une tempête, des sorcières pratiquant des cérémonies infernales, étaient des circonstances que le vulgaire admettait aisément.

Les histoires populaires concernant le pouvoir des magiciens sont agréablement rappelées dans le discours de Prospero. Les enchantements des sorcières dans Macbeth sont plus solennels et plus terribles que ceux de Fierichtho de Lucain et de la Ganidie d'Horace. On peut dire en effet que Shakespeare a sur ses devanciers un avantage qu'il tire du caractère même des superstitions nationales. Walpole a fait observer que les mœurs et les superstitions gothiques sont mieux adaptées aux usages de

la poésie que celles des Grecs» et il ne manqua pas de preuves pour justifier son assertion. Gomme les bardes, qui étaient les poètes et les philosophes de leur temps» prétendaient posséder seuls les noirs secrets de la magie et de la dirination • ils encourageaient l'ignorante crédulité du peiq)le , et entretenaient cette crainte salutaire à laquelle ces nobles imposteurs devaient leur succès et leur crédit. Les pratiques les plus solennelles de leur dévotion « leurs scènes mystérieuses , Taustérité et langueur de la discipline et de la juridiction druidique , les anathèmes terribles dont Teffet poursuivait le coupable jusqu'au delà du tombeau, terme où finit tout pouvoir humain, tout cela devait imprimer profondément dans Tesprit des peuples grossiers les croyances superstitieuses. Les bardes, qui étaieat au service des druides , les avaient mêlés à leurs chants héroïques , dans leurs annales historiques , dans leurs pratiques médicales ; les génies aidèrent les héros; les démons décidèrent du sort des batailles; les charmes guérèrent les maladies et les blessures ; et, quand les grottes sacrées furent détruites et les autels druidiques démolis , les fables qui y avaient pris naissance se conservèrent religieusement dans Tesprit des peuples. Le poète se trouva heureusement placé au milieu des enchantements , des esprits et des spectres. Chaque élément était la résidence d'une divinité particulière ; le génie de la montagne, l'esprit du fleuve, le chêne qui avait le don de prophétie, tenaient les hommes dans une crainte continuelle de puissances invisibles au pouvoir desquelles rien ne pouvait résister* Les spectres irrités se promenaient sanglants sur les montagnes et dans les bois, tandis qu'au milieu des scènes les plus gaies et les plus agréables , même dans les habitations les plus riantes , et jusque dans les villages et dans les fermes, les fées et les lutins se livraient à mille jeux folâtres.

On peut voir aisément par là quel parti le poète pouvait tirer de pareilles ressources. La scène générale de la nature, considérée comme inanimée , ne sert qu'à orner la partie descriptive de la poésie; mais, étant animée de toutes les fictions traditionnelles de la mythologie celtique , le barde pouvait mieux la faire servir à son but moral. Cette crainte de la présence immédiate de la divinité qui, chez le vulgaire des autres nations, se bornait exclusivement aux temples et aux autels, était ici répandue sur tous les objets. Le Celte ne passait qu'en trem-

SUR LE RÊVE DE LA NUIT D'ÉTÉ. S3I

blarot à crarers le» boiSi sur les montagne» e| près des lacs, qa'il croyait habités par des pii|ssaiee8 iinrisibles. Le mur» mare des flots , une horreur plus sombre se répandant sur les forêts, devaient enfanter des craintes plus grandes, donner des accents plus tristes à chaque bruit des objets animés on manlmés , et prêter des terreurs à chaque ombre. C'est donc avec raison qu'on a prétendu que les bardes de l'Occident avaient un avantage sur Homère, quant à leur manière de traiter leurs fictions. Les cérémonies religieuses de la Grèce étaient plus pompeuses que solennelles ; elles paraissent avoir fait partie de leurs institutioas civiles autant que des affaires spirituelles; elles n'inspiraient pas de la Divinité un sentiment aussi profond 4 ne préparaient pas l'esprit à partager l'enthousiasme du poète , ou à recevoir ses ingénieuses fictions.

Le poète anglais a un autre genre de supériorité sur les poètes grecs, qui, imbus de la science des Égyptiens, s'étaient abandonnés à Tallégorie. Sliakspeare , au lieu d'une fiction purement amusante, se sert des agents puissants de la fable sacrée ; il leur donne tant do grandeurj il les entoure d'un mystère si profondé-

ment effrayant , que, bien que les idées superstitieuses sur lesquelles repose son système aient disparu , la terreur que fait éprouver de nos jours la lecture ou la représentation de Macbeth est presque aussi grande qu'elle Tétait à l'époque où la pièce parut pour la première fois.

Quand il fait parler ses magiciennes entre elles , il met dans leur bouche un langage si particulier, si mystérieux, qu'il les rend des objets dignes de terreur et d'effroi. Lorsqu'il les représente tournant autour de leur chaudière magique dans le réduit obscur d'un caveau, et procédant à leurs incantations; quand on les entend chanter sur un ton sauvage qui ne ressemble à rien de terrestre, et que leurs voix se mêlent au bruit du tonnerre ; lorsque des feux rougeâtres et souterrains viennent projeter une lueur blafarde sur leurs traits hagards, les paroles qu'elles font entendre semblent alors sortir de l'enfer, et nous reculons d'effroi comme devant des êtres ennemis de l'humanité.

Les fées de Shakspeare ont été nommées avec raison les enfants de prédilection de son esprit romantique, et peut-être dans aucune partie de ses ouvrages il n'a montré, comme dans le Rêve d'une Nuit d'été, un pinceau plus créateur et à la fois

pins fantastique , an ton d'enthousiasme plus élevé qu'en prêtant une forme à ces riens iiériens. Quoi de plus délicieux en effet que ces caractères donnés à des êtres qu'il évoque du trésor de son imagination , entourant ces enfants de la nuit des flots d'une lumière douce et pure , et les ornant des attributs de la bienveillance et de la douceur; car non-seulement il n'admet pas les fées d'une nature malfaisante , mais il donne à celles qu'il adopte un caractère de douceur plus séduisant ; il leur prête une gaieté

plus enchanteresse, une plus grande bonté que ne l'ont fait les poètes qui l'ont précédé.

Le laboureur dans son asile ,
Oublieux du temps qui s'enfuit ,
Dort , heureux qu'un sommeil tranquille
L'empêche de compter minuit;
C'est l'heure où le feu , sous la cendre ,
Brille et se ranime soudain ;
L'Esprit follet, le Padroit Robin ,
Sur le foyer Tient de descendre.
La lune est voilée à demi ;
Le loup hurle dans les ténèbres ;
Des vieux cimetières ami ,
Le hibou , sur leurs murs funèbres ,
Gémit ; à peine dans les airs
Glissent ses notes fugitives; -
Les ombres s'échappent plaintives
Du sein des tombeaux entr'ouverts.
Alors sur la grève des mers ,
Dai» les clairières du bois sombre,

Près des joncs qui bordent sans nombre
La rive des étangs déserts.
Le peuple aérien des fées,
Mystérieuses coryphées
Des chants magiques de la nuit,
S'éveille et s'assemble sans bruit ;
Leur danse , inconnue aux profanes ,
Dans ses rapides mouvements
Fait bientôt 2 en plis diaphanes ,
Flotter leurs légers vêtements.
Le pâtre égaré dans la plaine ,
Dont l'œil fatigué se promène
Sur ces brillantes visions ,
Croit que des nuits la p&le reine
A laissé tomber sur Parène
D'humides et tremblants rayons;
Et si quelque note lointaine
oe leurs mystérieux concerts ,
Lui parvint au souffle des airs ,
En vain son oreille incertaine

Écoute; elle entend seulement
Des rossignols le doux ramage,
Le bruit du sonore femllage,
Ou de la brise du rivage
Le monotone sifflement.

Le barde cependant sur Phumide prairie A surpris quelquefois la reine de féerie. De sa langue inconnue il a compris les sons y Et seul a recueilli ses magiques chansons.

M"»« Amable TASTU.

La féerie mythologique da Nord appartient évidemment à cette période éloignée de l'histoire où la domination des Ostrogoths et desYingoths s'établit au moyen de colonies venues de la Scandinavie, événement qui amena l'invasion et la conquête des provinces méridionales de l'empiré romain, et par la suite celle de l'Angleterre. La mythologie des Goths peut donc ré-> clamer.à juste titre une priorité de trois cents ans sur celle des Arabes. En effet l'invasion de l'Espagne par les Maures n'eut lieu qu'en 712, tandis que les Goths étaient en possession de ce pays dés l'an 409.

Le système fabuleux des Goths admet deux espèces d'êtres surnaturels : les €iprU\$ hienfaUanis et les et^ts malfai\$ant\$. Les premiers étaient considérés comme la source de tout bien^ les seconds comme la source de tout mal ; les uns, remarquables par leur beauté, habitent la région la plus pure de l'éther; les autres, difformes et hideux, ont leur demeure dans les montagnes , les cavernes et les grottes les plus sombres. La mytholo-

gie des Perses et des Arabes ne différait cependant guère de celle des Goths que par les termes. Ainsi les Péri et les Divê étaient représentés presque avec les mêmes attributs que les Esprits lumineux et les Esprits bienveillants, quoique dans la féerie orientale on ne rencontre point d'esprit aussi triste et aussi malin que le Brownie d'Ecosse ou le Puck de Shakspeare.

334 NOTICE

Oa s* est donné beaucoup de |>ewe pour montrer de quelle mythologie, orientale ou gothique, le poète avait emprunté son système féérique. Nous répondrons hardiment que lui-même en est l'auteur. Les lectures de sa jeunesse et son imagination féconde lui avaient donné l'idée d'un être aérien d'une nature intermédiaire entre les anges et les hommes, d'être assez en rapport avec l'humanité pour voltiger sur nous pendant nos occupations du jour, et présider à nos songes pendant la nuit, pour nous soutenir dans nos besoins, ou, suivant son humeur et son caprice, pour nous contrarier dans nos amusements, augmenter nos embarras, nous suivre, nous effrayer et nous tendre des pièges.

Mais, quelques années après, lorsqu'il voulut mettre en action les créatures de son imagination pour animer ses drames et répandre des charmes sur leurs scènes magiques, quoiqu'il n'eût retenu que de faibles lueurs de ce qui l'avait séduit dans sa jeunesse, les caractères de ses fées, comme tout ce qui porte l'empreinte de son génie, s'embeillirent, s'ornèrent «t s*éclaircirent. Aïcaïe.mythologie, soit du Nord, soit de l'Orient, ne pouvait produire un être compandile à Ariel. Son vrai Pack, son kmdaud des esprits, celui qui se plaît aux choses qui tombent à contre-temps entre ses mains, n'est pas un esprit malin et grossier, c'est le joyeux rôdeur de nuit, le génie du bien et du mal, mais du

mal innocent. Titaniaméoie , dans sa folie, ne dit rien qui ne doive tomber des lèvres qui se nourrissent 4e rosée et de odel. IjOS esprits de Sbakspeare volt^ent parmi les violettes , les roses , les églantines ; leur oocupatiou «st de suspendre des peries de rosée lau haut des primevères pour entreoenir la fmlcèifiir du €<pete .nmgitne'Oii Jls dansent; toute leur existence se passe on fêtes de nuit.

CNa n'a pu découvrir encore lie quelle source Sbakspeare ,a tiré le Rêve «TiMitf Nuii d'été. On^ dté Sér Ekm de BwdeoMi, parce qu'Qbéron est le nom du roi des fées de Shak^eare^ ot de la fée qui donna la coupe enchantée à sir Huou , sans qu'il y ait le netoindre irait de ressemblance entre les deux buMoires. On a cité Ghaucer, d'après une induction semblable, parce qu'il lui a emprunté le nom d'un de ses personnages, le duc Thésée. Au reste, oe titne de duc est commun aux vieux dramatises qui l'emploient pour des personnages du plus haut rang; et quelquefois sans assigner anoune domination locale à

leur personnage. Ce titre était peat-être préféré à cause de sa rareté ; car , pendant la plus grande partie de la vie de Shakspeare, il n'y avait qu'un duc en Angleterre.

On en a découvert une autre source dans Ogier le Danois ; mais ^aventure de Morgana avec Ogier a trop peu de ressemblance avec celle de Tïtania avec Bottom , pour que notre poète l'ait eue dans l'esprit quand il écrivit sa pièce. L'analyse et les imitations ci-jointes sont dues à la plume élégante de H- Emile Deschamps:

« Nous sommes à Athènes ; deux noces vont se célébrer, celles de Thésée avec Hippolyte, reine des Amazones, celles de Démé-

trius avec Hermia, fille d'Egée; mais Hermia s'est prise d'amour pour Lysandre qui brûle aussi pour elle. Cependant Egée insiste pour que sa fille épouse Démétrius, qui a sa parole ; Hermia refuse, et le prince Thésée lui annonce que, d'après la loi d'Athènes, si elle n'obéit pas à son père, elle n'a qu'à choisir entre la mort et le cloître des Vestales. Les deux jeunes gens quittent furtivement la ville pour aller chercher un secret hymen sur une rive étrangère. Ils se sont donné rendez-vous dans un bois voisin du déclin du jour. La vengeance et l'amour poussent Démétrius sur leurs pas. Hélène y court aussi, Hélène que Démétrius avait aimée avant de voir Hermia, qui est restée fidèle à ce volage amant, et dont la douleur s'accroît encore de l'amitié qui l'unit à cette jeune Hermia, sa compagne d'enfance. Toutes deux déplorent la malice du destin, en se jurant de s'aimer toujours malgré cette rivalité involontaire. Démétrius, qui cherchait Hermia, rencontre Hélène et l'accable de dédains. La nuit arrive. Obéron et Titania, le roi et la reine des fées, reprennent possession de leur empire, et remplissent le bois de leurs sylphes et de leurs charmes magiques. Un sommeil inconnu s'empare des quatre amants; alors commence une action fantastique mêlée à l'action réelle; ce ne sont plus que méprises réciproques et échanges d'amours occasionnés par les philtres et les talismans des fées et des esprits ; car Obéron et Titania étaient en guerre cette nuit-là. Enfin ils se raccommode et l'harmonie se rétablit aussi dans le cœur des mortels, car bien qu'au réveil Démétrius retrouve en lui-même toute l'ardeur de son premier amour pour Hélène, qui n'a pas cessé de l'aimer ; il renonce à la main d'Hermia, et dégage ainsi la pa-

rolc d'Egée. Tout s'arrange ; Thésée n'a plus besoin de sévir ; les trois couples sont heureux; et, pour fêter les belles noces, des

artisans d'Athènes viennent représenter devant la cour une tragédie de Pyrame et Thisbé, sorte de prologue où Shakspeare s'est plu à exercer une spirituelle et judicieuse critique des auteurs de son temps. Nous n'avons fait encore qu'indiquer les personnages chimériques de cette œuvre, et cependant ils y sont presque tous; ils en font la grâce et l'originalité*. Mais comment analyser ces natures aériennes? C'est dans les poésies mêmes de Shakspeare qu'il faut chercher à les connaître; lui seul peut toucher à leurs formes délicates sans les offenser; son imagination seule peut danser avec eux parmi les rayons de la lune et se coucher à leurs côtés dans le calice des roses. Qu'il nous suffise de dire que les amours d'Obéron et de Titania ont leurs quiproquos et leurs orages comme ceux des amants d'Athènes, et qu'il en résulte une double intrigue pleine de surprises et d'agréments. Le titre de cette pièce, ainsi qu'on l'a remarqué, en annonce toute l'action; ce n'est qu'un jeu léger, fugitif et vague, comme le songe d'une nuit d'été*. Du reste l'ouvrage est rempli de traits anachroniques, de héros de l'ancienne Grèce conduits par les fées du moyen âge; ces mêmes hommes rendus spectateurs d'un jeu théâtral qui a tout le caractère des pièces modernes; un mélange singulier de mœurs antiques et de mœurs actuelles, et le changement rapide et alternatif du monde vrai en un monde allégorique, présentent, au premier aspect, un ensemble bizarre; mais comme chaque partie de l'œuvre est bien composée! que de charme et de vivacité dans le style de

cette fiction! Au surplus n'oublions pas que c'est un rêve,

et qu'il n'y a de réel dans tout ceci que le génie de Shakspeare

» Qu'on se figure la grâce, la bonté et l'amour sous une forme de jeune fille avec des ailes de sylphe et une baguette de fée, et on

aura presque Titania. Titania, c'est la personnification idéalisée de tout ce qui est charmant dans la nature ; c'est la puissance de la déesse avec la faiblesse de la femme. Elle commande avec douceur à tout un peuple d'esprits , et que leur commande-t-elle ? c'est de tuer ver caché dans le sein odorant des fleurs , ou de faire la guerre aux chauves-souris, pour avoir leurs ailes de peau , afin d'en habiller les petits sylphes ; ou d'écarter la chouette qui, dans la nuit, insulte par son cri

sinistre aux jeux aériens des fées ; c'est, enfin, démettre en faite tout ce qu'il y a de laid ou de malfaisant. Titania se plaît surtout à favoriser les chastes amours, à réunir les cœurs divisés par la méchanceté des hommes ou les rigueurs du sort. Et puis elle veut que tout soit musique et danse autour d'elle. Rien ne lui plaît comme les rondes et les concerts de ses légères et tendres sylphides ; sa vie immortelle se nourrit, minute par minute, de l'amour et des arts^ les deux seules belles choses de la terre qu'on retrouvera sans doute au ciel. Titania parle une langue plus molle que la brise d'une nuit d'août ; Titania glisse dans l'air, et à peine ses pieds ont-ils touché nos gazons, qu'elle s'étend voluptueusement sous un berceau de myrtes , pour y chercher un frais sommeil sans rêve, ou pour y rêver sans dormir.

D Cependant un grand chagrin a pénétré jusqu'au fond de son cœur, comme un scorpion dans une rose. Obéron, son époux, le roi des fées« veut qu'elle lui cède son nain, jeune enfant dérobé à un roi de l'Inde. Titania aime cet enfant, dont la mère était une fée mortelle attachée à sa cour. De là des querelles inconnues qui font que tous les sylphes se cachent de frayeur dans les épis déblés. Obéron, pour se venger de la reine, appelle le lutin Puck, et lui ordonne de chercher une fleur magique, dont le suc exprimé

sur les yeux endormis de Titania, les frappera d'aveuglement et son cœur aussi , d'une telle sorte qu'elle se prendra d'amour pour le premier objet qui frappera son révil, fût-ce un Ane ou un singe, et qu'elle lui cédera son petit page sans savoir ce qu'elle fait. Le charme s'accomplit, et c'est sur le tisserand Bottom , à qui Obéron a prêté une tête d'ade, que tombe l'amour de l'aveugle Titania.

» Le pauvre Bottom, effarouché de cette bonne fortune à laquelle il ne comprend rien , cherche à s'enfuir de la forêt où Titania l'a rencontré à son réveil , et voilà comme Titania lui parle dans sa folie d'amour :

Titania» — Ne cherche pas , mon ange, à sortir de ce bois. De ma belle prison de mousses et de feuilles ; Tu resteras ici, morte), que tu le veuilles Ou non ; car mou oreille est ivre de ta voix, Et mes yeux, de' ta forme; et je commande en reine Â ce peuple d'esprits qu'à ma suite je traioe. Sur mon empiie un seul être règne toujours; I. 22

^ Ta règues sur oion cœur, toi ! Viens là, mes amours ; Viens, je te donnerai pour tes pages des fées Couvertes d'ambre et d'or, et de perles coiffées^ Elles tairont chercher, dans Tablme des eaux, Mille joyaux sacrés que n'ont point vus les hommes ; Puis elles chanteront, durant tes légers sommes Sur un doux lit de fleurs caressé de roseaux ; Et je saurai si bien, par ma toute-puissance, Épurer, en jouant, aux flammes d'un éclair, Les éléments grossiers de ton humaine essence, (Que tu prendras le vol d'un jeune esprit de Pair !

Holà, Fleurs de pois, Mite, et Graine de moutarde. Et Toile d'araignée ! allons, et qu'on ne tarde !

(Quatre Fées se présentent.)

Prem, Fée. — Me voilà toute prête.

Deux. Fée, — - Et moi de même.

Trois. Fée. — Et moi.

Quatr, Fée, — Et moi, reine. Où faut-il aller ?

TiUmia. — Voilà mon roi

Et le vôtre. Soyez aimables et polies Pour ce fils de la terre, et faites-vous jolies ; Chantez autour de ioi \ dansez devant ses pas. D'abricots, savoureux, de la grappe des treilles. De mûres au sang noir et de pêches vermeilles, Et de figes toujours composez ses repas. Dérobez tout leur miel aux fécondes abeilles, Pour tempérer son vin de Crète ou de Naxos : Et dévalisez-les de. leurs cires pareilles, Dans leui' cuisse gonflée, à la moelie des os, Pour en faire un flambeau, nocturne météore. Que vous allumerez à Poeil du ver luisant, Et qui caressera d^un rayon complaisant Le songe ou le réveil du mortel que j^adore ! Des insectes, de l'ombre et du silence amis, Arrachez ((oucement les ailes bigarrées.

Pour écarter, avec leurs gazes colorées, Lee longs dards de Phœbé é& ses yeux endormis. Esprits, inclinez^ous comme devant un mage, Etd^im culte divin prodiguez-lui l'hommage.

Prem. Fée, —Salut, mortel, salut !

Deux, Fée. ^ Salut!

Trois, Fée.— Salut I

Quatr.Fèe— Salut!

Titania. — Maintenant, aux accords d'un invisible luth,

Portez-le sous mon myrte en berceau. .. Prenez garde... Bien...
La lune d'un œil humide nous regarde Et, quand son chaste
front laisse tomber des pleurs, C'est qu'elle plaint, hélas! la jeu-
nesse des fleurs, Si rapide sourire, ou qu'elle se lamente Sur
quelque vierge en peine et qui devient amante. Bors, mon enfant,
je vais t'enfermer dans mes bras! Allons, dispersez-vous, syl-
phides, fuyez toutes. Ainsi le chèvre-feuille en amoureuses voûtes
Se courbe et s'entrelace... Oh ! va, tu m'aimeras ! - Ainsi dans ses
anneaux la liane avec force De son sauvage époux emprisonne
l'écorce. Oh ! j'ai soif de ton souffle embaumé. Laisse-moi Boire
ce pur nectar de ta lèvre chérie*. . Je donnerais, vois-tu, pour un
baiser de toi, Tout mon royaume de féerie !

» On ne saurait croire comme toute cette poésie est déli-
cieuse dans Shakspeare ! Puissé-je du moins avoir donné Ténie
de Ty aller chercher à quelques personnes sagaces qui devinent
une douce ressemblance à travers un portrait grossier, et une
taille divine sous un informe domino!

» Enfin Obéron, après avoir obtenu son nain par subterfuge,
lève le charme qui pesait sur les yeux de la reine et changeait son
cœur. Ils reprennent l'un pour l'autre leur premier et immortel-
amour, et vont hâter les trois noces athéniennes ; puis ils s'éva-
porent avec tout leur peuple de fées et d'esprits ; car le vent du
matin se lève et le coq a chanté. »

ËJiiiLB DBSGHAUPS*

On a reproché à cette pièce le défaut d'intérêt. Mais n'est-elle
pas tout celui qu'un conte de fées peut avoir? Il ne faut pas aller
chercher dans les aventures d'Hermia et d'Hélène l'histoire

d'une passion profonde, avec toutes les alternatives ' de la haine et de 1* amour, de la jalousie et de la vengeance ; • de pareils traits ne conviennent pas à des personnages qui figurent à côté de ces esprits vifs, enjoués et badins, qui se nourrissent de rosée et se reposent sur la corolle des fleurs.

DaillearSy les malheurs aussi bien que le bonheur des amants sont en partie Ouvrage du génie Obéron, et l'on ne peut éprouver un sentiment d'intérêt profond pour la victime d'une misère humaine quelconque , quand Tauteur qui nous la représente est forcé, pour la soulager, de recourir à une intervention surhumaine. Chez Shakspeare , les événements purement humains sont abandonnés à leur cours naturel : le meurtrier traîne avec lui ses remords et son châtiment; le spectre dans Hamlet , - et les sorcières dans Macbeth , quoique donnant l'impulsion principale à l'action , n'interviennent jamais dans le dénouement ; ils font agir leur héros ; ils le poussent et le dirigent , sans jamais seconder ou retarder ses entreprises ; les résultats seraient les mêmes avec ou sans leur intervention.

L'épisode où le poète nous représente tous ces artisans d'Athènes exerçant leur industrie est un caprice de l'imagination la plus enjouée. Peut-on concevoir en effet rien de plus grotesque et de plus bizarre que cette troupe de comédiens, que Bottom et ses ridicules compagnons? Quoi de plus plaisant que ce tisserand histrion qui nous informe qu'il n'est point Pyrame, mais Bottom le tisserand, et que Snug le menuisier n'est point un lion , mais un homme comme les autres hommes? Ce n'est pas là le seul trait de satire que lance le poète contre les chausseurs de cothurne et de brodequins : leur ignorance et leurs ridicules sont très-sévèrement critiqués dans Hamlet ; leur présomption et leur vanité

sont admirablement mises au jour par Bottom qui , en sa qualité de premier acteur pourrait seul remplir les rôles principaux, et qui, bien qu'il ait une figure douce , ayant les airs et les manières d'un gentilhomme aimable, peut également rugir comme un lion, et roucouler comme une colombe.

Obéron* — Je brûle de savoir si sur Pherbe émaillée Titania ravie au jour s'est éveillée \ Je brûle de savoir quel objet s'est offert A son premier regard , quand son œil s'est ouvert. Quel que soit cet objet, il faut qu'avec démenche Elle Taime. Voici mon sylphe qui s'avance. Eh bien ! folâtre esprit y quels lieux as-tu hantés , Quels jeux pçéparas-tu dans ces bois enchantés?... Puck^
— Le charme a réussi ; notre reine est éprise

D'un monBtre qu'elle croit un dieu dans sa méprise.

Tandis qu'elle dormait dans un calme profond ,

Des artisans grossiers , des malotrus qui Cbnt

Les travaux les plus vils aux échoppes d'Athènes,

Dans ces bois en plein air parodiaient les scènef

D'une pièce qu'on doit représenter le jour

Où Thésée à Phymen enchaînera Pamour.

Le plus lourd , le plus niais de ces joueurs de drame,

Celui qui doit remplir le rtAe de Pyrame ,

Dans ce rAle un instant paraissant s'oublier^

Abandonnant la scène, a foi dans un hallier.

Je Pai suivi ; diaprés Parrét qui le condamne ,

J'ai planté sur sa tête une autre tête d'âne.
Cependant il a dû répondre à sa Thbbé,
Et sur la scène alors revenant absorbé,
L'acteur est apparu avec sa double tête ;
Tous ont fui consternés. Ainsi Poiseleur jette
LVpouvante au milieu d'une troupe d'oisons ;
Ainsi, quand le chasseur traverse les moissons.
Au bruit de son fiisil dont leur troupe est frappée ,
Les corneilles des bois , à la tête huppée ,
Poussent un cri perçant , se lèvent , fendent Pair,
Et volent en désordre au champ où fuit Péclair.
Telle dans son effroi cette troupe bouffonne
Disparaît, Pun heurtant le fuyard qu'il talonne,
L'autre tombant sur l'autre en criant : Meurtre! ou bien
Invoquant le secours du peuple athénien.
Diterti par leur trouble et leurs fausses alarmes ,
Contre eux de chaque objet je me suis fait des armes ;
Les ronces des taillis , les buissons épineux
Déchirent leurs habits et s'acharnent sur eux ;
L'un n'a plus de chapeau , l'autre plus de ceinture ,

Tous laissent des lambeaux. Ainsi je les torture ,

Et les éloignant tous sur.Paile de la peur.

J'ai gardé seulement Pyrame , cet acteur

Dont la métamorphose a dissipé la bande.

Le hasard a voulu , car le hasard commande ^

Qu'alors Titania, rouvrant ses yeux au jour,

Vit ce monstre, et pour lui ressentit de Pamour.

M>ne Louise COLET.

Cette pièce a été reprise trois fois en Angleterre depuis 1763

au théâire de Cof^ênt-Oarâen , mais toujours sans succès. En effet , ce n'est point âne pièce écrite pour les yeux y mais pour rimagination ; ces êtres aériens échappent quand on veut les toucher. Il y a , dans la représentation d'une pièce bien jouée , un charme qui identifie en quelque façon dans notre esprit la scène et Tacteur qui la représente avec la pièce elle-même ; ce charme ne peut exister, pour le drame dont nous parlons , qu*autant que nous aimons à le contempler dans notre jeunesse 9 comme un conte de fée, ou, dans un âge plus avancé , comilie un beau poème dramatique. Le poète peut donner à un « être aérien une habitation et un nom , » et nous pouvons le suivre dans ses diverses opérations ; mais jamais aucun acteur, quelque habile qu'il soit, ne pourra personnifier les aimables fées de Shakspeare ; elles sont trop vaporeuses, trop aériennes pour être représentées par les enfants de la terre ; toute tentative pour les faire vivre sur le théâtre, tout le talent d'un acteur pour l'entreprendre, quoi

qu'il fasse, enfin tout l'art possible , ne pourront jamais donner un corps au Rêve d'une NuU d'été.

Quoique dépourvue de cet intérêt qu'inspire une peinture bien faite de la vie réelle , ce petit poème de Shakspeare , ne le cède à aucune des plus célèbres productions de cet auteur. L'imagination y est d'un bout à l'autre captivée par des scènes d'une création puissante et d'une exquise poésie , entremêlée des sentiments les plus délicats et animées par la gaieté la plus folle et la bonne humeur la plus enjouée. C'est à la lettre un rêve d'une nuit d'été , une belle vision , qu'on peut supposer occuper l'esprit pendant une belle soirée.

Les principaux caractères du style sont, autant que le sujet l'exige, la douceur et la délicatesse; les comparaisons sont prises des fleurs, des étoiles, de la rosée, des fruits, en un mot de tout ce qui est aimable et riant dans la nature.

Shakspeare profite même de cette circonstance du milieu de la nuit pour faire sur la Vie,, sur les hommes, sur les mœurs, quelques-unes de ces observations profondes qui distinguent toutes ses productions. Qui n'admire ce commentaire qu'il fait sur cette passion qui maîtrise la jeunesse dans les vers pathétiques sur J' amitié des femmes, commençant par ces mots : Injurions Bermia ! que nous aimons à reproduire dans les beaux vers de madame Louise Golet f

Hélène» ^ Esk«ca là de iOD «œur oe que je dot attendre?... De notre oonfitnce illimitée et tendre Aft-tu donc publié les intimes douceurs? Kous devons nous aimer, hélas ! comme deux sœurs. Mos hemes de bonheur s^éooulèrent mêlées. Quand on nous séparait, rebelles , désolées , Nous reprochions au temps de

marcher sans pitié. Ah ! tout notre passé , Pas-tu donc oublié? Notre amitié d"école où notre double enfance A mêlé ses leçons , ses jeux , son innocence. L'amour n'eût pas alors éteint notre amitié \$ Nos plaisirs , nos travaux , tout était de moitié. Hermia , nous avons , tontes petites filles y Brodé la même fleur soas les mêmes aiguille^ ; Assises toutes deux sur le même coussin ^ Confondant mon haleine à celle de ton sein , Chantant sur le même air une chanson pareille, Afin qu'un seul accord vint frapper notre oreille. On eût dit cfu^à nous deux , mains , voix , âmes et corps , Formaient un être seul , mu des mêmes ressorts. Nous grandîmes ainsi , par un tendre prestige, Gomme deux fruits jumeaux nés sur la même tige. On voyait nos deux corps, et nous n'avions qu'un cœur. Ainsi que deux blasons de la même couleur Qui forment deux côtés et n'ont qu'une couronne! Et quand le désespoir m'accable et m'environne. Tu veux briser ces nœuds et les désavouer! Unie à mes tyrans , tu viens me baffouer , Tu tortures mon cœur, et sur ta pauvre amie, En place de pitié , tu jettes Tinfamie !!!

La belle description que fait Thésée de ses chiens de chasse est pleine de charme et de ravissante poésie:

Thésée. — Qu'on me cherche le garde de cette forêt I — Nous avons accompli les cérémonies d'usage ; et , avant la fin dn jour, vous entendrez, belle princesse, les cris de mes limiers. — Qu'ils soient découplés sur-le-champ dans la vallée. Allez et envoyez-moi le garde. — Maintenant, belle reine, gravissons ce coteau, et, de là, vous écouterez la musique confuse des chiens et des échos répondant à leur voix.

Hippolyte, — J'accompagnais un jour Hercule et Gadmus,

dans une partie de chasse qu'ils firent dans les bois de Crète; ils chassèrent Tours avec des chiens de Sparte , et jamais je n'entendis un bruit semblable : car les cieux, la forêt et tout le pays d'alentour ne paraissaient pousser qu'un seul et même cri. Non y certes, je n'entendis jamais un bruit plus fort , et eu même temps plus mélodieux.

Thésée. — Mes chiens sont aussi de Sparte ; ils ont la gueule large , le poil finement moucheté , l'œil vif , le nez bon , les oreilles si longues qu'elles balayent la rosée du matin de dessous rherbe ; leurs jarrets sont arqués, et leur fanon ressemble à ceux des taureaux qui paissent dans les plaines de la Thessalie; ils ne sont pas très-légers à la course, mais leur voix ressemble au bruit des cloches ; et jamais les fanfares n'accompagnèrent des cris plus harmonieux dans les bois de Crète ou de Laconie : vous allez en juger. Mais que vois-je? Quelles sont ces nymphes ?

ypici le plus célèbre passage que jamais poète ait produit, et que Shakspeare lui-même n'a pas surpassé.

« Le Fou , V Amoureux et le Pofte sont tout imagination : » l'un voit plus de démons que l'enfer n'en peut contenir, c'est » le fou ; Tamoureux , non moins extravagant , voit la beauté » d'Hélène sur un front égyptien. L'œil du poète roulant dans D un brillant délire, lance son regard sublime du ciel à la terre, » et de la terre auxcieux. Et comme l'imagination féconde, qui » conçoit au delà de ce que la raison peut jamais comprendre, D donne un corps aux objets inconnus, la plume du poète leur » imprime de même des formes indélébiles , et assigne à un » fantôme aérien une demeure et un nom impérissables. »

Cet enthousiasme ainsi décrit reçoit de la description même du poète son plus noble éclat , et Vimagination ail compact qui pouvait produire un morceau d'une si haute inspiration , peut bien prétendre à dominer sur toutes les autres jusqu'à la fin des temps.

Quoi de plus gracieux que la description des méprises et des espiègleries du joyeux rôdeur de la nuit?

Puck. — En vain j'ai parcouru cette forêt sauvage ; D'aucun Athénien je n'ai vu le visage.

Je n'ai point rencontré cet homme sur lequel

Je dois prouver U fleur qui touche un cœur cruel Et fait naître Vanfour où fut Pindifférence , . Mais j'aperçois quelqu'un dans l'ombre et le silence. C'est Ini : mon maître ainsi me l'avait désigné : n dort près de l'objet qu'il a trop dédaigné ; Et la jeune Athénienne , elle-même endormie , Ne dort pas « sur son sein comme eût fait une amie. De l'ingrat qu'elle adore elle n'ose approcher ; Elle l'aime, die souffre, et craint de le trahir. Sur la terre fangeuse elle a sa froide couche!.... Repose , belle enfant , près de l'homme farouche. J'ai versé sur ses yeux le charme sans pareil Qui fait brûler le cœur et chasse le sommeil \ A tes charmes , enfant , le mien va le soumettre : Homme, réveille- toi. Je vais trouver mon maître. {Il sort*) Tutania. — Esprits , dispersez-vous, et laissez-nous heureux ! Dors , je vais t'enfermer dans mes bras amoureux. Ainsi, dans le printemps, l'odorant chèvrefeuille Aux troncs d'arbres nouveaux entrelace sa feuille ; Ainsi l'on voit le lierre aux flexibles anneaux Presser avec amour l'écorce des ormeaux. Endors-toi sur mon sein , oh ! vois combien je t'aime ! Je t'adore, et m'oublie en cet instant suprême ' . . .

(Ils dorment Ohéron et Puck s'avancent,)

Ohéron. — De notre œuvre , mon sylphe , enfin sois réjoui ,
Admire ainsi que moi ce spectacle inouï. Ce spectacle est char-
mant , mais il est temps qu'il cesse, J'ai pitié malgré moi de sa
folle tendres^. Tout à l'heure , en ce bois , tandis qu'elle passait.
Cherchant de douces fleurs dont sa main enlaçait Ce monstre fa-
buleux dont elle s'est éprise , Dans son enivrement ici je l'ai sur-
prise, Et pour elle honteux d'un amour aussi bas , Tout en la que-
rellant j'ai marché sur ses pas. Elle avait ceint de fleurs les
oreilles velues De cet âne odieux. Ces fleurs , je les ai vues, S'indi-
gnant de tomber sur un semblable front. Se pencher, se flétrir et
pleurer leur affront; Les larmes,, s'échappant des yeux de leurs
pétales Goutte à goutte , brillaient, perles orientales. Et quand
elle est venue implorer mon pardon ,

346 NOTICB

Elle ne Pa reçil qu^eft échadge da don De son ntin |;radeux ,
esprit qil^eUe possède ^ Et c{ue depuis longtemps je veux qu'elle
me cède. A mon désir pressant ne pouvant résister. Alors dans
mon royaume elle Pa fait porter; Mxintsttant de Penfjlint étant
derenn maître ^ Je vais ohasser Perreur qui sot me la soumettre.
Yiens ^ mon aimable Pook^ mon sylphe aérien , Ote te crâne
d'âne au rustre Athénien , Et fais quMtant sorti de sa métamor-
phote Il poisse en oublier et Peffet et la cause* Moi je vais rompre
aussi le charme qui lia À ce bicarré amour notre Titania.

(Il s'approche (telle, et chante en touchant sesjreux avec des
fleurs.

Reviens à toi) reine des.féetf , Vois «dnsi que tu savais voir , .

Et que tes terreurs étouffées Cèdent au souverain pouvoir Du bouton divin de Diane Et de la fleur de Cupidon-y ^

Dont la vertu céleste émane De ce Dieu qui m'en a fait don.

Chère Titania y chasse toute ombre vaine , Allons , réveille-toi , ma douce souveraine. Titania, — Obéron, qu'ai-je vu dans mon égarement?

Un âne me charmait!...

Obéron.t^ Oui, voilà votre amant!...

Titania, — Dequel charme^ Obéron, aviez*voufl fait usage?...

Oh ! muntenant mes yeux abhorrent son image. Obéron. *^ Silence !.*« . Et vous , mon sylphe , enlevés ce museau. 11 faut, Titania , par un charme nouveau , Endormir ces mortels d'un sommeil léthargique. Allons y Titania , rassemblez la musique. Titania, '^La musique , venez ! chantres puissants ^ jetex

Le sommeil le plus lourd sur leurs cosurs agités. Obéron, — Musique , commencez ; et vous ^ allons , ma reine , Unissez , pour danser^ votre main à la mienne ; Sbus le choc de nos pas , au bruit de nos claitteurs , Faisons trembler la terre où gisent ces dormeurs. Soyons heureux encore du jour qui nous rassemble , fit demain , à minuit , nous danserons ensemble.

SiJR LE RÊVE DTNE NUIT D'ÈTÈ. 3*7

Puck, — La briie soufTie par «bouffées.

Sois atteotif à ce tigiial \

Écoute y écoute , 6 roi des fées y

Vàlonette au chant matinal.

Obéron. — Partons , c'est la lueur de l'aube,

Suivons les ombres de la nuit ,

Et faisons tout le tour du globe ' En suivant la lune qui fuit.

Titania. — En fuyant la terre éreintée ,

O non époux , dis-moi comment

J'ai pu y dans ma couche émaillée ,

Recevoir un terrestre amant.

Mi«« Louis COLET.

Quelle grâce, (quel charme^ dans ce dialogue ravissant entre
Lysandre et Hermia

Lysandre. — Que de maux attachés à l'amour véritable !

Dans tout ce que j'ai lu, roman, histoire ou fable, La douleur
obstinée empoisonne son cours. Telle fille des rois s'abaisse en
ses amours ! Hermia. — Que je la plains !

Lysandre» — Souvent l'insensible vieillesse

Vient de ses chaînes d'or accabler la jeune esclave. Hermia, —
Union déplorable!

Lysandre. — ... Où des parents cruels

Traînent, malgré ses pleurs, la victime aux autels ! Hermia. —
Nous, fuyons ce malheur... Que les dieux nous secondent! -

Lysandre, — Ou si deux cœurs aimants l'un à l'autre répondent, Leur bonheur passager semble irriter le sort : Il s'arme pour les perdre ; et la guerre et la mort De leur songe enchanteur brisent la faible trame. — Délices d'un instant! vain son ! rêve de l'âme ! Moins prompt vole l'éclair, lorsqu'au sein de la nuit, Son caprice éclatant paraît, brille et s'enfuit. C'est lui ! ... ce n'est plus rien ! . . . L'éclair, le ciel, le monde, Retombent engloutis dans une ombre profonde. Ainsi les plus doux biens que nous puissions goûter, Nous les entrevoyons. . . mais pour les regretter.

Philarète CHASLES.

Il y a une belle leçon de philosophie dans ce passage, où des êtres diminutifs se rient des folies et des travers des mortels :

Puck, — Écoutez donc ces deux amoureux ;

l'efféminé, écoutez-les, je vous prie.

Ils sont divins; et leurs accents Ont la douceur de l'élégie.

Pais Tiennent les emportements, Les ivresses et les serments, Les fureurs et la tragédie.

Suivis des raccommodements.

Pour nous, la bonne comédie 1 Que ces méchants sont amusants !

Philarète CHASLES.

C'est également à la plume élégante de M. Philarète Chasles que l'on doit la belle imitation suivante :

Enfoncements des bois, océans de verdure^

Dont le jeu du zéphyr vient caresser les flots,
Doux murmure des vents^ du feuillage, des eaux,
Sur rhumide gazon, théâtre de féerie,
Mille grains d'or semés comme une broderie,
La clochette d^albâtre au calice d^azur,
La fleur taillée en urne, et sa coupe d'or pur,
Et le rubis ardent des jeunes primevères,
Du peuple aérien parures éphémères.
Frêles et doux trésors dont Péclat fait le prix,
Par ces doigts délicats avec soin réunis ;
Enfin^ sous les halliers ce bruit qui se prolonge,
Doux comme un pur encens, et léger comme un songe,
La chanson de la fée et ses lointains échos,
Berçant la jeune reine, et charmant son repos.

Puck se fait remarquer par son adresse et son ingénuité :

Là fée, — « Si je ne me trompe, à vos termes, à votre air » et à votre démarche aisée, je crois voir en vous ce démon » espiègle que l'on nomme dans les champs Robin le ban » Luron, » ajoute la fée, après lui avoir donné Tépithète ci-dessus. Puis elle continue, en le caractérisant par la spécialité de ses fonctions :

« Dites, n'est-ce pas vous qui le soir^ à la veillée, aimez à » luter nos jeunes Villageoises, qui volez, sans pouvoir être » pris

sur le fait, le lin et la crème, qui troublez par cent tours » malins la bonne ménagère, et qui la mettez en colère? Tantôt » son beurre ne prend pas; tantôt son rouet tourne avec bruit.

» ou bien c'est sa boisson qui, privée de levain, n'a plus que le » goût de Teau. N'est-ce pas vous encore qui , dans les nuits D sombres, tirez le voyageur hors de son chemin, et qui, lors- » qu'il erre dans la plaine, vous riez de sa peine , en l'égarant » toujours davantage? Quant à ceux qui, charmés de votre » esprit malin, vous appellent le bon Puck, ou le joli démon, » vous leur portez bonheur, et vous faites leur ouvrage. Dites » donc, me trompé-je ? Oh I je parie que c'est bien vous, d

Interrogation à laquelle Puck répond dans les termes suivants :

a Oui, tu as bien dit, je suis ce feu-follet et boufiPon d'Obé- 2> roD, qui, la nuit , aime à faire éclater sa gaieté maligne. »

Shakspeare a donné au lutin et au démon malin des devoirs et des fonctions d'une espèce très-différente ; il est le messager et le serviteur affldé du roi des esprits qui , à cause de sa capacité, l'appelle bon et doux. Il réunit à ses qualités héréditaires la promptitude , la légèreté et le savoir intellectuel des esprits les plus élevés dans le monde des fées, comme le dit Obéron :

a Va me chercher cette herbe : et sois revenu avant que le » Léviahan n'ait nagé l'espace d'une lieue.»

La distinction entre les deux espèces est exactement marquée quand Puck , d'après quelque appréhension , fait observer à Obéron que la nuit diminue vite ; que le messager de l'Aurore paraît, et que tous les esprits infernaux voltigent vers leurs lits :

Puck* -^ Mon maître, hâtons-nous , car notre heure est venue, Les dragons de la nuit ont traversé la nue. Le jour va se lever, U jette en souriant Ses premières lueurs au bord de POrient. A son approche on voit les spectres se dissoudre , Du cimetière ib vont encore peupler la poudre. Les ombres des damnés , qui dans les carrefours Et sur les flots impurs , la nuit , errent toujours , Dans leur couche où les vers les tiennent enchaînées , Craignant Téclat du joUr, sont déjà retournées. lia lumière fait peur à ces ombres du soir, Ce sont les pâles soeurs de la nujit au front noir.

Obéron lui répond aussitôt :

^ous sommes des esprits d^une plus pure essence. Moi, j^ai souvent joué lorsque le jour commence, £n foulant les tapis des bois où court le vent, Avec Paube argentée et le soleil levant. Au seuil de l'Orient j'ai suivi la lumière, Jusqu'à Pheure où sa porte en s'ouvrant tout entière Jette , roi^e de feu, sur les flots de la mer Les rayons lumineux qui scintillent dans Pair, Changeant en vagues d'or son onde verte et sombre. Cependant bÀte-toi, mettons à profit Pombre. Nous pomTons achever Pouvrage commen-cé Avant qu'à POrient le jour ne soit versé.

M«^e Louise COLET.

Le roi et la reine desféesy qui, dans Ghaucer, soat identifiés avec le Pluton et la Prcâerpioe des enfers, sont, sous le nom d'Obéron et de Titania , représentés par Shakspeare sous un jour aimable ; car, quoique jaloux l'un de Pautre, ils sont ordinairement employés à alléger les malheurs des bons et des iùfortunéfl. Leur influence bénigne , parait en effet s'éteadre sur le\$ pouvoirs physiques de la nature; car Titania dit à son époux que , d'après

leurs querelles de jalousie , une étrange intempérie s'est emparée des éléments.

Ain^ que tes Liôs-Alfar, ou e&prits brillants de^ Goths , les fées de Shakspeare se plaisent à donner des bénédictions , à faire prospérer les ménages. Car cette race bonne et douce^ entrant dans la maison de Thésée au milieu de la nu^t, i>9çoit les ordres suivants de leur bienveillant monarque :

Avant que le dernier feu meure , Que dans cette heureuse demeure La lumière brille en faisceau , Près des épouses attifées , Que les sylphes et que les fées Sautent comme fait un oiseau Lorsqu^il s'élance d'une épine.

Esprits , lutins , de mon ballet , Allons , répétez ce couplet , Chantez , dansez, troupe badine.

TitarUa, — Répétez ce couplet par cœur, A chaque mot une cadence , Et les doigts enlacés , en chœur Chantons et commençons la danse^

Ohiron, — Que chaque fée erre dans ce palais , Jusqu^aii lerer de Paube orientale ; Que des époux la couche nuptiale Soit visitée: esprits, béuissions-tes !

Et que toujours sincères et fidèles , Vivent heureux ces trois couples diamants, Qu^il naisse d'eux des rejetons charmants Qui serviront aux hommes de modèles.

Enivrons-les de bonheur et d^amour ; Que chaque alcôve à ton tour soit bénie ; Que leur sommeil, bercé par rharmonie , Glose leurs yeux jusqu^au leyer du jour.

En cadences ^

Allons , dansons ,

Formons des danses

A ces doux sons.

M>»« LouisB GOLET.

Si le caractère moral et bienveillant; de ces enfoats de l'imagination sont ea grande partie de la création de Shakâpeare, les images qu'il a employées dans la description de lettre personnes, de leurs mœurs et de leurs occupations, ne paraîtront pas inférieures en beauté, en nouveauté et en peinture naturelle, à celles que la magie de son pinceau a répandues sur toutes les autres parties de son monde imaginaire. Ainsi, pour nous donner une idée de 1a petitesse de ses fées » de quelles minuties pittoresques il a marqué son esquisse , en parlant de Taltercation entre Obéron et Titania , il dit , comme un de ses résultats, que cf tous leurs sylphes épouvantés se sauvent, et se » cachent dans les coupes des glands. »

Mais où rimagination badine et illimitée de notre poète se déploie de la manière la plus étonnante , c'est daos la des-» crip-tion des emplois des fées auprès de leur reiii y et dans l'exécution de ses ordres. L'emploi d'un de ses suivants était d'entretenir les riches primevères pour Tembellissement des pensionnaires de sa majesté. Une autre fonction non moins importante était d'endormir leur maîtresse sur le sein d'une violette ou d'une rose musquée :

Je connais un berceau semé de tliym sauvage :

La violette y croit sous l'odorant ombrage

Du chèvre-feuille en fleuri et des blancs églantiers ;

VoT!CE

Ydif ftdr taoitis vfte , hélur f qpt lettts ééfilMmts. Choeur* — Berce-
cez , beKrez la féttté tMttertatie ,

OiniL brtdt âeâ Tents , du faiflbg« , StÉ (SATit ;

Bercez la re&e «t cfetfttiék 8Mt fépos.

MTM« Amable TASTU.

De tputea 1m considérations précédentes, nous pouvons
conclure que la patrie du système populaire mythologique des
fées en Angleterre fut la péninsule Scandinave ; qu'après son ad-
mission dans ce pays il subit graduellement diverses modifica-
tions de l'influence du christianisme , de l'introduction des asso-
ciations classiques, de la prédominance des mœurs féodales ; et
qu'en dernier lieu deux Éffitètm^ s'effitiblirent , l'un en Ecosse,
fondé sur la parti» 1» plus sombre et la plus terrible de la my-
thologie gylàique^ l'autre en Anglet^Bre, où il est vrai sur
le m^me modèle , mais con^rerti par le génie de Shakspeare en
une des plQâ^ déifôieuses çréstk)iig d'une imagination badine.
Il a rendu populaire en Angleterre un système de mythologie fée-
rique dont la tradition était obscurcie, sinon perdue ; tel a été le
suffitè» du poète en étendant et coloriant les germes de la féerie
gothîqiie^ . et donnant à ses minces agents de nouveauté âtirfbu-
tis et nnett^craa pouvoir, en revêtant leur ministère des images
les-pté lég^rwert^phi* exquises y que ses caractères et ses por-
traits sont tellement séduisants, et telai|BU|Qt,liéfi.eatce eux,

qu'ils sont parvenus jusqu'à nous avec toute leur grâo» eijfiuv
oal^ké première.

Il est vrai que)è canevas qu'il * dlàboré étendu s'est ensuite
déployé , et qtre d^ myovêaai; gpouparétit été. intmi^ duits ;
mais on a ijrvariàblèttient sui^ fesqiifi^se et le mode de coloris
qu'il a employés. H suffira au lecteur de jeter les yeux sur
quelques passages principaux du poème intéressant dont nous
faisons l'anafafiae: po«iG rm ^Yoo quelle grâce, avec quelle fé-
condité d'invention et qèel chiTme d'expression il a présenté sous
un' jour nouveau y omè et embelli ces fantômes de la mythologie
gothiq.ue.

Les fées de ShakspMTA étaient non-seulement les amies et les
protectrices de la^vtliiiynftiA elles punissaient aussi les crimes
ftla sensualité, contrairement à ridée qu'on avait alors de leur
origine infernal ; eltes étaient les paironnea déclarées de '

SUR LA tEMPÊTE. 855

ta piété et de !à prièfe. €e gtttMi génie a tépllidu sar toat«8 ces
créations imagnaftes une tèMe vnHété dlmagefi dtBB la descri-
trtfon <}u*flfàit dû caracvère et des pei^Mmoedy des «léMrs et
desocenpations dé ses gééA, qaH settible ^«8 le pkiee» 4xl
poêle M tui-iiiéffle enehatité.

D. O'SULLIVAN

i^ TEMPÊTE.

Après iVac&effc, la Tempêté est sans contfedit la pins bette
production du génie de Shakspeare. Jamais le âauvage et le mer-
veilleux , le pathétique et le sublime ne furent plus artistement ni
plus gracieusement combinés avec les saillies brillantes d'une

imagination enjouée, que dans ce drame enchanteur et si plein d'attraits. il est à remarquer, qu'il renferme y quant au plan et à l'unité d'action , toutes les qualités d'un poème classique de l'ordre le plus élevé; les règles de l'art y sont exactement observées. En effet» Faction principale est le rétablissement de Prosper dans ses premières dignités; les épisodes sont l'union de Ferdinand et de Miranda , la punition temporaire du Coupable , et la réconciliation de tous les personnages. L'action est simple, entière et complète. Le lieu est une petite île et, pour la plupart du temps , la grotte de Prospero ou son voisinage immédiat ; le poète a soin de nous informer deux fois , dans le deuxième acte , que le temps employé à la représentation n'a pas excédé trois heures. Cependant, dans ce court espace de temps, on voit, sans aucune violation de probabilité, les incidents les plus extraordinaires se succéder, et le plus singulier assemblage de caractères que l'Imagination , dans son humeur la plus

capricieuse, ait jamais enfantés. Un magicien possédant le pouvoir le plus terrible et le plus étonnant; un esprit aérien beau et bienveillant; un lutin hideux et méchant, réunissant la douceur du sauvage , du démon et de la brute ; une femme jeune et aimable qui n'a jamais vu d'autre homme que son père ; voilà les habitants d'une île qui n'est fréquentée que par les créatures fantastiques du nécromant Prospero.

Une grandeur solennelle et mystérieuse enveloppe ce personnage depuis sa première apparition jusqu'à la fin. A la magie vulgaire du temps se joint en lui une certaine dignité morale , une sagesse philosophique qui lui donne une élévation et un air de sublimité dont on ne l'aurait pas cru d'abord susceptible.

La simplicité exquise , l'ingénuité, la confiance sans bornes de Miranda , unie à la pins grande douceur, et une amabilité parfaite de caractère , répandent sur les scènes entre elle et Ferdinand un calme et une fraîcheur angéliques. La conception de ce personnage si singulièrement placé n'est pas moins frappante que la manière dont il est soutenu dans toute la pièce.

Quant au portrait si gracieux , si inimitable d' Ariel , quelle langue pourrait en faire uti digne éloge? Toutes ses pensées, toutes ses actions, ses passe-temps, ses occupations ne peuvent convenir qu'à un être de la plus haute sphère, d'une nature plus sublime , plus éthérée que la nature humaine. Les paroles mêmes qu'il profère, ou plutôt qu'il chante, semblent avoir rapport à des choses qui ne sont point de notre monde , et forment des sons qui n'appartiennent point à la terre. A cette essence élégante et sylphique le poète oppose Galiban , monstre né sorcier, une des plus étonnantes productions d'un esprit inépuisable dans la création de tout ce qui est nouveau, original et grand. Engendré d'un diable et d'une sorcière, difforme, prodigieux et obscène, ne respirant que malice, sensualité et vengeance, ce composé effrayant, cependant, par la vigueur poétique de son langage et de ses pensées, intéresse l'imagination. L'expression de ses passions ou de ses malédictions est couverte^ des images tirées de tout ce qu'il y a d'horrible, de mystérieux ou de repoussant; même dans ses moments de gaieté, il soutient son caractère en alternant ou unissant, mais avec une admirable harmonie, le style barbare, grotesque et iromantique.

Voici l'analyse de ce drame et le portrait de iliraûdat par' l 'élegant traducteur de Lucrèce et de Afilton» M. de Pongerrfle.

' (T Prospère , duc de Milan , préférant le savoir cabalistique à l'art de régner, se laisse détrôner par son frère Antonio. Banni , errant sur la mer avec son enfant , la jeune Miranda, Prospero aborde une île déserte qui appartenait à une espiègle de sauvage amphibie nommé Caliban , fils monstrueux d'un génie anéanti par les esprits des airs. Prospero asservit ce Caliban, qui devient son esclave. Dans l'île, un esprit aérien était enfermé dans le tronc d'un arbre; la science magique de • Prospero le délivre. Celui-ci se nomme Ariel , et se consacre par reconnaissance au service de Prospero. Caliban est le serviteur grossier attaché à la terre; Ariel, pure intelligence, exécute les volontés de son maître dans les airs. Ces deux personnages, par un admirable contraste, représentent l'abrutissement de l'ignorance et du vice et la légèreté vive et brillante de l'intelligence. Miranda, dans son désert, choyée par l'amour de son puissant père , devient à quinze ans une merveille de beauté , d'innocence et de grâces. Alonso , parvenu au trône de Naples , son fils Ferdinand , Antonio , l'usurpateur de Milan, et Sébastien , frère du roi , traversent la mer. Prospero l'apprend par son art; il commande à son serviteur Ariel de soulever une tempête qui jettera dans l'île sa famille coupable. L'ordre s'exécute ; les voyageurs, séparés par le naufrage, sont à leur insu portés sur la rive. Ferdinand devient le compagnon d'esclavage de Caliban; il est soumis à de rudes travaux. Miranda l'aperçoit; elle le plaint, le contemple et le protège. Inspiré par Prospero lui-même , un violent amour les embrase tous deux. Le roi de Naples, Sébastien, Antonio et leur suite " errent dans une autre partie de l'île, surveillés par des esprits invisibles. Le perfide Antonio conseille à Sébastien de tuer le roi pendant son sommeil. Ariel, envoyé par Prospero, éveille le roi; les traîtres remettent l'exécution de leur forfait à la nuit suivante. Les voya-

geurs, pressés par la faim , se placent à une table que plusieurs fantômes avaient couverte de mets; mais Ariel , sous la forme d'une harpie , leur reproche leurs forfaits, leur annonce que les dieux vengent ici le crime qu'ils ont commis envers Prospero; puis il disparaît au bruit du ton-

d» Noi;¡CB

nerre. BJm de plvs o^nUciue que la teatati^ d^ «iMel^s ivrognes qui t aidé^ de Caliban, veulent se rendre ma^rea 4^ File et dépouiller une seconde fois Prospère qu'ils ne recQQ^, naissent pas. Mais romniscience de Fancien duc de Milan dé* JQIA9 leurcoinj^;il ordonne 4 Ariel de toi amener toua les autres voyageurs. Alors il &e fait recons^ttr de ses çun^mig, leur pardk)nney unit Ferdinand à Miranda^ retourne çn Italie avec sa famiUe heureuse et repentante. Cette pièce est surtout remarquable par le personnage de la jeune Miranda; l^ seènes charm^ntes entre celle-ci et Ferdinand « les parolea sdennelles de ProsperOj^ les imprécations de Caliban, création si originale et cependant si poétique» les chants ravissants d*Ariel qui ont inspiré Trilby à H. Charles Nodier j, offrent le tableau le plus varié et le plus animée

I» Il existe» entre les grands génies de tous les temps et de tous les lieux 9 une certaine ressemblanoe de famille qui se transmet k leurs production^ Ainsi, Miranda rappelle Nausicaa de r Odyssée > cette royale fille qui descend avec tant de noblesse et de grâce aux plus humbles» soins domestiques» et qui» loin de fuir quand r^ffroi disperse ses compagnes, attend l'approche de rétranger suppliant, parce qu'elle croit voir en lui un malheureu-Ti 4 secourir, et sert ainsi de guide au héros d'Ithaque, La fille d'Acinoua prouve qu'il est possible d'associer la grandeur au de-

voiri et que la simple vertu, la touchante bonté, forment le plus précieux^ ornement de la femme et le plus digne cortège de la beauté* La Miranda de Shakspeare, aussi noble» aussi pure i aussi ravissante que la Nausicaa d'Homère » n*a toutefois connu tl'autre palais que la grotte paternelle» d'autre sceptre que la baguette de Tenchanteur à qui elle doit le bon-* heur et la vie ; mais son cœur a deviné tout ce qui est juste et louable} il est devenu le sanctuaire de tous les sentiments généreui^* Avant d'avoir çopnu des infortunés , Tinstinct de la vertu lui enseigne à les secourir- Nausicaa passe avec dignité des marches du trOrne au^ plMs péuible^s devoirs de famille ; Miran^a^ de l'obscurité qui ^Aveloppe sa oâive jeunesse» renjonte « ^x graudçur» saos îltlérer S9i candeur ravissante.

» Créée par le caprice d'une imagiatipn sublime» Miranda n'est cependant point placée hors des limites de la nature humaine; bien qu'elle soit placée dans une sphère idéale» ses perfections appartiennent à son sexe. Fille du génie» elle en exerce

toas le».Jre\$tfef9; o\4e% d'enthousUsme et d*«iiQQur, eejtte îQdâimisable merveille ajpparaU cominç un de ces songes r«yji/isapt9 qui, dans Vabsaooe de dos Imyre^saioas l^bUuelleSj npufi 4b»su?eot M iéim» que les votupl^ à^ i» terxe ne reprodoifieu^ Pfis» t^ perles de U rosée ^pendues ^i^ lenillage. 'UiwbMp^ l9^ qeij^ 4U^isa«ote qvii vpl)i«e^4»Q4r«ilr^n'écbap-. IMNH P9W p)i9# à l'aiaa) jse' 4e l'df\$, qiie jeçowtèce deMiri^idd a'^b^ppeir.sml}^ de la pensée» .; .

n Dfwlfi ji«^yage seUtjide q^i la sépare de TuniveirSf.eiEcepté 1^ regards de son père» elle n'eut pour témoins des jçux de sqp, enfance que les bi>tes des forêts, les oiseaux, les zéphyrs

mystéqew, Tesclave amphibie subjugué par Tart paternel» et les flots, du rivage, qui tant de fois ont caressé ses membres délicats-

p Pure comme le frais bouton que nul soufflé n'a effleuré | siussi naïve quo Galatée , cessant d'être marbre ift n'étant pas encore amante , Miranda ne connaît que son père ; il ^t P pour elle le monde entier ; le reste de l'espèce humaine ne lui est révélé que par son propre cœur. Elle ne se doute pas que l'homme puisse être méchant; aussi, quand, pour la première fois | un homme paraîtra à ses yeux, elle ne le redoutera point, elle ne le Aura point : s'il est en péril, elle tentera de le secourir son front ne rougira que d'une chaste et touchante émotion, dont elle ne se rendra compte A elle-même; elle n^ craindra pas plus de s'offrir à ses regards que la fleur ne craint de s^épanouir, que l'arbre n'hésite à se couronner de fruits.

a Ôes trésors de bonté, de raiaon, de grâce, de neume» hrient dans cet être «lobant ; tout germe du mal en n'étant bon ni# Cependant, ce n'est pas son ange que le génie a ?Q«li|. créer; ce n'est pas une de ces Actions où la poésie associe de^ charmes fabuleux aux dons de la nature: Miranda n'est qu'une femme,, et c'est pourquoi elle n^«ftt ne qui la rend si admirable; eir, l'idéal étoile et Vaftte Tesprit; le vrai Soutien et charme le cœur.

» Miranda, devant le premier bewing qui lui apparaît» est «ne amre Eve, providence à force d'innocence» imposante à force de candeur* Livrée à un doux étonnement, entraînée par un ins^* tintement, elle interroge à la fois sa propre pensée At l'étranger qu'À lui-même la contemple^ EstH) un compagnon, un ami donné par le destin? elle le souhaite- C'est encore Eve, à l'éveil** kmte à la vie, couchée parmi des fleurs, dieux «idant k tout ce qui

Tenvironne : Qui suis-j[^]î où suis-j^eî et cherchant Tappoi, le guide que lui indique la nature. Miranda, pure comme Ère, éprouve un sentiment ennobli par la bienfaisance ; elle se platt à échanger des regards de sympathie avec son hôte mystérieux; mais, surtout, elle veut écarter les périls et les maux dont il est menacé. Elle n'a aucune idée de la beauté, et pourtant elle le trouve beau : est-ce un esprit descendu des cieux, un être insaisissable? son cœur lui fait espérer davantage. Gomme Ta-*veugle, que Tart rend soudain clairvoyant, sent que la lumière lui est désormais indispensable, Miranda ne croit pas qu'il lui soit possible maintenant de vivre sans celui qui la charme ; elle reçoit une nouvelle existence, ou plutôt elle acquiert à la fois la vie et Tamour. Docile à ce dieu qu'elle ignore, comme Eve ignorait le divin artisan , elle se soumettra à son empire. La mère des hommes, la main dans la main de son ami, le suivit au berceau nuptial sans autre voile que le nuage embaumé exhalé de l'ha-leine des fleurs; et Miranda est prête à confier sa pudeur à l'hy-men, à prendre pour témoins de cet auguste mystère le silence du désert , la pompe des astres , TOcéan, les esprits , hôtes légers des airs, et l'oiseau solennel, chantre de la nuit.

» Le guide tutélaire dont le magique pouvoir veille sur Miran-da, du fond de sa ténébreuse solitude, la transporte sur le trône où l'accompagnent la vertu, le et bonheur l'amour. »

DE PONGE RVILLE.

Que le système de magie ou d'enchantement qui a donné tant d'attrait à cette pièce fût, à l'époque où elle parut, un article de la croyance populaire, adopté même parmi les savants avec peu d'hésitation, c'est ce>qui est clairement attesté par les écrivains du temps de Shakspeare.

Burton, dans son *ÀnaUmie de la Mélaneolie*, 1617, donne plusieurs témoignages pour prouver que peu de personnes doutaient de l'existence de l'art de la sorcellerie, quoiqu'il parût à plusieurs un art répréhensible.

L'art de la magie prit sous le règne d'Élisabeth une apparence plus scientifique, par son union avec les rêveries mystiques des cabalistes et des rose-croix ; Shakspeare l'adopta sous cette modification, pour en faire usage dans ses drames. L'alchimie, Tastrologie, et ce qu'on appelait ihéurgie, ou commerce avec les esprits divins , se combinèrent avec les doctrines

SUR LA TEMPÊTE. S6t

JiliM {MinîctiKères d^ta nécromancie ou de la magêê noire; sous cette forme naquit un syBtème de pures déceptions , qu'on prit souvent pour une branche d'histoire naturelle.

~ Pendant près d'un siècle, des hommes, que la grande masse du peuple regardait comme doués d*uo pouvoir surhumain , malgré leur ignorance et leur présomption et l'exposition de leur art, continuèrent h exciter la curiosité et à tromper l'attente du public. Shakspeare a très-convenablement donné à Prospère plusieurs des ajustements du costume du magicien populaire. Beaucoup de vertus y sont attachées , et Scot , dans plusieurs cas, a offert la description de ce costume.

Notre poète a donô attaché beaucoup d'importance à ces apparentes minuties, et nous le voyons, dans la scène ii de la Temj^le, assurer positivement que l'essence de l'art existait dans la robe de Prospero , qui , s'adressant à sa fille , dit : cr Donne-moi ta main pour m'aider à ôter mon manteau ma- D gique. Bien. {Il dépose son manteau.) — tlepose-toi là» mon » art. a II donne

la même importance à sa baguette, car il dit à Ferdinand : a Cette baguette seule me suffit pour te désar- » mer et faire sauter ton épée ; d et, quand il abjure l'art de magicien, une des choses qu'il eiige est qu'on brise sa baguette et « qu'on Uensevelisse au fond de la terre ; d mais les instruments les plus immédiats de son pouvoir étaient ses livres, avec le secours desquels se faisaient ordinairement les enchantements et les abjurations.

Caliban, conspirant contre la. vie de son bienfaiteur, dit à Stéphane , avant qu'il tente de le détruire : a \$ouvien\$-toi » qu'il faut d'abord que tu t'empares de ses livres : car, sans » eux, il n'est qu'un ignorant comme moi, et n'a plus un seul » esprit à ses ordres. » On voit Prospero employer successivement quatre classes d'esprits ; mais, chaque fois, il se sert du secours immédiat ou éloigné (f Ariel).

Les esprits de l'eau se divisent en nymphes de la mer ou esprits des ruisseaux et des lacs immobiles. Les premiers sont introduits pour consoler Ferdinand après les terreurs de son naufrage. Rien ne peut être mieux approprié que l'idée de la chanson suivante qui frappe l'oreille de Ferdinand, lorsqu'il exprime son étonnement de la mélodie qu'il a entendue aupa-« ravant.

an NOTKB

4 pmm là mmsùre »^t*û rtgt^t^ ia jMt, ^une mâodm dâao» résùrne au loin. On entend Vhymne miffani, que ehmOe Ariel «m sein des airsm Is jeune fila du roi, qui VèeouU^ nul la directûtnt de cette voix mystérieuse^ qui lui annonce la, mort de son pêne, nmi" Jragé. La noweUe est fausse ; et ce n'est qu'ufi presti^ magfquef comme le prouve la teinte libère et brillante du chant fitnèhre*

jirielchimief-rr^9a\ak^kmMii^,M»8i^mémpmlm . .

Transf^urente» e|; prpfoiidfl»,

U repose mototent.

Sur 80o li|; de mousse marioe ,

Une nymphe des eaux s'incline^ Et le flot roule doucement.

Silence! silence!

Vh jmne funèbre au loin dans les airs se balance, S^éteinty meurt, et puis recommence.

Silence!

(Le chœur aérien répète à demi-voix t *^ Silence, «te.)

Ferdinand, -r J^entends Pb jmne de mort retentir dans les airs; D^où peuvent émaner ces magiques concerts? En vainj^écou^.,.

^nW.— . Perie aux couleurs diq>rées,

{orail aux tiges pourprées, Fleur des mers aux longs rameaiix,
De votre parure éternelle.

Ornez sa dépouille morteIle| Resplendissante au fond des eaux.

Silence ! silence !

L^hymne funèbre au loin d^ns les airs se balapce, S^éteint, meurt, et puis recommence* Silence!

(Le chœur r^ète .* -^ Silence, etc.) «

PHII.ÀBÈTB OUSI^ISS.

Ferdiaapc} peut bieo 9*écrier : c< Ce n'est pas là ttne cbose ^
moTieWùl f)

PrQgparo emploie les espriu de la teire» ou loUpSir eoi»m#
ipstpumeQts de puaition. Catiban, eragnaol d'être puni de m len-
tear à apporter du bois» doone ua détail effrayant de leurs cbàti-
mepts* Ils reggivent ^isuite Tordre de ehasser» sous la forme de
chiens, ce monstre né sorcier et ses complices» Trinr

SUR LA TBMPÊTE. m

culo et Sli^teAo. Bnflii ki eipiiti de Vmt, était d'tncf nMure
pliudéyoateetpUi» rafteée» soat ««Muloyés f^r noire niAgi*.
cHifi à r^éseaiet, 9om la ilireetioo d'Ariel, voie vision
trèsm^je^lueuio.

Il mruti «uofti qoei ees formes aériennes élalennl neoupéts
nn\\ ^% joMr h ohanler lea pl«9 dilioieiisea mélediei , eu à sng^
g^er los longea lea ptaa agréable», <r L'Ile, dit Caliban» eet d pl-
fûi^ 4f) gona f>% d'aira rAvis^ants qui çharmeqt e| n^ noiB^t »
pas. » On trouve la plus exquise description des misMiea di-^
mensions et des récréations de cçs êtres élégants dans la chanson
que le poète met dans la botiOhe d*ArieI , à la perspective de sa
liberté qui approche'.

Que tous ces esprit^ élémentaires ne fussent que des agents
de compulsjon , et leur obéissance le seul résultat du pouvoir ma-
gique 9 c'est ce que prouve évidemment Ifi. conduite d'Ariel et le
langage de Caliban, le premier en demandant à plusieurs reprises
sa liberté» le secpad en déclarapt quî^« le haUteni tous aussi for-
temefU qu9 mo j<

Il est éga|çi](ieat clair» d*aprèsf dlvor^ passages de cette piè-
 ca» que chaque classa avait un temps prescrit pour aeg opéra-
 tions. Ainsi Prospero meeae Calibanque a des miUlera da lutins,
 du- » rant cette lengne nuit où ils sapent lihrea, fl^éyertueront
 sur D lui ; D et, en invoquant lea divers esprits» 11 parle de ceux
 « qui » se réjuiagent; d'entendre le oeuvre-feu ; » dootrine qui
 est encore plus miniilieissement exprimée dans â*autret drames
 du poète anglais. Dans Haimlet, par exemple, il est dit qu'au
 chant du coq « tent let esprits errants hors de leurs domames,
 sèH » sur la mer, soit dans le feu, sur la terre, ou dans les airs, se
 » hâtent de rentrer daiis le lieu de leur exil. »

Enfin nous pouvons 'remarquer qu'à Fégaré dé la croyance
 populaire dans Tart de la magie, tel qu'il est détaillé dans les
 livres et dans les tradftions qui s'y rapportent, Shakspeare a exer-
 cé une espèce d'enchantement qui surpasse infiniment celui des
 plus profonds ndagiçiens du savoir classique..

On pense généralement que le caractère de Galiban est un
 chef-d'œuvre, et c'est avec raison. Eq effet la difformité de corps
 et d'esprit dans Caliban est rachetée p\$ir la force et la vérité
 d'imagination qui y sont répand uea ; c'est, pour ainsi dire, la
 quintessence de la grossièreté, mais c'est une grossièreté sans
 bassesse, Le ppète a f^it coptrasfer l'esprit

36* NOTİCB

brutal de €alilM»i avec les formes pures et origmales de la na-
 ture. C'est an^ créature sauvage /grossière et tonte terrestre ;
 mais elle semble avoir été tirée du limon avec une ème qui lui a
 été ajoutée par instinct , et qui répond à ses besoins et à son ori-
 gine. Sa trivialité n^est pas de la grossièreté naturelle, c'est une

grossièreté d'emprunt , et qui ne fait point de tort à ses qualités, de même que la mode est l'affectation de tout ce qui est élégant et poli, sans aucun sentiment de ce qui la constitue.

Prospero* - ^ (S* approchant de la grotte.)

Toi, qu'an démon créa dans son jour de colère, Dehors ! viens qu'on te voie ! allons, sors.

Caliharu. — (Sortant de V antre avec une charge de bois , regarde Miranda et son père*) Sur tous deux

Pleuvent tous ces poisons, que des marais fangeux Écumant le limon dans sa main desséchée, ' Ma mère recueillait, sous les vieux joncs cachée ! Que le vent du sud-est vous dévore vivants !
^

Prospéra, « ^ Eh bien, je vais te rendre à tes anciens tourments. Tu veux que, dès ce soir, la douleur sans relâche ^ A tes flancs, à ton sein, comme autrefois s'attache; Te privent de sommeil, et d'haleine et de voix ; Que de mille aiguillons les poignantes morsures En longs sillons de sang f impriment leurs blessures ; Tu le veux : j'y consens, et je te le promets. Ce soir, monstre.

Caiiban * — J'ai faim— je veux dinor en pnix—

Cette ile m'appartient par Sycorax ma mère ; Pourquoi me la prends-tu? . . Le jour où l'onde amère Te jeta sur ces bords où tu me rencontras. Avec humanité d'abord tu me traitas.

Ton langage amical plaisait à mon oreille ; Tu m'enseignais comment du fruit de la groseille On exprime le jus ; et pourquoi tour à tour Un globe tout de flamme et qui donne le jour Apparaît dans le ciel, suivi d'un feu plus p&le, Qui brille dans la nuit, et

croit par intervalle. Je t'aimais en revanche, et je te découvrais
Les trésors de mon île, étangs, sources, forêts, Tous mes secrets
enfin... Que le ciel m'en punisse! Puissent mille poisops, unis
pour ton supplice,

SUR LA TEMPÊTE. tm

Distiller sur ton front tous les hideux Qéwx Qui déchirent la
chair et qui rongent les os ! Jadis j'étais mon maître... Au fond
d'un roc stérile Tu m'enfermes...

Prospero* — * Tu mens j'âme ingrate et senrile ;

Sur toi, monstre, jamais la bonfé ne put rien. En vain pendant
longtemps je t'ai comblé de bien ; . Il te faut des tourments. — Yil
rebut de la terre. Tu. voulus de celui qui te traitait en père Désho-
norer la fille...

Caliban. — Oui, c'était mon projet ;

Tu m'en as empêché ; j'en ai vraiment regret. De petits Gali-
bans j'allais peupler le monde. C'est dommage !

Prospera, — {A part.) Jamais cette nature immonde,

Destinée à mal faire, à maudire, à servir. Aux plus faibles ver-
tus ne pourra s'assouplir.

(A Caliban,) — Étendu sur la terre, affamé, nu, sauvage, Ici je
te trouvais ; je t'appris mon langage, Je pris pitié de toi. Tes sens
épais et lourds Qu'à peine révélaient quelques hoilements sourds
, De la noble raison virent briller la flamme. Vains efforts ! soins
perdus ! — Né d'une race infâme Avec ton sang impur tes vices
circulaient, Les besoins de la brute en tes veines coulaient. . . —
Subis ta peine, esclave ! ou ton sort sera pire.

CaUban* — Tu m'as appris ta langue... et je sais te maudire!
••*— J'ai profité, voi»-tu ? . .«

Prospéra, — Va, fuis. Tremble ; je puis

Torturer tout ton corps par des maux inouïs. Tes os vont se briser; une insomnie affreuse Tarira ce sang vil dans sa source fangeuse.

CaUban. — Non, non; pardonne- moi!

Prospéra, — Va, fuis, esclave ; fuis ,

Va ramasser le bois ; va , te dis-je ; obéis!

(Imitation de M. Philabète CHASLES.)

On a comparé quelquefois la Tempête au Rêve d'une Nuit d'été; il est certain que la Tempête est une pièce plus belle et plus intéressante que le Rêve d'une Nuit d'été, mais ce n'est pas un poème aussi parfait. Il y a dans ce dernier un plus grand nombre de passages remarquables; cependant le rôle de Pros-

866 NOTLÉB Èim t>A tttf^ÊTE.

pero nous en i6Êté > mttë vm gfttttd tibmbfe tPi&iitres , deux tellement adlilrër«9)les, et iftA tfht été éttéi M iSOUTéAt, qae presque tous hSê bxMlâéÊ lettrée ieH ifatistit)p^t éœur. Le premier c'est lorsque la vision qu'a conjurée 1^rost)ë)^ô t!l!ât)aratt: « Les » tours ^ot]il*(Ofciéeji de riùageSy \tê palais somptueux, etc., éte. ii Le deuxiènté (f est qtiadd Prosperô, abjuraht'soïi ^ti, s'exprime ainsi:

« Vous, fées des cottrnéâ, des montagnes et des ruisseaux, des

» lacs tranquilles et dés bocages ; et tous qui, sur les sables où

x> YOtre pied laisse à peine une empreinte iègère, poursuivez
» Neptune lorsqu'il retire ses flots, et fuyez devant lui
lorsquHl

» les ramène. Vous, égures légères qui tracez au clair de la
» lune ces ronds mystérieux sur f herbe amère ^ue la brebis
x) refuse de brouter; «t vous dont le passe- temps est de faire
» naître à minuit les mousserons, et que r^ouit le son majes-
» tueux du oouvre4eu. Secondé par vovA, quelque faible que
» soit votre pouvoir, j'ai pu obseureir le soleil dans «Mrte \la
x> splendeur de son miàk* J'ai pu connander eA maître aux
» vents séditt^W) elstatever etf re les vwies meite et la voûte
» azurée- dm tvfmi taoè fuéffe tnu^ssàftle* Le lennerre aux
D éclats terriU«B ai reçw Afr tiM de tietttéttux feut.' J'ai brisé
le

» chéfteergffeillemt dé Jiipitet ar^e leè tfaR» de sa foudre.
)> Par moi, le pràtàffuîdbtt a tf eiiûfblé stA; ii^ès tfllassifs
fonde-

» ments. Le eèéré et le pin à la time àltfère, sai^s par leurs
» troncs vîgbtsyéui, oiit été atr'afcTiéS aiix êûtrâffles de la
terre.

» A ma voix, iëy tombéstùì ^esoht ouverts; Tl^ ont i'èreîlié

» leurs hôtes endormis; ils ont lâdiôt tett pfoiël Telle est la
 » puissaiVôé de tûôn rfrlê mais, c'en est fait, j'abjure ici fcètté
 » sauvage tfigië, et, quand je vous aurai demandé quelques
 » airs d'une ihusiqué céleste, afin dé produire sur leurs sens
 » l'effet que je médite, et que doit accomplir ce prodige
 aérien^
 » aussitôt je brise ma redoutable baguette et j'ensevelis ses
 » débris dans le sein de la terre ; plus avant que n'ait ja'mais
 » pénétré la sonde dû navigateur, je noierai mon livre ma-
 » gique.)!>

11 est à remarquer que , dans cette pièce , Sbaltspere « fait
 contre les systèmes et utopies de la philosophie moderne, tdus
 les arguments qui ont été reproduits depuis.

P« O'SUJLUViJ^.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Aborder de front cet altîer génie qui a nom Sh^kspeare, c'est là
 sans doute une tâche impossible. Le moyen en effet de dompter
 ce rude jouteur? fieiBB ce duel hardi avec cette intelligence sou-
 veraine > not V<ëf sdlit dte son adresse ; la force échoue j le talent
 iûi-mênie est vaincu, tant l'habileté du plus ingénieux copiste est
 sonv^ déjouée par des beauté» étitngest el iiiiptév«o»> former

fiou^ velles y pensées nouvelles , que la langue q^i* traduit ne saurait enlever à la langue qui invente. Et quand ces efforts, presque toujours impuissants , ovà éter t^nilë» pnr des écrivains éminents, on se demÊiidei sTiè ii'y tit pâ^ té^ mérité à venir orgueilleusement, après éttx, esâslyer dte refaire ce qu'ils ont fait aussi bien que possitSlé. Voilà quelle terpeur sincère nous aurait aivètée ,» si le directeov de la Bibliothèque angto-firançaïse ne nous efH ^smigaé tiïie épreuve nouvelle en nous confiant le travail que nous livrons aujourd'hui au public. C'est en vers que nbus avons traduit une partie de la Tempête, des frs^menÉ du Aéy« d'une Nuit d'été, du Roi Jean, de Macbeth et duJ G(Mé d'Hiver y ces poésies terifdriesoutertiblesrfcNir à tmtf, fidèle reflet du double génie oriental et tudesque de Shakspeare. TïouBi amna vouki sendre à la muse du p^iête son vêtement primitif. Qu'on nous pardonne notre ambition, qu'on soit indulgent pour notre faiblesse. Une femme a bien osé traduire Homère !

Louise COLET, née REYOIL.

SCENE L — On a Ship at Sba.— AStobm, wUk Thmder

emd Lighiniig.

Enter a Ship-Master and a Boatswaiw.

Mast. Boatswain,—

Boats, Hère, master : what chéer?

Mast, Good : Speak to the mariners : fall to't yarely, or we run ourselves aground : bestir, bestir. (Exit.)

Enter Mariners.*

Boats, Heigh, my hearts ; cheerly, cheerly^ my hearts; yare, yare : Take in the top-sail; Tend to the master's whistle. — Blow, till thou burst thy wiod, if room enough I

Enter Alosso, Sébastian, Antonio, Ferdinand, Gonzalo, and others.

Mon, Good boiswnin, iuve care* Where*» the master? Play the men.

Boats. I pray now, keep below.

Ant, Where is the master, boatswain ?

Boats, Do you not hear him? Youmarour labour I keep your cabins; you do assist the storm.

ACTE I

SCÈNE I. — Un Vaisseau à la Mbr.— Une Tempête MÀLÉB DB Tonnerre et d'Éclairs (i).

Le Maître et le Bosseman entrent.

Le Mai, — Bosseman I

Le Bost. — Me voici. Que commandez -vous?

Le Mai. — C'est bon : parlez aux matelots. Alerte I prompts à la manœuvre y ou nous courons nous briser contre la terre: harcfi I hardi I (U tçri.)

Deê Matelote entrent.

Le Boss. — Allons gai, mes enfants! courage, enfants! preste, preste , ferlez les huniers. Attention au sifflet du mattre I — Souffle, tempête, jusqu'à en crever, pourvu que nous ayons assez d'espace pour manœuvrer I

ALONzOy Sébastien, Antonio, Ferdinand, Gonzalo et

pluHeurê auirê entrent.

Alon. — Cher bosseman, neperds pas la tête. Où est le maître? Montrez que vous êtes des hommes de cœur.

Le Boss. — Je vous en prie, restez en bas.

Âni. — Bosseman» oh est le mattre?

Le Boss. — Ne Tentendez-vous pas? Vous empêchez BOtr« manœuvre ; restez dans vos cabines : vous ne faites que se couder la tempête.

374 THE TEMPEST. . AcT I.

Enter MahinerS, weU

Star. AU lostl to prayers, to prayersl ail lostl [Eoeunt.]

Boatt. What, must our mouths be cold?

Gûn. The king and prince at prayers I lot us assist them^ For our case is as theirs.

Seb. I am out of patience.

Ant, "We are merely cheated of our lives by drunkards. — This wide-chapped rascal; — * Would, thou might'st lie drowning, The washing of ten tides !

Efon. He'll be hanged yet ;

Though every drop of water swear against it, And gape at wid'st to glut him. {A confused noise within.) Mercy on us. We split, we split I — Farewell, my wife and children I — Farewell, brother I — We split, we split, we split.—

Ant. Let's all sink with the king. [Exit.]

Seb. Let's take leave of him

(Exit.)

Gon. Now would I give a thousand 'furlongs of sea, for an acre of barren ground; long heath, brown furze, any thing^ The wills above be done I but I would fain die a dry death.

{Exit.}

SCENE II,— The Island; before the Cell of

Prospero.

Enter Prospero and Miranda.

Mira, If by your art, my dearest father, you have Put the wild waters in this roar, O stay them : The sky, it seems, would pour

down stinking pitch. But that the sea, mounting to the welkin's cheek, Dashes the fire out. Oh I I haye suffer'd . With those that I saw suffer I a brave vessel, Who had no doubt some noble créatures in ber, Dash'd ail to pieceg. Obi tbe cry did knock Against my very heart I Poor ^ouls I they perishM. Had I been any god of power, I would Haye sunk the sea wihiu the earth, or e*cr It should the good ship so baye swallowed, and The freighting soûls within her.

Scène IT. LA TEMPÊTE

Le\$ Mat9UH\$ mouilés entrent.

Les Mat."- Plus d*espoir. A la prière I & la prière! tout est perdu. • (Ils sortent.)

Le Boss, — Quoil nos bouchekseront-éiêS glacées?

6on. — Le roi et le prince sont en prières 1 joignons-nous à eux , car leur sort est le nôtre.

Séb. — Ma patience est à bout.

ilnl.— Nous périssons par la traiûaon de ces ivrognes. Ce bandit à la vaste mâchoire > je Tondrais le voir luttant dans les angoisses de la mort pendant le flux de dix marées.

Gon. — Il n'en sera pas moins pendu ^ quoique chaque vague jure le contraire et entr'ouvre sa gueule béante pour Tengloutir. {Bruit eonfui au dedans du navire.) — o ciell prends pitié de nous I Nous périssons t nous périssons I Adieu, ma femme et mes en-

fants. Mon frère , adieu. Nous périssons , nous abîmons, nous sommes engloutis.

Ant. — Allons mourir auprès du roi. {Il sort.}

Séb. — Allons lui faire nos adieux. {Il sort.}

ffon.— Je donnerais de bon coeur en ce moment mille arpents de mer pour un arpent de terre stérile ,^ landes ou fougères, n'importe. Que les décrets d'en haut soient accomplis; mais combien j'aurais^mieux aimé mourir à sec ! (Il sort.)

SCÈNE II.— Unb partie db l'Ilb detautla Gaottb

SE PkOSJPBKO.

Prospseo et MiiUNDA entrent.

Mir. — Si par votre art, mon père bien-aimé, vous avez pu faire soulever ainsi les eaux en furie, apaisez -les. On dirait que les nues seraient prêtes à verser de la poix enflammée, si la mer s' élançant bondissante jusqu'au ciel n'allait en éteindre les feux. Obi que j'ai souffert avec ceux que je voyais souffrir I un beau vaisseau qui portait sans doute de nobles créatures, brisé tout en pièces I Oh I leur cri a retenti jusqu'au fond de mon cœur. Pauvres gensi ils ont péri. Ah ^ si j'avais été quelque dieu puissant, j'aurais voulu précipiter la mer dans les abîmes sans fond, avant qu'elle eût ainsi englouti ce superbe navire et tous les malheureux passagers qu'il renfermait.

THE TEMPEST. ACT I

Pro. Be collected ;

No more amazement : tell your piteous heart, There's no harm done.

Mira. O woe the day!

Pro* No harm.

I have done nothing but in care of thee, (Of thee, my dear one! thee, my daughter!) who art ignorant of what thou art, nought knowing or whence I am ; nor that I am more better Than Prospero, master of a full poor cell. And thy no greater father.

Mira, More to know

Did never meddle with my thoughts.

Pro. *Tis time

I should inform thee further. Lend thy hand. And pluck my magic garment from me. — So ;

(Lays down his mantle,) Lie there my art. — Wipe thou thine eyes ; have comfort. The direful spectacle of the wreck, which touch'd The very yertae of compassion in thee I have with such provision in mine art So safely order'd, that there is no soul — No, not so much perdition as an hair, Betid to any creature in the vessel,

Which thou heard'st cry, which thou saw'st sink. Sit down ; For thou must now know further.

Mira. You hâve often

fiegun to tell me what I am ; but stopp*d And left me to a
bootless inquisition ; Goncludiny Stay, not yeî. —

Pro. The hour's now come ;

The very minute bids thee ope thine ear; Obey, and be atten-
tive. Gaii'st thou remember A timebefore we came unto this cellî
I do not think thou can'st ; for then thou wast not Out three years
old.

Mira. Certainly, Sir, I can.

Pro. By what? by any other house, or person? Of any thing the
image tell me, that nath kept with thy remembrance.

SCÈNB IL LA TEMPÊTE

Fros.—Mà fille, câlmez-vous ; n*ayez plus d'effroi; dites à votre
cœur compatissant qu* aucun mal n'a été fait.

Mir. — Oh ! malheureux jour !

Proê, — Point de mal , tedis-je,je n'ai rien fait que par amour
pour toi; toi^ ma fille chérie, ma fille bien-aimée, qui ignores en-
core qui tu es, et ne sais pas mon origine. Je ne suis à tes yeux
que l'obscur Prospero , le maître de la plus pauvre grotte, ton
père , et rien de plus.

JKfir.— Jamais je ne conçus Tenyie d'en savoir davantage.

Pros. — Il est temps que je t'informe de quelque chose de plus; donne-moi ta main pour m'aider à ôter mon manteau magique. Bien. {Il dépose son manteau,} — Repose- toi là, mon art. — Toi , cesse de pleurer; console-toi. Ce naufrage , dont l'affreux spectacle a ému en toi toutes les vertus delà compassion, a été, par la prévoyance de mon art, si placidement dirigé qu'il n'a pas causé la mort d'une seule âme. Non, il n'est pas tombé un seul cheveu de la tête d'aucune des créatures que renfermait ce vaisseau englouti à tes yeux, et dont tu as entendu le cri de détresse. Maintenant , assieds-toi ; il faut- que tu en apprennes davantage.

Mir. — Souvent vous avez commencé à me dire qui je suis, mais vous vous interrompiez soudain , et me laissiez dans une incertitude sans issue , en concluant : Restons-en là, il n'est pas temps encore.

Pros. — L'heure est enfin arrivée ; voici l'instant précis où tu dois me prêter l'oreille. Obéis, et écoute-moi avec attention. Peux-tu te souvenir d'un temps éloigné où nous n'habitions pas cette caverne? Je doute que tu le puisses, car tu n'avais pas alors trois ans.

Mir. — Assurément, seigneur, je le puis.

Pros. — Quel objet peut t'aider à t'en souvenir ? quelle demeure , quelle personne? Parle-moi de toutes les choses dont l'image a été gardée dans ta mémoire.

378 THE TEMPBST. ACT h

Mira. "Tis far off:

And rather like a dream than an assurance That my remembrance warrants : Had I not Four or five women once, that ten-

ded me?

Pro, Thou had'st, and more, Miranda : But how is it, That this
lives in thy mind? What seest thou else In the dark backward and
abysm of time ? If thou remember'st aught, ère thou cam'st here
How thou cam'st hère thou may'st.

Mira. But that I do not.

Pro. Twelve years since> Miranda, twelve years since, • Thy
father was the duke of Milan, and A prince of power.

Mira. Sir, are not you my father î

Pro. Thy mother was a pièce of virtue, and She said — thou
wast my daughter; and thy father Was duke of Milan; and bis
only h'eir /eu / princess; no worseissued.

Mira. o the heavens I

"What foui play had we, that we came from thenceî Or blessed
was't we did?

Pro. Both, both, my giri:

By foui play, as thou say'st, were we heav'd thence ; But bles-
sedly holp hither.

Miraê o my heart bleeds

To think o' the teen that I bave turn'd you to, Which is from
my remembrancel Please you further.

Pro. My brather, and thy uncle, calFd Antonio, — I pray thee
mark me, — that a brother should Be so perfidious! — he whom,
next thyself, Of ail the world I lov'd, and to him put The manage

of my state ; as, at that time, Through ail the signiories it was the first. And Prospero the prime duke; beîng so reputed In dignity, and, for the libéral arts, Without a parallel ; those being ail my study, The government I cast upon my brother, And to my state grew stranger, being transported, And wrapt in secret studies. Thy false uncle ^- Dost thou attend me ?

ScfeNB II. LA TEMPÊTE. 379

Mir. — Tout cela est bien loin, et me paraît plutôt un songe qu'une certitude que ma mémoire puisse me garantir. N'araisje pas alors quatre à cinq femmes qui me servaient?

Pros, — Tu lés avais, tu en avais encore plus, Miranda ; mais comment se peut-il que tu t'en souviennes encore? Que voistu encore dans cet obscur passé, dans cet abîme du temps ; si ta mémoire a gardé le souvenir de ce qui s'est passé avant ton arrivée ici , tu dois aussi te rappeler comment tu y vins. .

Mir, — Cependant je ne m'en souviens pas.

Proê. — Il y a douze ans, Miranda, il y a douze ans que ton père était duc de Milan, et un prince puissant.

Jiftr. — Seigneur, n'êtes- vous pas mon père?

Pros,^ Ta mère était un modèle de vertu, et elle m'a dît que tu étais ma fille. Ton père était duc de Milan, et son unique

liéritièr» n'est rien moins qu'une princesse.

ilfir. — o cieil faut-il avoir cruellement joué de malheur (3) pour être tombés de si haut, et avoir été conduits icil ou bien serait-ce un bonheur qu'il en soit arrivé ainsi?

Pros.— L'un et l'autre, mon enfant , l'un et l'autre. Par un complot criminel (4), comme tu le dis , nous avons été précipités du trône ; mais la bonté du ciel nous aida à trouver cet asile.

iiifr. — Oh I mon cœur saigne en pensant aux douleurs que je fais revivre en vous (5), et qui sont effacées de ma mémoire. Vous plal^-il de poursuivre.

Pros. — Mon frère, ton oncle Antonio,— je t'en prie, écoutemoi
I — Se peut-H qu'un frère ait pu être aussi perfide ! lui qu'après toi j'aimais le plus au monde l lui à qui j'avais confié les affaires de mon État , qui était alors réputé la première de toutes les principautés. J'étais le premier duc en dignité , et dans les arts libéraux sans égal. Ces arts faisaient toute mon étude , les soins du gouvernement reposaient sur mon Jrère, et je devins étranger à mon duché , étant transporté et ravi par mes secrètes études. Ton oncle astucieux, — m'écoutes-tu, ma fille ?

380 THE TEMPEST. AcT I.

Mira. Sir, most heedfiUy.

Pro, Being once perfected how to grant suits, How to deny them ; whom to advance, and whom To trash for over-topping: new created The créatures that were mine ; I say, or chang'd them. Or else new-form'd them : haviug both the key Of officer and office, set ail hearts To what tune pleas'd his ear ; that now he was The* ivy> which had hid my princely trunk, And suck*d my verdure out onH. — Thou attend*st not : I pray thee, mark me.

Mira. O good Sir, I do.

Pro, I thus neglecting worldly ends, ail dedicate To closeness,
and the bettering of my mind With that, which, but by being so
retir'd, O'er-priz'd ail popular rate, in my false brother Awak'd an
evil nature : and my trust, •

Like a good parent, did beget of him A falsehood, in its contra-
ry as great As my trust was which had, indeed, no limit, A confi-
dence sans bound. He being thus lorded^ Not only with what my
reynuc yielded.

But what my power might else exact, --like one, Who, having,
unto truth, by telling of it, Made such a sinner of his memory, To
crédit his own lie,— he did belieye He was the duke , out of the
substitution. And executing the outward face of royalty, With ail
prérogative ; — Hence his ambition Growing,— Dost hear?

Mira. Your taie. Sir, would cure deafbess.

Pro, To hâve no screen between this part he play'd And him he
play'd it for, needs he wili be Absolute Milan: Me, poor mani —
my library Was dukedom large enough ; of temporal royalties He
thinks me now incapable : confederates (So dry he was for sway)
with the king of Naples, To give \ûm annual tribute, do him ho-
mage ; Subject his coronet to the crown, and bend

Scène II. LA TEMPÊTE

Mir. — Avec la plus grande attention, seigneur.

iVo«. — Lorsqu'il fut devenu habile dans l'art d'accorder les
grâces ou de les refuser , de connaître celui qu'il faut avancer et

celui qu'il faut abaisser pour s'être trop élevé, il recréa les créatures que j'avais faites, je veux dire qu'il les changea ou les façonna de nouveau. Disposant à la fois des charges et des hommes qui les remplissaient , il monta tous les cœurs au ton qui plaisait à son oreille ; et, tel que le lierre, il enveloppa mon arbre seigneurial, et épuisa la sève de ma verdure. — > Tu n'es pas attentive. Je t'en prie, écoute-moi?

Jiftr. — o mon seigneur bien-airoé , j'écoute.

Fro\$. — Négligeant donc ainsi tous les intérêts de ce monde, voué tout entier dans ma solitude au soin d'enrichir mon esprit de sciences qui, si elles n'étaient pas aussi secrètes, seraient mises au-dessus de tout ce qu'estime le vulgaire (6) > j'éveillai dans mon frère perfide une mauvaise nature ; tel qu'un bon père, ma confiance ne lui inspira que le vice contraire , une trahison aussi grande que l'était ma foi en lui. En vérité elle n'avait point de limite; c'était une confiance sans réserve. Il était ainsi devenu possesseur souverain non- seulement de ce que me rendaient mes revenus, mais encore de ce que ma puissance pouvait exiger. Semblable à un homme qui, à force de parler contre la vérité, devient suborneur de sa mémoire, et finit par croire à son propre mensonge, il crut qu'il était en effet le duc de Milan , parce qu'il avait usurpé mon pouvoir, qu'il exécutait les actes extérieurs de la royauté, et jouissait de ses prérogatives. De là son ambition croissante. — M'enteods-tu?

Mir. — Votre récit pénétrerait l'oreille la plus dure.

Fro\$. — Pour briser tout ce qui l'entrave entre le vrai personnage dont il jouait le rôle et lui-même, il faut qu'il devienne duc de Milan. Pour moi, prétendait-il, pauvre homme que j'étais, ma

bibliothèque composait un assez grand duché. Il me juge désormais inhabile à toute royauté temporelle ; il se ligue avec le roi de Naples, et (tant il était avide de régner I) il convient de lui payer un tribut annuel, de lui prêter hommage , de soumettre sa couronne ducale à la couronne royale; et mon

382 THE ÏEMPEST. ACT I.

The dukedom, yet unbow'd, (alas, poor Hilau !) To most ignoble stooping.

Mh'a. O the heavens I

Pro, Mark his condition, and the event ; then tell me. If this mightbe a brother.

Mira. I should sin

To think but nobfy of my grandmother ; Good wombs hâve borne bad sons.

Pro. Now the condition.

This king of Naples, being an enemy To me inveterate, hearskens my brother's soit ; Which was, that he in lieu o* the premises, — Of homage, and I know not how much tribute, — Should presently extirpate me and mine Out of the dukedom ; and confer fair Mlian, With ail the honours, on my brother : WhereoUy A treacherous army levied, one midnight Fated to the purpose, did Antonio open The gâtes of Milan ; and» i' the dead of darkness, The ministers for the purpose hurried thence Me and thy crying self.

Mira. Alack, for pityl

I, not rememb'ring how I cried out theu» Will Cl y it o*er
agaia; it is a hint, That wrings mine eyes.

Pro. Hear a little further»

And then TU bring thee to the présent business, Which now's
upon us ; without the which, this story Were most impertiaeat»

Mira. Wherefore did they not

That hour destroy us î

Pro. Well demanded, wench ;

My taie prorokes that question. Dear^ they durst oot» (\$o
dear the love my people bore me) nor set A mark so bloody ou
the business; but With colours fairer painted their foui ends. In
few, they hurried us aboard a bark; Bore o8 some ieagues to sea;
where they prepared A rotten carcass of a boat, not rigg'd, Nor ta-
ckle> sail» nor mast; th^ very rats

ScBNE II. L4 TEMPÊTE. 383

duché (hélas I pauvre MiianI) jusqu'alors conservé dans toute
sa dignité , il Tassigettit au plus honteux servage.

îr. — O ciel !

Pros. — Observe ces conditions do traité et ce qui s'ensuif it^
et puis dis-moi si tu peux croire que ce soit là mon firère?

Mir. — Je pécherais en imputant quelque chose d'impur &Tna
grand'mère^mais souvent \m sein vertueux produit des fils
indignes*

Prof.— Voici quelles furent les clauses de leur pacte : te roi de Naples, mon ennemi invétéré, écouta la requête de mon frère, c'est-à-dire qu'en retour des offres dont je t'ai parlé » de l'hommage , et d'un tribut dont j'ignore la valeur , le roi napolitain devait à l'instant me chasser, moi et les miens, de ma principauté , et transférer à mon frère mon beau duché de Milan avec tous ses honneurs. A cet effet ils levèrent une armée de traîtres, et un soir à minuit , heure désignée pour l'exécution de leur complot, Antonio ouvrit les portes de Milan au milieu des ténèbres les plus profondes. Les exécuteurs de cet attentat nous chassèrent tous les deux de cette ville. Tu vois...»

Mir. — Quel attendrissement me saisît! Ne me souvenant plus des cris que je poussai alors , je suis prête à pleurer de nouveau à ces mots ; je sens déjà que des larmes roulent dans mes yeux.

ivo«.— Ecoute encore, et je vais arriver au point intéressant qui nous préoccupe maintenant; si tu l'ignorais, ma narration serait inopportune.

^Mir. — Mais d'où vient que dans cet instant même ils ne nous firent pas périr?

P^«.— *Ta demande est juste; mon récit devait provoquer cette question. Mon enfant, ils n'osèrent pas (si grand était l'amour que mon peuple me portait), ils n'osèrent pas marquer leur crime d'un signe aussi sanglant; mais ils déguisèrent de plus belles couleurs leurs iniques desseins. Bref, ils nous traînèrent à la hâte à bord d'une barque. Nous fûmes portés à quelques lieues sur la mer , où ils avaient préparé la carcasse d'un bateau pourri, sans agrès, sans cordages» à nos mâts ni

Instinctively had quit it : there they hoist us, To cry to the sea
that roar'd to us ; to sigh To the winds, whose pity sighing back
agaiD> Did us but loving wrong.

Mira. Alack I what trouble

Was I then to you !

Pro. Oh I a cherubim

Thou wast^ that did préserve mel Thou didst sinile^ Infused
with a fortitude from heaven^ When J. hâve deck'd the sea with
drops full sait ; Ubder my burden groan'd ; which raised in me
An undergoing stomach, to bear up Against what should ensue.

Mira. How came we ashore?

Pro. By Providence divine.

Some food we had, and some fresh water, that A noble Neapo-
litan Gonzalo, Out of his charity, (who being then appointed
Master of this design,) did give us ; with Rich garments, linens,
stuffs, and necessities, Which since hâve steaded much ; so of his
gentleness, Knowing I lov'd my books, he furnish*d me, From my
own library, with volumes that

I prize above my dukedom.

Mira. 'Would I might

But ever see that mani Pro. Nowl arise:—

Sit still, and hear the last of our sea sorrow.

Hère in this island we arrivM ; and hère

Hâve Ij thy schoolmaster, made thee more profit

Than other princes can, that hâve more time

For.vainer hours, and tulors not so careful. Mira. Heavens
thank you for't I And now, pray you, Sir,

(For still 'tis beating in my mind,) your reason

For raising this sea-storm ?

Pro. Know thus far forth. —

By accident most strange, bountiful fortune,

(Now my dear lady) hath mine enemies

Brought to this shore : and by my prescience

I iind my zénith doth dépend upou

ScÈNB II. LA TEMPÊTE. 385

voiles; les rats mêmes, par rinstant avertis, l'avaient abandonné. Ils nous forcèrent de monter dans cette frêle embarcation, et nous laissèrent exhaler nos cris à la mer, qui nous répondait par ses mugissements, et nos soupirs se mêlèrent aux soupirs des vents , qui semblaient nous plaindre , et ne s'irriter qu'avec amour.

JiftV. — Quel fardeau je dus être alors pour vous I

Proê, — Oh non I tu étais un ange qui me sauva I Quand je laissais tomber sur les flots mes larmes amères , quand je gémissais sur mon malheur, tu souris, pleine d'innocence et d'un calme céleste , et cet aspect fit pénétrer dans mon cœur un courage capable de braver tout ce qui pouvait arriver.

j9ftr. — Comment nous fut-il possible d'aborder au rivage?

Pros. — Par l'effet d'une Providence divine! Nous avons

quelque nourriture et un peu d'eau fraîche, qu'un noble napolitain, Gonzalo (chargé en chef de l'exécution du complot), nous avait donnés par charité ; il nous donna aussi de riches vêtements, du linge, des étoffes et d'autres objets utiles qui depuis nous ont été d'un grand secours. Sachant l'amour que j'avais pour mes livres , je dus encore à sa bonté un certain nombre de volumes tirés de ma bibliothèque, et que j'estime au-dessus de mon duché.

Jftr. — Puissé-je voir quelque jour cet homme?

Pros. — Maintenant je me lève. Demeure en repos (7), et apprends quel fut le terme de nos peines sur la mer. Nous arrivâmes dans cette lie , et ici je devins ton instituteur ; tu t'instruis plus facilement que ne le font d'autres princes , parce qu'ils ont plus de temps à dépenser en des heures oisives , et qu'ils sont confiés aux soins de gouverneurs moins vigilants.

Mit, — Puisse le ciel vous en récompenser. Maintenant, seigneur, dites-moi, je vous en prie (car ce spectacle agite toujours mon esprit), quel a été votre motif pour déchaîner cet orage?

Pros, — Apprends encore cela. Par l'effet d'un étrange hasard, la fortune favorable , aujourd'hui ma bienfaisante protectrice) a conduit sur ce rivage tous mes ennemis, et mon art me fait découvrir que je suis sous l'ascendant d'une étoile plus pro-

386 TUETËMPEST. ACT I

A most auspicioos star ; whose influence

If now I court aot, but omit» my fortunes

Will eyer after droop. —Hère cease more questions :

Thou art inclin'd to sieep4 *tis a good dulnessi

And gire it way i — I know thou canst not choose.—

(MLEANDA slifps.) Corne away, servant, corne : I am ready now ; Approach, my Ariel; corne»

Enter Ahibl.

ÀrL Ali hall, greatmasterl grave Sir, haii! I corne To answer tliy best pieasure ; be*t to fly, To swim, to dive into ttie fire, to ride On the curl'd clouds; to thy strong bidding lask Arieiy and ali bis quality.

Pro. Hast tbou/spirit, Perform'd to point the tempest that I bade thce ?

Ari. To every article.

I boarded the Icing^s ship ; now on the beai^, Now in the waist, the deckin every cabin^ I flam*d amazement : Sometimes Fd divide. And burn in many places ; on the top-mast, The yards, andbowsprit, wouhll flame disiinctiy» Then meet, and join : Jove's lightnings, the precursors O' the dreadfui thunder-claps^ more momentary Andsight-out-running were not : The fire and cracks Of sulphurous roaring, the most mighty Neptune Seem*d to besiege, and make his bold waves tremble, Yea, his dread tri-dent shake.

Pro. My brave spirit I

Who was so firm, so constant, that this coil Would not infect his reason t

Art. Not a soûl

But felt a fever of the mad, and play'd Some tricks of desperat-
lon : Ail, but mariners,

Scène IL LA TEMPÊTE

pice. Si 9 au lien de profila âe cette inflnencee bénigne, je la né-
glige, ma destinée deviendra plus nmaraise encoreé Mamtenant
ne m'adresse plua de questions , tu es disposée à t'endor* mir,
c'est un heureux assoppissemeiit , cède k son charnfe, je sais que
tu ne peux t'y soustraire. {MêMââa fméwH^ *^ Viens, mon servi-
teur; viens, me voilà prêt; accours, mon Ariel; viens I

Ariel eiilr«.

ArieL ^ScUut, profond salut , mon noble et puissant maitre l
A tes ordres je snis tout prêt à me soumettre, Faut'U fendre les
airs , faut-il nager, faut-il Se plonger dans la flamme invisible et
subtil , Ou dois- je chevaucher sur l'onduleux nuage ; Ariel âme et
corps à te servir s^engage. Parle, ePf obéirai,

Pros.— Selon mes vcêua as^hi

Dirigé la tempête et le vaiSHOu batiu?

Ariel.— Je viens de point en poini éTectécuter ton ordre , Sur
le vaisseau du roi j'ai jeté le désordre ; Tantôt sur le tUlac et tan-
tôt dans lefiane, Aux cabines, ou bien sur' la proue, en volant
Jlallumais l'épouvante , et dans tout le natvire , Je me multipliais
pour bnXler et détruire. Sur le mât de beaupré, les vergues > le
grand mât , Je passais flamboyant et d'ébai en ébat; Puis je

réunissais ces flammes divisées Que je faisais partout courir subtilisées ; Les éclairs précurseurs du tonnerre qui part, Moins fluides, moins prompts échappent au regard. Le feu , les craquements du navire , le soufre En lave bondissant , tout assiégeait le gouffre lyunemerqui, tremblante ^ élevait jusqu'aux cieux De ses flancs ébranlés les flots audacieux (8) /

Pros. — Cest bien, mon brave esprit; mais, durant la tempête, Est-il un seul d'entre eux qui n'ait perdu la tête, Et qui ferme et sans peur ait gardé sa raison T

Ariel. — Non, tous de la folie ont senti le poison ; Hormis les matchSs, tous^ de la mer profonde Ont dans leur désespoir voulu traverser Vende;

388 THE TÊMPÊST. Act I.

Pluag'd iD the foamiDg brine» and quit the vessel. Tbea ail s^ fire with me : the kiog's son» Ferdinandy With hair up-staring (then like reeds, not bair,) Was the first maa that leap*d: cried, HiU U empty, Ànd ail lhod€vUgar\$ Aer#.

Pro, Why, that 's my spirit t

But was Qot this nîgh shore?

Àri, Glose by, my master*

Pro. But are they^ Ariel, safeT

Art, Not a hair perish'd ;

Ou their sustaining garments not a blemish, But fresher than before; and, as thou bad'st me. In troops I hâve dispers'd them 'bout the isle : The king*s son bave I landed by himself ; Whom I

left cooling o(the air with sighs, In an odd angle of the isle, and
sittiog, His arms in this sad knot*

Pro. Of the king's ship,

The marlners, say, how thou hast dispos'd, And ail the rest o'
the fleet ?

Àri. Safely in harbour

Is the king*s ship ; in the deep nook, where once Thou cairdst
me up at midnight, to fetch dew , Froni the still vex*d Ber-
moother there she's hid : Whom with a charm join'd to their suf-
fer'd labour, I baye left asleep : and for the rest o* the fleet,
Which I dispers*d, they ail have met again ; And are upon the
Mediterranean flote Bound sadly home for Naples ; Supposing
that they saw the king's ship wreck'd. And his great person
perisb.

ScÈNfi II. LA TEMPÊTE. 389

Dans les flots irrités , en se précipitant ,

Tous ont abandonné le navire flottant ,

Qui n'était plus alors que flamme et gue bitume,

Ferdinand , fils du roi , les cheveux blancs d* écume ,

Hérissés sur sa tête ainsi que des roseaux ,

S'est jeté le premier dans l'ahime des eaux , ^

En s' écriant : Fuyons, les enfers restés vides

Déchaînent sur nos pas tous leurs démons avides,

Pros. — À merveille, génie intelligent; dis-moi. Sont-ils sur ce rivage ?

Âriel. — Ils sont tous près de toi {q),

Maître.

Pros, ^- Et sont-ils sauvés, Âriel?

Ariel. — Je te jure

Qu'un seul de leurs cheveux n*a pas reçu d'injure , Qu'une tache n'est pas même à leurs vêtements , Qui soutenaient leurs corps sur les flots écumants, La tempête apaisée f à ton ordre docile Je les ai dispersés en troupes dans cette île ; J'ai mis le fils du roi près d'ici désolé, Et selbn ton désir des autres isolé ; Morne, les bras croisés sur un tertre sauvage. Il jette ses soupirs aux échos du rivage.

Pros. — Qu'as-tu fait du vaisseau, du roi, des matelots \ Et de toute sa suite en les sauvant des flots ?

Ariel. — J'ai laissé mollement reposer le navire Dans cette baie obscure où la tempête expire , Baie à l'onde insondable où tu m'avais conduit Pour cueillir la rosée, à l'heure de minuit^ Sur les bords orageux des Bermudes sauvages. C'est là qu'il est couché, sans voiles, sans cordages; Aux écoulilles sont restés tous endormis Les matelots lassés qu'un charme m'a soumis , Et les autres vaisseaux de la flotte royale , Qui s'étaient dispersés sous la sombre rafale , Réunis maintenant, vont revoir de nouveau Naples qui les attend en se mirant dans Veau. Mais triste et consterné reste chaque équipage, Et tous pleurent leur roi mort pendant le naufrage.

ago THE TIMPEST. Act I.

Pro. Ariel, Ihy charge Exactly is perform'd ; but tfaftre'f more work: What is the time o' tho day?

Ari. Past the mid 3eason,

Pro, At least two glasses: the time 'twixt six and now, Must by us both be spent most preciously.

Âri. Is there more toil? Siace thou dofit gi?e me paini, Let me remember thee what thou hast promis'dy

Which is not yet perform'd me»

Pro. Hp w now î moody ?

What is't thou canst demand?

Ari. My liberty,

Pro, Before the time be out? no more.

Ari. I pray thee

Remember, I hâve done thee worthy service ; Told thee no lies, made no mistakings, serv'd Without or grudge or grumblings : thou didst promise To bâte me a fuU year,

Pro* Dost thou forget.

From what a torment î did free thee?

Ari. No.

Pro, Thou dosti andthink'st It much, to dread the oose of the sait deep; To run upon the sharp wind of the north; To do me bu-

siness in the veins o' the earth, When it is bak*d with frost.

Ari. I do not, Sir.

Pro. Thou liest, malignant thing! Hast thou forgot The foui
witch Sycorax, who, with age, and envy, Was grown into a hoop?
hast thou forgot her ?

Ari. No, Sir.

Scène IL LA TEMPÊTE

Pros.^ De ta lâche, Ariel , lu l'es hien aequillé , Je reconnais Ion
zèle el la fidélité; Mais il le reste à faire encore plus peut-être. A
quelle heure du jour sommes-nous ?

Ariel. — Je crois , maître , .

Que nous avons passé le milieu*

Pros. — Les instante

Sont précieux ; allons, employons bien le tempM Jusqu'à la
sixième heure,

Ariel.— Oh l du travail encore /

Quand m' accorderas- lu la ffràcê que j'implore i Ce que tu
m'as promis ne s'est point accompli , Bis-moi, le feras-tu, si ton
ordre est rempli ?

Pros.-^ Qu'oses'lu demander, esprit ^^ingratitude ?

Arich^ Ma liberté I

Pros.-^ Non, nçn, reste en ma servitude

Jusqu'au temps écoulé.

Ariel.— Je t'en prie, souviens-toi

Que tu n'as pas sujet de te plaindre de moi. Tai-je jamais menti , t'ai- je fait quelque injure ? N'ai' je pas obéi sans humeur ni murmure ? Oh ! tu devais me faire au moins grâce d'un an.

Pros. — Ce que je fis powr toi n'est plus rien maintenant , ' Tu Vas donc oublié ?

Ariel.— Non , maitre,

Pros. -^ Tu toublicê.

Tu comptes pour beaucoup tes missions remplies , Tu comptes pour beaticoup de sillonner les merê. De courir sur les vents que glacent Us hivers^ De travailler pour moi dans le fond de la terre Alors que la gelée en durcit la matière.

Ariel. — Ohice n'est pas cela, noble seigneur.

Pros.— Tu mens.

As-tu donc oublié les horribles tourments Que te faisait ici souffrir^ maligne race , L'infâme Sycorax à tinfernale face , Sorcière qui marchait avec le dos plié Comme un cerceau; dis-moi f l'a\$-t^ donc o^blié?

Ariel.-- Non , seigneur.

392 THE TEMPEST. Act F.

Fro. Thou hast: where was she born? speak ; tell me.

^f^. Sir, in Argier.

Fro. Oh I was she so ? I mnst ,

Once in a month^ recount what thou hast been, Which thou
forget'st This damn*d witch, Sycorax, For mischiefs manifold,
and sorceries terrible To enter human hearing, from Argier,
Thou-kno\v*st, was banish*d ; for one thing she did, They would
not take her life : Is not this true?

Ari, Ay Sir.

Pro, This blue-ey'd hag was hither brought with child. And
hère was left by the sailors. Thou, my slave, As thou report'st thy-
self, wast then her servant, And, for thou wast a spirit too délicate
To act her earthy and abhorr'd commands, Refusing her grand
hests, she did confine thee, By help of her more potent ministers.

And in her most unmitigable rage, Ifito a cloven pine; within
which rift Imprison'd, thou didst painfully remain A dozen years
; within which space she died, And left thee there; where thooi
did'st vent thy groans. As fast as mili-wheels strike : then was this
island, (Save for the son that she did litter hère, A freckled whelp,
hag-born) not honour*d with A human shape.

Àri, Yes; Galiban her son.

Pro. Dull thing, I say so; he, that Galiban, Whora now I keep
in service. Thou best know'st What torment I did find thee in :
thy groans Did make wolves howl, and penetrate the breasts Of
ever-angry bears; it was a tonnent To lay upon the damn*d,
which Sycôrax

Scène IL LA TEMPÊTE

Pros.-^ Si vraiment ta mémoire est fidèle,

Répmds sans héHter : En quel lieu naquit-elle f Ariel.'-Dans Alger.

Pros. — Mais d'où vient qu'il faut que chaque mois

Je le rappelle eneor ton destin d'autrefois ; Ne fen souviens-tu plus , Syeorax la maudite Pour d'imm(mdes forfaUs d'Alger était proscrire; Je n'oserais nommer ces crimes odieux , Dont s'épouvanteraient les hommes et les dieux. On accorda la vie à l'infâme diablesse Pour un acte de bien, des jours de sa jeunesse.

ArieL-- Oui, seigneur, il est vrai.

p^^^ _ La sorcière aux yeux bleus,

Enceinte d'un démon fut conduite en ces lieux ,

Et par des matelots dans l'île abandonnée.

Pauvre Ariel ! alors tu vis ta destinée

A la sienne soumise , esprit noble , élhéré ,

Et trop fier pour céder à son joug abhorré;

Quand tu te refusas à ses désirs obscènes ,

A ses œuvres d'enfer , tu fus couvert de chaînes ;

Dans sa rage implacable . avec des serviteurs

Comme elle possédés, puissants blasphémateurs ,

Elle brise un sapin et dans l'étroite finie
Ttnccarcère douze ans, barbare et triomphante.
L arbre se referma sur tes membres meurtris.
Et Syeorax mourut en entendant tes cris
Et tes gémissements , tels que ceux de la roue
Du moulin qui bruit sous l'eau qui le secoue.
Elle te laissa seul dans ce martyre affreux ;
Car excepté sm fils , animal monstrueux,
Rejeton de sorcière et de prostituée ,

Nul n'habitait alors cette île polluée (lo). Ariel.— Oui, son fils Caliban était seul sur ce bord. Pros.— Il devint mon esclave , et je changeai ton sort. o génie oublieux , tu sais quelle torture Tu subissais alors ; à toute la nature Tes cris faisaient pitié, tes loups hurlaient d'effroi, Et les ours tressaillaient en passant près de loi; Ton corps était broyé des os à l'épiderme , Syeorax à tes maux ne pouvait mettre un terme ,

394 THE TBMPEST. Acr I.

Could not again nndo ; H was mine art, WhenI arriv'd, and
keard thee,that madegape •Ttie pine, andlet thce out.

ÀH. I thank thee* master.

Pro. If thon more munnur*8t9 1 will rend au oak. And peg
thee in his icnotty entraili, till Thou hast howUd away twelre
winteri.

Âri. PardoUt master:

I willbe correipondent to eommaad»

And do my spiriting gently.

Pro. Do so ; and afi^r two days I will discharge thee.

Âri* Tbat's my noble master!

What shaU I do î tay what ? what ahal 1 do.

Pro. Go make thyself like to a nymPH o' tbe sea; Be subject to no sight but mine ; invisible To every eye-ball elsé. Go, take thia shape, And hither come inU: hence, with diligence. (E^U Abiel,) Awake, dear heart, awakel thou hast slept well; Awake I

Mira. The strangeoeas of your story put Heaviness in me»

Pro. Shake i^ off : come on ;

WeUl vislt Galiban, my slave, who never Yields us kind answer.

Mira. Tis a viUaln, Sir,

I do not love to look on.

Pro. But, as 'tis,

>Ve cannot miss him : he does light our firo, Fetch in our wood ; and serves in offices, That profit us. What, ho ! slave, Galiban I Thou earth, thou I speak.

Cal. {Wilhm.} There's wood enough within»

Pro. Come forth, I say ; there's other business for thea ? Come forth, thou tortoise I when ?

Re-enler Ariel, like a Water-Nymph.

Fine apparition ! My quaint Ariel, Hark in thine ear.

Ari. My lord, it shall be done. {E(SiQ

ScBMEIL LA TEMPÊTE. 3»5

JHf ot setd en te voyant plue qu*un damné sonffrir, Je ((yrçai par mon art le sapin à s'ouvrir Et tu fus délivré.

jifiel, — Je te rends grâce, 6 maître.

Pros. — 5^ tu te plains eneor , si lu peuœ mécmmaUre Le bien que je t'ai fait , dans un diène noueuss Je te ferai passer douze hi-vers rigoureuse.

ArieL— Maître, pardonne-moi; f obéirai, commande, Heu-reuœ de te servir, prends ma vie en offrande.

Pros. — Dans éUuœ jours tu seras affranchi, sois zélé.

Ariel. — Eh bien, mon noble maître , à quoi suis-je appelé ? Que faut-il faire ?

Pros. — Va, d^une nymphe marine

Prends la forme , et que seul je le voie et devine Celte méta-morphose. Aussi prompt que l'éclair^ Pars et reviens vers moi, gracieux fils de l'air.

(Ariel sort.)

(A Miranda.) — Réveille-toi, cher cœur, tu as dormi d'un profond sommeil; réveille-toi I

Mir. — L'impression de votre étrange histoire m'a plongée dans cet assoupissement.

., Pfos, _ Il faut le secouer; viens, lève-toi : allons visiter Caliban , mon esclave , qui ne nous fit jamais une réponse obligeante.

Jiftr.— Seigneur, c'est un misérable; il déplaît à mes yeux,

Pro».— Mais, tel qu'il est, nous ne pouvons nous en passer: il allume notre feu, nous porte du bois , et nous rend des services utiles ! — Holà ! ho I Caliban , masse brute , parle !

Cal. (dans l'intérieur.)— Il y a assez de bois ici.

Pros, —Viens, te dis-je ; il est encore d'autres travaux pour toi : viendras- tu donc , tortue? viendras- tu?

Ariel paraît sous la figure d'une Nympe de la mer.

Apparition charmantel Mon gracieux Ariel, approche ; écoute-moi. {Il lui parle à Voreille.)

Ariel. — Seigneur, cela sera fait. (J^ ^^t.)

3% THE TEMPEST. Act I.

Pro. Thou poisonous slave» got by the devyl himself Upon ihy wicked dam , corne forth I

Enter Galiban.

Cal. As "vncked dew as e'er my mother brush'd "With raven's featfaer from unwholesome fen. Drop on you botli I a south-west blow on ye. And blister you ail o'er I

Pro, For this, be sure, to-night thou shalt have cramps, Side-stitches that shall pinch thy breath up ; urchins Shall, for that vast of night that they may work, Ail exercise on thee : thou shalt be pinch'd As thick as boney-combs, each pinch more stinging Than bees that made them.

Cal. I must eat my dinner.

This island's mine, by Sycorax my mother. Which thou tak'st from me. When thou camest first, Thou strok'd'st me, and mad'st much of me ; would'st give me Water with berries in't and teach me how To name the-bigger light , and how the less That burn by day and night : and then I lov'd thee, And show'd thee ail the qualities o' the isle , The fresh springs, brine pits, barren place, and fertile; Gurs'd be I that did so I — Ail the charms Of Sycorax, toads, beetles , bats » light on you I For I am ail the subjects that you have, Which first was mine own king : and here you sty me In this hard rock, whiles you do keep from me The rest of the island.

Pro, Thou most lying slave,

Whom stripes may move, not kindness : I have us'd thee, Filth as thou art, with human care; and lodg'd thee In mine own cell, till thou didst seek to violate The honour of my child.

Cal, O ho, O ho I — 'would it had been done I Thou didst prevent me ; I had peopled else This isle with Galibans.

Pro. Abhorred slave ;

Which any print of goodness will not take, Being capable of ail ill I pitied thee,

Scène II. LA TEMPÊTE

Pros. [à Calibim.]— Toi, esclave venimeux, ffuit des amours impurs d'une mère maudite et du démon lui-même, sors, viens

Galiban entre.

Cal. — Puisse tomber sur vous deux un serein plus malfaisant que tous les poisons que ma mère, à l'aide d'une plume du corbeau funèbre, ramassa jamais sur un marais pestilentiel ! Que le vent du sud-ouest souffle sur vous, et vous brûle vivants !

Pros. — ^Pour ce souhait, sois certain que cette nuit tu seras torturé par des crampes; des élancements dans les flancs couperont ta respiration, des milliers de lutins , durant cette Ion-» gue nuit où ils sont libres d'agir, s'évertueront sur toi; tu seras pincé autant de fois qu'il est de cellules d'abeilles dans une ruche, et chaque morsure sera aussi cuisante que-les aiguillons poignants qui les font.

Coï. — Je veuxdtner en paix. Cette lie m'appartient par Syco* rax, ma mère ; tu me l'as prise. Lorsque tu y vins, tu me caressas d'abord, et tu paraissais m'honorer ; tu me donnais de l'eau, dans laquelle tu avais exprimé le jus des baies , et tu m'appris à nommer la grande et la petite lumière qui brûlent là-haut le jour et la nuit. Je t'aimais alors, aussi je te fls connaître tous les trésors de l'Ile, les sources fraîches, les étangs salés, les plaines arides et les lieux fertiles* Que le ciel me maudisse de l'avoir fait; que tous les maléfices de Sycorax , reptiles venimeux et hideux, crapauds, hannetons, fondent sur vous ; car je compose à moi seul tous vos sujets, moi qui autrefois étais mon maître , et vous me dotinez

pour chenil le creux d'un rocher, tandis que vous me gardez le reste de cette lie qui était mon patrimoine.

Proê, — Toi, le plus menteur des esclaves, toi , que peuvent émouvoir les coups , mais point les bienfaits , vil rebut que tu es, te prodiguant mes soins , je t'ai traité avec humanité , et je t'ai logé dans la grotte que j'habite moi-même, jusqu'au jour où tu voulus ravir l'honneur de mon enfant.

Cal. — o ho I 6 hol j'aurais voulu que cela eût été fait; si tu n'y avais pas mis d'obstacle , j'allais peupler cette tle de petits Galibans.

Pros. — Esclave abhorré , qui ne peux recevoir aucune em-
preinte de bonté, et qui es capable de tout mal, je pris pitié

THE TEMPE ST. ACT L

Took paiog to make thee speak» taught thee each hoiir Oae thÎQg
or other : when thon dîdst &ot, aavage» Know tliine owq mea-
ning, but would'st gabble like A thing most brutish, I endow'd
th^ purposes With words that made them known : But thy vile
race, ThÔBgh tbeu didsl ieara^ had that in't whieh good natoï^
Gould not alnde to be with ; therefore wast thou DeaerTediÿ çou-
fin'd into tbis rock, Who had'st deaery'd more than a prison.

€W. Yott taught me language ; and my profit on*t Is, I know
how to curse : the red plague rîd you, For learûing me your lan-
guage t

Pro, Hag-seed, hence !

Petch us in fuel ; and be quick, thon wert best, To answer
other business. Shrug*st thou, malice ? If thou neglect'st, or dost
unwillingly What I command, l'll rack thee with old cramps ; Fill
ail thy bones with aches ; make thee roar, That beasts shall
tremble at thy din.

Cal, No, *prây thee I—

I must obey : his art is of such power, (Aside,)

It would controil my dam's god, Setebos , And make a vassal of
him.

Pro. Soy slave ; hence i

(Exii €AI.IffAN.)

RB-erUer AîRiBls itwUible, playing andêinging; FBftDiirAN»
following^ kim.

Aribl's Sang,

Corne uiUo Iheie yelhw sandê^

And thm take hKmfU :

CourViied when you hdwe, and kUê'd,

(T/ur wiàd waves whist) Foot U feaUy kere^and there , And,
sweet spriles, the burden bear,

HaiNt, harkJ ^«MT. Bowgb^ ^owgh». (dispersedl^)

Scène II. LA TEMPÊTE

de toi, je me donnai la peine de l'apprendre mon langage; à chaque instant je t'enseignais une chose ou une autre ; sauvage, lorsque tu ne savais pas connaître ta propre pensée, et ne t'exprimais que par des hurlements sourds comàia la plus Tile brute, je fournis à tes idées des mots qui les firent comprendre. Mais ta race infâme, bien que capable de receYoîr quelque culture, était hostile aux bons penchants de la nature. Tu fus donc justement confiné dans ce rocher, toi qui méritais plus qu'une prison.

Co/.— Vous m'avez enseigné un langage, j'en ai pr<^té , je sais vous maudire ; que la lèpre vous ronge , pour m'avoir tous les deux appris votre langue.

Fro#. — Race de mégère, hors d'ici! apporte-nous là-dedans du bois pour le feu ; et , crois-moi , sois prompt à remplir tous tes autres devoirs. Ta oses te révolter, esprit méchant; si tu négliges ou fais à regret ce que je t'ordonne > je torturerai tout ton corps de crampes envieillies , je remplirai tous tes os de douleurs, je te ferai pousser de tels rugissements, que les animaux trembleront de t' entendre.

Coi, — Non , je t'en prie. (A part,) — il me faut obéir ; son art est si puissant, qu'il pourrait soumettre le grand Sétebos lui-même, le dieu de ma mère, et en faire son TassaL

Proê. — Esclave I hors d'ici.

(Gauian ê*en va.)

Ariel rentre invisible, chantant, et jouant éTun instrument,

Ferdinand le suit.

AsoKLdumtê.

Venez sur les sables jaunis.

Vous que l'amour a réunis ; Que vos lèvres roses se baisent.

Les vagues de la mer se taisent.

Rasez les bords d'un pied léger, Par la main,tenez-vous ensemble, Et sur cet ahime qui tremble Les esprits viendront voltiger* Écoutez, écoutezZfle ciel vous les envoie, Bs répètent leur doux refrain.

Refrain. (Le son se faU entendre de différente endroits.)

km THE ÏEMPESÏ. ACT I.

The waUh'dogt bark :

Bur, Bowgh, wowgh. (diiper\$êdly.)

Hark, hark ! I hear

The êtrain ofttruUing chofUieleer ,

Cry, Coek-a-doodle doo.

Fer. Where shonld this music be ? i' the air , or ihe earth? It soundsno more : — and sure, H waits upon Some god of the island. Sitting on a bank, Weeping again the king my father*s wreck, This music crept by me upon the \vaters ; AIlayÎDg both tkeir fur y, and m y passion, With its sweet air : thence I hâve folio w*d it. Or it hath drawn me rather:— But *tis gone. No, it begins again.

Ariel sings,

FuU fcUhom five Ihy falher lies ;

Of his bones are coral mode ; Those are pearls , that were his eyes :

Nolhing of himlhat dolhfade, But doth suffer a sea- change
Inlo something rich and slrange* Sea^nytnphs hàurly ring his knell :

Hark! now Ihear iheinf—ding-dang, bell

Bur. Ding-dong.

Fer. The ditty does remember, my drownM father : — This is no mortal business, nor no sound That the earth owes ; — 1 hear it now above me,

Pro. The fringed curtains of thine eye advance \nd say what thou seest yond*.

Mira. What is't î a spiril î

Lord, how it looks about î Believe me, Sir, It carries a brave form :— But 'tis a spirit*

ScI BHB II. LA TEMPÊTE. 401

Ariel. — Déjà le chien de garde aboie (u)

Écoutez, écùiUex, c'est le chant du matin ; La voix du coq à la crête écarlate, Claire et êonore au loin éclate.

Ferd.^D'ot peut vonir cette harmonie? deTair, ou de la terre?
Je ne Tentends plus ; sans doute elle suit au loin les pas de quelque divinité de Tlle. Tandis que j'étais assis sur un rocher, où je pleurais encore la mort du roi mon père , ces sons mélodieux

ont glissé vers moi sur la surface de la mer , adoucissant à la fois ,
par leurs accords touchants , la furie des flots et ma douleur; j'ai
suivi cette musique, ou plutôt elle m'a

entraîné : mais elle a cessé; non , elle recommence.

Ariel chante.

Souvi la mer ton père repose.

Ses os sont changés en corail;

Ses yeux , dont la paupière est close,

Ont deux perles au lieu d'émail;

Mais, dans cette métamorphose.

Rien de lui ne ^est altéré :

Il est devenu quelque chose

De beau, de riche, d* épuré;

Et, dans sa nouvelle demeure,

Les nymphes sonnent d'heure en heure

Le glas funèbre du trépas.

Écoute, f en tends, ding dong glas l

Refrain. — ding dong glas (la).

Ferd.-^Ce chant est en mémoire démon père submergé; non
ceci n'est point l'œuvre des mortels, ni un son qui puisse venir de
la terre ; je l'entends maintenant qui s'^élève dans Tair.

Pros. (d Miranda). — Soulève le voile soyeux de tes yeux, et dis-moi ce que tu aperçois au loin.

Mir, — Que vois-je? un esprit ? Dieu ! comme il regarde autour de lui ; mon père^ quelle uobie forme il a; mais c'est un esprit /

402 THE TBMPBST. Act 1.

Pro. No, weoch; it eats aad sleeps, and batb SQch fleosts

As we hâve, such : This gallant which thou seest^ Was in thè wreck ; and bnt he*s something ttain'd With grief, that's beauty*a canker, thou migbl*8t eall him A goodiy person : he hath loslhia feUowSy And strays about to find them.

Mira. I might call him

A thing divine; for nothing nalnral I ever saw se noble.

Pro. It goes on, (Àside.)

As my soûl prompts it : -« Spirit, fine spirit ! TU free thee Wi-thin two days for this.

Fir, Most sure, the goddess

On whom thèse airs attend I — > Youchsafe, my prayer >âiay knowy if you remain upon ih\s island ; And that you will some good instruction give, How I may bear me hère : My prime re-queati Which I do last pronounce^ is, o you wonder 1 If you be maid, or no ?

Mira. No, wonder, Sir ;

But, certainly a maid.

Fer. My language I heavens \ -*

I am the best of them that speak this speech, Were I but where 'tis spoken.

Pro. How I the best ?

What wert thou, if the king of Naples heard thce ? Fer. A single thing, as I am now, that wonders To hear thee speak of Naples : He does hear me ; And , that he does, I weep : myself am Naples ; Who with mine eyes, ne'er tioce at ebb, behe td The king, myfather, wreck* d.

Mira, Alack, for mercy I

Fer, Tes, fiith, and ail his lords; the duke of Milan, And his brave son, being twain.

Pro. The duke of MiUn»

And his more braver daughter, could cent roi thee If now Hwei c fit to do't : — At the first sighl (Aside.)

They hâve chang'd eyes : — Délicate Ariel, ni set thee free for tûs I — A word, good Sir ; I fear you bave done yourself some wrong : a word.

ScsNB IL LA TEMPÊTE. 403

Proê. — Non» jeune fille, il se aourrit^ il dort comme nooM, il a les mêmes sens que nous ; ce beau jeune homme que tu vois est un des naufragés , et si ses traits n'étaient un peu voilés par la douleur, ce poison qui flétrit la beauté, tu pourrais l'appeler une brillante créature. H erre dans TUE , cherchant les compagnons dont il est séparé.

Mir.—Je pourrais bien lui donner le nom d'un être divin; car jamais je n'ai rien vu d'aussi noble dans la nature.

Prof, (d pari), — Le charme opère comme mon âme le désire ; cher esprit , gentil esprit , tu seras libre dans deux jours pour prix de ce service.

Ferd. — Oh I sûrement voici la déesse que suivent ces chants mystérieux! {À Miranda,) — Souffrez que ma prière apprenne de vous si vous demeurerez dans cette lie, et si vous consentirez à me dire comment je dois m'y conduire. Mon premier désir, bien que je le profère le dernier, est que vous m'appreniez, 6 merveiUe éclatante, si vous êtes ou non une vierge de la terre.

Mit. — Je ne suis point une merveille, seigneur , mais pour vierge, certainement je le suis.

Ferd. — o ciel I c'est mon langage ; je serais le premier des hommes qui parlent cette langue , si je me trouvais là où elle se parle.

Proê. — Gomment le premier ? et que serais-tu, si le roi de Naples t'entendait.

Perd, — Le même que je suis maintenant , un être isolé , fort étonné de t'entendre parler du roi deNaples. HélasI son roi m'entend , et c'est ce dont je pleure; c'est moi qui suis le roi de Naples, moi dont les yeux n'ont pas cessé de verser des larmes depuis cet instant où ils ont vu s'engloutir le roi mon père.

jtfr.— HélasI que le ciel lui montre sa pitié!

Ferd. -^ Oui, il a péri, lui, tous les seigneurs de saaoite, \» duc de Milan et son noble fils, tâos deux ensemble.

Pros, — Le due de Milan et sa fille encore plus noble pour*
raient te démentir, s'ils croyaient devoir le faire en ce moment.
(AAriel.) — Tyé&\à première vue ils ont échangé leurs regards.
Mon gentil Ariel, ce service te vaudra «a lik^rté. (AniI.)— ^eau
seigneur, un mot; je crains que vow ae v^us soyex un peu com-
promis : «a wûoU

40i THE ÏEMPEST. AcT I.

Mira, Why speaks my father so ungently? This Is the third
man that e'er I saw ; the first That e'er I sigh'd for : pity move my
father To be inclined my way I

Fer. Oifavirgin,

And your affection not gone forth, l'il make you The queen of
Naples.

Pro. Soft, Sir ; one word more. —

They are bolh in either*s powers: but this swift business I
must uQcasy make, lest too light winning (Àiide.)

Make the prize light. — One word more ; I charge thee, That
thou attend me : thou dost hère usurp The name thou ow'st not ;
and hast put thyself Upon this isiand, as a spy, to win it From me
, the lord on't.

Fer. No, as F am a man.

Mira. There's nothing ill can dwell in suchu temple : If the ill
spirit hâve so fair an house, *Good ihings will strive to dwell
with*l.

Pro, Follow me. —

(To Ferdinand.) Speak not you for him ; he*s a traitor. — Come. ril manacle thy neck and feet together : Sea-water shalt thou drink, thy food shall be The fresh-brook muscles, wither'd roots, and husks, Wherein the acorn cradled : Follow.

Fer. No.

I will resist such entertainment, tiU Mine enemy has more power. (He draws.)

Mira. o dear father,

Make not too rash a trial of him, for He's gentle, and not fearful.

Pro. What, Isay,

My foot my tutor I — Put thy sword up, traitor ; Who mak'st a show, but dar'st not strike, thy conscience Is so possess'd with guilt : come from thy ward : For I can hère disarm thee with a stick. And make thy weapon drop.

Mira. 'Beseech you, father I

Scène II. LA TEMPÊTE

JiftV. — Pourquoi mon père lui parle-t-il si brusquement ? c'est là le troisième homme que j'aie jamais vu, et c'esi le premier pour qui j'aie soupiré. Puisse une tendre pitié disposer mon père à être enclin au même penchant.

Ferd. — Ohl si vous êtes vierge, et que votre cœur soit encore libre, je vous ferai reine dé Naples.

Pros. — Seigneur, doucement; un mot encore. {A part.) — Les voilà déjà enchaînés l'un à l'autre; mais il faut que je traverse un penchant si rapide, de peur que si les entraves de la conquête sont trop légères, le prix ne le paraisse aussi. Écoutez-moi : je t'ordonne de me suivre, tu usurpes ici un titre qui ne t'appartient pas ; tu t'es introduit comme un espion dans cette Ile pour m'en dépouiller, moi qui en suis le maître.

Ferd. -* Non, comme je suis un homme.

Mir. — La perfidie ne peut habiter dans un temple aussi beau. Si Tesprit du mal a une si belle demeure, les bons voudront habiter avec lui.

Pros. (à Ferdinand.) — Suis-moi. (À Ferdinand.) — C'est un traître; ne me parlez pas pour lui. (À Ferdinand.) — Viens, je veux enchaîner dans les mêmes fers tes pieds et ton cou : l'eau de la mer sera ton breuvage, et tu te nourriras des coquillages des eaux vives, des racines desséchées et des cosses où a été renfermé le gland. Suis-moi.

Ferd. — Non, je résisterai à un pareil traitement jusqu'à ce que mon ennemi ait plus de pouvoir que moi.

{Il lire Vépée.)

Mir. -* O mon cher père, ne le mettez pas à l'épreuve avec imprudence ; il est doux, mais il est brave.

Pros. — Vraiment , un enfant voudrait être mon gouverneur ! — Traître , rentre dans le fourreau ce fer dont tu fais parade , et dont tu n'oses frapper, tant ta conscience est tourmentée par ton crime ! Cesse de te tenir en garde; car cette baguette seule me suffit pour te désarmer , et faire tomber ton épée.

Mir, — Je vous supplie, mon père.

406 THE TEMPEST. Agt 1.

Pro, Hence ; hang not on my garmeots.

Mira. Sir, have pity ;

ru be bis sarety.

Pro. Silence t one word more

Sball make me cbide thee if not hâte thee. What I An advocate
for an impostor t hush I Thou think'st there are no more such
shapes as he, Baving seen but him and Galiban : Foolish wencbl
To the most of men tbis is a Galiban, And they to him are angels.

Mira. My affections

Are tben most humble; I have no ambition To see a goodlier
man,

Pro, Gome on; obey ; (To Fehdinand.)

Thy nerves are in their infancy again, And haye no yigour in
them.

Fer, So they are ! • '

My spirits, as in a dreanf, are ail bound up. M y falher's loss,
the weakness which I feel, The wreck of ail my triends, or this
man*s threats, To whom [am subdued, are but light to me,
Might I but through my prison once a-day behoid this maid : ail
corners else o*the earth Let liberty make use of space ; enough
Hâve I in such a prison.

Pro. It Works : — Come on. —

Thou hast done well, fine Ariel I — Folio w me. —

(To Ferdinand and Mibanda.) Hark, what thou else shalt do me. (To Ariel.)

Mira. Be of comfort ;

My father's of a botter nature, Sir, Than he appears by speech ; this is unwonted, Which now came from him.

Pro. Thou shalt be as free

As mountain winds : but then exactly do Ail points of my command.

Àri, To the syllable.

Pro. Come, follow : speak not for him. (Exeunt,)

ScfcifB II. LA TEMPÊTE. 407

Pros. — Loin de moi ! cesse de te suspendre à mes vêtements.

Jiftr. — Seigneur, ayez pitié , je serai sa caution.

Pros. — Silence! un mot de plus me forcera à te gronder , si ce n'est peut- être à te haïr. Quoi, tu défends un imposteur ! Silence! n'ayant vu que Galiban et lui, tu t'imagines qu'il n'y a rien au monde de plus beau que lui : fille simple, il n'est qu'un Galiban auprès de la plupart des hommes, qui, À ses côtés, te paraîtraient des anges.

Mir. — Mes affections sont alors bien modestes; car je n'ai pas l'ambition de voir un homme plus beau.

Proê. (à Ferdinand). — Allons, obéis I tes nerfs sont retombés dans l'enfance; ils n'ont plus de vigueur.

Ferd. — Gela est vrai , tontes mes facultés sont enchaînées comme dans un rêve. La perte de mon père, cette langueur que je sens, le naufrage de tous mes amis , et les menaces de cet homme par qui je suis subjugué^ me seraient encore des peines légères, si seulement une fois par jour je pouvais voir cette jeune fille au travers de ma prison. Que la liberté luise au reste de la terre , j'aurais assez d'espace dans une telle prison !

Pro#. — L'œuvre marche (i 3) : allons, tu as bien travaillé, mon charmant Anel{ À Ferdinand et à Miranda.) — Suivez-moi. {À Âriel.) — Écoute ce qui te reste à faire pour moi.

Jlft^.— Seigneur, prenez courage, mon père a plus de bonté que son langage ne le fait paraître ; cette colère est pour lui inaccoutumée.

Pros. — Tu seras libre comme le vent des montagnes : mais sois exact à remplir en tous points mes ordres.

Ariel. — A la lettre,

Pros. — Allons, suivez-moi. (À Miranda,)— Nf me parle plus pour lui. (Ils sortent.)

SCENE. I.— Anothbr Part of the Island

Enter Alonso, Sébastian, Antonio, Gonzalo, Adrun.

Francisco, andolhers,

Gon, 'Beseech you, Sir, be merry; you hâve cause. (So hâve >ve all)of joy : for our escape Is much beyond our loss: Our hint of

woe Is common ; every day, some sailor's wife, The masters of
some merchant, and the merchant, Hâve just our thème of woe :
but for the miracle, I mean our préservation, few in millions Can
speak like us : then wisely, good Sir, weigh Our sorrow with our
comfort.

J/on. ^Pr'ythee, peace.

Seh, He receives comfort like cold porridge.

Ànt. The visitor will not give him o*er so.

Seh. Look, he*s winding up the watch of his wit; by aod by it
will strike.

• Gon. Sir,— Seh. One:— Tell.

Gon. When every grief is enlerlaincd, that's ofiFer'd, Comei
toilhe enlerlainer—

Seh. A dollar.

G(m. Dolour cornes to him, indecd; you have spoken truer
ihan you purposed.

Seh. You hâve taken it wiselier than I meant you should. Gon.
Therefore, my Lofd,—

ScfcNB I. LA TBMPÊTE. 409

ACTE II

^ SCÈNE I. — Une autre Partie de l'Ile.

Alonzo, Sébastien, Antonio, Gonzalo,. Adrian, Francisco, et autres entrent.

Éron. — Je vous en supplie , seigneur , soyez gai ; tous ayez comme aous tous sujet d'être joyeux, car ce que nous avons sauv^est bien au delà de ce qu^ nous avons perdu; le sujet de notre tristesse est un malheur ordinaire ; tous les jours la femme de quelque marin , le patron de quelque marchand , et le marchand lui-même ont de semblables motifs de tristesse. Notre salut est l'œuvre d'un miracle ; mais à peine se trouve-t-il quelques hommes sur des millions, qui pussent comme nous raconter un pareil miracle ! Ainsi, mon seigneur, mettez sagement en balance nos chagrins et nos motifs de consolation.

Àlon. — De grâce, laisse-moi en paix (1 4) .

Séb, — 11 prend goût à la consolation comme à une soupe froide.

Ànt, — Il ne sera pas si aisément débarrassé de consolateurs.

5^6.— Tenez, le voilà qui monte Tfaorloge de son esprit, elle va sonner tout à l'heure.

Gxm, — Seigneur

Séb, — Une ! parlez!

Gon, — Lorsqu'on nourrit quelque chagrin, tout ce qui se présente apporte à celui qui le nourrit

Séb. — Un dollar I

Gon.— Tout lui apporte une douleur, en efiFet (i5); vous avez parlé plus juste que vous n'imaginiez.

Séb, — Et vous l'avez pris plus raisonnablement que je ne l'espérais.

Gon, — Et pour cela, mon seigneur

THE TBMPBST. ACT II

An\$. Fie, what a spendthrift is he of his tongue I Âlon, I pr*ythee, spare.

ftm. Well, I hâve done : But yet — ^ Seb. He will be talkidg.

Ànt. Which of them, be, of AdriAti, fôr a good wager, first begins to crow I

Seb. The old cock.

Ànt. The cockrel.

Seb. Done : The wager?

Ant, A laughter.

Seb. A match.

Adr. Though this island seem to be désert, —

Seb. Ha, ha, haï

Ant. So, you've païd.

Adr. Uninhabitable^ and almost inaccessible,-^

Seb. Yet,

Adr. Yet—

Ant. He could not miss it.

Adr. It must needs be of subtle» tender, and delicate temperance.

Ant» Temperance was a delicate creature.

Seb. Ay, and a subtle; as he most learnedly delivered.

Adr. The air breathes upon us here most sweetly.

Seb. As if it had longs, and rotten ones.

Ant. Or, as 'twere perfumed by a fen.

Gon. Here is every thing advantageous to life.

Ant. True ; save means to live.

5^6.. Of that, there's none or little.

Gon, How lush and lusty the grass looks? how green! ■ Ant.
The ground, indeed, is tawny.

Seb. With an eye of green in't.

Ant. He misses not much.

Seb. No ; he doth but mistake the truth totally.

Gon. But the rarity of it is (which is indeed almost beyond credit)—

Seb. As many vouch'd rarities are.

Gon. That our garments, being, as they were, drenched in the sea, hold, notwithstanding, their freshness aj^d glosses ; being rather new dyed, than stain'd with salt water.

ScÈNB L LA TKMPÊTK. 411

Ànt. — Fi! qu*il e8t prodigue de \$a lau(pie*

Alon. — De grâce , laisse-moi.

6^071. — fiien, j'ai fini; mais cependanté....

Séb. — Cependant il continuera de parler.

Ant. — Faisons une bonne gageure, qui de lui ou d'Adrian commencera le premier à chanter.

Séb. — Va pour le vieux coql

ArU, — Pour le jeune coql

Sc6.-- C'est dit; l'enjeu?

Ant. — Un éclat de rire. ^

Séb. — Tope I

Adr, — Quoique cette lie semblé déserte

Séb. (éclatant de rire.) —Ah I ah I ah I

Ant. — Allons vous avez payé (i6).

iictr. — Inhabitable et presque inaccessible

Séb. — Cependant

Adr, -^ Cependant.....

Ant. — Cela ne pouvait pas lui échapper.

Adr. — Elle doit avoir une température subtile , moelleuse et délicate (17).

Ant. — La tempérance était une créature délicate.

Séb. — Oui, et subtile, comme il Ta très-savamment dit.

Adr. — L'air souffle sur nous suavement.

Séb. — Oui, comme s'il avait des poumons gâtés.

Ant. — Ou s'il était parfumé par un marais.

Gon. — Toute chose ici est fort avantageuse à la rie.

Ant. — En vérité, sauf les moyens de vivre.

Séb. — Il n'y en a pas, ou il y en a peu.

Gon. — Que l'herbe ici parait forte, et que la verdure est brillante I

Ant. — En vérité la terre est jaune.

Séb. - ^Ar^c un œil verdâtre.

Ant. ^ Il ne se trompe pas de beaucoup.

Séb. — Non, seulement du tout au tout.

Gon. — Mais la rareté de tout ceci , ce qui est presque hors de toute croyance

Séb. — Comme beaucoup de merveilles certifiées le sont*

Gon. ^C*esi que nos vêtements, trempés comme ils l'ont été dans la mer , aient cependant conservé leur fraîcheur et leur éclat ; ils ont été plutôt reteints que tachés par l'eau salée.

412 THETEMPEST. Act II,

Ànt. If but one of bis pockets could speak, would it not say» be lies?

Seb. Ay, or very falsely pocket up bis report.

6^on.. MetbinkSy'our garmeats are dow as fresb as when we put them on first in Afric, at tbe marriage of the king's fair daughtbr Glaribel to tbe king of Tunis.

Seb. 'Twas a sweet marriage, and we prosper well in our retum.

Âdr. Tunis was ne ver graced before witb such a paragon to tbeir quéen.

Gon. Not since widow Dido's time.

Ànt, Widow? a pox o' tbat! How came tbat widow in ^ Widow Didol

Seb. What if be bad said, widower iEneas too ? good lord, bow you take iti

Âdr. Widow Dido, said you? you make me study of that : she was of Carthage, not of Tunis.

Gon, Tbis Tunis, Sir, was Gartbage.

Adr. Gartbage?

Gon, I assure you, Gartbage.

Ànt, His Word is more than the miraculous barp.

Seb. He hath raised the wall, and houses too.

Ànt, What impossible matter will be made easy next ?

Seb. I think he will carry this island home in his pocket, and give it his son for an apple.

Ànt. And, sowing the kernels of it in the sea, bring forth more islands.

Gon. Ay?

Ànt, Why, in good time.

Gon, Sir, we were talking that our garments seem now as fresh, as when we were at Tunis, at the marriage of your daughter, who is now queen.

Ànt. And the rarest that e'er came there.

Seb, 'tis fate, I beseech you, widow Dido.

Ànt, O widow Dido ; ay, widow Dido.

Gon, Is not, Sir, my doublet as fresh as the first day I wore it? I mean, in a sort.

Ànt, That sort was well fitted for.

Scène I. LA TÈMPÉIË

Ant, — Si une de ses poches pouvait parler, ne dirait-elle pas qu'il ment.

Séb. — Oui y ou bien elle dirait un mensonge sous le manteau (i8).

Gon. — Il me semble que ' nos vêtements paraissent au|si frais maintenant que lorsque nous nous en revêtîmes pour la première fois en Afrique , au mariage de la fille de notre roi , la belle Glaribel, avec le roi de Tunis.

Séb. — C'était un beau mariage , et nous sommes heureux dans notre retour 1

Àdr, — Tunis ne fut jaxnais honorée d'une aussi incomparable reine.

Gon, — Non, depuis le temps de la veuve Didon.

Ànt, — La veuve? la peste soit 1 comment une veuve vientelle là-dedans? la veuve Didon?

Séb, — Eh bien ! quand il aurait dit aussi le veuf Ënée ? Gomme vous le prenez, mon bon seigneur!

Adr, — La veuve Didon, dites-vous? vous m'y faites penser; elle était de Garthage, et non de Tuuis.

Gon, — Gette Tunis, seigneur, était jadis Garthage.

Adr. — Garthage ?

Gon. — Je vous l'assure, Garthage.

Ant, — Ses paroles peuvent plus quela harpe miraculeuse.

Séb. — Il a élevé les murailles et les maisons aussi.

Ant. — Ge qui est le plus impossible lui sera aisé maintenant.

Séb. — Je pense qu'il emportera cette lie chez lui dans sa poche, et la donnera à son fils comme une pomme.

Ant, — Et qu'en semant les pépins dans la mer, il en sortira d'autres îles.

fiFo». — Vrai?

Ant. •— Voilà qui arrive fort à propos I

Gon. — Seigneur, nous parlions de nos habits qui paraissent aussi frais que lorsque nous étions à Tunis , au mariage db la reine votre fille.

Ant, — Et la plus admirable qu'on y ait jamais vue.

Séb. — Exceptez-en, je vous prie, la veuve Didon.

Ant, — o veuve Didon î oui, veuve Didon I

£r<m.— N'est-ce pas, seigneur, que mon habit est aussi frais que la première fois que je l'ai porté? je veux dire en quelque sorte.

Ant, — Ge «nquêlque sorte a été laborieusement cherché.,

414 THE TEMPEST. Acr II.

Oon. Whcn I wore it at your daughter*s marriaget

Alon, You cram these words into mine ears, against Th« sto-
mach of my gense: 'Would I had never Married my daughter there
I for, coming thence, My son is lost ; and, in my rate, she too,
Who is so far from Italy remov'd, I ne'er again shall see her. O
thou mine heir Of Naples and of Milan, what strange fish fiath
made false meal on thee I

JFVan. Sir, he may live ;

I saw him beat the surges under him.

And ride upon their backs ; he trod the water, Whose enmity
he flung aside, and breast'd The surge most swollen that met him :
his bold head 'bove the contentions waves he kept, and oar'd
Himself with his good arms in lusty stroke To the shore, that o'er
his wave-worn basis bow'd As stooping to relieve him : I not
doubt, He came alive to land.

Alon. No, no, he's gone.

Seb, Sir, you may thank yourself for this great loss ; That
would not bless our Europe with your daughter > Ent rather lose
her to an African ; Where she, at least, is banish'd from your eye,
Who hath cause to wet the grief on't.

Altm. Pr'ythee, peace.

Seb. You were kneel'd to, and importun'd otherwise By ail of
us ; and the father himself Weigh'd, between loathsomeness and
obedience, at Which end of the beam she'd bow. We have lost
your I fear, for ever : Milan and Naples have More widows in
them of this Improbable making, That we bring none to comfort
them : the father's Your own.

Alon. So is ttie dearest of the loss.

Gon. My lerd SebastiaOy The truth you speak dolh htck sone gentlettess, ÈiikA time te speak it in: yeu rub the sore, IV^e&fmi riMiid Mbs tèe placer.

Siè. YQrf «fitt.

9CÈNB I. JLA TBMPÈTB. 415

Oon. — Quand je Tai porté au mariage de votre fille.

Alon, — Vous enfoncez ces mots dans mon oreille malgré ma répugnance à les entendre. Plût au ciel que ma fille ne fût jamais mariée en Afrique ; car c'est au retour de ce mariage que j'ai perdu mon fils ; et, je le crains, ma fille aussi, éloignée de l'Italie comme elle Test, jamais je ne pourrai la revoir. o toi, mon héritier de Naples et de Milan , quel monstre des mers t'a dévoré?

Fran. — Seigneur, il peut être vivant encore ; je l'ai vu, a'élevant sur les lames, battre les vagues sous lui, et fendre les eaux ennemies qu'il rejetait à ses côtés , opposant sa poitrine aux assauts des vagues écumantes ; il élevait sa tête altière au-dessus des flots en tumulte , et de ses bras nerveux ranaait à cpups vigoureux vers le rivage, qui, se courbant sur sa base que les brisants de la mer avait rongée , paraissait s'incliner pour le secourir. Je ne doute point qu'il ne soit vivant , et qu'il n'ait gagné la rive.

Alan. — Non , non, il n'est plus*

5^6.-*Seigneur, c'est à vous-même que vous devez attribuer cette grande perte , vous qui, plutôt que d'honorer notre Europe de votre fille , avez préféré la sacrifier en la donnant à un Afri-

cain, ou du moins l'avez ainsi exilée loin de vos yeux qui ont bien sujet de pleurer sur une telle douleur.

Àlon, — Paix! je te prie.

S⁶. — Nqus nous sommes tous prosternés devant vous» nous vous avons importuné pour vous faire changer de pensée, et cette belle âme elle-même, indécise entre l'aversion et l'obéissance, balança longtemps avant de se décider. Maintenant nous avons, je le crains, perdu votre fils sans retour. Milan et Naples vont avoir, grtoe à cette alliance, plus de veuves que nous ne ramènerons d'hommes pour les ceiol[^]; vooi seul en êtes la cause.

Àlon. — La perte la plus chère est aussi pour m ol.

. Goni — Seigneur Sébastien, les vérités que vous dites manquent d'à-propos et de bonté ; vous irritez la plaie lorsque vous devriez l'adoucir.

Séb, -[^] Bien parlé.

416 THE TBMPEST. Act II.

Ânt, And most chirurgonly.

Gon, It is foui weather in us all[^] good Sir, When you are cloudy.

Seb, Foui weather?

Ânt. Veryfoul.

Gon, Had I a plantation of this isle, my lord» —

Ânl, He*d sow it with nettle-seed.

Seb, Or docks, or malloNvs.

Gon. And were the king of it, What would I do?

Seb, 'Scape being dnink, for want of wine.

Gon. Tthe commonwealth I would by contraries JBxecate ail things : for no kind of traffic Would I admit; no name of magis-
trale ; Letters should net be known ; no use of service, Of riches
or of poverty; no contracts, Successions; bound of land, tilth, yi-
neyard, none ; No use of métal, corn, or wine, or oil : No occupa-
tion ; ail men idle, ail ; And women too; but innocent and pure :
No sovereignty : —

Seb. And yet be woul 1 be king on*t. — •

Ânt. The latter end of his commonwealth forgets the
beginning.

Gon. AU things in common nature should produce Without
sweat or endeavour : treason, felony, Sword, pike, knife, gun, or
need of any engine, Would I not hâve ; but nature should bring
forth, Of its own kind, ail foizon> ail abundance, To feed m y in-
nocent people.

Seb. No marrying 'mong his subjects?

Ânt, None, man; ail idle; wantons, and knaves.

Gon, I would with snch perfection govern. Sir, To excel the
golden âge.

Seb, 'Save his majesty I

Ânl. Long live Gonzalo I

Gon, And, do you mark me, Sir ?—

Âlon, Pr'ythee, no more: thou dost talk nothing to me.

Gon. I do well believe your highness ; and did it to minister occasion to these gentlemen, who are of such sensible and nimble lungs, that they always use to laugh at nothing.

SCÈNE L LA TEMPÊTE. 417

Ant. — De la manière la plus chirurgicale* Gan, (au roi). — - Mon bon seigneur , dès que votre Aront se couvre de nuages, le ciel devient tout à fait sombre pour nous. Séb. — - Le ciel devient sombre?

Ant, — Très-sombre*

Gon. -^ Si j'avais à planter cette tle, monseigneur

Ant. — Il y sèmerait des orties.

Séb. — Ou des ronces et des mauves.

Gon. — - Si j'en étais roi , savez-vous ce que j'en ferais? Séb, — Vous échapperiez à Tivresse faute d'avoir du vin. 6fon.— Dans ma république je voudrais exécuter toute chose à l'inverse des autres États ; je n'y admettrais aucune espèce de trafic» ni le nom de magistrat; l'usage des lettres n'y serait point connu ; on y ignorerait la richesse ou la pauvreté. Point de mattre et de valet, de contrats, d'héritages, de limites, de labourage; rien de tout cela. Je n'y voudrais ni métal, ni blé, ni vin, ni huile. Nul travail : tous les hommes seraient oisifs, et les femmes aussi; mais elles seraient innocentes et pures. Point de souveraineté.

Séb. — Et pourtant il voudrait en être le roi. AnL — La fin de sa république en a oublié le commencement. Gon, — Toutes choses seraient produites par la nature sans labeur ni sueurs, et

mises en commun. Je n'admettrais dans ma république ni trahison, ni félonie, ni épée, ni pique, ni poignard, ni mousquet, ni machines de guerre; mais la nature, prodigue de ses dons, produirait d'elle-même, tout en abondance, pour nourrir mon peuple innocent.

Séb, — Point de mariage dans sa république. Ânê. — Non, mon cher, tous fainéants, des coquines et des fripons.

Éron. — Je voudrais gouverner avec une telle perfection, seigneur, que je surpasserais les temps de l'âge d'or. S^6. — Vive Sa Majesté!

Ànt. — Longue vie à Gonzalo !

Gan. — M'écoutez- vous , seigneur?

Àlon. — Assez , je t'en prie ; tes paroles ne me disent rien.
6fon. — J'en crois facilement Votre Majesté, et ce que j'ai dit n'était que pour mettre en train ces nobles cavaliers dont les poumons sont si chatouilleux et si agiles, que leur habitude constante est de rire d'un rien.

4t8 THB TBMPBST. Acr II.

Ànt. Twas you we laugbed ttt.

Gon^ Who, in ibis kind of merry fooUog, «m tioClliiiig to you ; so yoa oiay cootioue» and liugh at nothing giiU«

ÂrU. What a blow was there gif en 1

Seb. An it had not fallen flat-long. .

6fon« You are geaâemen of brave mettle: you would lift the moon eut of her sphère^ if sbe wouid continoe in it five weeks

without changing.

EfU9r Ahisl HffiÊ^U, ptoyMf êoimm mmHB.

Sêb. We would so, and then go a bat-fowling.

ÀnU Nay, good my lord, be not angry.

(roti» No, I warrant you ; I wili not advenUiro my discretioii
ao weakly. Will you laugh me asleep, for I am very beavy t

Ànt» Go asleep» and hear us.

{Ail deep frui Àlùnêo, Sébastian and ÂnUm4\$.)

AUm^ What» ail so soon asleep ! i wisb mine eyea Would,
wUb tbemselves, abut up my tboogbte : I find Tbey are inclin'd to
do so.

i Seb. Please you, Sir,

Do not omit the beavy offer of it :

It aeldom wmts aerrow: when it doib, It is a comforter.

f Âni, We two, my lord,

Will guard your person, while you take your reat, And watch
your safety.

AUm. Tbank you ; Wondrou» beavy.

(AhOV^O ihépê. EwU ABii»I*;\

Seb. What a strange drowsiness possesaea them t

Ant. It is the quaUty o'tbe climate.

Seb. Why

Dotb it not tbea onr eyetids siok 7 I find not

Myself dispos*d to sleep.

j[,l, Nor l : my ipiriti a» ««blé,

They fell together ail, as by éeMent; They dropp'd as by a tbundep-«lrok». What im^t, Worlby Sébastian^— Ob I what mgbtî— Nomere^— And yet» metbinks, I see it in tày laee, W^t theu sheuld'st be : the oooasàon speaks ifaeae ; «d Hy strong îmagluatk» foes a ciown Dropping upon thy bead.

SciiTB I. XA TraiPÊia 419

ÀfU. — C'est de foux que nous wcvà ri. ffofi* — De moi, qui ne suis rien auprès <k tnmi dans ee genre de plaisanterie* Ainsi vpiib pouvez continuer, et ce sera toi^ocurs rire de rien.

Ân\$. — Quelle botte il nous a portée là I Séb. — Ouyi si elle n'était pas tombée tout à piat* Gan. — Vous êtes des chevaliers d'une bonne trempe; ?oiis seriez capables de soulever la lune de sa spbèns»si elie y demeurerait cinq semaines de suite sans changer. Ariel entre inf>i\$ible , eaféinUatU une mneique grave et tels. Séb, — Oui, certainement, et nous ferions après la chasse aux

chaufes-sonris*

Ân\$, — Allons, mon bon seigneur» ne Toiis mettez pas en colère.

6on, — Non , je vous l'assure » je ne compromets pas ma prudence si légèrement. Voulez-vous continuer à rire pour m'endormir ? car déjà je me sens assonpi.

Ànt. — Eh bien , dormez, ei écontez^ nons, (Tauss^endormen-
texc^Ai^ofizo, Sébastien et Antohio.)

Alon, — Quoi , tous dorment déjà! je vendrais que mes yeux
pussent en se fermant emprisonner mes pensées; je les sens dis-
posés au sommeil*

Séb* — Qu'il vous j^aise» seigneur, de ne pas repousser sa
dis* position assoupissante : il visite rarement la douleur; quand
il le fait, il la calme et la consele.

Ant, — Tous deux , seigneur , nous allons garder votre per»
sonne pendant votre repos^ et nous veillerons à votre sûreté»

A/on. — Je vous renoercieu Que je suis accablé 1

{U e^mUhri. Aniia jori.)

Séb. — Quelle étrange léthargie les a saisis i

Ant. — C'est un effet du climat.

Séb. — Pourquoi n'M-eUe pas forcé nos yeux à se fermer aus-
si? je ne me sens pas disposé à dormir.

Ani.— Ni moi y mes esprits sont agités*-«-ils sont tous tombés
comme d'un même accord; on dirait qu'ils ont été frappés par un
même coup de foudre. Quelle puissance est en nos mains , digne
Sébasien» oht quelle puissance i Je ne dis rien de pusi et cepen-
dant je crois lire sur ton visage çç que tu pourrals^e : l'occasion
te parle , et ma fougueuse imagination voiX une cou* ronne des-
cendre sur ton front.

420 im TEMPEST. ACT II.

Seb. . What, artthouwakitigT

Ant, Do you not hear me speak?

Seb. I do ; and, surely,

It is a sleepy language ; and thou speak'st Ont of thy sleep :
What is it thou didst say? This is a strange repose, to be asleep
With eye wide open; standing, speaking, moving, And yet so fast
asleep.

Ant. Noble Sébastian,

Thou let'st thy fortune sleep— die rather ; wink'st While thou
art waking.

Seb, Thou dost snore distinctly;

There's meaning in thy snores.

Ant. I am more serious than my custom : you Must be so too,
if need me; which to do, Trebles thee over.

Seb, Well ; I am standing water.

Ant. Will you teach you how to flow.

Seb, Do so : to ebb,

Hereditary sloth instructs me.

Ant, Oh)

If you but knew, how you the purpose cherish, While thus
you mock it ! how, in stripping it, ^

You more invest it in Ebbing men, indeed, Most often do so
near the bottom run, By their own fear, or sloth.

Seb, Pr'ythee, say on :

The setting of thine eye, and cheek, proclaim A matter from thee: and a birth, indeed, Which throes thee much to yield.

Ant, Thus, Sir :

Although this lord of weak remembrance, this (Who shall be of as little memory, When he is earth'd) hath here almost persuaded (For he's a spirit of persuasion only,) The king, his son's alive ; 'tis as impossible That he's undrown'd, as he that sleeps here, swims.

' Seb. I have no hope That he's undrown'd. Ant, . O out of that no hope.

ScÈNE I. LA TEMPÊTE. 421

Séb, — Qu'as-tu dit? es-tu éveillé?

Ant. — Ne m'entendez-vous pas parler ?

Séb. — Oui , mais c'est sûrement là le langage qu'on tient en rêvant. Tu parles dans ton sommeil, que me disais-tu? C'est un étrange repos que de dormir avec les yeux tout grands ouverts, debout, parlant, marchant et pourtant si profondément endormi.

Ant, — Noble Sébastien , tu laisses ta fortune dormir. #. plutôt mourir I Tu fermes les yeux tout en veillant.

5^6. — Tu rêves distinctement , et il y a un sens dans tes rêves.

Ant, — Je suis plus sérieux qu'à l'ordinaire , vous devez l'être aussi , si vous me comprenez ; si vous me comprenez , c'est vous tripler vous-même.

Séb, — Bien, mais je suis une eau stagnante.

Âni^ — Je t'apprendrai comment tu dois monter.

Séb. — Fais-le, car une indolence héréditaire me dispose à descendre\

ÂrU. — Oh! si vous connaissiez seulement combien ce projet vous sourit au moment même où vous vous en moquez (Plus TOUS cherchez à vous en dépouiller, plus vous vous y enveloppez comme dans un vêtement. Les hommes irrésolus et flottants plongent souvent jusqu'au fond d'une entreprise par leur crainte et leur indolence même.

Séb, — Je t'en prie, parle ; tes regards fixies et fermes, tes traits animés annoncent que tu as conçu quelque projet dont tu t'efforces de te délivrer; un enfantement te presse et te travaille.

iinl.— Le voici, seigneur; quoique ce gentilhomme à la mémoire si courte , et qui une fois enterré ne laissera pas après lui un plus long souvenir, ait presque persuadé au roi (car son seul esprit est celui de la persuasion) que son fils vivait » il est aussi impossible qu'il ne soit pas noyé, qu'il Test que cet homme qui dort ici puisse nager.

Séb, — Je n'espère point qu'il ne se soit pas noyé.

Ânt. — Oh! c'est ce manque d'espoir qui doit exciter rotre

422 THE TEMFE6T. . Act II.

What great hope hâve you I no hope, that way, ii^

Another way so high an hope, that even

Ambition cannot pierce a wink beyond,

But doubts discovery there. Will you grant, with me,

That Ferdinand is drown*d

Seb. He's gone.

Ant. Then, tell me,

"Who's the next heir of Naples 1

Seb. GUribel.

Ant. She thàt is queén of Tunis; she that dwells Ten leagues beyond man'f'i life; «he that from Naplef Gan have no note, unieess the sun were post, (The man i'the moon's too slow,) till new-born chins Be rough and razorable : She, from whom We were ail sea-swallow*d, though some cast agaîn; And, by that, destin'd to perform an act, Whereof whafs past is prologue ; what to corne , In yours and my discharge.

Seb. What stuif is this?— How say you?

'Tis true my brother^s daughter's queen of Tunis; , - So is she heir of Naples ; 'twixt which régions There is some space.

Anté A space whose every oubit

Seems to cry out^ How êhail that Claribel MeoiUfe us baek to Nuplêe f «^ Keep in Tunis, And let Sébastian wake l ^^ Sàty» this wiere death That now bath seiz'd them ; why, they were no wof se Thannow they are : There be, that can rule Naples» As well as he that sleeps ; lords, that can prate As amply and unnecessarily.

As this Gonzalo ; I myself could make A chough of as deep chat. Oh ! thàt you bofe The mind that I do I what a sie&p were

this For your advancement I Do you understand m^e î

Seb. Methinks, I do.

Ànt. And how does yôur content

Tender your own good fortune t

Seb. I f emember,

Y;oiî 4id Mipplant yi^uje turatber Prospero»

SC*NB I. LA TEMPÊTE

plus haute errance; point d*espoir de ce côté, c'en Ml de l'autre un si grand, que Toeil perçant de Tambition ne peut pé^* nêtrer au delà, et doute presque de ce qu'elle découvre* Voulez-vous m'accorder que le prince est noyé? Séb. — Il n'est plus.

iitu.— Maintenant, dites-moi quel est après lai lliéritief le plus proche du royanme de Naples? * ;S^6.— C'est Glaribel.

iAnl. — La reine de Tunis? elle quî semble reléguée dix lieues par delà la rie de Thomme ; elle qui ne peut pas avoir de nouvelles de Naples (à moins que le soleil ne prenne la poste , car rhomme de la lune n'irait pas assez vite) , avant que le menton de l'enfant né au départ du courrier ne soit durci et couvert de barbe; elle pour' qui nous fûmes tous engloutis dans la mer, bien que les flots en aient rejeté quelques-uns, et que nous soyons ain-si destinés à accomplir un acte dont ce qui s'est passé n'est que le prologue. Vous et moi sommes chargés de ce quî doit suivre.

Séb, — Quels discours me tenez- vous là t que voulez- vous dire? Il est vrai que la fille de mon frère est reine de Tunis, et qu'elle est aussi l'héritière de Naples ; et on sait qu'entre ces deux pays il y a quelque distance.

Ant.'^ Distance dont chaque coudée semble à l'envi s*écrier : c(Gomment cette Glarîbel pourra-t*elle jamais franchir cet espace pour revenir à Naples. » Qu'elle demeure à Tunis, et que Sébastien se réveille! dites; si le sommeil qui vient de s'emparer d'eux était la mort I eh bien I ils n'en seraient pas plus mal qu'ils ne sont à présent. Il existe des gens qui pourraient gouverner Naples aussi bien que celui-ci qui dort. Il y a des seigneurs qui pourront bavarder aussilonguement, aussi inutilement, que ce vi^ux Gonzalo. Je pourrais moi-même faire un déraisonneur aussi profondément babillard. Oh! si mon esprit était en vous, quel profit pour votre élévation vous pourriez tirer de ce sommeil I Me comprenez- vous ?

Séb, — Oui, je crois vous comprendre.

Ant, — Et comment votre contentement accueille-t-il ce que votre bonne fortune vous promet ?

Séb. — Je me souviens que vous avez supplanté votre frère Prospère.

424 THE TEMPEST. Agt IL

Âm. True :

Andy look, how well my garments sit upon me ; Much feater than before : My brother's servante Were then my fellows, now they are my men,

5e6. Rut, for your conscience —

AfU, Ay, Sir ; wliere lies that ? if it were a kibe, 'Twould put me to my slipper ; but I feel not This deity in my bosom : twenty consciences, That stand 'twixt me and Milan, candied be they^ And melt, ère they molest I Hère lies your brother. No better than the earth he lies upon, If he were that which now he's like ', whom I, With this obedient steel, three inches of it, Gan lay to bed for ever : whiles you, doing thus, To the perpétuai wink for aye might put This ancient morsel, this sir Prudence, who Should not upbraid our course. For ail the rest, They'll take suggestion, as a cat laps milk ; They'U tell the clock to any business that We say befits the hour.

Seb, Thy case, dear friend,

Shall be my précèdent; as thou got'st Milan, ru congie by Naples. Draw thy sword : one stroke iShall free thee from the tribute which thou pay'st ; And I the king shall love thée.

Ànt, Draw together :

And when I rear my hand, do you the like, To fall it on Gonzalo.

Seb. Oh ! but one word. {They converse apart.}

Music, Re-enter Ariel, inviHble.

Art, My master through bis art foresees the danger That thèse, bis friends , are in ; and sends me forth, ^

(For else bis project dies,) to keep them living.

(Sings in Gonzalo*S ear.) WhUe you hère do snoring lie,
Open-ey'd conspiracy

His Urne doth take :

If of life you keep a care, Shake offslumber, and betoare :

Àwàkei awake t

SeiHB I. XA TEMPÊTE. 4âS

^nl.— Oui, et Toyez comme mes robes ducales meyont biefi;
bien mieux que mes anciens Tétéments. Les serviteurs de mon
frère , qui étaient alors mes compagnons, sont aujourd'hui mes
sujets.

Séb» — Mais votre conscience?

Ànt. — Vraiment, seigneur, où cela gtt-il? Si c'était une enflure
à mon talon , elle me contraindrait à mettre mes pantoufles, mais
je ne sens' pas cette déité dans mon sein. Vingt consciences se
fussent-elles dressées entre moi et le duclié de Milan » elles au-
raient pu se candir et se fondre avant que ma tranquillité n'en
souffrit. Voilà votre frère étendu là ; s'il était

ce qu'il parait être en ce moment.. ••• s'il était mort il ne

vaudrait pas mieux que la terre sur laquelle il repose. Je puis,
seulement avec trois pouces de cette lame , le plonger dans un
sommeil étemel, tandis que vous pouvez par le même moyen fer-
mer l'œil pour jamais à ce vieillard décrépît , à ce roi de la pru-
dence, qui ne pourra plus censurer notre conduite.* Quant aux
autres, ils suivront notre instigation comme un chatlappe du lait.
Us sonneront l'heure de toute entreprise que nous aurons
décidée.

Séb, — Ta destinée , cher ami , doit me servir d'exemple ;
comme tu as gagné Milan, je veux gagner Naples. Tire ton épée;
un seul coup va t'affranchir du tribut que tu payes, et te donner
pour roi moi qui l'aime.

Ant, — -> Frappons ensemble , et quand je lèverai mon bras
en arrière, en même temps tombez sur Gonzalo.

5^6.— Oh I un mot seulement. (Ils se parlent ba\$.)

Musique. Abiel rentre invisible,

Ariel, — Par son art mon maître a prévu Le malheur qui pla-
nait sur ces hommes qu'il aime; Et, pour sauver leurs jours, U
m'envoya lui-même ; Car s'ils meurent , hélas 1 son projet est
déçu»

(Il chante à l'oreille de Gonxalo.)

Tandis que vous dormez, la trahison s'apprête; L'cni ouvert,
elle veille et choisit son moment. Secouez le sommeil , levez -vous
promptement,

Si vous tenesTà voire tête.

Les traîtres préparent leurs coups ;

RéveUlex-vous , réveUlez-vous.

4M THB TBlfPEST« Aor II.

Àni» Théo let ui botfa be saddeii.

Oon. Now, good angels, presenre thé Ungl (fK^moA*^.)

Alon. Why, how ûow, ho I awakc î Why are you drawn? Whe-
refore this ghastly lookingî

Oon. What's the matter f

Seb* Whiles we stood hère tecariag your repose, Even noW|
we heard a hoUow burst of bellowing Like bullSi or rather lions ;
did itnot wake you Y It Btruck mine ear mosH terribly.

Alan» I heard nothing.

Ânt. Oh t 'twas a din to fright a monster's ear ; To make an
earthqaake I sure it was the roar Of a whole herd of.lions.

Âlon. Heard you this, Gonzalo f

Gon. Upon mine honour. Sir, I heard a humming, And that a
strange one too, which did awake me : I shak'd you, Sir, and
cried; as mine eyes open'd, I saw their weapons drawn : — there
was a noise, Xhat's verity : 'Best stand upon our guard; Or that
we quit this place : let's draw our weapons.

Âlon, Lead off this ground ; and let's make fnrther search For
my poor son.

ffofw Heayem keep him firom thèse beasts !

For he is, sure, V the island.

Alan, Leadaway.

Âri. Prosperoy my lord, shall know.what I hâve done : So,
king, go safely on to seek thy son. (Aside. Exouni.)

SCENE II.— Akother Paat op thb Islànd

Enter CAiïBAïf , teùh a burden of wooi. A nû(s9 of êhunder heard.

Cal, AU the infections that the sun sucks up From foogs, fens, flats, on Prosper fall, and make him By inch-meal a disease I His spirits hear me. And yet I needs must curse. But they'll nor pinch, Fright me with urchin shows, pitch me i' the mire,

ScÈHE IL LA TÊMPÈTB* 497

Ânt, — Maintenant frappons ensemble et soudaiB.

Gon, — Anges gardiens, sauvez le roi ! (Tous s'éviUlênt»)

Alon, — Quoil qu'est-il arrlTél Oh ! vous qui êtes éveillés» pourquoi ces glaires nus, pourquoi ces regards sinistres?

Gon. — De quoi s'agit^il?

S^&. — Tandis que nous veillons ici à la sûreté de votre som* meil , nous venons d'entendre un rugissement affreux de tau-reaux, ou plutôt de lions; ne vous a*t41 pas éveillé. Mon oreille en a été frappée de la manièr'e la plus terrible.

Alon. — < Je n'ai rien entendu.

Ant. — Oh I c'était un bruit à épouvanter Toreille d'un monstre, à causer un tremblement de terre. Certainement c'étaient les rugissements d'un troupeau entier de lions.

Alon, — Avez-vous entendu cela, Gonzalo?

Gon. — Sur mon honneur, seigneur, j'ai entendu un murmure, et un murmure si étrange qu'il m'a réveillé ; je vous ai poussé , seigneur, et j'ai crié. Quand mes yeux se sont ouverts, j'ai vu leurs épées nues. Il y avait un danger, c'est la vérité. Il sera bon d'être sur nos gardes; ou plutôt quittons cette place; tirons nos épées.

On.— Partons d'ici, et allons encore à la recherche de mon pauvre fils.

On.— Que le ciel le garde de ces bêtes féroces , car il est sûrement dans cette île.

On.— Allons, partons !

Ariel, (d'un air de pitié.) ---Prospero, mon maître » connaîtra ce que je viens de faire. Maintenant, roi, va sans danger à la recherche de ton fils. [Ils sortent.]

SCÈNE II.— Une autre Partie de l'Île

{On entend le bruit du tonnerre.) Caliban entre avec une charge de bois.

Calp.— Que toutes les exhalaisons infectes que le soleil pompe dans les eaux croupissantes des marais fétides retombent sur Prospero » et ne laissent pas une ligne de son corps sans torture ! Je sais que les esprits soumis à ses ordres m'entendent , et pourtant je ne puis m'empêcher de le maudire. Us n'oseront d'ailleurs venir, sans son ordre, me pincer, m'effrayer sous leurs hideuses figures de lutins » me plonger dans la mare » ou, tels que

Nor lead me, like a fire-brand, in the dark Out of my way, unless be bid them ; but For evcry trifle are they set upon me : Sometime like apes> that moe and chatter at me. And after, bite me ; then like bedge-hogs, whîch Lie tumbling in my bare-foot way, and mount Their pricks at my foot-fall ; sometime am I Ail wound with adders, who, with cloven tongues. Do hiss me into madness : — Lo I now 1 lo I

ErUer Trinculo.

Hère comes a spirit of bis ; and to torment me^ For bringing wood in slowly : l'U fall flat; Per chance, he will not mind me.

Trin. Here's neither bush nor shriib, to bear off any wea* ther at bII, and another storm brewing; I bear it singi* the wind : yond' samé black cloud, youd* huge one, looks like a foui bum-bard that would shed bis liquor. If it should tbunder, as it did before, I know not vvhere to bide my head : youd' same cloud cannot choose but fall by pailfuls. — What bave we hère? a man or a fish? Dead or alive? A fish: he smells like a fish ; a very ancient and fish-like.smell; a kind of^ not of tfaenewest, Poor-John. As-trange fish I Were I inEngland now (as once I was,} and had but this fish painted, not a holiday-fool there but would give a pièce of silver: there •would tbis monster make a man ; any strange-beast there makes a man : when they will not give a doit to relieve a lame beggar, they will lay out ten to see a dead Indian. Legg*d like a man I and bis fins like arms I Warm, o* my troth I I do now let loose my opinion , hold it no longer ; tbis is no fish but an islander, that hath lately suffered by a tbunderbolt. (Thunder,) — Alast the storm is come again : my best way is to creep under

bis gaberdine ; there is no other sbelter bereabout : Misery acquaints a man with strange bed-fellows. I will hère sfaroud, till the dregs of the storm be past.

Scène II. LA TEMPÊTE

des brandons enflâiainés, m'égarer loin de ma route dans les ténèbres; mais, au moindre prétexte, il les lance sur moi, tantôt transformés en singes qui me font la grimace, me g rinèent des dents et me mordent après, tantût en hérissons qui viennent se rouler sur mon chemin^ et dressent leurs pointes aiguës sous mes pieds nus. D'autres fois je suis entièrement déchiré par les dents des vipères qui, de leurs langues fourchues, sifflent sur moi jusqu'à me rendre fou. Ohl oui oh

Tbingulo porall.

Voici venir un de ses esprits ; il vient me tourmenter, et me punir de ma lenteur à porter ce bois. Je vais me jeter contre terre; peut-être ne fera-t-il pas attention à moi.

Trin. — Il n'y a ici ni broussailles ni le moindre arbrisseau qui puisse m'offrir un abri contre le mauvais temps, et voici un nouvel orage qui s'aconce]le ; je Tentepds siffler dans les vents. Ce nuage noir là-bas, ce gros nuage ressemble. à une impure bombe qui va répandre la liqueur dont elle est chargée (18). S'il allait tonner comme tout à l'heure, je ne saurais où cacher ma t<^te: ce nuage ne peut manquer de tomber à pleins seaux.-:- Mais qu'aperçois-je Tci? un homme ou un poisson? est-il vivant ou mort ? Oh ! c'est un poisson ; il en a l'odeur ; et elle ne me

semble pas des plus récentes. Pauvre poisson I il est déjà gâté. Une étrange créature ! Si j'étais en Angleterre à présent comme j*y étais jadis, et que j'eusse seulement cet animal en peinture, il n'y aurait point de badaud endimanché qui ne donnât une pièce d'argent pour le voir. C'est là que ce monstre ferait ma fortune : toute bête curieuse y enrichit un homme. On n'y donnerait pas une obole pour secourir un mendiant boiteux, et on en prodigue dix pour voir un Indien mort. — Hé! il a des jambes faites comme celles d'un homme , et ses nageoires ressemblent à des bras; il est chaud, sur ma foi! Maintenant je laisse là ma première opinion , je n'y tiens pas : ma foi , ce n'est pas un poisson , mais un insulaire qui tantôt aura été frappé par un coup de tonnerre. (Il tonne.) — Hélas I voilà la tempête qui recommence; le meilleur parti que j'ai à prendre est de me glisser sous sa casaque. 11 n'y a pas de plus sûr abri aux environs. Le malheur donne quelquefois à l'homme d'étranges compagnons de lit. Je ne garderai ce gtte que jusqu'à ce que le mauvais temps ait joué de son reste.

«ao THBTEMPEST. ActIL

Snkt 8TBPH AN o» <Aifàig ; a boUlê ^ kii hoM.

iStê* I\$hiaUfM\$imr€ctoêea,io\$ea,

Thisis a very scnrry tane to sing at a man'ti fanera! : Well, heré^a my cotnfort. (Dréilw.)

Th9 moifer, the 9wabb\$r^ <A# ^ooImmiIpi» and /,

The gunneTy and his mate, Lov'd Mali, Meg, and Marian, ondMargeryy

But none ofus ear'd for Eate :

For \$he %ad a tongue tJDilh a tang,

Would cry to a sailor. Go, hang :

She lov'd not the savour of tar nor ofpitàh,

Thin to tea, boy», and let her go hang.

This is a scorvy tune too : But here's my comfort. {Drinks,}

Cal. Do not tonnent ne : Hol

St\$. What's the mattert Hâve we devils hère? Do you put tricks upon us with savages, and men of Inde? Ha 1 1 hâve not 'scap'd drowningy to be afeard now of your four legs; for it hath beeo said, As proper a mau as ever went on four legs^ cannot make him gîve ground : and it shall be said so agaiu, whilst Stéphane breathes at nostrils.

Coi. The apirit torments me : Ho !

Ste. Thisia some monsterof the isle, with four legs; who hath got» as I take it, an ague : Where the devil aould he learn our language ? I will give him some relief, if it be but for that: Ifican recover him, andkeep him tame, and get to Naples with him, he'a a présent for any emperor that ever trod on neat'a-leather.

ficiMiI. LA TEMPÊTE. 431

Stephano entre enehatUani, et tenemt mneàoiMUeàlamain.

Steph, — Je n'irai plus à la mer, à la mer ; Ici je veux mourir à terre.

G'«it ooe pe6t« de chan^oa po«ir un honuie qœ eeUe de les finèreillek Bon ! riMi qui me réconforte. (Il Ml«)

Le canonnier, ses compagnons ,

Tmtê genê de mérite.

Le maître et moi, nom oâr^mw

Marion et Marguerite.

Mais aucun de nous ne voulait

De Kate la mégère.

Elle avait , lorsqu'elle parlait.

Une langue de vipère.

Elle criait aux mariniers:

Allez vous faire pendre.

Elle craignait l'odeur des huniers;

Mais elle saverit entendre, Qua/nd un désir ht tourmentaU,

Un tailleur qui l'eieeostaU.

Qu'elle aille ee faire pendre.

MaêsmUmsiàiamer, enfemts, U faut noue reudrct

Ma foi! ce chant ne vaut guère mieux ; mais Toid qui me ré-
conforte. {B baU.) Caim^^Ne me toitures prâat. Gh J

S(€pfc.— Qu'est-ce donc? y a- 1 -il des diables ici? Hol SG
trayestissent-ils en sauvages et en hommes de l'Inde pour nous
faire des niches ? Je n'ai pas échappé du naufrage pour avoir
maintenant à m'effrayer de vos quatre jambes; car il a été dit que
jamais homme qui ait marché sur quatre jamb es ne me ferait re-

culer, et cela sera dit encore tant que les narines de Stephano respireront»

Cal. — L'esprit me tourmente* Oh l

Steph. — C'est là, je crois, quelque monstre de cette He avec quatre jambes , qeà est pris de la fièvre. Où diable p6ut4l «Mroir «pprk notre langue? le veux le secourir, ne £at-ee qm pour eefo. Si je pais le guérir, TapiprHroiser, «t regagnei^ Naf ks avec hÂf c'-ett «n préseirtdigaednpkif grand empereur cpë sàì jt* mais mupohé enr tieàit de bceof .

432 THETBMPEST. . ACT IL

Cal, Do not tonnent me, pr'y thee ; ru bring my wood home faster.

Ste. He's in his fit now; aod doe3 not talk after the ^isest. He shall taste of my bottle : if he have never drunk wine afore, it will go near to remove his fit : if I can recover hhn, and keep him taine, I will nottake too much for hîm : he shall pay for him that hath him^ and that soundly»

Cal. Thou dost me yetbut little hurt; thon wiil Anon, I know it by thy trembling :

Now Prosper works upon thee.

Su. Corne on your ways; open your mouth; hère is that which will give language to you, cat ; open yonr mouth : this will shake your shaking, I can tell you, and that soundly : you cannot tell who's your friend : open your chaps again. .

Trin, I should know that voice : It should be — But he is drowned ; and thèse are deyils : Oh I défend me ! —

Sle. Four legs, and two. voices I a most deUcatQ monster! His forward voice now is to speak well of his friend ; his backward voice is to utter foui speecfaes, and to detract. If ail the wine in my bottle wHl recover hin^, I will help his ague : Gome, -r^ Amen 1 1 vill pour some in thy othor mouth*

Trin* Stephano,--

SU* Doth thy other mouth call me ? Mercy ! mercy I This is a devil, and no monster : I will leave him ; I hâve no long •spoon.

Trin, Stephano ! — if thou beest Stéphane^ touch me, and speak to me, for I am Trinculo ; — be not afeard, — thy good friend Trinculo.

Sie, If thou beest Trinculo, come forth ; Fil pull thee by the lesser legs : if any be Trinculo's legs, thèse are they. Thou art very Trinculo, indeed : How cam'st thou to be the siège of this moon-calf ? Can he vent Trinculos ?

Trin. I took him to be kiird with a tbunder-stroke :--But art thou not drown'd, Stephano ? I hope now, thou art not drown'd. Is the storm over-blown? 1 hid me under the dead -mooncairs'gaberdine, for fear of the storm: And art thou living, Stephano 7 O Stephano, two iNeapolitans 'scii'p'd 1

SciNB II. LA TEMPÊTE. 433

Calé — Ne me torture pas^ je t'en prie ; je porterai mon bois plus vite à la maison.

St^ .— jQ est dans l'accès maintenant ; il ne parle pas d'une manière fort sensée. Je veux lui faire goûter de ma bouteille : s'il n'a Jamais bu de vin encore, cela le guérira presque de sa fièvre. Si je puis le sauver et l'appivoiser, je n'en demanderai jamais trop d'argent : il saura défrayer celui qui l'aura , et cela comme il faut.

Cal, — Tu ne me fais pas encore beaucoup de mal ; mais cela viendra tout à l'heure, je le sens à ton tremblement. Dans ce moment Prospère t'évoque , et agit sur toi.

Sieph.{à Caliban,} — Allons, venez; ouvrez la bouche, mon chat (19) : voici qui va vous faire parler, ouvrez la bouche ; ce jus, je vous en réponds, secouera votre tremblement comme il faut {CcUibanboit.} — Vous ne connaissez pas celui qui est ici votre ami. Ouvrez encore votre mâchoire. .« «

TWn. — Il me semble reconnaître cette :i7:oix. Serait-ce. ••.. mais il est noyé. Ce sont des diables : mon Dieu, protégez-moi I

Steph, — Quatre jambes et deux voix , un monstre des plus gentils. Sa voix de devant lui sert sans doute pour dire du bien de son ami; sa voix de derrière, à injurier et médire. Si tout le vin contenu dans ma bouteille suffit pour le guérir, je veux médicamenteusement sa fièvre. Allons, amen/ je vais en verser encore dans ton autre bouche.

Trin. — Stéphane !

Steph. — Gomment ! ton autre voix m'appelle I Miséricorde, miséricorde, c'est le diable en personne , non un monstre; je dois le fuir, je n'ai pas pour lui de cuiller assez longue (ao).

rrtn.^ Stéphane ! si tu es véritablement Stephauo , touchemoi et parle-moi : je suis Trinculo ; ne sois point effrayé ; oui, je suis Trinculo, ton bon ami.

Steph. — Si tu es Trinculo, sors de là , je vais te tirer par les jambes les plus courtes. S'il y a des jambes à Trinculo , ce doivent être celles-là. En effet tu es Trinculo lui-même. Comment as-tu fait pour devenir le siège de ce veau marin? son souffle rend-il des Trinculos î

Trin. — Il m'avait semblé qu'il avait été tué par la foudre. Mais tun'as donc pas été noyé, Stéphane? Je commence à espérer que tu n'es pas noyé. L'orage est-il passé? Je me suis blotti sous la casaque de ce monstre mort, de crainte de l'orage. Mais es-tu vivant, Stéphane? o Stéphane, deux Napolitains ont été sauvés. I.
28

SItf* Pr'ytbee» do not cura me mbout; mj Moaucb il aot constant.

<M. Hhem be fine things» «a tf tli«y bè notfprttei, Tfaat's a bratB god» aod bean Cèletttkl liquor : I will kned to him*

Sle. How did*sl Ihoa *scapeT How caûi*st thou bîtherT swear-by thisbottle, how thou cam*st hither. 1 escap'd upon a butt of sack, which the âailors beaved overboard, by this bottle I which I made oï the bark of a tree, with mine own hands, since I was cast a-shore.

Cal* ru swear» upon (bat bottle, to be thy Truesubject; for the-liquor is not earthly.

SU% Hem } «w«ar iliea Imw th#u esctp'dst«

Trin. Swam a-shore» iiiia> like a duck ; i ean dwim likio a dt-
tokf m IM swam%

St\$. Hère, Idss the book: Though thou csnM âwim Kk« a du-
cky thou art made tike a goose.

Tri». o Stejphano^ hast any more of this ?

Sée» The wkola iMUt, «aa; my ceMaris ia a rock by tho
get<«id6) whero lay wiaeùiiid. flotv oow, loooo-^^aL ? how does
thine ague ?

Cal. Hast thou not dropped from heaveki f

Ste. Oui o*^ the moon, i do assure thee : t was the m^ti in ihe
moon, when time was.

CttL I hâve Meatbee kl beriaadl do adore thea; Mj mteIroSB
skawed «de ibee> 4hy daig, aad bush.

StB. GomCy swear to that ; kiss the book x I witi fdfnisli il
anon with new tonteats : i^e».

Trin, fiy this good light^ this is a very «haïlow monster i-^ I
afeard of him ? — a very weak monster : — The man i' the moon
Y — a most poor credulous monster : — Well drawa, measter, in
good sooth.

<ka. 1% liiiaw tbaa «yafy fartifée 4«eh a' 41» î^iaBd;

IVfii. ^thh Kght, a tiïost partSéHoiis ma draaiaa maa» «ter;
vlkea Us gaâ*a asleep, liell t^ his bottle»

ScÈins IL LA TEMPÊTE, 435

Steph. 'ie fen prie, ne tourne pas autour de mol; mon estomac n'est pas bien ranif eneoere.

(W.— Ce sont là deux beaux objets, si ee ne tant pis des lutins. Gekii«ci est un exeellent diea, possesMor d'une liqueur céleste: je rais m'agenouiller devant lui.

i\$(«p^ . — Gomment t*es-tu sauvé? comment es-tn panrflftu ici? jure-le par cette bouteille, comment es-tu arrivé icit P^r moi, j'ai échappé du naufrage sur un tonneau de vin d'Espagne^ que les matelots avaient jeté par-dessus bord : j'en jure par ce broc, que f ai façonné de mes propres mains avec l'écorce d'un arbre, depuis que j'ai été jeté à terre.

Cal.— 'Je jurerai par cette bouteille d'être ton fidèle si^get; car le jus que tu m'as fait goûter n'est pas de la terre.

Sleph. — Allons, jure comment tu t'es sauvé.

Trin, — Paf nagé jusqu'au rivage comme un canard. Je nage comme un vrai canard ; je puis le jurer.

Stepk. -^ Tiens, baise le livre; quelque tu nages comme un canard, tu n'en es pas moins laH comme me oie.

2Wn. — o Stéphane , as-tu cncere de ceci ?

Sleph. — Le tonneau tout entier, mon ami ; mon cellier est dans un rocher près du bord de la mer; c'est là que mon vin est caché. — Hé ftMen t veau marin, comment va ta fièvre?

CW. ^ N'es«4u pas tombé de haut dn ciel ?

S^pk^ -* -Oal, tombé et la lune , je puis te l'assurer ; j'étaîe dans l'ancien temps, f homme qu'on voyait dans la lune.

Cal. — Je t'y ai vu, et je t'adore. La fille de mon maître t'a montré à moi, toi, lea cûen et lett buisaaa.

\$(ii|^.«- Allons, iais serment; baise aussi le livre : tout à l'heure je le remplirai de nouveau. Jure donc.

Trin. — Par ce ciel bienfaisant, voilà un sot monstre. J'aurais pu le craindre : qui? moif un imbécile de monstre I L'homme

de la lune I un pauvre et crédule monstre! C'est bien

bu , monstre, sur ma parole I

Cal. {àSlephano.)^Je veux te montrer dans l'tle chaque pouce de terrain fertile, et je baiserais ton pied. Je t'en prie, sois mon dieu.

Trim. — Par ma foil le plus perfide et le plus ivrogne des monstres ! Quand son dieu sera endormi, il lui volera certainement sa ibeuteille.

436 THE TËMPËST. àgt II.

Cal. ru kiss tliy foot : 1*11 swear myself thy gubject. .

S(e. Corne on then ; down, and swetr.

Trin. I shall laugh myself to death at this puppy-headed monstçrl A most scoryy monster I I could find in my heart to beat him—

Ste, Corne, kiss.

Trin. — but that the poor monster*s in drink : An abominable monster t

Cal. Fil show thee the best springs; l'i pluck thee berries; ru Ush for thee, and get thee wood enough. A plague upon the tyrant that I serve I ru bear him no more sticks, but foUow thee, Thou wond'rous man.

Trin. A most ridiculous monster ; to make a wonder of a poor drunkard.

Cal, I pr'ythee, let me bring thee where crabs grow ; And I with my long naiis wiU dig thee pignuts ; Show thee a jay's nest, and Instruct thee how To snare the nimble marmozet ; l'il bring thee To clust'ring filberds, and sometimes TU get thee Young sea-meUs from the rock : Wilt thou go with me?

Ste. I pr'ythee now, lead the way, without any more talking. -^ Trinculo, the king and ail our company else beiôg drowned, we wiU inherit hère. — Hère; bear my bottle. FeUow Trinculo, we'U fiU him by and by again.

Cal. Farewell masUr ; farewell, farewell

(Sings drunkenly.) Trin. A howUng monster) a drunken monster.

Cal. No more dams TU make for fUh; Nor felch in firing ,

Àt requiring, Nor scrape trenchering, nor tpask disk :
*Ban/Ban, Ca—Caliban Has a new master-^Get a neu> man.

Freedom, hey-day! hey-day, freedomi freedom^ hey-day, freedom I

Ste. O brave monster! lead the way. (Eaeuni.)

Scène IL LA TEMPÊTE

Cal. — Je baiserais ton pied, je jurerais d'être ton sujet.

Steph. — Eh bien , à terre , et jure I

Jrtn.— J'en mourrai à force d' ^ rire d' ^ ce sot monstre, le plus vilain des monstres.. .«• Je me sonlârais .disposé à le battre

Steph. — Allons , baise.

Trin, — ... si ce n'était que ce pauvre monstre est ivre. Qu'il est horrible I

Cal. — Je te conduirai aux meilleures sources, jei te cueillerai des baies, je pécherai pour toi, et je te fournirai du bols en abondance. La peste torde le tyran que je sers î je ne lui porterai plus de fagots ; mais c'est toi> homme merveilleux, que je veux servir.

Trin. — Le plus ridicule des monstres, s'émerveiller s' ^insi d'un pauvre ivrogne !

Cal. — De grâce, laisse-moi te conduire aux lieux où croissent les pommes sauvages ; avec mes longs ongles je te déterrerais des truffes. Je te montrerai un nid de geais; je t'apprendrai comment on prend au piège le singe véioce; je te conduirai aux bosquets de noisetiers, et quelquefois je t'apporterai du haut des rocs de jeunes pingouins. Veux-tu venir avec moi ?

Sleph. — Maintenant , je te prie, marche devant nous sans babiller davantage. — Trinculo, le roi et toute notre compagnie s'étant noyés , c'est nous qui héritons de tout ici. [À Caliban.] — Allons, porte mon broc— Camarade Trinculo, nous allons l'emplir tout à l'heure.

Caliban chante comme un ivrogne :

Adieu, mon maître, adieu; ma chaîne est à sa fin.

Trin. — Monstre hurlant I ivrogne de monstre!

Cal. — Adieu; vive la joie ! oh! je suis libre enfin I Oh ! je ne serai plus esclave en ta demeure, * Selon ton bon vouloir, me traînant à toute heure Pour remplie tes viviers, alimenter ton feu, Oler, mettre ta table , et laver ta vaisselle. Oh ! je suis libre enfin I adieu, mon maître, adieu !

Ban, Ban, Ca Caliban! la liberté m'appelle.

Libre ! vive la joie ! oh I je suis libre enfin I Vive la liberté t c'est un heureux refrain.

Steph, — O brave monstre I allons , marche. [Ils sortent.]

438 THB TEMPEST. àct III,

ACT m.

SCENE I. ^Bbvorb Peospb&o^s Gbll

SnUr FBEi^iirAii», kear^ a log.

Fer. There be some sports are painful ; bat their labour Delight ia them sets off: some kinds of baseness Are nobly undergone ; and most poor matters Point to rich ends. This my mean task would be As heavy to me, as 'tis odious ; but The mistress, which I serve, quickens what's dead. And makes my labours pleasures : Oh t she is Ten timesmore gentle than her father*s crab-

bed ; And he*s composed of hershness. I must remove Some
thousands of thèse logs, and pile them up, rpon a sore Injunction
: My sweet mistress ^eeps when she sees me work; and says,
such baseness Had ne'er like executor. I forget :

But thèse sweet thoughts do even refresh my labours; Most
busy-less, when I do it.

Enter Mieanda; «nil Pbospbro aî û distance.

Mira. Alas» now I pray yott»

I^ork not so hard : I would tbe Ughtning had Burnt up thèse
logs, that you are enjoïn'd to pile 1 Pray, set it down, and rest you
: when this burns, 'Twill weep for having wearied you: M y father
Is hard at study ; pray now, re»t yourself ; He's safe for thèse
three hours.

SciNsl. J.ATEMPÊTB, ^89

ACTE m

SCÈNE I.— Le Devant de la Grotte de Prosperq, Ferdinand parait
chargé d'une piicê de boU (n).

Il est plus d^un plaisir où la douleur se mêle. Mais la douleur
alors porte un charme avec elle; Il est de vils travaux qui ne dé-
gradent pas. Quand vers un but heureux ils conduisent nos pas.
Parfois l'abaissement est empreint de noblesse: Ainsi quand je
remplis un emploi qui me blew\$ Mon âme , demeurant libre au
milieu des fers , Est heureuse en pensant à celle que ;> sers, Sa
voix compatissante et son sourire aimable Me raniment alors qm

la douleur m'accable , Plus touchante cent fois que son père n'est dur, Mile sait me calmer d'un regard tendre et pur. Un ordre tyrannique et menaçant me force A iransporter ce bois\$ à raboteuse écorce, A déposer en tas ces bûches par millier; Ei quand elle me voit ainsi m'humilier, Eiie pleure^ en disant qtCune tâche aussi basse Ne peut être imposée aux hommes de ma race; Eiie pleure, et ses pleurs mêlés à de doux mots Aliégent pwn trava4l et soulagent mes maux {22} !

MiBANDA entre; Prospero se tiénêàquelq^ dietunee.

Mtr,—Ohl ne travaillex pas ainsi, je vous en prie ; A transporter ce bois votr^ main s'est meurtrie. Que la foudre i Vinslam le consume à mes yeux. Ce bois qui vous fatigue et qui m'est odieux f ReposeX'Vous , laissez ces bûches sur ia terr\$; L'étude de son art a retenu mtm père \$ Pour trois heures au moint U sero (^ de fHmiu

440 THE TEMPEST. AcT ITÎ.

Fer. O most dear mîstress,

The San will set, before I shall discharge

What I must striye to do.

Mira. If you'll sit down,

ni bear younr logs the while: Pray^ give me that;

rîi carry it to the pile.

fer. No, precious créature :

1 had rather crack oiy sinews^ break my back, Than you shoaid such dishonour undergo, While I sit lazy by. ^

Mira, It would become me

As well as it does ydu: andi should do it With much more ease
; for my good will is to it.

And your*s against.

II

Pro. Poor worm I thou art infected ;

This Visitation shows it.

Mira. You look wearily.

Fer. No, noble mistress; 'tis fresh morning with nie, When you
are by at night. I do beseech you, (Chiefly, that I might set it in
my prayers,) What is your name?

;. Mira. Miranda: — Omyfather,

I bave broke you`r hest to say sol

Fer. Admir'd Miranda I

Indeed, the top of admiration ; worth What*s dearest to the
world ! Full many a lady I bave ey'd with best regard ; and many
a time The harmony of their tongues hath into bondage Brought
my too diligent ear : for several rirtues ' Hâve I lik'd several wo-
men ; never any With so full soûl, but some defect in her Did
quarrel with the noblest grâce she ow'd, And put it to the foil :
But you^ O you^

Scène L LA TEMPÊTE

Ferd* — La fatigue n'est rien quand je suis avec vous. Vous le savez, avant que le soleil se cache Il faut que jusqu'au haut j* aie accompli ma tâche,

Mir, — Vous l'aurez achevée avant l'heure du soir ; Mais prenez du repos vous pouvez vous asseoir. Je vous remplacerai , moi qui ne suis pas lasse. Donnez-moi ces rameaux , je vais' les mettre en place.

Ferd. — Tu aimerais mieux briser mes reins sous ces fardeaux , J'aimerais mieux sentir se disloquer mes os , Je aimerais mieux mourir sous le faix, je l'atteste , Que de souffrir que vous, créature céleste , Vous remplissiez pour moi ces serviles travaux , Tandis que j* oserais demeurer en repos.

Mir. — Cette tâche pour moi ne peut être aussi dure. Car j'y mettrais mon cœur, et le vôtre en murmure. Pros. (les observant.) — Pauvre enfant, l'amour entre en ton cœur subjugué , Ta visite en fait foi.

Mir. — Vous semblez fatigué.

Ferd. — O femme bien aimée , ô ma noble maîtresse Si vous demeurez là , je n'ai plus de tristesse. Enivré près de vous, j'oublierai mon destin , La nuit sera pour moi comme un brillant matin. Oh! je vous en supplie, afin qu'en mes prières Il vienne se mêler aux pleurs de mes paupières , Dites-moi votre nom.

Mir. — Miranda I Malgré moi.

Mon père , en me nommant j'ai trahi votre loi.

Ferd. — Admirable en effet , 6 doux nom, doux emblème ! Digne d'être admirée et digne que l'on t'aime! Miranda ! J'ai connu des femmes autrefois! Mon oreille trop prompte , au filtre de leur voix ! Se laissa captiver ; je les aimais peut-être; . Pour leurs charmes divers qui subjugaient mon être. J'avais de doux regards , je cédaï ; mais jamais , Aveuglément éprjs , non , jamais je n'aimais Assez pour qu'au travers de ces dehors de grâce De leurs défauts cachés je ne visse la trace". Mais vous, vous si parfaite , oh! vous réunissez Toutes les visions de mes rêves passés.

442 THË TEMPEST. Act IH.

So perfect, and so peerless> are created Of every creature*s best.

Mira. I do not know

One of my sex : no woman's face remeraht, Save, from my glass, mine own ; nor have I seen More that I may call men, than you, good friend, And my dear father : how features are abroad» I am skillless of ; but, by my modesty, (The jewel in my dower,) I would not wish Any companion in the world but you ; Nor can imagination form a shape, Besides yourself, to like of : but I prattle Something too wildly^ and my father's precepts Therein forget.

Fer. I am, in my condition,

A prince^ Mirandt ; I do think, a king; ^ (I should not so 1) and would be soore endure This wooden slavery, than I would suffer The flesh-fly blow my month. — Hear my soul speak ; --> The very instant that I saw you, did My heart fly to your service ;

there résides, To make me slave to it; and, for yonr sake, Am I
this patient log-man.

JUira, oo you love me ?

Fer. o heaven, O earth, bear witness to this sound> And crown
what I profess with kind event, If I speak true; if hoUowIy, invert
What best is boded me, to mischief M, Beyond ail limît of what
elsc i'the world, Do love, prize, honour you.

Mira. lamafool,

ScÈNB I. LA TBMPÊTfi. 4M

Supérieure à tout, essence la plus pure ,

Dieu prit, pour vous former à chaque créature,

Sa meilleure part,

Mir, — Ici je n'ai pu voir

Qw mes traits, qui n'avaient que l'onde pour miroir. Jamais à
mes regards ne s'offrit le visage jyun être de mon sexe , et dans ce
lieu sauvage Oû dans l'isolement mon esprit s'est formé , Je n'ai
vu que mon père, et vous , mon bien^imé: Je n'ai connu que vous
; vous êtes le seul homme Qui me soit apparu de ceux qu'ainsi
l'on nomsne* Mais, s'il fallait choisir dans le monde un ami , Oh
îpar cette pudeur qui s'exprime à demi, Far ce noble joyau de
toute fiancée, Sur vous se fixerait mon unique pensée; Car, ex-
cepté vos traits qui surent me ^armer. Mon co^r n'en rêve pas
d'autres qu'on puisse aimer. Mais trop imprudemment mon âme
s'abandonne , Sans penser aux avis que mon père me donne.

Ferd.—Je suis né prince , hélas I et même, malgré moi, Peut-être , Miranda , maintenant je suis roù Je .n'endurerais pas ce vil métier d'etclave. Pas plus que la piqûre et que l'immonde bave D'un insecte importun (23) , si vers vous appelé. Sitôt que je vous vis, mon ccsur n'avait volé. Cest là tout le pouvoir qui m'enchaîne et me plie , Et ce n'est que pour vous qu'ici je m'humilie,

Mir.—Maimex -vous f

Ferd. — Ciel et terre ï ohl soyez en ce jour

Les témoins protecteurs de mon sincère amour l Qu'un hymen fortuné consacre ma parole Et le don de ma foi. Mais, si vaine et frivole Mon àme était jamais ^ si je mens, en revers Convertissez les biens que vous m'avez offerte. Reprenez le bonheur que le destin me garde I Mais ne le vois-tu pas? lorsque je te regarde. Ne devines-tu pas V estime et le respect Qui remplissent mon cœur ? je tremble à ton aspecto Je t'aime , Miranda.

Mir, ^ ^SuiS'je donc insensée f

44* THE TEMPEST. Act IIi.

To wccp at >vhat I am glad of.

Pro. Fair encounter •

Of two- most rare affections I Hearens rain grâce Onlhat which breeds between them !

Fer. Whereforeweeptyou?

Mira* Atiiiine unworthîness, that dare not offer What I désire to give ; and much less take, What I shall die to want : But this is trifling : And ail the more it seeks to hîde itself, The bigger bulk it

shoAVS. Hence, bashful cnnning ! And prompt me, plain and holy innocence I I am your wife, if you will marry me ; If not, m die your maid : to be your fellow You may deny me ; but *11 be your servant, Whether you will or no.

Fer. My mistress, dearesty

And 1 thus humble ever.

Mira. My husband then ?

. Fer. Ay, with a heart as willing As bondage e'er ef freedom: here*s my hand.

Mira. And mine, with my heart in't : And now farewell, Till half an hour herice.

Fer. A thousandi thousandl

{Eœeunt Ferdinand and Miranda.)

Pro. So glad of this as they, I cannot be, Who are surpris*d with ail ; but my rejoicing At nothing can be more. Fil to my book ; For jet, ère supper time, must I perform Much business appertaining. (Eœeit.)

ScJKNE I. LA TBHPÊTË. 445

Je pleure, et de bonheur tnon âme est oppressée.

Pros. — Céleste sympathie, effets purs et touchants Nés de l'attraction de deux nobles penchants / o ciel I répands sur eux tes gràus que j'implore, Ferd.—Ah / pourquoi pleurez-vous ?

Mir.-^ Je suis indigné encore .

D'un bonheur aussi grand ; hélas ! je vau*x* ei peu Que je n*ose
ciccepter ce qu'a préparé Dieu, L'union de nos cosurs ; et pour-
tant de tristesse Je mourrais, s'U fallait briser cette tendresse.
Pourquoi cacher mon trouble? il augmente et grandit : L'inno-
cence m'entraîne, et Vamour m'enhardit. Si vous voulez de moi,
je serai votre femme , Sinon je mourrai vierge en vous gardant
mon âme ; Si vous me refusez pour compagne , oh I toujours Je
serai rhumble esclave attachée à vos jours.

Ferd. — Et moi, ma souveraine, et moi , ma bien-aimée , Heu-
reux de vous servir, et Vâme consumée, Je vivrai près de vous. '

Mir. — Vous serez donc à moi?

Vous serez mon époux ?

Ferd.— Oui , d'un c(Bur plein de foi ,

D'un cœur aussi joyeux qu'en voyant sa patrie Avec la liberté V
esclave se marie.

VoUà ma main.

Mir.-- Voilà la mienne avec mon cœur.

Et maintenant adieu pour une heure.

Ferd.— O douleur!

Quand vous n'êtes pas là ,je suis sombre , indocile : Vous me
parlez d'une heure, oh I dites plutôt mille (24) ^

(Ils sortent.)

Pros. — Je ne puis être aussi heureux ni aussi surpris de ce qui
arrive qu'ils le sont eux-mêmes ^ eux pour qui tout est nouveau ;

mais rien ne pouvait me causer plus de joie. Je retourne à mou livre; car, avant l'heure du souper, il faut que j'aie fait encore bien des choses pour l'accomplissement de mes projets (25). (Il sort.)

446 THE TEMPEST. Act ill.

SCENE II.— Another Part of the Island

Enter Stephano and Trinculo; Caliban follows with

Steph. Tell me ; when the butt is out, we will drink; not a drop before: here's to thee: Servant, drink to me»

Trin. Servant-monster ? the fool of this island 1 They say» there's but one up on this island: we are three of them; if the other two be braided like us > the suite to tiers*

Steph. Drink, servant-monster, when I bid thee; thy eyes are almost set in thy head.

Trin. Where should they be set? he were a brave monster indeed, if they were set in his tail.

Steph. My man-moistener hath dreamed that I should be drowned in the sea : I swam, and I overcame the shore» fyekead thirty le» es, off and on, by this light. — Thou shalt be my lieutenant, moment or so or so.

Trin. Your lieutenant, if you list ; he's no standard.

Steph. We'll not run, monsieur monster.

Trin. Nor go netther : bal yoa'll lie, like âogs ; and yel lay nothingneither.

Sle. Mooa-oalfji «j^eak once in thy lif^ if thou bee^t a goad moon-calf»

€ai. How does thy honour ? Let me lick thy shoe: l*n BOT serve bkn, he is not valiant.

7r4|i, lrho^ liest, most ignorait nuKOi^r; I am ia case to jiil^Ue a çqnstable ; Why,, thou debosbed Sisb thou» was therct çver mai^ ^ CAward, that kath drunk so mucb stck as 1 to-day? WUmtPH tell a monstrous lie, being but half a fish, and half a monster ?

Cal, Lo, how he mocks me ! wilt thou let him, my lord ?

Sclavi U. LA TEMPÊTE. 447

SCÈNE !I. —Une autre Partie de l'Ile

Stephano el TaiNCULO etitrent; ^alibait lé# \$uit tetiant

un\$ htmieUU.

Sieph. — Ne m'en parle pla9\$ qaftftd le tenneM fera viée, nous boirons de Fean, pas une goutte aupararant ; ainsi, hafut la main , et prends <;e broc, à Tabordage ! Laquais de monstre, bois à ma santé.

TWn. — Laquais de monstre? La folie de cette Ile les tient* On dit qu'il n'y a que cinq habitants dans cette lie : nous voici trois ;

si la ceruelle des deux autres ressemble à la nôtre, PÉtat doit chanceler.

Steph. — Bois, laquais de monstre» qnand j6 te l'oisdoaoe; tes yeux sont presque enfoncés dans ta tête.

Jr^n.— Et où Toudrais-tu qu'il les eût? Getfariâi ooiiAMird plus rare en yérité, s'il les avait dans la queue.

St^k.'^ Mon serviteur de mooatre a noyé fatenfue dliis le vin: quant à moi, la mer même ne saurait me Boyers f ai nagé trent«*Cinq lieues nord et sud avani. éa pouvoir altejafre le rivage ; je raffirou par la clarté du cieL Tu aéras moB Ikmm tenant, monstre, ou mon enseigna*

TVâi. «-* Votre lieuteMat, ai vous m'en croyez s il est ttpplaid ponr en faire votre enseigne (a6).

i^1^p^.— Nous ne noosenfoirQM pas, monsieiir le monstre (97).

TWn. — Vous ne marcfaeroz pas même^ maia va«a Wou\$ coucherez comme 4ea chiens, aaaa pojivair firottrre on aewâ mot.

Steph. — Ours, parle une fois en ta via^iiii as^inalqua Jhon sentiment de monstre.

C2itf.*^GaBUBantseparfee (a gnaadeur* fue y» Uâ t^aiai» le pied ? Je ne veux pas le servir, lui, il n'est pas Jvave*

Trin, — Tu mens, le pli» ignorant 4es mQBa(reas je ma^Bns capable de colleter na conataiUe. Que •dis^tti^ toi«fNiiaae«?4> difforme poisson (28) I y a-t*il jamais «a un ipottrea Qni ait autant Iw de vin que j'^en ai pris aujaurd'lbui? ifaig*iii dk\e un

monstrueux mensonge » toi qui n'ea q)«e 49Bwi'*paiM<m<et
que demi-monstre?

Cal. ««- Là, comme Use mo<ittede moi 1 le toiiaerasHiu idire,
monseigneur t

448 THE TEHPEST. ACT IIL

Trin. Lord, quoth hel— that a monster should 1)e sucir a
naturall

Cal. Lo, \oy again I bite Jiim to death, I pr*ythee.

Su, Trinculo, keep a good longue iu your head ; if yoa prove a
mutineer, the next tree— The poor monster's my subject» and he
shall not suffer indignity.

Cal. I thank my noble lord. Wilt thou befdeaa'd Tohearken
once again ttle suit I made thee?

Ste. Marry will I : kneel, andrepeat it; I will stand, and so shall
Trinculo.

Enter Ahiel, invisible.

Cal. As I told thee Before, I am subject to a tyrant; A sorcerer,
thatby his cunning hath Gheated me of tthis island.

Àri. Thou liest.

Cal. Thoutiest, thou jesting monkey, thou;I woud^ my valiant
master would destroy thee : I do not lie.

Ste. Trinculo^ if you trouble him any more in faôs taie, by
tfais handy I will supplant some of thy teeth.

Trin. Why, I said nothing.

Ste. Mum then, and no more.-<-

Proceed. (To Galiban.)

Cal. I say, by sorcery he got this isle ; From me he got it. If thy greatness will Revenge it on him— «for, I know» thou dar'st; But this thing dare not.

Ste. That*s most certain.

Cal. Thou shalt be lord of it, and Fil serve thee.

Ste. How now shall this be compassed ? Ganst theu bring me to the party î

Cal. Yea, yea, my lord ; l'U yield him thee asleep, Where thou may'st knock a nail into his head.

Ari. Thou liest, thou canst not.

Cal. What a pied ninny's this? Thou scurvy patch I— I do beseech thy greatness, give him blows, And take his bottle from him : when that's goûe, Mt shall drink nought but brine ; for l'U not show him "Where the quick freshes are.

Scène II. LA TEMPÊTE

Trtn. — Monseigneur , dit-iU --Un monstre peut jouer la bête au naturell

Ccd. — Li, lày encore, mords-le jusqu'à ce qu'il en meure> je t'en prie.

Steph, — Trinculo retiens ta langue ; si tu essaies de te mutiler, le premier arbre... Ce pauvre monstre est mon sujet, et je ne le laisserai pas insulter impunément.

Cal, — Je te remercie , mon noble maître. Te plaît-il d'entendre encore la prière que je t'ai faite?

Steph» — Oui y je le veux bien, mets- toi à genoux, et répète-la ; je resterai debout, et Trinculo aussi.

Ariel entre en vain.

Cal. — Comme je te l'ai dit déjà, je suis sujet d'un tyran, d'un sorcier, qui par ses artifices m'a dépouillé de cette lie.

Ariel. — Tu mens.

Cal.— Tu mens toi-même, singe malicieux ; je voudrais qu'il plût à mon puissant maître de l'exterminer ; je ne mens pas.

Sleph. — Trinculo, si vous l'interrompez encore dans son récit, par cette main je ferai sauter quelqu'une de vos dents.

Trin. — Mais je n'ai rien dit.

Sleph. — Murmure tout bas si tu veux, mais rien de plus.
[À Caliban,] — Poursuis.

Cal. — Comme je le disais, c'est par sortilège qu'il a pris cette lie , qu'il me l'a volée. S'il plaisait à ta grandeur de me venger de lui, car je sais que tu l'oseras, toi; mais celui-ci n'oserait pas....

Steph. — Cela est très-certain.

Cal. — Tu deviendras le seigneur de cette île, et moi je te servirai.

Steph. — Mais comment accomplir ce projet? Peux-tu me condidre à Tennemi ?

Cal. — Oui, oui, seigneur ; je te le livrerai tandis qu'il dormira, et tu pourras lui enfoncer un clou dans la tête.

Ariel. — Tu mens, tu ne le peux pas.

Cal. — Quel fou bigarré est cela, vilain esclave ? Je supplie ta grandeur de le battre et de lui enlever sa bouteille ; quand il ne l'aura plus , il lui faudra boire l'eau des mares , car je ne lui montrerai pas où sont les sources vives.

450 THETEMPEST. AgtUL

Stê. TrioculOy mil into no farther danger» înterript the monster one word farther, and, by this hand, l'U turn my mercy ont of doors, and make a stock-fish of thee.

Trin. Why, what did I ? I did nothing ; lil go farther off.

Stê* Didst thoa not say» he lied?

Âri. Thou lieat.

Ste. Do I so? take thou that. {SMktê Mm.)

As yoa like thii, gite me the lie another time.

Trin, I did not gire the lie :— Out o' your wits, and hearing toot
■ A pox o' your bottlel thia can sack, and drinking do. — A murrain on your monstert and the devil take your fin* gers.

Coi. Ha, ha, ha f

Stê. Nowy forward with your taie. Pr*y thee stand farther off.

Co/. Beat him enough : after a little time, rilbeathim too.

Ste. Stand farther. — Gome, proceed.

Coi. 'Why, as I told thee, 'tis a custom with him l' the afternoon to sleep : there thou may'st brain him, Having first seiz*d his-books ; or with a log Batter his skuU, or paunch him with a stake. Or eut his wezand with thy knife : Remember, First to possess his books; for without them He's bat a sot, asi am, nor hath not One spirit to command : They ail do hâte him, As rootedly as I : Burn but his books ; He bas braye utensils, (for so he calls them,) Which, when he bas a bouse, he'U deck withal. And that most deeply to consider, is The beauty of his daughter ; he himself Calls her a non-pareil : I ne'er saw woman, But only Sycorax my dam, and she :

But she as far surpasseth Sycorax, As greatèst does least.

Ste, Is it 80 brave a lass T

Coi, Ay, lord; she will become thy bed, I warrant, Andbring thee forth brave brood.

Ste. Monster, I will kill this man : his daughter and 1 will be king and queen; (save our grâces I) and Trinculo and thyaelF shall be vicerofs :<^Do8t thou like the plot, Trinculo 7

ScàNB II. LA TEMPÊTE. 45i

Stepk.—TnnculOfJie t'expose pas davantage! Si tn interromps encore le monstre d'un seul mot, je mets ma clémence à la porte, et de cette main je t'aplatirai comme nn poisson salé. Trin. — Qu'ai-je donc fait? Je n'ai rien dit; je Tais m'ëioigner.

Sleph. —T N'as-tu pas dit qu'il mentait ? Ariel, — Tu mens.

Sleph. *— Ahl je mensi tiens, prends cela. {Il le bat.}-^ Si vous aimez ceci , donnez->moi un démenti une autre fois.

Trin, — Je ne vous ai point donné de démenti. Vous avez donc perdu la raison, et l'ouïe aussi? Peste soit de votre bou*teille I voilà ce que produisent le vin et l'ivresse. Que la fièvre étouffe votre monstre, et que. le diable vous ampute les doigts
I

Ca/.-- Haï ha! haï

Sleph. — • Maintenant reprends ton récit. {A Trineulo.) — Je t'en prie, éloigne- toi.

Cal. -* Bats-le bien ; après quoi je le battrai aussi, moi. Sleph. ^Éloigne-toi davantage. {A Calïban.) ^ Allons, poursuis.

Cal. ^ Eh bien, comme je te l'ai dit, il a pour habitude de dormir dans l'après-midi ; alors tu peux lui faire sauter la cervelle, après avoir d'abord saisi ses livres, ou avec une bûche lui briser le crâne, ou l'éventrer avec un pieu, ou lui couper la gorge à l'aide d'uu couteau. Souviens-toi qu'il faut d'abord que tu t'empares de ses livres; car sans eux il n'est qu'un ignorant comme moi, et n'a plus un seul esprit à ses ordres ; ils le détestent tous aussi franchement que je le hais moi-même. Ne brûle que ses livres; il a de beaux ustensiles (car c'est le nom qu'il leur doque) dont il décorera sa maison quand il en aura une. Ce qui doit être encore le plus considéré, c'est la beauté de sa fille; lui-même la nomme \$an\$ paredle. Jamais je n'ai vu de femme que ma mère Sycorax et elle ; mais elle l'emporte autant sur Sycorax que ce qu'il y a de plus grand surpasse ce qu'il y a de plus petit..

Sleph. — Est-ce donc un sî beau minois de fille? Cal. — Oui, seigneur, je te réponds qu'elle convient à ton lit, et qu'elle te produira une belle lignée.

Sleph. — Monstre, je tuerai cet homme ; sa fille et moi nous serons roi et reine. Vivent nos majestés 1 et Trinculo et toi serez nos vice-rois. Goûtes^tu ce plan, Trinculo?

452 THE TEIfPBST. Agt III.

2Vlii. Bxcetleot.

Siê. Give me thy hand ; I am soiry I beat thee : bat, while thoa livesty keepa good tODgue in thy head.

Cal. Withni this halfhoar willhebeasleep; Wilt thoa destroy him thent

Su. Aj, on mine honour.

Ari. This will I tell my master.

Coi. Thou mak'st me merry : I am fall of pleasarc ; Lot us be jocand : Will yoa troll the catch Yoa taught me bat while-ere ?

Su. Atthy request, monater,! will do reason, any reason: Corne ouy Trinculo, let as sing. (Sings.)

Flout*em, andikoui'em; and tkout'em, and fUnU'em ; Thoughl U fr\$€.

Coi. That*snot the tune.

(Aeibl plays ihe tune on a taber and pipe.)

Su. What is this same T

Trin. This is the lute of our catch, played by the piciare of Nobody.

Su. If thou beest a man, show thyself in thy likeness: if thou beest a devil, take't as thou list.

TWn. O forgive me my sins I

Su. He that dies, pays all debts : I defy thee. — Mercy upon us!

Cai. Art thou afraid ?

Su. No monster, not I.

Cal. Be not afraid ; the isle is full of noises, . Sound and sweet airs, that give delight, and hurt not. Sometimes a thousand twangling instruments will hum about mine ears; and sometimes voices, That, if I then had wak'd after long sleep, «Will make me sleep again : and then, in dreaming, The clouds, methought, would open, and show riches Ready to drop upon me; that, when I wak'd, I cried to dream again.

Su. This will prove a brave kingdom to me, where I shall have my music for nothing*

Cal. When Prospero is destroyed.

SCÈNE H. LA TEMPÊTE. 453

FWm— Parfait I

Stéph» — Donne-moi ta main, je suis fâché de t'avoir battu ; mais tant que tu vivras, fais en sorte d'imposer un frein à ta langue.

Cal. — Avant une demi-heure il sera endormi ; veux-tu Fexterminer alors?

Steph. — Oui, je le veux, sur mon honneur.

ArieL — Je dirai ceci à mon mattre.

Cal. — Tu me rends joyeux, je suis plein d* allégresse, livrons-nous au plaisir. Voulez-vous chanter le canon (39) que vous m'avez appris tantôt ?

Sleph. — Je veux complaire à ta requête, le monstre a (ou« jours raison. Allons, Trinculo, chantons. (Stephano chanle,)-^ MoqtKms'nùUêeteuœ, épioni4e\$, épions-lesjmoquons'nùui d*eux; la pensée est libre.

Cal. — Ceci n'est pas l'air.

(Aribl joue rahr ncr un flageolet en s^aeecompagnant tTun tambourin.)

Sleph. — Qu'est-ce que c'est que cet écho?

Trin. — C'est Tair de notre canon, joué parla figure de Personne (30).

Steph. — Si tu es un homme, apparais-nous sous ta propre forme ; si tu es le diable, prends celle qui te plaira.

Trin . — Oh I pardonnez-moi mes péchés !

Steph. — Celui qui meurt a payé toutes ses dettes, je te dé fiel Miséricorde!

Cal. — As-tu peur?

Steph. — Moi, monstre, non.

Cal. — N'aie pas peur : l'Ile est pleine de sonii et d'airs ravissants qui charment et ne nuisent pas; parfois des milliers d'instruments retentissent confusément à mes oreilles; d'autres fois ce sont des voix si douces, que, lorsque je m'éveille après un long sommeil, elles me portent à dormir encore^: dans mes songes, je croyais voir les nuages s'entr'ouvrir, et me montrer des richesses prêtes à m'inonder; puis, en m'éveillant, je pleurais du désir de rêver encore.

Steph. — J'aurai là un beau royaume où la musique ne me coûtera rien.

Cal. — Quand Prospero sera tué.

SCENE Iir.— Another Part of the Island

Enter AhOjfsO, Sébastian, Antonio, Gonzalo, Adrian,

Francisco, and others,

Gon. By'r lakin, I can go no further. Sir: ily old bones ache : here's a mazé trod, indeed, through forth-rights, and meanders I by your patience, I needs must rest me.

Âlon. Old lord, I cannot blâme thee, Who am myself attach'd with weariness, To the dulling of my spirits: sitdown, and rest. Even hère I will put off my hope, and keep it No longer for my flatterer: heisdrown'd, Whom thuswe stray to find; and the sea mocks Our fruslrute search on land : Well, let him go.

Ant. I am right glad that he is so out of hope.

{Aside to Sébastien.} Do not, for one repulse, forego the purpose That you resolv'd to effect.

^«ô. The next advantage

Will we take thoroughly.

Ant, Let it be to-night ;

For, now they are oppress*d with travel, they Will not, nor cannot, use such vigilance. As when they are fresh.

Seh. I say, to-night; no more.

Solemn and strange music; and Prospero above, invisible. Enter several étrange Shapes, bringing in a banquet ; they dance about it with gentle actions of salutation; and, invit^ ing the king, etc., to eat^ they départ .

Alon. What harmony isthis? my good friends, hark!

Gon, Marvellous sweet music !

Alon. Give us kind keepers, heavens I. What were these?

Sciir B IIL LA TEMPÊTE. 455

SUph. ~ C'est ce que je vais faire bientôt. Je me soutiens de ton récit*

Trin, — Le son s'éioiſae, 'saiyons-ley et mettons-nous ensuite à l'œuvre.

S(Eph, — Guide*noas| monstre^ nous te suivrons ; je serai charmé de voir ce tambourineur, il s'en acquitte fort bien.

Trin, — Yiens-tu? « ^ Je suivrai Stéphane. {11\$ sortent.)

SCÈNE IIL — Une autre Partie de Iilb

Alonzo> Sébastibn, Aiiotio, Gokkalo, Abrian, Francesgo Et au-
tra entrent.

fifon. — Par Notre-Dame t je ne puis aller plus loin, sire : mes
vieux os sont brisés ; c'est un vrai labyrinthe que nous avons sui-
vi à travers des milliers de sentiers ou droits ou tortueux; j'en
jure par votre patience, j'ai besoin de me reposer.

Aîon, — Bon vieillard, je ne puis te blâmer ; je sens moi-même
que la lassitude qui m'accable engourdit mes esprits : assieds-toi
et repose-toi. C'en est fait, je renonce à Tespoir, je ne dois pas me
flatter plus longtemps ; il est noyé celui que nous cherchons ici,
et la mer se rit en voyant les perquisitions que nous faisons sur la
terre.. Eh bien, qu'il soit en paix!

Ant. {bas à Sébastien,) — Je suis enchanté qu'il n'ait plus d'es-
poir. N'allez pas pour un seul échec renoncer au projet que vous
aviez résolu d'exécuter,

Séb. — Nous saisirons le moment d'une occasion favorable.-

Ant. — Il faut que ce soit cette nuit; car, épuisés par la marche
comme ils le sjont, ils ne voudront ni ne pourront avoir la même
vigilance que s'ils étaient reposés.

Séb. — A cette nuit; cela suffit.

(On entend une musique solennelle et singulière. Prospero est invisible. Entrent plusieurs Fantômes sous des formes étranges qui apportent une table servie pour un banquet; ils forment autour une danse mêlée de saluts et de gestes engageants, invitent le roi et ceux de sa suite à manger, et disparaissent.)

Alon. — Quelle est cette harmonie? mes bons amis, écoutons!
6ron.— Une musique douce et menrilleuse! Alon. — Ciel, ne nous livrez qu'à des poissances fâcheuses (Quels étaient ces esprits?

456 THE TEMPEST. . Act III.

Seb, A living creature : Now I will be true That there are unicorns; that in Arabia there is one tree, the phoenix' throne; one phoenix At this hour reigning there.

Ant. may believe both;

And what does else want credit? come to me, And you be sworn 'tis true: Travellers never did lie, Thowigh fools at borne condemn them.

Gon. ' If in Naples

I should report this now, could they believe me? If I should say I saw such islanders, (For certes, these are people of the island,) "Whoy though they are of monstrous shape, yet, note, Their manners are more gentle-kind, than of Our human generation you shall find Many, nay, almost any.

Pro. Honest lord,

Thou hast said well; for some of you there present. Are worse than devils. [Aside.]

Alan. I cannot too much mase,

Such shapen, such gesture, and such sound, expressing (Although they want the use of tongue,) a kind Of excellent dumb discourse.

Pro, Fraise in deparlmg. (ÀMe.)

Fran. They vanish'd strangely.

Seb. No matter, since

They have left their viands behind; for we have stomachs. Wiit please you taste of what is here?

Alon, Not I.

Gon. Faith, Sir, you need not fear; When we were boys, Who would believe that these were mountaineers, Down-lapp'd like bulls, whose throats had banging at them Wallets of flesh; or that there were such men> Whose beads stood in their breasts? which now we find,

Each putter-out on five for one, will bring us

Good warrant of.

Alon, I will stand to, and feed,

Although my last : no matter, since I feel The best is past :—
Brother, my lord the duke, . Stand too, and do as we.

SCÈNE III. LA TEMPÊTE

Séb. — Des mannequins vivants. Désormais je consens à croire qu'il existe des licornes, qu'il y a dans l'Arabie un arbre servant de trône au phénix et que de nos jours encore un phénix y règne.

Ânl. — Je crois l'un et l'autre, et je veux jurer que tout ce qui semble incroyable est vrai. Les voyageurs n'ont jamais dit de mensonges, quoi qu'en disent les sots assis au coin du feu.

Gon. — Si je racontais ceci à Naples, voudrai-t-on me croire? Si je leur disais que j'ai vu de tels insulaires (car sûrement ce sont des habitants de cette lie), qui, bien qu'ils aient des formes monstrueuses, ont cependant dans leurs manières, remarquez-le bien, plus de douceur et d'aménité que vous n'en pourriez trouver chez certains hommes, et je dirais presque chez tous.

Pros, (à pari,) — Vertueux vieillard, tu dis vrai ; car quelques-uns de vous, ici présents, êtes plus pervers que des démons mêmes.

il/on.- Je ne puis me lasser de songer à leurs formes (si), à leurs gestes et à leurs accents, qui expriment, à défaut du secours de la parole, d'excellentes choses dans leur langage muet.

Proi. (à part,) — Pour louer une chose, il en faut voir la fin.

Fran. — Ils ont étrangement disparu.

Séb. — Qu'importe, puisqu'ils nous ont laissé des vivres; car notre appétit nous presse. Vous platt-il goûter de ceci ?

Âlon. — Moi, non,

6ron. — Sur ma foi, seigneur, vous n'avez rien, à craindre*
Quand nous étions enfants, qui aurait voulu croire qu'il existât
des montagnards portant des fanons monstrueux tels que ceux
des taureaux , et ayant à leur cou des masses de chair pendantes ,
et qu'il y avait des hommes dont la tête était au milieu de leur
sein ? et cependant nous serions aujourd'hui de l'avis du lointain
voyageur (32) qui nous rapporterait ces faits comme
incontestables.

Àlon, —Je me mettrai à table, et je mangerai, dût ce repas être
le dernier. Eh! qu'importe, puisque je sens que le bonheur de ma
vie est détruit. Mon frère/seigneur duc, prenez place, et faites
comme nous.

THE TEMPEST. ACT III

Tkunder and Lightning. Enier Ariel Hkêaharpyt claps his wings
upon the table , and, ivill a quaint devtce, the banquet vanishes.

Art. You are three men of sin, whom destiny (That hath to ins-
trument this lower world, And what is in*t,) the never-surfeited
sea Hath caused to belch up; antl on Ithis island Where man doth
not inhabit; you 'mongst men Being most unfit to live. I hâve
made you mad ;

{Seeing Alonso, Sebastiaiv, etc., draw their swords.)

And even with such like valour, men hang and drown

Their proper selves. You fools ! I and my fellows

Are ministers of fate ; the éléments

Of whom your swords are temper'd, may as well
 Wound the loud winds, or with bemock*d-at stabs
 Kill the still closing waters, as diminish
 One dowle that's in my plume ; tny fellowrministers
 Are like invulnérable : if you could hurt,
 Your swords are now too massy for your strengths»
 And will not be upHfted : But, remember,
 (For that's my business to you,) that you three
 From Milan did supplant gbod Prospero,
 Exposed unto the sea, which hath requit it,
 Him, and his innocent child : for which fonl deed
 The powers, delaying, not forgetting, hâve
 Incen3'd theseas and shores, yea ail the creatureSy
 Against your peace : Thee, of thy son, Alonso,
 ScÈKTS IIL LA TEMPÊTE. 459

{Des Éclairs et du Tonnerre. Aribi. êninsauê la formé éfuns
 Harpie ; il fond sur la table , secoue ses ailes sur les plats, et par
 un tour subtil le banquet disparaît.)

Ariel.^ Vous êtes tous les trois des hommes pervers (33);
 Cest du sein de l'enfer que vous êtes sortis, »

Et le destin vengeur qui gouverne le monde Vous vomit dans
cette île en vous sauvant de l'onde. Dans cette île déserte, asile
des forfaits; Car Dieu vous a maudits, et vous n'êtes pas faits
Pour habiter parmi les hommes; frénétiques Je vous rends tou^
les trois par mes charmes magiques.

(Voyant Alonzo et Sébastien tirer leur épée.)

Ce courage est celui de Vhomme qui se perd

Et se note... Insensés, contre nous à quoi sert

Ce courage impuissant ?... FUs de la destinée ,

Nous ne redoutons point votre épée obstinée;

Elle peut aussi bien blesser le vent qui fuit ,

Tuer l'eau qui s'écarte et qui se réunit,

Qu'elle peut effleurer le duvet de mes ades.

Esprits aériens, essences immortelles,

Invulnérables corps, nous ne connaissons pas ,

Mes compagnons et moi, les douleurs du trépas.

Puissiez -vous nous frapper d'une arme vengeresse ,

Vos bras retomberaient vaincus par la faiblesse;

Car ces fers maintenant seront trop lourds pour vous.

Et vous ne pourrez plus les lever jusqu'à nous.

Vous avez tous les trois (exécuteur fidèle ,

C'est ce crime qu'il faut qu'ici je vous rappelle). Vous avez tous les trois fait chasser de Milan

Prospero votre duc, et puis sur V Océan Vous Pavez exposé. Mais les flots implacables Viennent de se venger sur vous, hommes coupables. Vous avez exposé sa fille , faible enfant , Un de ces êtres purs, que leur candeur défend. C'est pour ce crime affreux , c'est pour cet acte impie, Que la Divinité, qui veut que tout s'expie, Aujourd'hui, pour vengeurs prenant les éléments, A fait sonner pour vous l'heure des châtiments. A toi , faible Alonzo , dans sa juste vengeance ,

THE TEMPEST. ACT

They hâve bereft ; and do pronounce by me,

Lingering perdition (worse than aoy death

Can be at once,) shali step by stcp attend

You and your ways ; whose wrath to guard you from

(Which hère in this most desolate isle, else falls

Upon your beadSy) isnothing bat heart's sorrow.

And a clear life ensuing

He vanishes in Thunder : then io soft muHe, eniêr Ihe Shapes again, and dance wilk tnopê and motoes, and carry ont ttie table.

Pro. [Aiide.) Bravcly the figure of thbis barpy hast thou Perform'd, m y Ariel ; a grâce it had, devouring : or my instruction

hast thou nothing 'bated. In what thou hadst to say : so, with good life. And observation strange, my meaner ministers Their several kinds have done ; my high charms work, And these mine enemies , are all knit up In their distractions : they now are in my power : And in these fits I leave them, whilst I visit Young Ferdinand, whom they suppose is drown'd And his and my loved darling.

[Exit Prospero from above.]

Gon. the name of something holy, Sir^ why stand you In this strange stare?

Alon. O tis monstrousl monstrousl Methought, the billows spoke , and told me of it ; The winds did sing it to me ; and the thunder, That deep and dreadful organ-pipe> pronounc'd The name of Prosper ; it did pass my trespass. Therefore my son is the ooze is bedded; and will seek him deeper than ever plummet sounded, And with him there lie mudded. {ExU.}

SgbneIII. la tempête. 461

Elle a ravi ion fils , tan unique espérance, A tous elle vous garde un trépas prolongé , Un supplice incessant dont le corps est rongé; Vous nourrez lentement dans cette île maudite , D'une mort pire encor que toute mort subite. Pour détourner les coups de ce pouvoir vengeur. Il ne vous reste plus que les remords du cœur, Puis des jours épurés qui, par la pénitence Effaçant vos forfaits, changent votre existence.

(Ariel s'évanouit dans un coup de Tonnerre; puis, au son d'une musique suave, les Fantômes rentrent ; ils dansent en faisant êtes grimaces moqueuses, et emportent la table.)

Pros.-^Je suis content de toi, très^bien^ mon Ariel. Ton rôle de harpie était vif , naturel ; Tu montrais de la grâce en dévorant; ton geste Secondait ton discours: très bien, je te l'atteste. De mes instructions tu n'as rien oublié; Ton génie inventif s'était multiplié; Et mes autres esprits , mes esprits secondaires. Sous ton ordre ont rempli leurs divers ministères. Oh! je sens opérer mes charmes surhumains; Je tiens mes ennemis enchaînés dans mes mains, Ils sont en mon pouvoir, et, fuyant leur martyre, Je les laisse à présent plongés dans le délire. Je vais voir Ferdinand, que son père croit mort , Et qui rive l'amour dans un cosur sans remord; Je vais le voir, auprès de ma fille chérie , Ma fille qui longtemps me tint lieu de patrie t

(Prospero disparaît.)

Gon. — A a nom de ce qu'au ciel on révère de plus saint , seigneur y pourquoi demeurez-vous dans cet étrange extase?

Alon» — Oh I c'est horrible I horriblel il m'a semblé que les vagues avaient une voix et répétaient ce crime ; le sifflement des vents , le bruit du tonnerre , ce profond et effrayant tympan d'orgue , prononçaient eosemble le nom de Prospero , et de leurs voix graves me reprochaient mon injustice. Mon fils est donc enseveli dans le limon de la mer ; j'irai le chercher dans les profondeurs où jamais n'a pénétré la sonde, et reposer avec lui dans la vase. {Il sort.)

462 THE TBUPEST. Act iV.

Seb. Bat one fiend at a time»

ru fight their légions o'er.

Ant. ru be thy second.

(Bwnmi SsRASTiAN , and Antomio.)

fifon. AH three of them are desperate; their great guUty Like
poison givea to work a great time after, Now 'gins to bite tbe spl-
rits :— >I do beseach yon That are of supplier joints, foUow them
swiftly And hinder them from what this ecstasy May now pro-
voke them to.

Àdr. FoUow, I pray you. {EweunL}

SCENE L— Befoeb Pbosp£RO*s Ceu

ErUer Prospero, Ferdinand^ and Miranoa.

Pro. If I hâve too austereLy punish'd you, Your compensation
makes amends ; for I Haye given you hère a thread of mine own
life , Or that for which I live; whom once again I tender to thy
hand : ail thy vexations "Were but my trials of thy love , and thou
Hast strangely stood the test : hère, afore Heaven, I ratify this my
rich gift. O Ferdinand, Do not smile at me, that I boast her off.
For thou shait flnd she wUl outstrip aU praise , And make it hait
behind her.

Fer. I do betieve it,

Against an oracle.

Pro, Then, as my gift, and thine own acquisition WorthUy
purchas'd, take my daughter : But If thou dost break her virgin
knot before AU sanctimonious cérémonies may

S^&. ^Démon, venez l'an aprèi Fautre, et seul je vainerai vos légions.

AnL — Je serai ton second. [Us êori^ni.)

Oon. — Hs sont tous trois désespérés. Tel qu'un poison dont l'effet n'opère qu'après un long espace de temps , leur crime épouvantable commence à ronger leur cœur. Je vous en conjure, vous dont les membres sont plus agiles que les miens, suivez-les rapidement, et sauvez-les des malheurs où peuvent les entraîner les désordres de leurs sens. -

Àdr. ~ Suivez-nous , je vous prie. (IU iorlint.)

ACTE IV

SCÈNĚ I. — Le Devant de la Grotte de Prospero. Prospero entre avec Ferdiivand et Miraivda.

Proi. — Si je vous ai puni trop sévèrement , le prix que vous recevez le compense bien ; car je vous ai donné ici une part de ma propre vie, on plutôt celle par qui je vis. Je la confie encore une ifoisen tes maïos. Toutes les peines que je t'imposai n'étaient que des épreuves à ton amour ; et tu les as merveilleusement endurées. Ici, à la face du ciel, je ratifie ce don précieux. Oh I Ferdinand, ne souris pas si je la vante , car tu trouveras qu'elle est au-dessus de tout éloge, et que la louange s'arrête bien loin derrière elle.

Fer* — Je le croirais , même contre un oracle.

Proi. — Alors reçois ma fille comme un don que je te fais , et aussi comme un bien que tu as dignement mérité. Mais si tu oses rompre le nœud de sa chaste ceinture avant que toutes les cérémonies consacrées aient été accomplies dans la pléni-

464 THETEMPEST. AcT IV.

With full and holy rite be minisier'dy No swëet aspersion shall the heavens let fall To make this contract grow : but barren hâte, Sour-ey'd disdain, and diseord, shall bestrew The union of your bed with weeds so loathly, That you shall hâte it both : therefore, take hced, As Hymen's lamps shall light you.

Fer. As I hope

For quiet days, fair issue, and long life, With such love as 'tis now ; the murkiest den, The most opportune place, the strong'st suggestion Our worser Genius can, shall neyer.melt Mine honour into lust ; to take away The edge of that day*s célébration, When I shall think, or Phœbus' steeds are founder'd. Or night kept chain'd below

Pro, Fairly spoke :

Sil then, and talk with her, she is thine own.— What, Ariel ; my industrious servant Ariel t

EnUr Abiel.

Âri. What would my potent master? hère I am.

Pro, Thou and thy meaner fellows your last service Dld wor-tilly perform ; and I must use you In such another trick : go» bring the rabble, o*er whom I give thee power, hère, to this place : Incite them to quick motion ; for I must Bestow upon the eyes

of this young couple Some vanity of mine art; it is my promise»
And they expect it from me.

Âri. Presently

Pro. Ay, with a tvsink.

Ari. Before you can say, corne, and go. And breathe Iwice ;
andcry,<o,«o; Each oncy trippiug on bis toe,

ScÈNB I. LA TEMPÊTE. M5

tude de leurs rites pieux , le ciel ne versera jamais sur cette
union les douces rosées qui pourront la faire proférer ; mais la
haine stérile , le dédain au regard amer et la discorde sèmeront
TalUance de votre copcbe]de tant de ronces piq liantes, que vous
la prendrez tous deux» en horreur. Ainsi, comme la lampe d'hy-
men qui doit vous éclairer, veillez sur vousmêmes (34).

'Per, — Comme il est vrai que fespère des jours paisibles, une
belle lignée, une longue vie embellie du même amour que
j'éprouve aujourd'hui , l'antr le plus sombre, le lieu le plus pro-
pice , les plus violents transports que puisse exciter en nous notre
plus mauvais génie, ne pourront jamais me porter à profaner
Thonneur de mon amour , et me faire consentir à dépouiller de
son vif aiguillon le jour où mes désirs doivent être couronnés, le
jour où je penserais dans mon impatience que les chevaux du So-
leil sont fatigués, ou que la Nuit demeure enchaînée sous les
ondes.

Prof • — C'est noblement parler ; assieds-toi donc et con«
verse avec elle : elle est à toi.

Ici, mon Àriel, mon ru\$é êêrviUurl

(MiBANOA el Ferdinand sont assis à l'écart et causent
ensemble.)

Ariel parait,

ArieL— Que souhaitez mon maître et noble protecteur f Pros, —
Vous avez bien rempli votre dernier office.

Tes compagnons et toi; mais un autre artifice

Réclame tous vos soins. Pars et ramène-moi

Tout ce peuple et esprits que j'ai mis sous ta loi ;

Excite tous leurs s^ns à de nouveaux proàiges :

Je veux faire passer de gracieux prestiges

Sous les yeux de ma fille et de son jeune amant.

Us attendent de moi ce doux enchantement;

Je toi promis,

Ariel, -^ De suite?

Pros,-^ A l'instant,

Ariel, -^ Sois tranquille.

Tu ne m'auras pas dit : Va, reviens, sylphe agile!

Et respiré deux fois en me criant : A lions I

Qu'ils accourront légers, effleurant les gaMons,

466 XHB TEHPBST. Acx iV.

Will be hère with mop and mowe:

Do yoQ love me^masteff no.

Pro* Dearly» my deUcate Ariol: Do not approâch, TiU thou dost bfior me call.

Àri. Well I conceive. [ExU.)

JPro. Look, thoubetrue; do not give dalliance Too much the rein ; thestrongest oaths are straw To the fire î' the blood : be more abstemioas, Or else, good oight, your vow !

Fer, I warrant you. Sir ;

The white-oold virgin snow upoaaiy heart Abates the ardour of my lirer.

Pro. Well.—

Now corne, my Ariel ; brifig«*€nroMary> Rather than waut a spirit]; «^ear, and pertly* — No toDgue ; ail eyes; be sileat« [Soft muste.)

1 nuuque. Enter Iris.

Jri\$, Gères ^ogt bouiifteos ladf , thy riek leea Of wheaty rye, baii^y, vetche%.>oa^,«Qd.pea8fi,; Thy turfy mouataiQ&, where Uve niltJiUBg «he^ And flat meads thatch'4 witb «to«rerv4iiem| (9 J(e<#; Thy banks with peonied aad liiied brimn» Which spungy April at thy hest betrimis, To make cold nymphs chaste crowd8<; and^hy broomi^oyes, 'Whose shadow the dismiased bach^lor loves, Being lass-loTB,; iby jMiije-clipt vineyard ; And thy sea-marge, stérile, and rocky4iard. Where thou thyself dost

air : Tbe«4|i»e6a o' vthe êkj» ^Vhose watery ai^cb» and
mefi^nger^ amJU

ScfeKfi I. LA TEBfPÊTB. 4oT

Sur la poifitê du pieds, Tnn avec \$a grimace, Un autre avec sa
fMue, et Vautre avec sa grâce. Mon maitre , m'aimex-vous f ohî
non

Pros.»^ Bien tendremsnt.

Esprit de Vair soumis à mon commandement. Pars, et n'ap-
proche pas si je ne te rappelle,

Âriel. — Maître^ Je vous comprends, et je serai fidèle o .

(Hjort.)

Pros. (à Ferd.) — Songe à tenir ta parole, impose un charte
frein à tes caresses : lorsque le sang est en feu , les serments les
plus forts se consomment comme Fherbe livrée à la fUmme* Sois
plus réservé, ou autrement adieu votre promesse*

Ferd. — Je vous Tassure, seigneur, le froid virginal de cette
neige pure, en pénétrant mon cœur, amortit Tardeur de m es
sens.

Pros. — Bien I maintenant viens, mon Ariel, amène iwsitp»
plément plutôt que de manquer d*un seul esprit; paraig ici , ^
hardiment I {Une musique douce.) — Point de langue, tout yeux ,
silence.

Un Masque ou Diyertisseheict.

{Plusieurs EsprUâ fMHVitenil smsê is fifmre de dêNfus

MsMIéÊ.)

Iris entre.

Iris. — Cérès , de nos moissons iietifaisfmti déesse , ... Aban-
donne tes champs de froment «I é» tmeé^ Tes coteaux
cou^^erisd'ærke 9à oAMii h^èrMi^
Tesprés^âmêkehasm^Miê'imtdêsaèfiÊé Tes sillons semés ^àrf«
H ée sêi^ÎÊM ^ essaim f Tes rivages horo\$éeiês,Hée9àPioiàe^
Fleurs qu'Avril à la voiM mrmÊ ehs^m fosÊt Pour couronner le
front des ngmfâfSde la «m^s Fuis tes berceaux de jmi» ok lu
eamdis^ àei^mémê Le jeune hemime mMépm'ia vâargequ'U-
siâme^ Tes vignobles tressés en ondoyants festons. Tes grèves
oii^ le soir tu 1^ assieds sur les monts: C'est au nom de Jmnon,
reinède tmnpirée, Que moi, son are^n^iel^ mesêaffère mxwéê,

468 THE TfiMPEST. ACT IV .

Bids thee leave thèse : and wjth her sovereigna grâce, Hère on
tbis grass^plot, in this very place, To corne and sport, her pea-
cocks fly amain i Approach^ rich Gères, her to entertain.

Enter Gerbs.

Cer. HiBiily many-coloar'd messenger, that ne'er Dostdisobey
the wife of Jupiter ; Who, with thy saffron wings, upon my flo-
wers Diffusest honey-drops, refreshing showers : And with each
end of thy blue bow dost crown M y bosky acres, and my unsh-
rubb'd down, Rich scarf to my proud earth : Why hath thy queen
Summon'd me hither, tothis short-grass'd green?

Iris. A contract of true love to celebrate ; And some donation
freely to estate On the bless'd loyers.

Cer. Tell me, heavenly bow.

If Venus, or her son, as thou dost know, Do now attend the queen T since they did plot The means, that dmsky Dis my daughter got, Her and her blind boy s scandard company 1 have forswom.

Iris. Of her àociety

Benot afraid: I met her deity Gutting the cloudstowards Paphoe; and hér son Dove-drawn with her : hère thought they to baye «toae Some wanton charm upon this man and maid, Whose vows are, that no bed^right shall be paid, Till Hymen's torch be lighted : but in vain ; Mar's bot minion is retum*d again ; Her waspish-headèd son bas broke bis arrows, Swears be will shoot no more, but play with sparrows, And be a boy right out.

Cer, Highest queen of state,

Great Juno cornes; I know her by her gait*

SCÈNB ï. LA TEMPÊTE. 469

it vient U âtmoMâet de le livrer. au\$\$\$ Aux jeux que eouveraine elle prépare ici. Déjà ses paons dans l'air volent à lire d'aile : Viens pour la recevoir, Cérès; allons près d'elle.

Gérés entre.

Cér. — Salul, toi dont la robe a diaprè Vélher (35), Toi, fidèle à Junon femme de Jupiter, Toi, messagère aimée, et dont les ailes blondes Rafrâichissent mes fleurs sous le miel de leurs ondes. Toi dont l'arc bleu couronne et ceint de ses deux bouts Mes terrains bocagers et mes champs de cailloux. Salut ! D'où vient qu'ici ta reine nous rassemble Sur ce gazon en fleurs ?

Iris. — Pour célébrer ensemble

L'hymen de deux amants qu'unit un chaste amour, El qu'elle veut doter richement en ce jour.

Cér. — Mais, arc des deux, dis-moi, loi qui ponntis ma peine. Si Vénus et son fils accompagnent ta reine : Depuis le jour fatal où, par leur trahison. Ils ont livré ma fille au ténébreux Pluton, J' ai juré d'éviter et l'enfant et la rnère.

Iris. — Ne crains pas leur présence; ils ont fui cette terre Sur un char aérien vers Paphos emporté : Je viens de rencontrer cette divinité; Son fils était près d'elle, et, fendant les nuages. Leurs colombes déjà gagnent d'autres rivages. Par un charme lascif Us espéraient d'abord Enivrer les amants que lu vois sur ce bord ; Mais tous deux ont promis que les tendres mystères Que le lit nuptial garde à leurs cœurs austères Ne s'accompliraient pas avant que de Vhymen Le flambeau consacré n'eût passé par leur main. La mailresse de Mars s'en retourne trompée ; El son fils, en brisant sa flèche mal trempée. Jure de la laisser inactive à jamais, El de n'être pour tous qu'un enfant désormais.

Cér. — Reine majestueuse, à son air de puissance J'ai reconnu Junan ; la voiei qui sTavane.

SONG

Jtffio. Hùnnour, richei, tnarriage-bleêsing, Long eontinuance, and increcuing, Hourly jays be sill upon you I Juno iings her bles-sings on you.

Cer. Earth's increase, and foison plenty; Bams, and gamers never empty; Vines, with clusters ring bunches growing; Plants, with goodly burden bowing; Spring comes to you, at the farthest, In the very end of harvest I scarcely, and toant, shall shun you ; Ceres' blessing so is on you.

Fer. This is a most majestic vision, and Harmonious charmingly. May I be bold To think these spirits ?

Pro. Spirits, which by mine art

I have from their confines call'd to enact My present fancies.

Fer. Let me have here ever ;

So rare a wonder'd father and a wife, Make this place Paradise.

(Juno and Ceres whisper, and send Iris on employment.)

Pro. Sweet now, Silence :

Juno and Ceres whisper seriously ; There's something else to do : hush, and be mute, Or else our spell is marr'd.

Iris. You nymphs, call'd Naiads, of the wandrio fountains.

SCÈNE LA TROISIÈME. 471

JITKOK eff.

Jun. — Ma bienfaisante sœur, venez bénir Avec moi ces amans que nous allons unir ; Qu'ils coulent une vie heureuse en leur jeunesse. Et qu'ils voient leurs enfans honorer leur vieillesse

I

(Elle chante.)

Junon vous bénit : que sur vous s'amassent honneur et richesse,
Longue union, bonheur d'époux.

Constante, ineffable tendresse!

Junon forme ces vœux pour vous, Cér, -^ Que la terre toujours
féconde

Jette ses produits dans vos mains, Qu'en vos champs le fro-
ment abonde, Que vos greniers soient toujours pleins^ Que la
vigne aux grappes brunies Épande sur vous ses trésors.

Que vos demeures soient remplies Des fruits qui nourrissent
le corps, Et que chaque printemps apprête Les récoltes de vos
guérets / Loin de vous fuira la disette.

C'est ainsi qu'il bénit Cérès I

JFW*df.— Voilà la vision la plus majestueuse, les chants les
plus harmonieux, les plus ravissants Puis-je oser croire que
ce sont là des esprits?

Pro*.— Des esprits que par mon art j'ai évoqués de leurs de-
meures pour exécuter les jeux de mon imagination,

Ferd.— O\i\ que je vive toujours dans ces lieux I un père, une
épouse si rares^ si merveilleux i en font un paradis (36).

(Junon et Gères se parlent bas, et envoient Iris faire un
message,)

Pros, — Silence maintenant , il reste encore quelque chose à
faire ; chut! sois muet, ou notre charme est rompu.

Iris,— Vous, nymphes des ruisseaux, que Fon nomme
Naiades, Quittez pour ce gaxon l'onde de vos cascades;

4T2 THE TEMPEST. AcT IV.

With your sedg'd crowns, ai^d ever harmless looks, Leave
your crisp channels, and on this green land Answer your sum-
mons ; Jiino does coinmand : Corne, temperate nymphs, and
help to celebrate A contract of true love; be not too late.

Enter certain Nymphs.

You sun-burn'd sicklemen, of Augu^t weary» Corne hither
from the furrow, and be merry; Make holy-day : your rye-straw
bats put on. And these fresb nymphs encounter e^ery one In
country footing.

Enter certain Reapers, properly habited : they join with the
Nymphs in a graceful dance ; towarde the end whereof Pros-
PEiio starts suddenly, and speaks; after which, to a strange, hol-
low, and confused noise, they heavily vanish,

Pro. (Àeide.) I had forgot that foul conspiracy Of the beast Ca-
liban, and his confederates, Against my life ; the minute of their
plot Is almost come.--(To the Spirits.) Well done; avoid j*his
more.

Fer. This is most strange : your father*s in some passion That
Works him strongly.

Mira. Nay, t'su this day,

Saw I him touch'd with anger so distemper*d.

Pro. You do look, my son, in a mov'd sort. As if you were dismay'd : be chcerful, Sir : Our revels now are ended : thesè our actors, As I foretold you, were ail spirits, and Are melted into air, into thin air :

And, Hke the baseless fabrie of this vision, The cloud-capp'd towers, the gurgeous palaces, The solemn temples, the great globe itself, Yea, ail which it inherit, shali dissolve; And, like this insubstantial pageant faded, Leave not a rack behind : We are such stuff As dreams are made of, and our little life Is rouiHled with a sleep.— 5ir, I am vex'd; Bear with my weakness; my old brain is troubled.

ScÈKBi. LA TEMPÊTE. 473

AveC'Vos regards purs, vos éouronnes de jonc, Àecaurex au signal : c'est l'ordre de Junon. Hâtez-vous, hâtex'vous, nymphes chastes et belles, Célébrez cet hymen de deux amants fidèles.

Des Nymphes entrent.

VouSf moisèonneurs brûlés par le salèU d'août. Vos faucilles en main, montrez-vous tout à coup ; Délaissez vos sillons, livrez-vous à la joie, Profitez d'un beau jour que le ciel vous envoie; Sous vos chapeaux de paille abritez votre front, Et les vierges des ea%tx avec vous danseront.

(Entrent des Moissonneurs dans le costume de leur état; ils se joignent aux Nymphes, et forment wuf danse gracieuse vers la fin de laquelle Pbospero tressaille soudainement et parle. Après quoi les Esprits disparaissent lentement avec un bruit bizarre , sourd et confus.)

Pros. {à part.} — J'avais oublié rborrible conspiration qae le monstre Galibanet ses vils complices ont formée contre ma. vie. L'instant de l'exécution de leur complot est presque arrivé. {Aux Esprits.} — C'est bien , éloignez- vous ; rien ae plus.

Ferd. — Quel changement étrange! votre père est agité par quelque passion qui le travaille violemment.

Mir. — Jamais jusqu'à ce jour je ne l'ai vu ému par une colère aussi vive.

Pros, — Vous paraissez troublé, mon fils, comme si vous étiez rempli d'effroi : rassurez* vous, seigneur; mes divertissements sont maintenant finis ; tous ces acteurs, comme je vous l'ai dit» n'étaient que des esprits ; ils se sont dissous dans l'air en un souffle subtil ; et , tels que l'édifice sans base de cette vision , les tours qui se couronnent de nues , les palais magnifiques» les temples solennels, et aussi ce vaste globe luinoième et tout ce qu'il renferme, un jour disparaîtront , et , comme ce rêve léger qui s'évanouit, ne laisseront pas un débris de leur naufrage. Nous sommes faits de la vaine substance dont se forment les songes; et le cercle étroit de notre vie éphémère est arrondi par un sommeil (37).— Seigneur, je suis tourmenté; supportez ma faiblesse , mon vieux cerveau est troubla, ne

474 THE TEMPBST. ACT IY.

Be not disturb'd with my iofinnlty :

If you be pleas'd, retire inta my celU And there repoie; a turn or tyfo TU walk» To still my beating miod*

Fer. Mira. We wi»h yon petce. (Exeuni.)

Pro. Corne with à Aooglit i^l tfaiahk yon: Ariël, corne*

Enfer Abibl.

Âri. Tby thoughts I cleave to; Whafs tby pleasure?

Pro. Spirit,

We must prépare to.meet with Galiban.

Ari. Ay, my commander ; wben I presented Gères» I thought to baye told thee of it ; but I fear'd» Lest I might anger thee.

Pro, Say again» where didst tbou leave thèse yarlets ?

Ari. I told you, Sir, they were red-bot with drinkîng ; So full of valour, that they smote tbe air For breatbîng in their faces ; beat the ground, For kissing of their feet : yet always bendîng Towards their project ; Then I beat my tabor, At which, like unback'd coïts, they prick'd their ears, Advanc'd their eye-lids, lifted up their noses. As they smelt music ; so I charm'd their ears, Tbat, calf-like, they my lowing follow'd, through Tooth'd briers, sbarp furzes, pricking goss, and thoms, Which enter'd their frail sbins ; at last I left them r tbe filthy mantled pool beyoud your cell, There dancing up to tbe chins, that tbe foui lake O'er-stunk their feet.

Pro. This was well donc, my bird :

Tby shape invisible retain tbou still : The trumpery in my bouse, go, bring it hither. For stale to catch thèse tbieves.

Ari. 1 go, I go. (Exit.)

Scène I. LX TEMPÊTE

TOUS chagrinez pas de oae» infirmités. Veuillez rentrer ctens ma caverne et vous reposer, je vais faire m tour ou é&>i pour calmer mon âme agitée.

Ferd. et Mir. — Nous souhmtDDS que la paix vous soii ren-
<lue* . (Ik i'élirigniiu.)

Pros, — Jet , mon ArUl , prompt comme la pensée !

ÀTwl.^Qwl est ton konvov^oir % fauiwut^ VâimBmpmsée ; A
toi je suis lié.

Pro9, — C'est conire ee maudiê,

Cest contre Caliban qu'il faut lutter, esprit I

Ariel.-^Je t' obéir ai\m9^m; e^fe.wmiaU \noi^même T'en
parler tout à Vheureien ee mommt êwpcfémê Où j'évoquais Cérès
Mais j'ai craint ta fureur.

Frot. — IKf <-flM»i „ ôoê vils laquais , où eomUU âone ?

Ariel.-^ SHgneur ,

Enflammés par le vin et remplis de bravauto , . . .

Ils marchaient , châtiant Vair froid qui to enêomn^ Et frap-
pant de leurs pieds la terre.* , ivres morts , Mais toujours occupés
de leurs projets ; alors J'ai battu mon tambour. A ce bruit qui ré-
veille , Ils tendant la paupière et redressent Voreille , Ainsi que
des poulains sauvages , indomptés , Et y comme pour flairer le-
bruit de tous côtés , Ils relèvent le nez. Far un chant qui captive

(38) J'ai tellement charmé kur oreille attentive. Qu'ils ont suivi mes sons dans hs airs dispersés , A travers les buissons épineux , hérissés , Les bruyères, lès houx et le» ronce» mordantes , Qui faisaient à leur peau de» piquûre ardentes. Bref , je les ai laissés dans cet étang fangeux Auprès de ta caverne , ei plongés jusqu'aux yeux , Barbotant dans la mare à l'eau verte et puanie , Pour retirer leurs pieds de la vase gluante.

Pros. — €'est très-bien, mon oiseau , mon sylphe messenger ; Conserve encor ta forme invisible , et , léger, Va , vole à ma caverne , et soudain me rapporte Mes oripeaux dorés, habits de toute sorte; A ce piège attrayant je les attirerai.

Ariel. ^J'y cours; dans un clin d'œil vers toi je reviendrai.

(Il sort.) 30*

^^^ THE TEMPEST. act. IV.

Pro. A devil, a born deyil, on whose nature Nurture can never stick; on whom my pains, Humanely taken, ail, ail lost, qui te lost ; And as, vith âge, his body uglier grows, So bis mind cankers : I will plague them ail,

RÊ-enUr Ariel, ioadenwiih giistering apparei, etc. Even to roaring :— Corne, hang them on this line.

Prospebo and Ahiei, remain invitm». Enter CaLiban Stbmano «md TKiifcnLO ; «// wrt,

Cal. Pray you, tread aofUy, that tbe bUnd mole may not Hear a foot fall : we now are near his cell.

Sle. Monster yoar fairy, which, yousay] isa harmless fairv bas donc little better thaii played the Jack with us.

Trin Monster, I do smell ail horrible; at which" my nose is m
great indignation. '

Ste. So is mine. Do yon héar, monster î Jf I should take a dis-
pleasure against you ; loolt you,—

Trin. Thou wert but a lost monster.

Co/. Good, mylord, give me thy faveur still: Be patient, for ihe
prize l'il bring thee to

Trin, Ay, but to lose our bottles in the pooJ,—

ste!; bu?a?infl:i:: .:ïï •""TM^ ^ " ^ ^ ^ ^ -" -" •- '« *'•«' --

la^uV "" ^'""' " ^ "" ^ *"""" "" •*""^" ' ^ ^ »'«'• «'»" for ">y

Ca/. Pr'ythee, my Iting, be quiet : Seestthou hère This is the
mouth of the cell : no noise, and enter : ''

Do that good mischief, which may make thts island Thme own
for ever, and I, thy Caliban, • For aye, thy foot-licker.

ScÈNB I. LA TÈMPÊTB. 477

Prof . — Un démon, un démon incarné» dont la mauvaise na-
ture ne peut jamais être. assouplie, pour qui toutes les peines que
je me suis données par humanité ont été perdues, entièrement
perdues I Et à mesure que Tâge rend son corps plus difforme,
son esprit se gangrène encore. Je yeux qu'ils soient flagellés jus-
qu*à en rugir.

Abiel revient chargé de brUlanU habite et autree objets.

— Hâte-toi, range-les sur cette corde.

Prospero et Ariel demeurent invisibles. Galiban , Stephano et Tringulo entrent tout mouillés.

Cal. — Je t'en prie, marche si doucement que la taupe aveugle ne puisse entendre le bruit de tes pas : nous voilà tout près de sa caverne. .

S(^ft.— Monstre, votre lutin, qae vous disiez être un lutm sans malice, ne nous a guère- mieux traités que le feu follet des champs (39).

Trin. — Monstre, je sens partout une odeur déplaisante ; ce dont mon nez s*indigne fort.

Steph. — Le mien aussi. Écoutez-moi, monstre. S'il m'arrivait de prendre deFhumeur contre vous, voyez-vous

Trin» — Tu serais un monstre perdu.

Co/.*- Mon bon prinee, accorde-moi toujours ta faveur'; aie patience , car le trésor auquel je te conduis est d*tm prix assez grand pour faire oublier. cette mésaventure : ainsi, pEarLsftôïit bas; tout est en repos ici comme s'il était encore^ minuit. . j

Trin. — Oui , mais avoir perdu nos bouteilles dans la.mare |

Steph. — Non -seulement il y a en cela de la honte et du déshonneur, mais encoï'e une perte infinie.

Trin, — Ce qui m'est encore plus sensible que d'avoir été mouillé. C'est là cependant votre innocent lutin, monstre. ' ^

Steph. --Je veux aller repêcher ma bouteille > dussé-je, pour ma peine, en avoir par-dessus les oreilles l

Cal. — Je t'en prie, mon roi, prends patience. Vois-tu b^en ?
voici l'ouverture de hi caverne : point de bruit, et entre ; commets
ce bon méfait qui te rend mattre de cette tle pour toujours, et met
à tes pieds ton Caliban, ton esclave soumis.

«78 THB TBMPE^. An !V.

Siê» Grive me thy hand: I do begîn to hare bloody thoaghts*

Trin. o king Stephaaol o peer ! o worthj Stephaaol look, what
a wardrobe hère îs for thee t

Cal» Let it alooe, thou fool ; U is bot tnilu

2Wn. O ho, monster ; we know what belongs to a frippery : —
O king Stéphane !

Ste. Pat off that gown, Trinculo ; by this hand^ l'U baye that
gown.

Jrin. Thy grâce shall bave it.

C(U. îlie dropsy drown thîs fool I what do you mean, To doat
thus on such luggage ? Let's along. And do the murder first : if he
awake, From toeto crown he'll fill our ^kins with pinches; Make
us strange stuff.

Ste., Be you qaâti, oioiister.--Mistre89 Une, Is not tins my jer-
kin ? New is the jerkia uader the Une : now, jerkiOy yoQ are like
to lose your hair, and prove a bald jerkin.

Trin. Do, do; We steal by line and level, and't likè your grâce.

Su. I thank thee for that jest : hère*» a garflient lor't: wii shall
not go unrewarded, while I am kia^ of thi3 co«atry : S4ml by line

and level^ is an excellât pa3s oi ftate; (àereTs anolArtr garment
for't.

Trin* àfonsicir, corne, {mt^ontolîmè uponyioor fingersy ^nd
away wkh dbe regt.

CaL I wHl have none on't : we shall Ipse our timej And atl be
turn'd to barnacles^ or to aypes With foreheads villianous low.

Sie. Momier, lay-tp yo<ir fiagers; hdp to foear thîs away,
wbre i;Hy ho^headof wiieîs,«rrUturnyoaoatdf «yUng' dem: go
to, carry this.

Trin. And this.

Sii. Ay,aadlbis.

SciOKS I. LA TEMPÊTE. 479

8tgfk, —]>«iae<«m ta vamm }e comnenoe à«?éir «MlatiD-
doiis sanguinaira.

IWn. -*o roi Stephano , ô mon prince , ô .digne dU|teno , re-
garde I quelle garde-robe il y a ici pour toi !

Cal. — Laisse tout cela, insensé; ce n^est que du Clinquint«

Tf4m*'^o}k\ obliBOjastMb nous nous connaissons en frîi^ie*
— o roi Stephano 1

Steph. •— Lâche cette robe, Trîncule ; je j«t ptt eette main que
je veux l'avoir (4o) I

Trin. — Ta Grandeur l'aura.

Co/.— Le iotl que Thydropi^e Tétrasi^l A •quoi ^hmk* vous,
de vous amoser k un tel bagage ? Avançoot, et faisons le meurtre

d!itonLl S'il ae réveille, notre peau m sera qu'an pincement de la tête aux pieds ; il noiiiJ«coatiera di'jne étattge manière.

S^ft. — Silence, monstre.— Madame la corde, ce pourpoint n'est'il pas pour moi ? Voilà le pourpoint descendu» Mainte* nant , beau pourpoint , tu cours risque de perdre bientôt ton duvet, et de devenir chauve (4i).

Jfln.— Prends y prends* N'en d^ilaise à Votre Grandeur» nous volons à la ligne et au cordeau.

Steph. — Je te remercie de ce bon mot ; voici un habit pour la peine. Tant que je serai roi de ce pays^ l'esprit ne restera pas sans récompense. Voler à la ligne et aM cordeau , c'est un excellent coup d'estoc. Tiens, encore un habit pour t'en marquer mon contentement.

Tfin.-- Monstre y allons, mettez un peu de glu à vos doigts, et puis emportez tout le reste [^i).

Cal, — Je n'en veux point, moi. Nous perdons notre temps, et nous serons changés en oies ou en singes qui auront de vilaines faces renfrognées.

S^epà,— Momtrer aUnnges 'vos éotgl»; aidet-lMDi à transporter tout cela à l'endroit où j'ai déposé mon tonneau de vin; sansquoijje vmis dhasdie^e mon royaume svil^» eaij^flez ceci.

Tr^n. — Et ceci*

5f^/i.— (taif etceci.

MO THE TEMPEST. Act Y.

A note ^ Kwkkfi heard. Enter divers SfirUty tn ehape of hounds^ and hunt them about : Prospbrq and Aribl, eetting êheman.

Pro. Hey, Mimnkdn, hey !

Àri. SHver, ihere \i goeSy SUtier I

Pro^ Fu/ry, fury t there Tyrani, iherel hark, harki

(Càliban, Stéphàno, and Tbincitlo are driven oui.)

Go> charge my goblins, that they griod their joints With dry convulsions, shorten up their sinews With aged cramps ; and more pinch-spotted make them Than pard^ or cat o' moountain.

Ari. Harky they roar.

JPro. Let them he hunted soundly : At this hour Lie atmy mercy ail mine enemies :

^hortly shall ail my labours end, and thou 'Shalt hâve the air at freedom : for a little, iFollow, and do me service.

Scène I. LA TEMPÊTE

On entend des pas de chasseurs. Divers Esprits accourent sous la forme de chiens de chasse, et poursuivent dans tous les sens Stephano , Trinculo et Galiban. Peospero et Ariel excitent la meute,

Pros. — Ohé / ohé I Montagne I

Ariel, — Argent I ici, par là,

Pros. — Allons, Titfron, Furie , allons tous , vous voilà ! Hardi ! poursuivez -les, et barre- leur la route. Ma bonne meute. Et toi , mon Ariel , écoute : Ordonne à mes lutins de disloquer leurs os. De leur faire subir, sans trêve ni repos , D'âpres convulsions, des crampes racornies, Des brisements de nerfs, des râles d'agonies, Et qu'on les pince aussi, menu de toute part, Pour qu'ils soient tachetés comme le léopard Ou comme le chat-tigre.

Ariel. — Entends comme ils rugissent.

Pros.— Qu'on les pourchasse encor, sans pilié; qu'ils subissent Jusqu'au bout leur torture. Enfin mes ennemis, Tombés en mon pouvoir, me seront tous soumis. Tes travaux vont finir; dans l'air ton aile vibre , Pour un instant encor, suis-moi : tu seras libre.

SCÈNE I.— -Le Devant de la Grotte de Peospero

Prospero revêtu de sa robe magique, et Ariel entrent.

Pros. — Enfin je touche au but sans avoir échoué ; Mes projets sont remplis : le ciel en soit loué ! Tous les esprits soumis à mon ordre obéissent, Le temps marche, tandis que mes lois s'accomplissent. Quelle est l'heure du jour ?

482 THE TEMPEST. Act V.

Art. On the sixth hour & at which time my lord, You said our work should «etse.

Pro, I did say so,

When first I rais'd the tempest. Say, my spirit, How fares the king and his 7

Ari. Gonfin'd together

In the sanie ftttfaioa as yon gave in charge ; Just as you left them, Sir; ail prisoners In the lime-grove which weather-fénds yoor cell ; They cannot budge, till yon release. The kmg, His brother, and yonrs, abkle ail three distracted ; And the remainder monming oTer Ihem, Brim-fuU of sorrow, and dismay : but chieffy Him you term'd. Sir, Tk€ goad old laré, GenxBtOt His tears run down fais beard, like winter*s drops, From eaves of reeds : your charm so strongly "vforks them, That if you now beheld them, yonr affections Woaki become tender.

Pro. Dost thou thînk so, spirit Y

Ari. Mine, would, Sir, were I human.

Pro. ÂBd mine shaJI.

Hast thou, which art. but air, a touch, a feeling Of their afflictions ? and shall not myself, One of their kind, that relish ail as sharply. Passion as they, be kindlier moy'd than thou art? Though with their high wrongs I am struck to the quick, Yet, with my nobler reason, 'gainst ipy fury Do I take part : the rarer action is In virtue than in vengeance : they being pénitent, The sole drift of my purpose doth extend Not a ftown farther : Go, release them, Ariel * My charms l'U break, their sensés V\\ restore. And they shall be themselves.

Ari. m îeidEL tJiem, Sir. ÇEaii.)

Pro. Ye elves of hills, brooks, standing, lakes, and grèves ; And ye, that on the sands with printless foot Do chase the ebbing Neptune, and do dy him, >When he cornes back : you demi-pup-pets, that

SciNE I. LA ^TBMPÊTE. 463

Âriel. — La Hxièmê , l'imiani

Où devait s'achever noire ouvrage importani, âfavaU-tu dit*

Pros. — C'est trai; favaiema/rqué d'SHkmee Cette heure en déehaifMmt la tempête ; elle ainmee. Comment vont le monarque et tous ses court4sane f

Âriel. —Ensemble prisonnier», ils sont toujours gisante Au-près de votre frotter aeeroupie sous ^ombrage Du bois de citronniers (43), sans gestes, sans langage f Tous, comblés de douleur, anéantie d'effroi. Gémissent en voyant l'égarement du roi.

De son frère et du vôtre; et surtout rien n'égale Le chagrin de celui que vous nommez Qonxale. Les larmes sur sa barbe en gmUtes ru4sselan\$ Ressemblent à la pluie en hiver s'écoulant Du tube des roseaux. Vos charmes réuesisseni, Mais si cruellement sur eux tous Us agissent. Que, si vous les voyiexj vous seriez combattu.

Pros. ~ Oh I ce que tu me dis, esprit , le pensee-tu ?

Âriel. — Je serais attendri, seigneur, si J'étais homme*

Prœ, — ' Va, je h suis aussi, mon œuvre se consomme : Si tu te sens ému quand tu les vois souffrir, Toi, sylphe formé d'air, toi qui ne peux mourir, Si lu sais compatir à leurs maux; moi, leur frère, Moi, longtemps éprouvé par le destin contraire. Moi, qui

ressens comme eux passions et douleur, Je serais moins que toi sensible à leur malheur I Ils m'ont profondément blessé par leur injure ; Mais ma colère est morte, et cède à ie^ nature. Va, quHls soient repentants et coulent ^heureux jours l Pardonner m*est-pius doux que me venger tm^jours* Lorsqu'au gré de mes vœux mon dernier charme opère, Pour eux je n'aurai pas un seul regard sévère : Rends leur la liberté; brise l'enchantement.

Âriel. — Je vais les amener à ton commandement. (H sort.)

Pros. — Habitants des ruisseaux, des rochers, de l'espace. Vous, dont le pied léger ne laisse point de trace. Lorsque vous poursuivez sur le sablemouvant Neptune, dont le flot recule en s' élevant; VouSf qui vous enfuyez lorsque ardent et sauvage

4«4. ïHE TEMPEST. Act V

By moonshine do the glréeiMôur rin^lets make,

lYhereof the ewe aot bites; ând yoa, whose pastime

Is to makemidnight-mushrooms; that rejoicc

To hear the spleinn curfew; by whosé aid

(Weak masters though you>e,) I hâve bedimm'd

The Doon-tide son, cairdforth the mutinous winds^

And 'twixt the green sea and th^ azar'd vault

Set roaring war : to the dread rattling thunder

Hâve I givep fire, and riftied Jove's stout oak

lYith his own boit : the strong-bas*d promontory

Haye I made shake : and by the spurs pluck'd up
The pine^ and cedar : graves, at my command,
Hâve waked their ^leepers ; oped, and let them forth
By my so potent art : But this rough magie
I hère abjure i and, when I hâve requir'd
Some heavenly mu^ic, (which even now I do,)
To work mine end upon their sensés» that
This airy charm is for, TU break my staff,
Bury it certain fathoms in the earth,
And deeper than did eyef plummet sound,
ril drown my book. (Soiêmn music.)

Re-enter Abiel: efter him, At.onzo, wilh a frantie gesture,
aUended by Gonzalo ; Sébastian and Antonio in like manner,
aUended by Adrian and Francisco : They ail enter the eircle
which Pros^ero had made, and there stand charmed ; which
Prospero o6wt'i?ingf, speaks.

A solemn air, and the best comforter To an unsettled fancy,
cure thy brains, NowuselesSy boird within thy skull l There
stand,

Scène I. LA TEMPÊTE

Il revient à son tour voui poursuivre «u rivage ; Vous qu'au clair de la lune on voit danser en ronds (44) Sur l'herbe où vers minuit p&ussent les mousserons; Vous, qui vous échappez des flammes étouffées Au son du couvre- feu, lutins, esprits et fées. J'ai pu, faible mortel par votre art enhardi, Voiler dans sa splendeur le soleil de midi, Soulever l'aiglon, évoquer la tourmente. Et lancer jusqu'au ciel une mer écumante ; J'ai, disputant la foudre aux mains de Jupiter, Fait tomber le tonnerre en sillonnant l'éther; Par moi le promontoire, ébranlé sur la rive, A tremblé bruyamment sur sa base massive. Et le cèdre et le pin, par mes bras arrachés.

En tronçoiis sur le sol sont demeurés couchés; Par mon ordre les morts endormis dans leur bière Ont de leur froid linceul secoué la poussière ; Leurs tombeaux entr' ouverts les ont laissés s'enfuir ; J'ai tout pu : c'est assez ; mtm règne va finir. J'ai montré de mon art la puissante énergie ; Mais j'çbjure aujourd'hui ma sauvage magie, A vous, esprits légers, je ne demande rien Que de célestes chants, prodige aérien.

Qui jettent dans leurs cœurs touchés par l'harmonie

Le remords du passé : puis , ma tâche est finie

Je brise ma baguette, et je l'ensevelis

Dans le fond de la terre; et ce livre où je lis

Les secrets de mon art, je le noîrai sous l'onde ,

Plus avant que jamais n'a pénétré la sonde.

(On entend une musique solennelle.)

Abiel entre ; après lui Alonzo, faisant des gestes frénétiques ; GONZALO l'accompagne; viennent ensuite SÈfiASTiEV et Antonio dans le même état, accompagnés ^'Adrian et de Francisco : tous entrent dans le cercle tracé par Prospero et y demeurent sous le charme.

Prospero les observe, et dit à Alonzo :

Qu'une musique noble, et qui puisse charmer Un esprit en délire, en venant te calmer. Guérisses ton cerveau, maintenant inutile,

486 THE TBMPBST. Act Y.

For you are spell-stopp'd.— ^

Holy Gonzalo, honouraUe nuta»

Mine eyes, even sociable to the sbow of thine,

Fali fellowly drops.-*^-^the charm dissolves apace;

And as the morning steals upon the night,

Melting the darkness, so their rising sensés

Begin to chase the ignorant fumes thai aianile

Their clearer reason.-^O my good Gofztalo,

My true préserver, and a loyal sur

To him thou follow'st; l wiil pay tby grâces

Home^ both in word and deed- — Most cruelly

Didst thou, Alonso use me» and my daughter :
 Thy brother was a furtherer jûs the act ; - ^
 Thou*rt pinch'd for't now, Sébastian, — Flesb and blood,
 You, brother mine, that ent^rtain'd ambition,
 Expeird remorse ma nature ; wbo, with Sébastian»
 (Whose inward pinchbes ttherefore are most stroog,)
 TVould hère bave UH'd your king ; I do forgive thee,
 Unnatural though tbou art l'-'-^Their understanding
 Begins to swell ; and the approacbing tide
 "Will shortly fill the reaspna^Ie shores,
 That now lie foui and muddy* Not one pf tbem,
 That yet looks on me, or would know me «'^-^Ariel,
 Fetch me the ba(and rapier in my oeil ; {Mxit Arisl.)
 I will dis-case me i^nd myself pres^ptt
 As I was sometime Milan f^^qqiakly» spifit ;
 Tbou shalt ère long b^ fr#e.
 Aroel re-enterê, iinging, and helps lo attire Peospero.
 Ari, Where the bee sucks, there suck I: In a cowslip'\$ bell I lie
 :

Qui bouillonne au dedans de son être débile /— (Aux autres.)

Mais vous, demeurez là, par un charme enchaînés.-^ (Alonso.)

Toi, qui verses des pleurs sur ces infortunés,

Alonso, homme de bien^ homme pieux, va leur rendre

Coulent aussi, je suis touché de tes alarmes ;

Mais vois, l'enchantement se dissout par degrés :

Comme l'ombre apparaît au matin azurée

Au voile de la nuit mélangeant sa lumière ;

Ainsi, se ranimant à leur raison première,

Et chassant les vapeurs qui venaient étouffer,

En eux l'intelligence est prête à triompher.^

Alonso, mon ami, mon ami sonneur véritable,

Toi, du roi que tu sers gentilhomme équitable.

Je veux dans mon pays, pour prix de ta pitié.

En te comblant d'honneurs l'offrir mon amitié. —

Alonso, tu suivis les consens d'un parjure, (Montrant Sébastien.)

De ton frère ; aujourd'hui le remords le torture.

Ah ! tu fus bien cruel pour ma fille et pour moi ! — (Alonso.)

Et toi, maproprié chair, mon sang, mon frère, toi.
Avidé, ambitieux, sans remords pour ton crime.
Tu voulais entraîner Sébastien dans l'abîme
Où tu Vêlais jeté Tous formâtes tous deux
Contre les jours du roi des complots odieux
Eh bien I en retrouvant mon rang et ma couronne.
Au lieu de te punir, frère , je te pardonne.--
Mais leur raison revient de leur entendement;
Déjà le cours reflue et grossit lentement.
Remplissant les canaux que la folie encombre:
Cependant leur regard est toujours couvert d'ombre :
Aucun d'eux ne saurait me reconnaître encor. — (A Ariel,)
Va chercher mon épée et ma couronne d'or;
Cours, Ariel. (Ariel sort.) Je veux me revêtir en maître.
Et, comme dans Milan encor, leur apparaître. —
Que ce dernier désir soit vite exécuté»
Et tu recouvreras enfin ta liberté.
Ariel rentre en chantant, et a^tf Prospero à s'habiller.
Ariel. — J'aime la fleur que j'aime V abeille : Dans la primevère
vermeille,

488 THE TEMPEsr. Act V.

There I couch when owU do ery.

On the bat's bock I do fly,

Afier tummer, merrUy; Merrily, mmrUy, shall I live now, Under Ihe bloêiom that hangs on ihe bough,

Pro, Why, that's my dainty Ariel : I shall miss thee; But yet thou shalt hâve freedom : so, so, so. — To the king's ship, invisible as thou art : There shalt thou find the mariners asleep Under the hatches ; the master, and the boatswain, Being awake, enforce them to this place ; And presently, I pr'ythee.

Àri. I drink the air before me^ and returu Or e*er your puisé twice beat. {Exil Ariel.}

Gon. Ail torment^ trouble, wonder, and amazement Inhabits hère : Some heavenly power guide us Out of thîs fearftil country I

Pro. Beholdy Sir king !

The wronged duke of Milan, Prp^pero :

For more assurance that a living prince Does now speak to thee, I embrace thy body ; And to thee, and thy company^ I bîd A hearty welcome,

Alon. Whe'r thou beest he, or no,

Or some enchanted trifle to abuse me, As late I hâve been, I not know : thy puiſe Beats, as of flesh and blood; and since I saw thee^ Th' affliction of my mind amends, with which, I fear a madness held me : This must crave (And if this be at ail,) a most strange story. Thy dukedom I resign ; and do entreat Thou par-

don me my wrongs :— But how should Prospero Be living, and be
hère ?

Pro. First, noble frîend,

Let me embrace thine âge ; whose honour ctnnot Be measur'd,
or confin'd*

gcÈwE I. LA TEflPÊTE. 489

Jû m« cAo»ft« ttfi d&WB abri Quand le hibou jette son cri.

Là je repose, ou bien je vole Sur l'aile des chauves-souris.

Ou je reviens à ma corolle Gaîment, durant les jours fleuris ;
Je vivrai dans la fleur qui penche y Désormais, au bout de la
branche (45).

Pros, ^ Ton vœu s'accomplira^ mon fidèle Ariei, Tu vivtas
dans les airs, sylphe immatériel; Mais souvent je serai triste de
ton absence : La liberté pourtant sera ta récompense,

Puisqu'il le faut Allons, vite au vaisseau du roi:

Invisible toujours, dans ses flancs glisse- toi; De son pesant
sommeil délivre V équipage, Lebosseman, le maître; et, suivant
mon message, Entraîne-les ici, je l'en prie, à l'instant»

Ariel. — Devant moi je bois l'air où mon aile se tend. Et je re-
viens vers toi, sans toucher à la terre. Plus vite que deux fois ne
battrà ton artère, (Il sort.)

Gon. — Tout ce qui tourmente^ trouble, émerveille et confond
habite ici. Que quelque pouvoir céleste nous guide hors de cette
contrée redoutable!

Pros. — Regarde y seigneur roi, le dac outragé de Milan, Prospère I Pour mieux te convaincre que c'est un prince vivant qui te parle, je te presse dans mes bras; je t'adresse un salut cordial, à toi et à ceux qui t'accompagnent; soyez les bienvenus!

i4/on.— Es-tu Prospère? ne Tes-tu pas? es-tu quelque enchanement trompeur qui m'abuse comme je l'ai été tout à l'heure? Je ne sais : ton pouls bat comme s'il était formé de chair et de sang; et, depuis que je te vois , je sens s'adoucir Taffliction de mon esprit , qui , je le crains, était mêlée de démente: tout cela ' (si tout cela existe réellement) nous promet d'étranges récits. Je te remets ton duché , et je te conjure de me pardonner mes torts. — Mais comment Prospère pourrait-il être vivant et se trouver ici î

Pros, [à Gonzalo») — D'abord , noble ami , laisse-moi embrasser ta vieillesse, qui ne saurait être assez honorée.

THE TEMPEST. ACT V

Gon* yÇheihet this be,

Or be not. Fil not swear.

Pro. Yon do yet taste

Some subtilties o'the isle^ that will not let yon Believe things certain: — ^Welcome, my friends ail :— But you, my brace'of lords, were I 80 mmded*

[Àède tù SBBASTiAir and Antonio.) I hère oould pluck bis highness' frown upon yon, And justlfy you traitors ; at this time l'il tell no talrà.

Seb. The devil speaks in fain. [Âiidê.)

Pro, No: — For you, most wicked Sir> whom to eall brother
Would even infect my mouth, I do forgive Thy rankest fault ; ail
of them ; and require My dukedom of thee, which, perforée» I
know, Thou must restore.

Àlon. If thou beest Prospero,

Give us particulars of thy préservation : How thou hast met us
hère, who three hours since Were wreck'd upon this shore :
where I hâve lost, How sharp the point of this remembrance is I
My dear son Ferdinand.

Pro. I am woe for't. Sir.

Àlon, Irréparable is the loss: and Patience Says, ît is past her
cnre.

Pro. I rather think,

You have not sought her help : of whose soft grâce, For the like
loss, I have her sovereign aid. And rest myself content;

Àlon. You the like loss?

Pro. As great to me, as late ; and, portable To make the dea-
rioss, hâve I means much weaker Than you may call to comfort
you; for I Hâve lost my daughter.

Alon. A daughter?

O heavens I that they were 11 ving both in Naples. The king
and queen there ! that they were, I wish '. Myself were muddled in
that oozy bed Where my son lies. When did you lose your daugh-
ter ?

Gon. — Je ne Murais jurer que oela soit cm ne «oit pas réel.

Proi. — Vous êtes encore livrés à quelques-unes des illusions ressenties dans cette lie ; elles ne tous permettent pas de croire même aux choses certaines. — Soyez tous les bienvenus , mes amis I (A part à Antonio et à Sébastien.) ^ Quant à vous je pourrais ici faire ouvrir sur vous les regards courroucés de Sa Majesté, et vous démasquer comme des traîtres; en ce moment je ne veux rien rappeler.

Séb. {à part.) — Le démon parle par sa bouche.

Proê. — Non. — Pour toi , le plus pervers des hommes , que je ne pourrais appeler mon frère sans souiller ma bouche y je te pardonne tes plus noires trahisons, oui, toutes; mais je te revendique mon duché, qu*aujourd'hui, je le sais bien, tu es forcé de me restituer.

Alon. — S'il est bien vrai que tu sois Prospère y raconte-nous quelques particularités sur la manière dont tu as été sauvé. Gomment nous rencontres- tu ici, nous qui» seulement depuis trois heures, avons échoué sur ce rivage, où j'ai perdu (combien raiguiUon de ce souvenir est aigu)» où j'ai perdu mon fils bienaimé, Ferdinand.

Pro\$. — Je suis affligé de cette mort, seigneur.

Altm. —Cette perte est irréparable; et la résignation ne pourra m'en guérir.

Pros* — Je croirais plutôt que vous ne l'avez pas appelée à votre aide; pour une perte semblable j'ai obtenu de sa douce as-

sistance de puissants secours, et je repose satisfait.

Ahn, — Vous, vous avez fait une perte semblable t

Pros. — Aussi grande pour moi , aussi récente ; et , pour supporter la perte d'un être aussi cher, je n'ai autour de moi que des consolations bien plus faibles que celles que vous pouvez appeler pour vous consoler : j'ai perdu ma fille I

Ahn, — Une fille ? Plût au ciel qu'aujourd'hui ces deux enfants fussent vivants dans Naples! que n'y sont-ils roi et reine! Pour obtenir qu'ils y fussent, je voudrais être enseveli dans ce lit de fange où est étendu mon fils. Quand avez-vous perdu votre fille?

492 THE TEMPEST. Act V.

Pro. Ift thîslast tempest. I perceive, thèse lords At this encounter do so much admire^ That they dcTour their reason ; and scarce think Their eyes do offices of truth, their words Are natural breath : but howso'er you haye Been justled from your sensés» know for certain, That I am Prospero, and that very duke Which was thrust forth of Milan; who most strangely Upon this shore» where you were wreck'd, was landed, To be the lord on't. No more yet of this ;. For 'tis a chronicle of day by day, Not a relation for a breakfast, nor Befitting this first -meeting. Welcome, Sir ; This ceirs my court : hère hâve I few attendants, And subjects none abroad : pray you, look in. My dukedom since you hâve given me again, I will requite you with as good a thing ; At least, bring forth a wonder, to content ye, As much as me my dukedom.

The enlranceof the Cell opens, and discovers Ferdinand and

MiRANDA playing al chess»

Mira. Sweet lord, you play me false.

Fer. No, my dearest love,

I would not for the world.

Mira. Yes, for a score of kingdoms you liould wrangle, And I would call it fair play.

Àlon. If this proye

A vision of the island, one dear son Shall I twice lose.

Seb, A most high miracle!

Fer. Tho* the seas threaten, they are merciful ; I hâve cur\$*d them without cause.

(Ferdinand kneels io Alonso.)

Alon. Now ail the blessings

Of a glad father compass thee about I Arise, and say how thou cam*st hère.

Mira, o ! wonder I

How many goodiy créatures are there herel How beauteous mankind is I O brave new world, That has such people in't I

Scène I. LA TEMPÊTE

Proi^ — Daos cette dernière tempête. Je le vois , ma rencontre ici a frappé ces seigneurs d'un tel étonnement qu'ils en dévorent

leur raison^ croient à peine que leurs yeux leur montrent la vérité, et que leurs paroles soient les sons ordinaires de leur voix; mais, quel que soit l'égarement qu'aient éprouvés vos sens , soyez assurés que je suis Prosperoi ce même duc qui fut chassé de Milan, et qu'une étrange destinée a fait arriver ici pour régner dans cette tle où vous avez fait naufrage. C'est assez pour le moment ; car c'est une chronique à conter jour par jour, non un récit qui se fait dans le cours d'un repas, et qui puisse convenir à cette première entrevue. Vous êtes le bienvenu, seigneur, cette grotte est ma cour : là j'ai peu de serviteurs , et point de sujets hors de son enceinte ; regar*dez au dedans, je vous prie. Puisque vous m'avez rendu mon duché, je veux m'acquitter envers vous par quelque chose d'aussi précieux ; du moins je vous montrerai une merveille , dont vous serez aussi content que je puis l'être de recouvrer mon duché.

{La groUe s'ouvre , et laisse voir Febdinaitd et Miranda
jouant aux échecs,)

Mir. — Mon doux seigneur, vous me trichez.

Ferd. — Non, mon cher amour ; je ne le voudrais pas pour le monde entier.

Mir, — Oui, même pour une vingtaine de royaumes vous pourriez me faire des chicanes, que je dirais encore que vous faites beau jeu.

Àlon, — Si ce tableau n'est qu'une vision de cette lie , il me faudra perdre deux fois mon fils bien-aimé.

Séb. — C'est le plus grand des miracles.

Ferd. — Quoique les mers menacent, celles font grâce; je les ai maudites sans sujet.

(Ferdinand s'agenouille devant Alonzo.)

1/on.— Maintenant, que toutes les bénédictions d'un heureux père tombent sur toi I Lève-toi, et dis-moi comment tu es venu ici. •

Jftr.— O merveille I combien de créatures parfaites sont icll que le genre humain est beau I O glorieux nouveau monde , qui renferme de pareils habitants !

494 THE TEMPE ST. Acf Y.

Pro. 'Tis new to thee«

Alan. What is this maîd, with whom thon wasi a pUy ? Your eld'st acquaintance cannot be three hours : l8 she the goddes& that bath serer'd ua^ And brought w thus togeUier t

Fer, Sir, she's raortal :

Buty bynfmfliortal Providence, she's minef I cbose her» wbea 1 eould not ask «ity fiaither For hifradyc«; nor tboughtl bad ose: she Is daughter to this famou» dake of Mikiiy Of whooL so oftea I baye beard renowo, But never saw befoce ; o£ wbooa I have Received a second lile, aad second father This lady makes him to me.

Àlon. lamher's:

But oh 1 bow oddly wiil it sound^ that I Mustaskmy cMld fpr-gif enesa I.

Pro, There, Sir, stop :

Let us not burden our remembrances With a heaviness that's gone.

fifon. r have iuly wept.

Or should hâve spoken ère thiaw Look down, you gods. And.
on thia.Goi| ^ drop a blessed evo^n ; For it is you, that have
chalk'd forth the way Wbkh bpowg^iua bitberl

Mon*. l BVf, Amaty. G<onErio (

6on. Was Milan thrust from Milan, that bis isfloe Should be-
come king» o£ Naples ? Ob 1 rejoke Beyond a common joy ; and
set it; down With gold on lasting piUars : In one voyage Bid Cla-
ribel her buabsmd. fiitd at Tunis; And Ferdinand, her brother,
found a wife, Where be himself was lost; Prospère bis dukedom,
In apoorisie; and ail of us, ourselves, WbeBinot masL wafthia
ownv

Àlm. Give Bwyour hands»:

(To Ferdiicand and Miranpa.) Let grief and sorrow stiU em-
brace hiaheart, That dotb not wiflb you joy 1

Gon. Be'tsal Amenl

ScÈifB L liA TEMPÊTE. 195

Fros, ^ Il est nouveau poor toi.

il/on. —Quelle est cette jeune fille avec qui tu jouais? n ne
peut y avoir plus de trois heures que vous vous connaissez. Est-
elle la déesse qui nous a séparés et qui nous réunit
momentanément?

Ferd, — Seigneur, c'est une mortelle; mais, par ie doux bien-fait de rimmortelle Providence , elle est à moi ; je Fai choisie alors que je ne pouvais demander Tavis de mon père, car je ne croyais plus en avoir un. Elle est la fille de ce fameux duc de Milan, de la renommée duquel j'avais si souvent entendu parler, mais que je n'avais jamais vu lui-même jusqu'à ce jour. C'est de lui que je tiens une seconde vie , et cette jeune femme me donne en lui un second père.

Alan* «— Je suis le sien ; mais n'est-ii pas étrange qu'il me faille demander pardon à mon enfant ?

Fro\$. — Arrêtez , seigneur ; ne faites pas peser sur notre souvenir le poids d'un mal qui nous a quittés.

6ron. — J'étais oppressé par les larmes, sans quoi j'aurais déjà parlé. Abaissez vos regards, 6 dieux , et faites desoendre sur ce couple une couronne de bénédictions ; car c'est vous qui avez tracé !a route qui nous a conduite ici.

Alon. — Je dis avieti, Gonzalo.

Gon. — Le duc de Milan fut donc expulsé de Milan pour que sa race un jour donnât des rois à Tfaples? Ohl réjouissez-vous d'une joie plus qu'ordinaire ; que ceci soit gravé en or sur des colonnes impérissables : « Dans le même voyage Glaribel a trouvé un époux à Tunis, et Ferdinand, son frère, trouve une femme sur une grève où il était perdu. Prospère recouvre son duché dans une fie misérable, et nous tous nous sommes rendus à nous-mêmes quand aueun de nous ne s'appartenait plus. »

Alon. [à Ferdinand et à Miranda.) — Donnez-moi vos mains. Que le chagrin et k instesse remplissent k jamais le cœur qui ne

vous souhaite pas le bonheur i

fifon. — Ainsi soit-il I Amen t

496 THE TEMPEST. AcT V.

Re-enler AviiEL, wUh (AeMASTER and Boatswain amazedly
foUowing.

6 look^ Sir, look. Sir; hère are more of us I I prophesied, if a
gallows were ou iand,

This feHo.w could not drown : Now, blasphemy,

That swear*«t grâce o'erboard, not au oath ou shore ? Hast
thou no mouth by land? What is the news ?

BoaU. The best news is, that we hâve safely found Qur king
and Company : the next, our ship,— Which, but three glasses
since, we gave out split,— Is tight and yare, and bravely rigged, as
when We first put out to sea.

Ari, Sir, ail this service

Hâve I donc since I went. (As(de.)

Pro. My tricksy spirit I (Aside.)

Alori. Thèse are not natural events; they streugtheu, From
strange to stranger :— Say, how came you hither ?

Boats, If I did think. Sir, I were well awake, rd strive to tell
you. We were dead of sleep, And, (how, we kûow not,) ail clapp'-
dunder hatches, Where, but even now, with strange and several
noises Of roaring, shrieking, howling, gingling chains, . And
more diversity of sounds, ail horrible, We were awak'd; straitway,

at liberty : Where we, in ail her trim, freshly beheld Our royal,
good, and gallant ship; our master Cap'ring to eye her : On a
trice, so please you, Even in a drea'm, were we divided from
them, Ând were brought moping hither.

Art. Was' t well doue ? [Aside.)

Pfo, Bravely, my diligence. Thoushaltbe free. (Aside.)

Alon* This is a strange a maze as e'er man trod: And there is
in this business more than nature Was ever conduct of : some
oracle Must rectify our knowledge.

SCBNE I. LA TEMPÊTE. 497

Ariel reparaît avec lb Maître et le Bosseman , qui le

suivent ébahis,

érofi. — O regardez, seigneur ; srre, regardez : voici encore
plasiears des nôtres. Je l'avais prophétisé , que tant qu'il resterait
un gibet sur la terre, ce drôle-là ne serait pas noyé.— Maintenant,
blasphéma teur, qui éloignais par tes imprécations la miséricorde
de ton bord, quoi! sur le rivage tu n'as plus un jurement? £s-tu
muet sur terre? Quelles nouvelles?

Le boss, — La meilleure nouvelle, c'«8t que nous retrouvons
ici sains et saufs notre roi et sa suite; la seconde, c'est que notre
vaisseau, qu'il y a trois sables nous avions cru perdu, est radoubé,
debout, et aussi fièrement grée (46) qu'an moment où nous
avt^ns mis à la voile pour la première fois.

Âriêl. (à Prospère djNirl.) —Maître, j'ai fait tout c«t ouvrage
dq)uis que je t'ai quitté.

Pros, (à Ariel à pari.) — Mon intelligent esprit I

Alan. — Ce ne sont pas là des événements naturels; ils entassent le merveilleux sur le merveilleux. — Parlez, comment êtes- vous venus ici ?

Le boss, — Sire, si je pensais être bien éveillé, je tâcherais de vous en informer. Nous étions tous frappés par un sommeil de mort, et (comment? nous ne le savons pas) tous jetés sous les écouteilles». Là, il n'y a qu'un moment, des accents étranges et divers, des hurlements, des cliquetis de chaînes qui s'entrechoquaient, et plusieurs autres bruits tous horribles, nous ont réveillés : nous nous précipitons , nous retrouvons la liberté, et nous revoyons dans tout son lustre, fraîchement réparé, notre royal , notre bon et fier navire ; notre maître bondit de joie à cette vue. En un clin d'œil, nous avons été séparés des autres, et amenés ici encore tout assoupis comme dans un songe.

Ariel. (à Prospero à part.) — Ai-je bien travaillé T

Pros. (à Ariel à part.) — A merveille , mon génie diligent, tu vas être libre.

Alon. — Voilà le plus étrange dédale où jamais aient erré des hommes; il y a dans ces conjonctures quelque chose qui surpasse tout ce qu'a jamais conduit la nature : il faut qu'un oracle rectifie en ceci notre propre jugement.

THE TEMPEST. ACT V

IVov Sir, my licgc,

Do not infest your miud tviUi botting on The strangeness of this business; at pick'd leisure, 'Which shall be shortly, single TU résoudre yoa (Which to you shall fteem probable,) of every Thèse happèûM accidents : till when, be thecrful. And tlink of each Ihing well.— Corne hithcr, spirit; {Àtide,) Set Callban and his companions free :

Untie the spell. [Ë^U XkĩBt.) How farcs my gracions Sirt Th^re %tt yel misMiig of y otrr emniMiny ff&i^e few odd lads, ihài fm fèmember iioi«

Ri'iiiUer Ariel, éiving in Calibaa^ Stephano, and T&iNCULOy in their slolen oppareL

Sot% Entj^iàêA êhUi for dl the feM> «wl M no ttiMi ttke care-for himself: for ali is but fortune :-«^Conigio> bMf-mom^ ter, Goragio !

SMn. If ih«ae be tnie s|^es which I wear in «ly liead, tere's a goodly «ighu

CcU. O Setebos, thèse be brave spirits, kideed! How Âne my master is 1 I am afraid Ho will chastise me.

Sêi^ Ha, ha !

What thÎAgs are thèse, my lord Aatoûio ? WiU monoy buy ^hem ?

litU» Very lii^e ; one of Uiem

Is a plmn ûsh, and, no doubt, markeiable.

Pro* Mark bui the badges of thèse mon, my lords, Tlioia «ay^, if they be true t'— This mis-shapen koave, His 4Hother was «

witch ; Mid oao so stroag Tàiat coHld e^airol the rnoon, make flows and ebbs. And deal in her commande without her power : Thèse three jMverobb'd me; and this demi-devil (For he'iS a l)astard one,) had plotted with them To talte myiife; two of thèse fellows you Must knowi ^d own ; this thing of darkness I Aci-nnowledge mine.

CaL I shall be pinch*d to deatli.

Alon, Is not this Stephano, my drunken butler?

Seb. He is drunk now : Wliere had he vvine ?

Scène I. JIA TBlffffiTE

JVof . •— Seigneur» mon suEerain, ne tourmentez point yotre esprit à débattre en lui-même la bixarrerie de ces aventures; nous choisirons , et dans peu, un moment où je pourrai vous donner à tous seul (et vous le trouverez sage) rexplication de ces heureux événements : jusque-là soyez tranquille, et croyez que tout est bien. — (ii pari.) Approche, esprif:. Mets en liberté Galiban et ses compagnons; romps le charme. (Ai^i^bl sort,) --Gomment se trouve mon gracieux seigneur? Il masque encore de votre équipage quelques mauvais drôles que vous oubliez.

Ariel rnUrê en ehauani devant lui Galiban, Stephano et Tringulo, vêtue dee hoMêe qu'ile ont volée,

Steph. — Que chacun se démène pour le salut de tous les autres sans s'occuper du sien ; car tout ici-bas n'est que hasard. — Goura gc, monstre hargneux» courage I

Trin. — Si ces deux espions que je porte dans ma tête ne me trompent pas, voilà une bienheureuse apparition.

Cal. — O Sétébos , que ces esprits sont bien I comme n^on maître est beau ! Je tremble qu'il me châtie.

S^6. — Ahl ahl qu'est-ce que ces êtres-là? les auraûUon pour de rargeat» «eigneur Antonio ?

iinl.— G'est probable; l'un d'eux semble être un vrai poisson , et il est sans doute à vendre.

Pros. — Remarquez seulement l'aspect de ces hommes, seigneurs, et dites s'ils sont honnêtes. Get esclave difforme reçut le jour d'une sorcière, dont les charmes puissants gonflaient on comprimaient les marées, conHmmdaient la lune, et agissaient en son nom sans emprunter son pouvoir. Tous les trois m'e&t olé; et ce demi-démon (car c'est un démon bâtard) avait complotté avec eux de m'ôter la vie. -Des trois il en est deux que vous devez connaître ; ils sont à vous; quant à ce produit des ténèbres , je ne puis le nier ; il m'appartient.

CaU — Je vais être pincé jusqu'à ce que j'en meure. Àlon, — Eh I c'est Stephano , mon ivrogne de sommelier l Séb, — Il est encore ivre ; où a-t-il donc pris du vin ?

500 THE TEMPEST. Act V.

Àlon. And Trinculo is reeilng ripe? Where should they Find this grand liquor, that hath gilded them?— fiow cam*st thou in this pickle?

J'rin. I have been in sach a pickle> since I saw you last, that, I fear me, will never out of my boues : I shall not feâr flyblowing.

Seb. Why, how now, Stéphane?

Sie. o touch me not ; I am not Stephano, bat a cramp.

Pro. You'd be king of the isie, sirrah?

Sle. I should hâve been a sore one then.

Alon. This is as strange a thing as e*er I look'd on.

{PoifUing to Galiban.}

Pro, He is as disproportion^ in bis manners, As in his shape :
— Go, sirrah, to my oeil ; Take with you your companions ; as you
look To bave my pardon, trim it handsomely.

Cal. Ay, that I will; and FU be wise hereafter. And seek for
grâce. What a thrice-double ass Was I, to take this drunkard for a
god, And worship this du 11 fool !

Pro, Go to ; away î

Alon. Hence, and bestow your luggage where you found it.

Seb, Or stole it, rather.

(Exeunt Galiban, Stephano and Trinculo.)

Pro. Sir, I invite your highness, and your train, To my poor cell
: where you shall take your rest For this one night ; which (part of
it,) FU waste With such discourse, as, I not doubt, shall make it
Go quick away : the story of my life. And the particnlar accidents,
gone by, Since I came to this isle : And in the mom, ril bring you
to your ship, and so to Naples, Where I hâve hope to seethe nup-
tial Of thèse our dear-beloved solemniz'd ; And thence retire me
to my Milan, where Every third thought shall be my grave.

Alan. I long

To hear lîic slory of your life, which must Take the car
sirangoly.

ScÈNB I. LA TEMPÊTE. 501

Alan, — Et Trinculo est aussi branlant et tout à fait mûr. Où
ont-ils trouvé le puissant élixir qui les a ainsi dorés. — Gomme
t'es-tu accommodé de cette sorte (47) ?

Trtn. — J'ai été trempé dans une telle saumure depuis que je
vous ai vu> que j'ai bien peur qu'elle ne sorte jamais de mes os ;
je n'ai plus à craindre les mouches.

Séb, — Qu'as-tu donc ? qu'as-tu donc, Stéphane?

Sieph. >— Oh ! ne me touchez pas î je ne suis plus Stéphane,
j'ai été changé en crampes.

Pro8. — Ah ! rustre, tu voulais être le roi de cette île.

Sleph, — J'aurais donc été un roi fort ulcéré.

Àlon, {montrani Caliban.) — Voilà le plus étrange objet que
j'aie jamais vu.

Pros, — Il est aussi monstrueux dans ses mœurs qu'il l'est
dans sa forme. — Allez dans ma grotte,- misérables , prenez avec
vous vos compagnons , et , si vous voulez obtenir mon pardon,
décorez-la soigneusement.

Cal, — Oui, je le ferai, je deviendrai sage, je serai meilleur, et
j'implorerai ma grâce. Trois fois double Âne que j'étais, de
prendre cet ivrogne pour un dieu, et d'adorer ce fou imbécile.

Pros. — Sors, te dis-je.

Àlon. — Hors d'ici, et remettez tous ces vêtements où vous les avez trouvés.

Séb. — Ou pour mieux dire, où ils les ont volés*

(Galiban, Stephano et Trinculo iOTtent.)

Pros. — Seigneur, j'invite Votre Altesse et sa suite à entrer dans ma modeste grotte ; vous vous y reposerez seulement cette nuit, dont une partie s'écoulera dans des entretiens qui , je n'en doute point, vous la feront passer, rapidement. Je vous en dirai l'histoire de ma vie et les événements divers qui se sont succédé depuis mon arrivée dans cette lie ; et, dès que l'aube paraîtra, je vous conduirai à votre vaisseau, et de suite à Naples où j'ai l'espoir de voir célébrer les noces de nos enfants bienaimés. De là je me retire à Milan, où désormais le tombeau occupera ma troisième pensée.

Àlon. — Il me tarde d'entendre l'histoire de votre vie : elle doit éveiller étrangement l'attention de Toreille qui l'écoute.

509 THE TBMPEST» Act V.

jVo« l'U deliver ail ;

And promise you calm seas, auspicious gales. And sail so expeditions, that shall catch Your royal fleet off.— My Ariel ;—chick,— That is thy charge ; then to the elements Be free, and fare thou well I— {Aside.) Please you, draw near.

[Exit]

SPOKEN BY PROSPERO

Now my charms are ail o*erthrown, And what strength I have's
mine own i Which is most faint : now, *tis true, 1 must be hère
confin'd by you, Or sent to Naples : Let me not, Since I hâve my
dukedom got, And pardon'd the deceiver, dwcU In this bare is-
land, by your spell ; But release me from my bands, With the help
of your good hands.

Genlle breath of yours my sails Must fill, or else my project
faits, Which was to please : Now I want Spirits to enforce, art to
enchant ; And my ending is despair, Unléss I be reliev'd by prayer
:

Which pierces so, that it assauUs Mercy itself, and frees ail
faults.

As you from crimes would pardon'd be,

Let your indulgence set me îreé.

Scène I. LA TEMPÊTE

Pros. — Je vous confierai tout, et je vous promets des mens
calmes, des vents propices, et un navire si agile qu'il devancera
de bien loin votre royale flotte. — (À part.) Mon Ariel , mon oi-
seau, c'est là ta mission ; libre ensuite, vole aux éléments. Adieu,
vis heureux ! — Daignez me suivre ? {11\$ sortent.)

ÉPILOGUE

PRONONCÉ PAR ^OSPERO.

Mes charmes sont détruits; plus rien qui me soutienne; Je n'ai plus maintenant de force que la mienne. Elle est bien faible : aussi de vous seuls dépend-il Que je reste en ces lieux pour toujours dans l'exil, Ou que je voie eneor Naple. Oh ! je vous supplie, Puisque j'ai retrouvé mon duché d'Italie, Et qu'aux traîtres je viens d'accorder mon pardon. Oh î ne me laissez pas ici dans l'abandon ! Répondez à mes vœux; que vos mains bienfaisantes M'affranchissent enfin de mes chaînes pesantes ; Qu'un souffle favorable enfle ma voile ; ou bien Mon espérance échoue, et mon drt ne peut rien. Vous plaire était mon but ; mais je perds ma magie ; Je n'ai plus maintenant de fée ou de génie Pour vous jeter un charme et pour me soutenir ; Et dans le désespoir mon rôle va finir. Si vous ne m'accordez l'indulgence dernière Qu'implore en s' élevant la voix de la prière, Et qu'un jour vous pourrez revendiquer pour vous, Si vous me renvoyez par^vos bravos absous t

LOUISE COLET, née REVOIL.

FIN DE LA TEMPÊTE

(i) P. 37i. Voyez les Notices sur les drames fantastiques au sujet du système d'enchantement que Prospero a pratiqué. ,

(a) P. 373. U nous « fallu rendre par un équivalent cette phrase, que les convenances du langage ne permettent pas de traduire littérale- * ment.

(3 et 4) P* 379. Foui play veut dire mauvaise chance dans la bouche de Miranda, et artifices coupables dans la réponse que lui fait Prospero. La différence des langues ne permet pas de rendre avec exactitude ce jeu de mots, autrement le naturel du dialogue serait défiguré, ce qui serait encore plus inexact.

(5) P. 379. The teen ihat I hâve tum'djrou to. On a traduit par « les peines que je vous ai causées. »

* P. 381. To trashjbr over topping.'^To trash, dans les vieux \i\fes du jardinage , veut dire couper les branches inutiles. Les chasseurs dans le Nord l'emploient aussi quand ils corrigent un chien qui s'est trompé dans la poursuite du gibier. A trashf parmi les chasseurs, désigne un morceau de cuir, des lesses ou quelque poids attaché autour du cou d'un chien quand il court plus vite que le reste de la meute, p'est-  -dire quand il la dépasse.

(6) P. 381. Ce passage est très-obscur.

(7) P. 385. Sit stiU. « Maintenant j'avance ; demeure encore assise. »

(Traduction de M. Guizot.)

(8) P. 387. Art, — Sometimes l'dditnde

Andbum in manjr places ; on the top^mast

Thefire and cracks.

Le feu, les craquements du soufre mugissant , semblaient ass  ger le

tout-puissant Neptune, et faire trembler ses vagues audacieuses, ébranler jusqu'   son trident redouté.

C'est là une élégante description d'un météore bien connu des marins. On lui a donné différents noms : le feu de sainte Hélène , de saint Elme y de saint Hernie , de sainte Claire , de saint Pierre et de saint Nicolas. Quand il apparaît comme une simple flamme, les anciens supposaient que c'était Hélène, sœur de Castor et de Pollux, et qu'il présageait de mauvais succès , à cause des malheurs qu'Hélène avait causés pendant la guerre de Troie, Quand la flamme était double , on l'appelait Castor et Pollux; elle était regardée alors d'un heureux présage- On représente ce météore comme une petite lueur de feu , apparaissant quelquefois la nuit au bout des lances des soldats , ou en mer sur les épaves et sur les antennes , tourbillonnant et passant dans un moment d'une place à l'autre. Quelques-uns ont dit , mais à tort, qu'il ne paraissait jamais qu'après une tempête. On a supposé aussi qu'il portait certaines personnes à se noyer. Shakspeare paraît avoir consulté , sur ce sujet , le livre d'Étienne Batman , qui dit , en parlant de Castor et Pollux , qu'ils étaient figurés par deux lampes ou deux petits signaux , l'un au haut du mât, l'autre sur l'éperon ; et il ajoute : « Si la lumière * paraît d'abord sur l'éperon , et si elle monte ensuite, c'est un bon présage , si les deux lumières commencent au haut du mât, du beaupré ou de l'avant , et descendent ensuite vers la mer ^ c'est signe de tempête. » En prenant cette dernière position, Ariel a pleinement rempli l'ordre que lui donne Prospero d'exciter une tempête.

^ L'épave appliquée aux Bermudes sera bien comprise de ceux qui ont vu la fureur de la mer sur les rochers raboteux qui les environnent et en rendent l'accès si dangereux. Du temps de notre poète on croyait que les Bermudes étaient habitées par des monstres ou des diables,

. (g) P. 389, Close hj-^ n^ master. Tout près, mou maître. :
(lo) P. 803. ; Then ^éu thdâ iêlandf ^Ita.

^' Cette ile était déserte; alors aucune fonne humaine ne l'ionordt, si ce li'est cependant le monstre noir et informe que la sorcière impie avait m|s i^Às au fond d'une tanière obscure.

P. 395. Jlfy quaint Àrieh Quaint sigmûe ici, çai, vif, adroit, du français co</i2^v

P. 397. Ohol o ho ! Cette sauvige axdtfflittiea était otigindr-tiiient et constamment appliqués au diable par l#« âorivâii» das anaiens mystères et moralités. Dans cet exen^ple, elle a été attribuée à Caliban, son descendant.

1 P. 399. My dtm's godt Setehos. M. Warnar a fait obsarv^, d'après

rautûrité de John Barbot, que les PatagODs redoutent beaucoup un grand diable à cornes appelé Setehos, Nous savons, par le voyage de Magellan, que Setebos était le dieu suprême des Patagons, et Cheleule un de ses inférieurs. Il est fait mention aussi de Setebos dans les Ko^n^t d'Haekluy t- (il) P. 401. The watch*dogs bark» Les chiens de garde aboient, (la) P. 401. Thoeae ate pearls, that were hiâ ejres. On trouve cette image dans, le^roi Richard IU » lorsque Clarence^ racontant son songe , dit :

Jn tkosû holêê fPTiêTB êyes didûnetinhâbit, ihere wêTê crept {As *twere in scom ofeyes) reflecting gems.

P. 401e fFhat is't? a spirit ?

L*incident de la surprise de Miranda à la première vue de Ferdinand , et de son amour subit pour lui, a pu être suggéré par

quelque traduction libre du treizième conte des Cent Nouvelles antiques. C'est en effet le sujet des Oies du frère Philippe[^] si admirablement traité par Boccace et la Fontaine. Il paraît avoir été originairement pris de la vie de sainte Barlaam dans la Légende d'or.

P. 403. If you be mode or no, si vous êtes ou non un être créé. Miranda répond :

No wonder, sir i But, certainly a maid.

Il y a ici une équivoque entre mode et maid qui se pronooeent de même. Mais ce n'est point un pur jeu de mots[^] c'est une véritable erreur de Miranda, et qui convient à la naïveté de son caractère* On a été obligé, pour en conserver l'effet, de s'écarter un peu du sens littéral de la question de Ferdinand, (fiuizot,)

Quelques copies portent made[^] et les critiques ne sont pas pleinement d'accord à cet égard. Mason dit : « La question est de savoir si nos lecteurs adopteront une eipression naturelle et simple qui n'exige point de commentaire , ou une que l'ingénuité de plusieurs commentateurs n'a soutenue qu'imparfaitement. »

P. 403. And Jus braue son[^] being <ivai>t. C'est là un léger oubli. Personne ne périt dans le naufrage. Cependant nous ne trouvons pas de personnage tel que le fils du duc de Milan.

(i3) P. 407, It Works, L'enchantement agit.

(i4) P> 409. Pr'jrthee, p[^]ac€. Il y a dans tout ce passage une affectation de langage presque impossible à rendre.

(i5) P. 409. Dollar et dolour se prononcent de même en anglais. . (i6) P. 4il. So jTQu've paid> Dans l'ancienne édition

y^u're paid, corrigé , ce me semble ^ avec raison, par Steevens.
Mabne paraît

assez embarrassé du sens de ce passage, qui cependant ne peut, je croib, laisser aucim doute. On a parié un éclat de rire; Sébastien, qui a perdu, éclate de rire ; Antonio le prend sur le temps, et lui dit : Vous avez payé. Gda est d'un genre de plaisanterie tout à fait conforme au reste de l'entretien de ces deux personnages, (fiuizou)

(17) P. 41i* Dans l'anglais, tempérance* Le traducteur n'a pu conserver ici le jeu de mots qui semble se rapporter à quelque allégwie de la tempennoe.

(18) P. 413. Pocket, poche. Pocket up veut dire faire une chose clandestinement. C'est encore un jeu de mots impossible à traduire littéralement.

P. 429. J strange fish ! eie.

Ce discours ridiculise heureusement la manie qui paraît avoir existé parmi les Anglais de regarder des spectacles étranges , quoique futiles. Un écrivain contemporain et professeur de théologie n'a pas été moins sévère. En parlant des crocodiles, il dit : « Ces dernières années on apporta en Angleterre les peaux de ces crocodiles pour les montrer , et beaucoup d'argent fut donné pour les voir. Les étrangers policés rient de notre folie , soit parce que nous sonmies trop riches , soit parce que nous ne savons comment dépenser notre argent. »

(19) P. 433. Ce vin est si bon qu'il forait pearler un chat. Vieux dicton anglais, auquel le poète fait ici allusion.

(20) P. 433. Qui fout manger le diable a besoin et une longue cuiller. Proverbe écossais auquel on fait ici allusion.

P. 435. ff^as the man in the moon*

Cette ancienne superstition, fondée, comme Ritson l'a observé, s'est conservée parmi les nourrices et les petits enfants. Les Juifs, dans une histoire talmudique, croient que les traits de Jacob sont visibles dans la lune. Les naturels de Ceylan, au lieu d'un homme, y ont placé un lièvre; ils disent qu'il y fut mis de la manière suivante: Leur grande divinité, Budha, pendant qu'il était ermite sur la terre, s'égara un jour dans une forêt. Après avoir erré dans une grande détresse, il rencontra un lièvre qui lui parla ainsi: «Il est en mon pouvoir de vous tirer de votre embarras; prenez le sentier qui est à votre droite, il vous conduira hors de la forêt. — Je vous remercie beaucoup, monsieur le lièvre, dit Budha; malheureusement, je suis très-pauvre et fort affamé, et je n'ai rien à vous offrir pour reconnaître votre obligeance. — Si vous avez faim, reprit le lièvre, je suis encore à votre service; faites du feu, tuez-moi, rôtissez-moi, et mangez ma chair.» Budha fit du feu, et le lièvre se jeta aussitôt dedans. Alors Budha exerça sa puissance miraculeuse; il retira l'animal du milieu des flammes, et le jeta dans la lune, où il est resté depuis ce temps. Nous devons ce récit à un savant français qui avait visité

Ceylan. Il ajoute que les insulaires le priaient souvent de leur permettre de regarder le lièvre à travers son télescope, et s'écriaient dans leur ravissement, qu'ils le voyaient. Il est à remarquer que les Chinois représentent la lune par un lapin brisant du riz dans un mortier. Leur lune mythologique, Jut-hop est figurée par une jeune et belle femme ayant une double sphère derrière la tête et un lapin à ses pieds. La période de la gestation de

cet animal est de trente jours. Ne serait-ce pas là Temblème de la révolution de la lune autour de la terre ?

(21) P. 439^ There be some sports are painjul, La fatigue est souvent mêlée au plaish*, mais la peine s'oublie où le plaisir se trouve.

(22) P. 489. Most busiless uhen l do iu Je me sens moins surchargé de mon travail.

(23) P. 443 Thanlwouïdsuffer

Theflesh'fly biow my mouth

Que je n'endurerais sur ma bouche le bourdonnement de la mouche à viande.

P. 445. / am afool

To weep at what I am glad qf.

C'est là un de ces traits naturels qui distinguent Shakspeare de tous les autres écrivains. Il fallait, pour soutenir le caractère de Miranda, la faire paraître ignorer que l'excès du chagrin et l'excès de la joie trouvent également du soulagement dans les larmes ; et, comme c'est la première ' fois qu'un plaisir sans alliage touche son cœur, elle appelle yoZt'e ce qui en paraît une expression contradictoire.

(24) P. 445. And mine with my heart in' t.

Mir.— Et voici la mienne, et dedans est mon cœur. Maintenant adieu pour une demi-heure.

Fertf. — Mille ImiUel

C'est encore la coutume dans l'ouest de l'Angleterre, lorsque les conditions d'un marché sont acceptées, que les parties, pour le ratifier, se donnent la main ; en même temps, l'acquéreur délivre des arrhes.

(25) P. 445. Much business appertaining. Un autre traducteur a rendu ce passage par « J'ai beaucoup à faire encore dans leur intérêt. »

(26) P. 447. . . Or my standard.

Le mot standard a plusieurs significations, telles que enseigne, mo[^] d'arbre fruitier qui se soutient sans tuteur. Steevens pense que Trinculo le prend dans ce dernier sens, en faisait entendre à Stéphane que Caliban, trop ivre pour se tenir sur ses pieds, ne peut être pris pour un standard. Peut-être aussi que Trinculo, faisant allusion à la difformité de Caliban, veut dire qu'on ne peut le prendre pour un modèle. Peut-être encore Shakespeare a-t-il employé ce mot dans ces deux sens. Mai[^] la

traduction littérale n'était pas possible en français, sans rendre la réponse de Trinculo tout à fait inintelligible.

(27) P. 447. « We are not such fools » ne mulerons pas.

(28) P. 447. Dehors d'ici. M. GuioC rend par pois Mon débouché. P. 449. fhatupied n'hy[^]s ikUl thou setuuy patch !

. Le docteur Johnson voudrait mettre ces paroles dans la bouche de Stephano, en se fondant sur ce que Caliban ne pouvait connaître le costume des fous. Cette objection est fort bien réfutée par Malone. D'ailleurs, on peut remarquer qu'à la fin de la pièce Galiban appelle en propres termes Xencio un fou. Les

modernes diredeurs incUneraim peut-être à dnnnar par ia suite à ce personnel^ Thabit qui lui est propre.

(29) P. 453. WlUxou troU the catch% — Troll vient du français trôler, pour dire conduire 9 tirer » et ce sens, s'appliqua particulièrement à une ohansoQ dpnt. une partie est Gantée sous la direction d'un des chanteus. Quelquefois on emploie ce terme comme l'a ei^[d]liqué Steevens. Littleton rend to troll along his words par v olubiler loqui, swe rotunde. lYoUing, en parlant de la pêche, c'est traîner l'hameçon dans l'eau, pour imiter l'action de nager du poisson.

(30) P. 453. La figure de no-body (personne) est une espèce de caricature qu'on voit quelquefois sur les enseignes en Angleterre.

P. 457. ji Uving droUery. Ces spectacles, appelés drôleries, étaient . simulés du temps de Shakspeare par des marionnettes seulement. De là nos modernes paillasses, montrés aux foires, ont pris leur nom. Une drôlerie vivante est une drôlerie représentée non par des machines de bois , mais par des personnages vivants.

{3i} P. 457 / cannot ioo much muse.

Un traducteur a rendu ce passage par « 7e ne saurais jamais me lasser d'admirer. »

(32) P. 457. Du temps de l'auteur, quand on partait pour un voyage long et péjiMewx , nn {iaçait une somme d'argent dont m ne reeeTait l'intérêt qu'à son retour* Ce {daccwent «e laisail à u» tau* tnès-ékYé. C'est à cette contuwe i|ue le poète &it aJkision«

P. 459. Andmth d ipaint dewice the haiiqu^t tfoni^ws.

Quoique je n'entreprene pas de prouver que toutes les pantomimes françaises et italiennes étaient connues en Angleterre , je puis pourtant faire observer que dans les intermèdes donnés par le duc de Souverain en 1453 et par le grand-duc de Toscane en 1600 , on trouve des services fuyant , montant et descendant. Voyez le Grand d'Aussi , Histoire de la vie privée des Français , U y avait donc des inventions semblables à celle de Shakespeare dans le cas présent, et peut-être furent-elles adaptées sur le théâtre en Angleterre , comme dans les fêtes publiques.

(33) P« 459- You are three men qf sin* . . .

> NOTBS. soi

MoI-À'-iimH : Vous étetez trop komuies à crime » etc. X'^^

(34) P. 465» M kjrmen's Ump shall li^t yotu M. Guizot a ren^^i

«r Att non de ki kmpe d'hymen qui doit vous éclairer* » ne :>

, (3S) F» 4419. „Mw<| many^coiound mCS99nger, thmi Jie'er» V r/\»

€'«it une élégante iaialion des vers de Yupkd^ à la fia du qnairidaM;

U^9t4t VÉnéide.

(36) Ç. 471. JfdE:« éhi\$î^imQe ^arétkêe.*. FMt de ee lieu m |Mndis«!

f\Êbded signifie ici avoir disparu» du latin t/dub. Pour sentir ia yson ttse 4e Q6tte comparaison «t la propriété de TépiUièle » il Um. se rès-. souvenir de la nature de ces représentations. Les

anciens spectacles an*-) gk« avaient lieu à la réception d'un
 prime ou à Tooeaion de qne^ue sotenoié; ils étaient quelquefois
 représenlés sur d«s dMâtres dittasés' dans les rues. Ce ne furent
 d'ata^ que 4es spectacles nnels ; nais avant notre auteur, ils
 avaient été animés par l'introduction de personnages pariants»
 hshiilé<r selon leur caractère, UîUiis dieeonis étaient quelquefois
 en vers; à mesure que la prooetsion ou le cortège avançait » ces
 diso^nun reurSy qui offraient toujours quelque aUusion à la cé-
 rémonie > farteitot entre eux «n feme de^ialogui^ «i s'adres-
 saient an i;nind personnage qui en était l'omet. On empruntait
 pour ces spectacles tllogoriques desom^ ments très-coûteux. —
 Rack. Les vents , dit lord Bacon , qui pousseutles nuages
 âu^^essns de nous, ce que nous appelons le radf. y et qui ne s^nt
 pas aperçus en bas» passent sans lirait. Staevens vent upliquertle
 mot f«c& un peu différemment; il TappeUe le dernier Yesti^e
 lÎBgitif des plnalunts «nages» à peine perceptibles à cause de
 leur distance et.da leur «énuilék Ce iqu'im iffelnit anciennement
 le rmok est mabnedant appelé le tcmd par las nsarins. Le mot
 rock est commun à plusieum witenrs caMemperams 4e Sbaks-
 peaae, Sir Xbemas Hanmftr lit truat, pour lequel il y e piniienes
 autorités. Jtfalone lit mnaok, jnauvaise orthographe de wréck, t/i
 nprès4m>ir oitédes«ntaiâhès, il dit «qu'o^ a avancé que tesebjeU
 qniaentaass «ubstaime» quand la vision est effacée, ne laissent
 rien de réel, et conséquemment point de wrecA> de trace , -der-
 rière eux. Mais l'objection est fondée sur une méprise, les mots
 Uaue not a rack (ou wreck) befund ne se rapportent' pas a la
 foma sans base 4e 4a viiian» omis à ia4ednnuclianifinaleidu
 amude» dont les tours , les temples et les palais seront (comme
 une viaion cu-un spe«t&c3e) entièrement disaousyet ne Uie-
 so'ontwderrièreie eux aucun vestjige.

<38) P. 47«. Su Ichea-ined, Veyce la UOtioe sur la 2>fl^ate.

(S9) P» 477. Mjt ttot «igleb est şûck , apprié nnssi fook a Igm-Usni (feufollet)*

(40) P. 479. Put offihai gown» ■ — Put o^'veut direiler ou laisser^

{4x} P* 479. Mlstress Une, is not this ^y j'erkin? JSow is the

JeAin under the Une ; now,jerkin, you are Uke to loseyour hm'r, mnd prot^e a hald jerkin. Ime est prijuici d'abord dans le sens de corde tgadue, puis et en même temps dans celui de iigne ètfuatorùile. Jerliin, d'un autre côté, signifie pourpoint ^i faucon. Le pourpoint a probablement été tiré avec^uelque difficulté de dessus la corde {Une} ,, et sous la ligne (Une) Téquateur, certaines maladies font tomber les cheveux y et les cordes à tendre les habits sont faites de crin (hair, crins et cheveux); ainsi le pourpoint (jerkin), tiré de la corde ou sous la ligne, comme on voudra ^ perd ses crins ou ses cheveux et devient un bald jerkin (faucon chauve), espèce d'oiseau connu sous le nom de choucas,

' Steevens soupçonne une autre équivoque, et des plus grossières, dans le mot Une, pris dans le sens de ceinture de femme. Mais c'en est assez et plus qu'il ne faut sur cette bizarre plaisanterie. {Guizou)

(42) P. 479. Put some Ume upon your fin^rs.

Un traducteur a rendu ainsi ce passage : « Monstre , nettoie donc tes Inains; saisis proprement le reste^ et partons. »

(43) P. 483. In the Ume^grove,..

Je les tiens tous prisonniers , comme tu l'as voulu, au fond de ce bosquet d'odorants citronniers , qui fait un rempart à ta grotte contre les ▼ents. ' (44) 'P* ^ ^« fy moonshine do the green^sour rin^ets màke.

Ces ronds ou petits cercles tracés sur la pelouse sont fort communs sur les dunes de l'Angleterre : on remarque qu'ils sont plus élevés et d'une herbe plus épaisse et plus amère que l'herbe qui croît alentour ; les brebis n'y veulent pas paître. Le peuple les appelle fairy cercles^ cercles des fées , et les croit formés par les danses nocturnes des lutins. On en voit de pareils dans la Bourgogne. Partout où se trouvent ces ronds, on est sûr de trouver des mousserons. (Guizot,)

(45) P. 489. MefTHjTf merrily, shall I Uve nowj

Under the blossom that han§s on the bough, .

Gaîment, gaîment, je vivrai maintenant , sous la fleur qui pend à la branche. 1

(46) P. 497. Un vaisseau est en assiette quand il est dans la meilleure situation possible, et qu'il a toutes les qualités nécessaires.

(47) P. 501. How cam'st thou in this pickle? Trinculo répond ; / haue been in such a pickle. Le mot pickle signifie saumure, ou les choses que l'on conserve dans la saumure. Par extension et par plaisanterie on a appliqué le mot pickle à l'état, à la condition dans laquelle on se conserve.

EN PROSE ET EN VERS

Des passages les plus remarquables de : Le Roi Jean, Richard III, Henri IV, 1^{re} et 2^e partie ; Henri V, 1^{re}, 2^e et 3^e partie ; Henri VIII, le Roi Lear, Cymbeline , Troilus et Crésida, les deux Gentilshommes de Vérone, Mesure pour Mesure, Beaucoup de bruit pour rien. Peines d'amour perdues. Comme il vous plaira, la méchante Fée corrigée, Tout est bien qui finit bien, le Conte d'hiver, les Méprises, Timon d'Athènes, Périclès, les joyeuses Commères de Windsor;

tAB

MM. DE Chateaubriand, Casimir Delavigne, Dupaty, Alex. Duval, Guizot, J. de Vigny, Népomucène Lemercier, de Poitiers, de Villermay, de l'Académie française ; Fauriel, de Bas, Naudet, Paulin Paris, de l'Institut; Artaud, Casimir Bozzy, Charpentier, Philaret Chasles, Charles Coquerel, Cresset, Emile Deschamps, Dubois (du Globe), Paul Dupont, J. Fontenelle, Ernest Fouinet, Gerusez, Leroux de Lincy, Mennechet, Mezières, de Montigny, Nisard, Amédée Pichot, Poujoulat, comte Jules de Resseguié, Léon DE Wailly, etc.

Mesdames Louise Sw. Belloc, comtesse de Bréville, princesse de Craon, Louise Colet, Desbordes-Valmore, princesse Constance de Salm-Dyck, George Sand, Anaïs Ségalas, Amable Tastu, etc., et

D. O'SULLIVAN

DIRECTEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE ANGLO-FRANÇAISE,
Professeur au Collège royal de Saint-Louis.

En publiant les chefs-d'œuvre de Shakspeare dans ma Bibliothèque Anglo-Française, j'ai cru n'y devoir com- I. 33

prendre quo Rkhord tll, Roméo a /uUeUe, h Marchand de Venise, Othello, Hamlet, Macbeth, JuUs César et la Tempête. Plusieurs littérateurs» en partageant mon opinion, ont pensé qu'il serait bien de donner une analyse raisQonée de ttwttes les autres pièces, afin d'offrir une idée complète des travaux du tragique anglais. Depuis longtemps j'avais eu moi-même cette pensée, et je me proposais de la réaliser sous le titre à* Études sur Shak^spécaté. J'ai donc été obligé d'abr^er quelques-unes de ces notices, afin de les renfermer toutes dans un cadre plus étroit. En recourant à mes collaborateurs de la Galerie des Femmes de Shakspeare, j'ai dû saaifier aussi plusieurs de mes notices, afin d'introduire ici celles de ces écrivains distingués*

Je dois ajouter que, le plus souvent, je n'ai fait qu'encadrer dans mes observations leurs remarques, traductions, ou imitations. En agissant ainsi, je crois donner une preuve convaincante qu'en plaçant à la tête de ma BibUothèque les noms d'un grand nombre de célébrités littéraires, j'étais assuré de leur collaboration, et qu'à l'exemple de tant de publications, je ne les jetais point au pul^c comme un app&t trompeur.

D. O'SDLLIVAN.

NOTIGES.

Shakdpéare ne tire pas de la mine de Thistoire des métaux précieux pour en altérer la pureté ; il les frappe d'effigies et do légendes marquées à son propre coin : il en ôte la rouille y il les purifie et leur rend tout leur éclat; de sorte que Thistoire conserve sous sa plume le brillant de For le plus pur,

La vérité, partout où elle se manifeste, doit être sacrée : telle était la pensée de Shakspeare; aussi n'a-t-il pas porté une main profane sur ses autels. Il a compris que la tragédie y la majestueuse tragédie, est digne de se placer devant le sanctuaire de la vérité et d'être la prêtresse de ses oracles. Il n'a point ignoré non plus que tout ce que la religion a de saint et de sublime, tout ce qui est aimable ou grave en fait de vertu, tout ce qui excite la pitié dans la faiblesse et le sublime dans la force, ou le terrible dans la perversion de l'esprit humain, est du domaine de la tragédie. Sibylle et muse tout à la fois, elle tient ouvert le livre des destinées humaines, et elle est l'interprète de ses mystères. Ce n'est donc pas pour ridiculiser les chagrins sérieux de la vie réelle, qu'elle les revêt de ses riches et somptueux habits, et nous les présente comme des puissances évoquées de la poussière et des ténèbres, pour éveiller les sympathies généreuses, la terreur, ou la pitié des hommes. Ce n'est pas pour ajouter à la douleur que, comme source d'émotions, elle a une existence réelle en représentant les torts et les souffrances, le crime de lady Macbeth, le désespoir de Constance, les artifices de Gléopâtre et la détresse de Catherine ; mais pour ajouter infiniment à l'effet moral, comme sujet de méditation et leçon de conduite.

Ces observations deviendront plus claires par l'examen des caractères suivants, que l'histoire nous a tracés.

{La scène se passe en Angleterre.) Gauthier, ambassadeur du roi de France, Philippe Auguste, réclame de Jean-Sans-Terre, au nom de son souverain, le trône d'Angleterre pour le jeune Arthur Plantagenet de Bretagne. Jean refuse, et se dispose à défendre son usurpation par les armes. Alors survient Philippe Falconbridge, bâtard de Richard Cœur-de-Lion, création bizarre et

chevaleresque qui jette de la vie et du mouvement dans tout le drame. Il suit le roi Jean en France, pour combattre Philippe Auguste, qui a promis à la reine Constance, mère d'Arthur, de remplacer son fils sur le trône d'Angleterre. Mais, au lieu d'une guerre, c'est une fête qui s'ouvrira. Après des menaces de part et d'autre, Jean offre d'unir sa nièce à Louis , fils du roi de France. En apprenant ce traité dicté par la peur. Constance maudit les rois qui abandonnent son fils. Le nonce du pape reproche à Philippe de s'allier à un excommunié; la guerre se rallume , et Jean- Sans-Terre, vainqueur, livre le jeune Arthur prisonnier à Hubert, un de ses partisans , qui lui promet de hâter sa mort. Constance est en proie au désespoir. Cependant, Hubert se laisse attendrir par les paroles du royal enfant; il lui laisse la vie : mais il faut que son oncle le croie mort. Constance vient de finir ses jours, en France, de douleur; et le fils de Philippe Auguste arrive en Angleterre pour combattre Jean. Les lords et le peuple murmurent contre l'usurpateur, et lui reprochent la mort d'Arthur. —Le jeune prince s'est tué en voulant descendre des murailles de sa prison. Ranimé par Falcoobridge, Jean-Sans- Terre se dispose à combattre les Français, qui, aidés de plusieurs seigneurs anglais, restent maîtres du champ de bataille. Tout à coup le roi Jean, atteint de souffrances que l'on attribue au poison , meurt. Son fils , le prince Henri , conclut la paix avec le Dauphin.

Sfaakspeare, comme tous les grands poètes, dessine à larges traits ses créations. Souvent il les indique dans un vague qui échappée Fesprit, mais qui, par un miracle dont le génie seul a le secret , s'identifie avec notre âme et s'y grave à jamais. Un seul vers , un seul mot parfois, nous peint une femme dans Shakspeare; l'on retrouve, dans sa poésie côs couleurs incisives quoique flottantes, d'où s'échappe , dans l'épopée du Dante, la

Franeesea di Rimini. Quelques accents suffisent aux grands poètes pour donner un corps à leur idéalité; et ces formes qui nous semblent indécises, en les lisant, ont. un charme infini dans le vaporeux lointain du souvenir. Ainsi, Shakspeare nous montre à peine Constance, et pourtant il nous la révèle tout entière. Constance, c'est un des plus beaux types de femme trouvés par le poète tragique. Elle a inspiré Mérope et Jocaste dans leurs douleurs maternelles.

Qui n'a lu , dans nos vieilles chroniques , la vie touchante et la mort tragique d'Arthur de Bretagne? Constance, c'est la mère de ce royal enfant; elle veut lui rendre un trône; elle souffre de ses misères ; elle implore pour lui l'appui des rois ;

elle espère Elle passe par toutes les émotions, par toutes

les angoisses ; ses sentiments débordent en poésie sublime; quand les rois l'abandonnent, elle s'indigne comme une reine, elle se plaint comme une femme, elle pleure comme une mère; puis entourant son fils de ses bras, elle se précipite sur la terre et s'écrie:

« Mon chagrin se revêt d'un orgueil légitime ; Car le malheur rend fière et roidit sa victime. Que les rois maintenant s'assemblent sans pudeur Devant la majesté de ma grande douleur. Ma douleur, désormais immense et solitaire. Est si lourde à porter qu'il n'est plus que la terre Qui puisse sur son axe en soutenir le poids. Seule avec ma douleur, sur son sein je m'asseois; C'est le trône ou vivra ma royauté nouvelle ; Dis aux rois de venir se courber devant eUe! »

Et plus loin:

« Armez-vous, armez-vous contre ces rois parjures ! Cieux ! voyez ma douleur, et vengez mes injures ! Une veuve vous crie : o cieox ! déchaînez-vous , Défendez l'orphelin j tenez-moi lieu d'époux ! »

£Ue pleure sur la royauté de fton fils; mais le malbêuf ne Tacable point. Elle se relève sous ses coups plus forte et plus magnanime. L'enfant dont elle partage la fortune, elle le presse sur son sein ; elle le sent rivrei elle le voit, elle entend sa douce parole; ses larmes se sèchent parfois sous le baiser filial qu'il lui donne; il sourit, et son ame rayonne; ses douleurs de reine sont adoucies par ses consolations de mère. Elle lui dit avec amour :

«(Dieu versa ses trésors sur ta royale en&nce : Doué par la nature au jour de ta naissance, La beauté, là grandeur, se mêlèrent en toi ; La fortune Va. fait , mon fils, pour être roi. Les ro8e6 et les lys brillent sur ton visage. Ta bonté doit toucher autant que ton jeune Âge; Mais la fortune impure, hélas ! nous a trahb ; Elle ie prostitue & tous nos ennemis ; Elle va, prodiguant sa faveur adultéré, Courtisane éhontée, addêr Jéatt-Sans-terre! »

Mais elle n'a pas tout perdu sur la terre; on lui a laissé son enfant ; sa maternité c'est son diadème indélébile | c'est une couronne dont elle est fière; c'eit le sceau de grandeur et de divinité que Dieu mit à la femme, à cet être faible qui devient fort en Ée sentant renaître , en donnant une moitié de son âme, une partie de son sang. Cet amour est intarissable | il résiste à toutes les épreuves ; il survit à toutes les déceptions, à toutes les blessures, à toutes les offenses» Emanation immortelle^ l'amour d'une mère pour son enfant, c'est le symbole terrestre et touchant de Tamonr de Dieu pour l'humanité.

Constance I c'est la pèrSminifioation de l'amour maternel.
L'univers la délaïse^ lel ruiHes s'amassant autour d'elle ; mais
Arthur vit; l'espoir de lui rendre un trone est perdu, mais elle
peut l'entourer d'atbour et de soins. Moti l}ieUj elle ne vous mau-
dit point; car elle sait qu'il est une affliction plus grande dont
vous pourriez frapper son cœur de môme; elle sait que ses en-
traîlles pourraient être déchirées par la mort de son

enfant Il Vitl..\.. Pauvre reine i malheureuse mère! cette

immense douleut la frappera : on arrachera l'arbuste à sa
racme, l'enfant à sa mère. Arthur sera livré à son bourreau; et

l'on dira à GoDStaoce d'èd()èref encore I MMs alors le déses-
poir la submergeria , la mort sera sa seule consolatrice ; et elle ré-
pondra, frappée au èœur :

« Courage ! dites-vous ; toon , tout espoir égàfe, La mort seule
gûêfit) là mtfft seule réparé! La mort , la mort est doiiÊe ! Ô mort
! tiens me f\râpper ! « De ta corhiptidtt je ireux A^eiltelôpper,
J^aime comme tih parfum tx)ii odeov de tadavres. Toi, hàittè des
heurëUï, laine teut qvte ta navres; Vienê à m«i tpA t'appelle et
qui teox reposeir! Tes o8 blases de squelette, oh ! je rt&t les bai-
ser! Je placerai mes yeux sous teê paupières vides, Et les vers dé-
tachés de tes membres livides Formeront des anneaux à Pentour
de mes doigts ; Ta poussière è ma bottohe étdttffèrt ma voit. Afin
que tout mon corps ohaiige ei se décompose, Et t'égftle en hor-
reur dans sa métamorphose» Viens en grin^nt des dents ; je croi-
rai qtt^a mes VttUk Tu somis (seul amour qui reste ant
malhetti:etix, o mort! viens dans mes brasi de toi je suis Jalotise :
Viens, je te donnerai le baiser d'une épouse !

Ouand dans mon désespoir j'invoque le trépas^ Mon, je ne suis pas foUe ! oh I je ne le sois pas ! Je sais, dans ma douleur qe'on traite de démente, Que, veuve de Geoffroy, je me nonune Constance, Arthur, mon jeune fils, est à jamais perdu ! Nbn, je ne suis pas folle ! et mon cœur éperdu Dans son amer chagrin regrette la folie, Qui trompe le malheur et fait que l'on Oublie ! Enseignez^moi comment le désespoir conduit A cet état de l'âme où la raison nous fuit? Et je vous bénirai! la démente cooaole : Je ne souffrirais plus, mon Dieu! si J'étais folle ç J'oublierais mon enfant, ou croirais le revoir Dans quelqte ilmulaore Offert à non espoir* Non, je ne suis pas foUe , et sens «me par une Les diverses douleurs que donne l'infoïttme.

On dit que, dans le ciel où nous devons renaître, Nos parents, nos amis, pouttont nous reconnaître ;

S^H en était ainsi, je reverrais mon fils.

Le plus beau des enfants, 6 mon Dieu ! que tu fis ;

Mais le ver du malheur, qui le ronge et le creuse,

Me défigurera sa forme gracieuse,

A sa beauté native enlèvera sa fleur ;

Gomme un spectre, flétri sous le poids du malheur,

On le verra plier et se traîner livide,

Jusqu^au jour où le corps de PÂme reste vide ;

Alors quand, dans le ciel ainsi ressuscité,

Mon fils m'apparaltra sans fraîcheur, sans beauté,

Moi qui le vis si beau, moi son sang, moi sa mère.

Je le méconnaîtrai, dans ma douleur amère.

Ainsi, jamais, jamais, même au monde futur.

Je ne pourrai revoir mon fils, mon bel Arthur !

De mon enfant absent ma douleur tient la place» Repose dans son lit, me rappelle sa grÂce, M"accompagne partout, prend son regard charmant, En empruntant son corps revêt son vêtement ; Cest rimage d'un fils qu'appelle en vain sa mère ! Ma douleur, c'est Arthur ^ et ma douleur m'est chère! »

Constance, c'est la reine et la mère modèle. Reine, elle est plus forte que le malheur ; elle veut la gloire de son fils ; elle cherche à lui reconquérir sa couronne. Mère , en perdant son enfant, elle appelle la mort. Comme la mère de FËcriture, elle ne veut pas être consolée.

Louise COLET, née REVOIL.

La tendresse maternelle ne s'exprima jamais avec plus d'éloquence que dans ce beau passage, que madame Louise Colet vi^t d'interpréter d'une manière si touchante, et que nous croyons devoir reproduire dans la belle imitation qu'en a faite madame Desbordes -Yalmore.

On accourt; on veut voir la mère infortunée . D'Arthur ; et la Pitié muette, consternée, Pleure, et n'ose répondre à ses profonds sanglots; Et la prison mobile emporte sur les flots Arthur, le jeune Arthur, l'espoir de son veuvage, Cet enfant-roi, tombé dans l'esclavage.

Inconsolable, errante aux rivages déserts, De longs gémissements elle frappe les airs; Comme une aigle éperdue à son nid enlevée, Quand le lâche vautour, usurpateur affreux,

Cherchant un festin ténébreux.

Dans Tombre a dévoré la royale couvée.

Sur le sable où la nuit répand un voile obscur,

L'êcho mourant répond : Arthur ! mon cher Arthur !

Un heureux de la terre, un sage, un insensible, Ne voit dans ses dâmeurs qu'un fol égarement : Pâle, elle ouvre les yeux, le regarde un moment. Et repousse en ces mots cette voix inflexible :

« n me parle ! et jamais il n'a connu mon fils ! Il n'entend pas mon Âme; il me croit insensée! Eh ! que me rendra- t-il pour tous mes biens ravis? Que dit-il? je ne sais ; mais sa voix m'a blessée. Oh! tais- toi ! j'aime mieux écouter ma douleur : Elle parle d'Arthur ; elle a ses jeunes charmes , Elle a ses derniers cris, ses sanglots et ses larmes. Ses suppliantes mains, son effroi, sa pâleur ;

Elle est ce qu'il était! Oui, cette ombre fidèle

Au milieu de la nuit me réveille, m'appelle. M'embrasse, et m'apparaît avec ses traits chéris ! Laissez-moi l'adorer : elle me rend mon fils; Elle me rend sa voix! je l'écoute, je pleure; Je la suis comme Arthur, au son triste de l'heure; Et sous son vêtement, quand je l'ai rencontré. Elle m'en a fait voir le fantôme a^oré ! »

« Toi, tu n'as pas de fils ? je le vois, j'en suis sûre : Effrayé pour toi-même, et plaignant ma blessure. Tu te fondrais en pleurs, tu ne pourrais parler.

Non, tu n'as pas de fils ! Peux-tu me consoler !

Toi seul n'es pas ému de mes plaintes amères! Quand je parle d'Arthur, tout m'entend, tout frémit. Les Anges attentifs pleurent aux cris des mères; Dieu même en les frappant les regarde et gémit : Il est père , il est Dieu. Dans sa miséricorde Il forme de nos pleurs Tespoir qu'il nous accorde : On m'a volé mon fils ; et Dieu me le rendra.

Mais ici! plus jamais nous n'y serons ensemble.

On m'a volé mon fils, on l'enlève il mourra

Et je ne verrai plus d'enfant qui. lui ressemble ! »

« Que ne Maud^ i'admette! en mes élèves confis

Je serais, coïtoute toi, froide, àtistère^ farouche; Et le doute nom d'Arthur^ exilé de ma bouche, Fuirait de la mémoire ; 6t j6 n'aimerais plus ! Je préfère la mort à Ce songe immobile; Je yeux aimer toujours ce que j'ai tant aimé, Arthur, motl thét Affthtr, qu'eii ta pitié «térild

tttiio m^ pas nommé ! »

« Oh! parle-moi d'Arthur! mais tu ne peux m'entendre. Hélas! ce que le ciel a formé de plus tendre, Son miracle d'amour est-il connu de toi? C'est le cœur d'une mère : et je le porte en moi^ Et je n'ai plus d'enfant! et S2^ grâce enchahiéci Et ses pas inégaux que je guidais encor,

Loin de ma destinée

Ont emporté son sort !

Et ce bel arbrisseau, dont la tige brisée Promettait à ma vie un
ombrage si beau, Va languir sans amour, sans soleil, sans rosée,

Sans fleur pour mon tombeau !

Va, je ne suis pas insensée ! »

« Ma raison tout entière éclata dans mes pleyit : Elle ap-
prouve, elle ordonne, «Ile accroît met douUurt ; Et c'est un crime
à toi de la dire éclipsee* Qui donc était sa mère?....., oh I moi...». c'était bfn moi!

Ces pleurs ce sont mes pleurs qui tombent devant toi :

Peux-tu les démentir? Sans joie et sans pâi'ttre. Comme un
saule mourant traîne sa chevelure^ Vois mon front se courber :
sous ce voile de deuil| C'est la mère d'Arthur qui se traîne au cer-
cueil. Suis-je insensée? Eh bien! à ce nom qu'on lui donne» C'est
la mère d'Arthur qui meurt et qui pardonne 1 Et si tu n'es ému, si
ton oœur est glacé. Va, c'est toi qu'il faut plaindre et nommer in-
sensé 1 »

« Et totiB qui me disiee, dans vos leçons pie\Mes, Qu'au delà
du tombeau Dieu nous i^ètað nos Amours, Ma mère, ouvres les
cieut : tos mains religieuse» Vont recevoir* mon fils; gftredez-
^e^moi toujours! J'irai bientôt, bientôt !..... Hais ti l'Af&euse
Envie

Vêttt le faife périr. Souffrant) décoloré) détroit, il ira mourir !

SUR Lfi HOI JEAN. S83

JéiilëcdnilàHraïdoBe mon iàft^, nos l|m>(yk'è fit! Aitadies'i-
Mi le oatir <mi cet liorriMe eÂM : Vom foi» qui m^écoutet, lai-

téz[^]le, lâttvet-ttioi I Otwmoi o%B bmdeaux tpà pèMnt iur tùà tête ;

Je vem m[^]enfuir Laiises*»».* Ndb, que rien ni n[^]âvréti!

LaisMi-moi Pappeler[^] n[^]ëtouifez ptf mes criei. Mon Arthur I mon en&nt I mon oniTert 1 mon iUs I »

M[^]é DBSBORDEB-VALMORB.

Cette tragédie réunit toutei les bétatéd da langage et toute la richesse de l'imagination propres ft releter la ttisfêSie d'un sujet f d'auMDt plus teuebant > que la trahison du roi Jean, la mort d'Artbur et la douleur de Constance sont des faits trop réels. Le poète a eu soin de rejeter dans Tarrière-écène le earâctèro làchoi cruel et méprisable de Jean*9an»»Terre, pour nous intéresser davantage au sort de les viOtimes. Indé« pendamment des scènes où sont développés les caractères de Constance et de Falconbridge t Cette tragédie en renferme deux autres d*une beauté incomparable. Dans[^] celle dCl Jean fait entreroir son désir de se défiltre du jeune Arthur[^] on croit voir Fâme noire et turbulente de ce prinCe, mise à nu dans toute sa difformité et reculant devant là crainte de laisser apercevoir ses homicides projets, surtout lorsqull dit :

—a Approche, Hubert ; 6 moù cher Hubert, nous te devons beaucoup. Dans cette prison de chftir, il est une âme qui S'avoue ta débitrice, et qui se propose bien de te payer ton affliction avec usure. Mon cher ami , ton serment volontaire vit dans ce oinnr qui en conserve précieusement le souvenir. Donne-moi ta main, j'aurais quelque chose à te dire... mais

j'attendrai quelqu'autre moment plus convenable. Pur le ciel (Hubert) je suis presque embarrassé de te dire en quelle estime je te tiens.

SMêTié - ^ J'ai bien de robligation à Votre Majesté.

Le roi Jean. -** Mon bon ami, tu n^as encore aucune raison de me répondre ainsi } mais tu l'auras un jour et le temps ne coulera pas si lentement qu'il n'amène pour moi le moment de te faire du bien. J'ai un projet en tête , mail dois-je te le communiquer? Le soleil est maintenant sur l'horizon, et le jour pompeux, environné des plaisirs du monde, est trop tîf ,

trop plein de gaieté pour m'entendre. Si la cloche de minuit frappait des sons répétés de sa langue de fer sur sa bouche d'airain le cours assoupi de la nuit; si nous étions ici dans un cimetière, toi préoccupé de mille injures ; si l'humeur noire de la mélancolie avait coagulé , épaissi , appesanti ton sang , ou bien si tu pouvais me voir sans yeux, m'entendre sans le secours de tes oreilles ^ et me répondre sans voix et par la seule pensée; alors, en dépit du jour vigilant qui nous enveloppe, je verserais mes pensées dans ton sein mais non, je

n'en ferai rien. Cependant je t'aime bien > et , sur ma foi I je crois que tu me chéris de même.

Hub* — Si bien que , quelque chose que vous me commandiez, dût ma mort être la suite nécessaire de mon action , par le ciel I je la ferai.

Le roi Jean, — Ehl ne sais-je pas bien que tu la ferais , bon Hubert? Hubert, Hubert, jette les yeux sur ce jeune garçon: c'est un serpent sur mon chemin ; et, quelque part que je pose

mon pied, il est là devant moi. M'entends-tu? tu es son gardien.....

Hub. — Et je le garderai si bien qu'il ne pourra jamais nuire à Votre Majesté.

Le roi Jean, — La mort !

Hub. — Seigneur I

Le roi Jean, — Un tombeau!

Hub. — Il ne vivra point.

Le roi Jean. — C'est assez. Je puis maintenant redevenir capable de joie; Hubert, je t'aime : mais je ne veux pas te dire ce que je prétends faire pour ton bonheur. Souviens-toi »

La scène entre Arthur et ses bourreaux , où le jeune prince implore la pitié de Hubert, déchire presque l'âme, et ne serait pas supportable sur le théâtre, sans l'impression ineffaçable que produisent sur l'esprit du spectateur la douce innocence et l'éloquence sans art du pauvre enfant.

Arthur, — a Je croyais que personne ne devait être triste que moi. Si j'étais hors de prison et gardant les moutons, je serais gai tant que le jour durerait ; je le serais même ici , sans le soupçon que mon oncle cherche encore à me faire plus de mal. Il a peur de moi , et moi de lui. Est-ce ma faute , si je suis

« iils de Geo&oy ? Non » sûrement, ce n'est pas ma faute » et plût au ciel que je fusse votre fils, Hubert; car vous m'aimeriez.

Quoi! il faut que vous me brûliez les deux yeux avec un fer rouge?

Hubert. <— Jeune enfant » il le faut.

Àrth. — Et le ferez-vous ?

Hub. — Je le ferai.

Àrth. — En aurez- vous le courage? Quand vous avez eu seulement mal à la tête , j'ai attaché mon plus beau mouchoir autour de votre front ; c'était une princesse qui l'avait

travaillé pour moi Au milieu de la nuit , j'appuyais votre

tête sur ma main Pour vous empêcher de sentir le poids

du temps y je vous demandais à chaque minute : Que vous manqae-t-il ? Où est votre mal ? Quel service d'amitié puis-je vous rendre? Il y a bien des enfants de pauvres gens qui fussent restés dans leur Ut et ne vous eussent pas dit un seul mot de tendresse, tandis que vous aviez un prince pour vous servir dans votre maladie. Peut-être pensez-vous que mon affection n'était qu'une affection artificieuse, et lui donnez-vous le nom de ruse? Croyez-le, si vous le voulez : si c'est la volonté du ciel que vous en agissiez mal avec moi, il faut bien que vous le fassiez Pourrez-vous m'arracher ces yeux, ces yeux qui jamais ne vous ont regardé et jamais ne vous regarderont avec colère?

Hvtb. — J'ai juré de le faire; il faut donc que je vous les brûle avec un fer chaud

JrlA. — Ah I sauvez-moi, Hubert, sauvez-moi. Je sens mes yeux se flétrir, seulement à voir les affreux regards de ces hommes sanguinaires.

Hub. (Aux Bourreaux.) — Donnez-moi ce fer, vous dis-je, et liez l'enfant.

Àrth, — Hélas ! quel besoin avez-vous de prendre un air si rude et si courroucé? Je ne bougerai pas, je resterai immobile comme la pierre. Pour l'amour du ciel , Hubert, 'que je ne sois pas lié I Renvoyez ces hommes affreux, je vais m'asseoir tranquille comme un agneau. Je ne remuerai pas , je ne frapperai pas du pied , je ne dirai pas une seule parole ; je ne montrerai pas même de mauvaise humeur en regardant ce

m NOTICB

fer* Aaavoyai Muleoieii eei bMiuM8t et je voui pardonnerai, quelque louroiMit que voui me biiez fooffirîr.

Hub. [Aux Bimrreaiup) — Allez» demeurez là-dedans; laissez-moi seul avec lui.

Un dê\$ SêêriMu. ««Je suis bien eontent d*être dispensé d'une pareille action.

Ar^. — • Hélas I celui que mes reproches eut renreylé était mon ami ; il a un œil dur, mais il porte m ocsor bon. Laissesle revenir, afin que sa compassion fasse naître la vôtre.

Hnb. ^ Allons, venez , enfant; préparez*vous.

Arth. — N*y a-t-il plus de remède?

Bub. —» Pas d'autre pour vous que de perdre les yeux.

Arth. -« Oh ciel! que n'avez-vous dans les vôtres un grain de sable on de poussière, nn moucheron, xm cheveu égaré, quelque chose enfin qui puisse causer de la douleur à cette partie si précieuse. Alors, éprouant vous-même quelle souffrance, affreuse y produit la plus petite cause, votre odieux projet vous paraîtrait horrible.

fitté. — Est-ce là ce que vous avez promis T AHons > contenez votre langue.

ulrll^ . — Oh î épargnez mes yeux, quand ils ne devraient plus me servir qu'à vous voir. Tenez, je vous l'assure, le fer est froid; il ne me ferait aucun mal.

Hué. — Je puis le réchauffer, enfant.

Arth. — Ce que vous voulez employer pour me faire du mal vous refuse ce service. Vous seul n'avez point cette pitié qui s'étend jusqu'au fer insensible et au feu, ordinaires instruments de la cruauté.

IM. — Eh bien! continue de voir et de vivre. Je ne toucherai pas à tes yeux pour tous les trésors que possède ton oncle. Cependant j'avais juré, et j'avais résolu , enfant , de te les brûler avec ce fer.

Arth. - * Ah! maintenant vous ressemblez à Hubert, d

SUR UGHA&D IL M7

RICHARD n*

La tragédie de Richard II est , après celle da roi Jean , la seconde des pièces historiques que donna Shakspeare. Le fond du sujet est emprunté à Tuue des époques les plus ictères* santés de l'histoire d'Angleterre. L'usurpation de Henri IY, si féconde en événements importants , fut pour ce malheureux pays une source de troubles et de calamités sans nombre. Avec elle commence le long et sanglant drame des funestes guerres d'York et de Lancastre» guerres auxquelles le mariage de Heor ri YII avec Elisabeth, fille d'Edouard IY, mit un terme.

Le despotisme violent qui signala les dernières années du règne de Richard II lui avait aliéné entièrement le cour de ses sujets. Les mêmes hommes qui jusqu'alors s'étaient montrés ses partisans les plus dévoués se tournèrent contre lui, et agitèrent sérieusement entre eux la question de porter remède à toutes les illégalités commises par le roi. Richard ayant eu con« naissance de ce projet , les ducs de Hereford et de Norfolk furent exilés » le premier pour dix ans, et le second pour toute la vie. Ce nouvel acte de despotisme ajouta encore au mécontentement général. Henri» duc de Norfolk , qui après la mort de son père avait pris le titre de duc de Lancastre» était d'« çois longtemps adoré du peuple. Les mécontents jetèrent les yeux sur lui et le choisirent pour leur chef. Il fut secrètement rapelé de Paris » où il s'était retiré après son bannissement. Le duc fut accompagné de quelques serviteurs , débarqua dans le Yorkshire, et arriva bientôt devant Londres à la tête de soixante mille hommes* Le duc d'York , que Richard avait institué régent pendant son absence, embrassa , après quelque hésitation, la cause de son neveu : cette défection porta les forces de Lancastre à cent soixante mille hommes. Richard , abandonné de tout le monde perdit le pouvoir de Henri^ et fut conduit

prisonnier dans la Tour de Londres. Les lords » après de violents débats, décidèrent qu'on obligerait le roi à renoncer à la couronne. En conséquence » on lui présenta un acte d'abdication, qu'il signa sans hésiter, ajoutant que , s'il avait la faculté de nommer son successeur, il choisirait son cousin de Lancastre, qui était présent ; il remit en même temps son anneau.

Cet acte d'abdication, évidemment entaché de violence , ne suffisait pas à l'ambition de Henri. Il entra dans son plan de se

débarrasser du roi. Le lendemain, les deux chambres s'étant assemblées, elles prononcèrent solennellement sa déposition.

Par suite de ces mesures violentes et illégales , le trône se trouvait vacant. La couronne revenait de droit au descendant de Lionel 9 troisième fils d'Edouard III. Mais Henri avait pris ses mesures. Les lords s'empressèrent de le reconnaître comme roi; et le sceptre d'Angleterre passa ainsi, au moyen d'une usurpation, dans la maison de Lancastre.

Cependant Henri ne tarda pas à s'apercevoir qu'il est plus facile de s'emparer d'un trône que de le conserver; car à peine y fut-il assis, qu'on lui donna le titre odieux d'usurpateur, et que la captivité du malheureux Richard éveilla dans les esprits un intérêt semblable à celui qu'il avait lui-même inspiré autrefois.

Une conspiration se forme contre lui. Le duc d'York la découvre, et accuse le comte d'Aumerle, son propre fils, d'en être un des chefs. Le nouveau roi, Henri IV, accorde au comte son pardon , et fait exécuter ses complices. Rien ne trouble plus sa félicité , que la dissipation et la mauvaise conduite de son fils , et la crainte de quelque nouvelle conjuration. 11 manifeste cette dernière crainte devant Exton, seigneur anglais qui lui est attaché, et qui, pour lui prouver son zèle, court à Pomfret poignarder le roi Richard , l'enferme dans un cercueil, et l'apporte aux pieds de Henri. Ce prince accable l'assassin d'imprécations , l'exile à perpétuité, et fait vœu d'aller dans la Terre -Sainte , expier le crime dont il a été la cause involontaire.

Le drame que nous venons d'analyser embrasse les deux dernières années du règne du roi Richard. Il commence en 1398, lors de l'accusation de trahison intentée par Bolingbroke contre Mow-

bray, duc de Norfolk, et se termine au meurtre de Richard, au ch^àteau de Pomfret, en 1400. Shakspeare

SUR KIGUARD II. 529

l'écrivit en 1597 ; il en tira les principaux matériaux de la chronique de Hollinshed , et copia presque littéralement plusieurs passages de cet auteur. De ce nombre est le discours de Tév^é que de Garlisle, pour défendre le droit inaliénable du roi Richard, et pour soutenir qu'il n^{*}était justiciable d'aucune juridiction humaine. Les faits historiques de cette tragédie sont par conséquent exacts ; car, malgré les préjugés lancasteriens de ceux qui ont célébré son règne , Richard était un prince faible et inhabile à gouverner. Il ne manquait pas de capacité , mais point de jugement solide ; son éducation avait été très négligée. 11 était violent par caractère , prodigue et dissipateur ^ ami d'une vaine représentation , livré à ses favoris et recherchant la société de gens de basse extraction : malgré cela, ses malheurs l'emportent sur ses défauts. Le docteur Johnson fait observer qu'on ne peut pas dire de cette pièce qu'elle touche beaucoup les passions ; mais il est impossible de voir sans attendrissement l'abjecte dégradation de cet infortuné monarque. ^ Où peut-on trouver une combinaison de circonstances plus pathétiques, que celles dont Shakspeare a enveloppé la courte carrière de Richard, depuis son débarquement dans le pays de Galles jusqu'à sa mort à Pomfret ? Si l'amertume de son chagrin, quand il est abandonné par ses amis et bravé par ses barons ; si son humiliation et sa patience, quand il est insulté par la populace, et salué des hommages moqueurs de son rival ; si la grandeur des sentiments qui relèvent au-dessus de la conscience de sa faiblesse ou de son impuissance physique ; enfin si sa résistance héroïque, quand il est attaqué par ses assassins,

ne sont pas propres à émouvoir les passions ou à agrandir l'entendement, quel tableau dramatique pourra y parvenir 7

La faiblesse du roi nous fait prendre le plus vif intérêt aux malheurs de l'homme. Après le premier acte où le despotisme de sa conduite prouve seulement son défaut de résolution, nous le voyons chancelant sous les coups de la fortune qu'il n'a pas su prévoir, regrettant la perte de son autorité , sans essayer de la prévenir, cédant au génie ambitieux de Bolingbroke, son autorité foulée aux pieds, perdant toute espérance, laissant fléchir et briser son orgueil sous des insultes et des injures que sa mauvaise conduite a provoquées , mais qu'il n'a ni le courage ni la force de venger. Le changement de ton et de conduite des deux compétiteurs au trône , suivant leur changement de I. 34

530 NOTICB

fortune 9 depuis la capricieuse sentence de banfiôssenient pro-» noneée par Richard contre Boling^roke; les offres suppliantes et lès modestes prétentions de celui-ci à son retour, jusqu'au ton élevé et arrogantavec lequel fiolingbroke reçoit de Richard son abdication de la couronne; ce roi dépossédé qa'il fait servir à orner sa marche triomphale à travers les rues de Londres, et enfin rexprèssion du désir de la mort de ce prince, qti'il laisse échapper, et qui trouve aussitôt un serviie exécuteur ; tout cela est fendu avec une vérité et ime facilité parfaites.

Le droit que s'arroe le souverain pouvoir de se jouer du bonheur des autres, comme d'une afftiire sans importance, ou de se relâcher de Texercioe de son autorité , comme par faveur, se montre d'une manière ft*appairte, tant dans la sentence de bannissement si injustement prononcée contre BoUngbroke et Mov-

bray, que dans ce que dit BoUngbroke, quatre ans après son bannissement, avec aussi peu de raison •

Les caractères du vieux John de Gaunt et de son frère York, oncles du roi , l'un sévère et prévoyant, l'autre honnête et d'un bon naturel» sont bien soutenus. Le discours du premier, à la louange de l'Angleterre, est un des plus éloquents qui aient jamais été écrits.

Mais le rôle de Richard lui-même donne à la pièce le principal intérêt. Sa folie , ses vices , ses malheurs , sa répugnance à abandonner la couronne, sa crainte de la garder, ses regrets^ ses larmes , ses accès de passion , sa majesté qui s'est évanouie^ passent successivement sous nos yeux» et forment un tableau aussi naturel que touchant. Un des passages les plus pathétiques est celui où il s'écrie : n Que ne suis^je un roi de neige pour » fondre devant le soleil de Bolingbroke! x>

Henri, comte de BoUngbroke, fait sur son exil les réflexions suivantes :

<f Quel long espace de temps renfermé dans un mot si court i » quatre mortels hivers, quatre joyeux printemps, finis par ce » seul mot! telle est la parole des rois! j>

Gaunt, duc de Lancastre, dit au roi Richard qu'il est déjà trop vieux pour voir le retour de son fils.

-•a Pourquoi, mon oncle, reprend Richard ; tu as encore plusieurs années à vivre*

SUR RICHARD II

6r«ninl. — Mais pas meiâniile, roi , que ta ptirss^s donner : tu peux abrèger mes jour» par tm wmtwe chffgrin, ta peux m'enlever des nuits , mais ta ûe saura» mé donner cm lende-^ maân. Tu peux aider le temp^ à sillonner mon front des trax;es de la vieillesse, mais tu ne saurais arrêter le progrès d*anè setàe de mes rides. Ta parole est aussî> puissante <|ae le temps, s'ilsVgit de mon trépas; si je 8ui9=mort> ton rvfaume ne peut m& racheter la vie« »

Le duc d'York démontre à Gaunt rinutUité de ses ewnseil» sur un esprit comme celui de Riehard* Gaunt kii répond ;

•— « On difl pourtant q^e, comme une solenneUe hiffiiioiie, fa ▼ oîx des mourants captive Fatteaiea ; que lorsque les parole lî sont rares, dles ne sont guère jetées en val* } cm ce^ n'esi q<Ae It' vérité qais'eihale au mitieitdes soufiraiGeSr et celui qui ne^ parlb plu» trouve des oreilles plus attei^ives que Fiiomme ias^ truitani discourS'agFéabteSy par la jeanesse et te santé. On re^ marque plus la fia d'um homme que la tie qui l'a précédée, de même que le coudier du soldl» la dernière phrase d'un air> la dernière saveur d'an mets agréable, sont les impressions dont la douceur se prolonge le plus et qui se gravent mieux dans la mémoire que les choses passée»' depuis longtemps. Quoique Richard ait refiisé d'écouter les conseils quo lui donna ma vie, mes tristes discours de mort peuvent encore vaincre la dureté de son oreille. » ^

Bushy, un des favoris du roi, essaye d'expliquer les sombres pressentiments dontki reine est obsédée depuis le départ de son époux.

(t Chaque cause réelle d'adversité donne naissance à* vingt
om- » bres diverses qui ressemblent chacune à un chagrin, sans
en » être un véritable. L'œil de l'affligé, ébloui par les larmes
» qui l'aveuglent, décompose une seule chose en plusieurs ob- »
jets, comme ces peintures qui vues de face, n'offrent que des »
images confuses, et qui regardées obliquement présentent » des
formes distinctes. » '

Richard, de retour d'Irlande, « voyant affecté par des
rédels, croit qu'il n'a qu'à se montrer -pour les dissiper- Il ex-
prime ainsi la confiance qu'il a en lui-même :

« Non, toutes les eaux de la mer orageuse n'enlèverai-je
pas du front d'un roi le batant dont il a reçu l'outrage »

» Le souffle d'une voix mortelle ne saurait déposer l' élu du »
Seigneur. Autant d'hommes rassemblés Bolingbroke pour » le-
ver un fer menaçant contre notre couronne d'or, autant le » Dieu
des armées rassemble au ciel d'anges resplendissants » pour dé-
fendre son protégé Richard ; et si les anges com- » battent 9 il
faut que les faibles mortels succombent ; car le » ciel maintient
toijours les droits légitimes. »

Quand Richard se voit abandonné, il tombe dans un honteux
abattement.

« Au nom du ciel, asseyons-nous sur la terre, rappelons-nous
» les tristes histoires de la mort des rois, et comment quelques- 9
uns ont été déposés et plusieurs autres tués au champ d'hon- »
neur; certains ont été poursuivis par les fantômes de ceux » qu'ils
avaient dépouillés; d'autres ont été empoisonnés par » leurs
femmes, ou égorgés en dormant : que d'assassinats! La » mort
tient sa cour dans le creux de la couronne qui ceint le 9 front d'un

roi ; c'est là qu'elle siège avec une ironie amère, x> se riant de la grandeur du souverain, insultant à sa pourpre. D Elle lui accorde un souffle de vie, une courte scène, pour jouer]> le monarque, être craint, et le tuer de ses regards en l'eni- 9 vrant d'une vaine opinion de lui-même, comme si cette chair » qui sert de rempart à notre vie était d'un bronze impénétra- » ble. Après s'être divertie ainsi , elle en vient au dernier acte , » et , avec une frêle épingle , elle traverse ce rempart si bien » défendu, et... adieu le roi! Couvrez vos têtes et n'insultez]» pas, par ces hommages solennels, à une masse de chair et de D sang ; jetez bas le respect , l'étiquette, les formalités, les de- » voirs cérémonieux. Vous m'avez pris pour un autre jusqu'à » présent : je vis de pain, comme vous ; comme vous je sens]» les privations, je savoure la douleur ; j'ai besoin d'amis. As- » sujetti de la sorte, comment pouvez-vous me dire que je D sois un roi. »

Le roi rejette les conseils de l'évêque de Carlisle et d'Aumerle, qui essayent de ranimer son courage :

» Je haïrai d'une haine éternelle quiconque m'exhortera en- B core à me consoler. Allons au château de Flint. J'y veux D mourir de ma douleur. Un roi vaincu par l'infortune doit s'y » soumettre en roi. Congédiez les troupes qui me restent et x> qu'elles aillent labourer la terre qui leur offre encore quel-

SUR RICHARD II

» que espérance. Pour inoi> je n'en ai point. Que personne ne » me parle de changer de résolution ; tout conseil serait vain... D II

me fait un double mal, celui dont la langue me blesse par]» ses flatteries. »

La reine reproche son audace au jardinier qui vient pronostiquer la chute de Hichard :

<r Oses- tu bien présager la chute de Richard , toi qui n'es D guère autre chose que de la terre* »

Le duc d'York ayant dénoncé son propre fils comme un des chefs de la conjuration formée contre Henri, et ayant demandé, à genoux 9 à ce prince qu'on ne lui fit pas grâce , la duchesse d'York, sa fenune, s'écrie alors :

— « Ah ! parle-t-il sincèrement? Voyez son visage. Ses yeux ne versent point de larmes, ses prières ne sont qu'un jeu, ses paroles ne partent que des lèvres et les nôtres partent du cœur ; il ne vous prie que faiblement, et il voudrait bien être refusé ; mais nous, nous vous prions du fond du cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces. Ses genoux fatigués il les relèverait avec joie, je le sais ; et les nôtres resteront dans cette posture jusqu'à ce qu'ils prennent racine en terre. Ses prières sont remplies d'une menteuse hypocrisie ; les nôtres d'une ardeur vraie et profondément sincère. Nos prières repoussent les siennes. Qu'elles obtiennent donc cette miséricorde due aux prières véritables.

Bolingbroke. — Ma bonne tante, levez-vous.

La Duchêsse. — Ne me dis point : Levez-vous. Dis-moi d'abord : Je pardonne, et tu me diras : Levez-vous, après. Ah ! si j'avais été ta nourrice, et chargée de t'apprendre à parler, le mot Je pardonne eût été pour toi le premier que tu eusses bégayé. Jamais je n'ai tant désiré d'entendre ce mot. Roi, dis : Je pardonne.

Que la pitié t'enseigne à le prononcer. Le mot est court, mais pas encore aussi court qu'il est doux; il n'en est point qui ait meilleure grâce dans la bouche des rois. »

Henri n'accueille qu'avec des marques d'horreur et de mépris Exton qui lui apporte dans un cercueil le corps de Richard :

<c Ceux qui ont besoin de poison , n'aiment pas pour cela le » poison, et je ne t'aime pas non plus. Bien que je l'aie souhaité » mort , je hais son assassin, tout en aimant son crime. »

HENW IV, ROI D'ANGLETERRE

!*• FAWitB.— THAGÉDIE.

Henri apprend que Mortimer , envoyé contre Glendower, chef des rebelles de la province de Galles, a été défait , et que Senri Pe;*ey> seq général, a y«ioeu le comi» de Douglas, chef 4es révoltés d'Ëeo^se; maU qu'isafléda u victoire, il ne veut p^ que Iq ffÀ 4jspoae de «?§ prisapoiers. Parmi ces prisoor lûer9 se trouva le SU de Dougl»» même. JLe m , irrité , s'en pUi9t h Northufr4>erlaiid et k WorQeater» l'un père , l'autre x)pclje de P^roy, Cetoï^çi nrrlv ç, H m i*f^Ym refusé les prisonniers au m ; il 4em«ode seulçm^Pt que le priiL de leur rmçQi^ serv.ç II rao-bot^r Mortimeri ^on b<9au-frère« priâonnier 4e tileudowar* Lo roi» qui soupçonne M^timer d'infidélité, 4écUre qu'il m le rachètera jamais» et s'emporte même contre îîQrthttmberlJind , Worcfister et Percy, Dès lors , tous trois projettent de le détrôner et de couiv^nnr Mortimer» Percy renvoie tous 909 prîa^ini^ «poi rsnçop , mù9M la fils du 4îomte ^ Douglas, Le rpi appelle

son fils alu  Banri , prince de Galles, sur les d j^ordres duquel il gémit » et emploie tout ce qu'elle tendresse pat melle peut inspirer pour le ramener   la vertu. Il lui fait part de la conjuration prête h e le r contre lui , et excite son émulation par le tableau de la gloire de Percy. On vient annoncer que les rebelles et les écossais réunis doivent venir arriver au premier jour   Shrewsbury, Henri* qui a fait toutes les dispositions pour les prévenir» ne parait point  fli 

Percy est d qu I^S^ qu O i qu'inf rieur^ n nombre, veut tenter la bataille, nialgr  Ips r p ntrances de Wpr^j^ster. Cependant on convient d'une entrevue avant la bataille ; Worcester y paraît de la part des rebelles. Le prince de Galles pr p e un combat singulier entre lui et Percy. Mais Worcester, se défiant des promesses du roi, fait échouer ce projet. La bataille se livre.

SUR HENRI IV, ***I e PARTIE.  B5

Le prince de Galles (sauve son père que Douglas allait frapper. Il attaque ensuite Percy et le tue. Worcester est fait prisonnier, et envoyé au supplice. Douglas tombe de cheval dans la fuite, et se rend prisonnier au prince de Galles (qui demande sa grâce au roi , et obtient. Henri marche avec ses enfants contre Glendower, le soumet, et le reste des mécontents avec lui.

Shakespeare écrivit ce drame vers l'an 1597 ; il en puisa les matériaux dans six anciennes pièces. L'action commence   la défaite des écossais par Hotspur   Hallidown^Hill > le 14 septembre 1403 , et se termine   la d f s te et   la mort de ce chef,   Shrewsbury, le 21 juillet 1403. Aucune des productions de Shakespeare n'est plus lue que les deux parties du Henri IV* l es

discours du roi Henri, quoique d'une diction belle et nerveuse, sont beaucoup trop longs; les nombreuses saillies de gaieté dont le drame étincelle sont quelquefois d'un genre trop bas : mais Timonimable Falstaff , ses risibles soliloques , ses bizarres investigations et son invincible présomption, plus grande et plus ridicule quand elle est opposée à sa rampante poltronerie, donnent à ce vieux gros garçon le principal attrait de la pièce.

Le colérique Hotspur et l'étourdi prince de Galles offrent des portraits charmants. Plein d'un courage ardent, à la fois généreux et arrogant, chevaleresque et ouvert, doué d'un esprit élevé, Hotspur nous apparaît comme un modèle d'héroïsme enthousiaste et impétueux. Il offre un contraste frappant avec le prince de Galles. Celui-ci , également brave et intrépide , réunit tous les arts agréables. Il est gai, doux, spirituel; et si les penchants pour les plaisirs le rapprochent de compagnons indignes de lui , tout en se livrant à son humeur fantasque et à ses saillies de gaieté, il sait toujours conserver sa supériorité intellectuelle.

Quant à Falstaff, son esprit est inépuisable ; sa gaieté et sa bonne humeur ne dévient jamais; son adresse est fine et maligne; et, comme Topinoche favorable de ses associés est jusqu'à un certain point essentielle à ses jouissances , il s'efforce d'inspirer la confiance dans son amitié et son Courage, sa renommée et sa fidélité ; de même qu'il veut imposer à ses égaux et à ses inférieurs le sentiment de son importance militaire et politique. Johnson fait de lui ce portrait frappant :

à Falstaff, inimité, inimitable, Falstaff, comment te décrire.

toi qui es on composé de sens et de vices; de sens qu'on peut admirer , mais non estimer ; de vices qu'on peut mépriser , mais

qu'on a peine à détester ? Falstaff est un personnage chargé de fautes , et de ces fautes qui excitent naturellement le mépris : c'est un fripon, un glouton, un lâche et un fanfaron ; toujours prêt à tromper le faible et à piller le pauvre, à faire peur aux gens timides et à insulter l'homme sans défense ; à la fois obséquieux et méchant^ il critique^ en leur absence, ceux avec lesquels il vit, en les flattant. Il est familier avec le prince , seulement comme agent du vice : il est si fier de cette familiarité que non - seulement il se croit en droit d'être hautain avec les autres hommes, mais encore il se juge très-important pour les intérêts du duc de Lancastre. Cependant cet homme si corrompu, si méprisable /se rend nécessaire au prince , qui le méprise , par la plus agréable de toutes les- qualités» par une gaieté continuelle , par ce talent infailible qu'il a de faire rire ; talent auquel il se livre d'autant plus que son esprit n'est pas brillant , mais qu'il consista en boutades aisées et en saillies de légèreté , qui amusent , sans exciter l'envie, d

Shakspeare a admirablement tracé les caractères des compagnons de Falstaff, tels que Fiardolph, Pistol, mistress Quickly, et les magistrats Shallow et Silence. Peut-on imaginer rien de plus plaisant et de plus original que les scènes où paraissent ces deux derniers : le babil, la vanité et la simplicité de Shallow: la sottise gravité de Silence, sa protection qu'il accorde à Shallow, sont présentées avec une naïveté, une force et une plénitude de conception, qu'on chercherait en vain ailleurs.

Falstaff explique l'amitié qui existe entre le prince et Foins par la grosseur de leurs jambes ; il compare le juge Shallow à un homme qui fait son souper d'une pelure de fromage. On ne peut voir une gradation de caractère plus frappante que celle qui

existe entre Falstaff et Shallow, et entre ce dernier et Silence. Le soliloque sur l'honneur, la description de nouvelles recrues qu'il vient de lever, sa rencontre avec le chef de la justice , le mal qu'il dit du prince et de Poins, qui l'entendent ; sa réconciliation avec mistress Quickly, qui Fa arrêté pour une ancienne dette, et à qui il persuade de mettre en gage sa vaisselle, pour lui prêter dix livres sterling de pins ; les scènes entre Shallow et Silence; tout cela est inimitable.

SUR HENRI IV.—I" PARTIE

Falstaff répond avec un calme imperturbable à tous les traits

moqueurs du prince de (killes*

— « Tu m*as fait bien du tort^ Hal(i)I Dieu te le pardonne ! Mais avant de te connaître, Haly je ne savais rien; à présent , s'il faut te parler vrai, je ne vaux guère mieux que ce qu'il y a de pire. Il faut que je renonce à cette vie-là» et j'y renoncerai. Par le Seigneur, si je ne tiens parole , je veux être un misérable ; car il n'y a pas dans la chrétienté un fils de roi pour qui je veuille me faire damner.

Henri. — Où irons-nous dedtain couper une bourse, Jack?

Falit. — Où tu voudras, mon garçon ; je suis de la partie. Si je n'y vais pas, appelle-moi vilain gueux et fais de moi ton jouet.

Henri, — Je vois que tu t'amendes bien : passer de la prière à couper des bourses I

Falit. — Que veux-tu, Halî c'est une vocation; et ce n'est pas un péché de suivre sa vocation. »

Désespoir de Fabtaff de qui un de ses camarades a caché le cheval.

« Il faut que je sois maudit pour voler dans la compagnie de » ce filou-là. Ce scélérat a emmené mon cheval et Ta attaché D je ne sais où. Si j'essaye seulement d'avancer sur mes jambes » de quatre pieds carrés, je vais perdre haleine. Allons, je ne x> doute plus que malgré tout je ne meure de ma belle mort , x> si j'échappe à la corde pour tuer ce fripon-là. Il y a vingt- » deux ans que je jure tous les jours et à toutes les heures de » renoncer à sa compagnie, et cependant je suis ensorcelée o» ne pouvoir le quitter. Oui, je veux être pendu, si ce scélé* » rat ne m'a donné quelques drogues qui me forcent à Taimer. DGela ne peut être autrement; j'aurai pris quelques drogues. » Poins?Hal?... peste soit de vous deux... Bardolph?Peto?... » Je mourrai plutôt de faim que de faire un pas de plus pour » voler. S'il n'est pas vrai que j'aimerais autant devenir hon- » note homme et quitter ces drôles-là, que de boire un verre » de vin , je veux être le plus fief-fé maraud qui ait jamais I» marché avec une dent. Huit toises de chemin raboteux sont D autant pour moi que soixante-dix milles , et ces scélé rats au x> cœur de pierre le savent bien. C'est une malédiction, quand

(i) Abréviation de Henri.

NOTICB

B les volean ne savent pas se garder fidélité les nns anx autres. (OnsifUe.) La peste survoas tons! donnez-moi mon Achevai, manants» donoez*moi mon cheval , et allez vous » faire pendre I »

Relierions de Henri snr un garçon de taverne aux dépens duquel Poins et lui se sont amusés.

a Que ce drôle-là possède moins de mots qu'un perroquet^ D et qu'il soit cependant fils d'une femme I Toute sa science » se borne à monter et à desc^dre, et son éloquence à la » somme totale d'un écot. Je ne suis pourtant pas encore du » caractère de Percy , chaud éperon du nord y lui qui vous tue » quelques six ou sept douzaines d'Écossais à un déjeûner et » dit à sa femme : Ohl que je hais cette vie oisivel j'ai besoin de » m'occuper. Oh I mon cher Henri , dit-ellè , combien en as-tu » tué aujourd'hui ? — Donnez à boire à mon cheval rouan D moucheté, » dit-il; et il répond une heure après : or Environ » quatorze , une bagatelle , une bagatelle t » •

Scène dans laquelle Henri découvre les mensonges de Falstaff

Faht. — Malédiction sur tous les poltrons! et vengeance aussi I oui, par ma foi et amen. Donnez*moi un verre de vin d'Espagne, garçon. Plutôt que de continuer cette vie-là, je me mettrai à remmailler des bas Malédiction sur tous les poltrons I Donne-moi un verre de vin d'Espagne, drôle t N'y a-t-il plus de vertu sur là terre? {Ilboit.) Il n'y a pas en Angleterre trois honnêtes gens ayant échappé à la potence , et l'un des trois est gros et se fait vieux!

Henri, — Eh ! sac à laine , que marmottez-vous là t

FalsL -^ Gela! un fils de roi! Si je ne te chasse pas hors de ton royaume avec une épée de bois, et si je ne mène pas tons tes sujets devant toi comme un troupeau d'ois sauvages, je ne veux plus porter de barbe au menton. Vous, prince de

Galles n'êtes-vous pas un poltron? Répondez à cela, et

Poins que voilà , aussi.

Pains. — Morbleu I la grosse panse , si tu m'appelles encore poltron , je te ppignarde.

FaliU — Moi, t'appeler poltron? Je te verrai damner plutôt que de t'appeler poltron. Mais je donnerais mille gniaées

SUR HENRI TV.^1^ PARTIE. 599

pour gafoir courir aiupi bien q«e toi. Voul sns les éiiaales »Mez droites; aussi ne Tons embarrassez-Tons guère si Ton TMM jiÂt le dos... Ud verre de Tin d'Espagne. Je veux être un coquin, si j'ai bu d'aojoard^bni.

Henri. — Misérable ^ tes lëTresne sont pas encore essuyées depuis 4ne ta u avalé le dernier Terre.

Falit. — C'est égal. Malédiction sur tous les poltrons! je lyi dis qqe cela. {Il IMê.)

Menti» >*<- De quoi i'agit-il donc Y

Yald^ -m* H s'agit de nous quatre qai arons pris ce matin miilQ guinées.

HènH» m* Où soot«eHes » Jack . où sont-elles?

Faltt* — Où elles sont? reprisea fiir nous ; Toilà oe qu'elles sont. Il nous est tombé une centaine d'homqies sur le corps, à nons ifuatre pauvres diables.

Henri, — Gomment» une centaine^ mon cberT

Falit. -^ Je veux être un coquin» si je n'ai pas ferraillé t iwas raoeoureî pendant deux heures d'horloge oontro une douaakie. Je n'en fuis réchappé que par miracle. J'ai reçu huit coups d'épées au travers de mon pourpoint » quatre dans mes chaus<ses; mon bouclier est percé d'outre en outre, mon épée bâchée comme une scie : Eeee signum. Je ne me suis jamais mieux comporté, depuis que j'ai l'âge d'homme. Gela n'a servi de rien. Malédiction snr tous les poltrons 1 demandas^lenr plutôt. S'ils TOUS disent plus ou moins que la vérité > ce sont des traîtres, des enfants des ténèbres.

Henri, -^ Parlez» messieurs. Gomment cela s'est^il passéY

GadshUL -^ Nous quatre nous sommes tombés sur une dou^ zaine environ.

Falit. — Seize au moins , milprd*

Gàdik. »^ Et nous les avons garrottés.

Pe(o««-» Non, non, ils n'ont point été garrottés*

FaUt. — Que dites-vous là, maraud? Ils ont été tous girrottéSf saqs exception d'un seul» ou je suis uu juift uu juif hébreu.

Gadsh, — Gomme nous étions à partager» six OU sept autres tout frais nous sont tombés sur le corps.

Falst. — Et alors ils ont détaché les premiers , qui sont

voous encore.

^mrt,m<:o;nn)ent e^t-co que vous vous êtes battus avec tous?

FalU. — Tous? Je ne sais pas ce que vous entendez par tous; mais si je ne me suis pas battu avec une cinquantaine, je ne suis qu'une botte de radis« S'il n'y exi avait pas cinquantedeux ou cinquante-trois sur le pauvre vieux Jack , je ne suis pas une créature à deux pieds*

Pains, — Je prie le ciel que vous n*en ayez pas tué quelques-uns.

Fa^sL — Oh! cette prière vient trop tard. J'en ai poivré deux; oui, je suis sûr d'avoir réglé le compte de deux d'entre eux, deux coquins en habit de bougran. Je te dis la chose comme elle est y Hal; si je mens, crache-moi au visage, appelle-moi cheval. Tu connais bien ma vieille manière de me mettre en garde. Je me tenais là, et la pointe de mon épée ainsi... Quatre coquins en bougran fondent sur moi...

Henri. — Comment, tu ne disais que deux tout à l'heure.

FahL — Quatre, Hal; j'ai toujours dit quatre.

PotffM. — Oui, oui, il a dit quatre.

Falit. — Ces quatre se sont présentés de front : je ne m'en suis pas d'abord embarrassé; j'ai rassemblé leurs sept pointes dans mon bouclier, comme cela.

Henri, — Sept? Comment , il n'y en avait que quatre tout à l'heure.

FalsL -^ En bougran .

Potiw. — Ouiy quatre en habit de bougran.

FaiiL — Sept, vous dis-je, par cette épée, ou je suis le dernier des misérables.

Henri (À Poin). — Je t'en prie, laisse-le aller son train; nous en aurons encore davantage tout à Theure.

FalsL — M'écoutes-tu, Henri?

Henri, — Qui , et je te comprends aussi.

Falst, — N'y manque pas y car cela vaut la peine d'être écouté. Ces neuf bougrans, comme je te disais donc

Jlimrt*. — En voilà déjà deux de plus.

FalsL — Commencèrent à me céder du terrain; je les suivis de près, et je les pris corps à corps ; en un clin d'œil, je fis le compte à sept des onze.

Henri. — o prodige! onze hommes en bougran sortis de deux!

FaliL — Mais le diable a voulu que trois maudits coquins en vert de Kendal soient venus me prendre à dos. Ils ont

SUR HENRI IV, h^ PARTIE. 541

fondus sur moi; car il faisait si noir» Henri, que to n'aurais pas pu voir ta main.

Henri, — Ces menteries sont comme le père qui les engendre, aussi grosses qu'une montagne , bien visibles , bien palpa* blés. Quoit corps sans cervelle, tête à perruque

Faiit. — Comment I es-tu fou? Est-ce que la vérité n'est pas la vérité?

Henri, — Voyons ! comment pouvais-tu distinguer que ces hommes étaient en vert de Kendal » puisqu'il faisait si noir que tu ne pouvais voir ta main ? Qu'as-tu à dire à cela ?

Paim, — Allons, une raison, Jack, une raison.

Falst, — Quoi ! de force ? Non, quand je serais devant l'estrapade ou toutes les tortures du monde, je ne vous le dirais pas par force. Vous donner une raison par force (i) ! Quand les raisins seraient aussi communs que des mûres de haie, on ne me ferait pas donner à un homme une raison par force ; voilà comme je suis, moi. »

Henri défie Falstaff d'imaginer quelque nouveau mensonge pour tirer son honneur du mauvais pas où il se trouve ; Falstaff répond :

» Par Dieu ! je vous ai reconnus comme celui qui vous a » faits. Eh ! voyez donc un peu, mes maîtres, me convenait-il » de tuer l'héritier présomptif ? était-ce à moi à tenir tête à » mon prince légitime ? Vraiment vous savez bien que je suis » brave comme Hercule. Mais voyez l'instinct, le lion ne tou- » cherait pas au prince légitime. L'instinct est une belle chose ! D J'ai été poltron par instinct, b Le prince le plaisantant sur cet instinct, Falstaff lui dit : er Ah ! ne me parle plus de cela, Hal, si tu m'aimes. »

La scène où Falstaff joue d'abord le rôle du roi, puis celui du prince, est une de celles qu'on a le plus souvent citées. Falstaff, après avoir gourmandé le prince sur la compagnie qu'il fréquente, ajoute :

— « Il y a un homme de bien que j'ai souvent remarqué dans (a compagnie, mais je ne sais pas son nom.

(i) n y a dans Paoglais un jeu de mot^ ealre raisin et reason.

m NOTIGB

Hmvù ^ QoeUle sorie d'homme eab-ca , mus- le bea pUisûr de votre majesté?

Fahtn -* - C'est un hoaune de bonne mine» out foi, ei <{ap a l'air gai» l'œil gracieux et un port des pktf noblei. Je croi» qu*ii peut, avoir (luelque cinquante aaa, ou, par No^re-BapMF, tirant yen soixante... Je. me le rappelle maintenant, son i^om. est Falstaff. Si cet hommeétait adonné au vice^ il me trowp erait bien ; car, Henri , je vois la vertu dans son regavd» Si donc l'arbre peut se connaître par le fruit» comme le Iruit par Marbre, je le déclare hautement^ il y a des vertus dans ce Falataff* Conserve-le el ban-nis tout le reste. Or, dis-moi à présent » méchant vaurien, dis-moi, où as-tu été tout ce mois-ci?

Henirim -^ Est-ce là parler eu roi? Prends ma place , je vais remplir le r6le de mon père...«Or ça, Beori, d'^ù venez-vous?

FaUU — D'Eastcheap, mon noUe seigneur.

Henri. — Les plaintes que j'entends fake de toi sont bien graves.

Falsi, — Ventrebleul seigneur, elleasont fausses. -^Ohl je vous en ferai voir long pour un jeune prince.

Henri. —Tu jures, c«fant pcrvery! Garde- toi à Ta venir de ler-cr fey yeux sur moi. Jeté retire avec îmfignatïoa toute mafaveur. Il y a un démon que tu hantes sous la figure d^an vieux gros corps d'kMame: nue espèce de tonneau est Ion cwnpagnon... Pourquoi fais-tu ta société de ce doyen du v^&i.^ét A quoi est-il

bon? à dégu&ter te vin d'Espagne et à l« boire.- QiiA faitril avec grâce et propreté? lien qfie couper un eha-*. pou et le manger. Quel est son talent? pas d'autre que la ruae*. Eu quoi est-il rusé , si ce n'est .en friponnerie? En quoi est-il fripon? eu tout. En quoi est-il bonnéte? earien,

FaUt. -^ Je voudrais que votre altesse me focilîUt les moyens de la comprendre. De qui veut-elle parler ?

Henri, — De ce scélérat abominable , de ce corrupteur de la jeunesse, de ce Falstaff, ce vieux satan à barbe grise.

FaîsL — Seigneur, je connais l'homme.

Henri. — Je le sais bien, que tu le connoîs.

Falst. — Mais dire que je connaisse plus de mal en lui qu'en moi-même, ce serait dire pins que je n^ensais. Si le vin d'Espagne sucré est une offense. Dieu veuille avoir pitié des pécheurs! Si c'est un crime que d'être vieux et gai, je connais plus d'un vieux eabaretier de damné. Si Ton est haïftNMe parce qu'on est

SUR HENRI IV.— I» PARTIE

gras p alors les vaches maigres de t^haraon doivent être aimées. Non , mon bon seigneni^ bannis Peto y bannis Bardolph y bannis Pains ; mais pour Taimable Jack Falstaff^ le bon Jack FaistafiPy Thonnéte Jack Falstaff^ le vaillant Jack Falstaff ^ et d'autant plus vaiUant qu'il est le vieux Jack Falstaff, ne le bannis pas de la société de ton Henri. »

Après la bataille de Shrewsbury , Henri rencontre Falstaff qu'il croyait tombé mort sur le champ de bataille.

EenH. — «Comment! c'est moi qui ai tué Percy , et toi, je t'ai vu mort.

FaJtiU •— Toi? Mon Dieu, monlMeo, comme ce monde est adonné au mensonge ! Je conviens avec vous que j'étais par terre et sans haleine, et lui aussi. Mais nous nous sommes relevés tous deux au même instant et nous nous sommes battus pendant une grande heure sonnée à l'horloge de Shrewsbury. Si Ton veut m'en croire, à la bonne heure ; sinon le péché en demeurera à ceux qui devraient récompenser la vcdenr* Je veux mou** rire si ce n'est pas moi qui lui ai porté cette blessure que vous lui voyez à la cuisse. Si l'homme était encore en vie et qu'il osât me démentir, je lui ferais avaler un pied de mon épée. »

Hotspur répond à Henri IV qui l'interroge sur le motif qui lui a fait refuser les prisonniers de guerre à son roi.

a Mon souverain , je ne vous ai point refusé de prisonniers, i> mais je me rappelle qu'après la fin du combat, au moment où D je me sentais desséché par la chaleur de l'action et par l'excès D de la fatigue, lorsque faible et haletant, je m'appuyais sur mon ^ épée, il vint à moi un seigneur élégant, paré avec grâce, frais » comme un marié, et le menton aussi bien rasé qu'un champ D après la moisson. Il était parfumé comme un marchand de » modes. Entre son pouce et l'index il tenait une petite boîte de » senteur que de temps en temps il portait à son nez, puis il l'en » retirait. En même temps, il ne cessait de sourire et de babiller; » et comme les soldats passaient près de lui, emportant les ca- » davres, il les traitait de marauds grossiers et incivils pour oser x)

mettre ces sales et vilains cadavres entre le vent et uo homme » tel que lui. Il me questionna en termes recherchés, et d'un » ton de jolie femme. Entre autres choses, il me demanda mes 9 prisonniers, au nom de votre majesté. Moi, dans ee moment.

54i NOTICE

» irrité par mes blessures, et me voyant ainsi harcelé par un » damoiseau , dans ma mauvaise humeur, perdant patience» je » lui répondis négligemment je ne sais quoi , qu'il les aurait » ou ne les aurait pas ; car il me rendait fou de colère , en » venant avec sa démarche sautillante et tous les parfums » qu'il exhalait y me parler dans le langage d'une femme de » cour, de canons , de tambours et de blessures ^ etc., me dire » (Dien sait à quel propos) qu'il n'y avafit rien d'aussi admira- » ble que le spermacéti pour des contusions internes , et que » c'était grand'pitié que l'on allât déterrer dans les entrailles » de la terre innocente ce vilain salpêtre qui a détruit la- » chôment plus d'un grand et robuste gentilhomme , et que » sans ces vilaines armes àieu, il aurait été guerrier comme » les autres. C'est comme je vous l'ai dit^ mon prince , c'est à » ce bavardage, sans aucune suite, que je répondis vaguement; » et, je vous en conjure, n'accordez pas assez d'autorité à son » rapport pour qu'il serve à noircir mon dévouement aux yeux » de votre majesté. »

HENRI IV, ROI D'ANGLETERRE

IP PARTIE. — TRAOÉDIE.

Northumberland, père de Percy, désespéré de la défaite des rebelles et de la mort de son fils , forme une nouvelle ligue contre le roi, avec l'archevêque d'York et plusieurs autres seigneurs. Le roi Henri» averti de ce nouvel orage, assemble une armée qu'il envoie contre les révoltés , sous les ordres de son fils, Jean de Lancastre. Northumberland, ne se sentant pas assez fort, se réfugie en Ecosse ; les rebelles se prêtent aux voies d'accommodement que le prince Jean leur fait proposer.

SUR HENRI IV.— lie PARTIE. 5^5

La paix se conclut le rerre à la main. Mais à peine les factieux sont-ils dispersés , que le prince Jean fait arrêter l'archevêque d*York et deux autres chefs. Northumberland, qui arrive d'Ecosse avec un corps de troupes , est défait. La joie que cause au roi cette double nouvelle aggrave sa maladie. Il fait placer alors sa couronne auprès de lui^ défendant que personne n'entre dans son appartement , sans être appelé. Le prince de Galles> dont la conduite n'est pas plus régulière qu'auparavant, croyant son père près de mourir, s'introduit dans sa chambre, et enlève la couronne. Henri s'éveille, et, apprenant l'action de son fils; i^ le fait venir, et déplore devant lui le malheur des pères à qui le ciel a donné des enfants ingrats. Il lui reproche l'avidité avec laquelle il s'est emparé de sa couronne avant sa mort. Le prince de Galles, pénétré d'une douleur sincère, déteste les égaremenls de sa jeunesse, et promet de faire oublier ses vices par des vertus opposées. Le roi, touché de son repentir, l'embrasse, le déclare son héritier, meurt peu après, et le prince de Galles devient son successeur, sous le nom de Henri V. Par des marques d'amitié vives et sincères, il rassure tous ceux qui ont été attachés à son père ; il bannit de Londres Falstaff et les compagnons de ses débauches.

Shakspeare composa, dit-on, cette pièce en 15d8. L'action embrasse une période de neuf ans, qui commence à la mort de Hots-pur, en 1403, et se termine au couronnement de Henri Y, en 1412-13. Plusieurs scènes de cette ieconde Partie sont fortes et pathétiques ; mais , en général , elles sont plus libres que dans la première Partie, Shallow est le portrait bizarre et plaisant d'un magistrat sans cervelle ; caractère qui pourrait bien n'être pas particulier au Glocestershire. En exposant ainsi sa dignité au ridicule du public, Shakspeare s'est amplement vengé d'un vieux juge du Warwickshire.

Falstaff, ayant choisi pour recruter sa compagnie deux pauvres misérables tout contrefaits , répond à Shallow qui se récrie sur ce choix :

<c Voulez-vous m'apprendre, monsieur Shallow, à choisir un homme? Est-ce que je me soucie, moi, des membres, de la largeur, de la stature, de la corpulence, et de toutes ces formes robustes? Donnez-moi le cœur, monsieur Shallow. Voilà un bossu, par exemple : vous voyez k quel point il est contrefait; eh bien> I, 35

546 NOTLGE

c'est un homme qui vous chargera et fera partir aoo mousquet aussi Yite que le marteau d'un chaudronnier..^, £t cet autre demi-Tisage, ce maraud de l'ombre, voilà encore un homme comme il m'en faut. Gela ne présente ni but ni «urCaoe à l'eiHne-mi. Celui qui voudra tirer sur lui pourrait 4out «ussi l^ilement ajuster le tranchant d'un canif*.... Ohl donnez-moi les hommes de rebut, et mettez au rebut les hommes d'élite.

Bardolph* — Tenez- vous , bossu ; marche I comme cela.

JFoifl. — Allons 9 maniez votre mousquet Bien, avan-
 cez*.... fort bien parfaitement bien.^... Doouez-moi tott«-
 jours un soldat vieux, maigre, ratatiné, pelé. »

Rien de plus plaisant que Ténuation que Falstaff fait des
 joyeux effets de la boisson.

a Une bonne bouteille de via de Xérès produit deux grands »
 effets. Premièrement, elle monte à la tête, s'empare de mon »
 cerveau, y dessèche toutes les vapeurs .noires et épaisses qui »
 l'environnent; elle rend la conception vive, légère, la rem- » plit
 de traits soudains, animés, chaxmBnts,.quidGoiMnuiûqués B) à
 la voix, jallissent en excellentes saillies. Le second avaii- D tage
 qu'on retire de cette délicieuse boisson de Xérès» c'est B qu'elle
 réâiauffe le seng auparavant freid et traoquille (ce qui » est la
 marque évidente de la pnsiliammité et de ia làohelé) ; » mais le
 Xérès le ranime et le lût oirouker de l'intérieur aux JD extrémi-
 tés. #1 j'avais rmille fils, poursnitiil, le pceimier pria. » cipe viril
 que je leur donnerais serait de renoncer à toute » maigre boisson,
 et de s'adonner au wa tdfltpptgm^

Falstaff se réjouît avec ses amis du couronnement de Henri Y :

aFakt. —Allons, Bardolph, partons; selle mon cheval. -- Maître
 Robert Shallow» choisis la place qu9 tu voudras dans tout le
 pays, elle t'appartient; et toi, Pis toi, je te surchargerai de
 dignités.

Bard. — O jour heureux I je ne donnerais pas ma fortune pour
 une baronie.

Falsi. — Maître Shallow, milord Shallow, vois ce que tu veux être. Je suis l'intendant de la fortune; prends tes bottes,

BOUS voyagerons toute la nuit. — Viens, Pistol Cherche dans ta tête quelque emploi qui te fasse pkiisir. — Vos bottes , vos .bottes, maître Shallow l je suis «ùr que le jeune roi languit

SUR HENRI IV..^|e PARTIE. 547

après mm. Preftods }e»6hwmi é» prene t«tu, a'impovte qui. Les lois d'Angleterre sont actuellement à mes of^ite^^ Heureux ceux qui ont été mes amis» et maU^ur à milor,d grand-juge. »

Fatstaff et SItHow anrirefftr après fe couromiemem , et , en altendenit te peraM^ du rd, s'entretiennent ainsi :

Maki, -^ <» Cette ttaQièr«>Bioée8toGteM présevier sicrd ntiof x enciHre s«»aUf ée. Vesk mbfnma^ù& râRi9«tittac& fve^ f «rais^ d« le vw.

Sh^L -^ Odii, c'en ea4^ mt prwiv^*.

*W>tH— " Cirl^ fWt voir V»jtenir ds^mon aOéctioiir

Sfeo/i* ~« Oniv saaa doate.

J^o^^ -^ M«ft dévcnemeat.

^fe«;^ -«. GerlaiaiemeBt, certaiaitintiit, ^ma^rei rmmr.

FahU — CvU) a Tair d'an àtmane qait a coQira 1* poste jcwre ei. nût» sans délaïérer, son» aoagep à vieB^ sftntf m donner le tMifMr.dft olmi^» d£ ebonise.

Oa apprend à FalatafT que sa miOtres^e est arrêtée^; iUéi^Qad. avec confiance :

c(J# la éÉMvxtriL »

IL se préacate au roi qai lui dM :

« Je ne te connais pa^r....^. j'^i ré^ bn^enfrps (f mi Iromme »
qoî te resscmMswH.... mfaîs jcsttiSîréreîflè, je* méprise' àrcto »
rêve. »

JMik*mOii&ii»Éiii^ti# s^i» jQii%î j«r. fou* pM tte meiteaK
iettér%||oiik <i«io!jft puisse kl. jr«i»9fortAr

jra;<i. _ N'ayez pas d!iitii«itiicl« «m» t^airelorflaoe k JA^
«tisu encore, tel que vous me voyez, Thomme qui vous fera grand
seigneur. '

Afcotf ..-^ Je ne VDi».paft'trop!. qomoMafv àmomsMi^e'-
Vous-Be BM>âoaiReirT(rtfQ p)irpoÎQÉ^e(t çgie Yoas ne
me'r^odibaiiirKieB; de paîttei. J« vouB^èà pne ^ nm. cher siir
Jean ^ sw; Iim mUbt H VMS rendez-n^en s«ulaiinttt.€Niq
ceott^

Réflexions de Henri IV sur les troubles inséparables de la
royauté.

a Combien de milliers de mes sujets les plus pauvres dorment

» à l'heure qu'il esti Sommeil, bienfaisant sommeil, doux

D réparateur de nos forces, comment as-tu fui loin de moi ?
pour- » quoi ne viens-tu plus appesantir mes paupières, et plon-
ger » dans Toubli mes sens assoupis ? Pourquoi, sommeil, te
plais- » tu mieux dans la chaumière enfumée , sur un lit dur et
in- » commode, accompagné du bourdonnement des insectes
noc- » tûmes , que dans les chambres parfumées des grands ,
sous » un dais riche et brillant , où les sons d'une douce mélodie

» invitent au repos? Dieu bizarre, pourquoi vas-tu partager le 2) lit infect du misérable, et laisses-tu la couche d'un roi aussi i> privée de repos que le cadran d'une horloge, ou la cloche qui » sonne l'alarme? Quoil tu vas fermer les yeux du mousse sur la » cime élevée et périlleuse du mât, et tu l'endors bercé par le » rouhs des flots que soulève la tempête, tandis qu'il est assailli i> par les vents qui fondent sur les vagues désastreuses, hériss> sent leurs têtes énormes, et les suspendent dans le voisinage » des nues, avec un bruit assourdissant, capable de réveiller les D morts I o sommeil, quelle partialité à toi, de prodiguer, dans D les heures du bouleversement, la douceur de ton repos au » matelot trempé d'ondes écumantes ; et , au sein de la nuit la)» plus calme et la plus tranquille, appelé par tous les moyens 3> et par toutes les séductions imaginables, de te refuser à un 2> roi l Dor- mez donc en paix , heureux misérables I C'est au i> milieu des in- quiétudes.que repose la tête qui porte une cou- » ronne. d

a Ociel que ne peut-on lire dans le livre des destins! »

«r Le jeune homme le plus heureux , à Taspect de la route D qu'il faut suivre à travers la vie, des périls qu'il dotti^non- » trer, des traverses qui l'attendent , ne songerait plus qu'à » fermer le livre, à s'asseoir et mourir. x>

Le grand-juge Gascoygne se justifiant devant Henri :

— « Soyez aujourd'hui le père , et figiirez-voHS que vous avez un fils, et que vous apprenez qu'il a profané votre di-* gnité au point de voir vos plus redoutables lois méprisées avec tant de légèreté, et vous-même dédaigné par ce fils;

ensuite imaginez- vous qu' je remplis votre robe , et que c'est au nom de votre autorité que j'impose avec douceur silence à votre fils. Après cet examen fait de sang-froid y prononcer, comme il convint à votre condition de roi , ce que j'ai fait de contraire aux devoirs de ma place, à rhonneur démon caractère, à la majesté de mon souverain.

Henri F. — Vous servirez de père à ma jeunesse. Ma voix ne sera que l'écho des paroles que vous ferez entendre à mon oreille.
»

La république des abeilles.

« Ainsi s'empressent les abeilles, insectes qui, par une loi de » la nature , donnent l'exemple de l'ordre à des empires puis- » sants. Elles ont un chef et des officiers pour tous les emplois: » les uns, comme des magistrats, veillent à la police intérieure; » d'autres , comme des marchands , exercent au dehors leur » industrie; d'autres enfin, comme des soldats armés de longs » dards, vont piller les doux trésors du printemps, et , avec » une pompe triomphale, rapportent leur butin à la tente » royale de leur monarque. Pour lui , attentif aux soins de » l'empire, il surveille les architectes bourdonnants qui élèvent » des portiques d'or; les simples citoyens chargés de recueillir » le miel , les pauvres portefaix qui déposent leurs pesants » fardeaux sur le seuil étroit de son palais , et le juge à l'œil » sévère, qui, avec un sinistre murmure , livre aux farouches » exécuteurs des lois le frelon oisif et inutile. »

La Renommée représentée avec une foule de langues :

« Ouvrez vos oreilles; car parmi vous qui refuse d'entendre, » quand la bruyante Renommée élève la voix? C'est moi qui » sans

cesse, de l'orient aux froids rivages de l'occident, por- » tée par les vents au lieu de coursiers, raconte dès leur nais- » sance les événements qui se succèdent ici-bas. Sur mes lan- » gués innombrables voltigent d'éternels mensonges, que » j'exprime dans tous les idiomes divers, quand je repais l'o- » reille des hommes de rapports infidèles. Je les entretiens » de paix , tandis qu'une sourde inimitié emprunte le sourire » de la confiance pour mieux abuser le monde. Et quel autre » que la Renommée , quel autre que moi passe en revue de » formidables légions, et fait des apprêts de défense , pendant

^50 NOTiCB

» qm les peuple» mesatièt deqiielqiie «ntre antltMar iTttMtt* » dest aux rata^M delà fiiirre bamicide, et q^^ n*tû esi rien 9 cependant? La Renommée «st «le tranpetle où les Soup- » çooB, la Défiance, les Conjecturei tonfAent tour 4 toar, et » dont k jeu est si lacile».qiie le monstre a«K cent têtes, 11m« » bécile vulgaire peut remboah«r,«... Les courriers volent a en tous licox^et aueun d*euï n'apporte que les noutelles » <^u'U apprend de noi. <jrÉpe ans bôaehes de la itoiommée, » les mortels reçoivent des joies mensongères pires qm des » maux réels. »

A ce tableau joi|piona celui qu'en a donné Rousseau :

QueDe est cette déesse énorme, Oa plutôt ce monstre difforme^ Tout couvert d^oreilles et d'yeux, Dont la voix ressemble au tonnerre, Et quS, des pieds touchant la terre.

Cache sa tête dans les deux?

C'est riaconstante Ranommée, Qui, sans c^e les yeux ouverts, Fatt m. ravoe aceoatomée Dana taoi les coins da Punivers.

Toujonn vaâse, tpuJooM enaate, £t massage» indifférante Pa
vérités et de l^nvaury Sa voix, an merveiUai f écoade, Va, chez
tous les peuples du monde, Semer le brait et la terreccr.

VirgAe , dans le quatrième livre de VEnéide , a également don-
né la description de la Renommée, qui a été imitée depuis par
Bolieau , au deuxième chant du £u/rin, et par Voltaire, au hui-
tième chant de la U^riade.

TBA6ÉDIB.

Celte pièce renferme ua tableau flatteur, poar les Anglais» des
exploits de Henri , vainqueur à la bataille d'Asincourt. L'auteur y
a introduit des chœurs destinés à apprendre aux spect ateurs ce
qui se passe dans Tinterfalle d*uû acte à Tautre: il a imité en cela
les tragiques grecs , exemi^e que Racine a suivi depuis dans Es-
ther, et dans le plus beau de ses ouvrages, AthcUie,

Au moment où Henri s'embarque pour la conquête de la
France, on lui remet des lettres de trois seigneurs qui ont reçu de
Fargent de Vennemi pour l'assassiner. En ce moment y un An-
glais est arrêté pour avoir mal parlé du roi. Henri consulte son
conseil , et surtout les trois seigneurs perfides, sur le désir qu'il a
de faire grâce ù ce malheureux* Les trois seigneurs s'y opposent
vivement , en lui représentant combien cet acte de clémence se-
rait dangereux au conuencement de son règne. Henri feint de se
rendre à leurs raisons» Un moment après, ils lui demandent
leurs brevets pour la guerre de France. Le roi leur donne leurs
lettres interceptées ; ils tombent aussitôt à ses pieds, pénétrés de
surprise et de crainte. Henri leur répond qu*il8 ont eux-mêmes
prononcé leur sentence et les envoie à la mort.

Les compagnons de Falstaff fournissent encore matière à plusieurs scènes comiques. Le monologue de Henri, dont l'armée est réduite aux dernières extrémités et que les Français vont attaquer, contient une belle leçon pour les rois.

Les événements compris dans cette pièce commencent vers la dernière moitié de la première année du règne du roi Henri, et se terminent à la huitième, au mariage de ce prince avec Catherine de France, qui met fin aux différends entre les

deux couronnes. Ce drame fut écrit en 1599, époque à laquelle le comte d'Essex commandait en Irlande les forces d'Elisabeth. Shakspeare, qui avait déjà montré les faiblesses et la dissipation de Henri, lorsqu'il était prince de Galles, se vit dans la nécessité de retracer la dignité et l'éclat de son caractère, lorsqu'il fut monté sur le trône. Dans ce travail, à une exception près (la scène de ses amours), il a complètement réussi. Le récit de la mort de Falstaff fait par la vieille femme, est très-bien écrit; il est d'un pathétique simple; les détails en sont naturels. Tout lecteur dit à regret adieu au vieux et facétieux chevalier, dont les plaisanteries ont si souvent provoqué l'hilarité. A l'égard de Pistol, le docteur Johnson dit que son caractère a peut-être été le modèle de ces bravaches qu'on voit encore paraître sur la scène anglaise. Une des plus frappantes images qu'on trouve dans Shakspeare, c'est celle qu'il donne de la guerre, dans les premiers vers du prologue :

Acte I. — Chœur

a Que ne suis-je animé du feu sacré d'une muse qui élève mon génie jusqu'au ciel le plus brillant que l'imagination puisse enfanter, un royaume pour théâtre, des princes pour acteurs , et des monarques pour spectateurs de cette sublime scène ! C'est Alors qu'on verrait le belliqueux Henri, sous ses traits naturels , avec la majesté du dieu Mars , menant en laisse la famine , la guerre et l'incendie, comme des limiers rampants à ses pieds. Mais pardonnez, indulgente assemblée, pardonnez à l'impuissance du talent qui a osé, sur ces planches indignes, exposer à vos yeux un objet si grand. Cette arène à combats de coqs, peut-elle contenir les vastes plaines de la France? Pouvons-nous entasser dans ce cercle étroit tous les milliers de casques qui épouvantèrent le ciel d'Azincourt? pardonnez si une figure si petite doit représenter ici un million dans un zéro ; permettez que, dans cet énorme calcul, nous laissions travailler la force de votre imagination. Supposez qu'en ce marnent, dans Tenceinte de ces murs, sont enfermées deux grandes monarchies, dont les fronts levés et menaçants ne sont séparés que par une étroite ceinture de l'Océan; remplissez par vos pensées les vides que laissent notre impuissance ; divisez un homme en mille parties , et voyez en lui un

homme imaginaire : figurez-vous , lorsque nous parlons des coursiers, que vous les voyez imprimer leurs pieds superbes sur le sein foulé de la terre. C'est à votre pensée à créer en ce moment des rois pour les transporter d'un espace à l'autre, franchissant les barrières du temps, et resserrant les événements de plusieurs années dans la durée d'une heure. Pour suppléer aux lacones, souffrez qu'un chœur complète les récits de cette dramatique histoire : c'est liii qui^ dans cet instant, tenant la place du prologue,

implore votre attention, et vous prie d'écouter et de xuger la pièce avec indulgence. »

AcTB II. — Ckmur.

<(Maintenant toute la jeunesse d'Angleterre brûle du feu des combats, et les habits de joie ont fait place aux armures; l'honneur est la seule pensée qui règne dans tous les cœurs anglais. Ils vendent le pré pour acheter un cheval de bataille, et suivent le modèle de tous les rois chrétiens avec les ailes du dieu Mercure ; l'Espérance est assise sur les airs, teiiant une épée; dont le fer, depuis la garde jusqu'à la pointe, est caché sous l'amas de couronnes de toutes grandeurs , qui l'entourent ; couronnes d'empereurs, de rois et de ducs, promises à Henri et aux braves qui le suivent. Albion ! ton étroite enceinte est l'emblème de la grandeur, un corps petit qui renferme un grand cœur ! de combien d'exploits n'enrichirais-tu pas la gloire , si tous tes enfants avaient pour leur mère la .tendresse et les sentiments de la nature] Mais vois ta disgrâce! la France a trouvé dans ton sein un nid de cœurs avides qu'elle remplit de trahisons, par ses présents
»

ACTE m. — Chœur

d Ainffl, d'une vitesse égale à celle de la pensée, la scène vole sur une aile imaginaire. Figurez-vous le roi dans l'appareil de la guerre, au pont de Hampton, montant sur l'Océan, suivi de sa brillante flotte , dont les pavillons de soie agitent Tair et les rayons du soleil matinal : livrez-vous 4 votre imagination ; qu'elle vous montre les mousses gravissant le long des corda* ges; écou-

tez le sifflet perçant qui attache l'ordre à des sons confus; voyez les voiles enflées par le souffle insinuant des

tems inviÉibles, entraîner au travers de la mer sillonnée ces masses énormes <|ui offrent leurs flancs aux ragues superbes ; fmaginez que tous êtes debout sur le rivage, d'où ros yeux contemplent une cité mourante sur les ondes : tel est le tableau que présente cette flotte royale » dirigeant sa course vers Harfleur. âuireit I attachez votre pensée à la poupe des vaisseaux, et quittez votre Angleterre silencieuse comme la nuit profonde^ gardée par des vieillards, des enfants et de» femmes, qui tous ont passé on n'ont pas atteintencore l'âge de la force et de la vigueur* Car quel est celui dont on léger duvet a orné le menton, qui n'aura pas voulu suivre cette brave élite de guerriers aux fivesde la France? Que votre pensée travaille, et vous y montre un siège: contemplez les canons sur leurs affûts, ouvrant leurs bouches fatales sur Harfleur bloqué. »

Il est entré quelquefois dans notre pensée que Shakspeare , en décrivant la réforme du prince , pouvait avoir jeté les yeux sur lui-même.

Les remontrances du roi à Scroop, à Grey et à Cambridge, sur la découverte de leur trahison, son allocution aux soldats au siège d'Harfleur, et celle encore plus belle avant la bataille d' Azincourt, la description de la nuit la veille de cette bataille, et les réflexions mises dans la bouche du roi sur le cérémonial, sont des passages dignes des plus grands éloges.

Henri réfléchit sur le malheur de sa condition et se plaint que les peuples rendent un roi responsable de tous leurs maux :

« Notre vie, nos âmes, nos dettes , nos tendres épouses, ï> nos enfants > nos péchés y mettons tout sur le compte du D roi ! Il faut donc que nous soyons chargés de tout ! O » dure condition , compagne inséparable de la grandeur ! » Nous sommes à la merci des capricieux discours du pre- » mier insensé qui n'est touché que de ses propres chagrins* A D combien de jouissances de l'âme les rois doivent renoncer» x> tandis que leurs sujets les goûtent paisiblement! Bt pour« » tant quels biens possèdent les rois que leurs sujets ne parla** » gent pas aussi» excepté ces grandeurs et ces pompes publi* D ques? Et qu'es^tu, idole qu'on appelle grandeur? O étrange

SUR LA YIB DE HENRI Y* tÔS

» divinité , tout ton privilège est de «oùffrir mille chagrins » mortels, dont sont exempts tes adorateurs I quel est ton Ji> produit annuel? quelles sont tes prérogatives? o grandeur, » moatre-Haoïoi donc ta valeur I qu'avez- vous de réels , vains » iiom-mages? ôtes-vous rien de plfts que la place* le degré, » une illusion, une forme extérieure qui imfHrime le res^ct et » la oralpte aux autres hommes? et le monarque est plus mal- ' » heirreux d'être craint» que ses sujets ne le sont de le crain- » dre« Que re-çois-tu souvent? le poison jde la flatterie» au lieu » lies doueeurs d'un hommage aincère ? o superhe migesté, la ji maladie te saisit I commande alors à tes grandeurs de te gué- » rir l penses-*tu que la brûlante fièvre sera chassée de tes » vaines par de vains titres qu'enfle l'adulation? eèdera-t-elle » ^ des génuflexions respectueuses? peux«-tu, quand tu dis au x> pauvre de fléchir le genoui en exiger et obtenir la santé? Non, » rêve de l'orgueil > qui enlèves si adroitement à un roi son JI repos ; je suis un roi , moi qui t'apprécie; je sais que m le » baume qui les consacre». ni le

sceptre» ni le globe» ni Tépé^ j» ni le bâton de commandement» ni la couronne inqépéralej ni » la robe de pourpre tissue d'or et de perles» ni Tamaa des » titres exagérés qui précèdent le nom de roi» ni le trOne sur » lequel il s'assied» ni ces flots de pompe qui battent ces hautes ji> régions du monde» rien de tout cet attirail, posé sur la cou- » che royale, ne le fait dormir d'un sonuneil aussi profond que D le dernier des esclaves, qui, l'esprit vide et le corps rempli du » pain amer de l'indigence, va chercher le repos : jamais il ne » voit l'horrible spectre de la nuit, fille des enfers : le jour, de- » puis son lever jusqu'à son coucher, 11 se couvre de sueur sous » l'œil de Phœbus; mais, toute la nuit, il dort en paix dans uè j» tranquille élysée^ et le lendemain» à la naissance du jour» Il se » lève» il aide Hyperf on à atta^dier «es coursiers i son char» et » il suit la même carrière pendant le cours éternel de Tannée» » dans la chaîne d'un travail utile, jusqu'à son tombeau* Aux » vaines grandeurs près, ce misérable» dont les jours se suc- cès • dent dans les travaux, et les nuits dans le repos , aurait Ta* » vantage sur le monarque. Le dernier des s^jets» qui contribue j» à la paix de sa patrie, en jouit; et, dans son cerveau grossier» o le paysan ne sait guère combien de veilles il en coûte au roi » pour maintenir cette paix, dont il goûte le mieux les douces » heures I »

Henri V à ses soldats, au siège (THarfleur.

u Encore une fois, mes amis, encore une fois à la brèche : » couvrons nos remparts de nos guerriers égorgés. Roidissez x> vos muscles, ranimez votre audace ; que vos traits prennent o un aspect farouche ; donnez à vos yeux un air terrible ; » qu'ils brillent dans leurs orbites comme l'airain dans les cré« » neaux; quele sourcil les ombrage avec une fierté menaçante^ » comme

un rocher qui domine le rivage battu par l'Océan* D impétueux.
Serrez vos dents ; que le courroux gonfle vos » narines : retenez
votre haleine , et ramassez toutes vos for- » ces. Maintenant,
noble élite de TAngleterre, digne sang de » ces valeureux pères
qui , comme autant de héros, ont sonx> vent combattu sur ces
bords depuis le lever jusqu'au cou- » cher du soleil, et n'ont remis
l'épée dans le fourreau que » faute d'adversaires; servez
d'exemple aux hommes d'un sang D moins généreux , et appre-
nez-leur comme il faut combattre! i> Et vous, braves villageois
bretons, dont les membres robus- » tes attestent Torigine , mon-
trez-nous ici l'ardeur qui vous » anime dans vos campagnes ; je
jure que vous*ne déshonore- » réz pas une aussi glorieuse patrie,
car il n'est aucun de » vous, si obscur et si inconnu qu'il soit, qui
ne porte dans ses » yeux un mâle courage. Mais je vois que vous
attendez le » signal comme des limiers impatients, prêts à s'élan-
cer sur » leur proie. La chasse est commencée ; n'écoutez plus
que » votre audace; et en chargeant criez : Vive Henri, l'Angle - »
terre, et saint George ! »

Discours de Henri V à ses soldats, avant la bataille
d'Azincourt.

£tf JRot*.— cr o Dieu des batailles I donne la trempe de l'acier
an cœur de mes soldats I écarte d'eux la peur 1 6te-leur la faculté
de compter, si le nombre des ennemis devait glacer leur couragel
Pas aujourd'hui, 6 Dieut non, ne te souviens point aujourd'hui de
la faute que mon père a commise pour saisir la couronne I j'ai
rendu de nouveaux honneurs aux cendres de Richard , et j'ai ver-
sé sur lui plus de larmes de repentir que le coup mortel n'a fait
sortir de son sein de gouttes de sang; j'entretiens d'une aumône
journalière cinq cents pauvres qui , deux fois le jour, lèvent vers

le ciel leurs mains flétries, et le prie de pardonner le sang répandu; j'ai bâti deux chapelles, où des

prêtres austères entonnent leurs chants solennels pour le repos de TÂme de Richard : je ferai plus encore, quumque» hélas! tout ce que je peux faire ne soit d'aucune yaleur/m'air le repentir vient aussi implorer de toi le pardon. »

Exeter raconte la mort du duc d'York, et du comte de Suffolk.

- « A ses eâiés sanglants (d'York) est amA gisant le noble » Suffolk , compaignon fidèle -de ses honorables blessures^I Suf« » folk a expiré le premier, et York tout mutilé se traîne » aïq>rès de son ami , se plonge dans le sang qui baigne son o corps t et, soulevant sa tête par la chevelure , il baise les » blessures ouvertes et sanglantes de son visage , et lui crie : « Arrête encore, cher Suffolk, mon Àme veut accompagner la » tienne dans son vol vers les deux. Chère ombre, attends la)> mienne: elles vole-
ront unies ensemble, comme dans cette 2) plaine glorieuse et dans ce beau combat, nous sommes restés » unis en chevaliers. » Au moment où il disait ces mots, je mo » suis approché, et je l'ai consolé, il m'a souri, m*a tendu sa » main, et, serrant faiblement la mienne, il m'a dit : «Cher lord, j) recommande mes services à mon souverain. » Ensuite il s'est » retourné, et il a jeté son bras blessé autour du cou de Suf« » folk, et a baisé ses lèvres; ainsi marié à la mort, il a scellé D de son sang le testament de sa tendre amitié qui a si glorieu* » sèment fini* Cette noble et tendre scène m'a arraché ces; » pleurs que j*aurais voulu étouffer; mais j*ai perdu le mâte< » courage d'un homme; toute la faiblesse d'une femme a » amolli mon âme, et a fpiit couler de mes yeux un torrent de » larmes* »

Un page au service de Pistol , un des anciens camarades de Falstaff, servant d'interprète entre lui et un prisonnier français dont Pistol veut tirer une riche rançon, s'écrie :

a Je n'ai, ma foi, encore jamais entendu une voix aussi D
bruyante sortir d'un cœur aussi vide* Aussi, comme dit le » pro-
verbe, les tonneaux vides sont les plus sonores* »

Description d'un camp la veille de la bataille d'Azincourt*

« De l'un et l'autre camp s'élève, au sein de la nuit téné- »
breuse, le sourd murmure des deux armées, et les senti- » nelles
attentives entendent presque les voix confuses de leurs

la paix à Charles VII. Suffolk s'applaudit des conventions qu'il
a faites avec Marguerite : a Marguerite sera reine, et gou- » ver-
nera le roi , et moi je gouvernerai la reine , le roi et le)> royaume.
» La Pucelle prisonnière , est amenée devant ses juges et
condamnée au feu comme sorcière.

Les événements de cette pièce, qui comprennent une période
de trente ans^ y sont amenés avec peu d'égard pour l'exactitude
historique. Lord Talbot , que Fauteur a tué à la fin du quatrième
acte y ne le fut réellement que le 13 juillet 1453. La seconde partie
de Henri VI commence au mariage du roi, célébré en 1445.

La première Partie se rapporte aux guerres de France qui sui-
virent la mort de Henri V, et à l'histoire de Jeanne d'Arc; celle-ci
y est presque aussi indignement traitée que dans la Pu-celle de
Voltaire.

Mais le caractère de héroïne française, tel qu'il est peint dans
ce drame, ne saurait être attribué à Shakspeare; car Jeanne est
représentée suivant les traditions vulgaires d'Angleterre, comme

une demi-sorcière, une demi-enthousiaste, enfin comme corrompue par le plaisir et l'ambition; portrait, dans lequel la vérité historique , la justice et le sens commun sont également violés. Schiller a noblement traité ce caractère ; mais, en faisant Jeanne esclave de la passion et victime de Tamour, au lieu de la rendre victime du patriotisme, il a commis une grande erreur de jugement et de sentiment, et Ton ne saurait adopter sa défense > quoique entreprise par madame de Staël même. Il n'avait aucune raison pour s'écarter de la vérité des choses, de la dignité et de la pureté du caractère de Jeanne, jeune enthousiaste, que recommandent également ses rêveries religieuses, sa simplicité, son héroïsme, sa mélancolie, sa sensibilité, son courage, et sa conduite féminine, qui la trahit même dans ses exploits. En effet, quoiqu'elle ait souvent conduit Tavant-garde au combat, et qu'elle n'ait jamais reculé, quoique la mort l'ait souvent environnée, elle ne teignit point de sang son épée consacrée. Cette héroïne et martyre, sur les derniers moments de laquelle nous versons des larmes brûlantes de pitié et d'indignation , a également eu le malheur d'être célébrée en France, par Chapelain, en vers qu'on ne lit plus, et d'être ridi- , culisée, par Voltaire, en vers trop indignes d'un si beau sujet. Il était réservé à un poète anglais de l'époque (Southey) de

SUR HENRI VI— !• PARTIE

peindre dignement cette victime du fanatisme, et Ton pourrait ajoater de Tamour -propre humilié de ses compatriotes.

L'inexactitude des détails historiques n'affectent que très* faiblement les lecteurs superficiels ; elle ne diminue pas le plaisir que leur fait éprouver le récit de la scène. La poésie s'adresse aux passions ; et l'imagination, en vraie magicienne, lui prête ses charmes les plus puissants, soit pour les exciter, soit pour les dompter. Il est beaucoup de lecteurs qui ne connaissent les grands événemens de l'histoire que par le drame ou le roman : il est souvent difficile d'essayer de leur mémoire des impressions qui altèrent la vérité historique. Un héros ou un scélérat, vus dans leur vie privée, perdent souvent une portion de l'éclat ou de l'horreur qu'ils inspirent. Il est donc important de séparer la vérité de la fiction dans les productions de Shakspeare, surtout dans les pièces historiques, où il a déployé ses talents transcendans.

Talbot est une esquisse magnifique. Le portrait de ce guerrier présente à la fois une figure formidable et monumentale. La scène dans laquelle il visite la comtesse d'Auvergne, qui cherche à le surprendre, est très-animée ; la description qu'il fait du traitement qu'il a éprouvé, pendant qu'il était prisonnier des Français, n'est pas moins remarquable. Il en est de même de la belle scène entre Talbot et son fils, auprès de Bordeaux.

TiUbot, — - Jeune Talbot I je t'ai demandé pour te servir de maître dans l'art de la guerre, afin que le nom de Talbot puisse revivre en toi, quand les glaces de l'âge condamneront ton père au repos. Mais, ô fatale étoile, destin envieux, tu es venu aujourd'hui pour une fête de mort, pour un terrible et inévitable péril. Cher enfant I remonte sur le plus léger de tes chevaux; je t'enseignerai le moyen d'y échapper par une prompte fuite ; allons, ne diffère plus, pars.

Jean Talbot. — - Talbot n'est-il pas mon nom? ne suis-je pas votre fils? et je fuierais ahl si vous aimez ma mère, ne déshonorez pas sa réputation , en faisant de moi un bâtard et un infâme ; l'univers dirait : Il n'est point le fils de Talbot, celui qui a fui lâchement quand son noble père est resté.

TM. — Fuis , pour venger ma mort , si je suis tué.

J. TM. — Qui fuit le combat, ne le cherchera jamais.

ra/6. — Si nous restons tous deux, nous sommes sûrs de mourir.

5ê2 NOTIGB

/ . Ja/6. -^ Eh bien I laissez-moi seul ici, et, voos^ mon père^ sauvez-vpiis. Yolfe mort setaît une perte immense, unéiB que mon mérite étant inconnu , en me perdent on ignore ce qu'on perd; les Français tireront peu de gloire de mon trépas , ih se-saient fiers du vôtre ; arec vous s*éyanoaiasent tontes naa es-péMMices, et la ftiite ne peut ternir la gtotre* que vous avez acquise : elle me déshonorerait ; car je ne me sois encore signalé par aucun exptoâ , au lieu qu'on pourra affirmer que si vous avez M, c'était pour vaincre un jour. Quant à moi, si je recule y on dira que c'est de peur, et que l'on ne saurait eroire que je tinsse ferme svtr le champ de bataille , puisque je me sauve au premier danger . Mon père, c'est à vos genoux qœ je demande la mort , plutét qu'une vie conservée par l'infamie»

TtUlh -^ Quoi! toutes, les espérances de ta mère avec toi descendront au tombeau?

J. TtMé — Oui , plutôt que de déshonorer le sein qui m'a porté»

Talbt -f- Far ma bénédiction , je fordenne de partir.

J» 2te/k — Pour combattre l'ennemi , mais non pour le fuir.

IW(. -^ Tu peia sauver en toi une partie de ton père.

J. Tall^ -^e ne sauverais de mon père rien que je ne déshonerasse.

Ttmk^ -mNfajraiit encore aequip aucune gkiîrey tuntt^saarais laperdce.

J* Tatk^ -^Ei votre glofieix nom> irairje le flétrir en foyant?

Ja/fci -r* L'ordre de ton père t*aèsوفيدra do reproche.

J* Ja<(. -^ Pourrez* vous rendre témoignage pour moi, quafid vous ne sevea phis? SI la mort est inévitable , fuyons e»seiBible«

Talb» ^ Que j& laisse mes compagnon» d'armes combattre et DjkeurHr I jamais^ une telkr honte ne sou illera ma vieillesse.

/ . Talèk -«- Bt. ma jeunesse n'en serait-elle pas souillée ? noa^ il n'est: pas plus posnble de séparer votre fils de vous, que vous ne pouvez vottS<séparer de vous-même; restez, fuyez je veux vous imiter eQ tout ; et, si mon père meurt, je saurai mourir avec kii%

Joift. -* Mon noble fils, tu es né pour voir ta via s'éteindre avant la fin.de ce jour; allons vivre et mourir, l'un à côté de l'autre, et que nos deux Âmes inséparables s'envolent vers le cieL

SUR HENRI VI.*=*4«» PARTIE. . 518

Talbot, après avoir loué la valeur de son fils dans le combat, s'écrie :

— « Dis-moi, unique sévÊbĩ iê vtutipére, n*es-tu pas fatigué? comment te trouves-tu, mon enfant? veux-tu quitter ce champ de bataille et te sauver ^ mAînteiuinl que 4a voilà dignement reçu chevalier ? fuis , pour venger ma mort , quand je ne serai plus ; le secours d'un homme est peu de chose pour moi> et c'est trop de folie , que de hasarder tous deux notre vie sur une seule et chétive barque. Si je ne tombe pas aujourd'hui sous les coups des Français, je mourrai demain de vieillesse ; ils ne gagnent rien par ma mort; en restant ici, je n'abrège fna tîe que <f un joiitf ĩftaís en toĩ trioUrrôné ta mèl*e, lôfejeton, ie nôftide ùôtre fatftfflé, mat vengeandè, ta jeunesse, et !a giaîte de l'Anglefèfi'e. Vôñà, A in fentes', tout ěe j!jûe nous hasàfdoûs, et bieri JĩiuS êtic6të; Voĩ-Tâ, sĩ tu veĩx fuĩr, tout ce Qui Sera sauvé.

J. Talb. — t'épée d'Ôfléàns ne m*a fait aucun mal, mais" tós paroles font saĩgnef hĩoh cœur 5 quel avatagè retĩreraĩ-jé d'un tel opprobre , que celui de traĩner une vie misérable , et de sacrifier une éclataute renommée ? Avant que ĩe jeune talbot fuĩe loin de son vieux père , que le lâcfie coursier qui ĩũe porte tofiofbe , meure et me laisse à pied , comme de vils paysans, êũ butte aĩtx niêpiU , en pfoie à tous Tes ĩĩĩĩhettrs f Oui, pBt (otftéføt gldte que tods aveĩ^ àcqũsé, ^ je fũĩs, je ne suis pas totre fild; ùe tUe paffez donc' pliĩs dé fuite ^ car, je' le dis encofé, sĩ je suis te filsf dé' Tâfbot, je dois mourli' aũĩ pieds de inoù pète.

Talb. — Eh bĩen f suis donc ùũ père àũ déšéôpoĩf..... ta vĩe m'est bien chère; puisque tu veux combattre, cotfibals à côté de mol, et , aprèš que tu te seras illustré, mourons tous deux fièr^emeĩt. a

HENRI VL

Il< PA&TIB. — TRAGEDIE.

Marguerite d* Anjou, conduite par Suffolk, arrive en Angleterre, le roi répouse, quoique ce mariage lui fasse perdre r Anjou et le Maine ; le duc de Glocester en témoigne son mécontentement , ainsi que Salisbury , Warwick et le duc d'York; d*un autre côté, le cardinal de Beaufort, toujours aigri contre Glocester, leur insinue qu'il ne condamne cette alliance que parce qu'elle le prive de Tespoir du trône auquel il aspire. En conséquence, il se ligue avec Suffolk, Sommerset, et Buckingham, pour le forcer à abdiquer le protectorat du royaume , tandis que le duc d'York fait cause commune avec Salisbury et Warwick, pour s*opposer aux projets ambitieux du cardinal, de Suffolk et de Sommerset. Mais le but du duc d'York est de fomentier des troubles pour s'ouvrir un chemin au trône; la reine, dirigée par Suffolk qu'elle aime, entre dans le complot des ennemis du protecteur. On Taccuse d'abord sans succès auprès du roi, mais l'on finit par le lui rendre suspect. Une magicienne, que la duchesse de Glocester consulte, est gagnée par les ennemis du duc. La duchesse est condamnée à faire amende honorable publiquement. Son mari accusé de toutes parts est dépossédé du protectorat, et livré à la garde de Suffolk, qui le fait étrangler secrètement. Henri, touché du sort de son oncle, exile le meurtrier, malgré les supplications de la reine. Le duc d* York , choisi pour marcher contre les Irlandais, profite de eette occasion pour faire valoir ses droits au trône, et met en avant un imposteur, sous le nom de Mortimer, afin de voir l'effet que ce nom pourra produire sur l'esprit des Anglais; ce faux Mortimer soidève la province de Kent , et porte la terreur

jusque dans Londres. Le duc d'York lève alors l'étendard de la révolte , revient en Angle-

terre avec son armée , et gagne la bataille de St.-Albans. La seconde Partie de Henri VI embrasse l'espace de dix ans : elle commence au mariage de la reine^ en 1445 ^ et se termine à la bataille de St.-Albans, gagnée par la faction d* York ou de la Rose blanche, en 1455.

Cette tragédie retrace les querelles des nobles pendant la minorité de Henri et la mort de Gloucester, duc d'Humphrey. Le caractère du cardinal Beaufort est un des chefs-d'œuvre de l'auteur ; le récit de sa mort est d'une effrayante vérité :

« Faites mon procès quand vous voudrez ; n'est-il pas mort » dans son lit? où devait-il mourir ? Puis-je faire vivre les hommes, bon gré mal gré? Oh! ne me torturez pas davantage, je

» confesserai Quoi encore en vie? Montrez-moi donc où

» il est, je donnerai mille livres pour le voir..... Il n'a point » d'yeux, la poussière les a éteints. Rabaissez donc ses chèvres; voyez, ils sont hérissés et droits comme des rameaux » englués, dressés pour arrêter les ailes de mon Âme. Donnez- » moi quelque chose à boire , et dites à l'apothicaire d'apporter » le violent poison que je lui ai acheté. »

On admire aussi le discours de Gloucester aux nobles sur la perte des provinces françaises , occasionnée par le mariage du roi avec Marguerite d* Anjou. Les prétentions et l'ambition croissante du duc d'York, père de Richard III, sont^core très-habilement développées. Parmi les épisodes , la tragi-comédie de Jack

Gade et la découverte des impostures de Simcox sont fort amusantes.

Scènes dans lesquelles est peint le caractère de Gade, homme obscur, suscité par le duc d'York pour soulever l'Angleterre, et qui a déjà révolutionné le comté de Kent.

SmUh. — a Voici le clerc de Ghatham; il sait écrire, lire et dresser un compte.

Cade. — Quelle horreur!

Smith. — Nous l'avons pris traçant des exemples pour les enfants.

Cade, — G'est un scélérat.

Smith. — Il a dans sa poche un livre écrit en lettres rouges.

Cade. — Oh I c'est alors un sorcier.

Dick. — Il fait aussi des contrats, et écrit par abréviation.

Me NOTICE

ûaêe, —l'en sais fâhé pour lui; c'est un homme qni a ' boÀne façon , sur mon honneur , et si Je ne le trouve pas coupable, il ne mourra pas... Approche iei, coquin; il fout que je t'examine. Comment te nommes-tu t Le Clerc. — Emmanuel.

HM. ^ C'est le nom que tous ces aristocrates ont coutume • d^écrire en tête de leurs lettres. Yo(re alAiR*e Ta mal.

Code. *- Laisse^iboi l'interroger seul. ~ As-tu l'habituée d'écrire ton nom? Ou a9-tu une marque pour désigner ta si-

ga^turo 4 comme il oonvioat h m bwn^iQ tiommô qui y ra tout animent?

Le C(erç^ ^ |Ia]i«ieur» i*^ éi^ i 4i^u mwu M^sez bien éleyé . pour wvair ^nv^ mon npm-
tnUtM.

C«44. -*r Qmmane^^o I j'ordonne wm lo pende aveo sa plume et Mm QQvnei nu eou, >

Lorsque Cade est e^tré daus tondre^ ;

— <x Allez brûler tous les registres du royaume, dit-il ; ma ' » bouche sera le parlement d^ Angleterre ; et désormais tout » sera en commun »

On Ini amène lord Aay,

Cade. — <i Te voilà dans le domaine de notre Juridiction souveraine. Apprends que Je suis le balai destiné à nettoyer la cour d'immondices telles que toi. Tu as traîtreusement corrompu la , jéunessa du royaume ôi érigeant um ée^ie de grammaire; et, - tandis que juaqn'i présent noi anoêtrtp n*arftiept eu d'autrei livres que la mesure et la tailla, Q*«al toi qui es Qtuso qu'on s'est ççrvi 4q rimprim^ip: Contre }çs intérêts du roi , de. sa couronné et de sa dignité , tu as bâti un moulin à papier. II te sera prouvé en face que tu as autour d^ toi desihQmmes qui parlent . t^abituçU^m^Ut de ppm^i dS^i^^^^ et autres mots abominables que ne peut supporter une oreille chrétienne. Tu as établi des juges de paix pour citer devait eux les pauvres gëps pour dçs cbQ^QS dont ils ne SQQt pas eu état de répondre. De plu\$> tu

les as fait mettre en prispuj çt pe^rce qu'ils ne ^ay^ient pas lire,
tu les as fait pçndre, Dick* — Comment! est-ce que tu trembles?

SUR HENRI VI.i-.HIIe PARTIE. «HT

Lord Say. -* Non ; c*68i k ptralyiê et wm U ^e«r qui «le fait
treuibier*

(Ceci nous raH[>p^k la réponse de B«iUr, naîr« d^ Pàrln «il
ami, c'est de froid, et non de peur I »)

C^de* «— Voyez , il remiie la tête coHime B*il bous dîwit : J&
vons le revaudrai. Je veux Toir ai elle aéra plop ferae aur un pieu,
»

Lord ghf M déHsnd avec chalettr et confît^, tet Cade dit alors
:

— « iê sens que ses paroles me touchent le cœur : mais j'y »
mettrai ordre. Il mourra, no fut-ce que pour avoir si bien s> plai-
dé pour sa vie. Emmenez-le. »

En liiant cette scène et quelquei autres de ce drame» on serait
tenté de répéter avec madame de Staèi : « Quel est celui qui a
vécu dans les tempft de révolutions) et qui ti*ait pas benti la véri-
té de ces paroles 1 »

HENRI VI

III* PAÏTÎE, — TRAGÉDIE.

La (rakième Partie est remarquaUe par le grand nombre de bauiUes d'assassinats et d'événements. Le duo d'York dispute la couronne de Henri VI , qui consent que Théritage passe à son rival et à sa famille, pour avoir le privilège de régner pendant sa vie* Marguerite d'Ai^u, engagée dans une Iptte terrible pour le tr6ne de son mari^ accable de reproches le faible Henri qui a lâchement cédé les droits de son fils. Marguerite triomphe du parti d'York , et fait le duc prisonnier : à la suite d'une autre bataille gagnée par le fils d'York^

depuis Edouard IV » Henri est renfermé dans la Toar de Londres. Ici commence l'amour d'Edouard IV pour Elisabeth Woodville , veuve de lord Grey. Pendant ces entrefaites , Warwicky envoyé en ambassade auprès de Louis XI, demande pour Edouard la main de la princesse ftonne, la belle-sœur du monarque français. Ce dernier^ piqué du mariage d'Edouard et de la belle veuve» accorde des secours à Marguerite. Warwick, surnommé U Foiaur de rais, indigné de la conduite d'JÉdouardy se joint au parti de Marguerite, et donne sa fille en mariage au jeune prince, fils de Henri VI. Warwick détrône Edouard, et renferme dans un château du comté d'York. L'hypocrite et ambitieux duc deGiocester, depuis Richard III, aspire lui-même à la couronne. Mais, pour y parvenir, il lui faut anéantir les ennemis de sa famille , afin de la détruire ensuite elle-inême. Richard ramène Edouard vainqueur à Londres. Henri VI , qui tombe de nouveau entre les mains de son rival, est jeté en prison. Après la défaite de Warwick par Edouard IV, Marguerite livre la bataille de Tewkesbury , qu'elle perd. Le hideux Richard poignarde Henri VI dans la Tour de Londres, et , par cet assassinat , fait triompher la Rose blanche de la Rose rouge. L'action de cette pièce comprend Tespace de seize ans : elle commence par le récit des événements qui

suivirent immédiatement la désastreuse bataille de St.-Albaas, en 1455, et se termine au meurtre de Henri VI, et à la naissance du prince Edouard (depuis Edouard V), en 1471.

Cette Troisième Partie décrit aussi l'abdication de Henri ; sa mort a lieu dans le dernier acte, par lequel la tragédie de Richard III commence ordinairement. Malone a écrit un Essai pour prouver que ces trois pièces ne devaient pas être attribuées à Shakspeare , mais qu'elles avaient été tirées de deux vieilles pièces intitulées : Querellée d'York et de Lancastre, en deux parties , 15do. Ce n'est pas sans quelque apparence de raison que l'on a contesté à Shakspeare d'en être l'auteur. Elles offrent en effet moins de poésie, moins de pathétique, plus de verbosité et d'enflure de style, que les autres ouvrages du même auteur. On ne peut nier, il est vrai, que, pendant les guerres désastreuses des maisons d'York et de Lancastre , l'Angleterre n'ait présenté une arène meurtrière de vengeance ; cependant ce spectacle continuel de trahisons , de meurtres et de violences , accable et fatigue le spectateur*

SUR HENRI VI.-^IIIe PARTIE* 569

Néanmoins il y a , dans la deuxième et la troisième Partie de Henri VI, des passages magnifiques^ où l'on reconnaît la touche de Shakspeare.

Quand On compare Marguerite d'Anjou avec les autres femmes de cet auteur, on est frappé du défaut de ressemblance de famille ; c'est là un des principaux arguments produits contre l'authenticité de ces pièces. En effet, Shakspeare, qui savait si bien en quoi consiste la véritable grandeur d'Âme, ne nous aurait jamais offert une héroïne dépourvue des qualités propres à exci-

ter l'admiration* Marguerite, cette reine au cœur élevé , lutte , sans se laisser abattre par les plus étranges vicissitudes de la fortune, oppose une constance inébranlable à des revers et à des désastres capables de briser les esprits les plus m&les. Shakspeare n'aurait jamais peint une telle femme, sans exciter notre intérêt pour elle. En présence de l'histoire, il ne nous aurait pas offert , au lieu de la reine magnanime, une amazone, une aventurière; il n'aurait pas cherché à exciter dans le cœur du spectateur un sentiment exclusif de haine et de dégoût ; en un mot , il aurait donné une âme à cette femme.

Le vieux chroniqueur Hall nous dit que la reine Marguerite remportait sur toutes les autres femmes en beauté et en grâce, autant qu'en esprit et en adresse, et que , par le courage et la fierté , elle ressemblait à un homme. Il ajoute qu'après le mariage de Henri et de Marguerite , les amis du roi l'abandonnèrent ; les lords du royaume se divisèrent entre eux; les communes se révoltèrent contre leur prince naturel ; les campagnes se changèrent en champ de bataille ; plusieurs milliers d'hommes furent tués; enfin le roi fut déposé, et son fils mis à mort ; la reine s'en retourna chez elle pauvre , et dans un état misérable qui faisait un contraste frappant avec la pompe et la magnificence déployées lors de son arrivée en Angle* terre.

Marguerite est représentée avec toutes les grâces extérieures de son sexe ; courageuse, adroite, capable de tout oser, de tout entreprendre et de tout supporter , mais perfide, orgueilleuse, dissimulée, vindicative et cruelle. Les entreprises sanglantes dans lesquelles elle s'engagea pour s'emparer du pouvoir, et la société d'hommes pervers qui Tentourèrent, semblent ne lui avoir laissé de son sexe que le cœur d'une mère.

dernier rempart 4^e la natura Cimiaine ! Ce canicière aiiiisi conçu est fortement destiné ; il a quelque chose de la puianacet mais rien de la manière aisée et coulante de SJIakspeBre. Le discours où elle exprime son mépris pour son faible mari, r impatience et le dépit qu'elle témoigne en voyant le pouvoir qu'exercent ces fiers barons, les York, les SaliÀury» les Warwick, les Buckingham, nous donnent une idée exacte d'elle et de ces temps féodaux. L'indignation qu'elle fait éclater en terminant, est admirable.

Son amour criininel pour Suffolk (incident dramatique, mais non bistorique) donne lieu à la belle scène des adieux, au troisième acte, scène qu'il est impossible de lire sans éprouver les plus vives émotionsi et sans sympathiser avec l'éloquence delà douleur. Son passage subit de Textrôme fureur aux larmes et à l'attendrissement , toutes ces scènes ont été avec raison jugées dignes de la touche de Shakspeare.

Dans la troUième Partie de Henri Yh Marguerite, engagée dans une lutte terrible pour le trône de son époux, paraît avec plus d'avantage. Son indignation contre Henri, qui a lâchement cédé les droits de son fils pour avoir le privilège de régner sans inquiétude pendant le reste de sa vie , nous identifie avec elle. Mais bientôt le meurtre du duc dTork, l'esprit de basse vengeance et l'atroce cruauté avec laquelle eUe l'insulte, l'amertame de ses railleries, Icu'squ'eUe lui présentée mouchoir teint du sang de son plus jeune fils, en lui commandant de s'en servir pour essuyer ses yeux, tout cela cliange notre sympathie en aversion.

Dans plusieurs passages, la vérité et l'incertitude du caractère de cette princesse sont sacrifiées à la marche de l'action dramatique, et il en résulte un très-mauvais effet. Quand, dans sa mauvaise fortune, elle cherche un refuge à la cour du roi de France, Warwick son plus formidable ennemi, cédant à quelque ressentiment qu'il a contre Edouard IV, offre d'épouser sa querelle, et lui propose un mariage entre le prince son fils et sa fille Anne de Warwick : la Marguerite de l'histoire rejette avec fierté cette dégradante proposition. Elle ne peut, dit-elle, pardonner de bon cœur à l'homme qui a été la cause première de toutes ses infortunes. Il fallut à Louis XI tout son art, et toute son éloquence, pour lui arracher un consentement qui lui répugnait, et qu'elle accompagna de larmes.

SUR HENRI VI. -- Ille PARTIE. . 571

Le discours de Marguerite au moment «Il de ses gîteaux avant la bataille de Tewkesbury, et Bon allocutien aux soldats^ la veille du combat, &ont des modèles d'une éloquence vraie et passionnée.

. Après avoir été témoin de la défaite complète de son armée, du massacre de ses partisans et du meurtre de son fils, elle est désarmée^ traînée en prison, et elle offre le spectacle d'une misère extrême. Si Ton compare les clameurs et les vociférations de Marguerite, après le massacre de son fils» avec le délire de Constance, on s'apercevra où est le génie de Shakspeare, et où il n'est pas. Marguerite, en dépit de l'histoire, mais avec un bel effet dramatique, est introduite de nouveau à la cour somptueuse et souillée d'Edouard IV; elle y marche fièrement autour du siège de sa première grandeur, comme le terrible fantôme d'une majesté éteinte. Sans sceptre, sans couronne, sans pouvoir, et désolé-

lée ; prophétesse de malhetu*, elle appelle sur la tété de ses ennemis cette mise et ces désastres qu'elle vdit se réaliser de ^q vivant. Une seène 'Incomparable est celle qui sait le meurtre des princes dans la Tour : la reine Elisabeth et la dnohesse d'York sont assises à terre, pleurant sur leurs infèrtunes; Marguerite apparaît tout à coup derrière elles, et s'assied pour se réjouir de leur désespoir.

M. de Chateaubriand dit avec raison que cette scène est une des plus fortes qui soient au théâtre t « Écoutez Marguerite retraçant ses adversités pour s*endupcir aux misères dé sa rivale, et finissant par ces mots : <f Tu usurpes ma place, et tune prend- ' » drais pas la part qui te revient de mes maux! Adieu, femme » de Yorkl reine de tristes revers I » C'est là du tragique, et du - tragique au plus haut degré, a Le même auteur ityootte : d Je ne sais si jamais homme a jeté des regards plus profonds sur la nature humaine que Shakspeare. d

Allocution de Marguerite d'Ai^ou à son armée, avant la bataille de T^wkesbury»

<y Lords, chevaliers, gentilshommes....* mes larmes para- D lysent mon discours..... Vous le voyez, à tbaque mot que fi n prononce les pleurs viennent inonder mes yeux.*... Je ne » vous dirai donc que ceci s Henri, votre souverain» est pri- » sonnier , son trôiiie est usurpé , ses sujets soat massacrés r ses

» édi (s effacés , ses trésors pillés , et là-bas est le loap qui caase » tout ce dégfttt Vous combattei pour la justice : ainsi, au nom

jo de Dieu, lords, montrez-YOus vaillants, et donnez le signal » du combat. »

L'on trouvera , dans le tome m, la tragédie de Richard III, précédée d'une notice critique et historique ; nous nous contentons de donner ici le portrait d'Elisabeth par l'illustre auteur des Enfants d'Edouard.

« O vous, pierres antiques, prenez compassion de

» ces tendres enfants que la haine a renfermés dans vos murs, i> berceau bien rude pour ces pauvres chers petits t Dure et D sauvage nourrice. Vieille et triste compagne de jeu pour de » jeunes princes, traite bien mes enfants! Pierres, c'est ainsi » qu'une douleur insensée prend congé de vous. »

Tels sont les adieux adressés à la Tour de Londres par celle qui fut lady Grey, que Shakspeare vous a montrée , depuis, épouse heureuse, reine enviée, glorieuse mère de deux princes, que déjà vous revoyez veuve, qui n'a plus de reine que le nom et qui ne sera plus mère quand vous la reverrez. Aussi ne revient-elle que pour s'asseoir dans la poussière entre Marguerite qui maudit, et la duchesse d'York qui pleure. Elle dit à l'une : « Enseignez-moi à maudire ; i> elle n'a pas besoin de demander à l'autre de lui apprendre à pleurer. Si grand toutefois, si désespéré que soit son malheur, il tient peu de place dans cet indmeiisé drame de RkhardIII où se déroulent quatorze années d'histoire , dans ce poème imposant, mais confiis , où Shakspeare a jeté péle-mêle et comme entassées tuit d'iniquités et d'infortunes royales, dans. cette tragédie où se succèdent, se confondent et se heurtent tant de tragédies différentes.

Mais le plus beau génie perd quelque chose à ne pas être simple ; plus les incidents s'accumulent dans un drame, moins les développements sont possibles, et l'intérêt diminue en propor-

tion même du nombre des personnages qui se le partagent, ' ou plutôt qui se le disputent. Admirez cependant ici la puissance -du poète ; il marque de quelques traits touchants ou terribles, qui les distinguent entre eux, tous ces personnages dont la foule ne semble se presser que pour servir de cortège

i Richard III, hideuse figure qu'il se complaît à peindre dans toute sa laideur de démon , comme Hilton , celle de Satan* Voyez Elisabeth, par exemple : quelle sainte résignation! quelle majestueuse douceur t quelle naïve expression de toutes les joies et de toutes les douleurs maternelles 1 elle ne vous apparaît que de loin en loin , et l'impression qu'elle vous laisse dans le cœur ne s'efface plus« U en est ainsi de ces jeunes princes qui ne vont que passer devant vous, de ces deux êtres si malheureux et tant aimés, de ces deux pauvres cher» petite, pour les nommer du nom que leur donne leur mère. Frôles créatures, Shakspeare les compare à des roses. Comment auraient-elles résisté à ces vents destructeurs qui , s'élevant alors de tous les points de l'Angleterre, bouleversaient les hautes fortunes et déracinaient les trônes?

Leur sangHe tiède et lourd annonçait un orage Pour ces pâles boutons, qui presque du même Âge, Sur un même rameau confondant leur parfum, L'un à l'autre enlacés , semblaient n'en former qu'un.

L'orage les a touchés, et c'en est fait d'eux : n'y a-t-il pas là une tragédie tout entière? Comme s'il la dédaignait, Shakspeare l'ébauche à peine et passe outre. Mais, s'il ne vous la donne pas, il vous la fait rêver ; témoins les vers qu'il a placés dans la bouche de Tyrrel et dont ceux-ci ne sont qu'une inspiration :

Si vous les aviez vus hier, à leur réveil,

Les yeux encor fermés, le plus jeune des frères
 Tenant encor entre eux ce livre de prières !
 Leurs bras nus se cherchaient Pun vers l'autre étendas ;
 Sur ce lit leurs cheveux retombaient confondus ;
 Leurs bouches, qui s'ouvraient comme pour se sourire^
 Semblaient avoir en songe un mot tendre à se dire.
 Si vous les aviez vus, vous-même épouvanté
 Devant tant d'abandon, de gr&ce et de beauté,
 Vous auriez dit, milord : U faut trop de courage
 Pour détruire du ciel le plus charmant ouvrage.
 Oui, de tels vers , je parle de ceux du poète anglais, sont une
 tragédie. Heureux priiïlège de quelques esprits puissants, ié^

574 KOTICE

lite dé llMdllîgeiiee homateé^ fai arrifeal i l*éutèrd ûb ebi-f .
 qm Httératori pour ttéer fait chas M naUoiiiil hhe peaaéa qa»
 IMT éekapjpe est ftooadé ^aor ravaanr. Tevtl Mis kwa oeuvres
 pane en aai « gaMne de graadaiir^ néiMc* «pa'it dàla)|ffMait#
 Dit itêH qm Unw plaeeMi a îêté a» barihrA datieai un tableaa et
 anfanie «i peMfa ; taut in oofrif^ lient naïtre d'un eeuA t^m qui
 aat lanM 4e laar pkariei Tel a élété km* gkierrt le privtté^ *
 Mial»paare/aa an Ffaica catari ér jnaneP9«

Càgmâxâ DBiiiAVi«NB<

HENRI vni.

TSi^Amn.

« Henri VIII, quĩ ffit ier lĩiaW de Sĩi fẽttrtf^, ẽ(ũi envoya deux reines à rẽctiaifetfd, qđĩ ctrassât tes tẽfigteũsẽ^ ef lĩi^ moines de leurs couvents, qui fonda lifie ẽgti^e ôĩĩ lé cffetgẽ âe marie, où les vœux monastĩqueâ ẽõni abofis, ^Cfĩ fit petit âdhcantedouze mille hommes dans les supplices, fuf aussi àuCẽuf en vers comme il ẽtait en proâe : il jouait de Ta flũte et de l'ẽpinette ; il mit en musique des ballades, pour sa cour, des messes pour sa chapelle: il reste de lui un motet, une antienne, et beaucoup dẽchafauds. N*ẽtait-ce pas un troubadour d'une grande imagination que cet honune, qui se servit d'uâe statue de bois de la Vierge pour alimenter le bũcher de l'ancien confesseur de Catherine d'Aragon, que cet homme qui manda à son tribunal la cadavre de saĩat Iho-mas de Caotorbery, le jugeante con*

SUR HENRI VIIL 575

damia à mort qui fit lier des ffftgots sar le 4m de emq aĩia«

bapiistes h(^kndai9, et se donna le joyeax spectacle de cinq auto-da-fẽ errants. Il eut un jour un bean aajet de sonnet ro* mantĩqĩe : du kaut c^nae colline 8<Ai»ire d« parc de Rieteieĩid, il ẽpia la noayelle da supplice d*Amne de Meyn; il tmaaiNit d'aise au sigaal parti de laToar de Londres* Qaelle fokipcẽ! le fer avait tranchẽ le coa dẽlicat, ensaad^njtẽ les]»eaoz rkefeax auxquels le roi poẽte arait attacM ses Calaites caresieSv »

M. de Chateaubriand, auquel nous avons* empruntẽ ce pas sage, s'ẽcrie, en parlant des effets du protestantisme : a L'histoire prẽsente des spectacles bien divers : en offre- 1-^ elle de plus ex-traordinaire que celui de la querelle de Luther et de Henri YIII, quand on songe à ce que furent ces deux champions, et la rẽvolu-

tion qu'ils ont produite! Voilà les instituteurs des peuples, les anachorètes du rocher, les austères enfants des doctes déserts d'une nouvelle Thébàide, auxquels des hommes de raison , de lumière, de vertu, de liberté, ont soumis leur conscience et leur génie I Qui mène donc le genre humain? »

Henri VIII, paisible possesseur du trône , est gouverné par le cardinal Wolsey, ministre tout-puissant, et détesté des seigneurs anglais. Le duc de Buckingham li ôte sa haine contre ce favori. Wolsey le fait assassiner par des fustox têtes-à-balles, et lui fait perdre la tête sur un échafaud. La reine, Catherine d'Aragon, qui s'est intéressée pour ce seigneur, accable le cardinal de concubines. Wolsey, pour se venger, fait naître dans l'esprit de Henri des scrupules sur son mariage avec cette princesse, et lui montre Anne Boleyn , dont il devient éperdûment amoureux» Il profite de cette passion pour achever de perdre la reine, et finit rompre son mariage ; mais ne voit pas pour sauver Anne Boleyn, il entrave la procédure du divorce. Ses menées secrètes étant découvertes , il est chassé de la cour, le divorce est prononcé, et le roi épouse Anne Boleyn. Cromwell, qui a remplacé Wolsey, est accusé par Gardiner , évêque de Winchester; mais le roi le protège » et tout qu'il soit parrain de la princesse Elisabeth, fille d'Anne Boleyn. Catherine d'Aragon meurt de chagrin.

Cette pièce historique, écrite probablement en 1600, comprend une période de douze ans. Elle commence à la douzième année du règne de Henri VIII et finit: au baptême

d'Elisabeth en 1533, elle a toujours été représentée, avec pompe et magnificence; aussi a-t-elle toujours attiré un grand concours de spectateurs.

Gatlierine d'Aragon» la plus jeune des quatre filles du roi Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Gastille, naquit à Alcala, en 1485. Elle avait hérité de la hauteur et de Topiniâtreté de caractère de la reine sa mère , mais non de sa beauté ni de ses talents supérieurs. Son éducation , dirigée par cette femme extraordinaire, grava dans son esprit les plus austères principes de vertu, les plus hautes idées de décence, le plus scrupuleux attachement pour les exercices de la religion, et cet orgueil excessif de la naissance et du>rang y qui distinguait sa famille et sa nation. Sous d'autres rapports, Catherine avait un jugement sain, une Intelligence forte, un esprit naturellement simple et sérieux , et un cœur porté à la douceur et à la bienveillance. A Tâge de cinq ans, elle fut solennellement fiancée à Arthur, prince de Galles, l'alné des fils de Henri VU. En 1501, elle débarqua en Angleterre , après avoir échappé à un naufrage ; die fut reçue à Londres avec de grands honneurs, et unie aussitôt au jeune prince qïï n'avait que quinze ans; elle en avait dix-sept.

Après cinq mois de mariage , Arthur mourut. Henri VU, voulant garder la riche dot de l'infante, et conserver les avantages de cette alliance avec un des plus puissants princes de l'Europe, conçut ridée de faire épouser Catherine à son second fils Henri. Il obtint pour cela une dispense du pape, et Catherine fut fiancée dans sa dix-huitième année à Henri; le jeune prince n'avait que douze ans. Il résista autant qu'il put à ce mariage avec la veuve de son frère; le roi Henri même, dont la santé déclinaît, conçut des remords, d*avoir forcé son fils à une pareille union. Avant de mourir, il obligea donc le jeune Henri à signer un acte par lequel il renonçait à son mariage futur avec l'infante. Henri le signa avec répugnance; et Catherine, au lieu de retourner dans sa patrie, resta en Angleterre. C'est que le jeune prince avait changé de sen-

timents j)our elle : sa douceur et son amabilité l'avaient séduit; aussi, après la mort de son père , il déclara qu'il ne prendrait point d'autre femme que Catherine d'Aragon. Le 5 juin 1509, ce mariage fut célébré avec une pompe vraiment royale. Les deux époux vécurent dans une harmonie parfaite jusqu'à l'année 1527, malgré

SUR HENRI Vin. 577

quelques infidélités passagères du roi» elles longues prières et les austérités religieuses de la reine.

La légalité du mariage du roi Henri VIII avec Catherine ne fut jamais contestée jusqu'en 1527; mais, dans le cours de cette année» Anne Boleyn parut à la cour, et fut nommée fille d'honneur de la reine. Ce fut alors seulement que l'union de Henri avec la veuve de son frère devint pour lui un prétendu sujet de scrupule. Les procédures qu'il fit naître durèrent six mois, sans que l'impatience et le caractère de Henri pussent abréger ce temps. On lit dans une vieille chronique que, si les hommes en général, et plus particulièrement les prêtres et les nobles» étaient du parti de Henri, toutes les dames d'Angleterre étaient du parti contraire.

L'action de la pièce Œl' Henri VIII renferme les événements qui eurent lieu depuis l'accusation du duc de Buckingham, en 1521» jusqu'à la mort de Catherine, en 1536. Shakspeare» en plaçant cette mort avant la naissance de la reine Elisabeth » a commis un anachronisme non-seulement pardonnable» mais nécessaire.

Si l'on se rappelle aussi» que Catherine est l'héroïne de cette pièce » et qu'elle est présentée» depuis le commencement jusqu'à la fin, comme la reine des reines; 2» que tout l'intérêt .roule sur

elle et sur Wolsey , l'une rivale offensée » l'autre ennemi d'Anne Boleyn; 30 que ce drame fut écrit sous le règne et pour la cour d'Élisabeth ; on appréciera davantage la grandeur morale de l'esprit du poète» qui dédaigna de sacrifier la justice et la vérité à aucune convenance d'utilité ou de temps.

Schlegel fait observer que l'exactitude littérale et l'apparente simplicité avec lesquelles Shakspeare a adapté quelques événements et quelques caractères historiques à ses plans dramatiques, prouvent également son génie et son jugement. Cette remarque , comme la plupart de celles de Schlegel , est profonde et vraie; sous ce rapport» on peut regarder Catherine d'Aragon comme le triomphe du génie de ce grand écrivain. En effet, non-seulement Shakspeare nous donne ici une belle description du caractère magnanime de Catherine » mais il nous offre une précieuse leçon de morale » en prouvant que la vertu seule est une source suffisante du pathétique le plus profond, sans aucun mélange d'ornements I. 37

579 NOTICB

éuaa^fàn s ear quel Aotne que Shtkipeane «Ht présenté «m reine, une héroïne de tragédie , dépouillée «de CoviteB les pompes rof ftlea, {uivée 4e txwtes les eovrcei ordinairei d*iiKérét poéti- ^««9 je«beflie» henrté , frâce , imaghuAleii , Méffigeoe enpérittore? ^niel aaAre, puM <a«euA afpel à octne hiiiegiiiaisrây sais «ocime violMiétt 4e la Térité lii«lériq«e èu euean «aerifice dfi« «Ettros peBBoe— fee dnmatiqsef , avraiiit p« , apfmyé«in* k pnMeifie woral «eid , remuer le eentîneot m Coud de qm e»Qt>9, «MK toBcher, et «dus élever «m «âficu des juins pm^es et dci i^lns aaintaBinipiilBioHs de noire iiaKnre.

La eeflCradietion «pp&rente qm résuHe du contraste entre les tdiapof itioDS satoreïles 4e Gafthernaë , la «toadien «à dHeeef placede, son orgueil castillan et'SeneiKfréme simplie^édeleiifai^t 4eioeBduit« f iTioffleHible lèraaeté avec laquelle elle soutient Ma^roit^eadeuee résignatioBaaKdopeiDéB ot eux affronta^ rûnpatîe»ee de oarAetère perçant à travers fimnilié ff^m espril attbyogoé par un profond Benliment de reltglm», etime certaioeiBust^iié eovFraiit sa JMenTsîtlwge réelle , towfteocCB qualités opposées et cependant en harmonie , Shakspeare les a mises en ieu dansm fpebit n(Hnbre de ioèikes<admiraMee. Ca^e rkiei^oiW'est (d'abord sacmtrée, filaîdast devant le roi eela^feur du «peuple faeoaUé >par ieStfslevsîeÉstttégiAes «de Wolsey.lkns cette acènef ifid «gt Shifitonîque, BOtR evons >«Be prev^ trappa^ de son 'C^prit dndt -et ^ékevè , de «a fermeté 4e réselution , de sa >piéâé «t de «a faieaareiManoe. Sa digiité, qui ne rec<de pdmt devant le iCi^rduKal , vom qui ne T4i poiift jusqu'à le ^^ra^^r, sa sévère f^innode A Tinte&dant >d« dite de éfKrkm^ham , sofft aussi caractéristiques. C'est en nous montrant ainsi Catherine inj^ealie ide itoas les drauÉs et >de toate iPii^uenoe de la femme d'an Tm^ «qae desâftnafeiiims «oti lAle ^va «e iroover emûke feroift plttS'd'iHq[]nesaian«iir ocnis. lyite est plaoée -d'Abord A «une <tdHe haiitoitr4aB6ttotoe.estimeet nodre veapem,'qu'aa «i)Mea4e4*ftbandoa^tdeiil'Miaîiîiatîo&t 4^ de la pitié profonde qu'eUe-nons rnsq^irera^ ia^pnemêveîîmpresakm restera <la même, efCaffae- TîBene ftombera jamais aa-dessous.

JLa commeooeiaieitt du second acte, nous sommes préparés «UK^ooédures'du divorce ; et ndtre respect pour Catherine reçoit un mouveaa degré d'élévation de la sympathie générale pour

lia bamu reine , 'Èi du bel éloge que le duc de NorfoH^ fait de «on cM-actère.

Peu de temps après, Ajwe Boleya ioqi^ ^h» irèpugaftoe sur ce trône, d'où sa royaU «)«ittraase Jtété ii criMUam^ éUiguée I

On a cité avec raison la belle scène de la comparution de Catherine à Black-Friars , et le portrait d'Anne Boleyn, rayonnante de beauté à Son couronnement ; elle est placée immédiatement avant la scène de mort de Catherine. Quant à la scène de la procédure, tirée mot à mot des vieilles chroniques et des registres , le génie et le talent du poète ont tempéré et élevé tout ce que les lois avaient de sec et de dur.

La comparution précitée de Catherine à la cour de Black-Friars, accompagnée d'une noble suite de dames et de prélats de son conseil, et son refus de répondre à la citation» sont des faits historiques. Son discours au roi est extrait de la vieille chronique de Hall; il n'y a presque d'autre changement que. celui de la prose en vers blancs.

La mfi#.~ « Sire, je tous coBJnre de me rendre justice, et de-m^accorder retri pitié; car je surs une malheureuse femme, »Be étrangère née loin de vos États : je n'ai ici aucun juge impavtia, et je ne puisespérer un égal partage de bfenveillance et de protection. (Elle se lève. } Hélas! seigneur, en quoi vous airje o£ [Qnsé'2 QwA motil de méeoQleiHement vous a donné ma conduite, pour vouloir ainsi me tMtnDÎr et me retirer vos bonnes grâces? Le ciel m'est témoin que j'ai été pour vous une femme humble et fidèle , soumise dans tous les temps à vos volontés , toujours tremblante dans la crainte de vous déplaire , attentive à vos moindres signes, triste ou gaie,seiou que je voyais votre front

sombre ou riant. Quand m'est-il arrivé de m'opposer à vos désirs, ou de ne pas y conformer les miens ? Quel est celui de vous deux l'un pour lequel je n'ai pas essayé de vaincre mon aversion ? (Quoiqu'il fût mon ennemi ? Y a-t-il un seul de mes amis auquel j'ai conservé mon affection, lorsqu'il avait encouru votre disgrâce ? En est-il un seul que je n'ai pas éloigné pour vous plaire ? Sire, rappelez-vous votre mémoire qu'étant votre épouse depuis plus de vingt ans, je ne me suis jamais écartée de cette obéissance, et que j'ai eu le bonheur de vous donner plusieurs enfants : si, dans ce long espace de temps, vous pouvez citer et prouver un seul fait contre mon honneur, mes serments, mon amour et mes devoirs, contre votre personne sacrée, au nom de Dieu, laissez-moi,

fermez-moi votre palais avec le mépris le plus outrageant, et livrez-moi aux mains de la justice la plus rigoureuse ! »

Sa récusation de Wolsey qu'elle regarde comme un ennemi de la vérité, et ses expressions : Je le récuse entièrement pour juge, sont encore des faits historiques.

Quelle beauté ! quel naturel, dans l'explosion subite d'indignation de Catherine, vers la fin de cette scène. Shakespeare a supérieurement paraphrasé ces paroles du roi en parlant de Catherine : Si je la changeais volontiers en un homme, je ne serais pas sage.

« Si l'on se trouve un homme dans le monde entier qui ose avancer qu'il possède une meilleure épouse, qu'il ne soit » jamais cru en rien pour avoir avancé un mensonge sur ce point. — Si tes rares qualités, ton aimable douceur, ton antique » gélitique et céleste résignation, cet art d'une épouse d'obéir » avec dignité, et les vertus souveraines et religieuses pour- » vaient parler et te

peindre, tu serais, toi seule, la reine de D toutes les reines de la terre. — Sa naissance est illustre , et » elle s'est toujours conduite à mon égard d'une manière digne » de sa haute noblesse. »

Les anuouteurs de Shakspeare ont observé l'étroite ressemblance entre ce beau passage :

a Je suis prête à pleurer, mais dans l'idée que je suis une » reine (ou du moins j'ai rôvé longtemps que je l'étais) , et » dans la certitude que je suis fille d'un roi, je veux changer » mes larmes en traits de flamme ; »

et le discours d'Hermione :

I am not prone to weepîng as our sex, etc.

DansHermione c'est l'orgueil du sexe seul qui parle; dans Catherine c'est Torgiêil du rang et celui de la naissance. Hermione, quoique si majestueuse, est parfaitement indépendante de son état royal. Catherine , quoique si humblement pieuse , n'oublie jamais le sien, et ne permet pas aux autres de l'oublier un seul moment. Hermione, quand elle est privée de la couronne et de l'amour de son mari, qui faisaient le charme de sa vie, regarde tout avec désespoir et indifférence, excepté son honneur de femme. Catherine , divorcée et abandonnée, conserve toujours son orgueil castillan et le sentiment de sa dignité.

Lorsque Wolsey et Campeggio visitent la reine par ordre du roi» ils la trouvent occupée aux travaux, de l'aiguille au milieu de ses femmes; elle va au devant des cardinaux avec un écheveau de fil blanc pendu à son cou. « Pensez-vous, milords, leur D dit-elle, que le conseil d'aucun Anglais sera pour moi contre » la volonté du roi, dont ils sont sujets? Non assurément , mi- » lords ; ainsi ,

quant aux conseils auxquels j'ai intention de » mettre ma confiance, ils ne sont pas ici; ils sont en Espagne, » dans mon pays natal. »

Dans cette scène inimitable entre Catherine et les deux cardinaux , nous ferons observer avec quel art Shakspeare a resserré les incidents, et développé tous les ressorts de la grandeur d'âme de Catherine. On la trouve, comme une princesse antique , entourée de ses femmes ; elle demande de la musique pour adoucir son âme qui est triste et troublée; Tune de ses femmes prend son luth , et lui chante deux stances qui célèbrent le pouvoir de la musique. C'est une ode charmante, dont le sentiment est parfaitement adapté à l'occasion, et dont Télé-» gance polie et classique respire le véritable esprit de l'antiquité.

Le chant est interrompu par l'arrivée des deux cardinaux; Catherine prévoit leur subtilité, soupçonne leur dessein, sent sa faiblesse et son incapacité pour disputer avec eux; tout cela est agréablement représenté, de même que sa dignité soumise, sa prudence, et la présence d'esprit avec laquelle elle élude une réponse définitive. Mais, quand ils lui conseillent de songer à ce que Henri, qu'elle connaît bien, peut faire pour sa ruine , alors son caractère naturel remporte ; et , pour me servir de l'expression de Tunstall, sa colère et son angoisse éclatent en ces mots :

« Est-ce là votre conseil chrétien?— Loin de moi , tous deux! » Le ciel est encore au-dessus de tout. Là siège un juge qu'aucun roi ne peut corrompre. »

Avec la même force de langage, et un sentiment impétueux, mais plein de dignité , elle assure qu'elle est la véritable épouse du roi, qu'elle doit l'être, et elle insiste sur ses droits :

a Ai-je donc vécu si longtemps son épouse, son épouse fidèle,
» et, j'ose le dire, exempté du plus léger soupçon I... et cela »
pour m'en voir ainsi récompensée? Milords, cela n'est pas » bien.
»

* Cette explosion de passion qui ne lui est pas ordinaire est aussitôt suivie d'une réaction naturelle; elle fond en larmes , abattue et s'assit tristement sur elle-même.

En approchant de la dernière scène de la vie de Catherine, il semblerait que Ton entre dans un sanctuaire où rien ne convient mieux que le silence et les larmes» tant la vénération porte à la compassion et la sensibilité au respect*

<x Plût au ciel, s'écrie la reine , que je n'eusse jamais mis le pied sur le sol anglais, ni connu les flatteries qui entourent » les pas des rois ! Vous avez des visages d'anges , mais le ciel » connaît vos cœurs. Que vais-je devenir ? Je suis la plus mal- » heureuse femme du monde. --(il «es épuisées,) Hélas! pouvez- » vres filles, quelle est votre destinée! Vous avez fait naufrage dans un royaume où je n'ai plus ni pitié, ni espérances, ni amis, ni parents pour pleurer avec moi ; où peut-être aujourd'hui » d'hui me refuserait-on une tombe! Semblable au lis, naguère » la fleur souveraine des champs , je pencherai la tête , et je » mourrai. »

On doit supposer qu'il s'est passé un long intervalle depuis la entrevue de Catherine avec les deux cardinaux. Wolsey était disgracié , et Anne Boleyn au faite de sa prospérité. Le premier était destiné à être l'un des deux reines : dans la poursuite de ses desseins égoïstes et ambitieux, il les avait traitées avec perfidie ; l'une fut la cause éloignée, l'autre la cause immédiate de sa ruine.

Le roi, Impérieuï, despote et brutal, veut forcer Catherine à abandonner ses droits, et à déclarer sa fillette illégitime, pour favoriser l'enfant d'Anne Boïeyn. Catherine refuse avec fermeté, est déclarée contumace, et la sentence de divorce est prononcée en 1533, Les personnes de sa suite qui contidttèrent à lui rendre les honneurs dus à une reine, fiirent chassées de sa maison. Elle refusa d'admettre eii sa présence eei: qui consentirent à la servir comme princesse douairière, de sorte qu'elle resta sans autre suite que quelques femmes, et son gentilhomme introducteur, Griffith. Durant les dix-huit derniers mois de sa vie, elle résida à Kimbolton. Son neveu, Charlès-Quînt, lui offrit un asile et un traitement de princesse ; mais Catherine, dont le cœur était brisé et dont la santé déclinait, ne voulut point traîner dans un pays étranger le spectacle de sa misère et de sa disgrâce. Elle languit dans sa solitude, privée de son

SUR Hnaiï Yiii. fin

SA]ep ne r«oei^»i snenae ««MdhitMn dn pa|»e» îî aneo» se-cavFs de Teaipereur» îi*orgiell Mette» TaiselMiD «iiragèe^ H la ja* lousie qui la rongait contre la femme Ifiii loi était préférée

(jalousie qu'elle ne fît cependant jamais paraître dans ses discours, quoiqu'elle fût une des causes de sa mort)) détruisurent à la fin sa faible constitution.

Ce que Thistoire rapporte, Shakspeare Ta mis en action. Il n'est pas nécessaire de s'arrêter sur l'admirable beauté de la demoiselle de Gathbernie; car elle n'a pas besoin d'être relevée.. En mettant dans sa bouche les sentiments qui sont exprimés dans sa lettre au roi, Shakspeare y a ajouté la grâce le pathétique et la tendresse» sans nuire à la vérité ni à la simplicité; les

sentiments» et presque la manière de s'exprimer» sont de Catherine même ; la sévère Justice avec laquelle elle trace le caractère de Wolsey est extrêmement remarquable; la douce candeur qu'elle fait paraître en entendait Téioqe de celui qu'elle a le plus haï pendant qu'il vivait» ne l'est pas moins.

Une de ses suivantes, après avoir raconté la mort du cardinal disgracié» continue en ces termes ;

« Le mal que font les hommes tft sur Tairaîn ; nous traçons)> leurs vertos sur ronde...* Ge oardînal , quoique issu d'une » humble tige» fot eependaal iiiiooBtiaatalilement fermé pour «1 parvenir aux grandes digoltés* A peine sorti du berceau^ i> c'était déjà un savant mûr et judideut; il était singnliereii> ment éclairé d'une éloquence persuasive ; hautain et dur a pour cem qui ne l'aimaient pas» mais doux envers ceux qui » le reehereh-nien^ ; et> s'il no pouviiit se rassasier d'aoquérir j> des richesses (ce qui fut un péché)» en revanche» madame» il • était i les répandre d'une générofdté de prince. Portez éter* » nellement témoignage pour lui « fils jumeaux de la science » qu'il a élevée en vous» Ipswich et Oxford, dont l'un est ton^bé » avec lui , ne voulaat pas survivre au bienfaiteur à qui il de« » vait sa naissance ; et l'autre» quoique imparfait encore, est n cependant déjà si célèbre» si excellent dans la science, et » si rapide dans ses progrès continuels» que la cbrétiépté ne a cessera d'en proclamer le mérite l 6a ruise lui a amassé » des trésors de bonheur; car oe n'est qu'alors qu'il s'est senti » et connu iuiHfnéflie , et qu'il a compris combien étaient heu-

» reax les humbles. Poar couronner sa vieillesse d'une gloire » plus grande que celle que les hommes peuvent donner, il est » mort dans la crainte de Dieu, a

Gomme l'enthousiasme religieux de la reine est beau! Le sommeil qui visite son oreiller pendant qu'elle écoute cette triste musique qu'elle appelle son glas; son réveil après la vision de ce juge céleste, qu'elle a eue :

« Esprits de paix, où êtes-vous? êtes-vous tous évanouis » D et me délaissez-vous ici, dans cette vie de misères? »

«ont d'une beauté inexprimable; et, pour dernière touche de vérité et de naturel, nous voyons que le sentiment de son propre mérite et de son intégrité, qui Ta soutenue à travers toutes les épreuves de son cœur, et cet orgueil du rang pour lequel elle a combattu tant d'années, et qui lui était devenu plus cher par l'opposition et par sa persévérance à le soutenir, sont les derniers sentiments qui agissent fortement sur son esprit , jusqu'au terme de son existence.

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer cette esquisse, qu'en citant le passage suivant de l'excellente notice sur Catherine d'Aragon, par M. Amédée Pichot.

a Dans la scène des derniers adieux de Catherine , Shakspeare a placé une vision toute eath<rfique : six anges viennent poser une couronne sur la tête de la reine endormie, et puis remontent au ciel où elle les suit des yeux , en tendant vers eux ses mains mourantes. Ce songe est d'un grand effet» lorsque la reine le raconte à ses femmes, qui, pendant qu'elle leur parle de son espoir du ciel, remarquent entre elles la soudaine altération de ses traits , son teint qui pâlit, ses yeux qui s'éteignent, et tous les signes d'une mort prochaine, si tristes pour nous sur le visage d'une personne aimée I C'est en ce moment qu'un messager du roi vient apporter à la reine mourante quelques froides paroles de condo-

léance. Catherine sourit à ce tardif souvenir, et pardonne en chrétienne à l'époux qui l'outragea si cruellement; elle recommande sa fille Marie au roi, et la prie de marier ses trois fidèles suivantes. Ici Shakspeare a traduit encore, en l'amplifiant un peu, cette lettre historique qui fit, dit-on, pleurer le lâche et barbare Henri VIII. Puis, ayant parlé en bonne mère , en bonne maîtresse et en

chrétienne résignée, Catherine, en vraie reine» en reine espagnole proteste une dernière fois contre son divorce, et réclame une sépulture digne de son rang :

((Mes yeux s'obscurcissent. Adieu, milord; adieu, Griffith... » Non , mes amis , vous ne devez pas encore me quilter I » Je veux qu'on me conduise à mon lit. Appelez mes autres

s femmes Quand je serai morte, je veux qu'on me traite

D avec honneur, qu'on répande sur mon cercueil des fleurs jt> virginales , afin que tout le monde connaisse que je fus » une femme chaste jusqu'à mon tombeau; qu'on m'embaume » avant de m'ensevelir; et, quoique reine détrônée, cepen- » dant qu'on m'ensevelisse comme une reine et comme fille » de roi. jd

Infortunée princesse I si Uchement abandonnée, le ciel te réservait mieux que tous ces vains honneurs : chrétienne, tu reçus parmi les bienheureux la couronne de ton dernier songe; reine outragée , la muse de Shakspeare réhabilita ta mémoire ici-bas, devant la fille même de ta rivale, a

Amédée PICHOT.

Shakspeare nous a présenté dans Catherine une reine et une héroïne, qui, par-dessus tout , est une femme bonne. En nous

l'offrant ainsi, et en assurant l'effet de sa tragédie par l'emploi de la vérité et de la vertu, il nous a donné une preuve sublime de son génie.

Nous ajoutons ici le portrait biographique d'Anne Boleyn par madame la princesse de Graon , dont le talent, à la fois gracieux et profond, a répandu tant de lumières sur l'histoire d'une époque que les écrivains protestants salariés ou à préjugés ont représentée sous les couleurs les plus fausses.

Shakspeare, dont le génie tour à tour énergique et gracieux étudiait la nature et demeurait fidèle à la vérité, avait, en écrivant sous le règne d'Elisabeth le drame de la vie de Henri VIII, une tâche difficile à remplir. Bien différents cependant des auteurs dramatiques de nos jours, qui se croient en droit de n'emprunter à l'histoire que les noms de leurs héros , il s'est contenté de rejeter dans l'ombre les faits qu'il ne pouvait dire,

l'exemple de toutes les vertus; Henri VIII sans souvenir d'un amour violent , mais éteint , sans pitié pour une femme qui avait toujours été bonne et fidèle , résolut de lui arracher sa place pour la donner à une autre. La vanité , l'amour du monde et de ses frivoles plaisirs* cachèrent sans doute à Anne Boleyn l'énormité du crime qu'elle commettait, non-seulement en consentant au divorce du roi , mais en y travaillant de concert avec lui.

Une fois entrée dans cette voie, rien ne l'arrêta , ni les douleurs de Catherine y ni les malédictions du peuple » ni les foudres de l'Église. Elle monta enfin sur le trône; elle fut couronnée publiquement le 1^{er} juin de l'année 1533 en présence de toute la noblesse d'Angleterre. Son passage fut couvert d'arcs, de fontaines jaillissantes, de riches tapis de fleurs vermeilles.

Mais ce fut le seul jour de triomphe accordé à cette grande iniquité. Le lendemain de cette pompe bruyante , quand les acclamations arrachées à la crainte ou poussées par l'intérêt et l'ignorance eurent fait place au silence, Anne Boleyn put déjà comprendre que le bonheur ne s'était point assis avec elle sur un trône usurpé. Le roi souhaitait avec emportement un héritier mâle , elle ne lui donna qu'une fille. Il en éprouva un vif déplaisir, et il commença à parcourir cette sanglante carrière dont la reine dut se reconnaître et s'accuser comme la cause première.

Sans cesse assiégé par les plus noirs soupçons, Henri VIII ne pouvait goûter aucun repos; torturé par sa conscience, à la moindre rumeur il tremblait pour sa vie. Les prisons se remplirent. Une jeune femme nommée Elisabeth Barton , et six clercs, furent accusés de haute trahison pour avoir cru à des prédictions défavorables au roi ; ils périrent tous. Bientôt on arrêta aussi le vénérable évêque de Rochester et l'illustre Thomas Morus. Leur crime était d'avoir obtenu le divorce et d'être restés fidèles à l'Eglise romaine. Après une année de souffrance, ils eurent la tête tranchée. Catherine, enfin, mourut de chagrin dans l'exil, où son rang même n'était pas respecté. Dès lors la mesure fut comblée ; en vain Anne Boleyn essayait-elle de se réjouir de la fin de cette souveraine, qui, disait-elle, la laissait sans rivale. Le temps de l'expiation était venu ; déjà les regards de Henri VIII s'étaient arrêtés sur la

belle Seymour. Un an après la mort de Thomas Morus et quatre mois seulement après celle de la reine Catherine , les portes de la Tour s'ouvrirent pour recevoir une nouvelle victime. Cette fois, c'était Anne Boleyn, âgée de vingt-neuf ans, qui descendait du trône dans ces sombres cachots. Elle remarqua avec

donleur qu'on lui faisait suivre la même route par laquelle on Ta-
vait conduite la veille de son couronnement; et lorsqu'on lui ap-
prit qu'elle était accusée d'avoir déshonoré le lit du roi , son
désespoir fut si violent que sa raison parut l'abandonner. Tantôt
elle versait des torrents de larmes, tantôt elle poussait des éclats
de rire immodérés, ou bien elle tombait dans une noire mélanco-
lie , suivie d'accès de délire. Mais quand la justice de Dieu éclate
sur la tête du coupable, la miséricorde se tient à son côté pour
qu'il ne périsse pas entièrement. Au fond de sa prison , Anne Bo-
leyn sentit bientôt se réveiller dans son Âme les sentiments de la
foi chrétienne. Elle devint calme , ne s'occupa plus que d'exer-
cices de piété, et demanda à recevoir les sacrements. Cependant
la commission des pairs nommée pour la juger s'assembla, et
Anne fut amenée à la barre le 3 mai 1536. Là elle fut accusée pu-
bliquement d'adultère, d'inceste et de trahison envers le roi ,
dont elle avait , disait-on, souhaité la mort. Ses complices étaient
lord Rocheford , son frère , Norris, Brereton, Weston et Smeaton,
tous officiers de sa chambre.

Elle se défendit avec éloquence et modestie; néanmoins les
lords, présidés par son oncle, le duc de Norfolk , la déclarèrent
coupable et la condamnèrent à être brûlée ou décapitée, selon la
volonté du roi. En entendant prononcer cette sentence, l'infortu-
née s'écria que Dieu savait qu'elle ne méritait pas un si cruel châ-
timent, et qu'elle avait toujours été pour le roi une femme loyale
et fidèle.

A peine l'eut-on emmenée, que son frère prit sa place et fut
condamné à perdre la tête et à être coupé en morceaux. Les
quatre roturiers furent envoyés à la cour du banc du roi. Smeaton
se reconnut coupable» les autres nièrent obstinément; tous

furent exécutés à Tyburn. Mais la vengeance de Henri VIII n'était pas encore satisfaite. Le lendemain du jugement de la cour des pairs, il manda Tarchevêque Cranmer, et lui enjoignit de proclamer nul le mariage contracté entre lui et Anne, et de déclarer illégitime l'enfant qui en était provenu. Deux jours

590 NOTICB

aprà» çeUe doriMère bu^iliatiga, Aaoe Boteyo fut «imeaée^ mx peu avouât midi , sur le gazon de Tio^ériQur de b leur ; les ducs dc} Suffolk et de Kichemondi. le tord-mwe» les &bérifs et les aldermeoy ainsi qu'une députatiou i» chacune des cor* poratiQas« se trouvkieut présents*

La veiHç au 4oir, après s'être coofessée et avoir reçu lat sainte communion, elle s*était ietée aux pied^ de I^dy Kingston, femme du UeutQnant de La Tour» pour la supplier d* aller, lorsqu'elle ne serait plua^ se mettre pareillement aux genoux de la princesse Mftrie pour implorer son pardon*. Maintenant oa s'attendait qu'elle allait protester de son innocence; mais« s'é* tant tourné vers ces témoins qui naguère avaient assisté 4 soa élévation au rang suprême, elle se contenta de leur dire qu'elle venait pour mourir selon la loi « et qu'elle ne voulait rien dire contre cette loi ni accuser personne ; qu'elle priait DJeu de protéger le roi, qui avait tov\j|ours été pour elle un prince bon, aimable et gracieux, fille leur demanda ensuite de prier pour le salut de son âme ; puis ^ s* agenouillant avec courage >. elle pencha)a tête sur le billot et reçut le coup de ka mort. Soa corps fut enfermé dans un coffre de bois d'orme , et inhumé dans la chapelle de la ToM.r, où l'on voit encore aujourd'hui la hache qui servit^ lui trancher la tête.

Il est impossible de n'être pas touché de la triste fin de cette infortunée reine, et de ne pas être frappé de la similitude qui existe entre les fautes de sa courte vie et les maux, qui la terminèrent. A cause d'elle> sous prétexte de parenté à un degré prohibé entre époux^, Catherine d'Aragon fut forcée de comparaître devant les lords> et, au mépris de toute bonne foi, lady Marie, sa GMe, (ut déclarée inhabile à succéder au trône. Anne fut amenée devant les mêmes Juges, non environnée de l'éclat d'une vie vertueuse, mais courbée sous le poids des afflictions les plus flétrissantes.

Thomas Morus et l'évêque de Rochester avaient péri par elle, et comme eux, son sang coula à la même place où fut versé le leur : heureuse cependant d'avoir mérité par son repentir et sa résignation le pardon de cette Église qu'elle avait si cruellement déchirée > et d'avoir pu se réfugier, en quittant la terre, dans l'immensité de la clémence divine.

La, peuples djei CRAO?f .

SUR HfMRI VIII. 591

Après la jûieatère de It reiae GaCherifie , le caractère le plus pükiflmest daasioé est celui de Wdsey. Prévoyant déjà sa disgrâce, il fait éclater ainsi son désespoir :

« U (le roi) m'a quitté avec un regard neiaçaxit c tel est le »
 re^afd «pe lancée le lien irrité sur le chaMenr téméraire qui » Ta
 biaisé; puis il f aoéaatit. ^rr J'ai' atteint le ûiUe de moi » ^aaieuff
 ; et, 4e ce plein midi de ma gloire, je me précipite » maintenant
 vers mon déda : je tomberai, comme uQe brie-» » lente exhalai-
 son du soir, et personne ne me reverra plus. x>

Onette mafestél qmsi pathétique deas le discours que le cardinal adresae èa^fifavori, Cromwellf

« CjromweUf je m l^royiais pas f épa#(Jr« une larme dw\$ tous » mes m.alUeurs; jm^ tu ff^^ coxL^raias p^r ta génerei^e ûdé« » lité à m'^at^xidrir commç ujae i^fom^f Séchons 19105 pl^r^ , » et jpréjii^-moi rerejiUe epCjOf p uni^ iqi\$, Qr^im^^. QimA mpi» X) mm sera dao^ l'oublia ^t il y «era l>i^n^ôt;)^f^u(e je repo- » serai dans la froÂdç tqmbç^ jet ^u^Qn^^ p^^l^jra p)^s (Je j^pi|, » dis^^e que)e Vafiprafiis; dis q^A^ W^H^f » ^pi tr^^y^r^ aur » trefois r^céAP .de la ^olr^ , et js- piid^ iouf le^ 9bU^^s et touç » les écueils de la jgrAQkdei^r, tf^XT4^â»m^n i^ufr/^gç uuq » route pour voguer beureMse-meQt, uf^ ro^t^ sf^tp et iof^il- 2> JLiblè.,quoigtue toioi q^al^re V^it> mécvnuue. Ob^ery» bien m^ » cUule, et ce qui a cajgfié ma rijûn^ . CromweU , j.e tp Ip recom- ;> mande^ repe^ss^e Fambitio^; ce vice a pejrdu ies apges; » comn^em rho.mme , iro.»ge Àe so{i Créajtewr, po^g^rait'-il e^- » pérer dans cejtt^ voie ^u^lq^e succès? 4io(i^*tpi p^ûns que » tous les autres ; protège ceux qui -te baïssisçit } Jla CQrrup- » tion a moins d'empire pour gagner les cœurs que la vertu. s> Montre toujours une douce affabilité afin de réduire au si- » lence la voix de Tenvie. Sois juste et ne crains rien : que le » but de toutes tes actions soit l'intérêt de ton pays , de ton » Dieu et delà vérité: alors, si tu succombes, Cromwell, tu

» succomberas en glorieux martyr. Sers ton prince

» Viens avec moi^^ûs l'inventaire de tout ce que

» je possède Jusqu'à la dernière pièce de monnaie ; tout appar- o tient au roi; ma robe et mon intégrité devant le ciel , voilà

» tout ce que j'ose maintenant appeler ma richesse. O Grom- »
welly Cromwell ! si j'avais seulement servi mon Dieu avec la

» moitié du zèle que j'ai mis au service de mou roi , ii ne m'au-
» rait pas » dans ma vieillesse, livré sans défense à mes enne- »
mis. »

Le monologue exquis du cardinal au moment de sa disgrâce
suffirait pour attester la supériorité du génie de Shakspeare ,
quand il n'aurait jamais écrit d'autres vers. G*est une belle pein-
ture philosophique de l'ambition déçue , ramenée à la réflexion
par un revers mérité de fortune.

«Adieu, éternel adieu à toute ma grandeur I Voilà bien le »
sort de l'homme l Aujourd'hui il se pare des tendres fieûUes » de
Fespérance; demain il fleurit et s'épanouit, fier de son » éclat ver-
meil : le surlendemain arrive un orage , un orage » assassin ; et ,
tandis qu'il se flatte , l'homme crédule , que sa » tige grandie n'a
plus rien à craindre, les frimas sèchent sa ra- » cine, et il tombe,
ainsi que je tombe moi-même. Gomme » l'enfance imprudente
qui se confie à un frêle soutien , je me » suis embarqué, il y a
quelque temps, sur la mer de la » gloire, sans consulter mes
forces : à la fin l'esquif où vo- JD guait mon orgueil s'est entr'ou-
vert sous moi , et m'a exposé, » vieux et usé par les fatigues , à la
merci d'un impétueux coa- » rant qui va m'engloutir pour tou-
jours. Vaine pompe et D gloire du monde, que je vous hais! Je
sens mon cœur sai- » gner de sa blessure. Oh I combien je plains
le malheureux » qui attend son bonheur du sourire des princes !
Il y a entre » celte faveur à laquelle il aspire, cet aspect flatteur
des rois » et sa ruine, plus d'alarmes et d'angoisses que n'en ont
la » guerre et l'amour; et quand il tombe, il tombe comme Lu- »
cifer, sans espoir de se relever jamais. »

LE ROI LÉAR.

T&ilGtoLE.

Léar, roi de la Grande-Bretagne , a trois filles ; deux sont mariées > Tune au duc de Gornouailles^ l'autre aa duc d'Albame. La troisième est demandée par Aganippus^ roi de France, et par le duc de Bourgogne. Se sentant déjà vieux^ Léar prend la résolution d& partagée ses États entre ses enfants, et de finir en paix ses derniers jours. Mais auparavant il veut connaître laquelle de ses filles a le plus d'amour pour lui, et il interroge ehacmie d'elles à cet égard. Les deux atnées, Goneril et Ré« gane » prodiguent au vieillard les plus flatteuses paroles; elles exagèj'ent un sentiment qu'elles sont loin de ressentir* Gepen-^ dant Cordelia, la plus jeune des trois, tendre, mais sincère, ne sait comment exprimer avec des paroles la vérité de son filial amour, à son père étonné et qui lui fait ce reproche : Quai t H jeune ei eipeu tendre! elle ne sait que répondre ; Oui^ mon père) jeune eê vraie. Cette noble simplicité irrite le vieillard, qui déshérite Gordelia, et partage son royaume entre Goneril et Régane, ne réservant pour lui que cent chevaliers qui doivent garder sa personne, et vivre alternativement aux frais des deux cours de Gornouailles et d*Ëcosse. Quant à Gordelia» repoussée par le duc de Bourgogne, depuis qu'elle est sans dot, elle suit le roi de France qui consent à la prendre pour femme. Léar est bientôt puni cruellement de son injuste préférence. A peine supporté à la cour de ses deux filles , il voit son escorte réduite de moitié, et ses fidèles compagnons en butte à tous les outrages. Indigné de tant de bassesse et d'ingratitude, il quitte la cour, et reste sans demeure dans ce vaste royaume qui naguère obéissait à sa voix. Exposé aux coups de la tempête , il s'en va errant an milieu des forêts; enfin, accablé sous

le poids d'une si grande infortune, il perd la raison. Alors Gordelia, la tendre et simple fille, vole au secours de son père ; elle prend t. 38

59» NOTICI

soin de sa misère , elle cherche à le guérir de son égarement. De plasy elle guide aa coiQb^t fes 9OÛo (k^les contre les troupes de rinfâme Goneril; maid^ abandonnée par la fortune, Gordelia vaincue tombe au pouvoir de l'amant de sa sœur, qui la fait étrangler. Léar expire de douleur aux pieds de sa fille. Quant à Régane et Goneril, éprises l'une et l'autre du même homme, elles s'empoisonnent mutuellement.

Telle est cette funèbre légende que Shakspeare a illustrée de son génie; elle est empruntée aux traditions historiques populaires de la Grande-Bretagne. Un chroniqueur latin, Geoffroi da Monmoulh; un trouvère frâçais, Waoe; un chanteur de ballades anglaises dont le nom est î<ic«iidu, ont écrit eette hislaire avant Shak^pearefi). Ils ent tons raconté le fait ; mais aneiui d'eux n'a su, comme le poète ao^is, mêler à ce fiait les diffi&rentes passions de la nature humaine. Aueun d'eux surtout n'a détaché de ce terrible et sombre récit la touchante et noble figure de GorcJe-Ha; Shakspeare seul a compris toqte la grandeur die cette enfant sublime, et» pour bien nons kt peindre, quelques traits lui ont suffi. Il nons lait coon^Kre, exk commençant le premier acte, le caractère de Gordelia; eo peu de vers > il le distingue des antr^. Pei^nt raotion, toute hi foène est livrée aux deux méchantes ^wrs , à lenrs faible» et Wriile^ maris, à leur amant perfide et oru^l, fk^ vo\ J.éar égaré, sjltf^inAtaAt sous son affreux désespoir, ^vû^ qmoA ^MHe« qes figures hideuses I repoussantes, ou dignes d^ pitié, o^t ag^t^ notre âme^ nous voyons la douce ^ la

kow^ 1^ simple Gordoli^^ qui abandonne un trône, un époui:, et
 qui v^eut soutenir et rappeler ^ la raison son vieux père
 infc^rtuné. Qn a quelque? foia çomfAré le. o^raelère de Çordelia
 ? celw de l'Antigon^ dn théâtre grec« On a remarqué avec
 rais<IV que pfs deux G<inoe|ih tiens poétiques^aient l'exprwion
 dm si^e le^i^imnni, ç'est-Â-^ dire de l'amour filial d^^ns ce
 qu'il a d^ plu^ pui*> de ptus éi^véi 11 faut 9JQnter qu'entre
 l'Antigone de Sopho^^ et la Gordelia 40

(t) Godofridofl fonematensit, HUtoria Briionum, Ubii iepiteoi.
 LutelÉB& Fiffiaionun, i. Badius, 1507, ior4^, -r- Le R^man de
 Brut, par ff^aoéf poète du su' siècle, publié pour la première ûâ»
 par le Roux de Liuey. hwm , Sd. Fv^; 2 vol. iû-8«, tom- i, F» ^--r-
 lhii^ueM qf^ncifl flnl^k PoçJ{r%i etc., by Percjç^ etc., t^e sii^^
 édition, ia fio^ vflAun^; (rf>W^a ^^> vyrX'S^i vol. 2, p. 37.

Shakspeare, il y a toute la différence qui sépare les mœurs an-
 tiques et païennes de celles du moyen âge et du christianisme.
 Antigone a toute la fierté, toute Faudace du caractère grec et ré-
 publicain ; elle agit sans cesse , elle exhale sa douleur , et ne
 craint pas d'exposer k tous les yeux Vardeur de son amour filial.
 Femme libre et flère, elle plaide elle-même la cause de son frère
 Polynice, arrête ce dernier prêt à commencer la guerre civile; et,
 quand le tyran Gréon a défendu de rendre tes devoirs funèbres
 aux restes mortels de PoTynice, Antigone oublie la mort qui doit
 punir sa désobéissance, et elle couvre de terre le corps mutilé de
 son frère. Antigone condamnée repousse fièrement sa sœur Is-
 mène , et, après avoir déploré le malheur de périr sans un chant
 nuptial, comme une vierge, elle meurt à rantfquê, ea ^étranglant
 elle-même. Tout cela est beau; c'est la peinture de mœurs bien
 éloignées de nous. Mais nous comprenons encore mieux la dou-

ceur et la pieuse résignation de la Jeune fille modeste, supportant l'injustice de son père sans se plaindre. Quelle noblesse dans Gordelia, heureuse épouse et reine, quittant son mari, ses États et toutes ses grandeurs, pour voler au secours de son père malheureux et insensé. Shakspeare a beau nous représenter la Grande-Bretagne encore païenne et Le roi Léar appelant ses (aux dieux, on s'aperçoit que le christianisme a depuis longtemps répandu sa lumière, et que c'est lui qui inspire les vertus simples et grandes retracées par le poète. Gordelia est la fille chrétienne, pleine d'amour, pleine de piété sincère» mais aussi fière de modestie et de noble résignation. A peine ai-elle vu, et elle ne peut que pour exprimer toutes les infirmités qui l'oppressent en âme, elle ((Hir Aôre empire d'être tielle 4étalère 8seiQent4k sen aw>ur.G',ea(fine fleur a^ uow pwrAi«a » -cit doNiA te présence n'est sentie que par les avances individuelles qu'elle éprouve «ntout d'elle. Elle se réveille le génie fétal et lui a m'importe et ex primer la beauté d'un ssi pur a^tij^nept I Sh^l^a^te^ro a par-* {(l'iteme^t repMbi tovte (a délicatesse qui distingue l'amour filial de l'Amour)

a die a donc été bien émue (»), demande à u» envoyé le)> comte de Kent, qui a fait coua^tre par écrit O^rdelit^ » toute la misère du roi Léar. — Oui, répond le gentilhomme,

(i) Acte IV, Scène m.

» mais DOD pas jusqu'au désordre... La patience et le chagrin » semblaient disputer à qui montrerait le mieux la bonté de '9 son âme douce et paisible. Vous avez vu quelquefois une » rosée de pluie descendre des cieux au milieu des rayons du » soleil; son sourire et ses pleurs mêlés ensemble rappelaient » une ondée de mai. Le tendre sourire, errant sur ses lèvres » vermeilles, sem-

blait ignorer les larmes qui coulaient de » ses yeux comme autant de perles détachées de deux dia- » mants. En un mot, la douleur serait une des plus belles et des » plus aimables choses du monde, si elfe avait sur tous les yi-)) sages autant de grâces que sur le sien. »

Après cette charmante peinture du caractère de Cordelia» que faut-il ajouter encore ? il faut se taire et admirer.

LE ROUX DE LINCY

Nous eussions désiré pouvoir donner une analyse plus complète de cette tragédie ; mais les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent que d'en offrir les extraits suivants.

Description d'une tempête :

« Les êtres qui se plaisent dans la nuit n'aiment pas

Aies nuits pareilles à celle-ci. Les cieux irrités épouvantent les » monstres qui rôdent au sein des ténèbres , et les obligent à » rentrer dans leurs antres. Depuis que je suis homme, je ne me » souviens pas d'avoir vu d'aussi larges sillons de feu , d'avoir p
entendu d'aussi affreux coups de tonnerre, et d'aussi horribles » sifflements des vents et des Orages. Le cœur de l'homme ne » peut soutenir sans effroi de tels assauts. QueJes dieux ven> D
geurs qui font retentir sur nos têtes ce bruit formidable trou- » vent maintenant leurs ennemis. Tremble , malheureux , qui » renfermes dans ton sein des crimes secrets, échappés aii glaive » de la justice! Fuis, lâche assassin, mortel parjure , et toi, qui » sous le masque de la vertu caches une âme incestueuse ! fré-

mis dé terreur, scélérat, qui, par de coupables artifices et d'in- »
fâmes complots, as tranché les jours de l'homme I Forfaits en- D
sevelis dans l'ombre, sortez des abîmes qui vous recèlent, et D
demandez grâce à ces terribles accusateurs I »

Imprécations du roi Léar :

V Soufflez, vents impétueux, redoublez vos transports.

» siffles « grondez! Tous, torrents destructeurs, et vou^/ »
fougueux orages y mêlez tous vos flots, jusqu'à ce que le > faite
des plus hautes tours ait disparu sous vos ondes I Feux » ven-
geurs y aussi rapides que la pensée , sillonnez mon front » blan-
chi I Et toi qui renverses tout sur ton passage, tonnerre, » écrase
le globe du monde, brise le sein de la nature , étouffea S'Y d'un
seul coup tous les germes qui enfantent les hommes

» ingrats! Brûlants éclairs, déchirez les nuages! Pluie,

» tombe à grands flots! La pluie, les vents, le tonnerre, les »
feux , sont moins impitoyables que mes filles. Je ne vous » accuse
pas de cruauté , vous, terribles éléments : je ne vous D ai jamais
donné un royaume , je ne vous ai pas appelés mes » enfants, vous
ne me deviez aucune reconnaissahce. Epuisez)) donc sur moi vos
fureurs au gré de votre affrenx plaisir. Je » suis là en butte à vos
outrages , moi , pauvre, infirme, faiblç j) et déplorable vieillard.
Mais je ne vois en vous que de ser- » viles ministres , qui ont uni
leurs formidables coups' à ceux o de deux filles perfides contre
une tête si nue et si débile.)> O détestable complot !... j»

Le roi Léar, indigné de Tigr^tude de sa fille, s'écrie :

— cr Entends-moi, nature, divinité chérie, entends-moi ! Sus-
» pends tes desseins, si tu te proposais de rendre cette créature' »

féconde; porte dans ses flancs la stérilité; dessèche en elle » les organes de la reproduction , et que jamais son corps dé- » généré ne s'honore d'avoir conçu 1 Ou, s'il en esl autrement, » fais naître d'elle un enfant de malheur; qu'il vive pervers et » dénaturé, pour être le tourment de sa mère; qu'il lui flé- » trisse le front de rides prématurées; que les larmes qu'il lui » fera répandre creusent sur ses joues de profonds sillons; que » toutes les douleurs, que tous les bienfaits de sa mère soient D tournés par lui en dérision et en mépris, afin qu'elle puisse » sentir combien la dent du serpent est moins déchirante que x> la douleur d'être mère! Allons, partons, partons! »

Le roi répond au duc d'Albanie qui lui demande oe qui a pu l'irriter à ce point contre sa fille:

— « Je te le dirai, mort et vie! (ii Qaneril.) — Je rougis que » tu puisses à ce point ébranler ma constance d'homme, et que » lu sois digne encore de ces larmes brûlantes qui m'échappent

» malgré moU — Tombent sur toi les toorhilloni et les broiil-

» lards I Que les incurables blessures de la malédiction d'an » père te pénètrent dans tous les sens f Yeux d'un vieillard D trop prompt à s'attendrir, encore des larmes pour un pa- » reil sujet! je vous arrache; allez, avec les pleurs que vous » laissez échapper, amollir sa dureté. — Ah I les choses en » sont-elles à ce point? — Eh bien, soit ; il me reste encore j> une fille qui, j*en suis sûr, est tendre et secourable ; quand » elle apprendra ce que tu m'as fait, elle déchirera de ses x> ongles ton visage de louve ; tu me verras reparaître sous x> cette formé dont tu crois que je me suis dépouillé pour ja- » mais ; tu fne verras, je t*en réponds. »

Régane n'ayant accoeilli ton père que pour Fexhorter à retourner auprès de Qoaeril, sa sœur[^] Léar lui répond:

' — « Jamais, Hégane. Elle m'a dépouillé de la moitié de ma » suite; elle m'a jeté de noirs regards; et, de sa langue sem- D blable à celle du serpent, elle m'a blessé jusqu'au fond du » cœur. Tombent sur sa tête ingrate touç les trésors de la]» vengeance du ciel I Vents qui saisissez les sens, frappez de » difformité seijett- ties osl[^].. Foudres agiles, lanees, pour tes » aveugler, vos flammes dans ses yeux méprisants. Empoison- » nez sa beauté, vapeurs, que du fond des marais a fait exhaler » le puissant soleil, pour vous laisser retomber sur elle, afin » de flétrir son oirgueiU »

. Impréettian de Léar ebâtre ses danx filles i

— « Ciel i donne-moi de la patience ; car c'est de patience » que j'ai besoin. Vous ine voyez ici, o dieux, moi, pauvre i> vieillard, accablé de douleurs et d[^]années, misérable par les D unes et par les autres! Si c[^]est vous qui excitez le cœur de ces » filles contre leur père, ne me réduisez pas à cette impuissance » de le supporter tranquillement; enflammez-moi d[^]une noble » colère. Ne soufitrez pas que des pleurs, armes d'une temme, » souillent mon visage d'homme 1-[^] Non, sorcières dénaturées, n je tirerai de tous de lelles veogèailOefli que le m[^]ndeentier

» doit je ferai de telles cfaesesi..».- ce queee sera, je ne

D le sais pas encore , majs ce sera l'épouvante dp la terre. — » Vous croyez que jé pleurerai; noii, je ne pleurerai pas, j[^]ai)) bien de quoi pleurer ; mais ce cœur éclatera par cent mille

»- ouYertttnes avant que je fdeure. ^ O fou, Je perdrai hi D
raisoal »

Kent raconte la situation où se trouvé le roi : .

-^ « Luttant contre le^ éléments irrités, conjurant lés vents »
de précipiter la terre dans les flots, ou de soulever tes Vagues »
gonflées au-dessus de leurs rivages, afin qile lés choses »
changent ou s'anéantissent, il arrac^o sespbeveux blancs, » que
les tourbillons impétueux, d^ns leur aveugle raget saisis- » sent
et font aussitôt disparattre. De toutes les forces de cet » étroit
univers renfermé en lui-même» il insulte aux vents et }) à la pluie
qui se combattent daas t^os les seos. Dans cette » nuit horrible,
où Tourse même, épuisée de lait par tes petits, D demeure dans
sa caverne, où le lion et le loup> dont la faim » déchire les en-
traîlles, ont soin de ne point mouiller leur » fourrure, il court,
tête nue, et appelle toutes les chances de » la destructiod* »

Léar se laisse mener par son fou dans une hutte, et lui dit :

((— Tu crois que c'ë^t béaticout) que cette tehipète mutinée »
qui nous pénètre just[U*âux 6s t c'est beaucoiip pour toi ; î) mais
là où s'est fixée Une grande douleur, une moindre se » fait à
peine sentir. iü chercherai à éviter un ours ; mais » si ta fuite te
conduisait vers la nier en furie, tu reviendrais)) affronter Tours
en face. Quand Tâme est libre • le corps est)> délicat ; mais la
tempête qui agite mon âme ne laisse à mes » sens aucune autre
impression que celles qui se coml^attent JD au dedans de moi —
l'ingratitude de mes enfants I..... »

« Nori, je ne vêtit pa^ la ptëui'ej^ . — Daîis une telle nuit, » me
mettre à la porte I — Vefsè tes lôrfents , je les supporte- » rai I —
dans une telle huit l 6 ftégane, ô Goneril i votre » vieux et tendre

père, dont le cœur sans méfiance vous a » tout donnéI.....oh! c'est là le point qui touche à la folie: évi- D tons-le, n'en parlons plus »

« Pauvres misérables , pHvés de tout , quelque part que » vous soyez à endurçr les coups de cet orage impitoyable, D comment vos tête\$ çans abri, vos flancs vides de nourriture, » votre mi-sère» sous ces haillons ouverts de Iputes parts, se » défendront-ils contre des temps aussi cruels? Ahl jen'fd pas D pris assez de soin de vous. Orgueil présomptueux, viens

UOO NOTICE

D essayer de ce remède; expose-toi à sentir ce que sentent » les malheureux, afin d'apprendre à leur rejeter tout le sn- » perflu» pour épargner au ciel le reproche d'injustice.M.. p

Nous ajoutons ici quelques imitations en vers par madame Amable Tastu, dont le beau talent a répandu tant de charmes sur diverses productions de Shakspeare.

« âonffles, yentfl orageax; mngis^ sombre tempête! Cataracte des cîeux, que rien ne tous arrête ! Fleuves, sources, torrents, débordéz à la fois, Inondez nos cités, engloutissez nos toits ! Et TOUS, feux sulfureux, plus prompts que la pensée. Frappez ces chereux blancs, cette tête glacée , Pourvu qu^un même coup détruise avec éclat Ces principes féconds , gennes de Phomme ingrat !

Grondez, noirs ouragans, redoublez vos efforts, De ma débile vie usez tous les ressorts î Des célestes fléaux redoutables familles , Grêle, foudres, éclairs , vous n^êtes point mes Biles ; Je n^ai point entre vous partagé mes États , Et l'amour paternel ne vous 6t point ingrats ! Venez , je me soumets à vos fureurs si-

nistres ! Mais non , de mes enfants , vils et lâches ministres, De ces perfides cœurs vous servez les desseins. Ah ! pourquoi leur prêter vos secours assassins Contre un faible vieillard, et, du haut de la nue, Assaillir sans pitié sa tête chauve et nue? »

« Eh! que m^importe, à moi, ce tonnerre qui gronde, Ce vent Âpre et glacé, cette eau qui nous inonde ! De leurs coups redoublés ils m^'accablent en vain, Je ne sens que Porage enfenné dans mon sein.

Dans une telle nuit! cruelle GoneriOe!

Malgré le froid, la pluie ÔRégane! ô ma fille!

Enfants pervers ! chasser c« père infortuné !

Votre vieux père ! lui qui vous a tout donné !

Paix! ma tête s^égare. Et toi, bruyant orage. Poursuis, je ne crains rien de ton aveugle rage. Les Dieux te sauront bien montrer leurs ennemis, Et chercher dans Poubli les forfaits endormis. Cache- toi, main satH^lante; et vous, lèvres parjures.

SUR CYUBELINE. BOI

Tremblez ! Crâne impuni, lave bien tes Mwillitres! Scélérat qui, soîrant de ténébreux diemiBs, As dressé sous des fleurs tes pièges inhumainSy Brise-toi de terreur! Vous, inceste, adultère^ Couvrez vos traits hideux des voiles du mystère ; Fuyez , dérobez-vous au courroux éternel ; Ou» forcés de répondre à ce terrible appel,

Essayez de fléchir sa justice implacable !

Mais moi, je suis victime, hélas ! et non coupable! »

« Oui, ma raison revient, je vous connais Cest toi,

Mon pauvre fou ! J'ai froid , as-tu froid comme moi ? Mon corps s'est épuisé dans cette horrible lutte. Allons, conduisez-nous; où donc est cette hutte? Montrez-moi cette paille , ami , ce pauvre seuil Qu'aurait sans doute hier dédaigné mon orgueil , Tant la nécessité sous sa verge nous plie ! Pauvre fou ! Ne crois pas que ton maître f oul>Ue ; Viens , ce cœur insensible à des malheurs nouveaux Sait plaindre encore ta peine et souffrir de tes maux. »

CYMBELINE

TBAGÉDIE.

Cymbeline, souverietin qui commande à la Bretagne, mais qui obéit à sa femme, découvre que la belle Imogène, sa fille du premier lit, s'est unie en secret à Posthumus, jeune seigneur de la cour. Animé par les instigations de la marâtre, il sépare les deux époux. Dans son exil, Posthumus rencontre un Romain, Iachimo, qui, pour subjuguier Imogène, ne demande qu'un moyen des'inl-rodniro auprès d'elle. Un pari s'engage. Iachimo'

608 IfOTICB

pari, se prélemé à la jenAé prinèMit comifle mi kmi de son époaxy et 9 après avoir oaaayé Tainement de la 9èdttirey par-Tient sous un préteste I lui faire reeetoir peur une nuit un coffre dans sa chambre à coueher. Dès qti'elle repose, le couvercle du coffre se sotilère ; Iachimo en sort , obsertr^ l'Ameublement, la disposition de la chambre, et, payant à dtl examen plus doux,

prend note d'un Si^e naturel empreint sur le corps de la belle endormie. Revenu près de Posthunitis, Il l'accable des preuves, en apparence Irrécusables, de la trahison de sa femme. Posthumus chargé par son sarritepr dévoué, Pisanio, du soin de sa vengeance. Trop fidèle à son maître pour lui obéir cette fois, Pisanio » loin de frapper Imogène lui donne les moyens de se déguiser en jeune page» pour entrer ainsi au service d'un général romain envoyé contre la Bretagne et se rapprocher de Posthunitis qui sert dans l'armée d'invasion. Mais le malheureux époux, qui sur la nouvelle de la trahison de sa femme, se repent trop tard de sa cruauté, voulant expier ses torts envers Gymbeline, passe du camp des Romains dans celui des Bretons, qu'il fait triompher par sa Valeur et dont ensuite il feint d'être l'ennemi, pour être immolé par eux. On l'amène devant le roi avec plusieurs prisonniers romains, parmi lesquels le sort a rassemblé le tsatch lachimo et Imogène sous son déguisement. Une soudaine sympathie parle à Gymbeline en faveur du jeune page, qui en profite pour forcer lachimo à Taveu de ses perfidies. Les deux époux s'en font alors reconnaître au roi, qui, n'étant plus en puissance de femme, reprend le droit d'être père, et bénit leur union.

Un rapprochement involontaire s'établit entre Imogène et Desdemona, toutes deux victimes d'une injuste jalousie. Ce sont comme deux sœurs d'infortune ; on ne peut méconnaître leur ressemblance) mais chacune a pourtant sa physionomie distinctive.

V « Facies non omnibus una, Nec diversa tamen, qualem decet esse aurore. (Ov. Met. 4. 100)

, Signalons d'abord cette grande diversité du climat : l'une est l'amante du Midi, l'autre celle du Nord.

La Vénitienne obéit à un sentiment presque exceptionnel, ou du moins bizarre, et en dehors des sympathies ordinaires*

SUR CYM^ELINE. « »

Étranger à la race, au pays de Desdemona^ ce n'est point par les yeux que le More Ta séduite, c'est par les oreilles , c'est avec le récit de ses dangers, de ses exploits. L'imagination s'est chez elle enflammée avant le cœur, elle a aimé le héros avant l'homme. Comme toutes les natures enthousiastes, elle sera, pour appartenir à son amant, capable une fois d'un grand effort ; mais bientôt son énergie fera place à l'indolence ttiéridionale, elle restera passive jusqu'à la mort, n'opposant à l'affliction, aux pressentiments les plus sinistres| que ses larmes et ses chants mélancoliques.

Aht qa*il n'en va pas ainsi avec la fille de la firetagne! Sa passion est, il est vrai, moins poétique à son origine. Elle a aimé Posthumqs tout simplement parce qu'il était aimable. Quoi de plus vulgaire? l'éloigne-t-on d'elle ; là point encore d'élan hardi, frénétique; lion^ une tristesse intérieure ^ un adieu touchant, on serment de fidélité ; voilà tout.

Est-ce donc là le début d'une héroïne de tragédie f et pourtant, cette nature plus tendre qu'exaltée,.vons allez la voir, dans toutes les épreuves qui l'attendent, déployer une activité persévérante, ingénieuse, et,loinde s'abandonner à elle-même, reconquérir à la fin son propre bonheur*, ot , bien plus encore, le bonheur de l'objet aimé.

Telle est la figure si simple qu'a devinée le poète, et dont le charme est doublé (jal* cette simplicité même, tmôgène est près du trône ce que la Jeanie de Waiter i^cott est dans une humble

fe'ime. Les circonstances, le mobile sont différents ; le caractère est au fond le même.

De l'ensemble ravissant du personnage, passez aux détails plus ravissants encore ; voyez avec quelle délicatesse le poète les a nuancés ! Combien de grâces n'a-t-il pas su y répandre, pour vous initier à la pureté de ce cœur d'élite ! Il ira jusqu'à soulever les rideaux. Jusqu'à trahir les plus intimes mystères du lit conjugal. « Souvent, fera-t-il dire à l'osthume, souvent » elle modérait ses transports légitimes ; et comme la couleur du raïs alors l'incarnait de la pudeur ! Elle semblait aussi chaste » que la neige avant d'avoir reçu les caresses du soleil. »

Cette chasteté voluptueuse, n'allez pas la prendre pour de la froideur. Le poète ne veut pas que vous vous y trompiez. Non, non ; il aura des traits d'une vérité saisissante pour vous faire

601' NOTICE

sentir l'impression profondément douloureuse produite sur Imogène par l'exil de son époux.

Racine a, dans quelques vers pleins d'âme et de mélodie, résumé les peines que l'absence impose à deux amants :

Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous, Seigneur, que tant de mers me séparent de tous ; Que le jour recommence, et que le jour finisse. Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice, Sans que de tout le jour je puisse Voir Titus ?

Mais cette amertume du désespoir, elle ne s'offre ici qu'en perspective, et, pour ainsi dire, amassée par le cœur à force de temps. Imogène, au contraire, c'est dès la première heure qu'elle développe toute sa capacité de souffrir. La passion peut-elle trou-

ver un langage plus vrai, plus palpitant, que dans cette scène où Pisanio vient raconter à l'infortunée le départ de Posthumus? Gotnme elle demande avidement quelles furent les dernières paroles de son mari , au moment où le vaisseau l'emportait? Quel cri, lorsqu'elle apprend qu'il agitait et baisait son mouchoir! a Insensible tissu, tu étais plus heureux JD que moi. » Et ce regret de n'avoir pas été sur le rivage pour le suivre jusqu'à ce que, devenant par degrés imperceptible, il se fût tout à fait évanoui dans l'air! a Alors j'aurais dé- D tourné les yeux, et pleuré. » Elle n'aurait pas voulu pleurer auparavant ; cela l'aurait empêché de voir I Et puis son impatience, quand elle s'informe déjà de l'époque où elle pourra recevoir des nouvelles de celui qui vient.de partir ; comme elle s'afflige enfin de ne pas loi avoir fait d'assez tendres adieux I d Avant que j'aie pu. lui dire combien je songerais à lui à D certaines heures , et dans quel ordre se succéderont mes D pensées; avant que j'aie pu lui faire jurer qu'aucune femme » d'Italie ne le rendrait infidèle à mon amour et à son honneur» ji ou lui recommander de s'unir à moi en prières, au point du n jour, à midi, à minuit, car alors je m'élève pour lui vers le » ciel ; avant que j'aie pu lui jeter le baiser d'adieu entre deux D paroles enivrantes, il a fallu que mon père survint, pareil » au souffle tyrannique du Nord qui tue la fleur dans le bou- » ton. »

Ainsi natt et se développe le magique prestige dont le poète

SUR GYIIBBLINE. 605

a voulu eotourer par avance sa teadre et courageuse Bretonne, qu'il n'expose à toutes les infortunes que pour la réserver à tous les triomphes ; car ne Ta-t-il pas en efiet traitée comme l'enfant de sa prédilection? Regardez Ophelia, Desdemona, Gordelia, Juliette, ces anges d'amour et d'innocence : son génie tragique les

pousse de catastrophe en catastrophe pour les immoler à la fin sans pitié. Pourquoi Imogène est-elle plus épargnée au dénouement ? pourquoi ne la voyons-nous pas, à comme un lis, pencher la tête et mourir (t] ? » Ne dirait-on pas qu'après lui avoir prodigué tant de qualités aimables, il s'est pris pour elle, d'une affection plus intime, et qu'au moment de la frapper comme les autres le cœur lui a failli ? Elle vivra donc, heureuse exception pour les héroïnes tragiques, elle vivra pour dompter le sort, apaiser son père, confondre ses ennemis, et délivrer son époux d'un double supplice, les soupçons et les remords.

Nos vieux romans de chevalerie n'en ont pas autant fait sans doute pour la belle Euriant, dont la situation principale a tant de rapports avec celle d'Imogène. Ce souffle créateur, qui donne la vie et la réalité à des êtres éclos dans l'imagination, la nature ne l'avait pas jeté en partage à des chroniqueurs vulgaires. Aussi nous est-il permis de le croire, quand Weber, ce grand poète en musique, répandit sur la matresse de Gérard de Nevers le trésor de ses mélodies, ce qui va surtout inspiré, c'est le souvenir de la fille de Gymbeline, s'offrant à lui parée de toute la poésie d'un Shakspeare,

Paul DUPORT.

Cymbeline est une des plus charmantes pièces historiques de Shakspeare. C'est un roman dramatique, dans lequel les parties les plus saillantes de l'histoire sont dialoguées, et les circonstances intermédiaires sont expliquées par les interlocuteurs, suivant que l'occasion Texige. L'action est, par conséquent, moins resserrée. La lecture de cette pièce est comme celle d'un voyage dont le but est incertain, et dans lequel Tat-

(i) -.-,... like the lily,

m haDg my head, and perish.

SaAKSMASB) Henri VUI» acte m, scène u.

tenlion est suspendue et augmentée par le§ longs intervalles qui se trouvent entre chaque action. Cependant ta chatne qui lie les intérêts divers de l'histoire n'est jamais rompue. Les incidents éloignés et fortuits en apparence sojit conduits de manière à rendre lé développement de la catastrophe plus complet. La facilité et Taisancè avec lesquelles elle arrive font paraître Thabilité de l'auteur plus merveilleuse. Nous n'en pouvons donner que c^uelques passades.

Le scélérat lachîmo, après s'être fntrodcrcft dans l^ppvlofneirt tl'Imogène, t^aperçoH endormie, et s'éerle :

-^aO sommeil, im«ge de U mwttf appe^aatM^-toi «urelle» et, » reod^^a imeosMe eemuoe le «lomtnieot pteeé4aos itae chch » pelle! Yieosàmoi» viens. >UMi fiieil^qve le nopud gordien » ré-tait peu, il est à moi, et ce bracelel ser« un iémeia visible, » aussi fort que la eonadeneei potH* éésespérer son é^ofix. Ah f » son sein gauche est empreint; d'une étoile à ci«q rafoas, m pareUie ans g^nties 4e pourpre qm briUeat 4aBs le calien » d'une prîttie-vère. Veiji uoe preuve au-dejssos d^s plus fortes D prewvee «tue pûisseil; jamais aecpiérir tes lois qq^miQB» Cea ; » signes eae-faés le forceront de croire fue j'ai rm le tiésojr » de ton lio«»ear« Que me faatpil de plus? »

Posthumusy trompé par les perfides calomnies de lachimo, fait éclater ainsi sa jalousie :

— a Oh! v[^]geapccy v[^]geance I La perfide! souvent elle » mettait un frein à niés légitimes ardeurs; elle implorait » Tabstinence avec une rougeur si pudique que, dans ces insf» tants , sa rue seule eût réehadM; la vieiflesse. Je 4a «era[^]ais » chaste comme la neige nouvelle qui n'a point eneeèè senti

» l'atteinte du s(^eil 9i |e poava[^] déeottvdr en moi ee qA

» appartient à la femme ! car l'homme n'a peint en lui de » penchant pour le vke, qu'il ne vienne de la femme. Se falt*Il D un mensonge, il vient de la femme ; quelque iatterle, ^te est r> d'etle; quelque perfidie, c'est ^leore <k'elle« Ambition, ea« D pitié, orgueil, dédain, caprice, médisance, inconstance, D enfin tous les vices qui ont un nom et que l'enfer connaît, » viennent de la femme, en tout ou en partie; oui, en tout. » Êllesne sent pas «éma 4Pons»antoa4an8 un vice; elles en

SUR QYMBSLINE. %m

» ohaiigtim sans ecsse[^] quittaDt tenjours l'ancien povr un plus » nouveau. Je veux écrire contre eîtes) je les délesie; je les » maudis. Oh! c'est avoir pour elles une haine véritable et in- » dustrieuse que de prier le ciel d'accomplir (eàr tolcrnté ; le » diable lui-même ne pourrait mieux les tourmenter, i[^]

Iini»9èB«, «B apppéBtnt Je déMrqMHWBt de PotlbamiM[^] s'écrie :

— « Oh I un cheval avec des ailes t L'entends-tu, Pisaniot IT » est au havre de Milford* iia> et apprends-moi à quelle dis- » tance nous sommes de ee lieu. Si un homme qui n'est appelé D que par un léger intérêt peut la parcoiui'r en une semaine, » ne pourrais-je, moi, y voler dans un jour? o

Lorsqu'Imogène apprend de quoi elle est accusée :

•^ « Infidèle à sa cooehel Qu'est">ce qu'être inâdMef Est-ee d'y veiller les nnîts en sengcaot 8«aa cesse à lui , d'y pleurer teintes les heuics? El > si le sommeil saisit k natufe acèaèlée, ria-terronifire aosaitdt par un rêve efGraya»! deot lui seul est l'objet, et me réveiller ca poussant un cri, esv^e être in<ft fidèle^

jP^kui^ . -<» Hélas ! verlueuse deiae 1

Im^g*'^ Moî infidèle 1 ta eonscience en est téoiaino. iaehimo^r tu l'aoottsaa d'i«fidélité« et dèa lors tu pajus à mes yeux ub lAehe; aujourd'hui te» traits me semblent »t<H«i hi-deux. QvteU que eounisaoet d'Italie Vaura trahi y et anoi, malheureuse, je» ^e suia plus q«'tt9e foonme surannée , im fêteasent patte de mode» %fe^ riche peuir être suspendu négtigaafuneot aïo: um^ raiUea y et qu'U vaiH mieiuui découdre, aiettre e» piècce. Ob ! les serments des hommes. seo>t dea Irailifaa.qui pi^tii leÉ femmes I Ta coupable inconstance va faire croire que toute apparence vertueuse n'est que trahison , étrangère au visage qui emprunte, et piège tendu aux femmes.

PUan» — Ma chère maîtresse , écoutez-moi.

iaio^^-r- Jadis» après la tr<Aison d'Enée, toua les amants fidèles furent cirus perdes comme lui..*, St VfM»% hfjauél^ Jfiy sanio, que ferai-je pendant ce tempMà? ^i^ bs^terai-je ? comn ment vivre ? ou quelle consolation aurai-je dans la vie, après que je serai morte pour mon époux , et lui pour moi?... Oh! pour arriver là, je braverai tout, excepté la perte de mon bon-

(m . NOTIGB

Heur... Ué bien , épargae les paroles : je vois ton but, et d^à je me sens presque on homme »

Imog. {seule.) — a Mon cher époux , et toi aussi es-tu du nombre des hommes perfides? Maintenant que je songe

à toi f ma faim est passée ; il y a un moment , j'étais prête à suecomber d'épuisement. Mais que Yo18-101 un sentier me mène à cette caverne; c'est que1?ine repaire sauvage : je ferai mieux de ne pas appeler. »

f mogène, déguisée en jeune page^ accepte l'hospitalité qu'Arviragus et Guiderius lui ont offerte. Ceux-ci, la croyant morte, la pleurent dans ces accents enchanteurs :

Àrvir, r- « EHo est morte, la colombe tant chérie de nous f J'aurais mieux aimé, passant d'un bond de seize ans à soixante, avoir changé ma souple jeunesse contre le bAton du faible vieillard, que d'avoir été témoin de cette mort.

Gmid, — O le plus beau, le plus tendre des Hs I penché sur tes bras de mon frère, ta n'as pas la moitié des grâces que tu avais, lorsque tu te soutenais toi-même.

Arvh'. — Oui, tant que l'été durera, tant que je vivrai dans ces lieux, Fidèle, je viendrai parer ton triste tombeau des plus belles fleurs. Jamais tu ne manqueras de ces primevères qui ont la douce pAleur de ton visage , ni de jacinthes azurées comme tes veines, ni de feuilles d'églatine dont le parfum em, .moins doux que ton haleine. Le rouge-gorge lui-même , dont la pitié faH affront à ces riches héritiers qui livrent à la terre lenrs pères sans monument, viendrait t'apporter cea fleurs dans son bec chari-

table, et protégerait les restes contre le froid par un vêtement de mousse. »

N. B. On trouvera les Notifies sur TroUu\$ et Çre\$sida et Timùn d'Athénée, dans celles sur les drames antiques qui précèdent la tragédie de Jule\$ César.

SUR LES 1)EUX GENTILSHOMMES, etc. m

DE VÉRONE

TRAGI-COMÉDIE

ValentiOy ami de Protéo , parti de Vérone pour aller voyager, arrive à Milan et devient amoureux de Silvie, fille du duc. Protéo, qui aime Julie et qui en est aimé, reçoit Tordre de son père d'aller le retrouver à Milan. Là il oublie Julie, et s'éprend d'amour pour cette même Silvie que le duc veut marier à Thurio. Silvie , qui a de la répugnance pour ce mariage, consent à se laisser enlever de nuit par Valentin. ProtéOy mis dans la confidence, en informe le duc» et Valentin est exilé de Milan. Le duc et Thurio prient Protéo de disposer l'esprit de Silvie en faveur de l'époux que son père lui destine. Le traître Protéo profite de cette occasion pour essayer de la séduire. Valentin est arrêté dans un bois par une bande de voleurs qui ne lui laissent la vie qu'à condition qu'il sera leur chef. D'un autre côté, Julie, qui n'a point reçu de nouvelles de Protéo depuis son départ , se déguise en homme, arrive à Milan, et se place comme page chez son amant, dont elle découvre bientôt la passion pour Silvie. Celle-ci, pressée par son père d'épouser Thurio , se décide à fuir le palais de Milan pour

chercher Valentin, et tombe entre les mains des mêmes voleurs qui ont arrêté son amant. Le duc, Thurio et Protéo courent à sa poursuite. Protéo arrive le premier, et délivre Silvie avant que les voleurs aient eu le temps de la conduire à leur chef. Il fait écarter Julie qui l'a accompagné et qu'il croit toujours être un homme, et veut profiter de ses avantages. Mais Valentin arrive avec sa troupe. Protéo, honteux et pressé par ses remords, tombe aux pieds de son ami, lui avoue ses crimes, et lui demande grâce. Valentin lui cède généreusement ses droits sur Silvie. Julie, qui avait conçu I, 39

610 NOTICB

quelque espoir, saisie d'une profonde douleur, s'évanouit. Pendant qu'on la secourt, Protéo aperçoit à son doigt une bague qu'il avait donnée à Julie. Cette vue produit une reconnaissance touchante, qui amène la réunion des deux amants. Sur ces entre-faites, le duc et Thurio arrivent. Thurio veut s'emparer de Silvie ; mais Valentin déclare qu'il ne la lui cédera qu'avec la vie. Thurio, qui n'est pas des plus braves, répond qu'il ne veut pas risquer la sienne pour une femme. Le duc indigné de cette lâcheté accorde Silvie à Valentin.

Dispute sur l'amour entre Valentin et Protéo. Celui-ci défend ainsi ses sentiments pour Julie contre les attaques de son ami.

Protéo. — « Les auteurs disent cependant que, comme c'est au bout du bout de la plus belle rose que s'attache le ver dévorant, ainsi l'amour ne pénètre que dans les esprits les plus délicats.

Valentin. — Les auteurs disent aussi que, comme le bouton précoce est souvent dévoré par un ver avant que de s'épa-

'nouïr, de même l'amour porte à la folie les esprits jeunes et tendres qui se fanent dans la fleur, perdent la fraîcheur du printemps et tout le fruit des plus douces espérances. i>

Toutes les fois que Julie trouve son nom sur un morceau de la lettre de Protéo, qu'elle a déchirée par un mouvement de cruauté feinte, elle le déchire pour se punir de ce mouvement :

« Le ^uwre ç^ndonmé Pro\$éo, U pêsHmné Frolio à la douce

» Julie Je veux mettre ces derniers mots en pièces ; et ce-

» pendant non. Il a si bien su les réunir à son nom infortuné 1
» Je veux les mettre l'uu sur Tautre. Allons , baisez- vous, em- »
brassez-vous, disputez-vous, faites oe qu« vous voudrez, d

Julie répond ainsi aux objections que lui fait Lucette contre le projet qu'elle a formé d'aller rejoindre son amant déguisée en homme.

a Qu'on arrête le fleuve qui coule avec un doux murmure» » il s'irrite et devient furieux , tu le sais. Mais quand rien ne » s'op-
pose à son cours paisible, il coule avec un bruit har- » monieux
sur des cailloux de toute couleur, Qt caresse les)) plantes qu'il
rencontre sur son passage. C'est ainsi qu'après i> s'être égaré
dans mille détours, il va se perdre, en se jouant,

SUR LES DEUX GENTILSHOMMES, etc. 611

» daas le vaste Océan, Laisae-moi donc aller» et ne m'arrête »
pas dans ma course,)^

Yaientin, offrant de céder k Prêtée repentant ses droits sur

Silvie, lui dit :

« Celui qui n'est point satisfait par le repentir n'appartient » ni au ciel ni à la terre. Le ciel et la terre se laissent fléchir ; » le repentir apaise la colère de l'Éternel. p

Dieu fit du repentir la vertu des mortels,

a dit Voltaire peut-être d'après Shakspeare> comme l'a fort bien fait observer M. Paul Duport.

Nous ne croyons pouvoir mieux finir cette esquisse qu'en reproduisant ici les charmantes notices de Julie et de [^]Ivie; par MM. Charles Coquerel et Artaud.

a Le portrait de Julie est un léger crayon des caractères, d'Imogène et de Juliette. Julie est une jeune fille constante et passionnée, qui a le malheur d'aimer un roué. L'originalité du drame naît précisément de ce contraste entre l'infidélité d'un amant volage et le dévouement de celle qu'il oublie. Protéo trahit sa maîtresse et s'empresse aussitôt de porter ses vœux à l'amante de son ami Yalentin, à la chaste et douce Silvie, qui sait résister à l'offre de son cœur et à la mélodie de ses sérénades. Ainsi, dans la conception de Shakspeare, Protéo est le contraire d'un héros de constance ; les pièces du grand poète ne nous présentent aucun autre exemple sérieux de ce genre très-opposé à l'idéal romantique.

jo Cependant, à l'ouverture de l'action» Protéo, n'aime que Julie, et encore c'est avec timidité. Il ose à peine, se résoudre à lui envoyer un billet doux que la jeune fille hésite à ouvrir ; ce qui donne naissance à une scène charmante» qui vaut mieux que ^{Q^}e de Marivaux , entre Julie et Lucette, sa soubrette » où cette

dernière flatte la curiosité de sa tendre maltresse avec infiniment d' adresse et d'esprit. Enfin le cachet se brise , et Protéo est aimé. Sur ces entrefaites, le père de Protéo conçoit l'idée imprudente de faire voyager son fils ; et, pour première épreuve, il l'envoie au milieu des splendeurs et des séductions de la cour impériale de Milan, où déjà Yalentin et Silvie habi* tenten se gardant inviolablement la foi jurée. Yalentin et Silvie

se content d'inefifobles douceurs. Mais Julie ne voit pas partir Protéo sans de tristes pensées , et les deux amants échangent leurs bagues en pleurant. Julie avait lieu de se désoler. Dès que Protéo voit Silvie, il oublie ses serments et s'avoue à lui-même que son amour pour Julie a disparu, comme une image de cire devant un foyer ardent. Julie est restée solitaire et triste à Véronne. En amour, les femmes aiment mieux savoir le mal que de le soupçonner. Aussi Julie tourmente fort adroitement sa servante et la presse d'imaginer quelque artifice honorable qui lui permette de rejoindre Tinfidèle, et d*épier ses trahisons. t(Hélas ! s*écrie-t-elle , la route sera bien fatigante et bien D longue; mais ne voit-on pas tous les jours les plus religieux D pèlerins porter leurs pas au travers des royaumes entiers? » Pourquoi ne pourrais-je pas faire comme eux, sous la conduite » de l'amour? d II ne fallait pas tant d'arguments pour une femme bien éprise. Aussi le départ est résolu. Après avoir discuté, avec une grâce parfaite, le genre de déguisement qui siéra le mieux à sa beauté, Julie revêt le manteau galant et la toque à plumes d'un brillant page, et s'élance sur le chemin de Milan. Elle arrive au moment même où son infidèle Protéo, après avoir réussi par mille intrigues à écarter les prétendants à la main de Silvic, est occupé "h chanter amoureusement sous les fenêtres de cette beauté, qui, bien loin de l'encourager, le rappelle à son devoir et rejette ses

vœux. Protéo a besoin d'un confident sûr et discret pour servir ses amours. Il en charge Julie déguisée, qui se fait appeler Sébastien. Pour première commission, il envoie le beau page porter en cadeau à Silvie cette bague que Julie lui remet comme gage d'un amour éternel. Cette situation piquante donne lieu à l'une des plus jolies scènes de la pièce.

Prot, — c< Ypromptement ; prends cette bague, et remets-la de ma part à Silvie. Celle de qui je la reçus m'aimait d'un véritable amour.

Le page, — Il paraît donc que vous ne l'aimiez pas, puisque vous délaissez le gage de sa foi? Mais ne serait-elle point morte? Prot, — Nullement. J'ai tout lieu de croire qu'elle vit encore. Le page. — Hélas!

Pro^ — Pourquoi donc soupirer ainsi?

Le page, — C'est que je ne puis m'empêcher de la plaindre.

SUR LES DEUX GENTILSHOMMES, etc. 613

Prot, — Mais pourquoi donc la plaindrais-tu ? Le page, — C'est que je pense que peut-être elle vous aimait autant que vous aimez maintenant Silvie.»

» Il serait superflu d'insister sur la grâce et sur la naïveté qui distinguent ce dialogue. Cependant le page s'acquitte de la commission de son maître. Lettre et bague sont repoussées avec mépris par l'inflexible Silvie, qui prend le parti de fuir le palais de son père, pour échapper aux poursuites de Protéo. Mais la pauvre Silvie tombe entre les mains d'une bande de brigands dont Valentin a été nommé le chef. Alors Protéo se présente, avec son page, pour délivrer Silvie, qui déclare encore qu'elle n'aimera ja-

mais que Valentin. Le page profite de l'occasion pour dire à son maître qu'il n'a pas rempli sa commission, et lui rend sa bagae. Mais, par erreur, le page remet à son maître l'autre bague, celle que Protéo donna à Julie, en quittant Vérone ; et ce trait ingénieux dénoue fort naturellement le drame.

» Tel est le cadre très-simple dans lequel Shakspeare a placé le tableau si vrai de la passion de Julie. Tout le rôle de la jeune fille est écrit avec plus de naturel que les caractères analogues de ses autres pièces ; on y trouve moins de force , mais aussi moins de tournures entachées de cette afféterie italienne qui dépare quelquefois le style du grand poète. En un mot, cette pièce paraît être un type de la première manière de Shakspeare, comme Pope le fit remarquer. Toutefois, dans les scènes comiques, et surtout dans les fameux soliloques de Launce et de son chien, on découvre déjà les germes de cette verve plaisante qui prit un si grand essor dans les peintures de Falstaff. Les scènes des brigands dans la forêt sont aussi fort remarquables; elles ont quelque chose du relief et du mouvement des situations semblables de Schiller. Cependant le caractère de Julie, quelque touchant qu'il soit, n'a point suffi pour maintenir la pièce au théâtre. Johnson a même pensé que la grande simplicité du style montrait que les comédiens n'avaient point eu l'occasion cette fois de broder leurs fades plaisanteries sur le canevas majestueux de Shakspeare. Soit qu'il ait puisé l'idée primitive de son drame dans *Vareadie*, de sir Philip Sidney, soit qu'il l'ait trouvée dans le roman de la Diane, par George de Montemajor, il n'est pas moins avéré que le caractère de Julie est une conception

originale aussi chaste que naïve. On a remarqué la moralité parfaite de l'action : Julie et SilTie sont des modèles d'affection et de constance. L'infidèle Protéo finit par demander grâce et oublier la beauté qu'il trahissait. On voit que le génie de Shakspeare fut assez fleiiUe , tsnt pour peindre les attachements les plus énerpques , que pour se jouer avec grâce k la surCace des passions d'amour. »

Gharlbs goquerel.

Nous terminerons par la citation suivante, empruntée à la notice de Silvie, par M. Artaud.

)) Cette jeune fille si gracieuse a pourtant quelque chose de sérieux au fond de l'âme. Eu général, le poète lui prête toujours un langage noble, plein de mesure, et même d'une certaine dignité; mais c'est au quatrième acte que le caractère de Silvie se dessine d'une manière plus prononcée. Quand une fois sa passion est mise en jeu, elle devient capable de résolution ; elle résiste à la volonté de son père.

Voici les paroles qu'elle adresse à Eglamour pour lui demander son aide, et le prier de l'accompagner dans sa fuite :

« o Eglamour » vous êtes un homme respectable; ne pensez » pas que je veuille vous flatter » non, je vous le jure ; vous êtes D un homme vaillant, sage » consciencieux... Vous n'ignorez D pas quel tendre intérêt je porte à l'exilé Valentin, ni Tinten^ D tion de mon père, qui veut m'obliger à épouser Thurio » que » j'abhore. Vous-même, vous avez aimé? je vous ai entendu » dire qu'aucune affliction n'avait plus profondément atteint .1) votre âme que lorsque votre épouse, votre bien-aimée mou* » rut; sur sa tombe vous lui avez voué une fidélité inviolable. .)) Sir Egla-

mour^ je veux aller trouver Valentin à Mantoue, où » j'ai appris qu'il habite, et comme la route offre des dangers, » je désire votre digne escorte ; je me repose sur votre foi et » votre honneur. N'insistez pas sur le courroux de mon père, » Eglamour ; pensez à mon affliction, à l'affliction d'une femme, » et à la justice de ma fuite, pour me soustraire à un mariage sa- » crilège, auquel le ciel et la fortune ne réservent que des » désastres. D

» Ce langage est calme , mais son calme même décèle une résolution profondément affermie.

» Déjà, au troisième acte, le duc, à propos de l'aversion que

SUR LES DEUX GENTILSHOMMES, etc. 615

sa fille témoigne pour Thurio , parle de ce changement de caractère. « Elle devient, dit-il, fantasque, de mauvaise humeur, » intraitable^ dénob^ssante , opiniâtre; «lie manque à son de- » voir; elle ne se souvient plus qu'elle est ma fille; elle ne me » craint plus comme son père. »

» Silvie témoigne beaucoup de compassion et une douce sympathie pour Julie, dont le jeune page lui raconte la douleur. Protéo M Mt deniander son portrait; elle répond : et Dites- » lui de ma part que Julie , que son esprit changeant oublie , » figurerait mieux dans sa chambre que cette ombre. » Le page lui présente une lettre : « Je ne lirai pas la lettre de ton maître , » dit-elle ; je sais qu'elle est pleine de protestations et de ser- o ments nouveaux , qu'il brisera aussi aisément que je déchire A ce papier.)» Le page s'adresse à Silvie : « Il v^us envoie » aussi cet anneau. » Silvie lui répond : <r Honte à lui , qui me » renvoie I car je lui ai entendu dire mille fois que sa Julie le » lui avait donné à son dé-

part. Puisque son doigt trompeur a D profané l'anneau , je ne ferai point tort à Julie. »

jo Tels sont les nobles sentiments qui animent Silvie. Aussi cet éloge sort-il de la bouche même de sa rivale : « Vertueuse^ » douce et belle personnel... Julie te remerciera un jour, si D jamais tu la connais. »

» Nous ne suivrons pas la série d'aventures par lesquelles notre héroïne, tombée entre les mains des brigands, est délivrée par Protéo. Elle a supporté patiemment tous les revers ; mais son désespoir éclate lorsqu'elle se voit au pouvoir de ce dernier. Dans sa douleur elle s'écrie :

« Que n'ai-je été la proie d'un lion affamé t J'aimerais mieux » avoir assouvi sa faim dévorante , que d'avoir été sauvée par » le perfide Protéo. O ciel! juge à quel point j'aime Yalentin, » dont la vie m'est plus chère que mon âme , et à quel point je n déteste le parjure Protéo t d

» Il y aurait peut-être un piquant parallèle à faire entre les deux rivales; nous aurions complété notre tâche en comparant les caractères delà brune Silvie et de la blonde Julie; mais il serait trop téméraire à moi d'empiéter sur le domaine du spirituel collaborateur qui s'est chargé d'esquisser l'autre portrait. »

ARTAUD, Inspecteur général de l'Umiversité.

DEAME.

Anafyi€ et traduction de mfuiaioïe Louin Sw. Billog,

Mesure pour Mesure est uoe des pièces de Shakspeare les moins connues en France. C'est cependant un admirable drame

où abondent des beautés de premier ordre : il est yrai^{qu*}elles se trouvent mêlées à une grande licence de mœurs et de langage, que le sujet motive; mais il est facile de dégager l'or de cet alliage. Cinq ou six scènes isolées feront juger la marche dramatique de Taction et la profondeur de philosophie, de poésie, de morale » qui animent et vivifient cette belle création.

Sur le premier plan se trouve tout d'abord la noble et chaste figure d'Isabelle. Il y a dans ce caractère des nuances d'une délicatesse exquise, et telles que le génie sublime, qu'on a longtemps fait passer pour barbare, savait seul les trouver et les rendre. C'est l'apothéose de la force morale , de cette individualité que le christianisme a développée chez les femmes, et qui a fait les martyrs et les saintes. Le drame tout entier semble composé pour servir de piédestal à la vierge chrétienne. Les autres héroïnes du poète ont des amours et des passions , elles reconnaissent des seigneurs et des maîtres; Isabelle ne relève que de Dieu : c'est un pur esprit enfermé dans un faible et beau corps , envoyé ici-bas pour donner aux forts un exemple de fermeté et de courage.

Vincent, duc de Vienne, surnommé le grand Justicier, voulant mettre un terme au dérèglement des mœurs, et exhumer des lois tombées en désuétude, prétexte un voyage et remet son pouvoir et le droit de faire justice à Esçaluset Angelo, 11 compte sur l'austère vertu de ce dernier; il le fait venir, et lui annonce sa volonté :

« Le ciel fait de nous comme nous faisons des torches; elles » ne brûlent pas pour elles. Si nos vertus ne se répandaient au » dehors, autant vaudrait n'en point avoir. Les Âmes ne sont » noblement trempées que pour de nobles fins. La nature ne » prête jamais la moindre parcelle de sa rare excellence qu'en » déesse

avare elle ne prélève à sa gloire un tribut de recon- D naissance et d'utilité. » (Elle veut qu'on emploie ce qu'elle donne.)

Angelo se défend, mais avec une secrète confiance en ses forces :

— <lf Mon bon seigneur, essayez encore un peu de quel métal » je suis fait , avant d'imprimer sur moi une si noble et si » grande effigie.»

Il cède; le duc part. La scène change et nous transporte dans une rue de Vienne. Des hommes passent. Ils causent; et leur conversation, leurs plaisanteries montrent l'impudeur qui des mœurs a passé dans le langage. Le vice fourmille ; il apparaît sous les plus sales et les plus hideux aspects ; la plaie rongeante est là. La débauche a nivelé les rangs. Un bouffon , le dernier des misérables, cause et raille avec des gentilshommes. Cependant le rigide Angelo a sévi contre un coupable : on conduit en prison Claudio, accusé de rapt. Il a reconnu Lucio dans la foule, cr Au- jourd'hui même, lui dit-il, ma sœur entre au » couvent. Informe la de mon danger, conjure-la en mon nom » de se faire un ami du rigide gouverneur : qu'elle l'assaille JD de prières. J'ai bon espoir, car il y a dans sa jeunesse un lan- » gage muet et saisissant propre à émouvoir les hommes. De » plus elle a l'art heureux de manier à son gré la raison, la pa< o rôle. Personne ne sait mieux persuader, j»

A peine entrée dans la vie , Isabelle s'est détournée des eaux fangeuses qui coulent pour tous. Elle a cherché à l'ombre du cloître une source intarissable et cachée pour étancher sa soif de perfection. A la veille de prononcer ses vœux, elle s'étonne et s'afflige que la règle de l'ordre de sainte Claire ne soit pas plus rigide.

Mais une voix d'homme a retenti dans le parloir. C'est Lucio, Tàmi de son frère, compagnon d'orgies et de plaisirs, mouche qui s'ébat au soleil, et se pose indifféremment sur une fleur ou sur un fumier, homme sensuel qui vit au jour

ei8 NOTICB

le jour, dont les manvais penchants ont souillé et voilé rame , mais à qui il reste encore du cœur.

Il est venu, à la prière de Claudio; mais» en présence de la tierge, il se sent intimidé pour la première (bis. Il ne sait comment aborder le sujet qui l'amène. Cependant Isabelle le presse de questions; il a dit «r le malheureux Claudio I » et l'âme de la jeune fille s'est émue. Alors le libertin reparaît tel qu'il est : il parle grossièrement comme il pense , non qu'il veuille ipsotter à la novice) qu'il tient pour «chose sainte, à demi dans les » cieux; esprit immortel qui a dit adieu au monde; » mais il n'a pas de mots à l'usage des vierges, lui qui passe sa vie avec des courtisanes. Il explique donc la faute de Claudio avec une dégoûtante verve de licence, et Isabelle ne songe même pas à s'en offenser. Un intérêt plus cher que celui de sa pudeur est en jeu, la vie d'un frère, l'honneur d'une amie. Elle savait Claudio amoureux de Juliette; elle devine qu'il l'a séduite.

— « Oh ! qu'il l'épouse I » s'écrie-t-elle.

Xucio.— Voici le point. Le duc est parti d'une façon étrange; plusieurs gentilshommes en ont conclu, et moi tout le premier, qu'il y avait espoir et chance de guerre ; mais nous avons appris, de ceux qui sondent jusqu'aux nerfs et au cœur de l'État, que ce qu'il donnait à entendre était fort loin de son véritable dessein. En son lieu et place , et avec le plein exercice de son autorité,

gouverne le seigneur Angelo, homme dont le sang est de glace , qui n'a jamais senti l'aiguillon de la chair ni la révolte des sens, mais qui, au contraire, amortit et émonsse la fougue de la nature au profit de l'esprit , par l'étude et le jeûne. Il a (pour terrifier la liberté et l'usage, qui depuis longtemps s'émancipaient jusqu'à s'ébattre auprès de la loi hideuse, comme les souris près du lion), il a exhumé un acte dont l'interprétation rigoureuse demande la vie de votre frère ; il a fait arrêter Claudio» et veut, suivant la lettre de la loi, faire de lui un exemple. Toute espérance est vaine, à moins que votre grâce et vos mouvantes prières n'attendrissent Angelo. Telle est la substance de mon message entre votre pauvre frère et vous.

Uabélle. — En veut-il donc ai fort à sa vie ? JCiic. — Il Ta déjà condamné, et j'ai ouï dire que le prévOt avait reçu l'ordre pour l'exécution.

Isab* ^ Hélas I que j« puisse si peu I

Lue. «^ Essayez de votre pouYoir.

Itab. — Mon pouvoir I Hélas l je doute...

Luc. -i- Nos doutes sont des traîtres qui, nous mettant au cœur la crainte d'entreprendre, nous font perdre le bien que nous pourrions gagner. Allez trouver le seigneur Angelo; qu'il apprenne que , quand les vierges demandent, les hommes donnent comme des dieux ; ma» que, lorsqu'elles pleurent et s'agenouillent. Leurs requêtes leur sont octroyées aussi largement que si eliesomêmes avaient toute puissance. »

Isabelle se résout à voir le gouverneur^ et Lucio l'accompagne.

Angelo, ce superbe, dont la hautaine vertu n'a jamais douté d'elle-même , qui a fait de son orgueil un rempart contre les tentations, et qui se croit pur parce qu'un vice l'a préservé des autres, cet homme qui regarde en mépris toute la race humaine, a refusé la grâce de Claudio à son collègue Escalus. Il a fermé la bouche au prévôt qui s'apitoyait sur le prisonnier; il a dit, en parlant de Juliette, dont la loi punit de mort le séducteur :

« Veillez à ce que la fornkatrïee ait ce qu'il lui faut , rien » de plus. D

Mais voici venir la novice de sainte Claire avec sa guimpe et son voile. Attendrira-t-elle ce cœur de bronze? Comprendra-t-il tout ce qu'il y a d'angoisse et de pudeur souffrante dans cette chaste requête qui plaide la cause de l'impureté?

I«a6.^a II est un vice que j'abhorre entre tous, que je désire surtout voir frappé de la justice ; pour lequel je ne voudrais pas plaider, si je ne le devais ; pour lequel je ne devrais pas plaider, si mon devoir ne m'imposait ce qui répugne à ma volonté.

Ang^ — Bien. Au fait.

Jsab. — J'ai un frère condamné à mort. Oh! je vous en conjure , que sa faute meure ^t non pas lui I

Le Prévôt {à part.) — Le ciel te donne la grâce d'émouvoir I

Ang. — Condamner la faute et non le coupable I Mais chaque faute est condamnée d'avance , même avant d'être faite. Mes fonctions se réduiraient à zéro, si, découvrant le délit dont la peine est fixée , je laissais échapper celui qui l'a commis.

J«a6. — G loi juste» mais sévère! je û'ai donc, pins de

frère.— Le ciel conserve votre honneur. (Elle se relire,)

Luc* {à Isabelle,) — Ne cédez pas ainsi. Retournez à lui, suppliez-le, agenouillez-vous, pendez-vous à sa robe vous êtes trop froide. N'eussiez-vous besoin que d'une épingle , vous ne sauriez la demander d'une voix plus soumise. A lui, vous dis-je.

Isab. {à Angelo.) — Faut-il donc qu'il meure?

Ang. — • Jeune fille , il n'y a point de remède.

Revenue à la charge , elle foule aux pieds ses répugnances; elle prie » elle implore. Elle a de victorieuses réponses aux plus désespérants refus.

Ang, — Sa sentence est prononcée » il est trop tard.

Isab. — Trop tard ! oh non ! Moi , quand je dis une parole , je puis la rappeler. Croyez-le bien , il n'est aucun des insignes des grands, ni la couronne du roi, ni le glaive du gouverneur, ni le bâton du maréchal, ni la robe du juge, qui leur sièent moitié si bien que la miséricorde. S'il eût été à votre place et vous à la sienne, vous auriez failli comme lui , mais il n'eût pas été comme vous inflexible.

Ang, — Cessez, je vous prie.

Isab. — Plût à Dieu que j'eusse votre puissance, et que vous fussiez Isabelle ! Les choses se passeraient-elles ainsi? Oh non ! je vous apprendrais ce que c'est que d'être juge , ce que c'est que d'être prisonnier.

Luc, (bas à Isabelle.) — Appuyez, vous avez trouvé la veine.

Ang, — Votre frère a forfait à la loi. Vous perdez vos paroles.

Isab, — Hélas I hélas! jadis toutes les âmes furent coupables et condamnées, et celui qui avait le plus de droits à l'expiation fut celui qui trouva le remède f Que deviendriez- vous , si le juge suprême vous jugeait tel que vous êtes? Oh! songez-y, et la miséricorde découlera de vos lèvres, comme de celles d'un homme qui renaît à la vie.

Ang, — Calmez-vous, belle jeune fille. Ce n'est pas moi, mais la loi , qui condamne votre frère. Ce serait mon parent , mon frère, mon fils, qu'il aurait le même sort. Il faut qu'il meure demain.

Isab, — Demain ! oh ! c'est trop tôt!... épargnez-le I épargnezle! il n'est point préparé à mourir. Pour nos tables, nous tuons le gibier de saison , aurons-nous moins d'égards pour le ciel que pour nos grossiers appétits?...*... Mon bon , mon bon seigneur.

soDgez-y: qui est jamais mort ponr cette offense? et tant de gens Font commise.

Luc. (bas.) — A merveille .

Àng. — La loi n'était pas morte , mais assoupie. Tant de gens n'eussent pas oséfaire le mal, si le premier qui a enfreint Fédit eût répondu dé son action sur sa tête. Maintenant la loi est éveillée : attentive à ce qui se passe , elle regarde dans l'avenir comme le prophète^ et voyant les maux futurs engendrés par une longue indulgence^ et que le temps fera éclore, elle se lève pour couper court aux générations du mal. Que là où il naît, il meure I

Isab, — Montrez quelque pitié.

Âng. — J'en montre surtout en faisant justice, car alors je plains ceux que je ne connais pas, et qui auraient plus tard à souffrir d'un mal non réprimé; et je suis juste envers celui qui^ayant à répondre d'une faute honteuse, ne rit pas pour en commettre une seconde. Votre frère mourra demain : résigezvous.

Isab. — Ainsi , vous serez le premier à porter cette sentence, et lui le premier à la subir ! Oh! c'est chose excellente d'avoir la force d'un géant, mais c'est une lâche tyrannie d'en user comme un géant.

Lue. — Bien dit.

Isab. — Si les grands pouvaient disposer de la foudre comme Jehovah , Jehovah ne serait jamais en repos, car le plus mince officier s'emparerait du ciel pour tonner. Il n'y aurait qu'éclairs et tonnerres. — Ciel miséricordieux, de ton dard aigu et sulfureux tu fends le chêne tortueux et rebelle plutôt que le doux myrte;— mais l'homme— l'homme superbe , investi d'une petite et brève autorité , ignorant surtout ce dont il est le plus sûr— sa fragile et chétive essence — se livre à la face du ciel , comme un singe en fureur, à des accès de rage qui font pleurer les anges, eux qui se rient de nos chagrins comme de choses qui passent.

Luc. {bas.} — Encore, encore, femme; il fléchira. Il y vient, je le vois.

Le Prévôt (à part.) — Plût au ciel qu'elle pût le gagner I Isab. — Nous n'avons pas la même balance pour peser le

prochain et nous. Les grands se peuvent railler des saints. Ce

qui chez «ux n'«st que MilUe» est chei le vulgaire une inâme profaDation.

Lue. (bas.) -» Tu as raison^ jeune fille; insiste là-dei8U8.

Uab. — Ce qui dans la bouche du capitaine n'est qu'un not emporté devient blasphème dans celle du soldat.

Lue, (d part lui,) "««Es-tu donc si bien au fait !— Encore.

Âng — Pourquoi m'appliquez-vous ces dires? '

Ifod.-i-Parce que Tautorité, bien qu'elle erre comme la foule, porte en elle une sorte de baume qui cicatrise au dehors les plaies du vice. Descendez en vous-même, frappez à la porte de votre cœur, demandez-lui ce qu'il sait de pareil à la faute de Claudio ; s'il confesse un même penchant criminel , qu'il se garde d'envoyer à votre langue une pensée contre la vie de mon frère.

Ang. — Elle parle , et ce qu'elle dit trouve un écho en moi. — Adieu.

/«aft. — Mon doux seigneur, retournez- vous. »

Angelo a promis de réfléchir, et, dans l'élan de sa reconaissance, la vierge s'est écriée; ^

— c(Oh I je vous gagnerai, mon seigneur!

Ang. — Me gagner, dites- vous !

Isah. — Oui, par des présents que vous partagerez avec le ciel.

Lue. [à Isabelle.)^ A la bonne heure, vous alliez tout gâter.

Isab. — Ce ne seront point de vils sicles d'or pur , ni ces pierres brillantes dont la valeur est grande ou petite selon l'estime des hommes, mais de ferventes prières qui monteront aux ci eux, et y pénétreront avant le lever du soleil, des prières d'âmes sauvées, de vierges, qui méditent et qui jeûnent.. »

Je ne connais rien dans aucune littérature de plus beau» de plus entraînante que le plaidoyer de cette jeune fille dont la passion voyage de la terre au ciel , sondant jusqu'au plus profond abîme du cœur humain, puis en appelant à Dieu de la rigoureuse justice des hommes. Lucio s'étonne de la voir si bien instruite des iniquités du monde : c'est que, du haut de sa position élevée, l'ange a pleuré sur les faiblesses de l'humaine nature. Son langage aussi est à part. Nourrie des livres saints, elle leur emprunte parfois ses images : elle ne dit pas de viles pièces d'or,

mais de «vils sicles d'or pur» poids et monnaie des Hébreux sous Moïse. Les traducteurs s'y sont trompés ; et c'est , à mou sens, une grave erreur» ainsi que celle de Jehovah qu'ils rendent par Jupiter. C'est méconnaître une nuance remarquable du caractère d'Isabelle.

Cependant Angelo a fléchi. Il a dit à Isabelle de revenir le lendemain.

< Le ciel préserve votre honneur lui dit-elle en s'éloignant » Àng. [soul.) — De toi, oui, de ta vertu — Qu'est ceci? qu'est ceci ? Est-ce sa faute ou la mienne? qui pêche le plus, de celle qui tente, ou de celui qui est tenté? Ah ! ce n'est pas elle : elle ne cherche point à tenter. C'est moi qui, gisant près de la violette au soleil, fais comme le cadavre, et non comme la fleur, et me corromps à la généreuse ardeur de la saison. Se peut-il que la modestie soit

plus traître à nos sens que toute la légèreté des femmes? Quand il y a tant de mauvaises terres en friche» ironsnous choisir le lieu du sanctuaire pour le souiller de nos sales désirs? Oh! fi! fi! fi! que fai»*tu?qtt'es*tudofiC>Ângelo? La convoites-tu lâchement pour lui ravir ces choses qui la font bonne? Oh! que son frère vive! les voleurs ont droit de voler quand les juges eux-mêmes dérobent. Quoi! Taimerais-je , que je brûle ainsi de l'entendre parler, de me repaître de sa beauté, de son regard?... A quoi vais-je rêver? O ennemi subtil de Phomme , qui, pour séduire un saint, fais des saints ton hameçon! La plus dangereuse de toutes les tentations est celle qui nous pousse au péché par l'attrait de la vertu. Jamais courtisane , avec I9 double vigueur de l'art et de la nature, ne put m'émouvoir, et cette vertueuse fille m'a terrassé. »

Ce n'est pas de l'amour, mais la brutale sensualité d'un hypocrite, en qui le désir s'éveille d'autant plus âpre qu'il n'a pas encore pris l'essor. Il ne s'est pas dit , je la veux, mais la pensée coupable est au fond de son cœur. Isabelle revient seule savoir son bon plaisir, et Votre frère ne peut vivre, » lui dit-il. Il espère de nouvelles instances; mais non : la vierge est résignée. Elle a veillé et prié , elle n'attend plus de salut que de la volonté d'en haut. Angelo voit sa proie prête à lui échapper; alors il parle d'un sur-sis. Isabelle demande pour combien de jours, afin que l'âme de son frère puisse du moins être sauvée. Mais qu'importe au juge? Ce qu'il veut , c'est sentir sa victime

en sa puissance ; e*est décoayrîry pour s'en emparer ^ quelque faiblesse humaine dans cette âme angélique. Il revient sur la nature du délit de Claudio. Il prend plaisir à violer les chastes oreilles de la vierge par d'impures images. Il épie la moindre apparence de trouble ou de rougeur. Il plane sur elle

comme le vautour sur une colombe qui n'a pour défense que ses blanches plumes. Il en vient à supposer qu'elle peut racheter son frère en livrant son corps : alors, que ferait-elle?

Ita6, —*4S[Croyez-le, seigneur, j'aimerais mieux livrer mon corps que mon âme.

^n^. — Je ne parle pas de votre âme. Les péchés qui nous sont imposés font nombre, mais ne comptent pas. »

Isabelle veut lui faire répéter cette étrange maxime ; il s'en défend , et appelle à son aide toutes les subtilités du langage, tous les sophismes de l'esprit. Il la serre, il l'enveloppe de mille réseaux. Elle pressent ce qu'il y a d'inférieur au fond de cette lutte, mais elle ne veut pas aller au-devant de ce honteux mystère.

et Écoutez-moi, s'écrie Angelo, votre pensée ne suit pas la » miennne; ou vous êtes ignorante, ou vous feignez de l'être, » et cela n'est pas bien. »

Elle élude encore. Il est las de se contraindre. Ses paroles deviennent de plus en plus impatientes et sensuelles. Il voudrait parler, et il n'ose*

Àng. — « Votre frère doit mourir.

Isa6.— Je lésais.

Àng, — Son crime est de ceux que la loi punit de mort.

Isab. — Il est vrai.

Àng, — Supposez qu'il n'y ait d'autre moyen de lui sauver la vie (prenez garde que je ne souscris ni à cela, ni à autre chose, et que je n'en parle que sous forme de question), supposez que vous

, sa sœur, vous voyant désirée par un homme dont le crédit près du juge, ou dans sa propre place, pût tirer votre frère des chaînes de la toute-puissante loi , et qu'il n'y eût d'autre moyen terrestre de le sauver que d'abandonner les trésors de votre corps à cet homme , ou de laisser périr votre frère : que feriez- vous ?

Iia6. — Je ferais poor moapaovre frère autant que pour moi-même. Fussé-je en face de la mort , je porterais comme des rubis les traces sanglantes des fouets, et m'apprêterais pour la tombe 9 comme pour un lit après lequel je soupire , plutôt que de livrer mon corps à la honte.

Ang, — Alors votre frère mourra.

I\$ab, — C'est le plus facile des deux. Mieux vaut que le frère meure pour un temps, que d'être racheté par sa sœur au prix de rétemité.

Âng, — N*êtes-vous pas aussi cruelle que la sentence dont vous avez tant médité ?

Jsab. — Une rançon ignominieuse et un libre pardon ne sont pas de même lignage. Une généreuse miséricorde n'a rien à faire avec une sale rédemption.

Ang. — Tout à l'heure encore vous faisiez de la loi un tyran , et parliez de la faute de votre frère comme d'un égarement , non comme d'un vice.

hab. — Ah I pardonnez» seigneur. Souvent pour obtenir ce que nous désirons , nous ne disons pas le fond de notre pensée. J'essayais d'excuser la faute que je hais, par pitié pour celui que j'aime.

Ang, — Nous sommes tous fragiles.

Isc^» — Avant de faire mourir mon frère, prouvez donc qu'il n'est pas héritier de la faiblesse humaine, et que seul il a failli.

Ang» — > Les femmes aussi sont fragiles.

Isab. — Oui» comme les glaces où elles se mirent, qui se brisent aussi aisément qu'elles créent des images. Les femmes!

le ciel leur soit en aide! les hommes déshonorent leur

origine, en abusant de notre faiblesse. Appelez -nous dix fois fragiles, car nos Ames sont entachées de mollesse comme nos corps, et reçoivent avec crédulité toute fausse empreinte. »

Angelo triomphe. Fort de ce témoignage, il la presse de ne pas prétendre à être plus qu'une femme > de se montrer telle , de prendre la livrée de toutes.

hc^, — Je ne sais parler qu'une langue. Mon bon seigneur, je vous en supplie , revenez à votre premier langage. »

Haletant, il lui crie:

— « Je vous aime. -j

tâft NOTICE

Ito^.— Mou frèr« aimait Jaliette, et c'en pour e«k, âhes-Yçm% itt'il doit mourîF*

Anih *- li ne mourra pas > Iiabelle » li voua me doonei voire amour« ^

Eile s'efforce de douter encore :

-* « Je aais que votre vertu a toute licence d'abuser de la cré-
dulité d*autrul ptour attirer dans le piège.

iln<jr. — Croyez-moi; sur mon lionneur, mes paroles ex-
priment ma pensée. »

Tout ce qui bomilonnait d'indignatipi;^ dans le cœur de la
vierge a*égliat|^e alors en sarcasmes , en menaces*

Isctb, — a Ali! pauvre lionneur, pour qu'on s'y fie! et pensée
haïssable! faux semblant! faux semblant ! Je te démasquerai, An-
gelo : prends-y garde. Signe-moi à l'instant la gr^ce de mon frère,
ou, de tout ce que j'ai de voi^^ je crierai^au monde quel homme
tu es !

iin<3f. — Qui te croira, Isabelle? »

Quelle foule de sentiments, d'angoisses, d'émotions, se
pressent sous ce peu de paroles! que de battements de cœur ne
rendent-elles pas? C'est une de ces situations si admirable- *
ment trouvées pjBir Sbakspeare, qui révèlent toute une vie, et
font entrevoir des mondes d'expériences et de pensées par delà
tes ipots*

Le jage inique Fa dit : qui la croira? nfa*t*ii pas à lui o|^oser
un nom sans tache , l'austérité de toute sa vie , son ran^ dans rÊ-
tat , et sa rigueur même ? Il veste encore à isabelte an refuge :
son frère est plein dkooneur. « Bnt*il vingt têtes à » perdre si|r
vingt biliota sanglants^ iltes donnerait toutes, pla- 2> tôt que de
voir sa sœur descendre à cette infamie ! » Elle ira trouver Claudio
dans sa prison. Mais Claudio est jeune ; il aime; il espère et désire
vivre. Isabelle ne s'avoue pas qu'il en est ainsi, quoiqu'elle en ait

au fond de l'Ame une secrète terreur. BUe sent le besoin de lui parer la mort.

Claudio. — « Eh bien , sœur, quelle consolation? hab. — Comme toutes les consolations , bonne surtout à l'épreuve. Le seigneur Angelo, ayant des affaiiTQS.à régler ^vqc le

ciel , te prend pour ambassadeur : tu seras là haut son éternel délégué. Fais donc tes préparatiCi en toute hâte : demain tu pars*

Claud, — N'est -il point de remède ?

Isab, — Point, si ce n'est un remède qui, pour sauver la tête , briserai^ en deux le cœur.

Claude — Il est donc un remèdef

hab. — Oui , frère , vous pouvez vivre. Il y a dans le juge une infernale merci , qui , si vous l'implorez , vous accordera la vie, mais pour vous enchaîner jusqu'à la mort.

Claud, — Une prison perpétuelle?

Uah, — Oui, une dure et perpétuelle prison, une chaîne qui vous liera au poteau, quand vous auriez à votre disposition le monde entier.

Claud. — Mais encore de quelle nature!

hab. — D'une nature telle que , si vous y consentiez , votre honneur s'enfuirait en hurlant de votre corps, et vous laisserait nu.

Claud. — Que je sache ce que c'est î

hab, — Oh I je te crains, Claudio. Je tremble que tu ne veuilles sauver une vie fiévreuse, que tu ne préfères six ou sept hivers à l'immortel honneur. Oseras-tu mourir?... L'effroi de la mort n'est que dans nos terreurs, et le pauvre insecte que nous foulons aux pieds endure, en sa souffrance, une angoisse aussi grande que le géant qui expire.

Claud. — Pourquoi me faire cette honte? Grois-tu que j'aie besoin de puiser de la force dans les raisonnements spécieux de ta tendresse. S'il me faut mourir, j'irai au devant de la mort comme au devant d'une fiancée, et je la presserai dans mes bras.

Isab. — ^ 4hl mon frère a parlé I du tombeau de mon père une voix est sortie I Oui, il te faut mourir, Claudio; tu es trop

noble pour acheter la vie au prix d'une bassease. Ce gouverneur aux saintes apparences, dont le visage immobile et la parole austère effeuillent la jeunesse en sa fleur, et pourchassant la folie comme le faucon fait de l'oiseau, cet homme est un démon. Si l'impureté qui est en lui venait à s'épancher, on verrait un abîme plus profond que l'enfer.

Claud. — ^ Quoil le noble Angelo?

hab. — C'est la livrée de Satan avec toute sa ruse. Jamais insignes royaux ne cachèrent plus noire perdition! Le croirais*

tu, Claudio, si je voulais lui livrer ma virginité, tu serais libre!

Claud. — Oh ciel! se peut-il?

Isab, — Oui, il t'absoudrait de cette impure faute, et tu pourrais pécher impunément. Cette nuit est le temps où je dois faire ce que j'ai horreur de nommer, sinon tu meurs demain.

Claud. — Tu ne le feras pas.

106. — Oh! que ce fût ma vie, et je la jetterais pour ta délivrance comme je jette une épingle au vent.

Claud.— Merci, chère Isabelle.

Isab. — Prépare-toi , Claudio, car la mort est proche.

Claud. — Onu — A-t-il donc en lui des affections qui lui fassent museler la loi, lui qui doit Tinfliger?... Sûrement, ce n'est pas un péché , ou des sept péchés mortels c'est le moindre.

Isab, — Quel est le moindre?

Claud. — Si c'était chose damnable, lui, si sage, voudrait-il pour le plaisir d'un moment, perdre une éternité? — O Isabelle !

Isab. — Que dit mon frère?

Claud. — La mort est chose horrible.

Isab. — Et une vie de honte , une chose haïssable.

Claud. — Ah ! mais mourir, et aïeron ne sait où, subir une froide décomposition, et pourrir ! Ce mouvement de la vie si chaud, si sensitif , s'éteindre en une masse de fange! et Tesprit fait aux délices, condamné à plonger dans des torrents de feu , ou à habiter les frissonnantes régions que la glace enferme de ses épais remparts; à être emprisonné dans les vents invisibles, à tourbillonner sous leur souffle avec une violence incessante autour du monde suspendu dans l'espace, ou à être pire que ces damnés que nos pensées vagabondes et confuses se figurent hurlants I — oh! c'est par trop horrible ! La vie la plus fatiguée^ la plus méprisée ici-bas, tout ce que la vieillesse , les douleurs, la

misère, la prison, peuvent infliger à la nature, ne sont rien, comparé à ce que nous craignons de la mort.

J«a&. — Hélas! hélas!

Claud. — Ma douce sœur, fais que je vive ! Le péché que tu commettras pour sauver la vie d'un frère te sera pardonné, et la nature en fera une vertu.

Isab. — O brute ! o lâché ! o misérable ! tu voudrais vivre de mon vice! .. n'est-ce pas une sorte d'inceste de recevoir la vie de la honte de ta sœur? que dois -je croire? Que le ciel me

pardonne si tu ne me fais mal penser de ma mère ; an si vil re-jeton ne fût jamais sorti de notre race! Va^ je te défie!... meurs! Ne faliut-il que me prosterner pour détourner ie coup, je n'en ferais rien; je dirais mille prières pour ta mort> pas un mot pour ta vie!

Claud. •—• Entends-moi 9 Isabelle.

hab. — Oh, fi! fi! fi! ton péché n'est donc pas un hasard? C'est une habitude , un infâme métier. En t* absolvant , la miséricorde même se prostituerait. Mieux vaut que tu meures, et que tu meures vite.

Claud. — O Isabelle, entends-moi ! »

Les alternatives d'espoir et de crainte de la noble fille , ses efforts pour aiguillonner le courage de cet homme qui pâlit et tremble , la virilité de sa foi devant cette débile nature qui ne s'appuie que sur elle-même , la saisissante peinture des terreurs de la mort, telles que peut les concevoir une imagination déli-rante, enfin le mouvement d'horreur de la vierge, son mépris poi-

gnant , terrible , entrecoupé de sanglots contenus , font de cette scène un magnifique drame. L'analyse s'arrête impuissante devant de pareilles beautés ; c'est dans l'œuvre originale qu'il faut les lire. C'est là qu'elles se révèlent palpitantes de vérité , de grandeur , de noblesse.

Cependant le duc parcourt ses Etats, déguisé en moine. Il a pénétré dans la prison de Claudio. Caché par le prévôt , il a entendu l'entretien d'Isabelle avec son frère , il a reçu les confidences de Marianne, qu'Angelo a abandonnée après lui avoir promis de l'épouser. Il obtient d'Isabelle qu'elle accorde à Angelo un rendez- vous où Marianne doit la remplacer. De son côté, le gouverneur a promis à Isabelle la grâce de son frère ; mais, fidèle à son caractère d'hypocrisie et d'orgueil, dès qu'il croit avoir assouvi sa passion , il donne ordre d'exécuter le prisonnier. Le duc, qui a tout vu , suspend l'exécution. A son entrée triomphale dans la ville , sur l'appel des deux femmes, Marianne et Isabelle^ il fait Angelo juge en sa propre cause, sort, et revient comme témoin sous son premier déguisement. Le moine accuse hautement Angelo. Celui-ci le traite d'imposteur, et veut le faire arrêter. Lucio lui arrache son capuchon : on reconnaît le duc. Il condamne Angelo à épouser Marianne, et à être décapité aussitôt après. Mais les prières d'Isabelle

sauvent la vie à celui qui Ta si grièvement offensée* Le duc met son duché aux pieds de la vierge chrétienne. Le poète ne dit pas si elle accepte, ou retourne dans son couvent*

Louise Sw. BELLOC.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

DEAMB.

Le drame de Shakspeare intitulé : Beaucoup de bruit pour rien, renferme deux sujets bien distincts, deux pièces juxtaposées , qui n'ont de commun que le titre et le nom des personnages. Le premier de ces ouvrages est une comédie fort gaie et fort spirituelle dont les deux héros (Béatrix et Bénédict) se débattent de cœur, et se font , pendant deux actes, une guerre d'épigrammes fort amusante. Leur hostilité, devenue proverbiale, semblait ne devoir finir qu'avec eux, lorsqu'un stratagème ingénieux et simple fait tout à coup succéder une affection tendre à cette aversion mutuelle. On assure séparément à chacun d'eux que son adversaire n'exprime sa haine que pour cacher l'amour, comme les gens qui chantent quand ils ont peur ; on fait mieux, on le leur persuade; et ce double mensonge a pour résultat une réalité. Dès lors, tout change de face ; les deux ennemis se rapprochent les douceurs succèdent aux épigrammes, et le traité de paix est un heureux hymen.

La seconde pièce est un drame lugubre, égayé çà et là par des scènes douces. Fille de Léonato , gouverneur de Messine , Héloïse aimait Claudio, jeune seigneur de Florence, et était aimée de lui. Touché de leur mutuelle tendresse, Léonato avait con-

SUR BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN. ACTE I.

sent à unir les deux jeunes gens, et avait fixé le jour de la célébration de leur mariage. Mais un tigre au génie vif se dressait sur eux; un personnage infernal, un de ces hommes dont le caractère a le secret, don Juan d'Aragon » sans autre motif qu'une haine

satanique contrôle bonheur d'autrui, a juré de perdre loi deux fiancés. Il séduit à prix d'or Tamant de la femme de ehambret il exige que , dans obscurité de la nuit, ce dernier se place avec sa maîtresse au balcon de la jeune fille , et qu'il prodigue à Marguerite les sermena et les b^iaersi Au même instant, amené par lui sous les feuêtres) rinforUlnè Claudio eât témoin de cet amoureux colloque, et maudit rinnocénte Héro# dont il se croit trahi t..» Cependant la ville entière s'occupait du ma* riage brillant qui allait avoir lieu* Tout était prêt, le temple orné de guirlandes, et le prêtre à Tautell Au moment même de la cérémonie , iorsqu*au milieu d'une foule immense, le mi* nistre du ciel demande à Héro si elle accepte Claudid pdur époux, elle répond Ouil avec l'ivresse du bonheur. Interrogé â son tour, Non! s'écrie Claudio d'une voix tonnante , en prodiguant à sa fiancée les noms d'impudique et de courtisane!... Aussitôt la cérémonie est troublée, le sacrifice interrompu. Une vive explication a lieu dans le temple; Héro se défend avec la douceur et la simplicité de l'innocence :

— a Quel homme s'entretenait la nuit dernière avec vous^ » sous votre fenêtre^ entre minuit et une heure? Si vous êtes » chaste , répondez. — A cette heure-là , seigneur, je n'ai » parlé à aucun homme. — Ainsi, le titre de vierge n'est plus D à vous!... o Hérot quelle femme n'aurais-tu pas été, si la t> moitié de tes grâces extérieures avaient été données à ta » pensée et à ton cœur ! Adieu , vile et belle. »

La jeune fille, à ces mots, tombe évanouie.

Cette scène, un peu trop délayée dans Shakspeare, était alors complètement neuve ; et c'est une des belles conceptions de cet écrivain. La douleur du père est surtout déchirante.

(t O mort ! s'écHe^t-il, ne retire point ta main appesantie » sur elle. La mort est le voilé le plus propre à couvrir sa » honteS... < Quoi, tu rouvres lea yeux î — Et pourquoi êes » yeux craindraient-^ils la lumière? *-• Pourquoi? Tout, sur È la terre, ne crie-t41 pas infamie sur elle! Peut-elle nier un » crime que révèle son sang agité? Ohî ne reviens pas à

» rexiBtencey Héro, referme tes yeux; car si je poorais penser » que tu ne dusses pas bientôt mourir, si je croyais ta Tie » plus forte que le sentiment de ta honte , je me joindrais à » tes remords pour trancher tes jours. Hélas I je m'affligeais » de n'avoir qu'un enfant. Je reprochais à la nature d'être » trop ayare pour moi. Ah! j'ai trop d'one fille !•••

Et plus loin :

» Pourquoi as-tu paru aimable à mes yeuxT pourquoi, d'ane » main charitable, n'ai-je pas recueilli à ma porte et adopté » l'enfant de quelque mendiant? si elle se fût ainsi souillée et » plongée dans l'infamie, j'aurais pu me consoler et dire : Cet » opprobre ne vient pas de mon sang. Mais, ma fille I elle que D j'aimaiSy que je vantais sans cesse ! ma fille, dont j'étais si » fier que, m'oublie moi-même, je ne m'estimais plus qu'en » elle!... elle est tombée dans un abîme de noirceur! »

Ces exclamations paternelles si vraies rendent la situation extrêmement pathétique. Elle le serait davantage encore, selon nous, si la figure d'Héro, si touchante en ce moment, avait été présentée avant cette scène , sous un point de vue propre à en préparer les effets.

A la suite de cette scène si dramatique , le moine propose à Léonato de laisser croire au trépas de sa fille , et de célébrer ses

funérailles. Nous ne pouvons résister au plaisir 'de citer ce char-
mant morceau*

» Si un bien vient à nous manquer, alors nous exagérons sa D
valeur, alors nous découvrons le mérite que la possession as »
nous montrait pas. C'est ce qui arrivera à Claudio. Quand il » ap-
prendra qu'elle est morte par l'effet de ses paroles , l'image »
d'Héro vivante se glissera doucement dans les rêveries de » son
imagination, et chaque trait de sa beauté reviendra s'of- » frir à
son âme, plus gracieux, plus touchant, plus animé que » lors-
qu'elle vivait. Alors, il pleurera; si jamais l'amour se fi^ » sentir à
son cœur, il souhaitera de ne l'avoir pas accusée ; oui , » il le sou-
haiterai crût-il même à la vérité de son accusation i » Laissons ce
moment arriver, et ne doutons pas que le succès o ne reçoive des
événements une forme plus heureuse. Mai^' » quand même
toute ma prévoyance serait trompée, du moios j) le trépas de
votre fille assoupira la rumeur de son infamie ;

SUR BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

» et Yoas pourrez (remède le plus convenable à sa réputation »
blessée) la tenir toute sa vie dans pn monastère» loin des re- »
gards, loin des langues malignes, des reproches et du souj> venir
des hommes. »

Cette allocution touchante, où Shakspeare s'est montré un si
admirable observateur du cœur humain , n'est ici que le brillant
programme des scènes qui doivent terminer Touvrage.

Le complot de don Juan contre la jeune fille avait été entendu par des constables en tournée ; Léonato apprend la vérité par eux. Informé des aveux de Barochio, il accourt avec un transport d'indignation, en disant :

(c Quel est le misérable? Faites-moi voir ses yeux, afin

» que, quand il m'arrivera de rencontrer un homme qui lui » ressemble, je puisse l'éviter. Lequel est-ce d'entre eux? »

Il éclaire à son tour Claudio , et lui propose , comme réparation d'épouser sa nièce. Après que Léonato a tout réglé pour le mariage de Claudio avec sa prétendue nièce, Claudio dit en lui-même en se séparant de Léonato :

a Cette nuit j'irai pleurer sur la tombe de Héro. s>

Claudio accepte , et l'on amène au dénouement une femme voilée., Le masque tombe, c'est Héro.

Cette scène, dont la conception est si dramatique , produirait beaucoup plus d'effet , si elle n'était inutilement allongée par le retour de Bénédict et de ses amours, et surtout si les événements n'étaient pas prévus. Aujourd'hui que l'art est perfectionné, le plus médiocre écrivain y suppléerait. Shakspeare ne l'a point fait ; le génie ne peut tout deviner.

Casimir BONJOUR.

Les deux constables Dogberry et Verges, avec leur suffisance, leur grave niaiserie et leurs lourdes bévues , sont des modèles d'originalité. Il y a dans cette pièce un heureux mélange de sérieux et de gaieté, qui en fait un des drames les plus riches de Shakspeare : c'est encore un de ceux que l'on revoit avec le plus

de plaisir au théâtre de Londres. Bénédict était un des rôles favoris de Garrick, dans lequel il déployait toute la souplesse de son talent.

•M NOTICI

Le portrait de Bèatrix, que noal doBDoiiii ici, eet do laVant el élégant auteur des Voifntfêi «n Ortffiu, M. PovQoolat.

Voici une des plus piquantes créatioos de Shakspeare* Ce front où l'intelligence rayonne, ces yeux d'où s'échappe la malice, cette bouche si gracieusement armée de froids dédains, cette charmante et redoutable femme, c'est Béatrix, la nièce de , Léo-nato, gouverneur de Messine. Elle est vive, impertinente et belle. Malheur à qui tombe sous le tranchant de sa parole I L'esprit de Béatrix est comme le carquois de l'Apollon d'Homère, dont les flèches sont inévitables. Béatrix ne vint point au monde dans une heure joyeuse, car sa mère souffrait et pleurait; mais une étoile dansait alors sans doute» et la gaie et malicieuse fille naquit sous ses rayons. Elle ne connaît point Feanui, et jamais la crainte de l'avenir n'est entrée dans son âme. Lorsque parfois il lui est arrivé de rêver le malheur, elle s'est réveillée au hruit de ses éclats de rire. Elle a pris le mariage en horreur ; chaque matin et chaque soir elle prie Dieu d'é* loigner d'elle les maris, jusqu'à ce que la Providence en fasse d'une autre pâte que la terre; elle s'indigne que la femme soit régentée par une boue insolente, et qu'elle soit obligée de rendre compte de sa v'iekimemQtie de mam\$ bowrrut; les fils d'Adam sont ses frères, dit<*elle, et sincèrement elle tient pour péché de se marier dans sa famille. Quand on l'accuse de voir les choses du plus mauvais côté, elle répond qu'elle a d'assez bons yeux pour distinguer un clocher en plein midi. Aucun homme, quel qu'il soit, n'obtiendra grâce devant elle. S'il a un

charmant visage, elle vous jure que ce mignon mériterait d'être sa sœur ; s'il est brun, c'est la nature qui, voulant dessiner un bouffon, n'a fait qu'une tache noire ; s'il est grand , elle le compare à une lance mal terminée ; s'il est petit, à une agathe grossièrement taillée. L'homme qui aime à parler est à ses yeux une girouette qui tourne à tous les vents l'homme taciturne» un stupide que rien ne peut émouvoir.

Vous croyez qu'une femme aussi étrangement organisée , douée d'une supériorité aussi originale, rejettera toujours bien loin ces liens auxquels se soumet le reste du monde! et vous mettriez au rang des folles entreprises celle qui aurait pour but de faire plier ce front superbe ? Eh bien! l'entreprise sera tentée, et l'homme mis en avant sera précisément celui que

SUR BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

Béatrix aura le plus vivement poursuivi de ses sarcasmes. Bénédict, jeune seigneur de Padoue, l'un des favoris de don Pèdre, prince d'Aragon, est le point de mire de Thémire railleuse de Béatrix. Si on vante la bravoure de Bénédict, elle répond que ce jeune seigneur c'est un héros qu'à table et qu'il a un vaillant estomac; à ses yeux les amitiés de Bénédict ressemblent à son chapeau qui change de forme à chaque nouveau moule ; lorsqu'on lui parle de Claudio, jeune seigneur florentin, devenu le nouveau favori d'armes de Bénédict, elle plaint Claudio, « Bénédict, dit-elle, va s'attacher à lui comme une maladie; on le gagne plus promptement que la peste, et quiconque en est pris extravague à l'instant; que Dieu protège le noble Claudio ! Si par malheur il

est prit dû Bénédict, il lui en coûtera mille livres pour s'en guérir, h Béatrix appelle Bénédict le bouffon du prince, et le déclare insipide comme un grand dégel. De son côté, le jeune seigneur de Padoue riposte autant qu'il peut, et soutient la guerre que lui fait la nièce de Léonato; il rend à Béatrix saillie pour saillie, injure pour injure, et dans cette pluie d'impertinents propos, la bouche de Bénédict n'est pas la première à tarir* Parlant un jour à don Pèdre de son aversion pour Béatrix, le jeune seigneur dit qu'il aimerait mieux aller cherchei* au prince un curèrent aux dernières hmites de l'Asie, aller prendre la mesure du pied du prêtre Jean, ou arracher un poil de la barbe du grand Kan, que de supporter un entretien de trois mots avec Béatrix, (pi'il appelle une harpie. Voilà pourtant les deux personnages qu'on veut amener à s'adorer. Don Pèdre, Léonato, Claudio et sa jeune fiancée Héro conduiront cette difficile entreprise. Héro se charge de parler au cœur de sa cousine Béatrix ; les autres amis se chargeront du cœur de Bénédict.

Héro avait mis dans sa confidence Ursule et Marguerite, ses femmes; un jour, dans son jardin, décidée à commencer son rôle , voulant exalter le mérite de Bénédict et le plaindre de son malheureux amour pour Béatrix, elle envoie Marguerite auprès de sa cousine; sous le semblant de l'indiscrétion, Marguerite devait avertir Béatrix que Héro , seule avec Ursule , tenait sur elle d'intéressants propos; elle devait l'engager à venir se cacher dans un berceau entouré de chèvrefeuille pour mieux écouter cet entretien qui la touchait. Béatrix gagne furtivement l'entrée du berceau, et là, immobile et muette

sous un toit d'aubépine , elle prête Toreille à des révélations dont son cœur est troublé. Ce pauvre Bénédict ! être si tendre-

ment aimée de lui et l'avoir pendant si longtemps accablé de ses railleries I La jeune cousine dit secrètement adieu à ses dédains, à son orgueil de fille, qui ne mènent avec eux aucune gloire, et promet silencieusement son amour à Bénédict. Quant à celui-ci , il était chaudement travaillé par don Pèdre, Léonato et Claudio; on lui persuade que Béatrix se meurt d'amour pour lui; d'heure en heure son cœur change, et quand les deux personnages se rencontrent après ces premières révélations, leurs manières et leur langage ne sont plus les mêmes. Béatrix et Bénédict s'aiment et n'osent se le dire; ils implorent et maudissent l'amour ; comment parler de tendresse , comment se raconter les peines et les larmes des nuits sans sommeil, lorsqu'on s'est poursuivi, détesté, déchiré? comment croire à l'amour après une aussi longue antipathie?

Le choix de la situation pour le moment des aveux nous découvrira tout ce qu'il y a de bonté dans le cœur de cette fière Béatrix. Héro a été calomniée d'une manière infâme ; au pied de l'autel où elle va s'unir à Claudio > elle est honteusement repoussée ; Claudio , qui s'est laissé tromper par l'imposteur don Juan y révèle en pleine église le prétendu déshonneur de la fille de Léonato. Béatrix, tendrement attachée à sa cousine, jure sur son Ame qu'Héro est victime |d'une atroce calomnie ; elle promet tout à celui qui saura venger la noble fille d'un pareil outrage. Bénédict se présente, et c'est alors qu'il lui déclare qu'il n'aime rien au monde autant qu'elle , ajoutant qu'un tel aveu doit lui sembler bien étrange ; Béatrix laisse échapper aussi son amour , en défendant à Bénédict d'y croire , quoique pourtant cet amour ne soit pas un mensonge. Bénédict provoque Claudio ; là doit s'arrêter son courageux dévouement ; l'innocence d'Héro a été reconnue, et Claudio a versé des pleurs sur sa funeste méprise. A la fin, lorsque Bénédict et Béatrix sont près de s'unir, l'embarras de

leurs querelles passées vient percer encore à travers l'expression de leurs sentiments; tous deux disent qu'ils ne s'aiment pas plus que de raison ; Bénédict n'épouse Béatrix que par pure compassion ; Béatrix ne veut pas lui faire essuyer un refus; si elle l'accepte pour mari , c'est tout simplement pour ne plus se donner la peine de résister à ses fatigantes importunités, c'est pour lui sauver la vie, car

SUR BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

on lui a assuré qu'il périssait de consommation. Bénédict, décidé à prendre femme , s'inquiète peu des épigrammes du monde contre les maris; s'il lui est arrivé à lui-même de se moquer du mariage, on ne doit pas pour cela le railler; l'homme est un être changeant, c'est là sa conclusion.

Le caractère de Béatrix[^] peint avec les plus riches couleurs, est une attachante et curieuse variété dans la poétique famille des femmes de Shakspeare ; il se développe avec un grand naturel, avec un art supérieur, et cette création est une de celles qui annoncent le plus à quelle profondeur le poète avait pénétré dans le cœur humain. On sourit, comme à une chose simple et vraie , à la situation de Béatrix poussée dans le berceau d'aubépine et de chèvrefeuille pour écouter ce qui se dit sur elle. On est touché, on s'intéresse à l'orgueilleuse Béatrix, lorsque, pressée à l'église par les instances de Bénédict, elle répond : • « Je n'avoue rien, je ne nie rien, je m'afflige pour ma cou- » sine. » Béatrix est le type de la femme du monde spirituelle et légère ; qui se moque à tort et à travers, tranche sur toute chose avec une facilité brillante; juge ,

domine, épouvante par l'audace de sa verve railleuse, et qui, un beau jour, devient une faible femme se débattant vainement sous le charme de celui-là même dont elle avait fait son cruel et gai passe-temps. Il y a certainement beaucoup d'esprit, beaucoup d'amusantes saillies dans la peinture de ce caractère. Toutefois on peut observer que la muse anglaise n'est pas dans la pleine vérité de son génie quand elle veut exciter le rire ; elle est toujours bien plus admirable quand elle veut exciter la terreur ou faire couler nos larmes.

PEINES D'AMOUR PERDUES

COMÉDIE

Ferdinand, roi de Navarre , dégoûté des plaisirs , se décide, avec quelque-s-uns de ses courtisans, à une retraite de trois ans» pour se livrer entièrement à l'étude; un plan de vie austère est dressé , et tous jurent de s'y soumettre* A peine ont-ils signé cet engagement, qu'une fille du roi de France • arrive en ambassade de la part de son père, avec plusieurs demoiselles françaises , pour réclamer le duché d'Aquitaine. Le rang de la princesse exige qu'on se relâche, en sa faveur, de l'engagement qui interdit aux nouveaux ermites la vue des femmes. On dresse des tentes hors de la ville, pour loger l'ambassadrice et sa suite; c'est là que Ferdinand leur donne audience, bien résolu de les congédier le plus tôt qu'il pourra* La princesse et ses dames sont vives et aimables ; elles savent d'avance les projets du roi de Navarre et de ses courtisans , et elles se promettent de travailler à les renverser. Dès la troisième entrevue, l'amour triomphe et les serments sont

oubliés. On parle de mariage; mais les dames, pour punir les Navarrois de leur résolution, les condamnent à un an d'épreuve et de retraite.

On croit que cette pièce n'est pas de Shakspeare ; on soupçonne seulement, par quelques morceaux, qu'il y a coopéré. Peut-être aussi n'est-elle qu'un de ses premiers essais. Nous allons donner une idée de cette production.

Costard, chargé de remettre une lettre d'amour , rencontre Byron qui lui demande s'il veut remplir un message. Costard, sans s'informer de quoi il s'agit, promet de le faire , et veut y aller.

Byron. — a £h maisi tu ne sais pas encore ce que c'est.

SUR PEINES D'AMOUR PERDUES. C

^of tenl."^ Je lejsaurai bien, monsieur, quand je l'aurai &it. n

Byron, rêvant à son amour qui l'inquiète et l'embarrasse à cause du vœu qu'il a fait , dit : « Je m*en moquerais comm e d'une épingle, si les trois autres partageaient ma folie. »

Rosaliae, imposant à Byron robligatton de visiter les hdpi** taux pendant soe année d^ retraite, dit :

» C'est là le vrai moyen de réprimer un esprit railleur dont » les écarts sont le fruit d'applaudissements indiscrets, que des D auditeurs à tête vide et rieurs donnent à ses folies. Le succès » d'un bon mot dépend de Toreille qui Tentend , et jamais de B la langue qui le dit. Ainsi donc, si les oreilles des malades, as-)) sourdies par les clameurs que leur arrachent leurs tourments,))

veulent se prêter à entendre vos vaines railleries, alors conti- »
nuez sur ce ton, et je consens à vous accepter avec ce défaut; JD
mais, si elles ne veulent pas les entendre, défaites-vous de ce »
genre d'esprit, et je vous retrouverai corrigé et joyeux de » votre
réforme. »

On a souvent cité le passage suivant :

» Allons, ma Catherine, allons nous présenter chez ton » père,
même dans ces pauvres et modestes habillements. Nos » bourses
sont garnies , si notre toilette est médiocre ; car » c'est rame qui
fait que le corps est riche. Comme le soleil » perce à travers le
nuage le plus épais, de même l'homme » peut briller à travers
Thabit le plus simple. Est-ce que le » geai est plus beau que
l'alouette , parce que ses couleurs » sont plus vives? la vipère
vaut-elle mieux que l'anguille, » parce que sa peau tachetée flatte
les yeux? Non, Catherine; » ce pauvre équipage, ces vêtements
modestes, ne vous font & aucun tort. »

Ce portrait de la princesse de France est dû à M. Hippolyte
Lucas :

i(Véritable fille de France en effet, spirituelle et coquette I elle
vient au nom de son noble père redemander au roi de Navarre
une province entière , l'Aquitaine, fleuron détaché de la cou-
ronne de France. Et «avez-vous quelle armée amène avec elle la
jeune ambassadrice? — < sea filles d'honneur,la vive

640 NOTIGB

Rosaline, la tendre Marie, la térieure Catherine» toutes aussi
jolies , aussi gracieuses qu'elle 1

D N'est-ce pas là une diplomatie charmante I mais qu'arrivet-il I Gomme si le roi de Navarre eût prévu de telles séductions, il s'est retiré avec les seigneurs de sa cour dans une retraite austère où nulle femme ne doit pénétrer. L*amour de l'étude s'est emparé du prince; il veut connaître ce qui se passe dans les cieux; aussi redoute-t-il les yeux des belles dames qui ne manqueraient pas de faire un tort considérable à rastronomie!

x> Cependant on ne peut pas laisser une noble damoiselle de France » la fille d'un puissant roi , s'en aller comme elle est venue ; il faut bien l'écouter. Par un raisonnement tout sophistique , le roi de Navarre propose à sa cour de recevoir la princesse de France , non dans son palais , puisqu'il a juré qu'aucune femme n'y entrerait , mais à quelque distance , sous une tente magnifique qu'on lui fera préparer. La cour, composée de jeunes seigneurs galants, approuve beaucoup la résolution de son roi; elle admire ce subterfuge adroit. Quelle sagesse digne de SalomonI

» Prenez garde à vous, messieurs, philosophes d'un jour, qui des merveilles de la nature ne voulez pas admirer la plus belle, craignez la faiblesse humaine? Le démon de l'inconstance rôde autour de vous. La princesse de France est femme à venger son sexe, croyez-moi. J'ai bien peur que votre orgueil ne s'humilie , que votre cœur n'éprouve des honteuses défaites. Les sources de la science ne sont pas si glacées qu'un rayon de l'amour ne puisse les faire fondre. Le soleil va briller. Byron , Longueville, Du-maine, et vous-même, roi de Navarre, vous tous qui sentez couler dans vos veines un sang ardent et vif, (T l'esprit de la jeunesse et de la vie, d comme dit Shakspeare, n'avez-vous pas prononcé des serments téméraires ?

i> La princesse de France s'inquiète peu de vos vœux ; elle songe à sa toilette ; voyez comme elle est habile 1 Qui pourrait résister à sa fraise évasée , à ses cheveux relevés en chignon , à ce délicieux marabout attaché par un nœud de perles sur le haut de la tête et si capricieusement penché sur la plus fine oreille..», et surtout au demi-sourire de ses lèvres en cœur? qui le pourrait?

» La victoire a été gagnée presque au premier coup d'œil. Elle tient déjà à la main les cadeaux du roi de Navarre,

SUR PEINES D'AMOUR PERDUES

et, bien plus, une lettre d'amour » remise en secret , une vraie lettre d'amour; «r autant de rimes galantes qu'on en peut entasier dans une feuille de papier écrite des deux côtés , et sur » la marge et partout. » C'est ainsi que la princesse de France parle de cette missive ; elle s'y connaît. Ce n'est pas la première lettre d'amour qu'elle reçoit. Elle les lit, mais elle n'y répond pas.

» Que diront les seigneurs de la cour de Navarre , lorsqu'ils sauront que leur roi a si promptement violé toutes ses promesses? Ce qu'ils diront! demandez, si vous l'aimez mieux, ce que dira le roi lorsqu'il apprendra que chacun de ses anachorètes est devenu aussi parjure que lui. L'esprit de Rosaline a séduit Byron ; la grâce de Catherine a captivé Dumaine ; Longueville a mis sa vie aux pieds de la belle Marie. L'amour n'a pas voulu permettre qu'on le bravât à ce point; il a détruit toute cette Thébaïde, comme un château de cartes, en soufflant dessus. Ses seigneurs ont capitulé secrètement, mais le mystère se découvre; aussi coupables les uns que les autres, ils se pardonnent mutuellement, et

leurs orgueilleuses conquérantes, pour leur faire expier leurs projets insensés de retraite, ajournent leur bonheur. Cependant il se pourrait bien que la rigueur de ses belles vint à s'adoucir, si la mort du roi de France n'imposait à la princesse et aux dames de sa cour le deuil d'une année.

» La princesse de France ressemble à ces spirituelles et mignardes femmes du Décaméron de Boccace , ou de VHepiaméran de la reine Marguerite ; elle a leur esprit subtil et raisonneur; elle aime les vives réparties et les jeux de mots brillants. Elle possède tout le charme de la coquetterie , mais d'une coquetterie honnête et réservée , ainsi qu'il convient à une noble fille. Accoutumée aux hommages des cours, elle sait se défendre de la séduction. Elle a une grande expérience des choses, sans que sa vertu en ait le moins du monde souffert. La princesse de France rappelle toutes ces femmes élégantes et souveraines par leur beauté, qui embellissent notre histoire, et brillent comme des diamants autour de la vieille monarchie.

D Quelle incroyable variété Sbakspeare a déployé dans ses caractères de femmes I Juliette I alouette matinale qui, levée dès l'aurore, gazouille au balcon avec votre amant; Desdemona, colombe plaintive entre les serres d'un noir vautour;

Ophélia, modeste nymphe qu'un ff#a?e impétueux entrutne danisoncoura; Perdita, rosede» boi» aimée du rossif^nol; CordeUa » saule au rameau mélancolique qui abritez la blanche tête d'un vieillard délaissé ; et tous , sombre lady Macbeth , ua poignard à la main comme l'antique Melpomène; et vous , lady Anne, vase d'or où le roi Richard UI verse si aisément lepoi*» son

de ses louanges; toutes enfin, admirables dans votre nature, ou gracieuse ou terrible 9 vous résume*i*E sans contredit la plus complète expression du oœur féminin à laquelle le génie d'un homme ait jamais pu atteindre ! Shakspeare a tracé des por t r ai ts immortels comme la nature. On ne peut plus que tremper la plume dans ses couleurs.

» Les comédies de Shakspeare, qui sont loin d'être empreintes de la réalité de ses drames , possèdent un charme qu'on ne retrouve pas ailleurs. On pardonne à Tabus de l'esprit en fa* veur de la grâce et de l'imagination. Leur lecture produit Tef* fet de ces rêves heureux où vous vous sentez enlever par des ailes légères, et où vous planez sur des jardins embaumés comme une ombre élyséenne. Ces comédies ne sont guère faites pour être jouées devant des hommes occupés des intérêts de la vie. Il leur faudrait pour spectateurs les juges charmants d'une ancienne cour d'amour. Elles ressemblent un peu à ces héroî* nos de TA-rioste^ chevauchant par monts et par vaux» cou*rant les aventures, dormant à la belle étoile, poursuivant et fuyant leurs amants , intrépides et sûres comme des guerriers , mais toiî^ours femmes à l'occasion. Quelques-unes , plus idéales encore , poétiques descendantes de Chaucer et de Spenser» semblent avoir été imaginées pour amuser Tiiania » la reine des fées; on les dirait tissues avec des ailes de papillons par un sylphe ingénieux. »

UiPPOLTTE LUCAS.

SUR LA DOUZIÈME NUIT. 6t3

COMME IL vous PLAIRA,

OU

LA DOUZIÈME NUIT.

rRAOt-coaitofB.

Sébastien et Viola sont deux jumeaux dont la ressemblance est telle, que[^] lorsque la sœur revêt les habits de son frère[^] on la prend pour lui. Dans un voyage sur mer, la tempête brise leur navire ; ils sont sauvés séparément , Viola par le capitaine de requête qui parvient à gagner la côte à Taide de la chaloupe [^] et Sébastien par un pirate , au moment où, porté sur un débris[^] le jeune homme était au milieu des flots courroucés[^] Viola aborde en Italie[^] Dans le désir d'aller à la recherche de son frère qu'elle espère avoir été sauvé, elle prend des habits d'homme ; et[^] par la protection du capitaine qui la guide, elle entre , en qualité de page , au service du duc Orsino. Celui-ci est passionnément amoureux de la belle et vertueuse comtesse Olivia , qui ne veut recevoir ni le duc ni ses présents. Ce pendant l'amoureux Orsino se flatte que son nouveau page, » dont la figure ingénue[^] les lèvres vermeilles et la voix » douce et tendre conviendraient mieux à une femme qu'à mi- » homme[^] sera plus propre que tout autre à se faire écouter de la chaste Olivia. Cesario (/c'est le nom qu'a pris Viola) par[^] vient en effet à exécuter les ordres de son maître. Il plaide sa cause avec une chaleur d'autant plus généreuse, que le faux page a con[^]u lui-même une vive passion pour le jeune duc dont il porte à regret les amoureux messages. Les instances de l'aimable dame le rappellent plus d'une fois dans cette maison,, où nul homme ne devait pénétrer ; et ces visites[^] dans lesquelles Olivia laisse voir sa tendre faiblesse » amènent la comtesse à

une résolution subite , celle de mettre fin à cette situation équivoque , en offrant sa main au jeune messager d'un amant

qu'elle ne peut ni ne veut écouter.

Cesario (Viola). ^ a Chère dame , laissez-moi voir votre visage ! •

OlMa. — Avez-vous quelque commission de votre maître à négocier avec mon visage? Mais bous allons tirer le rideau , et vous montrer le portrait. Regardez ^ monsieur, voilà ce que vous direz que j'étais quand vous m'avez vue : n'est-il pas bien fait ? » (Elle relève êon vaUe.)

Olivia est une de ces organisations à la fois tendres et fières, délicates et romanesques , qui , formées pour l'amour et retenues par les difficultés de faire un choix, hésitent longtemps, balancent , s'enveloppent de mille précautions , et finissent le plus souvent par recevoir du hasard l'impression puissante qui doit décider de leur sort. La naissance d'Olivia , ses richesses , sa beauté, l'ont rendue l'objet des adorations de mille amants, parmi lesquels se distingue, par l'ardeur de sa passion, Orsino, duc d'Illyrie. Pour échapper à ces importunités , la charmante fille fuit le monde; et la mort d'un frère tendrement aimé est le motif apparent de cette austère retraite. Elle a déclaré que, a de sept ans, nul homme ne jouira de sa vue; que, comme » une religieuse cloîtrée , elle ne marchera que sous le voile; » qu'elle arrosera chaque jour une fois le pavé de sa chambre n de larmes amères , pour se livrer sans contrainte au regret » que lui cause un frère qui n'est plus , et dont sa tendresse o veut entretenir l'image dans son triste souvenir. » Malgré cette sévérité apparente, Olivia est dans son intérieur pleine de douceur et de bonté; elle traite ses gens sans hauteur, et même avec une sorte de familiarité ; elle supporte avec indulgence les espiègleries d'une soubrette étourdie , les hardiesses d'un bouffon assez impertinent, et les incar-

tades d'un parent qui vit près d'elle , et dont les penchants ignobles et les mœurs grossières contrastent étrangement avec la délicatesse et l'élévation d'âme de sa charmante nièce. A ces qualités aimables Olivia en réunit d'autres non moins précieuses : « elle sait » gouverner sa maison avec sagesse , régir ses biens , prendre » en main les affaires, et les expédier avec la suite, la prudence w et la fermeté que l'on remarque dans toute sa conduite. »

Pourtant cette fermeté, cette prudence » cette stabilité , se trouvent mises en défaut d'une manière inopinée; et la femme qui , pour fuir Tamour, s'est condamnée à la plus profonde retraite , qui a dédaigné les hommages d'un prince souverain, s'éprend tout à coup de la figure d'un jeune page chargé pour elle d'un message d'amour.

Après avoir consenti à lever son voile , elle s'amuse à ques* tionner l'aimable enfant sur sa naissance et sa patrie ; en l'écou- tant , elle oublie sa réserve , et tout en se disant dans son trouble : « Gomment peut-on prendre si vite la contagion ? » la tendre et prudente Olivia s'abandonne à l'événement, au risque du repos de toute sa vie ; car cet amour impérieux, violent, qui s'empare si soudainement de tout son être, n'est qu'une déception, une erreur : Cesario , le jeune page , n'est ; comme elle, qu'une faible et tendre femme.

Dans l'intervalle de ces différentes scènes , il s'en troave d'autres d'un genre moins élevé, et dont Shakspeare s'est servi avec beaucoup d'art pour égayer l'action. Des caractères pris sur- nature, à la manière de ce grand maître, viennent contraster par leur vulgarité bouffonne avec ceux des principaux héros de la pièce. C'est un sir Toby, oncle d'Olivia , buveur déterminé et

railleur sans esprit , qui veut faire épouser à sa nièce l'un de ses amis, sir André, espèce de Gassandre, à la fois querelleur et poltron ; c'est Malvolio, intendant de la comtesse, autre imbécile plein de son importance , et dont la ridicule vanité fournit les scènes les plus plaisantes de la pièce. Pour se venger de ses impertinences , les autres domestiques, à la tête desquels se trouve la malicieuse et spirituelle Marie, soubrette de la comtesse, forment contre l'intendant un complot auquel sir Toby et son ami ne dédaignent pas de s'adjoindre. Une lettre écrite par la soubrette dans un style très-emphatique persuade à Malvolio que la comtesse est éprise de lui. La scène du jardin, et le monologue de Malvolio en lisant et commentant cette lettre , sont du meilleur comique. L'humeur railleuse 'de sir Toby s'exerce également sur son ami sir André, dont il stimule le faux courage en lui désignant le page comme un rival et l'obstacle à ses projets près d'Olivia. Un cartel , vrai chef» d'oeuvre de balourdise , est écrit par la pauvre dupe au soi-disant jeune homme; mais celui qui l'a poussé à cette extrémité ne remet point la lettre, de peur que le page

ne défine aa style à quelle espèce d'homme il a âil^ife; et sir Toby , dans l'espoir d'une scène amusante, se contente de faire savoir au page que son adversaire est l'homme le plus sanguinaire et le plus habile de toute la contrée» La rencontre a lieu, quoique Viola, toujours sous les habits de page , ne puisse comprendre la nécessité de se battre avec un homme qu'elle n'a jamais vu. Au moment où elle tire l'épée d'une manière fort craintive, elle est secourue par Antonio le pirate» qui, trompé par ses habits et sa ressemblance avec Sébastien » la prend pour son jeune protégé, qui vient d'arriver ainsi que lui en lilyrie. Il résulte un quiproquo fort embarrassant de part et d'autre; et des

officiers de justice qui ont reconnu le pirate, dont la tête a été mise à prix pour d'anciennes déprédations, arrêten celui-ci-au nom du duc*

Cependant le véritable Sébastien i qui cherche partout AotO" nio, vient jeter une nouvelle confusion dans ces événemeois; on le prend pour le faux page ; et sir André» qui le retrouve près de la demeure d'Olivia , en croyant n'avoir rien à craiodre de sa valeur» le maltraite et lui donne un soufflet. Le bouillant jeune homme tire son épée : un combat s'engage entre lui et sir Toby» accouru au secours de son ami ; mais dans le moment Olivia» avertie par le bouffon du danger qui menace celui qu'elle aime» accourt éperdue et trompée comme les autres; elle interrompt le combat , cherche , par des mots pieioa ^^ tendresse et d'effroi, à calmer celui qu*eile croit Gesario; elle le conjure d'entrer chez elle» Le jeune homme » surpris et rafi tout à la fois, cède à de si douces instances, et prie le ciel que « le délicieux songe, si c'en est un » puisse durer toiyours* » Dans les scènes suivantes, Olivia, charmée de voir lo jeune pags répondre à ses sentiments» lui montre touCson amour; et; àc peur de le voir changer de façon dépenser» elle lui propose dunir en secret son sort au sien, jusqu'à ce que les circoDSiaoces leur permettent de rendre cette union publique. L'heureux Sébastien consent à tout} et un prêtre bénit ce mariage pr^' cipité.

Cependant le duc, suivi de Viola» vient interroger le pir*^/' qu'on lui a amené. Viola reconnaît en lui l'homme qui l'a d*îl|*vrée des chances funestes d'un combat avec sir André; ma»* Antonio, qui le prend pour Sébastien, l'accable de reprocher pour avoir feint de ne pas le reconnaître dans cette r^'^

contre. Olivia, manK^e paf le duc, abrite; Trompée k la vue de Viola qu'elle croit ôtre celui auquel elle vient de s'unir, et qu'elle a conjuré do garder la maison jusqu'à son retour elle s'écrie : « Cesario , vous tenez mal votre promesse I » Orsino, auquel ces paroles révèlent un rival dans celui qu'il regardait comme un fidèle confident, entre en fureur, et menace de faire périr l'indigné objet qui lui a été préféré. Loin de s'effrayer, Viola, le faux pa^e, tépond avec douceur * que tout prêt, tout D joyeux et tout dévoué, il subira volontiers mille morts pour ii rendre le repos à l'âme de sdn mattre. d

-- « Cesario , ou vas-tu? » s'écrite Olivia.

-:- Sut les pas de celai que j'aime plus que moi-même, répond Viola, plus que je n'aime ma vie, mille fois plus que je n'aimerais jamais une femme jd

Olivia reproche tendrement au faux Gesftiid sa eoââdlte| elle lui rappelle le lien récent qui les unit, appelle en témoignage le prêtre qui l'a formé, et celui-ci vient confirmer la vérité.

- Le duc irrité, mais généreux i repousse alors Viola qui veut le suivre : «Adieu, lui dit-il, prends-la I mais songe à conduire » tes pas de manière à éviter ma présenceliD

Dans ce moment sir André* la tête ensanglantée» arrive en criant : « Qu'on se hâte de porter du secours à sir Toby, qui » vient d'être blessé par un enragé page nommé Cesario.» Celuici se présente alors ; il demande pardon à Olivia du malheur qu'il a causé en défendant sa vie contre d'injustes attaques* La vue des deux jumeaux et le témoignage d'Antonio expliquent toutes ces méprises; le frère et la sœur se reconnaissent» Olivia retrouve l'époux qu'elle avait choisi , et le duc, qui n'a pas oublié le dé-

vouement de la tendre Viola, la récompense en la faisant duchesse d'Illtyrie.

Telle est la rapide évolution de cette pièce à laquelle Shakespeare a donné le titre de la douzième Nuit, et qui est probablement une œuvre de recueil des nouvelles italiennes de Bandello, auquel il a emprunté le fond de son sujet* « Quoi qu'il en soit^ dit M. Amédée Pichot, dans sa notice placée en tête de la douzième Nuit on y trouve un heureux mélange de sentiment et de gaieté, que les Anglais appellent humour; et

tout contribue à rendre cette comédie une des plus agréables de Shakespeare. »

ËUSB VOIAKT.

Viola est héroïne de cette pièce. Seule et sans protection dans un pays étranger, elle est admise, en qualité de page, chez Orsino, duc d'Illtyrie, qu'elle trouve en proie à une passion chevaleresque pour Olivia, et à un goût dominant pour la musique. Malgré cette disposition du duc et tout ce que son caractère offre de fantastique, le cœur de Viola s'éprend d'un véritable amour pour lui. C'est dans cette pénible situation que, comblée des bontés du duc, elle est choisie pour son confident, et pour être auprès d'Olivia l'interprète de ses tourments. Après que le duc a fait connaître à Viola tout son amour pour Olivia, il lui demande s'il connaît ce sentiment. Le page répond qu'il aime une personne semblable au duc par la figure et par l'âge.

Le duc, — a l'approche, jeune homme; si tu aimes jamais y dans les doux transports de ton âme sois-tu de moi, car tous les vrais amants sont tels que je suis, changeants et volages,

excepté dans la constante pensée de Tobjet aimé... Comment trouves-tu cet air?

{On vient d'enlendre une symphonie.) Viola. — Il retentit comme un écho dans le cœur où règne Tamour.

Le duc. — Tu parles en maître; je gagerais ma vie que tout jeune que tu es, ton œil s'est fixé sur quelque objet qui le charme; n'est-il pas vrai?

Viola. — Vous ne vous trompez pas.

Le due, — Quelle femme est-ce?

Viola, ^ Elle vous ressemble.

Leduc, •» Elle n'est donc pas digne de toi..... Quel âge a« t-elle?

Viola. — A peu près le vôtre^ seigneur. Le duc. — Elle est trop ftgée, par le ciel! Qu'une femme choisisse toujours un époux plus âgé qu'elle , c'est le moyen qu'elle soit plus assortie à son époux et plus sûre de conserver sa place dans son cœur; car, mon enfant, nous avons beau vanter notre sexe , nous sommes plus étourdis , plus flottants dans nos caprices ; nous sommes plus aisément emportés par

le désir et par rinconstance; notre amoar 8*U86 et se perd plus vite que celui des femmes*

Viola. — - Je le crois ainsi , seigneur.

Le due. — Aie donc soin que ton amante soit plus jenoe que toi» ou ton affectionne pourra tenir et durer. Les femmes sont

comme les roses : leur fleuri une fois épanouie , tombe dans l'espace d'une heure.

Viola. — - Il n'est que trop vrai que c'est là le sort qui les at* tend.

Le duc.— N'établis aucune comparaison entre l'amour qu'une femme peut concevoir pour moi et celui que j'éprouve pour Olivia.

Viola. — Je connais trop bien l'amour qu'ont les femmes pour les hommes. Je vous assure qu'elles ont un cœur aussi sincère que nous. Mon père' avait une fille qui aimait , comme moi... si j'étais femme, j'aimerais votre altesse.

Le duc. — Et quelle est son histoire ?

Viola. — Jamais elle n'a déclaré son amour » mais elle a tenu sa passion cachée comme le ver dans le bouton; elle dévorait les roses de ses joues ; pâle et mélancolique y elle était tranquille comme la Patience sur un monument, souriant à la Douleur. N'était-ce pas là de l'Amour, seigneur? Nous autres hommes , nous pouvons en dire et en jurer davantage; mais, en vérité , nos démonstrations vont plus loin que notre volonté , car toujours nous prouvons beaucoup dans nos serments et bien peu dans notre amour.

Leduc. — Mais ta sœur^est-elle morte de son amour?

Viola. — Vous voyez en moi tout ce qui reste d'enfant dans la maison de mon père Je ne sais maintenant, seigneur, si j'irai trouver cette dame ?»

Que cette position de Viola est embarrassante I elle est forcée de faire taire son orgueil de femme, et de martyriser constamment son cœur, en cachant soigneusement le trait qui le déchire. Viola soutient cette douloureuse épreuve , et, sous son habitde page, elle éveille l'amour dans l'âme d'Olivia et la jalousie dans celle d'Orsino.

Sa situation est dès Jors très-déUcate ; que de tourments et de persécutions n'a-t-elle pas à éprouver ? Viola se conduit avec autant de modestie que d'esprit pour se tirer de ce double

écuéil. Sa ^oatioti ilotis conduit à parler de la différetiee de son caractère et de celui de Rosalinde. L^humeur capriciease que conserve celle-ci, libre et sans reproche, au milieu de la forêt des Ardennes, ne saurait eon?eoîr à Viola» qui doit aroir A partager cet enjouement caractéristique d'un page. Malgré son dégulséradnl , cependant ^ les tendres aentiments de m sexe percent toujours. La timidité féminine ne lui permet pas d'affecter tin coîfrage qne son costume semble annoncer; la répugnance , je dirais même l'horreur, qu'elle éprouve poor recourir à son glaive,, produit an effet très-plaisant, au momeot même où elle nous charme et nous intéresse* Heureusement Shakspeare met Viola aux prises avec un homme aussi timide qu'elle ; et ce n'est qu'en tremblant qne sir André, grand niais lurnommé Mai dêJtmêf et Viola tirent leufs épées.

L'amour profond, silencieux et [latientde Viola pour leduc^ forme un contraste avec l'opiniâtreté d'Olivia^ La passion soadaine ou plutôt la fantaisie de celle-ci ponr le page dégttisé se revêt d'une si belle teinte poétique que l'on ne saurait raocoser de hardiesse. Olivia est une princesse de roman avec tous ses privilèges. Elle est , comme Porcia , d'une haute naissaDce^

d'une éducation distinguée et d'une absolue maîtrise de ceux qui l'entourent; mais elle ne l'est pas d'elle-même comme Porcia. Elle n'a jamais rencontré d'opposition dans sa vie; par conséquent la présente contradiction qu'elle éprouve écarte un caprice en une passion dominante. Cependant elle cherche à se justifier.

Au milieu de son égarement elle-même ne donne jamais sujet de la mépriser, même quand nous avons pitié d'elle.

La distance de rang qui sépare la comtesse du jeune page et le véritable sexe de Viola, les manières élégantes et pleines de dignité d'Olivia, excepté quand la passion l'emporte sur son orgueil; sa froideur est si parfaite pour le duc, le ton d'Otello, sa piété et sa fermeté avec laquelle elle gouverne sa maison et ses soins généreux pour son intendant Malvolio: toutes ces circonstances relèvent dans notre imagination et font de son caprice même la source d'amusement et d'intérêt, au lieu d'être un sujet de reproche.

Et d'ailleurs ce Nuits de Shakespeare est une pièce qui est une source perpétuelle d'idées aussi agréables que variées. >> n'appartient qu'à lui et à quelques auteurs privilégiés d'of-

SUR LA DOUZIÈME NUIT. m

frise) dans cette peinture harmonieuse, la perfection de la gracieuse et du sentiment avec les plus grands effets de l'intrigue et de re-jouement, l'esprit le plus piquant et la bonté la plus indulgente; en un mot de nous présenter sur la même scène Viola et Olivia avec Malvolio (intendant puritain d'Olivia) et un grand ivrogne, sir Toby, son oncle. Dans Juliette et dans Hélène y Tamour est une passion violente, une effervescence qui mûrit le Famé»

C'est le tableau d'Une grande passion, peinte avec les couleurs les plus vives» les plus brillantes et les plus variées. Dans Viola Tim-pulsion de réimagination » la puissance de la réflexion et l'énergie morale sont plus faiblement développées. Dans le caractère de Viola> Shakespeare a montré ces qualités élémentaires de la Femme , la modestie» la grâce et la tendresse, qui, lorsqu'elles se développent sous des influences naturelles, suffisent pour en faire un modèle de perfection.

Une mauvaise éducation peut quelquefois égarer la femme» une destinée malheureuse peut obscurcir. Le développement de quelque infirmité mentale ou l'ascendant d'une passion peut l'opprimer; mais ces qualités essentielles ne sont jamais entièrement déracinées de son cœur.

Le sujet de cette pièce est tiré d'une nouvelle de Boccaccio) elle est riche en intrigues ; la partie comique est entièrement due à Shakespeare ; et nous sommes forcés de convenir que C'est ce qu'il y a de mieux. Les bouffonneries, les situations équivoques y fourmillent. Parmi les excellentes caricatures qu'on y distingue » sir Toby et sir André tiennent le premier rang. Le rôle du puritain Malvolio est aussi fort plaisant* Rien de plus comique que les airs de hauteur et de protection que celui-ci se donne» dans l'es-poir de la réussite de son mariage.

Ilfork. ***- <t Gachez-vous dans le bosquet de buis; Malvolio descend le long de cette allée; il était là-bas, au soleil; l'air est si cupé» saluant son ombre depuis une demi^heure ! observez-le, je vous en prie» il va s'asseoir à rire; car je suis certaine que cette lettre va faire de lui un idiot en un instant. Tenez-vous là, car voici la truite qu'il faut prendre en la chatouillant.

Jfd/vo/to.*^ C'est par hasard; il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. Marie me dit une fois que sa maltresse avait du penchant pour moi» et je l'ai entendue elle-même aller jusqu'à dire que» si jamais elle prenait de l'amour» ce serait pour un

homme de ma physionomie; de plas^ elle me traite avec plus de distinction qu'aucun de ceux qui sont attachés à son serYice. Que dois-je penser de tout cela?

Str ro6y. -^ Ce coquin a bien de la présomption*

Fabian, — Ob , paix I Ses orgueilleuses pensées font de lai un paon bien ridicule. Comme il se rengorge et se pavane en étaiaot son plumage I

Sir André. — Morbleul je tous battrais ce maraud...

Sir Toby. — Paix, tous dis-je 1

Malv. — Derenlr comte de Malrolio...

Sir Tofty. — Ah! coquin...

Sir André, — Un coup de pistolet, un coup de pistolet sur lai.

5tro6y. — Paix! paixl

Maiv. — Il y en a des exemples. La dame de Strachy a épousé un valet.

Sir André. '^ Fi de lui, par Jezabell

Fab, — Oh 1 paix I Ty voilà tout à fait enfoncé : voyez comme son imagination le boursouffle et le grossit 1

Malv. — Après avoir été marié trois mois avec elle, assis dans ma grandeur*. •

Sir Toby. ^ Oh! où aurai-je une fronde pour lui lancer ooe pierre dans roëill

Malv* — Appelant mes officiers autour de moi, dans ma robe de velours à ramages, au sortir de mon lit de repos, où j'aurai laissé Olivia endormie...

Sir Jofty. — Feux et flammes !

Fab. — Oh ! paix donc , paix !

Jlfa/v.— Alors prendre le caractère de ma grandeur , et, après avoir promené sur eux un regard dédaigneux, leur dire que je connais ma place, et que je voudrais qu'ils connussent aussi la leur... Mander mon cousin Toby...

Sir Toby. — Chaînes et cachots l

Fab. — Oh I paix, paix, paix : voyez I voyez)

Malv. — Sept de mes gens, obéissant au premier signe, sortent pour l'aller chercher; je parais sombre en attendant, e(peut-être remontant ma montre, ou jouant avec quelque riche bijou, Toby s'avance : que de révérences et de politesses ii m^ faiti

Sir Ti^y. — Laisserons-nous vivre ce faquin?

Faft.— Paixl quand six chevaux attelés voudraient nous arracher notre silence !

Malv, — Je lui tends la main ainsi, mêlant à mon sourire familier un regard austère et impérieux,^

Sir Toby, — Est-ce que sir Toby ne vous applique pas un soufflet sur la joue?

Malv. — Lui disant : Cousin Toby , puisque la fortune a jeté votre nièce dans mes bras^ accordez-moi le privilège de vous faire une remontrance.

Sir Tofty.— Quoi, quoi?

Malv, •— Il faut vous corriger de votre ivrognerie.

Sir To^y. — Veux-tu, manant I,.*

Fab. — Patience^ ou nous romprons tous les fils de notre plan.

Malv, — De plus, vous dépensez le trésor de votre temps avec un imbécile de chevalier.

Sir André, --Cesi moi , je vous le garantis.

Malv, —Un sir André I

Sir André, —Je le savais bien que c'était moi; car bien des gens me traitent de sot.

Malv, — Qu'avons-nous ici î

Fab, — Voilà mon paon tout près du piège.

Sir Toby, — oht paixt et que le génie de la gaieté lui inspire de la lire tout haut.

Malv.. — Sur ma vie, c'est la main de ma maltresse : voilà ses e, ses V, ses t, et voilà comme elle fait ses grands P. En dépit de tout le monde, oui, oui, c'est sa propre main.

Sir André, — Ses e, ses v, ses I. Pourquoi cela?

Malv. — A mon bien aimé, inconnu, celte lettre et mes tendrei V(BUX, Juste, voilà ses phrases. Permets, chère cire.

Doucement.... et le cachet est une Lucrèce dont elle a coutume de sceller ses lettres. C'est ma maîtresse ; à qui cela s'adresserait-il?

Fab, — Son cœur et tous ses sens sont enivrés, d

En terminant cette notice, nous ajouterons qu'il paraît que M. Lemer cier, dans sa comédie ayant pour titre : le Frère et la Sœur jumeaux , a souvent imité l'intrigue de celle de Shakspeare.

COMME VOUS VOUDREZ

COMME VOUS VAIMEZ.

govAdib.

Frédéric a usurpé le duché de son frère ain[^]. Le viowx ioc s'est exilé dans la forêt des Ardennes avec quelques seipeun fidèles ; parmi lesquels se distingue Jacques , le mélancriif[^] Jacques f un des caractères les plus intéressants et les plus originaux créés par le génie de Shakspeare. Rosalinde, fille ^{^^} vieux duc , est restée à la cour de Tusurpateur, qui l'a retewie tonte petite auprès desa- propreÛtleCélie. CependsuitFrédériCi jaloux du mérite de sa nièce et de l'affection que tout le monde lui porte, lâchasse bien- tôt de ses États. Celle la suit par dévouement d'amitié jusque dans la forêt des Ardennes. Pour éviter les périls, Rosalinde s'est déguisée en jeune garçon, et CéUe en bergère. Là se trouve le sei- gneur Orlando , qui , après avoir combattu et triomphé dans une lutte à la cour de Frédéric, était reiiu rejoindre le vieux duc, dont il partageait la mauvaise fortune. Mais il avait vu Rosalinde dans te palais de Frédéric t [^] Taimait d'amour , et il en était aimé. Troupe , comme tous les autres, par son déguisement , il ne la re-

connaît pas. De là, une intrigue romanesque et amusante , et des épreuves amoureuses

SUR COMMP VOUS VOUDREZ. W

d'ua excellent comique et d'une poésie déiciêu^ « A la fin » Fré^
déric y qui venait avec une armée pour 8*empargr de son frère et
le faire périr » est arrêté par un ermite qui le convertit; il rend au
vieux duc ses États et se retire dans un monastère. Rosaiindese
découvre et épouse Orlando; Célie épouse le seigneur Olivier »
son amant; Phébé » une bergère des Ardennes » épouse son berger
Syl vius; et tous s*en vont avec joie à la cour du vieux duc, excep-
té le mélancolique Jacfqaes, qui est heureux de tout ce bonheur^
mais qui demande à rester dans ses forêts.

Fière et douce » aventureuse et sage » espiègle et tepdre »
rieuse et passionnée, faible et courageuse; une GrÀce » une
Muse » un ange » un lutin : telle est la femme que Dieu a faite:
telle est la Rosalinde de Sbakspeare. C'est une jeune fille com-
plète » avec des défauts charmants et des vertus charmantes aus-
si » chose plus belle et plus rare. Oh! si la vertu savait être tou-
jours aimable » quel tort elle ferait au vice i Pour Rosalinde, elle
n'a qu'un défaut : une trop grande facilité d'amour » c'est à dire
qu'elle aime vite celui qu'elle aimera toujours, et qu'elle avoue
tout haut ce que d'autres femmes font semblant de taire^ ou ce
qu'elles cachent réellement » faute d'aimer beaucoup.

Un peu d^amouT » sans doute, eet £acile à cacher !

comme 9> écrit JuliêUê, l'autre divine enfant de Sbakspeare.

Rosalinde est la plus jolie brune du monde, avec sa physionomie mobile, son regard pétillant, son parler vif et spirituel à tout coup; et il y a des gens qui croiraient à cause de cela qu'elle n'a pas une sensibilité bien profonde. Eh! mon Dieu, la gaieté de l'esprit n'a rien d'incompatible avec la mélancolie même; et si Rosalinde a des étincelles dans les yeux, c'est qu'elle a une flamme dans le cœur. Elle pourrait dire » en le disant mieux, ce qu'autrefois j'ai fait soupirer à la fûtée Emma:

Parce que je suis jecme et vive,

On me croit légère. (Xi! non pas.

le chante? Ecoutez bien : une note plaintive Accompagne le rire, et s'en élève tout bas.

Quant à ces femmes qui sont dès le matin perdues de raé-» lancelie, et qui » le soir, se parent de leur tristesse... mas*

ques sans visage dessous! Tout en étalage, rien au

oh! que tu vaux bien mieux, ma charmante Rosalinde! passant du rire aux larmes, de la gentillesse à la dignité, de Vénépigramme A l'élégie! toi si variée sans être variable, car tes sentiments sont fidèles sous ton humeur changeante. Tu ne fais point la sensible^ tu l'es. Quand ta cousine Gélie s'exile avec toi, tu ne lui dis presque rien de ta reconnaissance, mais tu fais tout pour la marier à celui qu'elle aime. Est-il un meilleur remerciement? Quand tu revois ton vieux père, tu ne te fonds pas en sanglots ni en extases; tu craindrais de l'attendrir ou de Teialter imprudemment; tu mesures les émotions et la joie même à sa faiblesse. Mais avec quelles nobles et puissantes paroles tu l'avais vengé, en son absence, des outrages de Tusurpatenr! comme tu étais bien sa fille!

Et que t^ nous plais encore par ta hardiesse empruntée, par ta gracieuse mutinerie, quand, soas l'habit d'homme qui te déguise aux yeux de ton cher Orlando, tu peux lui dire et lui répéter de ces choses d'amour qu'une jeune fille ose à peine penser en rêvant, et t'enivrer ineogfilo de ses réponses enflammées et de ses longs aveux à sa Rosalinde absente pour lui ! Et tes doctes conseils ou tes amusantes leçooi^ à tous ces bergers amants qui viennent te consulter... Toute cette cour d'amour dans la forêt des Ardennes! •••

Shakspeare n'oublie jamais d'appeler les harmonies ou les contrastes de la nature au secours dès situations dramatique* c'est un charme et une puissance qui ne sont qu'à lui. Le langage épuré du vieux duc et de ses seigneurs, les entretiens délicats, enjoués ou passionnés de Rosalinde, de Géiie et d'Orlando, forment une aiUilhèse ravissante et imprévue avec les grands chênes et les sombres enfoncements des bois où on 1^ entend. C'est aussi un contrepois agréablement philosophique aux discours violents et brutaux de Frédéric et de ses gens, an milieu des fleurs de son parc et des riches et élégants lambris de son palais.

Enfin, l'âme du spectateur ou du lecteur est heureuse de tous les bonheurs que le poète a rassemblés audénoûmentde son œuvre, mais surtout du bonheur de Rdsalindé. Et o° ^ certain de celui d'Orlando, car un peu trop de franchise e d'expan^on, voilà tout ce qu'on a pu reprocher à Rosalinde; « ces petits défauts de la jeune fille deviendront les plus adorables qualités de la femme.

SUR GOMME VOUS VOUDREZ

Voici uo passade qui donnerait une juste idée de l'imagination et du langage de Rosalinde, si ma traduction, très-lidèfe à la lettre de Shakspeare» l'était encore à son esprit.

C'est à la troisième scène du quatrième acte. Rosalinde, déguisée en jeune garçon, s'amuse à éprouver et à intriguer Orlando, en lui disant d'agir comme si c'était la vraie Rosalinde qui fût devant ses yeux.

Orlando.'^Ah ! j'^ai quelqae plaisir à dire que tous Pétes, Parce que je youdrais parler d^elle.

RosaUnde» — Et vous faites

Fort mal. Car je vous dis, en sa personne, moi : le ne veux pas de vous.

Orlando, — Il faut donc que je meure

En personne.

Rosalinde, — Non pas.— Mourez, comme j'en voi.

Par procuration, jeune homme, à la bonne heure. — Le pauvre monde est presque âgé de six mille ans^ Et, depuis qu^à grands pas le vieux faucheur moissonne, Il ne s'est jamais vu d'hommes assez galants Pour expirer d'amour... Expirer en personne! Ce type des amants, Troïlus, eut un jour Le crâne fracassé d'un bon coup de massue ; Et cependant, — voyez l'espérance déçue! — n'avait fait, dix ans, tout pour mourir d'amour ! Léandre, si vanté, sans l'accident funeste D'une très-chaude nuit, eût vécu tout le reste De ses jours, fort heureux, ainsi qu'auparavant, Quand

même Héro, par goût, se fût mise au couvent. Car sachez que, n'ayant que la lune pour lampe, Léandre se baignait, un soir, dans l'Hellespont, Mais que sa jambe y fut prise par une crampe, D'où vient qu'il se noya. — Voilà tout, j'en répond. Et les historiens nous dirent, d'âge en âge. Que c'était pour Héro de Sestos.— Badinage! Purs mensonges que tout cela ! je vous promets. Il est vrai qu'avant nous nos pères disparurent, Que les frôles humains dans tous les temps moururent, Et que les vers toujours s'en sont régalez... mais Qu'il en soit mort un seul pour fait d'amour, jamais.

EMILE DESCHAMPS

Il y a pflu 4e pièces de Sbaakpemre qm eontieiHeot un aussi graad oomlMre de passages cités dana des recoeilsy ni anuntde phrases deventeaprererblalea. Pour offrir tous ces pissages remarquables de la pièce, il faudrait la copier presque teitaeileaaeat* Noua rappeUeroua seulement an aoureur du lecteur quelques-uns des plus délicieux. Tels sont : la rencontre d'Or* laudo et d'Adam ; l'appel touchant que fait Oriaodo à Thomanité du duc et de sa suite pour les engager à lui (ionner de quoi nourrir le rieillard» ainsi que leur repense; la descripiion que fait le duc de la rie champêtre ; le récit de Jacques moralisant snr le daïm blessé ; sa rencontre avec Touchstone d«os la forêt; l'apologie de sa nélanoeUe et de sa yene satirique; le morceau bien connu sur les conditions de ta Tïe humalDc; le Yieui ehant de Am/le, foi, vent d^hiver; la description qoe donne Rosalinde des signes auxquels on reconnaît un véritable amant; la peinture du serpent entrelacé autour du con d'Olivier, tandis que la lionne

épie sa proie endormie; la lecture de Touchstone au berger; et enfin sa défense des fnarù débùMiaires.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent de citer que le fragment sur les divers âges de la vie humaine :

a Le monde entier est un théâtre; les hommes et les femmes D sont de vrais comédiens ; on les voit entrer sur la scène, et » en sortir ; le même acteur joue tour à tour différents rôles; » et sept âges sont les actes du drame de la vie. P'abord l'en- D faut pleure et vomit dans les luras de sa nourrice. Puis l'éco- » lier laïaabia» avec son portefeuille et sa face yermcille^se » traîne pénibleatent au coUége» comme un UakaçoD. Bientôt » l'amant 9 avec des soupirs brillattts comme une fournaise; » chante une pkimive ballade ponr tes beaux yenx de sa mai- D tressnw Bnsiite le soldat, prodigue de jtupeaieBts étranges > » et barbu coname on léi^rd, jalovx ée son honneur; vif et » fougueux dWE» kMr qnerellea, ra okerelier une vaine gloii'^ » jusqu'à le gaeol» du eanon. Aprô» l<t , le juge ^ avec ud<^ » ample bediéne, des regards sévères et une barbe vénérable, » pldn de doctes maximes et de profonds arguments , jo^^ » aussi son rOïe. Le sixième âge change de costume , prend » les pantoufles et le pantalon , les lunettes sur îe nez et àcs » poclM^à sa ceinture; U trouve ses bas d'autrefois trop la^S^^

SUR COMME VOUS VOUDREZ

» pour ses jambes Amoindries; sa voix, naguère mâle et ferme, » redevient, comme dans ses premières années, un fausset aigre

et sifflant. La dernière scène de ce drame bigarre et fertile » en événements est une seconde enfance, un engourdissement

téthargique, où l'acteur es^ sans dents, sans yeux, sans goût^
» sans aucun sentiment. »

La forêt des Ardennes nous rappelle une partie des exploits des paladins de Gharlemagne, de ses douze pairs et des vaillants fils d'Aymon, prince de cette contrée. Shakspeare a fait de celle forêt une autre Arcadie où, comme dans Tâche d'or, la vie s'écoule dans la contemplation d'un bonheur parfait. Dans ce drame, purement pastoral, l'intérêt naît plutôt des sentiments et des caractères que des actions ou de la situation des personnages. Nourrie par la solitude, pour ainsi dire, à l'ombre de ces chênes antiques qui disposent l'âme à une douce mélancolie, l'imagination s'y amollit et l'esprit s'y complaît dans une oisiveté voluptueuse. C'est en quelque sorte le séjour du caprice et de la fantaisie; là les beautés de la nature et les souvenirs qui s'y rattachent font naître en nous une douce extase qui n'est troublée ni par les soucis de la vie, ni par le bruit du monde ; les soupirs de la brise rafraîchissante seuls s'y font entendre ; l'air même semble être empreint d'un sentiment poétique qui éveille en nous les nobles élans de la pitié. Tout, dans ce drame, respire une morale également exempte de pédantisme et de licence. Les émotions les plus pures de l'amitié et de l'amour, de la reconnaissance et de la fidélité, la mélancolie du génie et l'engouement d'une gaieté innocente, font un heureux contraste avec les effets pernicieux de la malice, de l'envie et de l'ambition. Le duc, Orlando et Jacques, dans leur exil, oublient, en contemplant les objets qui les entourent, tout sentiment pénible des injustices passées. L'amour est la seule passion qui a pénétré dans ces retraites romantiques. Que l'on se-

rait heureux de pouvoir se soustraire un instant aux peines de la vie pour se trouver au milieu de ces groupes délicieux dont le poète a peuplé les clairières isolées de cette forêt majestueuse des Ardennes, où l'on aurait tout le loisir d'être bon et, au sein d'une aimable folie, celui de se laisser aller à l'amour!

Rien ne peut être mieux comparé à mieux décrit que l'affection mutuelle des deux charmantes cousines» Le caractère aimable

et taciturne de Célie offre une opposition piquante avec la loquacité de Rosalinde.

Gélie, plus tranquille, cède plutôt à Rosalinde qu'elle n'est éclipsée par elle. Elle a autant de douceur, de tendresse, d'intelligence que sa cousine. La tentative faite pour exciter dans son esprit de la jalousie contre son amie la plus chère ne peut éveiller dans son cœur généreux d'autres sentiments qu'un attachement et une sympathie plus vive pour Rosalinde. Caractère enjoué, tendresse naturelle, affection ardente, tout annonce dans celle-ci la violence de l'amour. La coquetterie qu'elle emploie avec son amant, dans le double rôle qu'elle a à soutenir, est conduite avec une adresse infinie. Rien de plus gracieux que son sourire dans toute sa conversation avec Orlando. Le sentiment d'intérêt et d'admiration, excité d'abord pour Célie, se soutient dans toute la pièce. Nous admirons comme une personne qui s'est rendue digne de notre amour; son silence même en dit plus quelquefois que tous les prestiges de réloquence.

Quant à Jacques, c'est une des plus fortes créations de Shakespeare. Les injustices du monde ont trop ulcéré cette nature mélancolique; aussi la passion d'Orlando pour Rosalinde avilira-t-elle ses yeux la passion qu'il a pour la vérité. C'est pour elle qu'il

laisse le duc, dès que celui-ci est rétabli dans sa souveraineté , pour se joindre à son frère redevenu ermite. C'est le prince des philosophes oisifs. C'est le seul caractère de ce drame qui soit purement contemplatif. Son unique occupation est de distraire son esprit; étranger aux besoins de la vie, ou aux soins de la fortune, sa seule passion c'est de méditer; il n'attache de prix qu'à ce qui peut nourrir ses réflexions Si entretenir sa mélancolie. Quelle heureuse rencontre que celle de ce fou philosophe qui moralise sur le temps I Quel contraste entre le ton déterminé du sceptique Tonchstone et le ton élevé d'enthousiasme, la résignation si noble et si philosophique du duc et de ses compagnons d'exil, lorsqu'ils font le tableau du calme et de la solitude de la vie champêtre.

Attendrir le cœur en lui présentant les images et les exemples des affections généreuses, démontrer combien la souffrance sert à élever l'âme, combien il peut exister de motifs d'espoir pour ceux qui ont cessé d'en avoir, la consolation que peuveoi trouver les personnes auxquelles un monde dur et impitoya^^

SUR COMME VOUS VOUDREZ

a inspiré le mépris d'elles-mêmes et d'aut)*ui, enfin opposer une barrière à Téhoïsme froid, desséchant et railleur, ainsi qu'à cet esprit mesquin qui veut réduire les objets les plus sacrés au niveau de ses petites exigences, tel est le point de vue philosophique de ces ravissantes créations de Shakspeare. Les caractères les plus appropriés à un pareil but ne sont pas ordinairement les caractères empruntés à l'histoire, que l'écrivain salarié, ou à préjugés^ esquisse d'après ses passions ou ses opinions ; ce sont au

contraire des caractères dont l'histoire n'a jamais parlé, que Ton trouve décrits d'une manière si sublime dans les œuvres du tragique anglais.

Là, l'histoire se marie admirablement à la vie réelle; le poète dévoile jusqu'aux ressorts les plus intimes du cœur humain.

Shakspeare a mis dans la bouche de Gélie la partie la plus frappante et la plus animée du dialogue, surtout cette description achevée de l'amitié des deux cousines, qui ont conservé toute l'élégance des manières des cours sous leur costume emprunté de bergères. Lorsque le père de Célie accuse Rosalinde de trahison, Gélie s'écrie ; « Si Rosalinde est coupable, D je le suis aussi ; nous »vons partagé la même couche, la même » nourriture; notre éducation, nos plaisirs, nos jeux, tout a été » commun, et, comme les cygnes de Junon, le même lien nous » unit et nous rend inséparables. x> Que Ton aime à voir la charmante Célie avec sa houlette couverte de guirlandes I Mais elles ne sont pas les seules habitantes de cette solitude. Auprès de nos bergères élégantes, Shakspeare a placé une bergère véritable, aussi coquette dans sa position que Rosalinde dans la sienne. C'est Phébé, franche coquette, qui raille son amant Silvius et rit de la gaucherie de Rosalinde sous son costume de page. Le contraste entre les manières franches et aisées des deux princesses déguisées et les airs dédaigneux des véritables bergères produit un effet très-amusant. La description que Phébé donne du vrai page nous paraît encore plus belle que le portrait de Bathilde dans Anacréon, de même que, dans ses discours et le dialogue entre elle et Silvius, Shakspeare a mis à contribution toutes les beautés de la poésie pastorale et surpassé le Tasse et Guarini.

La forêt des Ardennes fut aussi témoin d'autres scènes héroïques immortalisées par le burin de l'histoire, et dix siècles plus tard, le cor de Roland et le chant de guerre de Fingal et

de Wallace ont retenti sous son vert feuillage et donné le signal des combats. « La veille vit tant de braves pleins de jeunesse et B de santé; le soir les vit encore figurer dans les cercles joyeux, » embellis par la grâce et la beauté ; à minuit le canon donna le B signal du combat; Taurore les trouva rangés en bataille, et le » jour montra le déploiement magnifique et terrible qui décida » de la chute du grand de\$ jgrands de la Urre* » L'ouragan a passé, le temps a moissonné ceux que le sort des armes avait épargnés; la plus grande partie de ces glorieux débris ont disparu ; mais leurs souvenirs parviendront à nos derniers neveux dans les pages sublimes de Byron, Béranger, Delavigne... Aa torrent devasteur a succédé Tolivo de la paix. Quelques-uns de ces braves ont brillé d'un autre genre de gloire^ d'autant pins douce qu'elle ne laisse après elle aucun regret. Ainsi va le monde. Troie, Babylon, Niuive, Thèbes ne sont plus; le temps a dévoré leurs temples» leurs palais, et n'a laissé à sa suite que des ruines ; les productions du génie sont seules impérissables. Mais si la destruction est le partage de l'iiumanité, les beautés de la nature restent; aux yeux du voyageur la forêt des Ardennes, théâtre de tant d'événements mémorables, brille toujours du même éclat; une succession perpétuelle de jeuoes beautés se repose encore à l'ombre de son épais feuillage. Soa ioiagination se rappelle avec délices les charmantea créations dont Shakspeare Ta peuplée ; car aussi longtemps que la fidélité et l'amour exciteront de la sympathie dans le cœur de rbomnac» Rosalinde et CéUe vivront dans les vers enchanteurs de ce puissant magicien.

LA MÉCHANTE FEMME CORRIGÉE

COMÉDIE

Cette comédie offre deux pièces en une par l'originalité du prologue. Un lord, au retour de la chasse, voit à la porte d'un cabaret un homme ivre profondément endormi. Ce seigneur, pour se divertir, le fait transporter dans son château. Sly, c'est le nom de l'ivrogne, se trouve hier au réveil couché dans un lit somptueux, entouré de valets en riche livrée, au nombre desquels est le lord déguisé. Notre homme demande d'abord un pot de bière; on lui fait croire que depuis quinze ans, en proie à une maladie cruelle, il oublie et son nom et son rang) mais qu'il vient enfin de se réveiller avec sa raison. On lui propose des divertissements de toute espèce et Ton fait jouer de nouveau lui une comédie par des comédiens nouvellement arrivés au château. Il s'endort vers la fin de la pièce; le lord profite de ce sommeil pour le faire reporter à la porte du cabaret dans l'état où on l'avait trouvé.

L'insouciance gaie de ce dormeur éveillé, ses commentaires piquants à la fin de chaque acte de la comédie, font regretter que Shakespeare n'ait pas donné plus de développement à ce caractère vraiment original.

Baptiste, riche gentilhomme de Padoue, est le père de deux filles à marier. Catherine, la cadette, est d'un caractère orgueilleux et emporté, la seconde, est un modèle de douceur. Deux cavaliers prétendent à la main de celle-ci; mais ils soupirent en vain; son père ne veut la marier qu'après sa dot réunie. Les deux rivaux travaillent de concert à trouver un moyen pour Catherine. L'un d'eux, Hortensio, la propose à Petruchio, son ami, sans

lui déguiser ses défauts. Petruchio, qui ne pense qu'à la valenr delà dot> accepte avec empressement» et

L'entrevue a lieu. Catherine accable de mépris et d'insultes son nouvel amant , qui , de son côté , ne demeure pas en reste. Cependant elle accepte sa maia » en se promettant bien de l'en faire repentir. Pètruchio, le jour de son mariage, débute par mille extravagances qui excitent la fureur de Catherine; mais en même temps il se livre à de tels emportements contre ses gens , contre le prêtre même , qu'elle cède à la frayeur , et , au sortir de l'église, obéissant aux ordres de son mari , elle monte à cheval et le suit à son château. Les accès de colère de Pètruchio contre ses valets, qu'il accuse de ne pas être assez attentifs pour Catherine, la privent de nourriture et de sommeil. Elle pleure enfin! Soumise désormais, paria crainte, aux volontés de son mari , elle devient douce comme un moiton. fianca épouse un jeune homme riche, appelé Lucéntio, qui s'était introduit près d'elle sous le déguisement d'un précepteur. Horbensio revient à une veuve qu'il avait laissée pour Bianca , et Gremio , son premier rival et déjà sur le retour , se console en prenant part aux fêtes de ces dirers mariages.

, Cette comédie a été plusieurs lois imitée ; d'abord par le poète anglais Tobin dans sa pièce ^a Lune de Miel, reproduite avec succès au théâtre de Madame ; ensuite par.M M. Jouy et Roger à rOpéra-Comique , V Amant et le Mari; puis par M. Etienne dans sa charmante comédie la jeune Femme colère. • La méchante Femme corrigée l ce titre seul nous rappelle les scènes vulgaires delà vie. Juliette, Mirànda, douces et poétiques créations, qu'y a-t-il de commun entre vous et Catherine? et pourtant cette Cath^ine au regard impérieux , à la bouche dédaigneuse, je

l'aime et je la plains.. Si les secrets du cœur d'une jeune fille nous étaient dévoilés, le verrions-nous toujours à l'abri des blessures^de la jalousie? Catherine , ardente, impétueuse , ne peut cacher le sentiment que lui inspirent la prédilection de son père pour sa sœur et les hommages dont elle est entourée. On aimerait à croire qu'un père moins stupide , une sœur plus prudente , sauraient attendrir ce caractère violent et difficile.

Elle accable ses amants de mépris ; mais elle sait qu'ils ne la recherchent que pour sa fortune. Le plus ridicule est celui qu'elle accepte. enfin pour son époux , par un sentiment de vengeance. Quel est alors son sort? elle devient la victime d'un

SUR LA MÉCHANTE FEMME CORRIGÉE

extravagant qui y pour corriger une méchante femme , n'a que ce moyen : ^ Elle n'a pas mangé d'aujourd'hui , ■ elle ne man- , » géra rien encore; la nuit dernière elle n'a pas dormi ^ cette nuit elle ne dormira pas davantage; si elle, vient à fermer » les paupières, je ferai un vacarme épouvantable , et je sou- » tiendrai que c'est par égard pour elle. Voilà la manière de D tuer une femme par les caresses. »

Ses fautes sont trop légères pour mériter de si rudes châti-ments; et je suis sûr qu'à la représentation on applaudit toujours le soufflet qu'elle donne à Petruccio dans leur première entrevue. On la voit avec peine, dès les premiers moments de son mariage, obéir en tremblant, entrer, sortir , fouler aux pieds ses parures, et cela sans le moindre motif, seulement suivant le caprice de son mari. •

Avant sa première entrevue avec Catherine, Petruchio développe le système de galanterie qu'il se propose de suivre :

cr Si elle crie avec emportement, je lui dirai tout net que son chant est aussi doux que celui du rossignol. Si son front se courrouce , je lui dirai qu'il est aussi riant que la rose du matin nouvellement baignée de rosée. Si elle affecte de rester muette et s'obstine à ne pas ouvrir la bouche, je vanterai sa volubilité et son éloquence persuasive. Me dira-t-elle de sortir- JD tir de sa présence , je lui rendrai mille grâces, comme si elle me priait de rester auprès d'elle pendant une semaine. Re- » fuse-t-elle de m'épouser, je la supplie de me dire quand je » ferai publier les bans et de fixer le jour de notre mariage. »

Une scène fort jolie, et qui contraste agréablement avec les entrevues orageuses de Petruchio et de Catherine , est celle qui a lieu entre sa sœur Bianca et ses deux prétendus , Tranio et Gremio, qui s'introduisent auprès d'elle, l'un comme maître de musique, sous le nom de Hortensio , et l'autre comme professeur de latin, sous le nom de Lucentio.

Bianca {A Hortensio), — a Vous, prenez votre instrument; commencez à jouer; la leçon de monsieur sera finie avant que vous vous soyez mis d'accord... (A Lucentio,) — Où en sommes-nous restés la dernière fois?

Luc. — Ici , madame.

Hàc ibai Simoït hie est Sigêia tellus , stêUnu Pnom regia eeUa »enis (i)«

^^an.— Faites la construction de ce passage.

Lue. — Hàe ibai , comme je vous l'ai dit, — SimoU, je sais LucentiOy —hie est^ fils de Vincentlo de Pise, — Sigéia teUut, déguisé pour obtenir votre amour ; — Hie sieterat, et ce Lucentio qui demande votre main, — Priamiy est mon valet Traoio, --re-gia» vêtu de mes habits. —eeUasenis, afin de tromper ^e vieux bon homme.

Bian. —Voyons maintenant si je pourrai faire la constructioD à mon tour. — Hàc ibat Stnioîf, je ne vous conbais pas, — U(est Si-geïa tellus, je ne me fie point à y ous;— Hic sMerat Priam, prenez garde qu'il ne nous entende» —rf^ta, ne présumez pas trop, — celsa senis, et ne désespérez pas non plus.»

Cette scène a probablement inspiré à Regnard , dans son DU-Irait f celle où le chevalier, surpris en tête à tête avec Isabelle , se fait passer pour maître d'italien et lui donne la leçon suivante :

UàbeUa bella, c^«8t vous, belle Isabelle, jimante fidèle, c^est moi, l'amânt fidèle, Qui veut Urate se vie adorer voe appas. ^ H les faut accorder en geare, en nombre, en cas.

Le système de Petruchio lui réussit complètement; et, dans une scène fort piquante^ à la fin de la pièce, Catherine déclare hautement sa soumission passive aux volontés de son mari et son amour pour lui, devant sa sœur Bianca et une autre damei qui viennent d'épouser leurs amants> et qui n'en font pas moins de l'opposition dès les premiers moments du mariage.

Un moraliste a dit : « Non-seulement, dans le mariage, la » félicité parfaite est chimérique, mais on rencontre des gens D qui s*ennuieraient d'un calme absolu, et qui pensent qu*uD » peu de contrariété met de la variété dans la vie. » Nous laisserons nos aimables lectrices se prononcer sur une question dans laquelle

elles sont si vivement intéressées, Nous avons quelques motifs de croire qu'elles n'ajouteront pas une foi en-

(i) Traduction de ces deux vers : « Là où le Simois ; voilà le mont de Sigée ; là s'élevait le palais majestueux du vieil Priam. »

LE SUCCÈS JUSTIFIE TOUT

tière à la conversion de Catherine, et qu'elle ne seront pas complètement de son avis» lorsqu'elle termine la pièce en disant :

« Une femme en courroux est comme Teu trouble et bour- »
beuse d'une fontaine, de laquelle personne ne daigne appro- »
cher ses lèvres. Votre mari est votre maître, votre vie, votre » gar-
dien, votre chef, votre roi. La soumission d'un sujet à son »
prince, la femme la doit à son mari. Que les femmes mettent j)
leurs mains sous les pieds de leurs maris, en signe de l'obéis- »
sance qui leur est due ; et si le mien l'ordonne, pour peu qu'il » y
trouve son plaisir, ma main est prête, h

DE MONTIGNY.

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

oc LE SUCCÈS JUSTIFIE TOUT.

COMÉDIE

Bertrand, comte de Roussillon, se dispose à partir pour la cour du roi 4e France ; ce départ fait couler les larmes de sa mère et celles de la jeune Hélène, fille d'un médecin distingué, qui, en mourant, l'a confiée à la comtesse^ Mais les larmes d'Hélène ont une autre cause; ce sont celles du violent amour qu'elle éprouve pour Bertrand, et qu'elle cache soigneusement dans son sein. Pendant ce temps, le roi est atteint d'une maladie mortelle qui résiste à tous les efforts de Tart. De son côté.

668 i^OTICE

Hélène, en proie à son désespoir, voit son secret dévoilé à la comtesse par son intendant. Celle-ci, loin de s'en offenser, lui demande quel est son espoir. Hélène répond qu'elle a dessein d'aller trouver le roi, et de le guérir à l'aide de quelques remèdes infailibles , dont son père lui a laissé le secret pour tout héritage.

L'indulgente et compatissante comtesse approuve non-seulement ce projet, mais elle encourage de son argent et de ses recommandations. Hélène part ; elle est présentée au monarque par un vieux courtisan nommé Lafeu, qui lui annonce que cette jeune fille vient pour le guérir. Le roi, après avoir questionné longtemps cet Esculape en jupons, consent à prendre le médicament qu'elle lui présente, mais sous la condition que la mort d'Hélène sera le prix de sa témérité si ce breuvage ne produit pas sa guérison; dans le cas contraire, le roi s'engage à lui donner pour époux celui des jeunes seigneurs de sa cour qu'elle choisira. Hélène accepte ces propositions : le roi est guéri, et Bertrand désigné par Hélène. L'orgueil de celui-ci se révolte en songeant à un mariage si disproportionné; mais le roi commande, il faut obéir. Bientôt après, il part pour Florence, en faisant savoir à sa femme qu'il ne la reconnaitra jamais comme telle, à moins qu'elle ne

parvienne à posséder la bague qu'il porte à son doigt, et à lui donner un fils. Tout entière à son amour, et ne voyant rien d'impossible pour le satisfaire, Hélène part, se déguise, et arrive à Florence, où elle apprend que le comte est passionnément amoureux de la fille d'une veuve, qu'elle vient à bout de gagner par son or et ses larmes. Trompé par Tune et par l'autre, le comte passe la nuit avec Hélène, et lui donne sa bague, croyant en gratifier sa maîtresse. Un temps après, il revient en France, où elle le suit, lui présente cette même bague, et l'instruit de tout le mystère. Touché de tant de persévérance et d'amour, le comte l'embrasse et la reconnaît pour son épouse.

L'intrigue de cette pièce est tirée de la riche mine allégorique de Boccace {Dec. 3}, Ce choix a été si heureux qu'il y a peu d'années qu'il a été reproduit avec succès sur la scène française (théâtre des Nouveautés) sous le nom de QILMU de Narbonne.

Dans ce drame, le poète ne s'est guère écarté de l'original si ce n'est pour rendre l'intrigue plus compliquée et se mena-

SUR LE SUCCÈS JUSTIFIE TOUT

ger des situations qui en augmentent l'intérêt, Parmi les personnages épisodiques qui sont assez nombreux dans cette pièce, Shakespeare s'est plu à en peindre un dont le caractère produit quelques scènes comiques : c'est un capitaine français, nommé Parolles qui fait partie de la suite du comte de Montfouillon.

Dans le drame de Shakespeare, c'est Hélène qui est la Gillette de Narbonne de Boccace. Avec quel brillant coloris il la représen-

tée; avec quelle habileté il a triomphé des difficultés! Il n'y a peut-être pas un tableau plus parfait d'un amour de femme que celui d'Hélène en proie à une langueur silencieuse que n'éteignent ni la réflexion, ni les obstacles. Forte du sentiment qui la domine et de sa constance, elle vole sur les ailes de l'espérance vers ce brillant avenir qui doit la réunir à l'objet de toutes ses affections. La passion repose ici sur elle-même , et, malgré la puissance des moyens de séduction dont la femme est si riche, Hélène n'emprunte rien à l'art ; elle ne consulte que la nature et son cœur. Elle n'a rien du charme pittoresque ou de la fiction brillante de Juliette, de la splendeur poétique de Porcia , ni de la grandeur virginale d'Isabelle ; sa situation est la plus pénible et la plus humiliante où une femme puisse être placée. En proie à son désespoir, elle voit son secret dévoilé à la comtesse par son intendant. Celle-ci , qui chérit Hélène comme son enfant d'adoption , la fait venir et lui arrache l'aveu de son amour. Bien n'est plus touchant que cet aveu d'Hélène, si naïf, si vrai, et fortement empreint de cette éloquence d'un cœur simple et fasciné par les illusions de l'amour :

« Eh bien ! à vos pieds, je l'avoue devant Dieu et devant vous, »
« madame, j'aime votre fils encore plus que vous ne le chéris- »
sez. Après le ciel, c'est lui que j'aime le plus. Mes parents »
n'étaient pas riches, mais ils étaient honnêtes, et mon amour »
est honnête comme eux. Que cet aveu ne vous offense point, » car
je n'ai fait aucun tort à celui que j'aime; aucune avance » pré-
somptueuse ne m'a guidée ; bien plus , je ne voudrais pas »
même obtenir sa main sans l'avoir méritée ; cependant j'i-

» ignore par quel moyen je pourrais y parvenir jamais De

» grâce I ne me rendez pas votre haine pour mon amour, parce » que j'aime ce que vous aimez I p

Hélène est pauvre , et elle idolâtre un homme qui, appartenant à un rang supérieur, paie son amour d'indifférence et

répouM malgré lui. Voici U manière dont le roi philosophe parle au jeune comte t

a Quoi I tu dédaignes Hélène parce qu*el!e est la fille d'ua » pauvre médecin ; tu te dégoûtes donc de la vertu pour uo » vain nomt Ne Juge pas ainsi, Bertrand. Quand un homme » vertueux sort d'une source obscure, cette source est îllusa> trée par celui qui en sort. Être enflé de vains titres et dénaé » de vertus, c'est là un honneur hydropique ; ce qui est bon » par soi-même ne doit pas sa bonté à son nom , comme ce qui j » est infâme reste toujours infâme malgré ses titres. Héièae » est jeune , sage , belle ; elle a reçu cet héritage de la nature » qui constitue le véritable honneur, et un homme ne mérite » que le mépris lorsqu'il se prétend fils de Thonneur et qu'il ne » ressemble pas à son père. Sache aussi que nos honneurs) » prospèrent , lorsqu'ils dérivent plutôt de nos actions que de » nos ancêtres. »

Ce philosophique discours ne toucha point Bertrand , mais force lui fut d^obéir an roi. En compensation, loin de partager la couche d'Hélène ^ le jour même de son mariage, il la quitte avec dédain , et fait dépendre son retour de conditions que son départ même fait regarder comme impossibles. Voici les conseils que la comtesse lijd donne :

<f Reçois ma bénédiction, Bertrand; ressemble à ton père » dans ses actions comme dans ses traits. Que la noblesse de jì ton sang et la vertu rivalisent en toi, et que ton mérite aie » autant de

droits que ta naissance. Aime tous les hommes; » fie- toi à peu; ne fais tort à aucun : fais craindre plutôt que n sefttir ta puissance à ton ennemi. Garde ton ami sous la clef » de ta propre vie. Qu'on te reproche ton silence, et jamais » d'avoir parlé. Que toutes les grâces que le ciel voudra t'ac- » corder encore y et que mes prières importunes pourront en o obtenir, ptenvent sur ta tête I x>

Ces détails et ces circonstances blessent notre délicatesse, et cependant la beauté du caractère d'Hélène triomphe de tout. Voilà un de ces prestiges de l'art qui sont si familiers à Shâkspeare. Dans Boccace , Gillette , en l'absence de son mari, administre la justice et gouverne ses domaines avec tant d'ordre et de sagesse qu'elle se fait aimer et estimer de

SUR LE SUCCÈS JUSTIFIE TOUT. m

tous ses vassaux. Sa beauté^ sa sagesse , ses manières royales et son ardent amour pour Bertrand, y sont peints sous les plus vives couleurs. Dans Shakspeare, Hélène ne tire ni dignité ni intérêt de sa situation; elle excite seulement toute notre sympathie, je dirai même notre respect, parla vérité et la force de sa passion ; elle aime plutôt le comte pour lui que pour elle; élevée sous le même toit, son amour n'est pas VefTet delà contagion d'un regard; ce n'est point un feu irréfléchi de jeunesse; cet amour seifible être né et avoir grandi avec elle; il absorbe toutes ses pensées, toutes ses facultés ; elle ne voit que Bertrand ; c'est sa vie, c'est son univers.

Quand elle apprend que Bertrand a quitté la France, elle ne modtre de courroux que contre elle-même.

a Pauvre comte, dit-elle, est-ce moi qui te bannis de la patrie, » et qui expose tes membres délicats aux fureurs de la guerre 7 » Est-ce moi qui t'exile d'une cour où tu étais le point de mire » des plus beaux yeux, pour t'exposer à 'ce plomb meurtrier » qui vole rapidement sur des ailes de feu. Projectiles destruc - » teurs, détournes- vous ; respectez mon bien-aimé seigneur. Sî » quelqu'un le frappe, c'est moi qui aurai dirigé ses coups; sî » le fer est levé contre son sein intrépide, c'est moi, malheu- » reuse, qui l'aurai assassiné î Ah ! quoique ce ne soit pas ma » main qui le tue, je n'en suis pas moins la cause de sa mort. »

L'orgueil du rang et de la naissance est un préjugé dont Hélène ne peut comprendre la force, parce que son e^rit se place bien au-dessus, et que, comparé à l'amour qui la domine, il n'est rien près de lui. Elle ne peut concevoir que celui à q\à elle a voué son cœur et son existence , ne puisse pas la payer d'un tendre retour ; et, comme son affection est hors de la portée des coups du sort, elle ne doute pas que ses soins et sa tendresse infatigables ne finissent par triompher de l'injuste indifférence de Bertrand. C'est avec cette confiance que, s'aban* donnant à la douce espérance, elle est capable de tout supporter ; c'est cette confiance qui élève et sanctifie sa noble résignation, et lui rend facile le sacrifice de son orgueil de femme, sur lequel l'amour et la vertu répandent un double encens.

LE CONTE D'HIVER

TBAGI-COMÉDIE.

LéonteSy roi de Sicile, ordonne à Camillo, l'an de ses gentils-hommesⁱ d'empoisonner Polixène, roi de Bohême, qui est à sa cour. Il le soupçonne d'être épris de la reine Hermione, sa femme. Camille avertit Polixène, et prend la fuite avec lui. Léontes fait arrêter Hermione, qu'il accuse publiquement d'adultère. Celle-ci accouche dans sa prison d'une fille que Léontes veut faire exposer dans un pays sauvage ; en conséquence il donne cet ordre à Antigone, un des seigneurs de sa cour, qui abandonne l'enfant sur la lisière d'une forêt de Bohême. Léontes est sur le point de faire périr Hermione ; mais l'oracle de Delphes qu'il a consulté la déclare innocente ; il n'est plus temps : on lui apprend que cette reine, infortunée vient de mourir de chagrin.

Après seize ans d'intervalle, le roi Polixène paraît au quatrième acte. Son fils, le prince Florizel , violemment épris de Perdita, et voulant se soustraire aux menaces de son père, fuit en Sicile avec elle. Le roi de Bohême fait arrêter le pâtre qui passe pour le père de Perdita ; celui-ci , effrayé par l'image des supplices , déclare qu'elle n'est pas sa fille , et qu'il l'a trouvée, il y a seize ans, avec une cassette renfermant de For et des papiers. Polixène ouvre cette cassette, et découvre que Perdita est fille de Léontes, roi de Sicile. Cet événement redouble les remords de ce prince. Pauline, ancienne amie et confidente d'Hermione , lui montre une statue de la reine, faite en secret par un sculpteur habile. Léontes tombe au pied de ce simulacre; mais le marbre s'anime; c'est Hermione, Hermione qu'on croit morte, et qui depuis seize ans a vécu cachée chez Pauline.

SUR LE CONTE D'HIVER

Enfant des bois et de la solitude , Perdita est une des plus gracieuses et des plus pures créations de Shakspeare ; elle nous apparaît comme un rêve que la terre ne réalise plus, celui d'une jeune fille montrant au monde une âme dans toute sa candeur et sa beauté primitives , une âme vierge , telle qu'elle est sortie des mains de Dieu. L'amour embrase cette âme> mais il ne la souille point ; la passion l'exalte^ mais une pudeur qui s'ignore et qui vient du ciel sanctifie cette passion. Perdita, qui se croit la fille d'un pauvre pâtre, est aimée par Florizel, le fils d'un roi ; et ce royal amour ne l'étonne point ; elle le reçoit sans orgueil, et s'y abandonne sans remords : elle sait qu'elle porte une âme noble ; elle sent qu'elle vaut, par les sentiments, celui qu'elle aime, et que l'amour, pure essence du ciel, rend égales les âmes, comme le génie les intelligences. Perdita, sans avoir rien appris, a deviné le grand et le beau moral; son esprit inculte ignore ce que Tétue enseigne ; mais , par une révélation d'en haut , les sentiments sublimes et touchants, la vraie poésie de l'âme, lui sont connus, tout son langage en est empreint. Fille de la nature, elle a, dans l'abandon même de son amour, dans les mots sans voile qu'elle prononce, une chasteté qui flotte autour de sa pensée ; semblable à ces belles statues de l'antiquité , dont l'idéale nudité , loin d'éveiller dans notre âme une idée impure, est presque pour nous un symbole d'innocence. Perdita , dans les solitudes de la Bohême , c'est Eve sous les bosquets de l'Éden ; elle ne sait rien de l'humanité qui s'est corrompue , comme Eve ne sut rien de l'humanité qui était à naître. Ses paroles harmonieuses ont la douce mélodie du chant de l'oiseau, du murmure des ondes et du bruissement des feuilles ; ses pensées naïves sont comme parfumées

par les émanations pénétrantes des fleurs champêtres dont elle couronne sa tête, et qu'elle porte en faisceau dans ses mains. Dans la fête pastorale où elle nous apparaît, elle distribue ces fleurs à ceux qui l'entourent : reine de cette solennité des bois, elle donne à tous une tige odorante, elle a pour tous une douce parole; puis, lorsqu'elle veut faire son offrande à Florizel, elle hésite ; les fleurs sauvages qu'elle a cueillies lui semblent indignes de lui, et elle lui dit avec amour :

o toi, de mes amis le plus beau, le plus tendre , Sur ta jeunesse en fleurs que ne puis[^]je répandre I. 43

Le narcisse embourbé qui fleurit sur le sol

Avant que l'hirondelle ose essayer son vol.

Et ces fleurs du printemps que caresse Zéphire,

Quand les beaux jours de mars commencent à sourire ;

La douce violette émaillant le gazon

D'un azur moins brillant que l'oeil bleu de Junon ,

Mais plus doux et plus pur[^] et qui jette à la plaine

Des senteurs dont Vénus parfume son haleine !

Que n'ai-je la jonquille à la tunique d'or,

La première expirant vierge encor,

Avant que de Phébus la brûlante influence

Altère, en effleurant, sa robe d'innocence,

Emblème de candeur et de virginité ,

Que ne sait pas garder Pimprudente beauté !

Que n'ai-je le lys pur qui charmerait ta vue !

Où de toutes ces fleurs dont je sois dépourvue

Je voudrais enlacer, mon ami, mon orgueil ,

T'en couvrir tout entier...

Florizel. — Quoi ! comme en un cercueil ?

Perdita» «-Non comme en un cercueil, mais comme Ton par-
sème La couche nuptiale où dort celui qu'on aime. Où goûtant le
sommeil, sans craindre le trépas , Je feasevelirais tout vivant
dans mes bras !

Florizel'^ Oh ! parle, parle encor ! Mon oreille charmée

Veut t'entendre toujours parler, ma bien-aimée ! Chantes-tu
je fais vœu que tu chantes toujours > Que d'harmonieux sons
viennent régler tes jours ^ Que je puisse te voir, toi faite pour un
trône, Travailler en chantant, prier, faire Paumône. Danses-tu
je voudrais dans mon enchantement Te voir, comme la mer, tou-
jours en mouvement ; Ton corps souple, semblable à la mouvante
vague , Pénètre tous mes sens d'une volupté vague . Rien n'égale
les mots que ta bouche me dit ; Dans tout ce que tu fais ta grâce
resplendit. Ton maintien chaste et fier est celui d'une reine.

Perdita. — Mon bien-aimé, pourquoi cette louange vaine ? Si
ton âge ingénu, si la tendre rougeur Qui colore ton front n'annon-
çait ta candeur, Hélas ! mon bien-aimé, ne pourrais-je pas
craindre Qu'en ne parlant ainsi ton cœur ne voulût feindre ?

Florizel.-^ èak ! ne le crains jamais ; puis-je t'abuser ^

SDR LE CONTE D'HIVER

Hoi, qaw de tes regards suffit pour eod^raser ? Mais, oh ! viens pour danser ; que mon bras te soutienney Ma douce Perdita, mets ta maio dans la mienne. Amie, unissons-nous pour ne plus nous quitter. Ainsi que dans les cieus souvent on voit monter Un couple entrelacé de jeunes tourterelles, Ainsi mêlons nos cœurs .

....

Perdita, — Je le jure par elles !

Et quand leurs mains se sont pressées, quand leurs âmes se sont unies en présence du ciei, le malheur qui dans un vague pressentiment jetait parfois son ombre sur Tamour de Perdita, le malheur qui déflore presque Famour en lui enlevant une première illusion, celle qui nous fait parattre impossible le renversement d*une décision du cœur, le malheur subit, imprévu, Tacable tout à coup; elle y cède; elle se résigne ; mais uu orgueil inné qui est au fond de son âme s*éveille, lorsque le roi Polixène verse ses dédains sur la pauvre fille des champs. Alors elle s*écrie :

Toute espérance est morte. Oh ! c^en est fait de moi!

Pourtant de son courroux je n^avais pas d^ effroi.

Tandis quUl me parlait j^anrais pu le confondre ;

A son orgueil blessé le mien pouvait répondre

Que le même soleil qui luit sur son palais

D^une lumière égale éclaire nos chalets ! {AFlorizeL) — Et vous, seigneur, adieu; quittez cette demeure.

J'ai prévu ce malheur, et cependant j'en pleure.
 Loin de moi prenez soin du bonheur de vos jours ;
 Le songe que j'ai fait est détruit pour toujours.
 Hélas ! je n'aurai plus le maintien d'une reine ;
 En pleurant je trairai mes brebis dans la plaine. FlorizeL^^
 Pourquoi fixer sur moi ce regard attristé ?
 Bien ne peut, Perdita, changer ma volonté ,
 Me désespérez pas d'un bonheur qu'on diffère :
 Je ne suis qu'affligé, mais sans crainte, et j'espère.
 Ce que j'étais pour vous, oh ! je le suis encor ;
 Plus on veut m'arrêter, et plus je prends Tessor.
 Le Uen qui nous Lie est très cher à mon Âme, , Pour qu'on
 puisse jamais en déchirer la trame.
 Leurs âmes restent miées malgré Tarrôc qui les sépare. Perdita
 s'en repose sur la tendresse de son amant ; sa confiance est

676 NOTICB

illimitée comme son amour ; une vague espérance la soutient.
 Ainsi qu'une prière qui obtient grâce, sa foi pieuse dans le bon-
 heur doit l'attirer sur elle.

Perdita, c'est le type poétique de la vierge primitive, doux mé-
 lange de hardiesse virginale et de candeur modeste. Elle a,
 comme à son insu, la fierté que donne l'innocence, et les craintes
 charmantes d'un cœur qui n'a d'autre science que celle des senti-

ments. C'est une noble fille prête à se transformer en une noble reine. Comme Esther, devenir reine n'est pas un changement dans la vie de Perdita ; la hauteur de ses sentiments l'a toujours placée au premier rang ; le trône ne l'ennoblit point, mais le doux éclat de ses vertus et de sa beauté est fait pour ennoblir le trône.

Louise COLET, née REVOIL.

LES MÉPRISES

COMEDIE

Xes habitants de Syracuse et ceux d'Éphèse, jaloux réciproquement de leurs succès dans le commerce, ont promulgué une loi barbare qui condamne à mort les marchands de chacune de ces deux villes qui seront pris sur le territoire de la ville ennemie, s'ils ne payent une énorme rançon. iEgeoo, Syracusaiu, comparait devant Solinus, duc d'Éphèse, qui, avant de l'envoyer au supplice, lui demande quel sujet l'a décidé à braver un péril inévitable. Le Syracusain raconte que dans un voyage par mer qu'il entreprit vingt-cinq ans auparavant avec sa femme, ses deux fils jumeaux et deux petits esclaves jumeaux aussi, une- tempête ayant fait périr leur vaisseau, il vit son

SUR LES MÉPRISES

épouse, un de ses fils et un des enfants esclaves, recueillis par une barque de pêcheurs corinthiens, tandis que lui, son second

fil et l'autre esclave étaient sauvés sur un vaisseau qui faisait voile d'un côté opposé. Son fils Antipholiis et le jeune esclave Dromio Tout quitté depuis cinq ans pour aller tous deux à la recherche de leurs frères, qui se nomment aussi Antipholus et Dromio. ^geon, désolé, voulant à son tour retrouver le fils qui lui était resté, est venu jusqu'à Éphèse, où, dit-il, il recevrait la mort volontiers s'il connaissait le sort de ses enfants. Le duc Solinus remet son supplice au lendemain dans l'espoir qu'il trouvera la somme nécessaire au rachat de sa vie. Personne ne se présentant pour cautionner Tinformé j^geon, il va perdre la vie lorsqu'une suite de circonstances extraordinaires amènent vers le lieu où il doit périr les deux Antipholus, ses enfants, et les deux Dromio, ses esclaves, qui, sans s'être jamais vus, se retrouvent réunis à Éphèse ; les deux Antipholus sont reconnus par leur père, à qui le duc fait grâce, et dont le bonheur est complet quand, dans l'abbaye d'un monastère où l'on avait donné asile à un de ses fils cru fou, il découvre sa femme Emilie.

Ces quatre jumeaux, parfaitement semblables, donnent lieu, pendant tout le cours de la pièce, à une foule de méprises, plaisantes .et graves alternativement, qui rappellent les Mé^nechmes de Plante et VÂmphytrùm de Molière. Il est évident que plusieurs scènes de ce chef-d'œuvre du premier des comiques français ont été imitées des Méprises,

Fidèle observateur et peintre admirable de la nature, le grand Shakspeare, en variant à l'infini ses créations, ne s'est jamais écarté de la vérité. Son œil perçant lit dans le cœur humain, et son génie dédaigne les préjugés du siècle qui s'opposeraient à la révélation des secrets qu'il découvre. Une épouse fidèle, une mère tendre et dévouée qui perd à la fois tous les objets de son

amour, ne peut se livrer à sa douleur et conserver sa raison qu'en pleurant au pied des autels de celui qui consola Lia et ressuscita le fils de la Sunamite ou de la veuve de Naïm. Gomme elle a rempli ses devoirs d'épouse et de mère, Emilie remplit ceux que lui impose la vie monastique qu'elle a choisie. Une charité immense, celle que prescrit le législateur des chrétiens, embrase son cœur. Elle se résigne à souffrir, en soulageant les maux d'autrui; à la triste mais incontestable joie

de sentir couler ses larmes dans le repos du cloître» elle doit succéder l'activité qui recherche les infortunés, la résoluion qui les recueille et les soutient^ la persévérance qui les conduit au bonheur qu'elle n'espère plus pour elle-même. Ce n'est plus la Toiz ie son époux» de ses fils» qui frappe son oreille; mais les gémissements du malheur ont la puissance, les charmes de cette voix, et la chrétienne a puisé dans les austérités le courage d'y répondre.

Tel est le caractère de Tabbesse, tracé par le prince des poètes anglais^ à une époque et dans un pays où rabnégation de soi-même et les vertus toutes pures, toutes intellectuelles des récluses s'appelaient momeriês de wmnês. Shakspeare devinait que dans les Ames nobles l'étroite observance des règles devenait Tamour de l'ordre, tel que voulut s'y soumettre celui qui fixa le cours des astres et le retour des saisons \ que les jeûnes, les rigueurs de la pénitence, n'étaient que le triomphe de l'esprit sur la chair; que la prière perpétuelle n'était que cette communion de pensées qui lie les créatures à leur Créateur, et que les solitaires se chargent d'exprimer, enjoignant Bimile monde au ciel ; que tant de soins, de minutieux détails, n'étaient que les œuvres d'une charité prévoyante et habile qui ne néglige rien, à l'imitation de Jéhovah,

pourvoyant à la Doarriture du passereau et au vêtement du lys des vallées... Ce fut ainsi que le génie de Shakspeare comprit la vie cénobitiqua^» ^ que la pratiquèrent toujours les vrais chrétiens.

Mais au fond de ces voûtes obscures et silencieuses, sous cette bure, sous ces voiles, Emilie, qui chaque jour sent s'eSacer les vains souvenirs du monde, conserve rexpérienCe qu'elle y a acquise, connaît et apprécie les illusions des enfants da siècle, et s'aidant des lumières divines qui sont devenues le prix de ces nouvelles vertus, rassure les consciences ou les épouvante. C'est Sur une des passions les plus âpres qui puissent troubler la paix du cœur et la félicité de l'union conjugale? qu'une jeune femme vidnt auprès d'elle répandre des larmes* « Je ne suis plus aimée» dit-elle (celui qui m'avait choisie o^ » fuit!... Une mélancolie, un chagrin profond, altèrent son JD caractère.».*— A-'t4l perdu sa fortune? demande la recluse; » a-t-il vu mourir un ami? ott, comme tant déjeunes hommes, » a-t-il laissé errer ses regards, et l'objet d'une passion iàol- D tère est-il dev^u l'arbitre de sa vie? — La fortune Ini^^

SDR LES MÉPRISES. 679

B demeurée fidèle; ilQ^Bpoiitperdud'aml...-«Non9ttiamour » illégitime doit seul avoir anéanti celui qu'il m*avait juré. -^ » Et vous ne lui ayez point adressé de plaintes, de feproehes... » Seule ou entourée de parents et d'amis; vous étieÉ sftencieuse » et feigniez dMgnorer cette offense? — Non, je n'ai point enj» courage par une indulgente faiblesse ce nouvel amour qui a » détruit rnoti repos et le sien... J'ai perdu dans les veilles in- » quiètes et dans les larmes la beauté qui l'avait charmé. J'étais » toujours sur ses pas; ma tendresse épiait ses démarches; mes » yftux lui expri-

maient une juste défiance... Ma bouche, qui » ne souriait plus, s'ouvrit enfin, et je lui témoignai mon in- » dignation. Quand je ne pouvais être entendue que de lui, je » ne l'épargnais point... Avions-nous des témoins, mes allusions » faisaient souvent rougir son front... Jamais je n'ai laissé de » trêve à cette affection criminelle, qui, vous le voyez, a fini » par altérer sa raison. — Pourquoi n'accusez-vous point de » ce malheur les aigres et constantes clameurs d'une femme » jalouse? Quel poison avez-vous servi à la table de votre » époux? Quelles épines avez-vous semées sur sa couche ? Quoi » nul répit dans ses travaux ni dans ses délassements ? et son » sommeil troublé par vos cris comme celui du criminel par » les remords?... Femme coupable ! c'est votre jalousie et non » son amour qui l'a rendu insensé. Plus de paix, plus de joies » domestiques. L'humeur constante, l'ingénieuse persécution, » d'un côté... de l'autre, le découragement, la tristesse, l'in- » consolable désespoir, et le délire qu'ils provoquent... Frappez votre poitrine, ou, si j'ai manqué de discernement, si » mes paroles vous outragent, répondez-moi et justifiez-vous... » Pourquoi vous taire ? — Hélas ! votre voix a réveillé celle de)) ma conscience. Je n'entends plus qu'elle... »

Cette justice sévère qu'exerce l'abbesse, sans doute elle s'y conforma toujours ; aussi, quand elle retrouve son époux privé de sa liberté : (sr Je le dégagerai de ses chaînes, s'écrie-t-elle ; le » rendre libre, c'est le rendre à son Emilie. »

En montrant l'énergie du caractère de l'abbesse quand elle usa du droit d'asile accordé à son monastère, et qu'elle le sou* tint avec fermeté, Shakspeare a voulu que les vertus de la religieuse fussent récompensées dans la mère de famille ; c'est son fils que,

sans le reconnaître, Emilie a protégé et défendu, et c'est de l'épouse de son fils qu'elle a obtenu les aveux qui ont

6So NOTIGK

motivé cette dure leçon, dont la jeune femme ne perdra jamais la mémoire.

Ce caractère de l'abbesse si grand et si noble, il n'a fallu que deux scènes à Shakspeare pour le faire connaître, tant il a su donner de force aux situations, ainsi qu'aux paroles prononcées par ce personnage. C'est un des traits distinctifs du génie que d'expliquer sa pensée en peu de mots et d'en faire le sujet d'une méditation profonde qui conduit à la découverte de mille beautés que l'âme saisit, que l'esprit développe, et qui seraient passées fugitives, si elles eussent été décrites par celui qui les créa: c'est l'art ou plutôt le génie de Shakspeare.

La comtesse DE BRADF.

LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR

COMEDIE

La fière Elisabeth, qui plaisantait peu en politique et en amour, aimait cependant la bonne plaisanterie ; elle trouvait bon qu'on cherchât à la distraire des ennuis du trône; et Je personnage de Falslaff, dans Henri IV, ayant eu l'honneur de dérider son front royal, elle demanda à Shakspeare de mettre encore en scène le gros chevalier. L'auteur d'Hamlet ne voulut pas, pour complaire à sa souveraine, manquer à son génie qui lui défendait

de refaire ce qu'il avait déjà fait. Il prit bieu le même personnage, mais il le vieillit : c'est le même homme avec des cheveux gris; c'est le même caractère avec d'autres penchants. Ici Shakspeare ne le livre plus aux railleries d'un prince débauché, dont il est l'instrument et le jouet. Il le met aux prises avec deux bourgeoises de Windsor, qui, à la honte

SUR LES JOYEUSES COMMÈRES, etc. 681

des grandes dames, se permettent de rester honnêtes femmes, sans cependant se refuser d'être de joyeuses commères. Elles n'ont plus cette timidité de jeunesse qui s'alarme d'une déclaration d'amour; elles ont en outre l'avantage d'être riches : aussi le vieux Falstaff, que les désirs de son cœur pressent moins que les besoins de sa bourse, se propose de faire de ces deux belles ses Indes orieuses et œïdenkues, comme il le dit lui-même. Malheureusement pour lui» mistriss Ford et mistriss Page sont de bonnes amies qui se communiquent la double et identique déclaration de Falstaff et se promettent d'en tirer parti pour punir à la fois la fatuité du galant et la jalousie du mari de l'une d'elles. Deux vengeances, deux plaisirs. C'est mistriss Page, la plus fine, la plus rusée, la plus malicieuse, mais la moins hardie des deux commères, qui détermine son amie à donner un rendez-vous à l'amoureux suranné, tandis qu'elle fera le guet. Ce que femme veut, Dieu le veut, et tout se passe à la plus grande joie des deux femmes et au plus grand désappointement du chevalier, qui n'échappe à la colère du mari qu'enseveli dans un panier de linge sale que des valets emportent et vont jeter dans la Tamise. Heureusement Falstaff, cette fois, en est quitte pour un bain froid. A la seconde entrevue, il est moins heureux encore. Son déguisement en vieille sorcière lui vaut des coups de bâton ; et

lorsque, pour dernière épreuve, il se transforme dans le personnage fantastique de Heme le chasseur, afin de retrouver sa belle dans le parc au milieu de la nuit , il se voit tout à coup assailli par des fées et des farfadets, armés de torches, qui le pincent et le brûlent. La mystification est d'autant plus amère qu'elle est publique et que les deux maris sont là pour le railler.

Nous avons au Théâtre-Français un joli acte de comédie par M. Barthe, mi\ta\é les Fausses Infidélités, et qui n'est qu'une imitation en miniature du grand tableau de Shakspeare. L'esprit, copiant le génie, ne pouvait que le rapetisser.

On conçoit tout ce qu'une analyse si courte et si sèche a d'incomplet et de décoloré. Mais notre tâche est surtout de faire connaître ici le caractère de la joyeuse commère qui imagine, tandis que Vautre exécute, les bons tours qu'on joue au pauvre chevalier.

Mistriss Page est une de ces femmes qui ont d'autant plus de gaieté dans l'esprit qu'elles ont plus d'honnête dans le cœur*

6i2 NOTIGB

'On ne la Tdt point étaler de grands sentiments de verta ; on ne Tentend point prêcher de beaux sermons de morale, ni foire parade de son obéissance à ses deroirs. Tonte spirituelle et rieuse qu'elle est, elle n'nse point de son esprit pour mal faire, mais pour s'amuser ; et encore sa prudence est telle qae , si le tour malicieux qu'elle joue ne réusât pas, elle n*en sera pas victime. Elle n'a pas d'ailleurs an mari jalottx à corriger, comme mistriss Ford, son amie, cr Monsieur Page est an honnête » homme : il n'y a pas une femme à Windsor qui mène une vie » plus heureuse que mistriss Page. Elle fait ce qu'elle veut, » dit ce qu'eBe veut, reçoit

tout, paye tout, se couche quand » il lui plaît, se lève quand bon lui semble. Tout se fait selon » son bon plaisir ; mais elle mérite bien ce bonheur, car, s'il y » a une aimable femme à Windsor, c'est bien mistress Page. » Sur un point seulement, elle n'est pas la maîtresse absolue du ménage. Le bon et honnête M. Page s'avise d'avoir une volonté pour marier sa fille, la charmante miss Anna Page. Il veut lui donner à un pasteur gallois, tandis que sa femme la destine à un médecin français, on ne sait trop pourquoi. Peut-être pense-t-elle que les maris français sont de la meilleure espèce. Or, qu'arrive-t-il que la jolie miss Anna Page, qui n'aime ni le pasteur gallois ni le médecin français, se laisse enlever par le jeune Anglais qu'elle aime, et termine ainsi la vie de ces deux époux.

Mais ce n'est là qu'un court épisode de la comédie qui roule principalement sur les mystifications que font subir à Fairstaff les deux joyeuses bourgeoises. Doit-on croire qu'elles ne se vengent que parce que le gros chevalier a adressé à chacune d'elles la même épitre amoureuse ? On n'en doute pas. Elles parlent de lui en de tels termes qu'on doit supposer que leur dépit ne tient nullement à leur rivalité. Aussi mistress Page dit-elle gaiement : « Je gagerais qu'il a un millier de ces lettres écrites » d'avance avec les noms en blanc, et nous n'avons que la 2^e édition. » Puis elle ajoute : « Ceci me donne presque » envie de chercher querelle à ma vertu. S'il n'avait reconnu » en moi quelque faiblesse que je n'y connais pas, il ne m'aurait » pas attaquée avec cette insolence. » Supposons qu'au lieu d'un galant vieux et ridicule, la déclaration eût été écrite à chacune des deux commères par un beau et jeune cavalier, et demandons-nous ensuite si notre joyeuse mistress Page eût mis

le même empressement à la communiquer à son amie et à lui proposer leur double vengeance? Nous n'oserions en répondre ; car, enfin, la résistance à un amoureux tel que Falstaff n'a rien de bien difficile ni de bien glorieux. Quoi qu'il en soit, tenons-nous-en à ce que Shakspeare nous a montré de mistress Page. C'est surtout une femme qui aime à rire et à s'amuser aux dépens des autres. Sa manie de railler ne s'arrête point à Falstaff, et le pauvre M^r Ford, que sa femme met dans son tort, comme la comtesse y met Almaviva dans le Mariage de Figaro, devient à son tour la victime des sarcasmes de mistress Page. Elle est sans pitié pour les maris jaloux, comme pour les amants ridicules. Ce pauvre Falstaff, comme elle s'amuse de sa frayeur, lorsque, caché dans un cabinet chez mistress Ford, il l'entend venir annoncer que le mari accourt avec des gens armés pour le tuer s'il est dans la maison, a C'est un homme mort! d s'écriet-elle avec une apparence de terreur» tandis qu'elle a peine à ne pas rire aux éclats. Regardez-la dans ce moment du triomphe de sa malice I Comme ce joli visage prend une expression maligne I comme elle jouit de sa ruse, en pensant au pauvre amoureux qu'on voit soulever le rideau qui le cache et montrer sa face terrifiée I Mais elle veut plus encore que lui faire peur, et elle dit à son amie : « Puisse le ciel le conduire sous la canne de » ton mari, et qu'ensuite le diable conduise la canne! » Ce vœu peu charitable ne se réalise que trop pour les épaules du vieux Falstaff, à qui la peur d'être tué fait endurer patiemment les coups de bâton.

En vérité, mistress Page, vous êtes impitoyable dans vos vengeances. Quoi! la baignade et la bastonnade ne vous suffisent pas; il vous faut encore brûler la moustache du pauvre Falstaff!

C'est donc bien mal à lui d'être vieux et pauvre, et de vous aimer I
Quelle est votre morale? Qu'une femme peut être joyeuse et ver-
tueuse à la fois. Soit? Le plus sage est pourtant de ne pas trop s'y
fier.

Ed. MJ&NNECHET.

PIÈCES

ATTBIBUÉS

L'on ne saurait être de l'avis de Schlegel sur les pièces que Ton a attribuées à Shakspeare. Il n'est pas vrai qu'elles soient supérieures ou même égales aux meilleurs ouvrages de Marlowe ou Heywood. Le Torkshire, tragédie que Schlegel regarde comme une production incontestée de notre auteur, est beaucoup plus dans la manière d'Heywood que dans celle de Shakspeare. L'effet en est, il est vrai, tout-puissant ; mais la façon dont il est produit n'est nullement poétique. L'éloge que Schlegel donne à Thomas, Lord Cromwell et à Sir John Oldcastle est tout à fait exagéré. Le critique allemand , qui n'était pas très-familiarisé avec les contemporains dramatiques de Shakspeare, ou qui fut peu attentif à leur mérite, a pris une ressemblance dans le style et dans la manière pour un degré égal d'excellence. Shakspeare diffère des autres écrivains de son temps, non par la façon de traiter ses sujets, mais par la grâce et la force qu'il met à les développer. Nous ne parlerons pas du Puritain ou /« Veuve de Watling street. Locrine, The London Prodigal (si ces pièces sont de Shakspeare, ce sont sans doute des péchés de sa jeunesse) et Arden de Feversham contiennent plusieurs passages frappants ; mais elles se

rapprochent plus du style des autres écrivains du temps que de celui de Shakspeare.

Voici deux pièces que quelques commentateurs continuent, quoique à tort, d'attribuer à Shakspeare; comme elles se trouvent dans toutes les éditions du poète anglais, nous croyons devoir en offrir l'analyse.

NOTICE SUR PÉRIGLÈS. 685

TRAGÉDIE

On a douté que cette pièce fût de Shakspeare ; la construction grammaticale en est constamment vicieuse et mêlée d'abréviations vulgaires. Ce défaut et la mesure suspendue du vers sont les principales objections qu'on ait à faire au Périclès de Tyty en exceptant toutefois l'absurdité recherchée et compliquée de l'histoire. Il n'y a, dans le mouvement des pensées et des passions, rien qui ressemble à Shakspeare ; plusieurs descriptions sont; ou des espèces de réminiscences tirées de ses autres pièces , ou des imitations que quelque poète contemporain en avait faites. L'idée la plus remarquable est celle de Marina, quand elle compare le monde (à une tempête) continueuse qui se précipite sur elle et sur ses amis. »

Périclès, prince de Tyr, se rend à Antioche pour demander en mariage la fille du roi Antiochus, vivant avec son père dans un commerce incestueux. Ce monarque, pour la dérober aux recherches de ceux qui briguent sa main , leur propose une énigme, et fait mourir ceux qui ne peuvent la deviner. Cette énigme était

le secret des liens qui l'unissaient à sa fille. Périclès en pénètre le sens, mais n'ose l'expliquer. Antiochus comprend qu'il l'a deviné, et lui laisse d'abord la vie. Mais, craignant plus tard qu'il ne trahisse son secret, il veut le faire assassiner. Périclès se réfugie chez Limonidès, roi de Pentapolis, remporte le prix dans un tournoi, et obtient la fille du roi en mariage. Us s'embarquent pour retourner à Tyr, et sont assaillis par une tempête. Bientôt elle met au monde une fille, et tombe dans un état de mort. Les matelots exigent qu'on la jette à la mer pour apaiser la tempête. Alors Périclès la fait mettre dans un coffre goudronné avec un écriteau. Le coffre aborde à Éphèse; la femme de Périclès y devient prêtresse de Diane, et sa fille est déposée chez Gléon, roi de Thrace, où sa beauté

ne tarde pas à éclipser celle de la fille de Gléon. La reine, jalouse de cette étrangère, nommée Marina, veut la faire poignarder quand celle-ci est enlevée par des pirates, et vendue à Mytilène au maître d'un lieu infâme. Marina résiste à toutes les tentatives dirigées contre sa vertu. Enfin, elle retrouve son père, que les vents ont jeté dans la rade de Mytilène, et qui bientôt après rencontre à Éphèse la princesse qui avait été jetée à la mer.

Un pêcheur demande à son maître comment font les poissons pour vivre dans cet élément.

« Les hommes font à terre ; les gros mangent les » petits. Je ne puis mieux comparer nos riches avarés qu'à » une baleine qui se joue, et chasse devant elle le pauvre fretin pour le dévorer d'une bouchée. J'ai entendu parler de » semblables baleines terrestres qui ne cessent d'ouvrir la » bouche, à moins qu'elles n'aient avalé la paroisse, l'église, les clochers, les cloches, tout enfin. »

On demande à un misérable pourquoi il fait un métier infâme ; il répond :

« Que voulez-vous que je fasse? que j'aille à la guerre, où)) un homme servira sept ans, perdra une jambe, et n'aura pas » gagné assez d'argent pour en acheter une de bois. »

TITUS ANDRONICUS

' TRAGÉDIFI.

Tous les commentateurs doutent que Shakespeare soit l'auteur de cette pièce. Suivant une tradition rapportée par Malone , le tragique anglais n'aurait fait que retoucher deux des principaux caractères du drame de Titus Andronicus, qui

SURPITUS ANDRONICUS. 687

lui avait été confié par un jeune auteur resté inconnu. Voici un extrait de l'analyse de ce drame et du portrait de Lavinia par M. Lebas de l'Institut, auquel Ton doit les belles traductions d'Alfred Tennyson et du Marchand de Venise.

« Titus Andronicus a commandé avec gloire pendant dix ans les armées romaines ; rappelé à Rome pour rétablir d'un nouvel empereur, il revient chargé de lauriers ; mais, des vingt-cinq fils qu'il avait , vingt et un sont restés sur les champs de bataille. Andronicus livre, aux quatre qui ont survécu, Alarbus, le fils de Tamora , reine des Goths; et le jeune prince est immolé. Saturninus est proclamé empereur, grâce au suffrage d'Andronicus , dont il veut épouser la fille Lavinia; mais Bassianus , frère du nouvel

empereur , la réclame comme sa fiancée , et Temmène* Andronicus s'oppose à cette union , et frappe de son poignard son fils Mutius , qui cherche à protéger le départ de Lavinia, L'empereur , qui tout à coup change de sentiment , épouse la reine des Goths. Celte-ci , devenue toute[^] puissante, ne songe plus qu'à venger la mort de son fils. Pendant que l'empereur est à la chasse, elle est surprise, par Bassianus et sa jeune épouse Lavinia, dans tin tête-à-tête coupable avec Aarou le More. Tamora, craignant de voir trahir son se[^] cret, appelle ses deux fils Chiron et Démétrius, et leur demande vengeance des outrages qu'elle prétend avoir reçus de Lavinia et de son époux. Les princes Goths poignent Bassianus , entraînent Lavinia, l'outragent, et lui coupent la langue et les mains. Cependant Quîntus et Marcus, fils de Titus, surpris par Aaron près du cadavre de Bassianus, sont accusés de l'avoir assassiné; ils sont condamnés à mort, et Lucius, leur frère, qui voulait prendre leur défense , est banni à perpétuité. Il se réfugie chez les Goths, et parvient à rassembler une armée. En même temps , Andronicus apprend le déshonneur de sa fille et sa mutilation ; il concerté ses projets de vengeance avec son frère Marcus. Il invite à un festin l'empereur et sa femme, et, pendant le repas auquel il préside, il demande à Saturninus s'il approuve Virginius d'avoir tué sa fille de sa propre main , parce qu'elle avait été outragée et déshonorée ; sur sa réponse affirmative, il s'élance sur Laviwa et la poignarde. L'empereur apprend en même temps le crime de Chiron et de Démétrius , et veut les faire comparaître; mais Andronicus répond qu'il a su se venger par lui-même , et que leurs membres dépecés

NOTICE SUR TITUS ANDROMCUS

ont servi à préparer le pâté que l'impératrice a trouvé si bon de son goût, a J'en atteste, dit-il, le tranchant affilé de mon » poignard. » En même temps il frappe Tamora. Saturoinus, furieux, lui plonge son épée dans le cœur; et Lucias, à la \m de son père mourant , s'élance sur l'empereur et le poignarde Andronicus vengé , Lucius fait rendre les derniers devoirs l son père et à Lavinia; il ordonne qu'on jette aux bêtes fauvoir le corps de Tamora; qu'Aaron, l'instrument odieux des malheurs de sa famille, soit enfoui dans la terre jusqu'à la ceinture; puis, devenu empereur, il s'occupe de rétablir la paix et l'ordre dans l'État.

» Es-tu , comme tes belles compagnes , la digne fille de (Shakespeare, Lavinia; ou viens-tu, triste enfant du mystère, réclamer sans aucun droit ta part de son riche héritage? Oii sont les titres qui prouvent ta naissance? Hélas! tu ne saurais les montrer. Tu n'es, dit-on, qu'une pauvre fille dont la misère] a touché l'âme généreuse du grand poète... Si tu étais la fille de Shakspeare, on admirerait en toi quelques-uns des traits de Desdemona et de Juliette, ces chastes et pures victimes de l'amour. Jamais le grand poète Shakspeare ne t'aurait présentée sur la scène, après ton déshonneur , la langue arrachée, les mains coupées; jamais il n'aurait imaginé le moyen disgracieux par lequel tu découvres à ta famille le nom des monstres odieux qui ont assouvi sur toi leur brutale fureur ; jamais il n'aurait affaibli l'intérêt que tu peux inspirer par un langage prétentieux, pédantesque ou grossier, par une violation continuelle de la vérité historique et du bon sens, par une suite non interrompue de meurtres qui, au dénouement, laissent à peine sur la scène un bras pour punir le crime et venger la vertu... Quoi qu'il en soit, une seule pierre fautive ne saurait

diminuer l'éclat d'une couronne oh resplendissent la perle , le saphir et le diamant. »

Ph. lebas,

De V Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

/i>/ou7oi

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chefsduvredeshaooshakgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.